

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

TOME CVII ANNÉE 2016

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

ARCHÉOLOGIE
HISTOIRE
PATRIMOINE



TOME CVII
ANNÉE 2016

SCD BORDEAUX 3



OBXA0045798

Revue publiée par la Société Archéologique de Bordeaux
avec le concours de la Municipalité de Bordeaux, du Conseil départemental de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles de Nouvelle-Aquitaine

Revue archéologique de Bordeaux

archéologie, art, histoire, patrimoine

tome CVII

année 2016

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
du Conseil départemental de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*



*Société Archéologique de Bordeaux
1 place Bardineau
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915*

Membre de l'association  *"Archéologie d'Aquitaine"*

*Conformément à la tradition,
la Société Archéologique de Bordeaux
ne prend sous sa responsabilité
ni les opinions émises
ni les analyses développées par les auteurs.*

*Elle interdit
toute reproduction totale ou partielle de documents
sans son autorisation écrite.*

Photographie de couverture :

« Christ à la tunique ».
Émail limousin, fin du XII^e siècle ou début du XIII^e,
provenant de la collection du docteur Jean Gazeau à Talence (Gironde).
Vue d'ensemble du crucifix sur son support moderne.

Revue archéologique de Bordeaux **tome CVII, année 2016**

Sommaire

*Julia Roussot-Larroque (1934-2017)
une éminente chercheuse nous a quittés*

p. 9-11

*Julia Roussot-Larroque (1954-2017)
a distinguished researcher has passed away*

**Renaud Robert, Alain Badie,
Jean-Jacques Malmay et Dominique Tardy**
*Recherches récentes
sur les Piliers de Tutelle*

p. 13-19

**Renaud Robert, Alain Badie,
Jean-Jacques Malmay and Dominique Tardy**
*Recent searches about the monument
called Piliers de Tutelle*

L'inventaire du lapidaire romain de Bordeaux a conduit à réouvrir le dossier des «Piliers de Tutelle», monument prestigieux détruit au XVII^e siècle. Après réexamen des sources textuelles et graphiques, l'article propose une hypothèse de restitution en se fondant sur l'étude architecturale des blocs récemment identifiés comme pouvant provenir du monument.

The museum of Aquitaine allowed to reopen the file of a prestigious monument Bordeaux disappeared in the 17th century. The purpose of this paper is to draw up an archaeological record of the ancient sources and to open up some avenues on the work being done to restore the monument.

Wendy Bougraud
*Les fils dorés issus de deux sarcophages mérovingiens
de Coutras (Gironde)*

p. 21-29

Wendy Bougraud
*Golden Threads from two Merovingian Sarcophagi
from Coutras, Gironde.*

Retracer la vie d'un objet, de sa conception à son abandon, en passant par l'ensemble des étapes de son existence, permet d'éclairer certaines caractéristiques culturelles et funéraires d'une société. Cette méthode a été appliquée à des fils dorés mis au jour dans deux sépultures féminines mérovingiennes dans la rue Saint-Jean de Coutras. L'observation ainsi que l'étude de ces objets amène à formuler plusieurs hypothèses quant à leur contexte de fabrication et leur(s) fonction(s). En comparant les données textuelles, iconographiques et archéologiques, les fils dorés ont été perçus dans leur contexte culturel. C'est, en effet, avec l'enchevêtrement de l'ensemble de ces notions qu'il est possible de replacer ces objets dans un phénomène culturel particulier, celui du port du voile chez la femme.

Retracing the life of an object, from its conception to its abandon, passing through all the steps of its existence, shed light upon certain cultural and funerary characteristics of a society. This method was applied to golden threads discovered in two females' Merovingian sepulture on the street Saint-Jean de Coutras. Observing and studying these objects help formulate several hypotheses about the context of their manufacture and their function. In comparing textual, iconographic and archeological data, the golden threads have been studied in their cultural context. In effect, it is by interweaving of all these notions that it is possible to replace these objects in a particular cultural phenomena, that of women wearing head scarves.

Patrice Cambra
*Le complexe archéologique et funéraire « Cap
d'Oustaud » à Vérac (Gironde)*

p. 31-38

Patrice Cambra
*The Archaeological and Funerary Complex "Cap
d'Oustaud" in Verac (Gironde)*

Le lieu dit Cap d'Oustaud sur la commune de Vérac est un habitat groupé. Une maison en cours de rénovation révéla une succession d'occupations dont la plus ancienne remontait au

The hamlet "Cap d'Oustaud" in the town of Verac is a cluster of houses. One house under renovation reveals a succession of inhabitants of which the oldest dates to the High Middle Ages.

Haut Moyen Age. C'est au cours du déblaiement d'une pièce en ruine sur la terrasse d'un massif calcaire que les propriétaires mirent au jour les vestiges de trois sépultures monolithes taillées à même le substrat calcaire. Des éléments de parure (plaque boucle, ardillon) et de céramique tournée confirmèrent l'occupation paléochrétienne du site d'habitat. La fouille permit de recenser les restes de sept individus adultes et de deux sujets immatures dont un nourrisson de 3 à 6 mois. La détermination de l'âge au décès confirma un schéma de mortalité archaïque d'une population médiévale. Les vestiges de cette nécropole occupaient le toit d'un massif calcaire creusé d'un réseau de galeries formant un « cluseau » servant au moins au stockage et pourvu d'éléments défensifs occupés à la fin du Moyen Âge et jusqu'au début du XVII^e siècle. L'exploitation du site comme carrière de pierres puis l'extension d'une maison rurale entraînent le débitage du massif calcaire sur lequel sont gagnées des pièces au nord-est et au sud-est. Ce dernier état stabilise les fronts de taille d'une carrière qui a amputé une partie du réseau troglodytique ainsi que la nécropole mérovingienne dont l'extension reste incertaine.

Julie Renou

L'épée du fond du fleuve : un artefact « viking » conservé au Musée d'Aquitaine de Bordeaux

L'épée du musée d'Aquitaine, présentée dans les vitrines comme « épée longue de type viking », est un des rares vestiges dits d'origine scandinave datant du X^e siècle en bordelais. Il s'agit ici d'engager une lecture de cet objet de patrimoine grâce aux outils archéologiques dans le but de restituer certaines étapes clés de la vie de cet artefact pourtant dépourvu de contexte archéologique. Ce faisant, il nous est permis de jeter un regard plus large sur le phénomène scandinave et se questionner sur les traces matérielles difficilement identifiables de ces peuples du Nord.

Christian Gensbeitel

Saint-Martin de Mazerat

L'église Saint-Martin de Mazerat, située à l'extérieur de l'enceinte de la cité de Saint-Emilion, est l'un des édifices les plus anciens de la ville et son architecture romane témoigne, comme celle de Saint-Georges-de-Montagne, de la mutation entre la tradition du XI^e siècle et les formes de la maturité du XII^e siècle. Elle associe encore certains archaïsmes formels, en particulier sa nef charpentée, à une construction en pierre de taille dominée par un clocher élancé. Elle recèle également quelques singularités qui rehaussent son intérêt. Outre sa coupole sur encorbellements de conception empirique inscrite dans un faux transept, on retiendra le traitement remarquable

While clearing out a room in ruin built upon a terrace of a flat limestone the owners brought to light the vestiges of three hand sculpted monoliths carved from the same limestone. Other uncovered elements (a buckle and a clasp) and thrown pottery confirm the paleo-christian occupation of this dwelling. The dig brought up the remains of seven adults and two infants, one 3 months and the other 6 months. The confirmation of the ages of death reflects the schema of medieval mortality. The vestiges of this necropolis occupy the dome of a limestone mound dug out into a network of galleries forming a "Cluseau", serving as a means of storage and provided defensive elements that were occupied from the end of the Middle Ages until the beginning of the 17th century. The exploitation of the site as a stone quarry followed by the expansion of a farm house continued the reduction of the limestone mound upon which the north-east and south-east rooms were added. This last state stabilizes the face of the quarry that amputates a part of an network of underground galleries as well as a Merovingian necropolis of unknown size.

Julie Renou

The Sword at the Bottom of the River: an Artifact "Viking" conserved at the Musée d'Aquitaine de Bordeaux.

The sword of the Musée d'Aquitaine presented as a « long viking type sword », is one of the rare artifacts claimed to be scandinavian from the 10th century in Bordeaux. This paper aims to start a dialogue with this patrimonial object thanks to archaeological tools in order to shed light upon key moments in the « life » of the sword. In doing so, we will enlarge our study to include the question of discreet scandinavian material clues in France.

Christian Gensbeitel

Saint-Martin de Mazerat

The church Saint Martin of Mazerat, located outside of the ancient city walls of Saint Emilion, is one of the oldest buildings of the town. Its Romanesque architecture demonstrates, like that of Saint Georges de Montagne, the transition from the tradition of the 11th century to the maturity of form of the 12th century. It associates certain ancient formal structures, particularly the carpentry work of the nave with a structure constructed in cut stone dominated by elongated bell tower. The church is made more interesting by several unique details. Over and above its cupola placed above corbels seemingly conceived spontaneously inscribed in a faux transept, we will

du mur de séparation entre nef et travée sous clocher, ainsi que le portail placé au sud de la nef, dans un avant-corps. Sa sculpture révèle, malgré sa médiocre qualité, des liens déjà soulignés à Saint-Georges-de-Montagne, avec la sculpture de la fin du XI^e siècle en Poitou.

François Pacha-Miran

Un nouvel élément du corpus des « Christ à la tunique » : le crucifix de la collection Jean Gazeau

Par son iconographie singulière et sa qualité technique, le crucifix de la collection J. Gazeau s'impose comme un témoin déterminant de l'Œuvre de Limoges dans les premières décennies du XIII^e siècle. Il relève pourtant d'un corpus relativement méconnu, celui des « Christ à la tunique ». Ce premier examen vise donc à souligner l'importance de cette œuvre et cherche à définir la place qu'elle occupait au sein d'une production demeurée restreinte. L'origine et la signification de cette rare formule iconographique seront étudiées de même que sa diffusion à travers l'Europe médiévale. Notre réflexion portera également sur la fonction d'origine d'un tel objet et les restaurations tardives qu'il a connues.

Deux inscriptions inattendues apportent enfin un précieux éclairage sur le parcours de ce crucifix, enrichissant notre connaissance de la circulation des émaux limousins via le marché de l'art au cours des XIX^e et XX^e siècles.

Jean-Claude Huguet et Valérie Marache

Le site médiéval de Fauroux à Lugasson (Gironde)

Le site de Fauroux, situé sur la commune de Lugasson, au cœur de l'Entre-deux-Mers, en Gironde, est connu depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle par la présence d'un souterrain refuge médiéval. Les campagnes archéologiques menées en 2010 et 2011 ont fait suite à des travaux agricoles qui ont permis de mettre au jour un four de potier médiéval. Elles ont aussi essayé de mettre en lumière dans quel contexte est aménagé le souterrain refuge. Les résultats de ces opérations ont montré l'existence d'une sorte de fossé qui entoure le site. Le four et le fossé ont livré un important mobilier archéologique qui se rattache à deux phases d'occupation du site au XII^e, puis au XIV^e siècle, avant son abandon complet en tant que zone d'habitat. L'étude de la poterie réalisée par Valérie Marache apporte de précieux renseignements sur ce mobilier et sur sa production. Enfin, des perspectives sont proposées pour avoir une vision complète de ce site à l'époque médiévale.

notice the remarkable work of the wall separating the nave and the entrance passage beneath the bell tower. The stone carving, even if of mediocre quality, reveal ties already established at Saint Georges de Montagne, to stonework from the late 11th century in Poitou.

François Pacha-Miran

A new element of the corpus of the « Christ a la tunique » : the crucifix of the Jean Gazeau collection

Through its unique iconography and the technical quality, the crucifix of the J. Gazeau collection imposes itself as a determining testimony of the Arts of Limoges during the first decade of the 13th century. It emerges never-the-less from a relatively unknown body of work; that of the "Christ a la Tunique". These first phrases underline the importance of this work and try to define its place among limited others. The origins and significance of this rare iconographic formula will be studied, as well as its diffusion across medieval Europe. Our review will equally focus on the original function of this object and the delayed restorations that it has known.

Two unexpected inscriptions bring precious light to the journey of this crucifix, enriching our knowledge of the circulation of limousine enamels through the art markets during the 19th and 20th centuries.

Jean-Claude Huguet and Valérie Marache

The medieval site of Fauroux in Lugasson (Gironde)

The site of Fauroux, situated in the commune of Lugasson in the heart of the Entre-deux-Mers, Gironde, has been known since the second half of the 19th century for the presence of a medieval underground refuge. Archaeological campaigns conducted in 2010 and 2011 followed agricultural work that brought to light a medieval kiln. The digs also sought to establish under what context the underground refuge was organized. The results of these operations have shown the existence of a moat like structure that surrounds the site. The kiln and the moat have delivered important archaeological furnishings that reveal two phases of occupation of the site in the 12th century, followed by the 14th century, before being completely abandoned as a place of habitation. The studies of the pottery discovered realized by Valerie Marache bring precious insight to these furnishings and their production. In conclusion, these perspectives are brought forward in order to have a more complete vision of this site during the medieval epoch.

Marie-France Lacoue-Labarthe

Villenave-d'Ornon : du domaine du Béquet
à l'hôpital Robert-Picqué, vestiges du château Bosc

p. 105-129

Marie-France Lacoue-Labarthe

Villenave d'Ornon : from the estate of Bequet
to the hospital Robert Pique, remains of the château Bosc

A partir de la fin du XVII^e siècle des parcelles du quartier du Béquet, voisines de la chapelle du même nom, anciennement connue, ont été associées, échangées et rassemblées par des propriétaires bourgeois, notables protestants du négoce bordelais, pour constituer progressivement un vaste domaine foncier occupé par vignes, prés et bois : les Massieu, Naudy, Serres, Thibaut et enfin la famille Bosc, qui y restera près d'un siècle. Des demeures, « maisons des champs », s'y sont succédé, la dernière et la seule dont subsistent des éléments étant le château Bosc. Vendu à l'Etat en 1875, le domaine, dévolu pour partie à des activités de santé, accueillit plus tard l'hôpital Robert-Picqué, construit entre 1931 et 1934, dont la chefferie est installée depuis 1936 dans l'ancien corps central du château.

Since the end of the 17th century, the land parcels of the Bequet quarter, neighbors of the well known chapel with that same name, have been merged together, traded, and re-assembled by bourgeois land owners, Protestant leaders of the Bordeaux wine trade, to progressively build a vast estate occupied by vineyards, fields and forest. The families Massieu, Naudy, Serres, Thibaut and finally the Bosc, who have resided here for almost a century, resided upon this estate. Different residences, country houses, replaced one another of which the only remaining element is the château Bosc. Sold to the state in 1875, the domain was destined for health services and now houses the hospital Robert Pique – constructed between 1931 to 1934 – whose administration, since 1936, is installed within the central buildings of the old chateau.

Céline Michel Gazeau et Aurélie Montiel

Le temple protestant de Bègles au XVII^e siècle :
complémentarité des données archivistiques et archéologiques

p. 131-140

Céline Michel Gazeau et Aurélie Montiel

The protestant temple of Begles during the 17th century :
matching the archival and archaeological data

Suite à la promulgation de l'Édit de Nantes en 1598, un temple protestant fut érigé à Bègles entre 1605 et 1685. Bien qu'attesté par un dessin du hollandais Herman Van der Hem daté de 1639, la localisation exacte de cet édifice n'avait jamais été formellement établie. Débutés en 2015, les travaux de réaménagement de la place appelée aujourd'hui « place du lieutenant Serge Duhourquet dite place du Prêche », ont donc été l'occasion de réaliser deux études complémentaires concernant le protestantisme dans l'agglomération bordelaise au XVII^e siècle. Un diagnostic archéologique a pu être réalisé en amont des travaux, tandis qu'une étude archivistique a été menée afin de retracer l'histoire de cet édifice et des protestants à Bègles durant le XVII^e siècle.

Si le dessin du hollandais Van der Hem constitue un témoignage important en donnant un aperçu de la place du village en 1639, les investigations archéologiques menées sur cette place ont permis de préciser sa représentation et de compléter la description de l'édifice religieux. Si les vestiges demeurent limités, ils confirment parfaitement les sources textuelles.

Les informations relevées dans le Livre V des registres du Consistoire de Bègles qui couvre la période 1660-1670, ont permis de mieux cerner le rôle judiciaire et administratif de cette assemblée locale ainsi que les relations entre catholiques et protestants alternant entre intégration et tensions communautaires.

Following the Edict of Nantes in 1598, a protestant church was constructed in Begles between 1605 and 1685. Even if a drawing by the Dutchman Herman Van der Hem dated 1639 exists, the exact location of this building has never been established. Begun in 2015, the reorganization of the square today known as "place du lieutenant Serge Duhourquet dite place du Prêche" presented the occasion to realize two complementary studies concerning Protestantism in the Bordeaux agglomeration during the 17th century. An archaeological diagnosis could be made before these works, while an archival study was conducted to trace the history of this building and of the protestant people in Begles during the 17th century.

If the drawing by Van der Hem poses an important testament to how the village square looked in 1639, the archaeological investigations of the square have allowed us to have a more precise idea of its layout and complete the description of its religious structures. Even if the vestiges are very limited, they confirm perfectly textual sources.

The informations discovered in Book 5 of the register of the Consistoire of Begles, which covers the period from 1660 – 1670, allow us to better understand the judicial and administrative role of this local grouping of buildings as well as the relations between Catholics and Protestants as it vacillated from community integration to tension.

Xavier Roborel de Climens

L'hôtel Duval de Tercis, rue des Trois-chandeliers

p. 141-158

Xavier Roborel de Climens

The Duval de Tercis House, rue des Trois Chandeliers

L'architecture du XVII^e siècle, peu présente à Bordeaux, est cependant représentée par quelques immeubles de qualité. Une visite attentive des quartiers anciens nous permet de faire encore des découvertes intéressantes. En effet, derrière des façades mal ordonnancées peuvent se cacher des constructions de qualité. C'est le cas au n° 6 de la rue des Trois-Chandeliers où subsistent toujours les restes importants d'un hôtel particulier construit entre 1650 et 1660 par un parlementaire Bordelais, Jean Duval. Une partie de cet immeuble fut construite par un architecte très apprécié en son temps à Bordeaux, Pierre Leglise. De la riche décoration intérieure il ne reste rien, seuls les documents anciens peuvent nous en donner une idée.

Architecture of the 17th century, little present in Bordeaux, is never-the-less represented by several buildings of quality. An observant visit to the ancient quarters of town still provide us interesting discoveries. In effect, behind poorly organized facades can be hidden structures of quality. This is the case of No. 6 rue des Trois Chandeliers, where important parts of a house constructed between 1650 and 1660 by the Bordeaux parliamentarian Jean Duval still remain. One part of this building was constructed by Pierre Leglise, during his days a celebrated architect of Bordeaux. Nothing remains of the building's rich interior decorations, only historical documents can provide us an idea.

Philippe Maffre

Château Nairac

p. 159-170

Philippe Maffre

Château Nairac

L'actuel logis du château Nairac a été bâti en 1778 par l'architecte André Mollié pour Elysée Nairac, un opulent négociant bordelais. Il a été construit à l'emplacement de l'ancienne demeure du « bourdieu de Duranau » qui si l'on en juge par les rares vestiges subsistant devait dater du 16^e siècle.

La maison consiste en une vaste construction en pierre recouverte d'enduit, de plan rectangulaire très allongé dont les longues façades ne comptent pas moins de sept travées, toutes identiques et identiques aux travées uniques qui composent les élévations des pavillons encadrant ces façades. Chacune comprend au rez-de-chaussée une baie, fenêtre ou porte-fenêtre en plein-cintre à archivolte à fascies reposant sur des impostes et à l'étage une fenêtre presque carrée à chambranle à crossettes. Une balustrade masque la toiture du corps principal tandis que les pavillons sont couverts de toitures d'ardoise en pavillon à brisis.

Un jardin occupe l'enclos du château du côté est et deux ailes de dépendances se greffent au rez-de-chaussée des pavillons du côté ouest. Les bâtiments viticoles ainsi que les logements des paysans forment une cour carrée du côté nord, tous sont bâtis en « moilons » et couverts de toitures de tuile creuse.

Château Nairac was constructed in 1778 by the architect Andre Molle for Elysee Nairac, an opulent Bordeaux wine merchant. It was constructed upon the site of the ancient residence of "Wine Estate of Duranau" which can be judged by its few remaining vestiges to date to the 16th century.

The house consists of a vast stone structure covered in stucco with an elongated rectangular plan of which the facades are composed of no less than seven bays, each identical to the others, and identical to the bays that make up the upper stories of the pavilions that frame the façade. At ground level, each bay, is composed of an opening, window or French door, under a decorative arch that sits upon two pilasters that frame the opening. On the upper floor, the almost square windows are pained with crossettes. A balustrade hides the roof of the main structure, whereas the pavilions have French-hipped roofs covered in slate.

A garden occupies the courtyard on the east side of the chateau and two allies of dependent buildings are attached to the ground floor of the western pavilions. The vineyard buildings as well as peasant housing form a squared courtyard on the northern side of the chateau. All are constructed in moilons (rubble stone) and covered in roman tile roofing.

Notes

Xavier Roborel de Climens

*Les vestiges de la chapelle des Templiers à Bordeaux,
16 rue du Temple*

p. 173-182

Xavier Roborel de Climens

*The remains of the chapel of the Templars in Bordeaux,
16 Temple street*

Jean-François Fournier

Cinq documents publicitaires libournais

p. 183-186

Jean-François Fournier

Five advertising documents from Libourne

Chroniques

L'archéologie girondine en 2015

p. 189-226

The archaeology in the department of Gironde in 2015

Chronique d'archéologie métropolitaine

p. 227-256

Chronicle of archaeology in the metropolis of Bordeaux

Activités et manifestations

de la Société Archéologique de Bordeaux en 2016

p. 257-259

Activities and events

of the Société Archéologique de Bordeaux in 2016

Cercle numismatique Bertrand-Andrieu

Procès-verbaux des séances de l'année 2016

p. 261-268

Bertrand-Andrieu Numismatic Circle

The minutes of the 2016 meetings

Julia-Roussot Larroque nous a quittés le 13 mars dernier, au terme d'une existence pleinement consacrée à la recherche en Préhistoire et Protohistoire. Demeurée très dynamique et très active jusqu'à la fin, elle est décédée solitairement dans son appartement bordelais, dans son environnement scientifique, réuni tout au long d'une longue vie de labeur passionné et acharné et d'une existence largement vouée à la recherche. Son décès brutal et inattendu était sans doute celui qu'elle aurait souhaité.

Avec elle, disparaît une des plus éminentes spécialistes des débuts de la période holocène et des cultures qui lui sont associées. Ses vastes compétences concernaient principalement l'Épipaléolithique – Mésolithique, le Néolithique, l'âge du Bronze et le passage à l'âge du Fer. Ses recherches ont souvent dépassé le cadre régional, compte tenu de l'immensité et de la diversité de ses connaissances bibliographiques et muséologiques, de ses riches expériences de terrain et de ses prodigieuses capacités de synthèse.

Julia Roussot-Larroque (1934-2017) une éminente chercheuse nous a quittés



*Julia Roussot-Larroque dessinant une pierre percée
qui, à l'origine, supportait partie d'une construction.
Fouilles à Ouessant.*

Getty images, cl. Bernard Annebicque.

Rochefortaise, agrégée de Philosophie, elle fut à Bordeaux l'élève du professeur Métais puis elle se rapprocha de Raymond Riquet et de François Bordes et Denise de Sonnevill-Bordes qui furent aussi mes maîtres très éminents. Après son entrée au Centre National de la Recherche Scientifique, elle a mené une longue et riche carrière scientifique et a exercé en parallèle des activités d'enseignement. Successivement attachée puis chargée de recherches elle fut promue Directeur de recherches et à son départ à la retraite a obtenu plusieurs éméritats ce qui lui a permis de poursuivre ses recherches en relation avec son laboratoire de rattachement l'Unité Mixte de Recherche PACEA, Université de Bordeaux.

Brillante, douée d'une vive intelligence et d'une prodigieuse mémoire que le temps n'avait pas émoussée, qui plus est très cultivée, Julia savait captiver l'attention de ses auditeurs lors de ses interventions dans le cadre des très nombreux congrès, colloques, séminaires, tables

rondes auxquels elle a participé tant sur le territoire national qu'à l'étranger. Sa parfaite maîtrise de la langue française et sa connaissance de plusieurs langues étrangères constituaient un atout majeur pour la communication et les échanges d'idées.

Son œuvre scientifique, particulièrement féconde, concerne des sujets variés, études détaillées et minutieuses d'objets à forte connotation culturelle mais aussi des études de synthèse plus larges concernant le remplacement des cultures et la néolithisation, le peuplement, les territoires, le transfert des idées et les influences culturelles, l'évolution des cultures matérielles, leurs modes d'adaptation face aux changements environnementaux et sociaux, les comportements techniques, les comportements socio-économiques, le mégalithisme et les pratiques funéraires et bien d'autres thèmes majeurs ou plus restreints.

Ses écrits, rédigés dans un style alerte parfaitement maîtrisé, sont particulièrement riches et souvent très denses, parfois incisifs, voire provocateurs. Talentueusement et très abondamment illustrés de sa propre plume, ils rendent parfaitement compte des caractéristiques essentielles des vestiges archéologiques étudiés dans des musées ou dans des collections privées ou issus de ses propres travaux de terrain. Parmi ceux-ci, il faut citer notamment les fouilles de Roquefort à Lugasson, celles de la Lède du Gulp à la Négade et celles de Lapartens en pays médocain, celles de la Fontaine de la Demoiselle dans la vallée de l'Isle et de la Roque Saint-Christophe en Périgord ou encore sa participation aux campagnes de fouilles d'Ouessant. Car ses activités ne se limitèrent pas à des travaux de laboratoire mais la conduisirent à s'impliquer aussi dans des activités de terrain, parfois difficiles du point de vue physique : sondages et fouilles programmées, relevés topographiques et planimétriques, relevés stratigraphiques et prospections diverses outre ses recherches dans les collections anciennes des musées, l'étude du matériel recueilli par des préhistoriens amateurs, les enquêtes bibliographiques et biographiques et bien d'autres activités liées à la recherche.

Très exigeante envers elle-même, elle supportait mal la médiocrité et pouvait parfois apparaître intransigeante lorsqu'elle commentait des travaux scientifiques, notamment

lors de jurys de thèses. Elle défendait fermement ses idées, parfois avec pugnacité, mais elle savait aussi faire preuve de compassion vis-à-vis de ses proches amis. Présente dans de multiples manifestations scientifiques, elle fit plusieurs séjours à l'étranger visitant des sites et les réserves des musées ou participant à des congrès et colloques.

Ses connaissances encyclopédiques, sa vivacité d'esprit, la pertinence de ses analyses, ses capacités de synthèse ont dynamisé les recherches concernant la Préhistoire récente et la Protohistoire et lui ont permis de formuler des hypothèses et de proposer des interprétations nouvelles, fondées sur une parfaite maîtrise des données archéologiques et une connaissance intime du matériel.

Sa disparition a brutalement surpris et profondément affecté la communauté scientifique. Avec elle disparaît un exemple éminent d'une catégorie de chercheurs qui publiaient le plus souvent seuls, mais qui savaient, lorsque c'était nécessaire, dans les domaines qui leurs étaient moins familiers, faire appel aux compétences et au savoir d'autres chercheurs professionnels ou de chercheurs amateurs.

Ses brillantes communications et ses publications dans notre revue (elle était membre de la Société Archéologique de Bordeaux depuis 1968) furent pour notre Société un gage de qualité.

Outre son intérêt pour les civilisations du passé, Julia appréciait aussi le jazz et recherchait les bijoux ethniques qu'elle dénichait avec bonheur à la brocante de la place Saint-Michel proche de son domicile.

Elle laisse une œuvre scientifique très riche, qui fait et qui fera encore longtemps autorité, et le souvenir d'une collègue qui m'a personnellement beaucoup apporté. Son absence accentue ma nostalgie d'une époque où des échanges parfois animés mais toujours amicaux, tenaient une grande place dans notre vie de chercheurs passionnés.

Michel Lenoir
Chercheur CNRS honoraire

Publications de Julia Roussot-Larroque à la Société Archéologique de Bordeaux

1971-1973 : « Pièces de l'Age du Bronze au Musée du Cailhau ». *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXVIII, *Exposition du centenaire*, p. 40 et 91.

1971-1973 : « Objets en provenance de Corcelette (coll. Coulon) ». *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXVIII, *Exposition du centenaire*, p. 85.

1971-1973 : « Le dépôt du Bronze final de Saint-Loubès (Gironde) ou les tribulations d'un dépôt du Bronze ». *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXVIII, *Exposition du centenaire*, p. 95.

1979-1981 : avec Mormone (J.-M.). « Objets du Bronze girondin de la collection Percot ». *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXII, p. 53-60.

1982 : « Pour un musée préhistorique imaginaire. Documents inédits des archives de la Société Archéologique de Bordeaux ». *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. LXXIII p. 21-49.

1982 : avec Mormone (J.-M.). « Haches en bronze du Pays de Buch et du Médoc ». *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. LXXIII, p. 11-20.

1988 : avec Villes (A.). « Fouilles pré et protohistoriques à la Lède du Gulp (Gravay et l'Hôpital, Gironde) ». *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXIX, p. 19-60.

1989 : « L'épée du Bronze à pommeau ajouré draguée dans la Garonne à Cambes (Gironde) et les épées occidentales à manche métallique ». *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXX, p. 53-64.

1991 : « Le dépôt de Martillac (Gironde) et la transition Bronze ancien Bronze moyen en Aquitaine ». *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXXII, p. 31-52.

1997 : « La Lède du Gulp et la métallurgie du Bronze moyen dans le Médoc ». *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXXVIII, p. 33-56.

2003 : « Bordeaux préhistorique : les racines de Bordeaux du Néolithique à la fin de l'âge du Bronze ». *Revue archéologique de Bordeaux*, t. CVI, p. 33-98.

2012 : « L'abbé Breuil, la Gironde et les Landes, premières visites, premier séjour (1897-1914) ». *Revue archéologique de Bordeaux*, t. CIII, p. 207-229.



Recherches récentes sur les Piliers de Tutelle

Renaud Robert *

Alain Badie **

Jean-Jacques Malmay ***

Dominique Tardy ****

Plus de 500 blocs d'architecture, témoins d'une monumentalité disparue, composent les collections lapidaires du musée d'Aquitaine. Les premiers résultats de l'étude de la collection de *disiecta membra* mettent en évidence l'existence d'une importante phase de monumentalisation d'époque antonine caractérisée par un exceptionnel répertoire figuré et une profonde transformation dans le choix de thèmes ornementaux mais aussi dans les circuits et les aires de diffusion des répertoires du décor architectural au II^e siècle¹.

Parmi la collection, un lot de 12 blocs cohérents s'est dégagé :

- Le quart d'une base attique, probablement engagée, et le départ d'un fût à rudentures d'un diamètre proche de 150 cm.
- Cinq tambours dont les diamètres sont compris entre 140 et 160 cm, dont deux à rudentures, deux à cannelures et un sommital à ménisques qui présentent des dimensions similaires et sont taillés dans le même calcaire tendre coquillé.
- Six blocs qui appartiennent à des chapiteaux corinthiens d'un même programme ornemental.

Cinq de grand module : un registre inférieur et quatre registres supérieurs de chapiteaux taillés dans deux assises ; le sixième incomplet mais taillé dans une seule assise diffère des cinq autres par des dimensions moindres. D'un point de vue stylistique, ces chapiteaux s'apparentent à des séries qui se développent à de nombreux exemplaires à partir de l'époque

antonine dans les provinces de l'Est des Gaules². Un seul registre inférieur de chapiteau est conservé, il s'agit d'un parpaing de mur présentant sur une face le registre inférieur d'un chapiteau corinthien de grand module engagé au moins au quart et sur l'autre face l'angle rentrant d'une architrave à deux fascies appartenant à un ordre moins haut (fig. 5).

Toutes ces composantes permettent de restituer une colonne engagée théorique haute d'une douzaine de mètres si on lui attribue 8 modules du diamètre de base de la colonne ; d'une quinzaine de mètres si on lui attribue 10 modules, avec un chapiteau d'une hauteur de 133 cm (fig. 2).

Un tel module, exceptionnel par ses dimensions nous a conduits à le comparer avec celles du seul monument bordelais en grand appareil connu par des représentations graphiques : les Piliers de Tutelle³.

* Professeur Université Bordeaux-Montaigne.

** Architecte IRAA, AMU Aix-en Provence.

*** Architecte IRAA, Lyon.

**** Directrice de Recherche émérite IRAA.

1. Badie *et al.* 2014, 182-188.

2. Kähler 1939.

3. Barraud *et al.* 2009, 36-40.

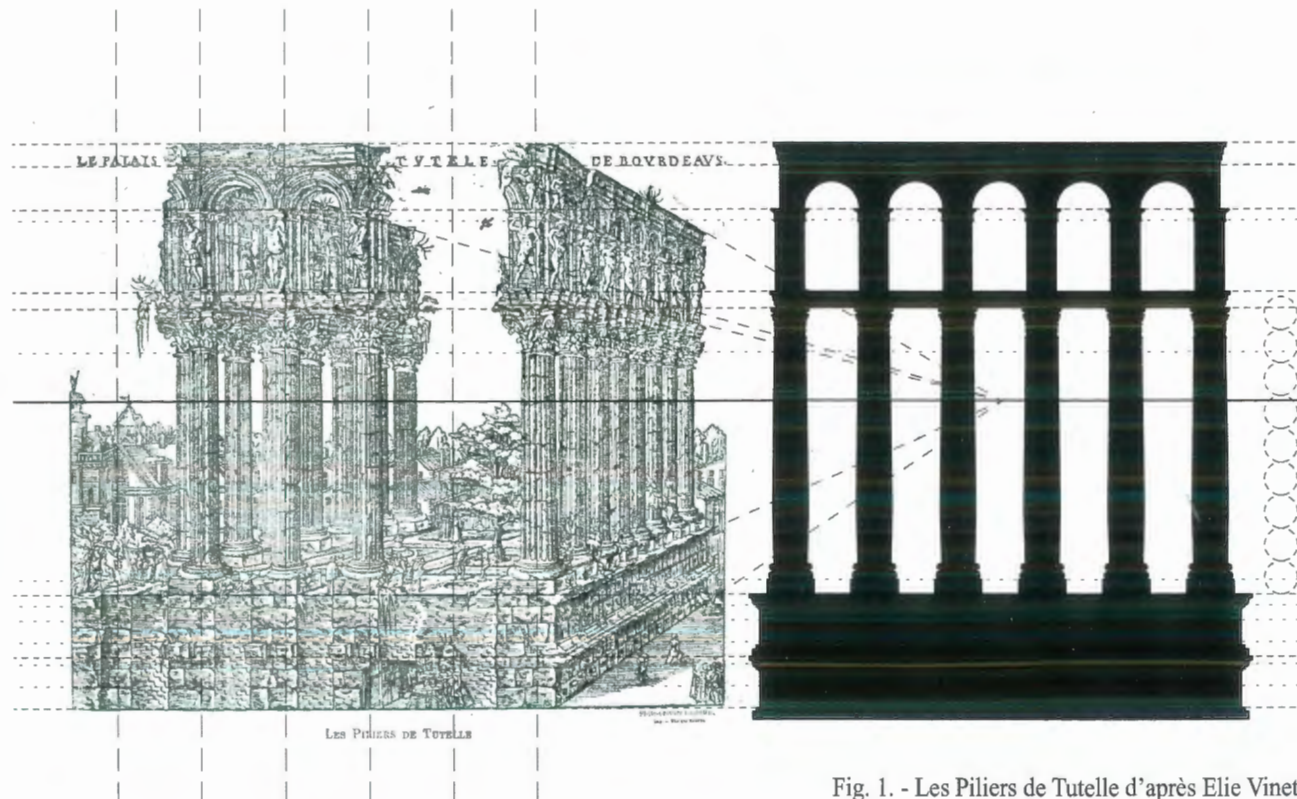


Fig. 1. - Les Piliers de Tutelle d'après Elie Vinet.

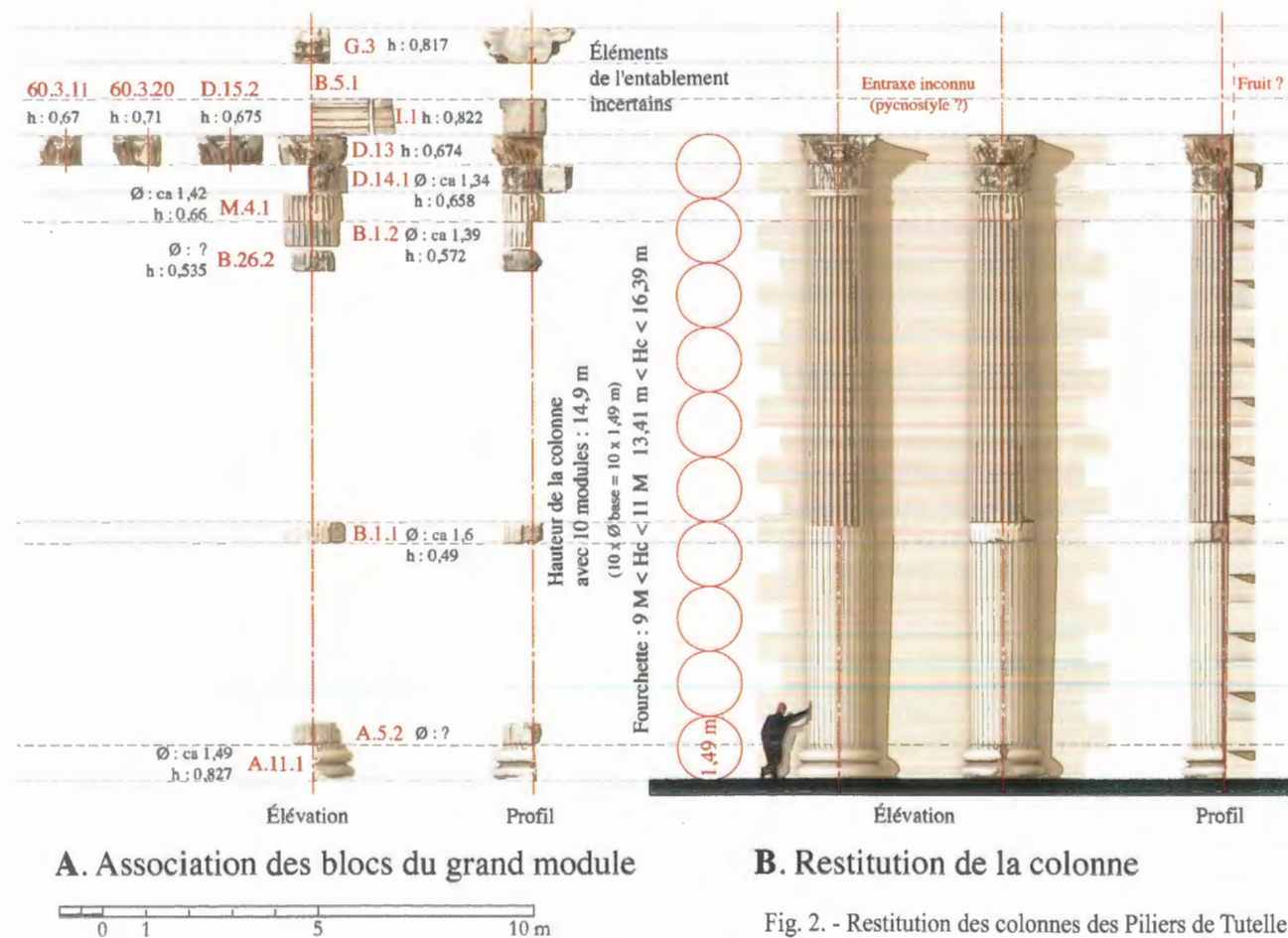


Fig. 2. - Restitution des colonnes des Piliers de Tutelle.

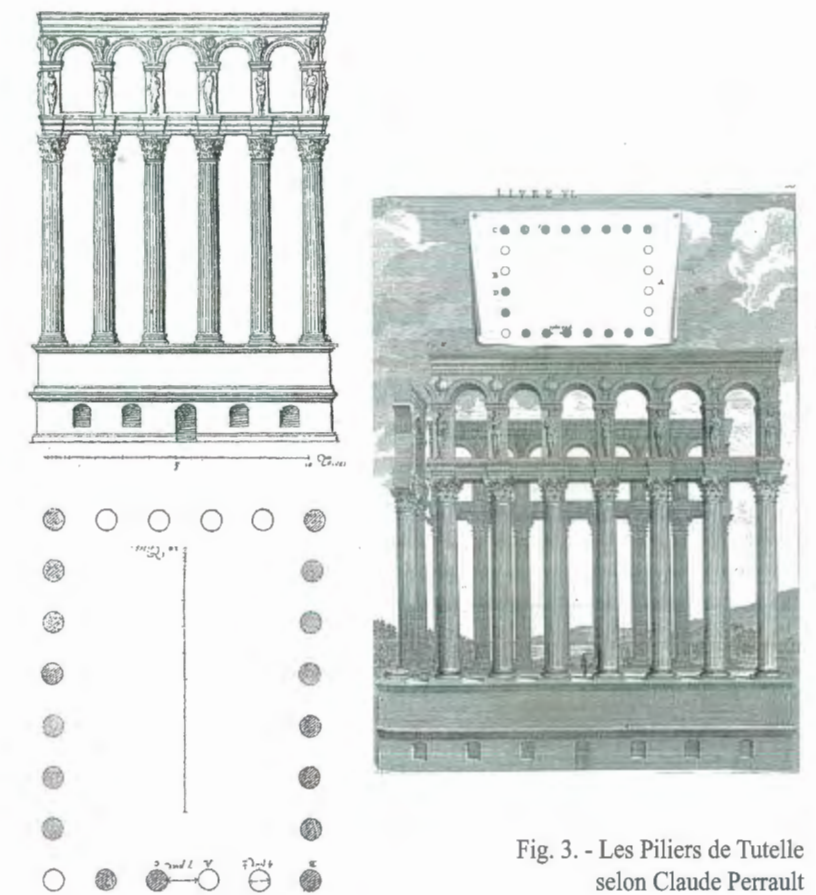


Fig. 3. - Les Piliers de Tutelle selon Claude Perrault

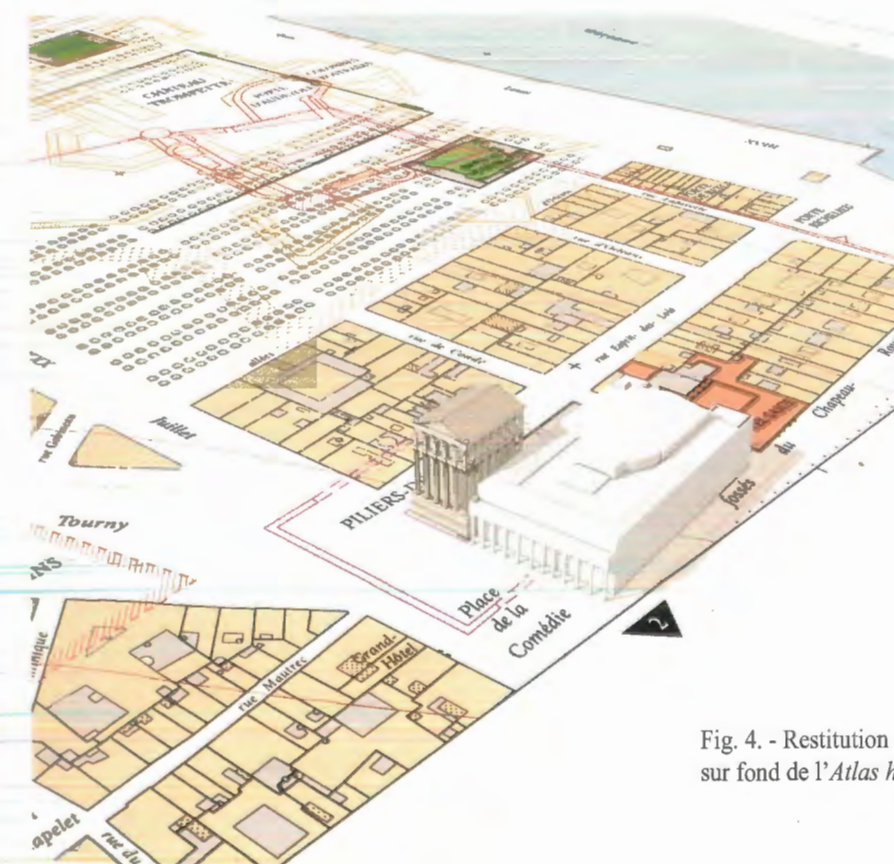


Fig. 4. - Restitution en perspective des Piliers de Tutelle sur fond de l'Atlas historique de Bordeaux.

Cinq représentations principales du monument ont été utilisées dans ce but :

- Une vue restituée de J. Androuet du Cerceau en 1560.
- Deux représentations en perspective : l'une datée de 1574 et due à E. Vinet (fig. 1) et l'autre datée de 1649 et réalisée par H. van der Hem ⁴.
- Un plan du monument et une élévation restituée datés de 1669 par Cl. Perrault ⁵ (fig. 3) et une perspective datée de 1684 ⁶.

En dépit d'incertitudes liées aux imprécisions des documents anciens, on est frappé par la similitude des proportions générales entre la restitution qui découle de la série des blocs conservée au musée d'Aquitaine et les Piliers de Tutelle.

Depuis 1574, les érudits ont identifié ce bâtiment antique qui présente au dessus d'un podium double de près de 30 m de long par 22 m de large, les vestiges d'une colonnade conservée sur trois côtés à l'intérieur de laquelle aucune construction n'était visible. Au-dessus de l'architrave à ressaut supportée par les colonnes, on trouve en lieu et place de la frise attendue une série d'arcades dont les piliers sont décorés de hauts-reliefs figurés. Ces arcades sont elles-mêmes surmontées par une dernière assise moulurée qui ressemble à une architrave. Le caractère énigmatique de la construction a suscité l'étonnement des chercheurs même si la superposition de reliefs ou de statues au-dessus d'une colonnade n'a en soi rien d'exceptionnel dans l'architecture romaine. Ils se trouvent au-dessus d'un entablement complet au portique des « Incantadas » à Thessalonique (des reliefs) ⁷ ou en position d'attique au forum de Trajan à Rome (des statues en ronde-bosse) ⁸. Ajoutons que le Musée de Poitiers conserve un important fragment d'une figure en très haut-relief représentant Mercure. Or, le départ d'une arcade est encore bien visible à côté de ce relief ⁹.

La question des reliefs historiés, connus eux-aussi uniquement pas les dessins anciens, mérite à elle seule une étude spécifique. L'édifice comprenait entre 44 et 48 reliefs (selon notre restitution) sur les faces extérieure et intérieure de la colonnade. Toutefois, les dessins des auteurs anciens ne s'accordent sur aucune des figures du côté nord (le seul représenté de manière complète par tous les dessinateurs). Il semble que leur état se soit nettement dégradé entre l'époque d'Androuet du Cerceau et de Vinet, qui voient encore des canthares à anses au-dessus des piliers, et celle de Van der Hem, qui se contente de faire apparaître des silhouettes très sommaires, tant pour les ornements que pour les figures humaines. Si l'on se réfère à la gravure éditée par Vinet, les figures – comprenant des personnages masculins et féminins – étaient diversifiées, certaines étant nues, d'autres drapées. L'une d'entre elles, sur la façade orientale, aurait même été cuirassée. J. Androuet du Cerceau ne représente pas le côté est, le plus détaillé chez Vinet, mais restitue aussi des figures variées, essentiellement féminines, quand

Perrault, qui les qualifie de manière erronée de « caryatides », fait apparaître un ensemble très générique de figures féminines nues ou drapées. Une piste reste à explorer : dans un texte de 1563, Bernard Palissy mentionne des figures qu'il déclare avoir vues sur un « antique bâtiment de Bordeaux nommé Palais Tutelle » ¹⁰. On a parfois mis des moules provenant de l'atelier du céramiste en rapport avec les reliefs de Bordeaux ¹¹. L'un d'entre eux représente un personnage masculin portant une cuirasse. Si l'hypothèse pouvait être confirmée, elle renforcerait la crédibilité de la gravure de Vinet.

Après la découverte en 2003 d'un portique qui encadre l'espace autour du monument, l'identification du complexe à un sanctuaire construit sur un point haut de la ville est la proposition retenue par D. Barrault, R. Leullier et L. Maurin ¹². De fait, la position du monument surélevé par un podium au centre « d'une vaste cour fermée par une puissante enceinte dessinant un périmètre » évoque bien les compositions des sanctuaires urbains de Gaule comme à Narbonne ou Nîmes par exemple.

Ces chercheurs ont donné une restitution du monument en plan et à petite échelle ¹³. Le monument est restitué comme un monoptère rectangulaire sur podium et non couvert dont l'intérieur pouvait être occupé, sans qu'il soit possible de dire par quoi. Cette restitution d'un monoptère hypèthre sur podium constituerait par ses dimensions importantes un unicum. Jean-Claude Golvin, lui, n'a pas exclu une couverture. Dans une vue générale de Bordeaux à l'époque antique ¹⁴, il dessine un grand temple entouré d'un portique, dont la toiture dominerait un complexe de type forum tripartite s'étendant dans la pente jusqu'à la Garonne.

Un document ancien donne du crédit à l'hypothèse de l'existence d'une cella. Le journal de voyage d'un ambassadeur italien, A. Navagero, qui visita Bordeaux en 1528 en revenant d'Espagne (par conséquent avant l'époque de la gravure

- Vinet 1574 ; Demont & Favreau 2006, 2, 18.
- Perrault 1669, 183-185.
- Perrault 1684, 217-218.
- Sève 2011-2012, 127-128 ; et Laugier & Sève 2011, 576-588.
- Packer 1997, 158, fig.1.
- La Croix 1904, 82-114.
- Le texte de B. Palissy (*Architecture et ordonnance de la grotte rustique de Monseigneur le duc de Montmorency*, La Rochelle, 1563) a été publié par K. Cameron 1988, 235.
- Dufay & Trombetta (1990).
- Barraud et al. 2009, 39.
- Barraud et al. 2009, 39.
- <http://jeanclaudegolvin.com/burdigala-bordeaux/>



D.14.1

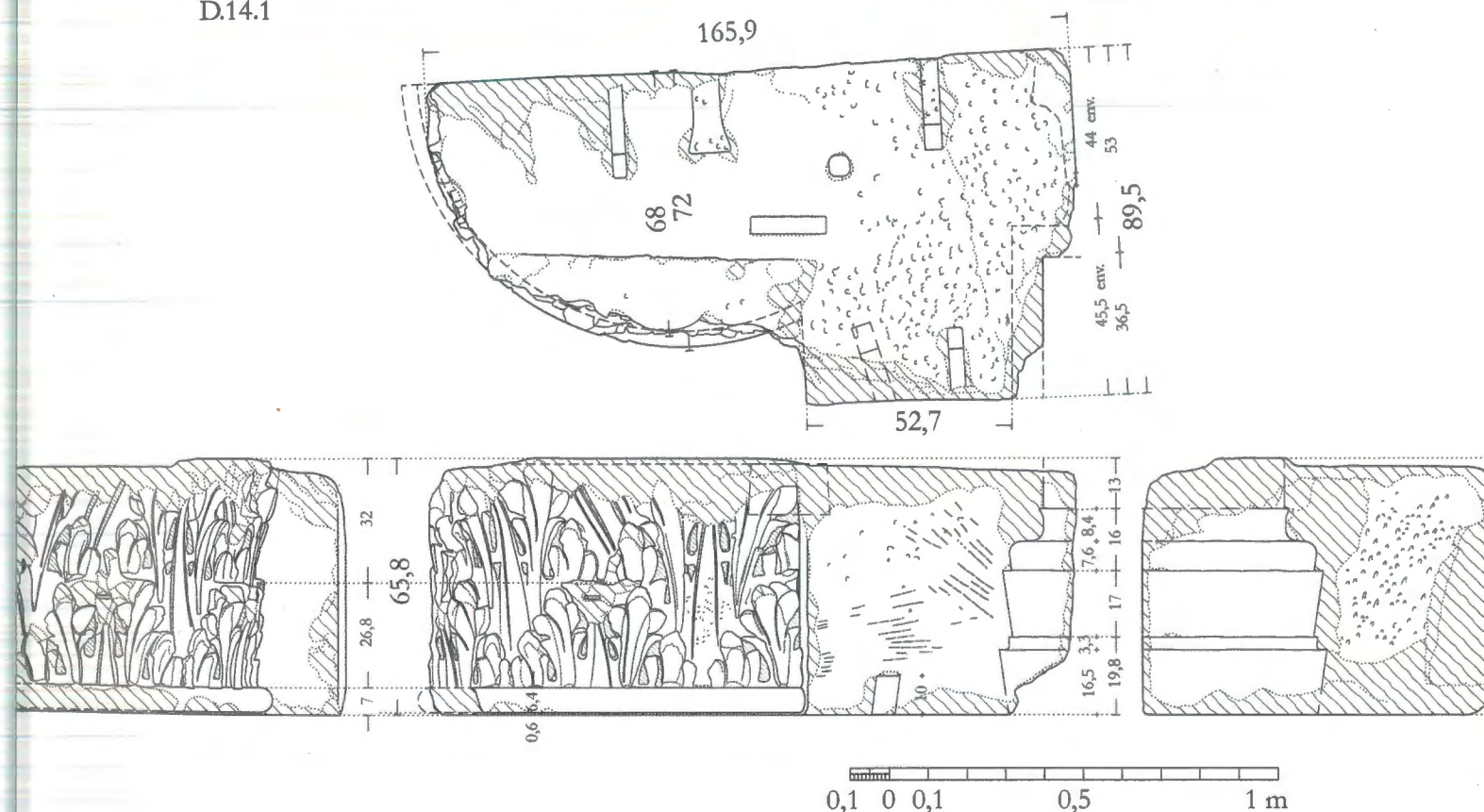


Fig. 5. - Parpaing présentant sur une face le registre inférieur d'un chapiteau corinthien de grand module engagé au moins au quart et sur l'autre face l'angle rentrant d'une architrave à deux fascies. Musée d'Aquitaine.

d'E. Vinet), déclare que l'intérieur de l'édifice avait servi de carrière, mais que quelques grands blocs subsistaient encore de son temps, confirmant ainsi que des élévations avaient pu occuper l'espace central¹⁵. Il est donc vraisemblable que les grands blocs du pavement, des murs de la cella et sans doute aussi ceux de l'escalier ont été spoliés, sans doute à l'occasion de la construction du mur d'enceinte tardo-antique. Si une cella n'est peut-être donc pas à exclure, on peut se demander quelle pouvait être sa forme et si les blocs du Musée d'Aquitaine évoqués pouvaient en faire partie ?

Parmi les premières solutions envisagées pour replacer les colonnes engagées et le parpaing architravé restitués à partir de l'ensemble de blocs du Musée d'Aquitaine, on aurait tendance à privilégier un plan sine postico, ce qui laisserait supposer que le mur de fond aurait entièrement disparu comme le reste de la cella.

L'élévation de l'ensemble n'en demeure pas moins étonnante. En effet, si la séquence colonne surmontée d'un relief figuré n'est pas exceptionnelle dans l'architecture romaine, c'est la position des arcades à la place de la frise qui l'est plus, même si on en trouve un exemple sur la colonnade intérieure du pronaos du Panthéon de Rome. Dans ce cas, il est légitime de considérer que l'architrave placée au-dessus des arcades est en position de corniche, une solution peu satisfaisante au regard de l'insuffisance de projection de ce type de bloc à la retombée du toit. Cependant, sur l'ensemble des représentations anciennes, on peut observer que les fascies de l'architrave ne sont pas talutées et qu'elle est malgré tout assez plafonnante.

Par ailleurs, c'est bien une corniche que représente J. Androuet du Cerceau. Or la collection lapidaire conserve un ensemble de corniches non modillonnaires qu'il reste à étudier, mais dont la séquence moulurée n'est pas sans évoquer une architrave. Il est fort probable que les différents dessinateurs, ayant observé le monument vu d'en bas, ne purent faire la distinction.

A ce stade de l'étude, l'examen des sources anciennes combiné à l'étude des blocs a produit un faisceau d'indices qui, sans pouvoir apporter de réponses définitives, conduit à renouveler le questionnement relatif au monument bordelais et à proposer des hypothèses qui ne sont certes pas définitives mais architecturalement argumentées.

Si nous avons choisi d'exposer ces pistes de travail, c'est avant tout pour souligner combien il est délicat de restituer un édifice par le seul recours à l'iconographie ancienne et combien il est important de prendre en compte ces collections lapidaires délaissées. La collection bordelaise est à cet égard exemplaire pour ce qu'elle nous apporte tant du point de vue stylistique que chronologique. A lui seul, le lot de blocs qu'il nous semble pouvoir attribuer aux Piliers de Tutelle illustre une des questions parmi les plus stimulantes pour l'appréciation du paysage monumental à savoir l'existence d'édifices de très grands modules comme le montre la mise en perspective de l'édifice antique et du Grand Théâtre dans le tissu urbain (fig. 4).

15. Voir Lemerle 2005, 189-190.

Bibliographie

- Badie, A., R. Robert et D. Tardy (2014) : « Les productions des sculpteurs de l'Ecole d'Aquitaine au II^e siècle : Les transformations du décor architectural à Bordeaux », in *Actes du XII^e colloque international sur l'art romain provincial*, Pula 2011, p. 182-188.
- Badie, A., J.J. Malmay et D. Tardy (2015) « L'apport des techniques d'acquisition numériques à l'étude de la collection des blocs d'architecture romaine de Bordeaux », in *Colloque Virtual Retrospect 2013*, Bordeaux, p. 147-156.
- Barraud, D., D. Leulier et L. Maurin (2009) : « Piliers-de-Tutelle » dans S. Lavaud (coord.) *Atlas Historique des villes de France, Bordeaux sites et monuments III*, 2 vol., Bordeaux.
- Cameron, K. (1988), *B. Palissy, Récepte véritable*, Genève.
- Demont, E. et M. Favreau (2006) : *Herman van der Hem (1619-1649), un dessinateur hollandais à Bordeaux et dans le Bordelais au XVII^e siècle*, Catalogue raisonné des dessins, (2 vol.), Camiac-et-Saint-Denis.
- Dufay, B. et P.J. Trombetta (1990) : « Un atelier d'art et d'essai aux Tuileries », in *Bernard Palissy, mythe et réalité*, catalogue d'exposition, 1990, Saintes.
- Kähler, H. (1939) : *Römische Kapitelle des Rheingebietes*, Berlin.

- La Croix, C. de (1904) : « Relation des fouilles archéologiques opérées dans la rue Paul Bert et dans les terrains qu'elle circonscrit », *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, p. 82-114.
- Laugier, L. et M. Sève (2011) : « Colonnade de l'Incantada », in Descamps-Lequime S. et K. Charatzopoulou (dr.) : *Au royaume d'Alexandre le Grand : la Macédoine antique*, catalogue de l'exposition de Paris 2011-2012, p. 576-588.
- Lemerle, F. (2005) : *La Renaissance et les antiquités de la Gaule*, Turnhout.
- Packer, E. J. (1997) : *The forum of Trajan in Rome, a Study of the Monument in Brief*, Berkeley.
- Perrault, Cl. (1669) : *Voyage à Bordeaux*. Edition P. Bonnefon, Paris, 1909.
- Perrault, Cl. (1684) : *Les dix livres d'Architecture de Vitruve*. Edition P. Mardaga, Paris, 1979.
- Sève, M. (2012) : « La colonnade des Incantadas à Thessalonique, Bulletin de la Société française d'Archéologie classique (XLIII, 2011-2012) », *Revue Archéologique*, 2013/1 n° 55, p. 125-133.
- Vinet, E. (1574) : *L'Antiquité de Bourdeaux*, Bordeaux.



Les fils dorés issus de deux sarcophages mérovingiens de Coutras (Gironde)

Wendy Bougraud

La fouille de sauvetage de 1981, prescrite lors de travaux d'assainissement dans la rue de Saint-Jean de Coutras, a été réalisée après la découverte d'un sarcophage par des ouvriers (fig. 1) ¹. Dany Barraud et Bernard Chieze, alors deux étudiants passionnés, très investis dans leur canton et dans l'association du Groupe de Recherches Archéologique et Historique de Coutras (GRAHC), sont chargés de la mise en place d'une fouille de sauvetage. Entre le 4 et 28 mai, une vingtaine de sarcophages sont révélés, parmi lesquels treize sont fouillés et étudiés. Cette nécropole, datée par typochronologie, aurait été occupée entre 470 et 640. Parmi les sépultures étudiées, les sarcophages 6 et 7 ont livré des fils dorés ².

Le sarcophage 6 a été retrouvé intact, avec son couvercle encore en place. Malgré tout, une fois ouvert, les fouilleurs ont remarqué la très mauvaise conservation des ossements. La détermination sexuelle de l'individu n'a été réalisée que par le biais du mobilier funéraire ³. En effet, le squelette était richement accompagné : un anneau en alliage cuivreux, une boucle de ceinture, une bouclette rectangulaire, un peigne en os et les restes d'une parure de tête, composée de fils dorés et d'épingles, interprétée comme celle d'une femme. De plus, le rapport de fouilles signale la présence d'un grand nombre de grains végétaux, certainement du blé, situés autour du crâne laissant penser que la défunte avait la tête positionnée sur un coussin végétal. L'étude dentaire d'un praticien de la région a estimé l'âge de la défunte à une vingtaine d'années.

Le sarcophage 7 était, quant à lui, accolé au sarcophage 6 qu'il recouvrait. Sans préciser l'état des restes osseux, le rapport de fouille mentionne la forte perturbation ainsi que le peu de mobilier présent dans la sépulture ⁴. Seuls des fils dorés et une épingle en or, aujourd'hui disparue, ont été mis au jour.

La découverte autour du crâne d'épingles et de fils dorés, bien que réduits à l'état de traces, suggère la présence d'un voile. Après la mise en terre des défunts, les voiles se sont dégradés suite à la disparition des matériaux périssables et donc des tissus : seuls les fils dorés et les épingles de maintien ont subsisté. La présence d'une telle pièce vestimentaire dans les sépultures ouvre une perspective d'étude plus large sur la place du voile dans les funérailles et, plus largement, sur son port par les femmes du haut Moyen Âge.

1. Barraud 1981.

2. Le terme de fils dorés est utilisé tout au long de cet article car la tournure « fils d'or » n'est pas une dénomination justifiée dans la plupart des cas. En effet, les « fils d'or » renverraient à des éléments constitués dans leur grande majorité d'or, mais ces fils, certes à l'apparence dorée, ne sont pour une bonne majorité pas faits seulement d'or.

3. Une étude anthropologique serait nécessaire afin de confirmer ou d'infirmer ces conclusions. En effet, une détermination sexuelle réalisée à partir du simple mobilier funéraire n'est plus d'actualité.

4. Perturbation en partie due à des travaux antérieurs réalisés pour la pose d'un trottoir. Barraud 1981.



Fig. 1. - Plan d'ensemble de la nécropole de Coutras d'après M. Gauthier (1983) et modifié par H. Texier (2013).

Dans le but de comprendre au mieux les fils dorés, nous avons cherché à retracer la vie de ces objets. Pour cela, il nous a fallu les replacer dans leur contexte archéologique, mais aussi technique et fonctionnel, afin de fixer au mieux les interprétations et enjeux que ce type de mobilier soulève. C'est au travers des sources écrites, iconographiques et archéologiques qu'une étude comparative a été réalisée afin de mettre en perspective le port du voile par les femmes du haut Moyen Age.

Étude des fils dorés de Coutras

Des fils « enchevêtrés » : du prélèvement in situ à la conservation au musée d'Aquitaine.

Prélevés en plaques, les fils dorés ont été examinés en laboratoire et sont aujourd'hui conservés au musée d'Aquitaine. L'étude réalisée sur ces objets nous a amenée à reprendre l'ensemble de la documentation relative à leur cheminement après leur découverte. Malgré les questions posées au musée d'Aquitaine et les recherches au sein des rapports et différents documents liés à la fouille de Saint-Jean de Coutras, la vie des objets après leur découverte semble confuse et leur traçabilité reste encore obscure.

Sépultures 6 et 7	Sépulture 6
Rapport de fouille de 1981	Classement du musée d'Aquitaine, de 1997
Rapport publié dans le Pays de Coutras, en 1986	
Classement de F. Stutz, de 2003	
Mémoire de H. Texier, en 2013	

Fig. 2. - Attribution des différents inventaires pour les fils dorés de Coutras (W. Bougraud).

Les fils de la nécropole mérovingienne de Coutras, normalement issus de deux sarcophages bien distincts, sont conservés au sein d'une même boîte et présentés au public comme appartenant seulement au seul sarcophage 6, malgré le rapport de fouille de 1981 et plusieurs mentions dans les publications⁵, mais en accord avec l'inventaire de 1997 du musée d'Aquitaine (fig. 2).

5. Les publications concernent une mention du journal *Le pays de Coutras* de 1986, et les inventaires de F. Stutz de 2003 et de H. Texier de 2013.

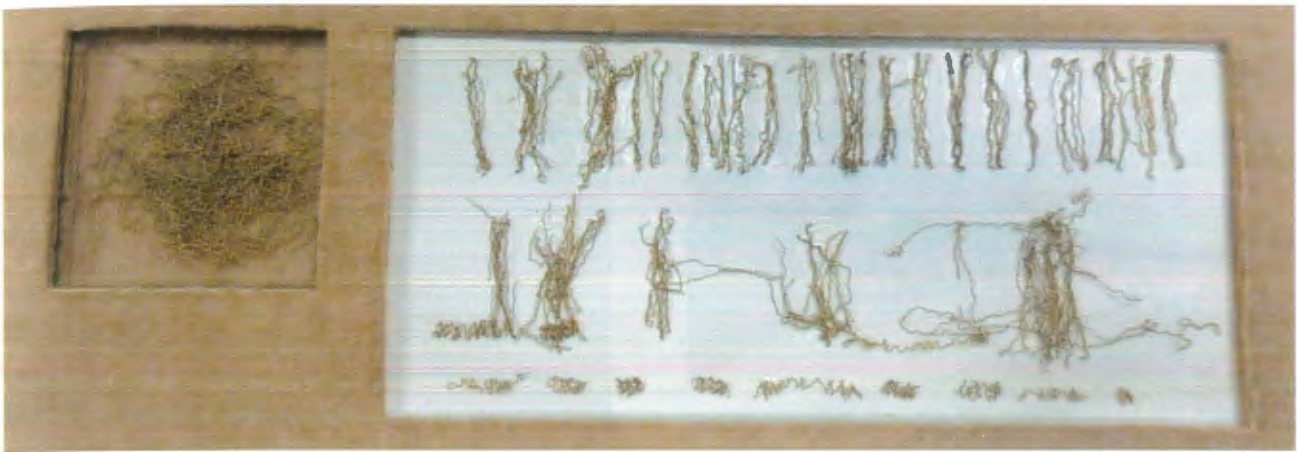


Fig. 3. - Ancienne présentation des fils dorés de Coutras (W. Bougraud).

Par ailleurs, au sein même du rapport de fouille de 1981, le tableau répertoriant l'ensemble du mobilier mis au jour mentionne la présence de fils dorés dans les deux sarcophages 6 et 7. Cependant, toujours dans ce rapport, est joint un devis du musée d'Aquitaine daté du 24 juin 1981 : *Travaux de restauration et devis approximatif des objets provenant de la nécropole mérovingienne de la rue Saint-Jean, Coutras*. L'ensemble du mobilier devant recevoir une restauration y est détaillé avant toute intervention. Les fils y sont cités à une reprise, sous la dénomination de « fils d'or enchevêtrés » et ne sont, cette fois-ci, associés qu'à la sépulture 6.

Le dossier de restauration du musée d'Aquitaine, bien que laconique, montre que les fils ont été traités en même temps que le reste du mobilier de Coutras. Lors de leur arrivée comme matériel extérieur, Brigitte Derion, restauratrice, s'est chargée de les démêler et de leur rendre une forme de bandeau, entre le 6 novembre 1981 et le 27 juillet 1982. Aucune trace de photographie des fils avant la restauration n'a été retrouvée. Malgré tout, une note au crayon de papier, présente dans l'un des cahiers de la restauratrice, fait un constat d'état qui reprendrait une description des fils avant leur restauration. L'ensemble du mobilier a, par la suite, été restitué aux fouilleurs, puis remis par la ville de Coutras au musée d'Aquitaine en 1991.

Une erreur d'inventaire couplée à un problème de prélèvement ou de conditionnement a ainsi réduit les fils dorés de Coutras dans une seule et même boîte, rendant impossible toute détermination d'appartenance à l'une ou l'autre des deux sépultures. Mais, en considérant que les fils issus de la sépulture 6 étaient bien en place, ceux-ci ont pu être placés au sein de la boîte, respectant ainsi la disposition initiale de la sépulture : l'amas de fils « en pelote » pouvant donc appartenir au prélèvement de la sépulture 7.

L'ensemble de ces confusions pose une importante difficulté pour l'interprétation des sépultures et des éléments avec lesquels les fils étaient associés. En effet, les deux broderies ne peuvent plus être distinguées et n'autorisent pas d'interprétation approfondie. De plus, la lecture du sarcophage 7 s'avère d'autant plus complexe que l'état d'origine des fils n'est pas mentionnée dans le rapport de fouille.

L'examen des fils : de l'observation à la restitution de broderies

Prélevés en plaques, les fils dorés de Coutras ont été fouillés en laboratoire ; ils étaient présentés en vitrine, dans un support en feutre, dans la salle du haut Moyen Age du musée d'Aquitaine. Ils ont été déplacés en novembre 2015 pour leur étude⁶. Deux groupes distincts ont pu être séparés : l'un avec des fils entremêlés, « en pelote »⁷, et l'autre formé d'ensembles bien ordonnés, dissociables les uns des autres (fig. 3). Les fils initialement disposés en bandeaux alignés ont été isolés dans des sachets afin de garder une disposition semblable. Malheureusement, le rapport de fouille de 1981 ne mentionne pas le nombre de fils mis au jour.

Seuls les fils dorés présentés en bandeaux ont pu être mesurés. Les replis aux extrémités des fils certifient que la mesure de 2,6 cm observée correspond bien à la largeur du bandeau. Le regroupement le plus important de fils fait constater près de sept retours : ils permettent d'affirmer que des

6. Support changé afin de garantir une meilleure conservation.
7. Terme attribué avec Anne Ziégler lors de la première étude des fils dorés en novembre 2015.

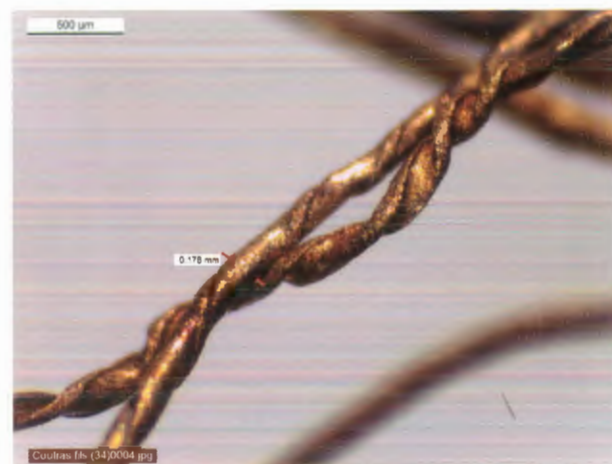


Fig. 4 et 5. - Fils dorés rectifiés des sépultures 6 et 7 de Coutras observés à la binoculaire (W. Bougraud).

fils de grande dimension ont été pliés pour former un bandeau. L'observation à la loupe binoculaire⁸ donne une vision nette du système de pliage.

La présence de particules d'oxydation bleutées et cuivrées sur les fils a fourni des indices sur leur composition. Si la mention d'or a été communément utilisée dans les rapports de fouille et les inventaires, on identifie en fait une composition en alliages cuivreux⁹. Bien que ce soit là l'hypothèse la plus fiable, de telles particules auraient aussi pu être provoquées par une réaction à la colle de fixation¹⁰ utilisée dans le premier support de présentation.

Par ailleurs, la binoculaire a aussi fourni un aperçu du type de fil utilisé. La section circulaire creuse et l'enroulement en spirale nettement perceptibles témoignent de la présence de fils rectifiés. Avec cette technique, les bandelettes de métal sont enroulées en spirale autour d'une trame faite, le plus souvent, d'un fil de soie. Cette spirale, une fois la trame retirée, peut être passée dans une filière, ce qui donne un fil de section circulaire. Les fils rectifiés entrent alors dans les broderies en même temps que les fils textiles. L'étude n'ayant révélé que des fils de même section et donc un seul type de tissage, on ne peut différencier soit deux sépultures, soit deux parties d'un même tissu qui auraient pu associer des tissages distincts (fig. 4 et 5).

Technique et production de fils dorés au haut Moyen Age

Le fils doré : un savoir-faire technique

Un fil doré est réalisé à partir d'une feuille de métal de très petite épaisseur, ne dépassant jamais quelques dixièmes de millimètre. Afin d'obtenir ces feuilles, le métal doit être battu au

marteau et bien aplani. Par la suite, l'artisan réalise des bandelettes, en général par découpe multiple. Leur longueur s'étend le plus souvent entre 12 et 15 cm, c'est-à-dire la taille de la feuille. Ces rubans sont presque toujours torsadés en hélices pour donner des fils épais de 2 à 4 dixièmes de millimètre, et sont majoritairement rectifiés au moyen d'une pseudo-filière permettant d'obtenir des fils parfaitement ronds¹¹. L'orfèvrerie battue, dont est issue la fabrication des fils dorés, connaît son apogée au Ve siècle et au début du VIe, puis décline peu à peu¹².

Les fils dorés de Coutras sont utilisés comme ornementation de broderies. Il existe deux courants d'ornementation : le premier regroupe des fils appliqués par couture sur un tissu ou un galon, présentant alors des tissus recouverts d'un mince filet d'or ; dans le second courant, les fils sont employés comme éléments de trame dans des galons tissés « aux cartons »¹³ selon une technique courante pour le haut Moyen Age. M. Fleury¹⁴ a notamment mis en évidence des fils plats, enroulés et rectifiés pour une partie des sépultures de la basilique Saint-Denis.

Pour Coutras, les fils dorés sont datés à partir du mobilier déposé dans les sépultures¹⁵. Pour le sarcophage 6, une épingle à corbeille filigranée est estimée entre 585-610 et 610-625. La

8. Stéréomicroscope Leica EZ4 HD acquis en mai 2015 par le laboratoire d'Ausonijs (UMR 5607). Il permet un grossissement de 4.4:1.

9. Hypothèse corroborée par Ana Oñate Munoz (stagiaire en conservation au Musée d'Aquitaine lors de la présente étude).

10. Colle réversible à base d'acétate de méthyle, d'acétone et de poly-acétate de vinyle.

11. Salin 1950 ; Fleury 1998.

12. Salin 1950.

13. « Aux cartons » ou « aux planchettes » selon la littérature.

14. Fleury 1998.

15. Barraud 1981 ; Texier 2013.

seule épingle mise au jour dans la sépulture 7 est aujourd'hui perdue ; mais une estimation typo-chronologique à partir des dessins et photographies réalisés lors de la fouille indique entre 545-570 et 600-660.

Production et commercialisation ouvertes sur l'Orient

Si la datation des fils dorés de Coutras invite à discuter des techniques de production, elle permet aussi de s'interroger sur les lieux de production et la commercialisation de ce type de mobilier très répandu à Rome, en Grèce et en Orient.

L'utilisation de fils dorés dans les broderies est très répandue sur le pourtour du bassin méditerranéen durant la période des migrations dites « barbares ». D'après les travaux d'E. Salin¹⁶, les techniques relatives aux broderies de fils dorés seraient issues de l'héritage des *barbaricarii*, autrement dit des brodeurs d'or d'origine orientale, et des *plamarii*, évoqués en particulier dans l'édit de Dioclétien, spécialisés dans l'*ars plamaria*, c'est-à-dire dans le travail des broderies.

Si l'on se fonde sur les datations retenues pour les fils dorés, les sources exploitables sur les échanges, le commerce et les éléments qui en sont issus sont très rares.

La métallurgie de la fin du Ve siècle est bien sûr marquée par le monde romain occidental et oriental, mais aussi par l'empire sassanide, grande puissance en concurrence directe avec lui¹⁷. Il a une position stratégique et prospère par le commerce. Le luxe métallique y est très important et fortement développé. Nous connaissons notamment, pour les éléments de costume, des « tiaras, couronnes, ceintures, colliers, boucles d'oreilles, bracelets, ornements de chevaux, mobilier et vaisselle d'or, tissus brodés d'or, tapis de soie avec pièces métalliques brodés en relief à l'aiguille (...) ». Les techniques et motifs sassanides puiseraient leur origine en Mésopotamie et en Iran, aux mains de l'Empire depuis le IIIe siècle et leur transmission vers les « peuples de la steppe » se serait faite par rayonnement par la Méditerranée, permettant ainsi une transmission aux mondes barbares¹⁸. L'Occident perpétue alors une partie des techniques romaines et accueille les techniques orientales venant par la Méditerranée ou par le Nord, et en ce cas transmises par les Goths, les Burgondes ou encore les Francs.

La période des Ve-VIIe siècles est considérée comme une période de migration, mais aussi d'évolution des métallurgies. La métallurgie en Occident romain, au Ve siècle est en réelle « perte de vitesse », même si les réserves minières restent tout de même importantes. Pour ce qui est du monde iranien, comme nous l'avons vu avec les Sassanides, les techniques et les décors sont renouvelés. L'Empire byzantin, quant à lui, fait perdurer une métallurgie poussée et extrêmement technique.

En contact avec l'Orient, les ports de l'Occident méditerranéen reçoivent des produits commerciaux dont les taxes nous sont connues par quelques sources écrites¹⁹. Les prélèvements fiscaux aux ports de Marseille ou de Fos mentionnent, par exemple, des épices, des huiles, du vin, des soieries d'Orient, des tissus d'Égypte, ou encore des peaux d'Andalousie. Ces produits sont alors diffusés en Gaule par transport terrestre ou fluvial. La distribution locale ou régionale serait, selon Philippe Contamine, surtout faite par les marchands orientaux.

La position géographique de Coutras facilite les échanges et la commercialisation : un carrefour routier et fluvial sur la voie reliant Bordeaux et Périgueux à la confluence de l'Isle et de la Dronne. Ont très bien pu y arriver la technique des broderies, les matériaux, les artisans ou encore même les produits finis, c'est-à-dire les broderies ou les voiles ornés de fils dorés.

La sépulture d'une riche aristocrate voilée ?

Les restes d'un voile dans le sarcophage 6 : un voile funéraire ?

Le mauvais contexte de conservation du sarcophage 7 n'a pas permis l'interprétation des fils dorés. En effet, l'ancienneté des fouilles et des pratiques de conditionnement n'offre que rarement la possibilité de replacer de tels objets dans les pièces vestimentaires. Cependant, malgré l'ancienneté des fouilles, l'enregistrement du sarcophage 6 offre une bonne lecture de chaque élément : ce n'est donc que sur ce dernier que l'étude interprétative a été réalisée.

Les fils dorés de la sépulture 6 ont donc suggéré la restitution d'un voile, d'un capuchon de manteau ou encore d'un linceul, souvent rencontrés dans les textes mais aussi dans le cadre archéologique. Toutefois, les deux épingles, mises au jour de chaque côté du crâne, et les fil dorés, enregistrés sur le front et les épaules de la défunte, ne laissent que peu de doute sur la présence d'un voile. Cette interprétation a déjà été suggérée en 1981 lors de la reconstitution vestimentaire de la défunte par les archéologues (fig. 6).

La présence d'un riche mobilier au sein de la sépulture soulève aussi la question de l'exposition de la défunte avant son inhumation. En effet, il est aujourd'hui admis par l'ensemble

16. Salin 1950.

17. Lombard 1974.

18. Idée dans un premier temps développée par Strykowski puis reprise par Lombard.

19. Contamine 1993.



Fig. 6. -
Restitution de la sépulture 6 de
Coutras
(Barraud & Chieze 1981)

des chercheurs que les corps des élites du haut Moyen Age pouvaient être couramment exposés avant leur mise en terre. Montrer le défunt au monde permettrait d'afficher la catégorie sociale de la famille elle-même. En effet, le statut du défunt étant déjà établi aux yeux de tous, la famille prendrait l'initiative de montrer son prestige et son ambition sociale²⁰.

Les cas d'exposition de corps sont aujourd'hui bien connus en archéologie. La sépulture 6 de Coutras peut ainsi être rapprochée de la sépulture de la « dame » de Saint-Martin de Bruch (Lot-et-Garonne)²¹. Les études sur le terrain et en laboratoire ont mis en évidence un dispositif en bois au sein de la sépulture. Le corps devait reposer sur une civière, servant à l'exposition et au transport et aurait ensuite été descendu dans le sarcophage²². La défunte, âgée entre 20 et 49 ans, présentait une déformation crânienne certainement volontaire et possédait des fils dorés autour et sous le crâne. Son sexe ainsi que son âge ont été estimés par une étude archéo-anthropologique sur le terrain et en laboratoire. Les fils étaient associés à une épingle en corbeille et à un riche ensemble de mobilier. L'observation à la binoculaire a permis la mise en avant de traces d'oxydation violette, permettant d'identifier un alliage d'or et d'argent. Ils présentent tous le même type de tissage, et le même type de traces en accordéon et de replis répétitifs, de même dimensions et très réguliers. Il s'agit de fils dits « plats », non rectifiés, qui étaient appliqués par des points de

surjet laissant ainsi le type de traces précédemment évoqué. Tous ces éléments suggèrent un ensemble de fils associés à un seul et même tissu²³.

Pour ces deux sépultures, un temps d'exposition publique avant l'inhumation est suggéré par la richesse du mobilier et le soin apporté aux défuntes.

Les restes de voile, matérialisés par les épingles et les fils dorés, permettent aussi de raisonner sur la conception d'une telle pièce vestimentaire. En effet, ces éléments textiles richement parés peuvent être réalisés spécialement pour l'inhumation ou issus du quotidien des vivants. Les parures et textiles brodés de fils dorés apparaissent notamment dans des passages d'Angilbert, abbé de Saint-Riquier et gendre de Charlemagne²⁴. Il évoque les tenues portées par les princesses de la parenté de l'empereur Charlemagne et offre un aperçu de la vêtue des femmes de haut rang de cette période. Angilbert mentionne la vénérable tête de Berthe qui « est ceinte d'un diadème d'or » où « des fils d'or se mêlent à ses cheveux de neige (...) »²⁵. Les « voiles souples tissés de fils de pourpre »²⁶ de Gisèle ou encore la chevelure de Rhodaïd qui étincelle de « soie mêlée de pierres »²⁷ indiquent aussi le soin apporté aux coiffes de ces femmes. Les images du haut Moyen Age, comme dans le frontispice du livre des proverbes de la Bible de Saint Paul-hors-les-Murs, restituent de longs voiles brodés sur les têtes des femmes offrant un rapprochement avec le mobilier mis au jour dans les sépultures. De même, Grégoire de Tours rapporte que la femme du duc Gontran Boson « avait été enterrée dans une basilique de la ville de Metz avec un grand nombre de bijoux et beaucoup d'or »²⁸. La place du vêtement funéraire y est donc parfaitement illustrée et témoigne de la richesse des tenues de certains chrétiens pourvus d'un statut économique attestée²⁹.

20. Nissen Jaubert 2008.

21. Site daté de l'Antiquité Tardive et du haut Moyen Age fouillé sous la direction d'Isabelle Cartron et de Dominique Castex (Cartron & Castex 2012, 2013)

22. Cartron et Castex (à paraître).

23. Bougraud 2016.

24. Angilbert, *Carmina, Poetae latini medii aevi*, MGH., Ernestus Duemmler, éd. 1881, t. 1, 371-372.

25. *Caput aurato diademate cingitur almum. Aurea se niveis commiscet fila capillis ; Lactea quippe ferunt pretiosam colla murinam.* Angilbert, *Carmina, Poetae latini medii aevi*, MGH., Ernestus Duemmler, éd. 1881, t. 1, v. 223-227.

26. *Tecta melocineo fulgescit femina amictu, Mollia purpureis rutilant velamina filis.* Angilbert, *Carmina, Poetae latini medii aevi*, MGH., Ernestus Duemmler, éd. 1881, t. 1, v. 231-232.

27. *Pectora, colla, comae lucent variata lapillis.* Angilbert, *Carmina, Poetae latini medii aevi*, MGH., Ernestus Duemmler, éd. 1881, t. 1, v. 245.

28. Grégoire de Tours, *Historiae*, M. Guizot éd. 1883, livre VIII.

29. L'habillement funéraire illustre et souligne ainsi le statut du défunt.

Le voile : un vêtement courant chez les femmes du haut Moyen Age ?

La défunte de Coutras, parée de son voile brodé, ne doit pas être perçue comme un cas particulier. En effet, de nombreux sites, à l'exemple de Saint-Denis³⁰, illustrent parfaitement ce phénomène. Sur les quatorze sarcophages pourvus de fils dorés, douze sont supposés être associés à des voiles. Les fils ont pu être observés et prélevés au niveau des crânes, parfois localisés sur les fronts, mais aussi sur les épaules, partant du crâne et se prolongeant sur le cou. Comme pour la sépulture de Coutras, l'association des fils à des épingles a permis de démontrer la présence de voiles.

Si les traces de voiles semblent abondantes dans les sépultures de femmes au haut Moyen Age, il est intéressant de constater que de nombreuses sources, écrites ou iconographiques, offrent un aperçu de la récurrence du port du voile par les femmes du haut Moyen Age. Principalement traité comme une pièce incarnant la parfaite humilité féminine, le voile est le point central de beaucoup de textes religieux, ecclésiastiques ou moralisateurs chrétiens. Dans le Nouveau Testament, Paul recommande et exige ainsi que l'ensemble des femmes soient voilées³¹. La mise en avant de leur condition de femme lui permet d'établir l'importance du port du voile. Ce texte fondateur place la femme comme inférieure à l'homme et comme une pécheresse séductrice, puisqu'elle est la descendante directe d'Eve, et implique ainsi son devoir de soumission à l'homme et à Dieu. La Première Épître aux Corinthiens devient la base de réflexion de la majorité des textes postérieurs. Les Pères de l'Église constituent notamment les principales sources écrites sur le port du voile par la femme. Mais l'ensemble de ces textes rapporte principalement un questionnement et une prise de position pour le port du voile chez les vierges consacrées laissant ainsi leurs propos plus nuancés pour le reste de la gente féminine. Ainsi de nombreuses images représentent les saintes voilées incarnant un modèle chrétien ; les mosaïques représentant la Vierge en majesté et la procession des saintes, présentées dans l'Église Saint-Apollinaire datées du VI^e siècle font figure de parfait exemple³². En effet, l'une des figures incontournables est la Vierge Marie, personnage emblématique du port du voile au sein de la religion chrétienne. Outre son caractère de procréatrice, elle incarne la virginité idéale. La pureté de son être lui permet d'être vierge avant, pendant et après la naissance de son fils. Les théologiens la présentent comme un véritable modèle pour les femmes. Son voile représente ainsi un élément vestimentaire important pour la « parfaite chrétienne », mais est obligatoire afin de mettre en avant la pureté d'une vierge consacrée. Son voile est toujours représenté long, recouvrant sa tête, son cou et ses épaules, mais aussi la majorité de son corps se confondant ainsi avec son

manteau, permettant ainsi à la Vierge de symboliser l'humilité et la pureté parfaite et idéale. Le voile des saintes de l'église Saint-Apollinaire, du VI^e siècle, est représenté d'assez grande dimension permettant de porter les objets sacrés à l'autel. Son attache est située au niveau de la tête, vraisemblablement faite d'un riche élément de parure, et une broderie d'or est visible dans la partie inférieure du tissu. Ces deux éléments permettent alors d'identifier du mobilier qu'il est possible de mettre au jour dans les sépultures.

Tertullien (vers 160-vers220) illustre parfaitement la vision des théologiens sur la pratique du port du voile. Cet auteur se montre intransigeant et rigoriste à travers l'ensemble de ses écrits³³. Il développe notamment un questionnement sur la place de la femme au sein de la société chrétienne. Dans le *de cultu feminarum*³⁴, il présente la femme comme une pécheresse qui doit limiter sa toilette, perçue comme « une offense envers Dieu »³⁵, et qui se doit de mener une vie chaste. Tout comme Paul, Tertullien évoque le livre d'Hénok pour justifier le port du voile dès l'entrée dans la puberté. En effet, les anges renient Dieu pour des femmes qui les ont séduits par leur beauté. La sexualité est donc liée à la séduction et au péché de la femme.

Les préceptes moralisateurs sur la vêtue des femmes sont un sujet récurrent chez les Pères de l'Église. Clément d'Alexandrie, dans *Le Pédagogue*³⁶, s'adresse aux nouveaux convertis et veut « former les murs » de la chrétienté. Ce texte met en avant les manières de se comporter en bon chrétien. La toilette ainsi que la parure des femmes y sont à plusieurs reprises mentionnées, présentant ainsi le voile comme une pièce permettant de cacher le corps de la femme et d'en éloigner le malin³⁷. Pour lui, les charmes de la femme, dont, entre autres, la chevelure, ont un grand pouvoir de séduction sur les hommes. Le voile serait donc le meilleur moyen de contrôler les pulsions masculines et de cacher les atouts malsains de la femme.

Par ailleurs, les auteurs ayant traité cette question présentent le voile comme un élément utile et indispensable pour la sécurité de la femme. En effet, il servirait « d'armure à la pudeur » mais aussi d'abri « qui ne laisse point échapper les

30. Fleury 1998.

31. Paul, *Première Épître aux Corinthiens*, XI, 4-15.

32. Les images, procédé visuel, sont à appréhender avec précaution. En effet, un certain stéréotype féminin est utilisé ; le voile formant alors un marqueur sexuel.

33. Davier 2009.

34. Tertullien, *De cultu feminarum*, M. Turcan éd. 1971.

35. Davier 2009, 38.

36. Clément d'Alexandrie, *Paedagogus*, H.-J. Marrou éd. 1970.

37. Hadot 2016.

regards ni pénétrer ceux d'autrui »³⁸. Ainsi, les images permettent d'aborder la dissimulation de la chevelure sous différents angles. A l'exemple du sarcophage des Dioscures, du dernier quart du IV^e siècle, la chevelure de la femme peut être cachée par une autre pièce vestimentaire que le voile. En effet, le manteau pourvu d'un long tissu peut être rabattu sur la tête, permettant ainsi de cacher les cheveux sans pour autant utiliser de voile. Pour un même objectif, celui de cacher sa chevelure, la femme peut utiliser différentes pièces vestimentaires pour une même période.

Eléments de conclusion

Bien que les grandes lignes de la vie des fils dorés de la rue Saint-Jean de Coutras restent encore difficiles à retracer, l'étude de ces objets ouvre un large champ de réflexion sur le port du voile par les femmes du haut Moyen Age.

L'étude des fils dorés de la sépulture 6 a permis de restituer un voile brodé maintenu sur la tête de la défunte par deux épingles. Cette pièce vestimentaire, rarement mise en évidence et étudiée, semble, néanmoins, courante au sein des sépultures de femmes. Les sépultures, telles celles issues de Saint-Denis³⁹, celle de la « Dame » de Cologne⁴⁰ ou encore la sépulture 002 de Saint-Martin de Bruch⁴¹, en sont de parfaits exemples et mettent en évidence l'importance du voile dans le contexte funéraire du haut Moyen Age. L'ensemble de ces cas archéologiques met alors en avant des défrites richement parées avec

un important mobilier. Une certaine ostentation dans les funérailles peut en être déduite retraçant ainsi une exposition du corps de la défunte avant son inhumation⁴². Le voile brodé de fils dorés de Coutras entre dans cette dynamique et amène à se demander s'il s'agit d'une pièce qui peut être issue du quotidien du vivant ou d'une pièce spécialement créée ou surbrodée pour l'inhumation.

Si ces traces archéologiques sont abondantes, la fréquence des sources écrites et iconographiques de cette période invite à réfléchir sur la place du voile dans la vie quotidienne des femmes. En effet, bien que les sources soient essentiellement issues de documents ecclésiastiques, il semble se dégager une certaine ligne de conduite courante que doivent suivre les femmes à leur maturité sexuelle.

38. *Superest etiam, ut ad ipsas conuertamur, quo libentius ista suscipiant. Oro te, siue mater siue soror siue filia, uirgo, secundum annorum nomina dixerim, uela caput, si mater, propter filios, si soror, propter fratres, si filia, propter patres : omnes in te aetates periclitantur. Indue armaturam pudoris, circumduc uallum uerecundiae, murum sexui tuo strue, quinec tuos emittat oculos nec admittat alienos. Adimple habitum mulieris, ut statum uirginis serues.* Tertullien, *De uirginibus uellandis*, E. Schulz-Flügel, éd. 1997, XVII, 4-5.

39. Fleury, 1998.

40. Doppelfeld 1960 ; Doppelfeld & Weyres 1980.

41. Cartron, Castex et Sachau-Carcel, 2012, 2013.

42. Cartron et Castex (à paraître).

Sources

- Angilbert, *Carmina, Poetae latini m̄dii aevi*, éd. E. Duemmler, MGH, VI, Hanovre, 1881, 371-372
Bible, Ancien et Nouveau Testament, éd. J. Chaine, Paris, 1948
Clément d'Alexandrie, *Paeagogus*, éd. H.-I. Marrou, Paris, 1960
Grégoire de Tours, *Historiae*, éd. Et trad. M. Guizo, Paris, 1883

- Paul, *Première Épître aux Corinthiens*, éd. E. Ostie, Paris, 1949
Tertullien, *De cultu feminarum*, éd. M. Turcan, Paris, 1971
Tertullien, *De uirginibus uellandis*, éd. E. Schulz-Flügel, Paris, 1997
Tertullien, *De oratione*, éd. G.F. Diercks, Paris, 1947

Bibliographie

- Barraud 1981 : Barraud Dany et Chieze Bernard, *Sauvetage urgent de la rue Saint-Jean de Coutras, nécropole mérovingienne*, Bordeaux, SRA, 1981.
Barraud 1982 : Barraud Dany et Chieze Bernard, « Nécropole mérovingienne à Coutras », *Revue historique et archéologique du Libournais*, 1982, t. L, n°183, 1er trimestre, 17-20.
Bonnot 2002 : Bonnot Thierry, La vie des objets : d'ustensiles banals à objets de collection, Ed. De la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2002.
Bonnot 2014 : Bonnot Thierry, L'attachement aux choses, le passé recomposé, CNRS éd., Paris, 2014.
Bougraud 2016 : Bougraud Wendy, *Le voile issu des sépultures féminines de la période mérovingienne*, Université Bordeaux Montaigne, 2016.
Cartron, Castex et Sachau-Carcel 2012 : Cartron Isabelle, Castex Dominique et Sachau-Carcel Géraldine, *Saint-Martin de Bruch (Lot-et-Garonne) : Habitat antique et nécropole du haut Moyen Age*, Bordeaux, SRA, 2012.
Cartron, Castex et Sachau-Carcel 2013 : Cartron Isabelle, Castex Dominique et Sachau-Carcel Géraldine, *Saint-Martin de Bruch (Lot-et-Garonne) : Habitat antique et nécropole du haut Moyen Age*, Bordeaux, SRA, 2013.
Cartron et Castex (à paraître) : Cartron Isabelle et Castex Dominique, « L'archéologie face à la restitution des funérailles et à la mémoire de la tombe : à propos de quelques cas aquitains du haut Moyen Age », *Qu'est ce qu'une sépulture ? Humanités et systèmes funéraires de la Préhistoire à nos jours. Actes des 36e rencontres internationales d'Antibes*, à paraître.
Contamine 1993 : Contamine Philippe, *L'économie médiévale*, A. Collin Paris, 1993.
Davies 2009 : Davies Fabien, Les écrits catholiques de Tertullien : formes et normes, Université de Franche-Comté, Besençon, 2009.
Demolon 2006 : Demolon Pierre, *La nécropole mérovingienne de Hordain (Nord)*, Communauté d'agglomération du Douaisis, direction de l'archéologie, 2006.
Doppelfeld et Weyres 1980 : Doppelfeld Otto et Weyres Willy, « Die Ausgrabungen im Dom zu Köln », *Kölner Forschungen*, Cologne, Mainz am Rhein, 1980.
Doppelfeld 1960 : Doppelfeld Otto, « Das fränkische Frauengrab unter dem Chor des Kölner Domes », *Revue Germania*, 1960, n° 38, 89-113.

- Fixot et Pelletier 2009 : Fixot Michel et Pelletier Jean-Pierre, « Saint-Victor de Marseille : étude archéologique et monumentale », *Actes du colloque Saint-Victor, Marseille, 18-20 novembre 2004*, Brepols, Paris, 2009.
Fleury 1998 : Fleury Michel, *Les trésors mérovingiens de la basilique de Saint-Denis*, G. Klopp, Woippy, 1998.
GRAHC, Bulletin : Groupe de recherches archéologiques et historiques de Coutras, n° 5, Coutras, 1981.
Hadot 2016 : Hadot Pierre, « Clément d'Alexandrie (140 env.-env. 220) », *Encyclopaedia Universalis*, 2016.
Lombard 1974 : Lombard Maurice, *Études d'économie médiévale. II. Les Métaux dans l'ancien monde du Ve au XI^e siècle*, Mouton, Paris, 1974.
Nissen Jaubert 2008 : Nissen Jaubert Anne, « La femme riche. Quelques réflexions sur la signification des sépultures féminines privilégiées dans le Nord-Ouest européen », *Les élites dans le haut Moyen Age*, 2008, 13-15 mars 2008.
Périn 2012 : Périn Patrick, « Quand l'archéologie découvre des reines mérovingiennes oubliées. Que sait-on de Wisigare, Bathilde ou Arégonde ? », *Histoire-France Culture*, 2012.
Salin 1989 : Salin Édouard, *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et les laboratoires*, A. et J. Picard, Paris, 1989.
Texier 2013 : Texier Harmonie, *Etude d'une collection mérovingienne du Musée d'Aquitaine : nouvel examen du mobilier funéraire de la rue Saint-Jean de Coutras*, Université de Bordeaux III, Mémoire de Master, Bordeaux, 2013.
Treffort 2000 : Treffort Cécile, « Du mort vêtu à la nudité eschatologique (XII^e-XIII^e siècle) », *Le nu et le vêtu au Moyen Age (XII^e-XIII^e siècle, Actes du 25e colloque du CUER-MA*, 351363, 2000, 351-363.
Vrielynck 2007 : Vrielynck Olivier, La nécropole mérovingienne de Bossut-Gottechain : commune de Grez-Doiceau, Brabant wallon, Namur, 2007.
Young Baillet 1986 : Young Baillet K., « Exemple aristocratique et mode funéraire dans la Gaule mérovingienne », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 379407, 1986.



Le complexe archéologique et funéraire « Cap d'Oustaud » à Vérac (Gironde)

*Patrice Cambra **
*Hélène Mousset ***
*Marc Martinez ****

Découverte fortuite de sépultures du Haut Moyen Âge

Situé sur la commune de Vérac en Gironde, le lieu-dit Cap d'Oustaud est un fond de vallon occupé par un hameau. Adossée à un affleurement calcaire, une maison à l'état de ruine (fig. 1), faisait l'objet d'importants travaux de déblaiement. Une porte voutée menaçant ruine et communicant au nord avec l'étage surélevé de la maison fut démolie. Deux sépultures apparurent fortuitement et des vestiges humains furent exhumés par le propriétaire des lieux. Un premier sarcophage taillé dans la masse, la sépulture 1, avait servi de seuil à la porte. Une deuxième sépulture, jouxtant la première au nord, livra deux éléments de parure constitués d'une boucle et de son ardillon dans leur gangue d'oxydation. Le service régional de l'archéologie fut saisi de cette découverte fortuite à l'instigation de Marc Martinez et diagnostiqua une occupation funéraire du Haut Moyen Âge. La problématique archéoanthropologique suivante était posée : les structures funéraires sont-elles isolées ? Comment fonctionnent-elles ?

Deux murs porteurs de l'habitation étaient taillés en réserve dans l'affleurement calcaire sur une hauteur de 3,50 m. L'arasement du mur nord-est, percé par deux excavations dont une avait conservé une logette de forme ovoïde, vestige d'une cuve taillée à même le substrat calcaire. Au sud-est, le mur d'un bâtiment ruiné à l'aplomb d'un front de taille marquant la

limite de l'exploitation comme carrière d'une nécropole paléochrétienne, première occupation du site autour des VII^e et VIII^e siècles. Son extension reste imprécise. Dans le périmètre de ce bâtiment des irrégularités du sol peuvent être assimilées à des destructions de sépultures rupestres.

La fouille des sépultures et les résultats de l'analyse taphonomique

Les structures funéraires mis au jour sont au nombre de quatre dont 3 visibles (fig 2). Elles sont séparées par des parois taillées en réserve d'inégales épaisseurs : 0,10 m pour la paroi sud de la sépulture 1, à 0,50 m pour celle séparant la sépulture 2 de la 3 ; 0,30 m pour les autres. Les profondeurs sont à peu près identiques et les longueurs maximales conservées tournent autour de 1,80 m. Les largeurs maximales sont très inégales. Elles correspondent à des contenants monoplaces. Des remaniements squelettiques ont été constatés pour la sépulture 1 et 2 afin d'accueillir les derniers défunts. Les longueurs relevées concordent avec l'appréciation de la taille à partir des os longs

* SRA Nouvelle Aquitaine/ PACEA, université de Bordeaux. Fouille et étude des sépultures, coordination.

** SRA Nouvelle Aquitaine, CRA adjoint site de Limoges. Etude du bâti.

*** CMN, grotte de Pair-non-Pair. Etude céramologique.



Fig. 1.- Le lieu dit Cap d'Oustaud sur la commune de Vérac en Gironde (P. Cambra).



Fig. 2.- Les structures funéraires monolithes mis au jour lors des déblaiements (P. Cambra).

conservés et étudiés plus loin. Les cuves taillées dans la masse calcaire devaient être couvertes de plusieurs dalles de pierre à défaut de couvercle tectiforme d'un seul tenant.

La sépulture 1 n'a pu faire l'objet que d'un constat d'après les photographies prises par le propriétaire pendant le prélèvement des pièces osseuses. Les vestiges en place vers l'extrémité sud-est sont une réduction limitée à la ceinture et aux membres inférieurs d'au moins deux individus.

La sépulture 2 jouxte la première par son côté sud. La fouille de cette structure a révélé la présence de trois individus adultes et deux immatures. Dans l'axe de la cavité pelvienne du squelette en place furent exhumés un tibia et une fibula immatures étroitement associés, appartenant à un premier sujet immature, très perturbé (fig. 3). Une première côte, les cornes d'un os hyoïde, une extrémité distale de fémur et une extrémité tibiale proximale ont été associées, sous toute réserve, comme représentatives des vestiges d'un deuxième sujet immature. Ces très jeunes sujets n'ont pas fait l'objet d'un traitement funéraire différencié, on peut considérer qu'ils avaient une relation de proximité avec les adultes inhumés.

Le premier, est anatomiquement robuste, les os longs ont été déplacés latéralement et les côtes droites rangées concentriquement pour faire place au centre au cadavre du second inhumé (fig.4). Un troisième inhumé, dont ne subsistait plus que les tibias fracturés et les os des pieds en position supérieure, avait été en grande partie détruit par les terrassements. Sauf pour le second, ces dépôts successifs, n'ont pas entraîné de remaniements osseux préalables, et furent donc moins distants dans le temps. A ce degré d'analyse, il n'est pas possible d'établir une parenté entre les sujets immatures et matures.



Fig. 3.- Remontage du sujet immature de la sépulture 2 (P. Cambra).

Fig. 4.- Distribution des vestiges du sujet 1 (en jaune) de la sépulture 2, au centre les membres inférieurs du sujet 2 en connexion (P. Cambra).

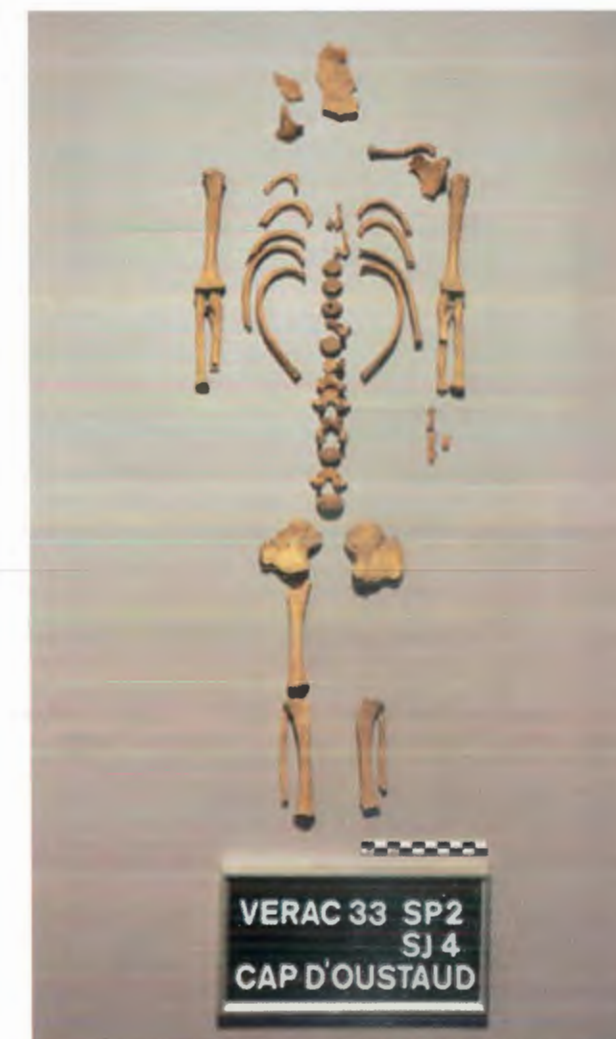




Fig. 5. - Les éléments de parure après restauration (P. Cambra).

La sépulture 3, endommagée à son extrémité ouest, présentait également des réductions squelettiques laissant vacante la place d'un troisième inhumé en position centrale. En effet, contre la paroi nord, un fagot d'os longs, un coxal gauche et des côtes de rangs indéterminés constituaient les vestiges de deux individus. Deux tibias fracturés au tiers distal étaient dans la coupe sous les fondations du mur sud-est.

L'amorce d'une courbe taillée dans le substrat calcaire dans l'angle sud-est de la paroi de la sépulture n°3 suggérait une quatrième structure funéraire dont le côté nord aurait été entièrement arasé. La fouille est venue argumenter cette hypothèse en livrant deux métatarsiens et une phalange.

Dans la sépulture 2, au niveau de la charnière thoracolumbaire du deuxième inhumé, furent exhumés des éléments de parure : une plaque-boucle, une contre-plaque et un rivet scutiforme présentant un décor incisé en réseau, ces trois éléments sont venus compléter la boucle avec ardillon et sa plaque, indices mobiliers de la période du dépôt funéraire (fig. 5). Des tessons de terre cuite furent également mis au jour au niveau des lombaires : un profil à fond plat avec lèvres de couleur claire, à la hauteur de la ceinture scapulaire du côté gauche, et trois tessons noirs à la périphérie des vestiges osseux immatures.

La sépulture 3 a livré un important mobilier céramique, étudié plus loin, aux pieds du dernier défunt,

Ostéobiographie des sujets exhumés

L'étude anthropologique a consisté essentiellement à déterminer la taille des individus, le dimorphisme sexuel, l'âge au décès. La stature des jeunes enfants est extrapolée à partir des courbes de croissance normale de la diaphyse fémorale. Chez l'adulte, les membres inférieurs sont considérés comme les mieux corrélés à la taille. L'évaluation de la stature présuppose la caractérisation sexuelle des sujets étudiés, sauf pour les sujets immatures. Dans l'incertitude et à titre comparatif les tailles sont données par les équations de régression de Trotter et Gleser (1958) pour les deux sexes. Les coxaux conservés permettent de déterminer le sexe des individus adultes par la méthode discriminante de Jaroslav Bruzek (2002). Les critères de sénescence des surfaces auriculaires correspondant à l'articulation des iliums avec le sacrum ont été étudiés par la méthode morphoscopique d'Aurore Schmit (2005).

Les résultats sont reportés dans un tableau des données ostéobiographiques (fig. 6).

Il n'a pas été possible d'attribuer les deux os coxaux remaniés, l'un dans la sépulture 1, l'autre dans la sépulture 3.

L'échantillon donne une idée de la taille adulte de 156 à 176 cm pour une femme et 160 à 179 cm pour un homme. Le premier inhumé de la sépulture 2, présente une morphologie

Sépulture	Sujet	Taille (cm)	Sexe	Âge au décès
Sép.1	1	156/158 (F) 160/163 (H)	IND	30-39 ans
Sép.1	2	171 (F) 173 (H)	IND	30-39 ans
Sép.2	1	171/176 (F) 174/179 (H)	----	----
Sép.2	2	161/165	M	20-29 ans
Sép.2	3	159/164 (F) 163/167 (H)	----	----
Sép.2	4	55	----	3-6 mois
Sép.3	1	169 (F) 171 (H)	IND	20-29 ans
Sép.3	2		IND	20-29 ans

Fig.6.- Tableau des données ostéobiographiques de l'échantillon funéraire étudié

osseuse robuste. Le seul individu de sexe identifié est le second inhumé, c'est un homme. On remarque que l'intervalle de l'âge estimé correspond à une mortalité précoce.

Le ratio non-adultes/adultes est proche de 30% ce qui confirme une mortalité infantile conforme à la précarité sanitaire de ces populations.

En conclusion, l'échantillon est constitué de sept adultes et deux enfants dont un nourrisson de 3 à 6 mois pour trois sépultures fouillées. C'est donc une occupation funéraire dense sur une durée indéterminée avec des réductions de corps dans les sépultures 1 et 3 et des déplacements latéraux d'ossements avant la dépose d'un second inhumé dans la sépulture 2.

Le mobilier céramique

Les fragments de céramiques retrouvés dans deux sépultures sont au nombre de 61 : 15 tessons pour la sépulture 2 et 46 pour la sépulture 3.

Sur les 15 éléments de la sépulture 2, seuls 6 sont réellement en contact direct avec les restes osseux humains, 3 sont nettement associés au buste, les 3 autres plutôt en contact avec l'étage lombaire.

Pour la sépulture 3, trois tessons se trouvaient sous la mandibule, 10 au niveau du buste, le reste, soit 33 éléments, se concentraient au niveau des membres inférieurs, entre les pieds ou à leur droite.

Les couleurs prédominantes de cet ensemble homogène s'étendent du gris au bleu-noir, du beige à l'orange clair et du gris très clair au blanc cassé. Un seul élément de céramique rouge a été recensé. Les différents tessons mettent en évidence



Fig. 7. - Pot à bord arrondi et à panse globuleuse (P. Cambra).



Fig. 8. - Ecuille carénée et panse sortante (P. Cambra).

une céramique tournée à pâte fine. Les sillons parallèles de tournage sont bien visibles sur les faces internes. Sur les faces externes, des stries horizontales apparaissent également. Aucun décor n'a pu être mis en évidence sur l'ensemble du matériel.

Le remontage a permis de reconstituer partiellement et de définir deux formes de base de la céramique du Haut Moyen Âge : un pot à bord et lèvres arrondis et à panse globuleuse (fig. 7) et une écuelle carénée et panse sortante (fig. 8).

Bâti et creusé : une construction complexe

L'ensemble du Cap d'Oustaud a subi des transformations importantes entre le VII^e-VIII^e siècle et le XXI^e siècle. Trois principales fonctions ont structuré et modelé le site : une nécropole, un habitat, une exploitation de pierre.

Près de la moitié du très grand bâtiment abrité sous un vaste toit, qui figure encore sur les orthophotographies des années 2000 de l'IGN, a disparu très récemment. Les espaces à l'est, à usage de garages et de hangars, ont été démolis. Ils avaient été construits dans la carrière de pierre, en prenant appui soit sur des murs laissés en réserve lors de l'exploitation, soit sur des maçonneries en moellon bâties avec des résidus d'exploitation.

La partie subsistante servait d'habitation. En maçonnerie de pierre enduite, elle est constituée de trois pièces ouvrant sur la façade sous pignon au sud. La petite pièce ouest servant d'office, construite en carreaux de pierre de chant, est un ajout tardif, de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e. La pièce centrale est l'ancienne cuisine. Elle communique avec la troisième pièce par une porte couverte d'un arc en plein cintre. La pièce orientale dispose d'une niche et d'une cheminée contre le mur est. Les piédroits de la cheminée sont de facture modeste et classique : tore, réglet, montant en biseau. Les maigres indices incitent à voir dans ces deux pièces des constructions du XVII^e ou du début du XVIII^e siècle.

Les deux pièces en façade étaient doublées en profondeur, mais la pièce nord-ouest est complètement obturée de remblais. Elle se devine par défaut derrière des murs et une porte murée. La pièce nord-est est en bâti mixte : murs nord et est en réserve de la carrière, murs sud et ouest en maçonnerie. Selon des traces de taille bien visibles, le sol a été recreusé de près d'un mètre, ce qui a laissé une niche en suspens à une hauteur où elle n'est plus guère utilisable. Ce recreusement la met de plain-pied avec les pièces méridionales, ainsi qu'avec les garages et hangars naguère installés dans la carrière, avec lesquels elle communique par une porte. Le mur nord est constitué par un cluseau, ensemble souterrain directement creusé dans la roche et composé de plusieurs espaces. Les ouvertures du cluseau du côté de la pièce nord-est ont été murées, mais la roche s'est en partie effondrée, créant une ouverture nouvelle entre le cluseau et la pièce.

La pièce nord-est au moins possédait un étage carré. La pièce de l'étage disparu ouvrait au nord par une porte chanfreinée couverte en anse de panier. Le seuil de cette porte était constitué par le couvercle d'un sarcophage. C'est d'ailleurs la démolition de la porte qui a entraîné la découverte d'une sépulture mérovingienne. Les espaces au nord au niveau de l'étage ont été fortement perturbés, mais semblent avoir été

construits. Un mur percé de fenêtres subsiste en partie du côté est. Un vestige de four à pain a été photographié du côté occidental avant sa démolition.

Des éléments plus isolés au nord et à l'est témoignent de constructions diverses, annexes comme une porcherie, peut-être de petites étables, voire d'autres habitations. Le lieu-dit de Cap d'Oustaud comporte également une grange étable et un autre bâtiment d'habitation, qui n'ont pas été étudiés. Il convient de considérer l'ensemble de ces éléments comme ayant constitué la vie d'un hameau (ou « village » sur les anciens cadastres). Le grand bâtiment lui-même était composé de plusieurs petites parcelles agglutinées, selon le cadastre de 1813.

C'est dans ce cadre qu'il faut considérer le cluseau (fig.9). Celui-ci se trouve sous le niveau d'étage, au nord de la pièce nord-est. Il n'en subsiste certainement qu'une très petite partie, avec des départs de couloirs qui ont ensuite été murés et témoignent d'extensions vers l'est et vers le sud. Il est vraisemblable que le cluseau se développait à l'emplacement actuel de la pièce nord-est (6 sur le plan). Celle-ci aurait alors été vidée pour devenir non plus des passages et des réduits comme ceux d'un cluseau, mais une pièce ayant les dispositions d'un bâtiment. Le sol du cluseau, si l'on tient compte des déblais d'effondrement restés à terre, devait en effet se trouver à peu près au même niveau que la pièce nord-est avant surcreusement. La question qui se pose est bien celle des niveaux : le niveau d'étage était vraisemblablement un ancien accès en rez-de-chaussée, devenu étage par destruction du cluseau, puis surcreusement du sol, comme on l'a vu dans la description de la pièce nord-est (fig. 10).

Le cluseau comprend cinq espaces (les numéros correspondent à ceux du plan). Le premier était une petite salle trapézoïdale (1), de 2,60 m sur sa plus grande longueur, dont le couvrement et les élévations sont aujourd'hui partiellement effondrés. Les angles préservés témoignent d'une forme de couvrement en arc de cloître obtenue par creusement. Le pilier qui paraît isolé était en fait un angle de deux élévations qui fermaient cette salle. Le deuxième espace (2) est moins structuré et paraît avoir eu essentiellement une fonction distributive entre la première salle, les deux couloirs (4 et 5), une porte vers l'extérieur actuellement murée et une niche de stockage (3). La porte donnant à l'extérieur possède les traces d'un système de fermeture. La niche (3) dans le mur ouest présente une forme circulaire, de 1,16 m de diamètre. Vu sa forme et son emplacement, la fonction de stockage paraît très nettement la plus vraisemblable : peut-être abritait-elle un récipient, vannerie, cuve en pierre ou vase en céramique, qui pouvait s'y insérer parfaitement. Le couloir partant en direction de l'est (4) a une largeur d'1,30 m. Il indique une prolongation des espaces souterrains dans cette direction, mais l'exploitation en carrière, avec des fronts de taille droits et réguliers, en a fait disparaître les traces. Le couloir vers le sud (5), large de 0,95 m, est une partie très



Fig. 9. - Plan du cluseau, relevé M. Martinez, dessin H. Mousset.



Fig. 10. - Les niveaux de la coupe est (H. Mousset).



Fig. 11. - Le plan cadastral de 1813 (A.D. Gir.).

intéressante en raison des éléments défensifs qu'il comporte. Il présente en effet une chicane au niveau de l'accès depuis la partie 2, ainsi que plusieurs petites fenêtres de tir. Une meurtrière permet de prendre en ligne de mire le couloir 5 depuis le passage 4. Trois autres sont percées dans le mur est et visent le même point (7), où se trouvait, selon toutes vraisemblances, l'entrée principale de l'ensemble souterrain. Ces canonnières ont un diamètre d'ouverture de 8 cm pour l'une et de 21-23 cm pour les autres et semblent destinées à des armes à feu portatives. D'autres aménagements pourraient être liées aux meurtrières : de petites encoches permettant de poser une lampe, surmontées de traces charbonneuses qui confirment cet usage ; des encoches d'appui près des canonnières, les armes à feu du début de l'époque moderne, ayant besoin de supports.

L'ensemble des aménagements observés dans le cluseau, même si celui-ci n'est que partiellement conservé (fig.11), désignent donc un espace dévolu au stockage et permettant une défense minimale. Le type de meurtrière indique une datation au XVI^e ou au début du XVII^e siècle, correspondant aux guerres de religion qui ont longtemps été une menace réelle dans ce secteur. Ce constat n'est pas contradictoire avec la datation de la porte en arc surbaissé du niveau supérieur. Le cluseau et l'habitat au-dessus semblent donc avoir fonctionné ensemble, voire avoir été aménagés ensemble. Des ensembles analogues incluant habitat et cluseau superposés ont déjà été repérés dans différents sites du sud-ouest, du Lot, de Dordogne ou de Charente, notamment.

Le principal facteur de bouleversement du site est la carrière de calcaire. Elle a été exploitée en plusieurs phases, mais de manière relativement récente, après le XVII^e siècle et sans doute de manière importante après le début du XIX^e siècle. Aucun élément de cette exploitation ne figure sur l'ancien cadastre. Plusieurs blocs extraits, taillés en partie et abandonnés sur le côté, relèvent d'une phase d'exploitation qui semble attribuable

au milieu du XIX^e siècle. Les corps de moulures classiques à doucines et les denticules sont en effet des motifs très fréquents dans les corniches de notre région à cette période, sans que l'on puisse exclure une datation plus large et un prolongement très tardif de la réalisation de ces décors. La qualité assez médiocre du calcaire ne permet d'ailleurs de produire que des blocs et des éléments sculptés limités à des décors architecturaux relativement simples : si la taille est facile dans cette roche plutôt tendre, le grain est en effet grossier. D'autre part, compte-tenu de la faible ampleur du site et du type de roche, l'exploitation a presque certainement toujours été de type artisanal, avec seulement quelques ouvriers. L'extraction de pierre a néanmoins complètement modifié la topographie sur une hauteur d'un étage et demi. Elle semble avoir débuté depuis les bords de la rivière, sans doute directement accessible, puis le front de taille a reculé jusqu'aux habitations, laissant quelques murs en réserve qui portent des traces d'occupation plus anciennes (niches dans le mur est de la pièce nord-est, niche d'évier dans un mur au nord). L'élément ainsi conservé le plus ancien est une sépulture creusée dans la roche, analogue à celles qui ont été fouillées en 2012. Situé à l'est de ces dernières, ce dernier vestige de la nécropole mérovingienne livre un indice sur son extension, puisque l'espace sépulcral se développait au moins jusque-là.

Synthèse

L'ensemble de ces analyses dessine un site qui a évolué en profondeur : une nécropole s'étend sur un petit plateau en bord de rivière au Haut Moyen Age ; lui succèdent des habitations en hameau, dont les éléments subsistants datent de la fin du Moyen Age et du début de l'époque moderne, installées sur un cluseau permettant une défense des habitants qui peuvent s'y réfugier et des biens qui y sont conservés ; une exploitation de la pierre entame grandement le site, fait disparaître une partie importante du cluseau et permet l'extension des habitations.

Bibliographie

- Bruzek, Jaroslaw. « A method for visual determination of sex, using the human hip bone ». *American Journal of Physical Anthropology*, 2002, 117,2,157-168.
- Schmitt, Aurèle. « Une nouvelle méthode pour estimer l'âge au décès des adultes à partir de la surface sacro-pelvienne iliaque ». *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2005 n.s., t.17, f.1-2.
- Trotter, Mildred & Gleser, Goldine. « A re-évaluation of estimation of stature based on measurements of stature tall during life and of long bones after death ». *American Journal of Physical Anthropology*, 1958, 16 : 79-123.

Revue Archéologique de Bordeaux, tome CVII, année 2016, p. 39-45

L'épée du fond du fleuve : un artefact « viking » conservé au Musée d'Aquitaine de Bordeaux

Julie Renou *

Informations préliminaires

L'armement scandinave a fait l'objet de nombreuses études, publiées ou inédites, essentiellement en Scandinavie, au Royaume-Uni et en Allemagne. Études typochronologiques, évolution des techniques, variations locales des types d'épées, le corpus découvert en Europe a donné matière à des réflexions variées ; récemment elles se sont orientées vers la symbolique sociologique de l'arme dans la société ¹.

En France, les traces matérielles témoignant des incursions scandinaves des IX^e au Xe siècle sont particulièrement discrètes. Difficilement différenciables des vestiges francs, elles ne sont généralement évoquées que de manière hypothétique, sur la base de quelques objets supposés marqueurs de la culture matérielle scandinave ². En effet, si ces artefacts peuvent être considérés comme les témoins d'un contact entre les peuples du Nord et les Francs, il est difficile d'évoquer une présence sur le long terme sans tomber dans la surinterprétation des vestiges ³. Les études sont donc menées dans une perspective locale et sur des problématiques restreintes à l'identification ou à l'interprétation du mobilier.

En 2008, F. Boutouille a repris l'étude des sources historiques carolingiennes pour livrer une chronologie des incursions scandinaves en Bordelais ⁴. Si la présence des Vikings est bien attestée par les textes, aucune trace archéologique n'est, à notre connaissance, venue nourrir ces témoignages ⁵. L'épée dont il s'agit ici est le seul objet découvert à Bordeaux ⁶, malheureusement sans contexte, présenté comme étant de facture viking. Une lecture archéologique permet d'en restituer le parcours, de sa fabrication à son dépôt dans le fleuve. Cette étude reprend la réflexion que nous avons amorcée dans le cadre de notre mémoire de master sur les objets de patrimoine dits « vikings » conservés au musée d'Aquitaine ⁷.

* Doctorante en Archéologie médiévale, Université Bordeaux Montaigne, Institut Ausonius (UMR 5607 du CNRS).

1. C'est le cas, entre autres, du Camp de Péran à Plédran dans les Côtes d'Armor (J.-P. Nicolardot 1991), et du site de Taillebourg en Charente (A. Dumont 2013).
2. Le seul site attesté comme étant scandinave et datant de la période des incursions se trouve sur l'île de Groix (Morbihan) : il s'agit d'une sépulture à incinération avec dépôt d'objets de facture scandinave, voir à ce sujet P. Du Chatelier 1908.
3. F. Boutouille 2008.
4. Nous emploierons le terme « viking » qui fait désormais internationalement référence aux peuples du Nord ayant mené des incursions entre le VIII^e et Xe siècle.
5. Un bracelet identifié comme viking est actuellement exposé dans les vitrines du musée d'Aquitaine mais le lieu de sa découverte est inconnu. Il s'agit d'un don ou d'une acquisition ancienne du musée dont l'origine est impossible à retracer.
6. Mémoire inédit, voir le résumé publié Renou 2012.
7. Voir à ce sujet A. Androschuk 2014.



Fig. 1 et 2. -
Epée 64.9.3,
face A (à gauche)
et face B (à droite).
Clichés Lysiane Gautier,
Mairie de Bordeaux.

Les typochronologies reposent en majorité sur l'observation des pommeaux d'épées : formes, techniques et parfois décors⁸. Si les épées scandinaves semblent parfois surreprésentées aux dépens des épées franques, c'est en grande partie en raison de la méconnaissance de ces dernières. En effet, la raréfaction des dépôts funéraires à l'époque carolingienne nous prive d'une source archéologique majeure dans la connaissance de la culture matérielle militaire franque. Les découvertes ponctuelles d'épées, en contexte d'habitat ou en contexte subaquatique, ne sont pas suffisantes pour en proposer une étude typochronologique. Cependant, la majorité des typologies dévolues à l'armement scandinave incluent un ou plusieurs types d'épées dites « carolingiennes » qui ont été découvertes en Scandinavie mais aussi en Europe centrale⁹.

De fait, l'absence de publications sur les épées franques invite à mobiliser les typologies des armes scandinaves des IXe et Xe siècles pour les étudier. Selon G. Bilogrivić, pour désigner les épées de cette période, les chercheurs scandinaves, anglo-saxons et germaniques emploient le terme *viking sword*, épée viking, tandis que ceux d'Europe centrale lui préfèrent le terme de *carolingian sword*, épée carolingienne¹⁰. Bien que ces deux expressions semblent renvoyer à deux cultures matérielles bien distinctes, il ne s'agirait que de termes génériques¹¹. Cette confusion s'accroît lorsque l'on aborde la circulation entre les mondes franc et scandinave, question régulièrement soulevée par les découvertes de lames marquées de noms francs ou latins mais montées avec des pommeaux identifiés comme scandinaves. C'est le cas de l'épée du musée d'Aquitaine.

Un objet complexe

L'épée est exposée dans les vitrines du musée d'Aquitaine de Bordeaux sous le numéro d'inventaire 64.9.3 et présentée comme une « épée longue de type viking » du Xe siècle¹². Elle a été découverte lors d'un dragage dans les environs de Bordeaux dans les années 1960 et a été offerte au musée d'Aquitaine quelques années plus tard¹³.

L'épée est constituée de trois éléments en fer encore solidaires : la lame, dont l'extrémité proximale forme la soie, la garde et le pommeau (fig. 1). La longueur totale de l'épée est de 94,5 cm, la lame à double tranchant et large gorge mesure

8. I. Petersen 1919, M. Müller-Ville 1982.

9. Voir notamment H. Arbman 1937.

10. G. Bilogrivić 2009, p. 127.

11. Il n'est pas question ici de remettre cela en question mais de souligner la difficulté d'interprétation qui découle de l'utilisation de ces termes.

12. Encart du musée d'Aquitaine de Bordeaux, 2016.

13. Le donateur a souhaité rester anonyme.



Fig. 3 et 4. - Inscriptions de la face A (en haut) et de la face B (en bas). Clichés Lysiane Gautier, Mairie de Bordeaux.

81 cm pour 5,9 cm de largeur sous la garde. Le pommeau en fer plein, bien conservé, encasté à l'extrémité de la soie, est de forme dite semi-circulaire. La fusée, vraisemblablement en matériau périssable, a disparu : il subsiste cependant quelques traces de matière ligneuse à la base de la soie indiquant qu'elle était en bois, complètement ou partiellement. La garde est, quant à elle, courte et droite ; il s'agit d'une barre de fer repliée sur elle-même afin de s'encastrer sur la soie.

Le pommeau est caractéristique du type X de Petersen¹⁴, un type de facture scandinave très répandu au Xe siècle. Deux variantes en existent : la première serait la plus ancienne, plus élancée et plus fine que la seconde, de laquelle se rapproche le pommeau de l'épée 64.9.3. Dans sa synthèse convaincante sur les épées vikings, F. Androshchuk se penche sur plus de 130 épées de type X découvertes en Europe et propose d'y voir une simple variation de forme¹⁵. Selon lui, c'est en Suède que le plus grand nombre d'épées de ce type ont été découvertes, 34 contre 8 en France, ce qui représente une part non négligeable, face à l'Ukraine ou à la Finlande qui ne comptent chacune qu'un seul exemplaire¹⁶.

La lame ne semble pas être damassée¹⁷. Elle présente sur l'une de ses faces, que nous appellerons face A (fig. 1), une corrosion avancée qui a causé un léger repli de l'épée. La face B (fig. 2) a été relativement épargnée et ne présente de corrosion que sur une petite portion du début de la lame. Cette différence de corrosion ne semble pas avoir été causée par le processus de décomposition en milieu aquatique : les conditions anaérobies

14. I. Petersen 1919. Bien que révisée à plusieurs reprises, cette typologie constitue un repère commode, internationalement connu. Dans cette publication, l'érudite norvégienne étudie plus de 380 artefacts découverts en Scandinavie. Il ne s'intéresse cependant au contexte archéologique que dans le but d'en tirer des éléments de datation et délaisse ainsi la question de la circulation des objets entre Scandinaves et Carolingiens. Certains types ont en conséquence été révisés depuis, comme le type K qui s'avère finalement de facture carolingienne.

15. F. Androshchuk 2014, p. 82.

16. F. Androshchuk 2014, p. 82.

17. L'acier damassé est obtenu par une technique de forge, le damassage. Cette technique consiste à replier et ajouter des couches de fer et d'acier jusqu'à obtenir l'épaisseur voulue, ce procédé permet de créer des motifs sur la lame (chevrons, ondulations), voir M. Sachse 1993.

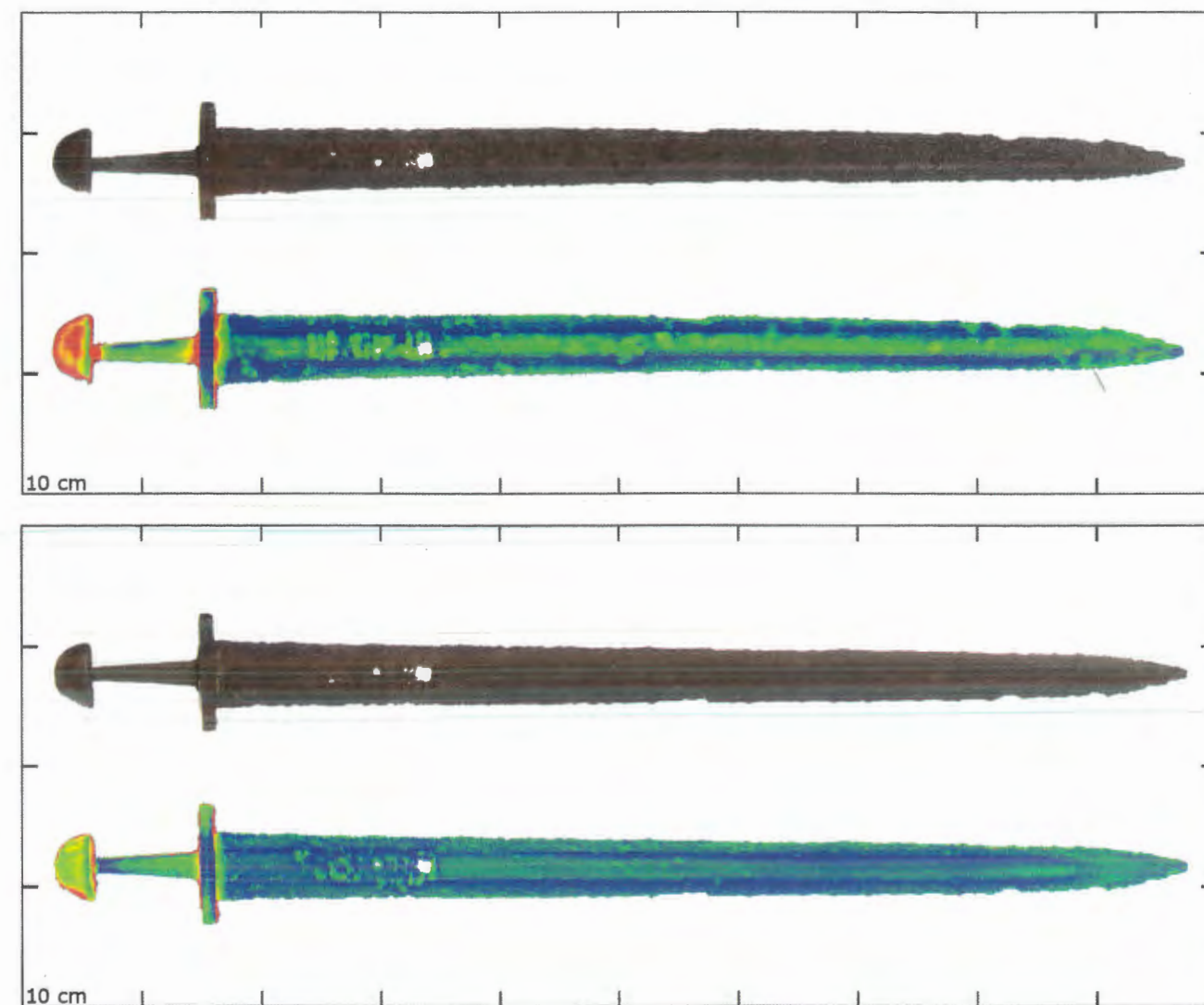


Fig. 5 et 6. - Images M.R.M. de l'épée, face A (en haut) et face B (en bas). Florent Comte, Pôle Humanités Numériques, Institut Ausonius, UMR 5607 du CNRS.

ques préservent l'objet de l'oxydation. La face A est marquée d'une inscription de trois séries de trois barres parallèles (fig. 3), perceptible à l'œil nu, mais la corrosion empêche la lecture de la face B (fig. 4).

Une modélisation 3D et une analyse appelée Morphological Residual Model (M.R.M.) permettent de pallier ce problème¹⁸. Ce procédé vise à traduire les différences spatiales par des couleurs : ainsi, le M.R.M. met en évidence la profondeur de la gorge de l'épée (fig. 5 et 6) et les inscriptions. La prudence est cependant nécessaire quant à la restitution des signes de la face B (fig. 7) : il pourrait s'agir du motif des barres verticales accompagné d'une forme ronde mais la corrosion et la perte de matière empêchent une lecture claire. Ce type d'inscription, obtenu en martelant des bandes de fer sur la lame, trouve des

parallèles dans les mondes scandinave et franc des IX^e-XII^e siècles. La grande majorité sont des lames damassées présentant des marques variées : il s'agit de noms d'origine franque, de motifs de barres répétées ou encore de symboles divers qui ont généralement été interprétés comme des décors¹⁹. Pour les lames de fabrication plus tardives, les noms pouvaient être suivis de formules latines telles que ME FECIT (m'a fait) ou IN NOMINE DOMINI (Au nom du seigneur)²⁰.

18. Concernant le protocole, voir H. Pires 2015. Etude réalisée par Fl. Comte, Pôle Humanités Numériques, Institut Ausonius (UMR 5607).

19. F. Androschuk 2014, fig. 93, p. 180.

20. I. Peirce 2002, p. 8-9.

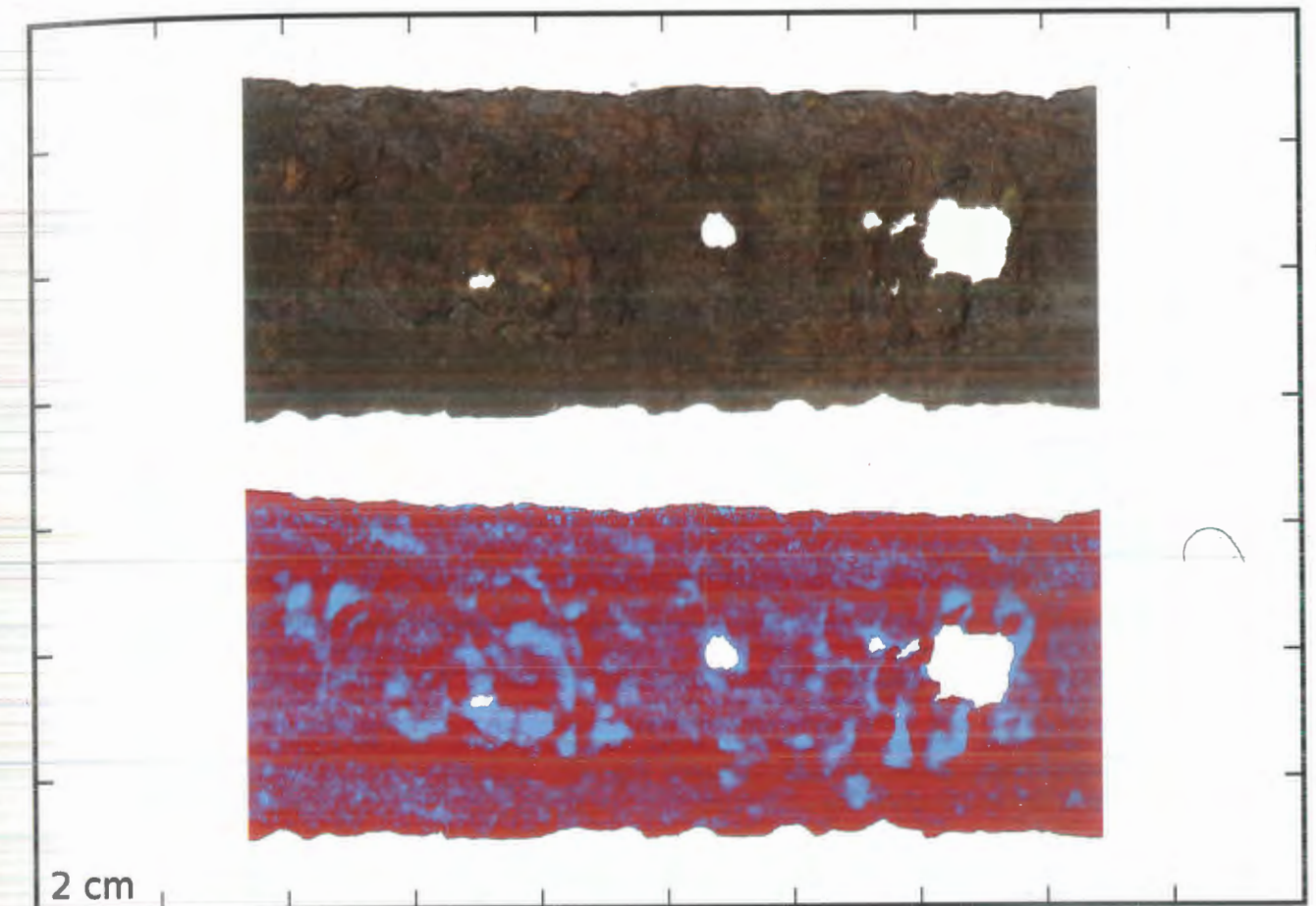


Fig. 7. - Image M.R.M. de l'inscription, face B (Florent Comte, Pôle Humanités Numériques, Institut Ausonius UMR 5607 du CNRS)

Le problème des origines

Les lames inscrites ont été découvertes dans toute l'Europe, mais une majorité en Scandinavie²¹. Ces inscriptions ont été interprétées comme étant des marques de forgerons désireux d'apposer leurs noms pour mettre en valeur leur savoir-faire et la qualité des lames. La plupart des mots ont été interprétés comme des noms de forgerons ; le plus récurrent est ULBERTH pour lequel on compte actuellement plus de 120 lames²². L'étude onomastique de certaines inscriptions, associée à d'autres témoignages écrits, a permis de localiser les ateliers de ces forgerons dans la région rhénane²³. Suivant I. Petersen, ces épées seraient constituées de lames franques importées en Scandinavie, assemblées avec des pommeaux de facture locale²⁴. Cette hypothèse a été reprise et appuyée par la découverte de ce type d'objet à Birka ou encore sur l'île d'Öland en Suède²⁵. Des témoignages arabes rapportent la vente de lames marquées d'une écriture franque par les forgerons rhénans aux Rûs, et ce malgré l'interdiction de commercer avec les Slaves promulguée par un capitulaire de Charlemagne en 805²⁶. Cette hypothèse,

tout à fait valide, peut en effet s'appliquer à une partie des épées découvertes en Europe. Le marquage des lames est perçu aujourd'hui comme un gage de savoir-faire et de qualité supérieure, faisant des lames franques des objets de prestige non accessibles à tous.

Toutefois, la qualité variable des épées a conduit à proposer l'existence d'autres ateliers ayant copié ce modèle²⁷. La variabilité des inscriptions, le déplacement ou la disparition de

21. *Ibid.* Un recensement des lames inscrites en Europe serait appréciable.

22. *Ibid.* Le mot ULBERTH apparaît sous différentes formes pendant 200 ans : la présence et l'ordre des lettres semblent aléatoire et il est parfois accompagné de motifs.

23. F. Androschuk 2014, p. 179.

24. I. Petersen 1919, p. 207-212.

25. F. Androschuk 2014, p. 175.

26. M. Esperonnier 1980, p. 24.

27. Plusieurs chercheurs ont avancé cette hypothèse. Voir en particulier M. Müller-Wille 1970.

certaines lettres, la variation des tailles, sont les principaux arguments avancés pour identifier des « erreurs » commises lors de la fabrication des lames²⁸. Bien qu'il ait été prouvé que les forgerons scandinaves maîtrisaient la technique de l'acier damassé et le marquage des lames, certains chercheurs continuent d'affirmer que ces derniers créaient des « copies »²⁹. Ce terme paraît inadéquat : en effet, les Scandinaves ont facilement pu s'approprier ou partager la symbolique du marquage des lames ou une connaissance rudimentaire de la langue franque. La large diffusion des épées inscrites en Europe, et en particulier en Scandinavie, incite à nuancer le propos : si l'hypothèse des lames franques montées avec des pommeaux scandinaves est tout à fait acceptable, on ne peut pour autant reléguer les artefacts de facture scandinave au rang de simples « copies ». Ces affirmations cloisonnent en effet abusivement la culture matérielle de l'époque en rejetant toute idée de diffusion, de transmission ou d'adoption des savoir-faire et des codes sociaux - tels que les marques de forgerons - entre Vikings et Francs, alors qu'ils auraient pu être acquis grâce aux échanges pourtant bien attestés³⁰.

Par ailleurs, l'observation de l'épée du musée d'Aquitaine a mis en évidence un trou situé au niveau de l'inscription. Celui-ci pourrait être dû à la corrosion qui a fragilisé cette partie de la lame. Mais il pourrait aussi indiquer que l'épée a été clouée sur un support. Dans cette hypothèse, la surface A, très corrodée, aurait été exposée aux éléments tandis que la surface B aurait été protégée par le support. Cette épée aurait pu être une prise de guerre, à forte connotation symbolique, et être exposée en revendication d'un fait guerrier. La visibilité de la marque, code social symbolique reconnu par les Francs et les Vikings, aurait renforcé son prestige³¹.

Il semble donc envisageable que l'épée du musée d'Aquitaine soit de facture viking, d'après la forme de son pommeau et du fait des marques de la lame ; cependant, on ne peut exclure une utilisation franque de cet objet. Quant à son dépôt dans la Garonne, on sait que les épées circulaient : échanges économiques, déplacements de leurs possesseurs - qu'ils soient Vikings ou Francs -, mais aussi pratiques sociales élitaires, par exemple à caractère agonistique³².

Dans ces conditions, l'épée du musée d'Aquitaine aurait pu être transportée lors des raids vikings des IX^e et le Xe siècles, ou perdue de façon non intentionnelle, ou bien exposée comme butin de guerre puis abandonnée, ou encore objet d'un échange entre Vikings et Francs soit dans un cadre économique soit dans une symbolique sociale...

28. *Ibid.* p. 177.

29. *Ibid.*, p. 179.

30. De nombreuses études ont été menées sur ce sujet, voir par exemple P. Bauduin 2009.

31. Cependant, l'épée aurait pu être clouée quelques siècles plus tard. Face au manque d'informations sur le contexte archéologique de découverte, nous ne pouvons malheureusement restituer la chronologie exacte de la vie de cet objet.

32. H. Härke 2000 ; M. Mauss 1925.

Bibliographie

Androschuk, Fedir. *Viking Swords, Swords and Social Aspects of Weaponry in Viking Age Societies*. Stockholm, Historiska The Swedish History Museum, 2014.

Arbman, Holger. *Scheden und das karolingische*. Stockholm, Wahlström och Widstrand, 1937.

Bauduin, Pierre. *Le monde franc et les Vikings*. Paris, Albin Michel, 2009.

Bilogrić, Goran. « Karolinški Mačevi Tipa K, Type K Carolingian Swords », *Opuscula Archaeologica*, 2009, 33, p. 125-182.

Boutouille, Frédéric. « Par peur des Normands. Les vikings à Bordeaux et la mémoire de leurs incursions ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 2008, Tome IC, p.23-38.

Du Chatellier, Paul ; Le Pontois, Louis. « La sépulture scandinave à barque de l'île de Groix ». *Bulletin de la société archéologique du Finistère*, 1908, Tome XXXV, p.137-222.

Esperonnier, Marita. « Les échanges commerciaux entre le monde musulman et les pays slaves, d'après les sources musulmanes médiévales ». *Cahiers de civilisation médiévale*, 1980, N°89, p. 17-27.

Geibig, Alfred. *Beiträge zur morfologischen Entwicklung des Schwertes im Mittelalter. Eine Analyse des Fundmaterials vom ausgehenden 8. Bis zum 12. Jahrhundert aus Sammlungen der Bundesrepublik Deutschland*. Neumünster, Offa-Bücher, 1991.

Härke, Heinrich. « The circulation of weapons in Anglo-Saxon society ». *Rituals of power. From Late Antiquity to the Early Middle Ages. The transformation of the Roman world*. Leiden-Boston-Köln, F. Theuvs & J.-L. Nelson, 2000.

Dumont, Annie ; Mariotti, Jean-François (dir.). *Taillebourg-Port d'Envaux : une zone portuaire du haut Moyen Âge sur le fleuve Charente*. Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2013.

Mauss, Marcel. « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques ». *L'année sociologique*, année 1923-1924, 1925.

Müller-Wille, Michael. « Ein neues Ulfberht-Schwert aus Hamburg. Verbreitung, Formenkunde und Herkunft ». *Offa*, 1970, 27, p. 65-91.

Müller-Wille, Michael. « Zwei karolingische Schwerter aus Mittelnorwegen ». *Studien zur Sachsenforschung*, 1982, 3, p. 101-167.

Nicolardot, Jean-Pierre ; Guignon, Philippe. « Une forteresse du X^e siècle : le Camp de Péran à Plédran (Côtes d'Armor) ». *Revue archéologique de l'Ouest*, 1991, 8, p. 123-157.

Oakeshott, Ewart. *The Archaeology of Weapons: Arms and Armour from Prehistory to the Age of Chivalry*. Boydell Press, 1960.

Peirce, Ian. *Swords of the Viking Age*. Woodbridge, The Boydell Press, 2002.

Petersen, Ian. *Der Norske Vikingesverd, En Typologisk-Kronologisk Studie Over Vikingetidens Vaaben*. Oslo, 1919.

Pires, Hugo ; *et al.* « Techniques for Revealing 3D Hidden Archaeological Features : Morphological Redidual Models as Virtual-Polynomial Texture Maps ». *The International Archives of the Photogrammetry*, 2015, volume XL-5/W4, p. 415-421.

Renou, Julie. « De l'objet de patrimoine à l'objet archéologique : étude des artefacts dits "vikings" conservés au musée d'Aquitaine de Bordeaux ». *Aquitania*, 2012, 30, p. 379-383.

Sachse, Mafréd. *Damascus steel*. Dusseldorf, Verlag Stahleisen, 1993.

Solberg, Bergljot. « Weapons Export from the Continent to the Nordic Countries in the Carolingian Period ». *Studien zur Sachsenforschung*, 1991, 7, p. 241-259.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CVII, année 2016, p. 47-57

L'église Saint-Martin de Mazerat à Saint-Emilion : un art roman de « l'entre-deux »

Christian Gensbeitel

Quelque peu oubliée parmi les nombreux monuments que compte la cité de Saint-Émilion, l'église Saint-Martin de Mazerat est pourtant un édifice qui ne manque pas d'intérêt du point de vue de son architecture romane et dans une moindre mesure, de son décor sculpté. Sa situation, à l'extérieur de l'enceinte et un peu à l'écart de la ville, ne doit pas nous laisser ignorer qu'elle fait partie des monuments les plus anciens du riche patrimoine de la Juridiction. C'est sans doute une des premières paroisses de Saint-Emilion, qui apparaît pour la première fois dans les sources parmi les possessions du collège de chanoines lors de la réforme imposée par l'évêque Arnaud Guiraud vers 1110 à la communauté fondée au cœur de la cité quelques décennies plus tôt¹. L'église Saint-Martin pourrait être plus ou moins contemporaine ou quelque peu antérieure à cette première mention, tout comme l'église Saint-Georges-de-Montagne, également citée pour la première fois dans ce même document et qui a déjà fait l'objet de plusieurs publications récentes². Elle s'inscrit aussi, très probablement, dans le même contexte chronologique que l'aménagement de l'église rupestre de Saint-Emilion³, la construction du fameux clocher qui lui est associé et les débuts du projet de la collégiale.

L'« archaïsme » relatif de l'église Saint-Martin, et en particulier de sa coupole, a été relevé par Jean-Auguste Brutails⁴, qui avait entrepris dès 1895 une étude très fine de l'édifice, à l'aide de dessins et de notes qui figurent en bonne place dans ses carnets⁵, sans pour autant lui consacrer une notice dans sa

thèse. En effet, il s'intéressait surtout à la coupole qui coiffe la travée sous clocher, lui prêtant un caractère précurseur dans le cadre d'une recherche poussée sur la constitution des modèles de ce type de voûtes en Aquitaine.

Malgré cette intuition du caractère « archaïque » d'un seul élément architectural, le savant conservateur des archives de la Gironde s'est bien gardé de proposer une datation, même approximative, de la construction. Pourtant, lorsqu'on découvre l'église, c'est bien aux expériences d'un XI^e siècle finissant que l'on ne peut s'empêcher de songer, ce qu'avait déjà suggéré Léo Drouyn sans hésitation, mais avec un argumentaire peu convaincant⁶. Il semble donc opportun, à la lumière des connaissances qui se sont affinées depuis un demi-siècle sur la constitution des formes romanes en Aquitaine, de rouvrir le dossier de cet édifice ambigu, contenant une part d'archaïsme, tout en relevant d'une architecture déjà évoluée, ce qui justifie le terme d'« entre-deux » présent dans le titre de cet article.

1. Masson 2011, qui renvoie aux sources et aux principales publications antérieures.

2. Gensbeitel 2009, Hanusse 1990 et Gaborit 1979, p. 367-370.

3. Piat *et alii* 2011, p. 63-69.

4. Brutails 1912, p. 171.

5. Drapeau 2014, p. 84 et fig. 5, p. 85.

6. Drouyn 1859, p. 108.

Un édifice roman discret

L'ancienne église Saint-Martin, dont on ne sait que peu de choses, manque cruellement de sources antérieures à l'époque moderne. Elle a en outre perdu son statut paroissial à la Révolution et est donc dépourvue d'affectation depuis deux siècles, ce qui explique pourquoi elle se trouve dans un état de relatif abandon, dans l'attente de restaurations qui ont commencé par l'extérieur, mais de façon encore sporadique⁷. Située à environ 700 m du rempart occidental de la ville de Saint-Emilion, au milieu des vignes de quelques-uns des crus les plus prestigieux de l'appellation, elle est aujourd'hui encore entourée du cimetière communal. Elle présente un plan des plus simples, mais dont l'effet d'étirement longitudinal est à souligner.

La nef à vaisseau unique de quatre travées, mesurant 23 m de long pour 7,30 m de large, est prolongée par une travée sous clocher alignée sur les murs gouttereaux et formant un pseudo transept (fig. 1). Au-delà, une travée droite de chœur plus étroite que la nef se termine par une abside. Le clocher, qui se dresse encore aujourd'hui à la rencontre entre la nef et le chevet, possède deux étages (fig. 2). Il devait en comporter un troisième, qui fut démolí par les jurats en 1575 pour éviter qu'il ne puisse servir de fortification aux Huguenots⁸. Le portail roman d'origine est placé à l'extrémité occidentale du mur sud de la nef, selon une formule qui n'est pas exceptionnelle en Bordelais⁹ même si, dans la plupart des cas, la position de ces portails est plus centrale par rapport à la longueur du vaisseau. Un autre portail, précédé d'un auvent, a été percé dans la façade occidentale en 1776, comme l'indique la date gravée au-dessus de l'arc.

Une importante campagne de transformation de l'église semble avoir été entreprise dans les années 1740-1770, puisque la tribune en bois placée à l'extrémité occidentale de la nef est datée de 1743, si l'on en croit les carnets de Brutails, tandis que la date de 1752 apparaît gravée sur un linteau placé sous l'ancien arc d'une des fenêtres du chevet, réduite à un format rectangulaire. Ce processus de remaniement des parties supérieures des ouvertures a d'ailleurs également affecté la plupart des fenêtres de la nef, qui sont rectangulaires à l'extérieur, alors que leurs ébrasements intérieurs, projetés en lunettes dans le lambris caréné qui couvre la nef – sans doute contemporain des réaménagements modernes – ont conservé leurs arrière-voussures cintrées. Ces reprises ont accompagné une réorganisation des parties orientales de l'église, l'abside étant isolée par un mur pour devenir une simple sacristie, et le sanctuaire étant établi dans la seule travée droite.

Il est probable que le mobilier de l'église ait également été renouvelé à cette occasion. Les photographies de Jean-

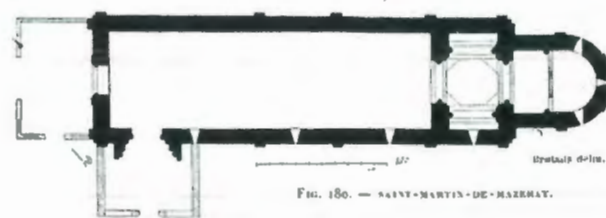


Fig. 1. - Plan de Jean-Auguste Brutails publié dans *Les vieilles églises de la Gironde* (1912).

Auguste Brutails nous le montrent encore en relativement bon état, alors qu'aujourd'hui il est en grande partie démonté et très dégradé¹⁰. L'autel majeur en bois du XVIII^e siècle, surmonté de son tabernacle, est encore en place sur son estrade précédée d'une grille de chœur, de même que les deux autels secondaires en pierre, adossés de part et d'autre de l'arc triomphal à l'extrémité orientale de la nef. Leur origine est peut-être plus ancienne, mais ils étaient encore recouverts d'un habillage de bois ou de stuc au début du XX^e siècle¹¹. En revanche, les retables en bois qui accompagnaient ces autels sont aujourd'hui démontés et très dégradés. Les murs sont, quant à eux, recouverts d'un épais badigeon blanc qui empâte les sculptures et les moulures. Ce badigeon masque en fait des peintures murales qui ont été repérées un peu partout.

Des solutions architecturales entre maîtrise et expérimentation

Si nous faisons abstraction des remaniements modernes, somme toute assez aisément identifiables, l'église romane se révèle, malgré sa relative simplicité, d'un intérêt qui justifie largement le soin qu'a pris Jean-Auguste Brutails à en faire le relevé. Il s'agit d'une construction entièrement en pierre de taille, qui, de ce fait, s'apparente à l'architecture romane de la maturité, pouvant être rattachée pour l'essentiel au XII^e siècle dans le contexte de l'ancien diocèse de Bordeaux. Toutefois, par certains aspects, elle demeure tournée vers le passé. Tout d'abord, sa nef n'a jamais été destinée à recevoir un voûtement, comme le montre l'absence d'articulation intérieure des murs,

7. Ainsi au cours des années 2000, des appels à mécénat et des actions menées avec l'union Rempart.

8. Récemment, des travaux de consolidation ont permis de réinstaller dans le beffroi une cloche qui fut consacrée en 2014.

9. Saint-Georges-de-Montagne, Castelvieu, Saint-Martin-de-Sescas.

10. Photo de Brutails sur le site 1886 de la Bibliothèque universitaire de Lettres Bordeaux ; <http://1886.u-bordeaux3.fr/items/show/1498>

11. Idem et <http://1886.u-bordeaux3.fr/items/show/1504>.



Fig. 2. - Vue générale depuis le sud-est.

les contreforts extérieurs qui la divisent en quatre travées régulières n'étant là que pour raidir les murs. En outre, la seule fenêtre qui ait échappé aux remaniements du XVIII^e siècle, celle placée au plus près du portail méridional, relève d'une typologie que l'on retrouve le plus souvent sur des murs traditionnels en moellons, que l'on associe au XI^e siècle et au « premier âge roman », en Bordelais comme en bien d'autres régions. Son ouverture étroite est en effet coiffée d'un de ces linteaux monolithes dont l'échancrure de la base est destinée à créer l'illusion d'un arc, un élément que l'on trouve très abondamment lui aussi sur les édifices des premières générations romanes du XI^e siècle, dans toute l'Aquitaine et bien au-delà. Toutefois, la présence d'une telle fenêtre dans un contexte de construction en moyen appareil de pierre de taille n'est pas une formule si rare que cela. Ce type de linteau monolithe n'a pas disparu, loin s'en faut, avec le passage à la pierre de taille¹². Cependant, la conjonction de ces deux éléments – des fenêtres d'un type archaïque et une nef pour laquelle on n'envisageait aucun voûtement – est de nature à éveiller l'attention.

On relèvera également la présence, sur la façade occidentale, au-dessus de l'auvent moderne, d'un oculus roman,

qui devait être la seule ouverture de ce mur avant le XVIII^e siècle, comme à Saint-Georges-de-Montagne. Comme sur cette dernière église, le portail d'accès principal s'ouvre sur le côté méridional de la nef, ses trois voussures romanes s'inscrivant dans un avant-corps et de même, la porte a été rétrécie à une période tardive, mais, étant donnée la moindre hauteur de la nef, au lieu d'un gâble, c'est un simple talus qui couronne l'avant-corps de Saint-Martin (fig. 3).

À cela s'ajoute la structure, effectivement singulière, de la travée sous clocher. La coupole au-dessus de laquelle s'élève le clocher repose sur quatre piliers composés d'un noyau à redents et de deux colonnes disposées en équerre définissant une travée carrée de 3,25 m de côté dans l'axe d'une nef large de 7,25 m. Cela suppose un net rétrécissement, qui se manifeste, à l'extrémité orientale de la nef, par la présence des deux pans de murs qui encadrent l'arc triomphal. Toutefois, cet espace rétréci s'ouvre de part et d'autre sur une étroite travée qui rattrape la largeur de la nef. De ce fait, à l'extérieur, son enveloppe s'inscrit dans

12. L'église de Gémozac, en Charente-Maritime, en offre des exemples sur sa nef.



Fig. 3. - Portail méridional.

le prolongement exact des murs de la nef. La différence entre l'emprise de la tour et le mur gouttereau est compensée, au nord comme au sud, par un glacis mettant en valeur l'élancement du clocher, qui devait être d'autant plus important qu'il comptait trois étages au lieu des deux qu'il conserve aujourd'hui. Peut-être faut-il imaginer un effet de verticalité semblable à celui que produit le clocher de Saint-Georges-de-Montagne. C'est donc un transept ou pseudo-transept, pour reprendre la terminologie de Brutails, que dessine cette travée barlongue intermédiaire entre la nef et le chevet, dont les bras, réduits à de simples espaces annexes, sont couverts de dalles disposées en encorbellement formant deux rampants. Ce type de travée élargie est présent dans d'autres églises du nord de la Gironde, comme l'a indiqué Brutails¹³, mais on en trouve également en Angoumois, à Trois-Palis, ou en Périgord, à Coulaures, par exemple. Une seule baie, percée dans le mur sud, éclaire ce transept tandis qu'au nord, l'escalier en bois qui dessert le clocher occupe une partie de l'espace. Une porte en plein cintre aujourd'hui murée, qui devait desservir le cimetière, se trouve d'ailleurs à la base de ce mur, visible sur la face externe.

La croisée est coiffée d'une coupole qui a attiré l'attention de Brutails, occupé à répondre à la théorie de l'influence byzantine de Félix de Verneilh par des arguments visant à démontrer une généalogie locale de ce type de voûtes (fig. 4). L'aménagement des angles de la partie haute de la travée relève en effet d'une forme empirique qui peut avoir coexisté avec les premières coupes à pendentifs courbes. Leur maîtrise permit l'établissement de nefs à files de coupes, la cathédrale Saint-Etienne-de-la-Cité en étant sans doute le monument précurseur aux environs de 1100.

Il existe en Aquitaine d'autres exemples de ce type de coupes, que Jean-Auguste Brutails n'a pas tous forcément connus. En effet, à Saint-Martin-de-Mazerat les « pendentifs » combinent deux types, l'un que l'on peut qualifier de système d'encorbellement biaise, au sud-est et au nord-ouest, et l'autre de véritable pendentif en panneau triangulaire, qui correspond aux angles sud-ouest et nord-est. Le premier type se distingue par

13. A Doulezon, Ruch, Sainte-Radegonde. Voir Brutails 1912, p. 148-149.



Fig. 4. - Coupole de la travée sous clocher.

la présence, dans le bas de l'encorbellement, constitué de trois dalles disposées en porte-à-faux, d'un corbeau sculpté, représentant une tête assortie de deux membres, bras ou jambes. Le second type est un simple panneau triangulaire en pierre de taille qui s'avance pour venir couper l'angle. On admettra volontiers avec Brutails que ces deux formules, rarement présentes de façon concomitante, illustrent une phase de recherche, où différentes solutions sont proposées à la question du passage d'une travée carrée à un support circulaire ou octogonal permettant d'asseoir une calotte hémisphérique ou à huit pans.

Les départements voisins livrent plusieurs exemples comparables ou relevant de recherches analogues¹⁴, à Cellefrouin, Yvrac et Montbron en Charente, à Saint-Martial-de-Mirambeau et Semoussac en Charente-Maritime pour les procédés dérivant de la trompe, à Bécheresse en Charente, à Consac en Charente-Maritime, mais aussi à Coulaures, en Dordogne, pour ce qui est des pendentifs plats. La plupart de ces dispositifs expérimentaux se dessinent dans la phase de mutation qui marque les dernières décennies du XI^e siècle, et certains dérivent du principe de la coupole sur trompes, assez bien maîtrisé. Mais au lieu de tendre

dans les angles de petites voûtes en conques, on tente divers systèmes d'encorbellements, mais aussi des panneaux triangulaires disposés en oblique, qui annoncent les pendentifs, mais sans adopter la courbure que ceux-ci reçoivent dans le système le plus abouti. Les deux églises de Saint-Georges et de Parsac, dans la commune voisine de Montagne, offrent de semblables coupes expérimentales sous leurs clochers. Dans cette même phase de tâtonnement, on observe de petites coupes dont les pendentifs, déjà courbes, se prolongent sans interruption et sans corniche intermédiaire par la calotte elle-même, comme à l'église de Saint-Eutrope, en Charente, par exemple. La phase de réalisation de ces coupes « primitives » ne saurait être remontée très haut dans le temps. Elles sont toujours associées à des structures parfaitement articulées qui ne se manifestent en Aquitaine méridionale que dans la seconde moitié du XI^e siècle et certaines peuvent appartenir aux dernières décennies, voire au début du XII^e siècle.

14. Gensbeitel 2004b. Notices, 7, 16, 24, 42, 81 & 94.

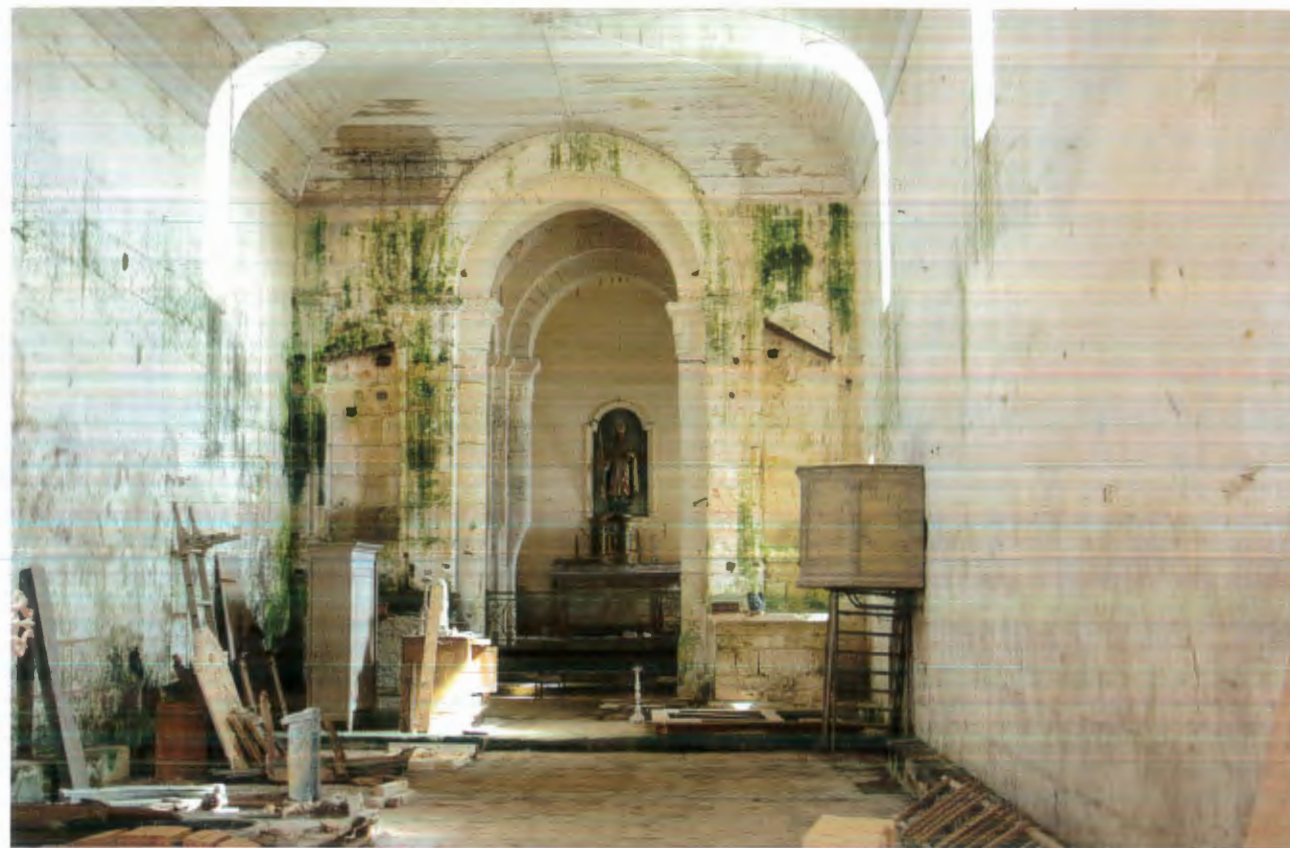


Fig. 5. - La nef vue vers l'est.

Un dernier trait d'originalité se manifeste dans le traitement des deux pans de mur qui encadrent l'arc triomphal, et contre lesquels s'appuient les deux autels secondaires (fig. 5). Bien qu'altérées et bouchées dans leur partie supérieure, se dessinent nettement deux hautes et étroites niches en plein cintre à fond plat, encadrées par des colonnettes dont les chapiteaux sont en partie masqués par le remplissage effectué sans doute lors de la pose des deux retables. Les deux arcades aveugles étaient clairement articulées à l'arcade centrale par une ligne d'imposte commune et l'arcade centrale à double rouleau est elle-même dotée d'une frise ornementale constituée de perles encadrées par deux filets, épousant l'extrados de son arc supérieur, ce qui est rare à un tel emplacement. Cette composition monumentale peu commune reproduit les dispositions courantes de nombreuses façades occidentales en créant l'illusion de passages latéraux qui en fait n'auraient pu exister, l'emprise des piliers de la croisée empêchant qu'ils soient réellement ouverts.

Cette mise en scène architecturale ne se rencontre que rarement à l'intérieur des édifices, malgré les nombreuses variantes du traitement de la transition entre nefs et sanc-

tuaires¹⁵. De telles niches existent de part et d'autre des deux chapelles orientées dans les deux bras de transept de l'église de Saint-Sornin, en Saintonge, mais on ne trouve guère d'autres cas pouvant être comparés directement avec Saint-Martin-de-Mazerat. Tout au plus peut-on constater qu'une telle composition se dessine au premier étage roman du clocher monumental de Saint-Emilion, au moins sur sa face occidentale, seule épargnée par l'empâtement gothique. A Porcheresse, en Charente, d'étroites arcades occupent le revers occidental des piliers qui portent la coupole de la travée sous clocher, mais il s'agit davantage d'un rattrapage que d'une véritable volonté de composition. A Saint-Martin, on devine donc une volonté de marquer fortement, et avec une certaine emphase, la séparation entre l'espace des fidèles et celui du clergé, en accordant à ce rétrécissement structurel une composition qui l'amplifie. Ces niches posent aussi la question de l'installation éventuelle d'autels à ces emplacements dès le Moyen Âge, autels pour lesquels ce dispositif aurait pu servir de retables ou en tout

15. Roux 2010.

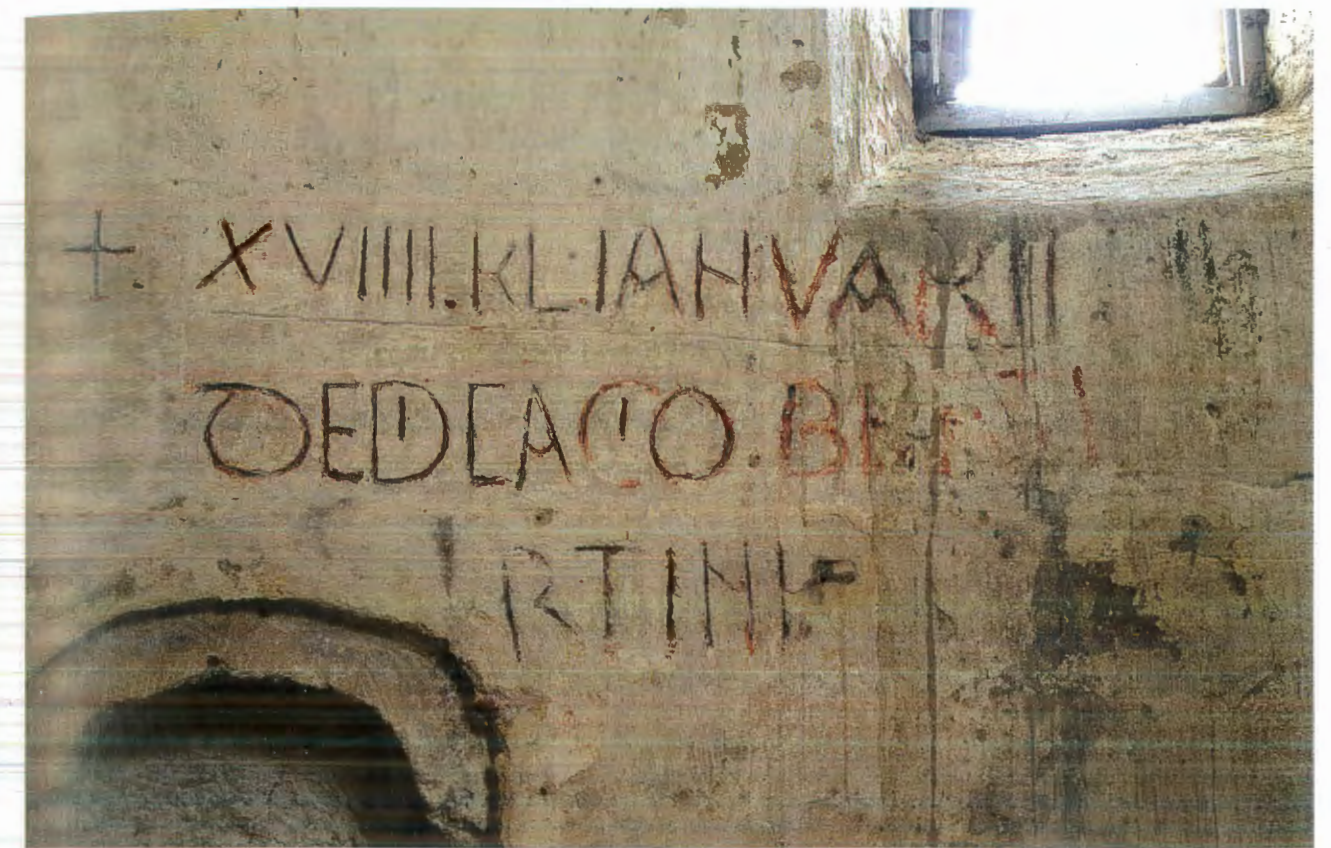


Fig. 6. - Inscription de dédicace située dans l'abside.

cas d'arrière-plan monumental. On trouve des signes évidents de la présence de tels autels dans certains édifices, même si souvent le mobilier a été remplacé à l'époque moderne et qu'il est donc difficile d'évaluer l'ancienneté de la formule. D'autres indices, absents à Saint-Martin, viennent parfois confirmer cette hypothèse, comme la présence de petites fenêtres romanes placées plus bas que les autres à l'extrémité orientale de certaines nefs pour mieux éclairer ces espaces liturgiques secondaires¹⁶. A Coulgens, en Charente, il subsiste même deux retables adossés aux piliers marquant l'entrée de la travée sous clocher, constitués de dalles de pierre verticales se terminant en plein cintre, avec un décor de billettes.

L'abside, très sobre, aujourd'hui dépourvue de toute modénature, est rythmée de contreforts plats, semblables à ceux de la nef. Ceux-ci montent jusque sous la corniche, soutenue par une série de modillons. Les arcs des fenêtres, encore perceptibles dans leur tracé, étaient peut-être rehaussés d'un cordon en relief, comme le suggèrent les traces visibles, mais, s'il a existé, il a été entièrement aplani lors des remaniements modernes qui ont affecté les baies. A l'intérieur, hormis une niche percée au

nord, l'abside est entièrement lisse. Une inscription gravée sous la fenêtre septentrionale et rehaussée de peinture rouge, déjà relevée par Léo Drouyn, nous indique une date de consécration, mais comme souvent, celle-ci ne donne que le jour – le dix-huit des calendes de janvier – et la dédicace à saint Martin, mais elle ne nous donne pas l'année. Toutefois, cette inscription peut correspondre à la première consécration, à la fin du XIe ou au début du XIIe siècle (fig. 6).

Le clocher, dont les angles sont renforcés de contreforts plats créant un effet de redents, comporte, quant à lui, deux étages séparés par une corniche sur modillons qui en fait tout le tour. Cette corniche présente la particularité d'être rythmée par une succession d'encoches verticales évoquant les glyphes de l'ordre dorique¹⁷. Comme à l'intérieur, les lignes horizon-

16. Ce constat peut être fait à Saint-Martial-de-Mirambeau et à Montpellier-de-Médillan en Saintonge, ou encore à Coulgens en Angoumois.

17. Au clocher de Saint-Georges-de-Montagne, mais aussi sur celui de Saint-Emilion, on retrouve ce thème, non pas en frise, mais sur les modillons eux-mêmes, qui imitent plus clairement encore les triglyphes antiques.



Fig. 7. - Chapiteau de la travée sous clocher. Entrelacs.

tales intermédiaires sont rehaussées par des impostes, prolongeant les tailloirs des chapiteaux, et l'on y retrouve le motif de damier, mais aussi des besants ou des bâtons brisés. Sur les deux niveaux une grande baie en plein cintre encadrée de colonnettes s'ouvrait sur chaque face, mais le second étage est écrêté au-dessus des impostes, celle du côté occidental ayant été entièrement rétablie à l'époque moderne, sans les colonnettes. Il est possible que cela soit la seule conséquence des destructions du XVI^e siècle, et qu'il n'y ait pas eu d'étage supplémentaire, car si l'on projette sur ce niveau tronqué la hauteur de l'étage inférieur l'élancement du clocher se révèle déjà nettement plus important que la moyenne des tours romanes correspondant à cette échelle de construction.

Un décor sculpté abondant et cohérent

Disons-le d'emblée : ce n'est pas la virtuosité de son décor sculpté qui constitue le point fort de l'église Saint-Martin. Toutes les œuvres, formant un ensemble relativement dense

– chapiteaux du portail méridional et de la travée sous clocher, modillons du chevet, chapiteaux et modillons du clocher – relèvent d'une exécution assez médiocre. Toutefois, si leur valeur esthétique est faible, les motifs qui s'y déploient et même le style qui s'en dégage sont intéressants car ils permettent malgré tout, en raison de leur forme très caractérisée, d'opérer des rapprochements avec d'autres œuvres de la région.

Les chapiteaux du portail et de l'intérieur de l'église sont les plus accessibles, mais un simple regard permet de constater l'homogénéité de l'ensemble du décor sculpté, jusqu'au deuxième niveau du clocher, ce qui indique une mise en œuvre assez rapide, sans doute par un seul sculpteur ou une petite équipe partageant le même niveau de savoir-faire et le même répertoire.

Au portail se dessine déjà la gamme des motifs et des thèmes qui reviennent sur toutes les parties du monument, enrichis par quelques formules spécifiques propres aux modillons. Le fonds commun de ces sculptures se compose de motifs d'entrelacs, de formes végétales très stylisées et schématiques, de personnages aux silhouettes grossières et de quadrupèdes, réduits eux aussi



Fig. 8. - Chapiteau de la travée sous clocher. Hommes « croqués » par des fauves.

à des silhouettes dépourvues des indications morphologiques permettant d'identifier une espèce particulière, même si l'on y voit volontiers des « lions ». Une seule corbeille présente une scène mettant en présence plusieurs protagonistes, sans que l'on puisse véritablement déterminer s'il s'agit d'un chapiteau historié. Plusieurs « bonshommes » aux postures variées, les uns se tenant debout, les autres renversés ou à l'horizontale, forment un amas confus dont il est difficile d'interpréter le sens, même si l'on devine que cette confusion ne recèle rien de positif et que l'on y verrait volontiers une scène de châtement.

Une autre corbeille montre des lions aux corps informes à peine esquissés dont les têtes sont placées sur les angles, l'un sur la face antérieure, se tient sur le corps renversé d'un de ses congénères et l'autre se dresse en diagonale sur la face latérale. La tête de ce dernier est en partie masquée par le retour du redent dans lequel s'inscrit le chapiteau, comme si le sculpteur avec mal évalué l'emplacement du chapiteau, manifestement exécuté avant la pose. De ces gueules ouvertes jaillit un flot de tiges entrelacées qui se répandent sous les pattes des animaux. Les deux autres chapiteaux sont dépourvus de figures. Sur l'un,

un grand nœud d'entrelacs occupe toute la corbeille, tandis que l'autre présente un décor peu commun associant en partie basse des sortes de petits palmiers alternant avec des chevrons et en partie haute une frise en tresse.

Des variantes plus ou moins proches de ces thèmes sont représentées par les quatorze chapiteaux intérieurs – huit pour la travée sous clocher, deux autres correspondant aux colonnes orientales de la travée droite et quatre pour les niches placées aux extrémités orientales de la nef. Les entrelacs et les motifs évoquant plus ou moins lointainement des formes végétales, parfois réduites à de simples stries ou bourrelets disposés parallèlement, y occupent une place de choix, et malgré l'empâtement dû à une épaisse couche de badigeon, on reconnaît au moins deux chapiteaux qui reprennent exactement le thème végétal à « palmiers » et le nœud d'entrelacs déjà rencontrés au portail (fig. 7). Une corbeille, sur le pilier sud-est, réunit les seules figures complètes de cette série, avec des lions dont les têtes placées aux angles réunissent deux corps, ceux de la face antérieure se croisant en x. Cette fois, leurs gueules grandes ouvertes engloutissent les têtes de petits personnages

qui se tiennent debout (fig. 8). Sur d'autres corbeilles, seules des têtes de fauves occupent les angles, en l'absence de corps, le reste du chapiteau étant tapissé d'un fond végétal, dont des tiges semblent parfois sortir de ces masques. Deux chapiteaux sont simplement ornés de grandes feuilles lisses. Les quatre chapiteaux des niches qui occupent les deux pans de murs de part et d'autre de l'arc triomphal ont reçu un simple décor de bourrelets.

À l'extérieur, au chevet et sur le clocher, les mêmes types de motifs – jeux d'entrelacs assez informes, ornements végétaux très stylisés, au point de perdre toute substance, silhouettes d'hommes ou de fauves, masques d'angles – auxquels viennent se mêler des motifs souvent représentés sur les modillons : serpents, têtes de loup ou de chien tenant un fromage, têtes de caprins ou d'ovins, voire d'animaux plus difficiles à identifier, mais aussi couples enlacés, buveur muni d'un tonnelet, acrobates... Mais souvent, l'usure est telle que les formes sont aujourd'hui difficiles à identifier.

Le style est toujours le même, très fruste, ébauchant des formes en assez faible relief, aux contours manquant de fermeté et au modelé à peine ébauché, mais cette sculpture peu élaborée a suffisamment de personnalité pour ne pas laisser indifférent. Et de ce fait, des comparaisons proches et plus lointaines peuvent être suggérées. La familiarité de la sculpture de Saint-Martin avec celle de deux des églises de Montagne – Saint-Georges et Parsac – est la plus évidente. On retrouve au portail de Saint-Georges ces petits personnages à peine esquissés dont l'expressivité est réduite aux postures et aux dispositions des membres. Là aussi, l'usure et les mutilations rendent la lecture difficile, mais les modillons du chevet, mieux conservés à Montagne, donnent peut-être une meilleure idée de ce qu'étaient ces « bonshommes ». D'ailleurs au portail de Saint-Georges, un autre thème se prête au rapprochement, puisque des lions, domptés par un homme se tenant au centre de la corbeille semblent y englober de petits personnages dont même la tenue vestimentaire, une tunique courte évoquant une jupe, rappelle celles des silhouettes croquées par les lions de Saint-Martin. De même, le curieux motif végétal de tiges dressées sur la partie inférieure et se terminant en un petit « palmier » trouve-t-il un équivalent, et sans doute son origine, sur certains chapiteaux de l'arcature intérieure de l'abside de Saint-Georges, où les tiges semblent plus clairement dériver d'une interprétation erronée des gaines de caulicoles du chapiteau corinthien. Enfin, la tresse d'entrelacs présente à Saint-Martin au-dessus de ce motif se retrouve au portail de Saint-Georges sur la partie supérieure d'une corbeille ornée de palmettes.

Une sculpture d'origine poitevine ?

Mais, comme j'ai déjà eu l'occasion de le montrer¹⁸, cette sculpture, également représentée sur quelques chapiteaux de l'église de Parsac, vient aussi en écho de certaines productions plus lointaines, du Poitou et des pays charentais. C'est notamment dans la région de Melle et de Parthenay que l'on peut retrouver plusieurs similitudes avec des œuvres habituellement datées de la fin du XI^e siècle. La façade occidentale de Saint-Savinien de Melle nous offre des comparaisons, tant avec le portail méridional de Saint-Georges-de-Montagne qu'avec les sculptures de Saint-Martin-de-Mazerat. On y retrouve, sur les métopes de la corniche, de petits « bonshommes » aux contours à peine ébauchés et des animaux aux silhouettes découpées en méplat, qui offrent quelques rapprochements avec des œuvres analogues au chevet de Saint-Hilaire de Poitiers. De semblables motifs sont conservés sur des modillons de la petite église de Saint-Trojan¹⁹, près de Cognac. Toutefois, c'est à partir des lions et des motifs d'entrelacs que des rapprochements plus pertinents peuvent être opérés. Un chapiteau du portail de Saint-Savinien de Melle en faible relief, mais plus élaboré que les métopes, montre des lions dressés sur leur séant, crachant des rinceaux végétaux. Toutefois, c'est un peu plus au nord que l'on peut situer le lieu d'émergence de cette sculpture, que Marie-Thérèse Camus place dans le dernier tiers du XI^e siècle²⁰. L'atelier qui a produit les nombreux chapiteaux de l'église de Champdeniers pourrait être à l'origine de ces productions plus ou moins fidèles, sinon toujours dans la forme, du moins dans les thèmes et la composition. L'abondance des entrelacs, les lions aux grosses têtes placées sur les angles, les petits personnages vêtus d'habits courts sont autant d'indices qui laissent deviner une certaine connivence avec ces œuvres poitevines. Or, le relais de ces motifs pourrait avoir été assuré par la collégiale Saint-Seurin de Bordeaux, dont certains chapiteaux du porche occidental, réalisés sans doute à la même période, présentent des liens évidents avec celles de l'atelier de Champdeniers. Les entrelacs et les lions y résultent manifestement d'un contact avec la production poitevine, tant ils se distinguent de tout ce que l'on peut observer par ailleurs en Bordelais. Ce contact pourrait avoir été favorisé par la présence sur le siège archiepiscopal de Bordeaux de Josselin de Parthenay (1059-1080), dont l'intervention à Saint-Emilion fut déterminante dans la mise en place du chapitre canonial²¹.

18. Gensbeitel 2009.

19. Cabanot 1987, p. 201 et Gensbeitel 2004b, notice 89.

20. Camus 1992, p. 210.

21. Masson 2011, p. 182 et Boutouille 2013, p. 401-408.

Bibliographie

- Boutouille 2013 : Boutouille, Frédéric : « L'archevêque et les communautés canoniales en Bordelais à l'époque de la réforme grégorienne (1079-1145) », dans *La réforme dans le Midi (milieux XI^e-début XIII^e siècle)*, Cahiers de Fanjeaux, n°48, Toulouse, Privat, 2013, p. 391-418.
- Brutails 1912 : Brutails, Jean-Auguste, *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, Ferret, 1912.
- Cabanot 1987 : Cabanot, Jean, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Paris, Picard, 1987.
- Camus 1992 : Camus, Marie-Thérèse, *La sculpture romane en Poitou. Les grands chantiers du XI^e siècle*, Paris, Picard, 1992.
- Drapeau 2014 : Drapeau, Samuel : « Les carnets de dessins de Jean-Auguste Brutails », dans Araguas, Philippe, (dir.), *Jean-Auguste Brutails*, Pages d'Archéologie et d'Histoire Girondines, n°10, Société d'Archéologie de Bordeaux, 2014, p. 79-94.
- Drouyn 1859 : Drouyn, Léo, *Guide du voyageur à Saint-Emilion*, Paris, Didron, Bordeaux, Ferret, 1859.
- Gaborit 1979 : Gaborit, Michelle : *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-Ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Pyrénées-Atlantiques)*, 4 vol. (dactylographiés), thèse de 3^e cycle, Université Bordeaux III, 1979.

- Gensbeitel 2004a : Gensbeitel, Christian : « Melle, église Saint-Savinien », *Deux-Sèvres, Congrès archéologique de France*, 2001, Paris, 2004, p. 179-186.
- Gensbeitel 2004b : Gensbeitel, Christian, *L'architecture religieuse romane du XI^e siècle en pays charentais et son évolution à l'aube du XII^e siècle*, thèse de doctorat, 5 vol. (littérature grise), Université Bordeaux 3, 2004.
- Gensbeitel 2009 : Gensbeitel, Christian, « Les églises de Saint-Georges-de-Montagne et Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans », *Revue archéologique de Bordeaux*, 2009, t. C, p. 33-51.
- Hanusse 1990 : Hanusse, Claire : « L'église Saint-Georges-de-Montagne », *Bordelais-Bazadais, Congrès Archéologique de France*, 1987, Paris, 1990, p. 221-229.
- Masson 2011 : Masson, Juliette, « L'église collégiale de Saint-Emilion », dans Boutouille, Frédéric, Barraud, Dany, Piat, Jean-Luc, *Fabrique d'une ville médiévale. Saint-Emilion au Moyen Âge*, Pessac, Aquitania, 2011, p. 181-198.
- Piat et alii 2011 : Piat, Jean-Luc, Scullier, Christian, Delaugeas, Valérie, « A six pieds sous terre ou au ciel : lieux d'inhumation en surface ou souterrains à Saint-Emilion », dans Boutouille Frédéric, Barraud Dany, Piat, Jean-Luc, *Fabrique d'une ville médiévale. Saint-Emilion au Moyen Âge*, Pessac, Aquitania, 2011, p. 39-101.
- Roux 2010 : Roux, Caroline, « A propos de l'arc triomphal. Origine, formes et emplacements dans l'espace ecclésial (IV^e-XII^e siècle) », dans Baud, Anne (dir.), *Espace ecclésial et liturgie au Moyen Âge*, Travaux de la Maison de l'Orient, t. 53, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2010, p. 153-181.



Un nouvel élément du corpus des « Christ à la tunique » : le crucifix de la collection Jean Gazeau

François Pacha-Miran *

In memoriam Jean Gazeau (1923-2012)

Conservé depuis 1944 dans la collection privée du Docteur Jean Gazeau à Talence (Gironde), ce crucifix avait été acquis par sa famille lors de la succession d'un grand antiquaire bordelais, M. Auguste Duthil¹. Nous l'avons eu en mains pour la première fois au mois de septembre 2015. Devant sa beauté, sa grande qualité technique et son excellent état de conservation, interpellé par son iconographie qui connaît peu d'équivalents, il nous a semblé opportun d'en réaliser un examen complet et d'en publier la description, afin de faire connaître cette œuvre au monde scientifique. Le crucifix de la collection Gazeau relève en effet d'un corpus d'émaux limousins fort restreint, réalisés sur une courte période entre la fin du XIIe et le début du XIIIe siècle. Douze exemplaires sont actuellement conservés ou documentés ; leur aspect leur a valu le nom de « Christ à la tunique »².

Le présent article vise tout d'abord à décrire les caractéristiques techniques et stylistiques de l'œuvre. Nous y exposons les résultats d'un premier examen mené les 3 et 4 septembre 2015, travail préliminaire qui fit l'objet d'une communication auprès de la Société archéologique de Bordeaux le 8 octobre 2016. Au gré des questions soulevées par l'analyse iconographique, la datation et la fonction d'origine de l'objet, nous avons cherché

à souligner les liens qu'il entretient avec les autres témoins du corpus. Nos observations apportent en outre un éclairage singulier sur le parcours de l'œuvre avant sa dernière acquisition. Le souhait le plus cher de son actuelle propriétaire, pour qui la valeur d'une telle œuvre ne saurait évidemment être chiffrée, est de la confier à un musée afin de la mettre à la disposition du public et des futures générations de chercheurs. C'est dans une telle optique que nous avons été chargé d'en entreprendre l'étude. Nous souhaitons ainsi faire connaître à la communauté scientifique un nouvel élément qui vient s'ajouter au corpus des Christ à la tunique, afin qu'il puisse à l'avenir bénéficier de nouvelles recherches avant d'intégrer les collections nationales.

* Doctorant contractuel au Labex Resmed - Religions et sociétés dans le monde méditerranéen. École Pratique des Hautes Études, Section des Sciences religieuses, ED 472. UMR 8167 Monde byzantin. Université de Recherche Paris Sciences & Lettres.

Sauf mention contraire, tous les clichés sont de l'auteur. Les figures 10, 11 et 12 sont libres de droits et publiées avec l'autorisation de leurs détenteurs.

1. Informations que nous devons à Mme Françoise Gazeau.
2. Swarzenski-Netzer 1986, n° 23, signalait quatre croix complètes, dix figures d'applique isolées et trois autres connues par des reproductions.



Fig. 1. - Vue d'ensemble du crucifix sur son support moderne.



Fig. 2. - La croix.

Description

Le crucifix de la collection Gazeau est composé de deux éléments : une croix en cuivre doré et émaillé sur laquelle est fixé un Christ réalisé selon la même technique, l'ensemble reposant sur un support moderne en bois tapissé de velours rouge (fig. 1). Le support atteint une hauteur totale de 322 mm sur 78 mm de large ; de même largeur, le bras transversal mesure 203 mm de long.

La croix

La croix mesure 298 mm de hauteur pour 48 à 49 mm de largeur, et son bras transversal 174 mm de long. Constituée d'une plaque de cuivre émaillé et doré dont l'épaisseur varie entre 2 et 3 mm, elle est maintenue à son support de bois au moyen de douze petites vis de fer à tête ronde. Bien que ces vis soient manifestement d'époque moderne, leurs emplacements semblent avoir été prévus dès l'origine, car tous ont été soigneusement laissés en réserve de sorte que le percement de la plaque n'interrompt pas le décor.

De forme latine, la croix présente un fond entièrement émaillé dont les cloisons délimitent des motifs alternés de fuseaux et de cercles, entre lesquels s'intercalent de petits tirets laissés en réserve, gravés et dorés (fig. 2).

Au sein de chaque logette, l'émail coloré a été déposé par bandes concentriques, en accordant une attention particulière à la symétrie des motifs et de leurs couleurs de part et d'autre de la croix. La ciselure des cloisons a elle-même fait l'objet d'un soin méticuleux : sur tout son pourtour, la croix est ornée d'un liseré de 2 mm de large gravé de motifs de fers de lance, qui constitue le cadre extérieur des logettes émaillées. En outre, sur l'ensemble de la croix les cloisons des logettes ont été rehaussées d'un décor pointillé que l'on observe sur l'ensemble des médaillons, fuseaux, tirets et motifs figurés.

Le bois de la croix est figuré par une bande réservée d'environ 20 mm de large, joignant les extrémités des bras. Dépourvu d'émail, cet espace est orné d'un tapis de croisillons et doré ; son contour est délimité tantôt par un sillon profondément gravé, tantôt par la réserve accueillant la figure du Christ. Visible avant comme après démontage, un sillon au tracé irrégulier suit la ligne des bras et des épaules du Christ. Dans la mesure où le fond de la gravure ne présente pas trace de d'or, il est probable que ce trait de contour ait été exécuté après la phase de dorure.

A l'intersection des bras, la croix s'élargit à la manière d'une mandorle. Dans cet espace, le fond bleu clair a reçu quatre médaillons circulaires dont deux présentent une ornementation florale : un quadrilobe formé de quatre fuseaux accolés par la

pointe, et un fleuron formé d'une ligne ondulée entourant un cercle central. Le nimbe du Christ occupe l'espace supérieur de la mandorle. Ce nimbe est constitué de logettes concentriques à cloison polylobée, blanc, bleu ciel, turquoise, rouge et noir. La croix du nimbe est bicolore, divisée en deux selon un axe longitudinal, et émaillée de jaune et rouge.

La partie supérieure de la croix est ensuite interrompue par le titulus. De forme trapézoïdale, son fond bleu clair uni porte le monogramme IHS, translittération du grec ΙΗΣΟΥΣ - Jésus - dont les lettres ont été laissées en réserve et ornées de pointillés.

Au-dessus du titulus apparaît le motif de la droite divine : une main droite tournée vers le bas, faisant le geste de bénédiction. La main est en émail blanc ; le poignet est couvert en grande partie d'un pan de vêtement blanc constitué de deux logettes concentriques bicolores, bleu clair et bleu ciel.

La main émerge d'une nuée formée d'une logette en arc de cercle, contenant deux bandes d'émail : une première bleu nuit, la seconde, au contour polylobé, tricolore blanc / bleu clair / deux points rouges.

Le Christ

La figure du Christ mesure 216 mm de hauteur en comptant la couronne, du fleuron central à l'extrémité du pied gauche. L'envergure des bras atteint 178 mm. Le corps, d'une largeur constante de 32 mm, s'élargit jusqu'à 39 mm au bas du vêtement ; il mesure 15 mm de hauteur en son point le plus épais (vu de profil). Le buste a une circonférence de 55 mm et le vêtement, au niveau des genoux, 52 mm.

Le pied gauche mesure 15 mm de long pour 14 mm de large ; le pied droit, 17 mm de long pour 12 mm de large.

La main gauche atteint 22 mm de long en tenant compte de sa courbure, et 10 mm de large ; la main droite, 20 mm de long pour 10 mm de large.

Le cou a 30 mm de large environ.

La tête (sans la couronne) mesure 30 mm de haut et autant de large, incluant la chevelure et la barbe. Vue de profil, la tête (couronne comprise) a 27 mm d'épaisseur et le visage 20 mm d'épaisseur au niveau du front.

La couronne, formant un demi-cercle enserrant le front, a une circonférence de 59 mm pour une hauteur maximale de 21 mm ; le fleuron central atteint 13 mm de hauteur.

Le Christ se tient debout, les bras étendus, dans une posture qui ne témoigne d'aucun effort physique : ni pondération, ni torsion, le buste et les bras ne ploient pas, les doigts ne se recroquevillent pas sur les paumes. Mains et pieds, visage et cou,



Fig. 3. - Le Christ.



Fig. 4. - Détail du visage.



Fig. 5. - Détail de la chevelure.

chevelure, barbe et couronne ont été laissés en réserve, ciselés, gravés et dorés. Des traits bien marqués et assez profonds en indiquent le contour et soulignent les détails anatomiques (fig. 3).

La figure est vêtue d'au moins deux vêtements superposés. Une longue dalmatique bleue sombre, retroussée au niveau des poignets, dévoile un autre vêtement dont les manches, laissées en réserve, sont ciselées d'un plissé de cinq lignes verticales. Le métal de la dalmatique a été travaillé au champlevé sur toute la surface supérieure de la figure, de sorte que l'émail ne couvre pas le dessous ni le dessus des bras, ni les côtés du vêtement.

L'émail de la dalmatique est d'un bleu sombre, uni et homogène dans toute la partie supérieure. Elle est bordée, dans sa partie inférieure, d'un galon d'or gravé de croisillons et d'un rang de perles. Sous ce premier vêtement bleu apparaît une tunique plissée de couleur vert amande, constellée de points rouges, de 30 par 48 mm (fig. 9). Les plis des deux vêtements sont assez graphiques et adoptent la forme de lames de faux (au niveau des bras) et de triangles allongés (sur le reste des vêtements).

Le galon qui forme le col a été laissé en réserve. Délimité par deux rangs de perles, il est gravé de motifs de fuseaux doubles et prolongé d'un élément oblong décoré d'un fuseau cantonné de quatre fuseaux plus petits et terminé par un motif de perle.

La dalmatique est ceinturée à la taille d'une bande étroite portant un décor identique à celui du col. Elle comporte en son milieu une boucle circulaire à décor polylobé, enserrant un cabochon de pâte de verre bleu ciel monté en bâte. De cette ceinture descendent deux minces cordons obliques laissés en réserve et terminés par des franges.

Le visage du Christ s'inscrit dans un ovale régulier, à peine incliné vers la gauche (fig. 4). Il est encadré par une longue chevelure gravée de lignes continues, qui descend en trois mèches symétriques sur les deux épaules. Les mèches ondulent au niveau du front et des tempes. Ce traitement en longues mèches est limité à la partie supérieure de la figure : sur les côtés, le métal est seulement gravé de trois rangs de guillochis (fig. 5).

La chevelure découvre deux petites oreilles ciselées, bien détaillées. Le même soin a été accordé au tracé des moustaches, des ailes du nez - notées par deux petits traits sinueux - et de l'espace naso-labial. Le nez n'est pas un élément rapporté, mais a été obtenu par un pincement du métal bien visible de l'intérieur (fig. 6). Il semble avoir reçu un choc car il est assez aplati et sa surface est abrasée. D'une manière générale la dorure des sourcils et du nez, de la lèvre inférieure et du menton a presque entièrement disparu.



Fig. 6. - Arrière de la figure du Christ.

Les yeux, assez rapprochés, s'inscrivent dans des creux en forme de goutte. Ils sont constitués de deux petits cabochons de verre bleu transparent montés à jour, ce que l'on constate en éclairant l'arrière de la figure.

Le front est ceint d'une couronne ouverte à trois fleurons dont le bandeau est gravé d'une alternance de fuseaux cantonnés de points. Des cabochons de pâte de verre bleu ciel et bleu foncé encadrent un cabochon central légèrement plus important, de couleur vert olive (fig. 4).

Première analyse technique

La méthode de l'émail champlevé sur cuivre doré est le fruit d'une évolution technique constante depuis le début du XI^e siècle et tout au long de la période romane. Elle connut un essor fulgurant dans les ateliers de Limoges au cours des dernières décennies du XII^e siècle - d'où son nom d'«œuvre de Limoges». Profondément ancrés dans les traditions artistiques d'Aquitaine, imprégnés des influences de l'enluminure limousine, les artistes ont su s'adapter aux attentes d'une large clientèle qui devait bientôt s'étendre à toute l'Europe. Redevables à la fois des arts de la couleur (l'émail, la dorure) et de la sculpture (le repoussé), les artistes surent créer des objets -

essentiellement liturgiques, mais également profanes - aussi fonctionnels que beaux, ce qui leur assura un prompt succès³. Outre leur aspect chatoyant, la résistance de ces objets à l'épreuve du temps fut une raison notable de leur succès. Au contraire de l'or et de l'argent, le cuivre émaillé ne se déforme pas facilement ; il ne se ternit pas au toucher ; l'émail ne se fissure pas aisément. D'une manière générale, un objet émaillé et doré était moins coûteux qu'une pièce entièrement en or, et le décor coloré offrait une meilleure lisibilité que le repoussé⁴.

La technique de l'émaillage consistait essentiellement à creuser un support métallique pour y former des alvéoles, lesquels recevaient ensuite une ou plusieurs couches d'émail coloré. Un premier examen visuel permet de confirmer que le support métallique est ici du cuivre. Il est encore difficile de préciser l'origine géographique du métal utilisé dans les ateliers limousins ; tout au plus les analyses chimiques menées sur le corpus ont-elles permis d'affirmer que la matière première provenait de sources multiples, locales et plus éloignées, sans doute situées en Basse-Saxe et dans le sud de l'Espagne⁵. Nous ignorons également sous quelle forme arrivait le métal, et quel était alors son degré de pureté. Quoi qu'il en soit, le cuivre nécessitait d'être raffiné pour être plus aisément martelé, gravé et doré ; cette étape essentielle permettait d'abaisser les taux de plomb et de zinc afin d'éviter que la migration de ces impuretés ne provoque le soulèvement de la couche d'or⁶.

Les feuilles de cuivre étaient d'abord martelées et cuites à plusieurs reprises pour en augmenter la dureté⁷. Nous remarquons ainsi, au dos du Christ, des marques témoignant de ce patient travail de martelage de la plaque, atteignant une épaisseur de 1 à 2 mm (fig. 6).

Le contour des alvéoles était ensuite découpé au moyen d'un burin à bout arrondi, puis ôté de l'intérieur. Avant d'appliquer l'émail, il était indispensable de nettoyer le support et les alvéoles pour en éliminer la saleté, les graisses ou la corrosion qui auraient perturbé l'adhérence de l'émail sur le cuivre⁸.

L'étude des recettes des maîtres verriers médiévaux atteste que la poudre d'émail, constituée de fragments de verre coloré broyés, était obtenue à partir de silice extraite du sable, de silex ou de galets de quartz. A ce mélange s'ajoutaient des opacifiants et des oxydes métalliques ; ces derniers définissaient

3. Taburet-Delahaye 1995a, p. 34-38.

4. Boehm 1995, p. 42.

5. Biron - Dandridge - Wypyski 1995a, p. 49.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 50.

les couleurs de l'émail. Les analyses chimiques menées sur plusieurs pièces du corpus ont démontré que le verre des ateliers de Limoges était de nature complexe, contenant une vingtaine d'éléments chimiques différents⁹. Obtenir une juste granulométrie était essentiel : à la cuisson, une poudre trop fine pouvait provoquer l'apparition de bulles de gaz nuisant à la qualité des couleurs¹⁰. Un examen attentif de l'œuvre permet d'observer que la finesse et l'homogénéité de la poudre d'émail varient d'un élément à l'autre. Ainsi, l'émail bleu foncé de la robe du Christ présente une surface plus uniforme et plus mate que le fond de la croix, auquel de fines inclusions confèrent un aspect relativement hétérogène (fig. 8).

Après plusieurs rinçages, la poudre était déposée humide dans les alvéoles puis séchée. La pièce était ensuite enfournée, couverte d'un moufle en fer percé de trous permettant d'atteindre la température de 800-900°C nécessaire à la fusion du verre. La poudre de verre perdant du volume en fondant, certaines pièces volumineuses exigeaient de répéter plusieurs fois les phases d'émaillage et de cuisson. L'émail était alors poli à l'aide de pierres de différentes grosseurs et de poudre abrasive, puis lustré à l'aide d'une peau¹¹.

Les différents détails gravés, tels que la chevelure ou les orfrois de la robe, étaient incisés dans le cuivre à l'aide d'un burin. Il demeure difficile d'affirmer si cette opération avait lieu avant ou après cuisson¹².

Les différents éléments rapportés devaient ensuite être assemblés. Un petit tenon, visible à l'intérieur de la tête au niveau du front, témoigne ainsi du fait que la couronne du Christ a été réalisée séparément puis assemblée à la figure. Une trace de fixation similaire est également visible à l'envers du cabochon ornant la ceinture (fig. 6).

La figure du Christ a ensuite été fixée sur la croix. Aujourd'hui disparus, les rivets d'origine ont fait place à des vis modernes. L'étude des œuvres limousines ayant conservé leurs rivets d'époque médiévale permet de supposer que les fixations anciennes adoptaient la forme de petites tiges à tête plate et à base circulaire, insérées dans un trou de la plaque et rabattues par martelage¹³. En revanche, la marque d'outil visible sur la réserve au centre de la croix ne semble pas avoir servi de marque d'assemblage, puisque aucune marque correspondante n'apparaît au dos à l'arrière du Christ (figs. 2 et 6). Il pourrait alors s'agir d'une marque d'artisan, destinée à identifier son travail pour en être rémunéré, ou bien d'un essai d'outil - d'après la forme de la marque, un outil analogue au burin qui a servi à graver les motifs de fer de lance.

Avant-dernière étape du travail, la pose de la dorure s'effectuait en brossant un amalgame de mercure et d'or sur les surfaces métalliques soigneusement nettoyées, puis chauffées

à température moyenne afin d'éliminer le mercure. La mince couche d'or ainsi obtenue était ensuite brunie pour la rendre réfléchissante et lustrée¹⁴.

La réserve sous la figure du Christ n'a pas été dorée, ce qui semble attester que les deux pièces étaient déjà assemblées au moment où l'artisan a procédé à la dorure (fig. 2). De même, on constate que l'or a pénétré jusqu'au fond des sillons creusés par le burin, ce qui confirme que la dorure est bien intervenue après la gravure. Les motifs de pointillés que nous avons observés sur toutes les cloisons étaient obtenus à l'aide d'un petit poinçon à bout sphérique. Il semble que l'ajout de ces rehauts soit intervenu tout à fait en fin de fabrication, puisqu'ils ne présentent pas trace de dorure et créent un contraste avec l'or des cloisons.

L'actuel support de bois, bien qu'il soit un ajout d'époque moderne, reflète la pratique en vigueur à l'époque médiévale. Une structure rigide était nécessaire au maintien de la plupart des pièces, notamment les châsses et les croix d'autel ou de procession ; les différents éléments étaient plaqués sur une âme généralement fabriquée à partir de bois de chêne, et rivetés au moyen de clous¹⁵. Comme nous l'avons noté, sur notre objet la place des rivets et des clous a été prévue et réservée dans le métal dès le début du processus de création, de sorte qu'ils n'entravent pas la lisibilité du décor (fig. 2).

Des inscriptions inattendues

Nous avons signalé à plusieurs reprises que l'objet est composé de deux pièces : la croix et le Christ. S'il convient d'insister sur ce point, c'est parce que notre curiosité a été grandement récompensée lors du démontage de ces différents éléments¹⁶. Après l'avoir séparée de son support de bois et de velours, nous avons constaté que l'arrière de la croix est entièrement recouvert d'une inscription à l'encre noire, en français, très lisible et datée. A sa suite se trouve une note plus brève, dans une graphie plus fine et serrée, peu lisible (fig. 7). Ces

9. Sur la composition chimique des émaux, voir Biron - Dandridge - Wypyski 1995b, p. 446-449.

10. Gauthier 1948, p. 69 n° 136 signale une pyxide à l'émail « mal lavé, troué de bulles ».

11. Biron - Dandridge - Wypyski 1995a, p. 51.

12. *Ibid.*, p. 52.

13. Méthode la plus simple, utilisée la plupart du temps pour la fixation des têtes de personnages rapportées. Voir Biron - Dandridge - Wypyski 1995a, p. 53.

14. *Ibid.*, p. 53.

15. Biron - Dandridge - Wypyski 1995a, p. 54.

16. Entreprise avec l'accord préalable et en présence de la propriétaire, cette opération de démontage a fait l'objet d'une série de photographies.



Fig. 7. - Inscriptions au dos de la croix.

deux inscriptions, que nous transcrivons ici, apportent des informations tout à fait déterminantes pour notre connaissance de l'histoire de l'œuvre.

Première inscription

Christ habillé du XIIIe siècle - art limousin - (Voyez p. 350 des « Etudes de symbolique » (p. 752 du Bulletin des comités historiques tome IV

Mr Mège, Antiquaire, amateur et marchand, de Toulouse à qui j'ai acheté ce Christ bien rare (je n'en connais qu'un seul, du même temps, à Amiens) m'a répété, à diverses reprises, qu'il l'avait acquis pour moi (?) à Rome (?).

Je l'ai accepté et payé et je me suis permis à peine un doute en sa présence.

Il le considérait, disait-il, comme du temps de Constantin (+ 337), époque où la crucifixion n'existait pas, du moins, il n'en reste de trace ni dans les écrits, ni dans les monuments y compris les catacombes.

4 Mars 1878

Deuxième inscription

Note du Comte de Bastard

membre du [Comité]

[de] la langue et de [l'Histoire]

[et des Arts] de France

[section] d'archéologie

Le contenu de la deuxième inscription, due à une main différente de la première, indique que celle-ci a dû être apposée dans un second temps : elle livre en effet le nom de l'auteur de la première inscription, le comte de Bastard. Nous avons déduit d'après la date de 1878 mentionnée par la première inscription qu'il s'agissait d'Auguste de Bastard d'Estang (1792-1883). Militaire de carrière passionné par l'histoire de l'art médiéval, le comte de Bastard était un bibliophile et un collectionneur averti. Sa collection personnelle comprenait notamment des sceaux médiévaux, des chartes et plusieurs manuscrits et feuillets de manuscrits enluminés, mais également des objets d'art, dont le crucifix que nous avons sous les yeux, ainsi que l'atteste l'inscription. Il était en outre membre éminent du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France - appellation alors en vigueur du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, fondé en 1834 par François Guizot, ministre de l'Instruction publique¹⁷.

Conscient de la rareté de ce crucifix et de son intérêt pour l'histoire de l'art, le comte de Bastard en avait signalé l'existence dès 1856, lors d'une séance du Comité qui s'est tenue à (ville). Voici le compte-rendu de cette brève intervention, publiée dans le *Bulletin du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de France* :

« A l'occasion de son rapport, M. de Bastard communique un Christ en émail qui paraît avoir été fabriqué à Limoges dans la première partie du XIIe siècle, et qui est représenté vêtu d'une longue tunique. M. de Bastard montre en même temps un dessin de ce Christ très bien exécuté, et que la section exprime le désir de voir publier »¹⁸.

Il est donc quelque peu inapproprié de dire que cette œuvre est tout à fait inconnue du monde scientifique ! Elle fut bien signalée, avant de tomber dans un oubli immérité. Jusqu'à présent nous n'avons pas pu déterminer si le souhait du Comité fut suivi d'effet, et n'avons pu localiser aucun dessin.

Un autre élément essentiel nous est apporté par la première inscription : il s'agit du nom de l'antiquaire auprès duquel fut acquise l'œuvre, M. Mège, et du lieu de la transaction, Toulouse.

Archéologue et historien, Alexandre Mège, (parfois orthographié « du Mège » ou « Dumège »), était aussi le principal antiquaire et marchand d'art toulousain du XIXe siècle. Cofondateur de la Société archéologique du Midi en 1831, il fut à l'origine de la fondation du Musée des Augustins de Toulouse. Un grand nombre de pièces actuellement conservées dans les collections nationales françaises proviennent de lui¹⁹.

L'inscription porte la date de mars 1878 : elle fut donc apposée quelques années avant la mort du comte de Bastard survenue en avril 1883. Il est très probable qu'Auguste de Bastard avait cette œuvre en sa possession depuis plusieurs années lorsqu'il inscrivit au dos de la croix le souvenir de son acquisition. S'il n'est pas assuré que la transaction avait déjà eu lieu en 1856, lorsque l'œuvre fut signalée au Comité, nous pouvons en revanche la situer avec certitude avant 1862, date de la mort d'Alexandre Mège.

Une iconographie singulière : l'œuvre et son corpus

L'inscription contient enfin une remarque stylistique très intéressante, révélatrice du regard historique porté sur l'œuvre de Limoges dans la seconde moitié du XIXe siècle. L'hypothèse

17. La réorganisation du Comité intervint à partir de 1852 sous l'impulsion d'Hippolyte Fortoul (1811-1856) ministre de l'Instruction publique et des cultes de 1851 à 1856. Les archives du CTHS sont conservées au Centre historique des Archives Nationales ; un historique de ses activités est disponible en ligne à l'adresse <http://www.garae.fr> (section Sociétés savantes-Revues) consulté le 01/12/2016.

18. *Bulletin du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de France*, vol. III, 1855-1856, p. 179. La datation « de la première partie du XIIe siècle » évoquée dans ce compte-rendu est probablement une erreur d'impression. Le comte de Bastard datait lui-même l'objet du XIIe siècle, ainsi qu'en témoigne l'inscription.

19. Notamment un Christ d'applique daté vers 1190-1200 conservé au Musée du Louvre (Inv. OA 9956).



Fig. 9. - Détail de la main et du bras gauche.



Fig. 8. - Détail des restaurations de la tunique.

avancée par M. Mège « qui le disait du temps de Constantin » a visiblement laissé le comte de Bastard dubitatif. Il a donc corrigé cette assertion, à raison.

En effet, l'image de la Crucifixion est une création relativement tardive. Elle adopta progressivement la forme nous lui connaissons au cours des Ve et VIe siècle dans les régions orientales de l'empire byzantin. Il est donc évidemment impossible qu'un tel objet remonte « au temps de Constantin », empereur romain qui a régné entre 312 et 337. Nulle surprise, comme l'avait signalé le comte de Bastard, à ce que cette formule iconographique n'existât ni dans la peinture des catacombes, ni dans le décor monumental du IVe siècle, qui lui préféraient l'image de la Croix glorieuse.

Cette correction révèle en filigrane l'usage encore largement répandu au XIXe siècle d'attribuer les émaux limousins à l'aire artistique de Byzance, les faisant souvent même remonter à l'époque paléochrétienne. Le précieux vêtement du Christ ne fut sans doute pas étranger à l'opinion formulée par Alexandre Mège, qui le supposait antique. En effet, plusieurs images du Crucifié richement vêtu sont connues dans l'art tardo-antique. L'exemple le plus célèbre pourrait dater de la fin du VIe siècle : il s'agit d'une miniature de l'évangélaire syriaque de Rabula, conservé à Florence, où le Christ en croix apparaît vêtu d'une tunique pourpre à clavi²⁰. Cette formule iconographique, vraisemblablement d'origine syrienne, semble s'être développée à partir du VIe siècle et fut rapidement supplantée par l'image habituellement retenue

tout au long du Moyen Age occidental : le Christ sobrement vêtu d'une pièce d'étoffe nouée autour des reins, le perizonium, couvrant plus ou moins les jambes²¹.

L'usage peu répandu de figurer le Christ habillé contredit de surcroît le texte des Évangiles synoptiques et johannique. Tous rapportent en effet que le Christ, sur ordre d'Hérode ou par les soldats de Pilate, fut revêtu d'un vêtement coûteux tantôt désigné comme « manteau écarlate », « manteau de pourpre » ou « magnifique manteau »²². Cependant, les quatre Évangiles s'accordent également sur le fait que les soldats, après l'avoir crucifié, se partagèrent ses vêtements, incluant le manteau²³. Mais plus que dans le récit de la Passion, la source biblique de cette image se situe très vraisemblablement dans le livre de l'Apocalypse, qui anticipe et décrit le retour glorieux du Fils de Dieu à la fin des temps. Saint Jean décrit ainsi le Christ qui lui apparaît : « Je vis comme un fils d'homme revêtu d'une longue robe serrée (...) par une ceinture en or »²⁴.

20. Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 56, fol. 13 r°.

21. Paul Thoby présente les rares exceptions qu'il catalogua comme des témoins d'un certain archaïsme, reflétant les Christ tardo-antiques barbus et vêtus du colobium sans manches dont il fixait l'apparition en Syrie ; voir Thoby 1959, p. 25 ; 34-35 ; 145.

22. Mt. XXVII, 29 ; Mc. XV, 17 ; Lc. XXIII, 11-12 ; Jn. XIX, 3.

23. Mt. XXVII, 35 ; Mc. XV, 24 ; Lc. XXIII, 34 ; Jn. XIX, 23.

24. Ap. I, 13. Le lien au texte apocalyptique a été souligné par Barbier de Montault 1898, cité dans Durliat 1989, p. 73 et Taburet-Delahaye 1995b, p. 184.

La formule du Christ habillé n'en demeure pas moins rare dans l'art des XII^e et XIII^e siècles : le corpus des émaux méridionaux n'en compte que douze exemplaires. Cinq d'entre eux présentent une qualité d'exécution particulièrement élaborée. Deux croix de procession provenant de l'église de Nävelsjö, ornées de nombreuses gemmes et de figures émaillées en buste, sont conservées au Statens Historiska Museet à Stockholm (Inv. n° 10603 1-2)²⁵ (fig. 10). Deux Christ très similaires, sans croix, se trouvent au Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg (Inv. n° Ф 182)²⁶ et au Musée du Louvre à Paris (Inv. OA 8102)²⁷. Le crucifix de la Walters Art Gallery à Baltimore (Inv. n° 44-108) s'éloigne des précédentes sur le plan stylistique, mais associe au Christ des figures en buste suivant la même structure que les deux croix de Nävelsjö.

Sept exemplaires moins somptueux sont également documentés²⁸. L'un est conservé au Musée de Cluny - musée national du Moyen Âge à Paris (Inv. n° 959)²⁹, deux autres à Oxford sont connus par des dessins³⁰. Le Christ du Victoria & Albert Museum à Londres (Inv. n° 834.1891) possède encore sa croix d'origine (fig. 12), tandis que celui du Museum of Fine Arts à Boston (Inv. n° 49.472) est fragmentaire³¹. De facture certes moins aboutie, le Christ du Kulturhistorisk Museum d'Oslo (Inv. n° C 21300)³² présente néanmoins les restes d'une croix potencée à âme de bois ornée de cabochons, sur laquelle subsiste une figure d'applique émaillée (fig. 11). Il est en revanche attesté que le crucifix autrefois conservé au Kunstgewerbe Museum à Berlin (Inv. n° 17.98), étudié par Britt-Marie Andersson et G. H. Zuchold, a aujourd'hui disparu³³.

La mention par Auguste de Bastard d'un crucifix « du même temps » conservé à Amiens soulève un autre problème. Devant le manque de précisions de sa remarque, nous pourrions imaginer qu'un autre Christ à la tunique limousin était alors en possession d'un collectionneur. Toutefois aucune œuvre de ce type n'est actuellement connue à Amiens. Le comte de Bastard faisait donc vraisemblablement référence à un objet adoptant la même formule iconographique, sans qu'il partage nécessairement la même technique. Il pourrait s'agir du Christ Saint-Saulve, un grand crucifix du XII^e siècle en bois sculpté et doré, qui orne depuis le XIII^e siècle la troisième chapelle nord de la cathédrale Notre-Dame d'Amiens anciennement dédiée à saint Michel archange³⁴.

Diverses hypothèses ont été avancées pour expliquer l'origine d'une telle iconographie du Christ en croix et sa résurgence dans l'œuvre de Limoges entre la fin du XII^e et le début du XIII^e siècle. Paul Thoby justifiait ce goût pour les robes par la possibilité qu'elles offraient aux émailleurs de couvrir de larges surfaces d'émail, et de créer ainsi des objets d'autant plus chatoyants³⁵. S'appuyant sur l'étude des trois exemplaires conservés à Stockholm et Oslo³⁶, Britt-Marie Andersson a suggéré l'existence d'un lien étroit entre cette iconographie

et le contexte de la christianisation de la Scandinavie. Des émaux limousins furent acheminés en Suède méridionale dès la première moitié du XIII^e siècle et leur importation s'intensifia dans la deuxième moitié du siècle et jusqu'au début du XIV^e siècle³⁷. Il semble que l'ordre cistercien ait joué un rôle clé dans l'acquisition et la diffusion de ces œuvres. Britt-Marie Andersson a suggéré que les cisterciens de l'abbaye de Nydala étaient peut-être à l'origine de l'acquisition des deux croix processionnelles de l'église de Nävelsjö actuellement au Musée historique à Stockholm³⁸.

Avant elle, certains chercheurs avaient déjà attribué le succès des Christ à la tunique en Suède à l'usage, répandu dans les églises scandinaves, de revêtir les crucifix de bois sculpté de costumes d'étoffe³⁹. Andersson a supposé que l'iconographie du Christ à la tunique couronné dans l'œuvre de Limoges

25. Andersson 1980, particulièrement p. 19-22 et reproductions p. 57, fig. 26 ; p. 58, fig. 27 A-B ; p. 59, fig. 28 ; Taburet-Delahaye 1995b, p. 184-185, fig. 49a. D'autres images sont disponibles en ligne à l'adresse <http://mis.historiska.se>

26. Grimouard de Saint-Laurent 1869, pl. p. 357 ; Lapkovskaya 1971, pl. 16 ; Andersson 1980, p. 60, fig. 29 ; Taburet-Delahaye 1995b, p. 184-185 ; Nekrasova 2009, n° 16 p. 68. Les pieds de ce Christ semblent avoir connu une restauration.

27. Taburet-Delahaye 1995b, n° 49, p. 184-185, fig. en couleurs p. 184, références bibliographiques p. 185.

28. Leurs références qui suivent sont issues de la notice Taburet-Delahaye 1995b, p. 185, note 4. Des images de ces œuvres sont disponibles en ligne sur les sites des différentes institutions mentionnées.

29. Décrit par Gauthier 1948, p. 34, n° 33 : « Christ d'applique - Cluny, cat. 4.519 » d'une hauteur de 160 mm en cuivre fondu, repoussé et champlevé d'émail. La robe recouvrant entièrement le corps a interpellé les auteurs qui y virent une « curieuse survivance archaïque ».

30. Caudron 1976, p. 140 sq.

31. Swarzenski - Netzer 1986, n° 23.

32. Bugge 1927, fig. p. 204 ; Andersson 1980, p. 21.

33. Anderson 1980, p. 21 et p. 60, fig. 31 ; Zuchold 1993, n° 84.

34. Plusieurs églises romanes des Pyrénées-Orientales conservent des œuvres analogues, notamment à Angoustine.

35. Thoby 1959, p. 145.

36. Parmi les travaux consacrés à ces œuvres, citons Ugglas 1915 ; Cinthio 1949, p. 228-268 ; Andersson 1968, p. 289-330.

37. *Ibid.*, p. 5. Notons en outre que l'un des deux crucifix actuellement au Musée national de Stockholm fut d'abord conservé au Musée de l'Université de Lund ; c'est là qu'il se trouvait lorsque Paul Thoby l'étudia. Voir Thoby 1959, p. 145 et pl. CIV, fig. 228.

38. Andersson 1980, p. 5. La découverte de deux pièces de monnaie médiévales suédoises, dissimulées lors du montage de l'une des croix, a permis à l'auteur de démontrer que ces œuvres se trouvaient très probablement sur le territoire suédois dès le XIII^e siècle.

39. Andersson 1980, p. 22 cite un extrait de *maldagar* islandais au sujet de l'église de Gardar, qui exposait « un Christ habillé de trois robes et portant une ceinture d'argent autour de la taille ». Ce texte a été édité dans Hinu Islenska Bokmenta félagi Copenhague (éd.), *Diplomatarium Islandicum*, 1857-1928, t. III, n° 69 et t. IV, n° 196.



Fig. 10. - Détail de l'une des deux croix de l'église de Nävelsjö, vers 1195-1210 Stockholm, Statens Historiska Museet, Inv. n° 10603-1. © Gunnel Janson, SHM, 19.03.1995.



Fig. 11. - (à g.) Crucifix, fin du XII^e - début du XIII^e siècle. Oslo, Kulturhistorisk Museum, Inv. n° C 21 300. © 2016 Kulturhistorisk museum, UiO / CC BY-SA 4.0.

Fig. 12. - Crucifix, vers 1200. Londres, Victoria & Albert Museum, Inv n° 834.1891 (avec l'aimable autorisation du Victoria & Albert Museum).



aurait trouvé sa source dans l'art royal ottonien. Les empereurs du Saint-Empire avaient obtenu du pape de Rome le droit de revêtir certains ornements épiscopaux lors des cérémonies du sacre, faisant ainsi référence aux rois bibliques et alliant à la dignité impériale une fonction spirituelle. L'imprégnation visuelle exercée par le cérémonial du sacre aurait ensuite incité les artistes à transférer cette iconographie royale vers celle de la Crucifixion⁴⁰. Les Christ à la tunique revêtent effectivement un costume inspiré par la paramentique épiscopale - aube, tunique et dalmatique. Alliés à la couronne, ces ornements renvoient clairement au caractère royal et sacerdotal du Christ⁴¹.

Également frappants sont les yeux grands ouverts de ces Christ et leur posture exempte de souffrance. L'impression de sérénité qu'ils dégagent, bien éloignée du supplice du calvaire, s'inscrit dans la tradition des plus anciennes images de la Crucifixion, qui avaient pour but d'anticiper la victoire du Christ sur l'enfer plus que la réalité de sa mort. De telles représentations sont connues sous le nom de *Christus triumphans*, c'est-à-dire en gloire. Ainsi que l'a noté Britt-Marie Andersson, le succès de cette image fut particulièrement intense en Scandinavie où les crucifix triomphaux se sont perpétués jusqu'à la fin du XIIIe siècle tout en s'enrichissant d'éléments nouveaux⁴². Le goût du clergé scandinave pour les Christ glorieux aurait été justifié par la nécessité d'imposer à un peuple familier d'un panthéon immortel et glorieux une image victorieuse, sans doute plus apte à convertir que l'image d'un Dieu mort sur la croix. Cela expliquerait pourquoi les crucifix retrouvés en Scandinavie datés des XIIe et XIIIe siècles relèvent majoritairement du corpus des Christ glorieux⁴³. Toutefois, si les usages ecclésiastiques locaux ont certainement justifié le succès et l'implantation durable d'un tel type iconographique en Suède, il nous paraît peu convaincant de situer son apparition en Scandinavie et de supposer sa diffusion ultérieure vers les ateliers limousins. Il semble beaucoup plus probable que le clergé suédois, dont certains membres de renom avaient séjourné en France et notamment à Paris⁴⁴, ait sélectionné parmi les pièces limousines en circulation les œuvres les plus à même de correspondre aux attentes de l'Église de Suède.

Datation stylistique

Nous avons tenté d'affiner la datation approximative du XIIIe siècle avancée par Auguste de Bastard en nous appuyant sur des comparaisons stylistiques. Dans cette entreprise nous avons considéré séparément la croix et la figure du Christ qu'elle supporte.

Le décor de la croix est tout à fait représentatif des émaux limousins de la fin du XIIe et du début du XIIIe siècle. Les châsses-reliquaires, mais également les plaques d'applique, qui présentent de larges espaces ornés de motifs géométriques,

constituent autant d'éléments de comparaison probants. De nombreuses œuvres datées des années 1200-1215 emploient un émail bleu de nature analogue, d'aspect parfois assez hétérogène ; leurs fonds ponctués de petits médaillons polylobés attestent la même capacité des artisans d'insérer plusieurs couleurs au sein d'une même logette. Plusieurs œuvres présentent en outre des nimbes polychromes entourés de nuées et surmontés du titulus et de la droite divine⁴⁵.

Plusieurs traits stylistiques rapprochent notre Christ des autres exemplaires « à la tunique » évoqués plus haut. Tous relèvent de la production limousine des dernières années du XIIe et du tout début du XIIIe siècle et leur datation est généralement estimée vers 1190-1200⁴⁶.

Le Christ du Louvre était le seul exemplaire que Paul Thoby datait du XIIe siècle, époque à laquelle il estimait que la tunique avait presque complètement disparu de l'iconographie de la Crucifixion. Il attribua donc au XIIIe siècle les autres exemplaires dont il avait connaissance⁴⁷. Bien qu'il ait perdu sa croix et soit en partie fragmentaire - les pieds et la main droite ont disparu - toutes les publications en ont souligné l'exceptionnelle qualité. Elisabeth Taburet-Delahaye a suggéré que le Christ du Louvre avait été probablement conçu dans le même atelier que les crucifix très similaires conservés à Stockholm et au musée de l'Ermitage ; tous les quatre pourraient dater de la dernière décennie du XIIe ou du début du XIIIe siècle⁴⁸. Leurs analogies stylistiques nous incitent à inscrire le Christ de la collection Gazeau dans la même période, soit les années 1190-1210. Toutefois la nature de l'émail bleu sombre et le style de l'objet ont suggéré à Frédéric Tixier d'envisager une datation légèrement plus récente, peut-être des années 1215-1225⁴⁹.

Les Christ à la tunique partagent un aspect général très similaire : une posture hiératique imprégnée de l'esthétique romane, un visage ovale et régulier entouré d'une barbe et

40. Andersson 1980, p. 20.

41. Ps. 23, 8-10 ; 109, 4.

42. Andersson 1980, p. 21.

43. Andersson 1980, p. 22. L'auteur estimait que ces œuvres avaient été expressément commandées par le clergé suédois, hypothèse d'abord formulée par Blindheim 1972, p. 74-104.

44. L'évêque Brynolf de Sara y séjourna dix-huit ans, comme l'indique Andersson 1980, p. 7.

45. De très nombreux éléments de comparaison sont consultables dans le second tome du Corpus des émaux méridionaux. Comparer en particulier avec la plaque de reliure du Metropolitan Museum of Art à New York, Inv. n° 17.190.757.

46. Taburet-Delahaye 1995b, n° 49 p. 184 ; Nekrasova 2009, n° 16 p. 68.

47. Thoby 1959, p. 125. La datation actuellement retenue pour cette œuvre est 1195-1210.

48. Taburet-Delahaye 1995b, p. 184.

49. Nous espérons que des analyses permettront de préciser ces différentes hypothèses de datation.

d'une chevelure aux mèches assouplies à leurs extrémités. Leurs proportions sont très similaires, avec une tête massive couronnant un corps relativement étroit⁵⁰ ; ils présentent généralement la même posture frontale, alors qu'un déhanchement anime celui du Louvre. Au contraire des Christ du Louvre, de l'Ermitage, de Stockholm et de Berlin qui tournent légèrement la tête vers la gauche, le Christ de la collection Gazeau regarde droit devant lui - caractéristique qu'il partage notamment avec les exemplaires de Londres, de Boston et d'Oslo.

Il convient toutefois de noter, en dépit de ces similitudes, plusieurs différences de facture et de décoration qui distinguent le Christ Gazeau des autres pièces du corpus. Les deux Christ de Stockholm, ceux du Louvre et de l'Ermitage sont vêtus d'une tunique comportant des bandes d'orfrois à fond vermiculé, serties de multiples cabochons de verre et de pierres semi-précieuses alternant avec des perles d'émail. Britt-Marie Andersson avait déjà observé que les exemplaires de Berlin et d'Oslo présentent un travail décoratif légèrement moins élaboré, quoiqu'ils possèdent également des incrustations de pierres⁵¹. Ces ornements sont absents du Christ Gazeau qui se caractérise par une plus grande simplicité : ni fond vermiculé ni gemmes n'ornent la tunique, à l'exception d'un cabochon de pâte de verre bleu clair au niveau de la ceinture. Si le motif ornant le col adopte la même forme semi-circulaire que sur les autres œuvres, il est ici seulement gravé de motifs de fuseaux et dépourvu de cabochons. Notre Christ porte en outre une couronne de forme simplifiée, dépourvue de la croix centrale et des cabochons que l'on observe sur les Christ de Stockholm et de l'Ermitage.

Il paraît donc à première vue imprudent d'attribuer cette œuvre au même atelier que les plus luxueux exemplaires du corpus. Toutefois la grande finesse des traits du visage, notamment le modelé du nez, de la bouche et des oreilles ainsi que le traitement abouti de la chevelure révèlent le travail d'un artisan expérimenté et nous dissuadent de considérer cette œuvre uniquement comme une banale copie exécutée d'après la connaissance de modèles prestigieux. Le crucifix Gazeau véhicule la même formule iconographique, quoique interprétée de manière plus mesurée, ce dont témoigne la sobriété ornementale de la robe et de la couronne ainsi que l'absence des trois vêtements liturgiques superposés : seuls deux sont ici visibles.

Trois exemplaires d'une moindre richesse décorative attestent ainsi la production de Christ à la tunique de facture plus sobre, un groupe auquel il nous semble raisonnable de rattacher le crucifix Gazeau. Ainsi, les Christ du Victoria & Albert Museum à Londres, du Museum of Fine Arts à Boston et du Kulturhistorisk Museum à Oslo sont revêtus d'une dalmatique bleue serrée par une ceinture à deux cordons, couvrant une tunique vert pâle parfois parsemée de points rouges (fig. 11

et 12). Les exemplaires de Londres et d'Oslo comportent le même cabochon bleu clair au milieu de la ceinture, élément qui a disparu du Christ de Boston⁵². Le Christ du Victoria & Albert Museum présente en outre un nimbe identique, dont la croix bicolore rouge et jaune est entouré de nuées polychromes (fig. 12). Tous les quatre présentent des proportions similaires, un traitement analogue des drapés et de la couronne⁵³ ; la seule divergence concerne le décor du col, émaillé d'un fond vert rehaussé de médaillons rouges et jaunes sur les Christ de Boston, de Londres et d'Oslo (figs. 11-12). Il faut noter en outre que le crucifix Gazeau s'en distingue nettement par la finesse des traits et la qualité du modelé du visage (figs. 4-5).

Nous avons évoqué plus haut l'hypothèse d'une datation légèrement plus tardive du Christ Gazeau, induite par son style, soit les années 1215-1225. Le temps de diffusion des modèles les plus prestigieux à travers l'Europe et l'influence visuelle qu'ils ont exercée pourrait expliquer l'apparition d'exemplaires quelque peu moins luxueux dans les décennies qui suivirent. De telles œuvres nous permettent ainsi d'imaginer la création d'exemplaires au moindre coût de revient en marge d'une production de très grand luxe, les ateliers s'adaptant à une demande nouvelle émanant de commanditaires moins fortunés⁵⁴.

Fonction, transformations et circulation

Par comparaison avec les autres exemplaires du corpus, il est possible de mieux discerner quelle fonction revêtait originellement le crucifix de la collection Gazeau. Les deux croix de l'église de Nävelsjö conservées au Musée national de Stockholm, ainsi que l'indique leur hampe, étaient utilisées comme croix de procession. Il est plus délicat d'affirmer la fonction liturgique exacte des exemplaires aujourd'hui dépourvus de leur croix.

50. Le Christ du Kunstgewerbemuseum à Berlin semble mieux proportionné avec un visage moins imposant.

51. Andersson 1980, p. 21. Le vêtement du Christ d'Oslo lui sembla « moins complexe » et celui de Berlin de facture « moins aboutie » ; en effet ils ne présentent pas de bandes à fond vermiculé.

52. Seul subsiste à cet endroit un trou, vestige du sertissage d'un cabochon.

53. La forme et le décor de la couronne du Christ de Berlin, en tous points identiques, trahissaient la même recherche de simplicité. La seule image de ce crucifix est celle, en noir et blanc, publiée dans Andersson 1980, fig. 31.

54. Il faut toutefois rappeler ici que les deux magnifiques croix de procession aujourd'hui conservées à Stockholm avaient été acquises pour une église paroissiale de Nävelsjö. Britt-Marie Andersson s'interrogeait déjà sur les raisons d'une telle commande, émanant manifestement d'un commanditaire important au bénéfice d'une communauté au rayonnement relativement faible.

Une telle fonction est certes plausible pour les Christ du Louvre et de l'Ermitage, auxquels leurs grandes dimensions auraient garanti une bonne visibilité, mais l'hypothèse de croix d'autel, voire d'applics murales dans un cadre dévotionnel privé, ne doit pas écartée.

L'aspect relativement sobre du crucifix Gazeau comparé aux grandes croix de Nävelsjö pose, par ailleurs, la question de son aspect d'origine. En effet, la plupart des croix de procession et d'autel conservées - qu'elles soutiennent un Christ à la tunique ou non - présentent habituellement des décors latéraux, sous forme de figures en buste ou en pied représentant la Vierge Marie, saint Jean, parfois les quatre évangélistes. Or la finition des extrémités de la croix atteste qu'elle n'a jamais été pourvue de figures rapportées. Une nouvelle fois le crucifix du Victoria & Albert Museum fournit un précieux élément de comparaison : de dimensions similaires, sa croix est dépourvue de figures rapportées (fig. 12), ce qui confère aux deux œuvres un aspect similaire et nous incite à y voir deux témoins d'un même type d'objets à la forme et au décor simplifiés ⁵⁵.

Plus étonnant est le fait que l'extrémité inférieure de la croix a été recoupée. Alors que les bordures sont d'ordinaire biseautées ou légèrement arrondies (qu'y subsiste ou non la dorure d'origine), le pied présente une découpe nette et des marques de sciage. Le liseré gravé de guillochis qui orne le pourtour du reste de l'objet est ici absent, tout comme les cloisons qui délimitaient la partie basse des logettes. A cet endroit l'émail médiéval a presque entièrement disparu et a été largement restauré, tandis que la dorure des cloisons a quasiment disparu (figs. 1-2). Un dommage irrémédiable a sans doute justifié cette intervention qui n'implique pas forcément un changement de fonction de l'objet.

Si l'on compare notre crucifix à celui, complet, du Victoria & Albert Museum, on remarque qu'il lui manque la partie qui devait accueillir le crâne d'Adam. L'élément en forme de bulbe allongé qui apparaît sous les pieds du Christ est visiblement le dernier vestige d'un tel décor, qui devait surmonter le crâne d'Adam de manière analogue à ce que l'on observe sur le crucifix de Londres (figs. 2 et 12) ⁵⁶. La comparaison de ces deux croix suggère cependant que seul un petit fragment a été coupé. Le crucifix du Victoria & Albert Museum possède un pied court ; l'emplacement réservé des rivets et les logettes intactes attestent que c'était là son état d'origine.

Lorsqu'il présente les caractéristiques majeures des croix d'émail limousines du XIII^e siècle, Paul Thoby expliqua la disparition d'un grand nombre de ces œuvres par la dégradation de leur âme de bois, occasionnant la dispersion des pièces qui les composaient. Il constata par conséquent que la plupart des croix conservées étaient soit incomplètes, soit remontées de façon irrégulière. Si l'auteur ne s'étendait pas davantage sur ce point,

son intuition nous paraît pourtant déterminante pour l'étude du crucifix Gazeau. Plusieurs aspects techniques soulèvent en effet une question essentielle. S'agissait-il d'un ensemble cohérent dès son origine, ou est-ce le fruit du remontage tardif de deux objets médiévaux ?

Nous avons observé que la surface de la croix comporte une réserve au contour gravé, délimitant un espace accueillant fidèlement la figure du Christ et tenant compte de la forme de son vêtement (fig. 2). Il faut pourtant noter que les dimensions du Christ excèdent celles de la croix : l'extrémité des trois derniers doigts de la main gauche a été maladroitement repliée sans que l'on parvienne à adapter la figure à la largeur de la croix (fig. 8). Au contraire, le Christ du Victoria & Albert Museum, qui conserve sa croix d'origine, lui est parfaitement proportionné et les mains n'en dépassent pas (fig. 12).

Faut-il pour autant supposer que le Christ et la croix n'étaient pas conçus l'un pour l'autre dès leur origine ? Cela paraît à première vue peu convaincant. Il faudrait imaginer qu'il existait deux crucifix très similaires - peut-être issus d'un même atelier - ayant perdu chacun l'un de leurs éléments. On aurait tardivement ré-assemblé une croix avec un Christ à la tunique. Toutefois la grande rareté de ces objets infirme cette hypothèse. Si des antiquaires ou des collectionneurs ont pu procéder à de tels remontages, l'inscription au dos de la croix suggère que les deux éléments de l'objet se trouvaient déjà assemblés lorsque Auguste de Bastard l'eut en mains. Bien que sa notice décrive « un Christ » et non un crucifix, il aurait sans nul doute mentionné son acquisition en deux temps et son remontage ultérieur. Plus vraisemblablement, les écarts de dimensions constatés au niveau des bras pourraient être attribués au mode de fonctionnement des ateliers, où chacune des pièces étaient conçues séparément puis assemblées ⁵⁷.

Lorsqu'une pièce a séjourné en terre ou souffert de mauvaises conditions de conservation, il est fréquent que la couche d'émail se désolidarise de son support de cuivre. Bien que notre objet présente un très bon état de conservation, témoin des excellentes conditions dans lesquels il nous est parvenu, la surface de la croix souffre de quelques petites lacunes d'émail. On les remarque notamment sous le médaillon

55. Le Christ du Kunstgewerbemuseum de Berlin pourrait avoir appartenu à ce groupe bien qu'il eut perdu sa croix d'origine, remplacée par un support de bois. Les archives photographiques attestent que sa facture était plus aboutie, intégrant des cabochons sur l'avant de la robe. Il faudrait alors situer cette pièce à mi-chemin entre les œuvres très luxueuses et les exemplaires plus courants.

56. Cette restitution demeure toutefois hypothétique. Le crâne d'Adam est absent du crucifix conservé dans le trésor de l'église de Trehörna (Östergötland), qui représente seulement une représentation allégorique du calvaire. Voir Andersson 1980, p. 88, pl. II.

57. Biron - Dandridge - Wypyski 1995a, p. 53.

situé sous le bras droit du Christ, sur le côté gauche du nimbe, au niveau de la première phalange de l'index de la droite divine. Plusieurs de ces lacunes ont fait l'objet de restaurations maladroites au moyen d'une pâte brune ou verte de nature indéfinie : autour des pieds et sur le médaillon situé sous le bras gauche du Christ, autour du losange ornant le bras gauche de la croix, ainsi qu'aux extrémités du losange situé juste au-dessus, à droite du losange extérieur, du côté droit et autour des lettres du titulus.

Cette pâte verdâtre est omniprésente sur l'objet, quoique en très petites quantités. Si l'examen visuel exclut d'emblée l'utilisation d'émail, seule une analyse physico-chimique permettra de connaître sa composition exacte. Il est en effet très difficile de ré-émailler une pièce ancienne. Comme nous l'avons vu, l'émail se vitrifie aux alentours de 800-900°C ; ré-émailler l'objet pour combler ces lacunes aurait à coup sûr provoqué la destruction du reste de l'émail médiéval au moment de la cuisson. Le restaurateur a donc opéré avec prudence. La date d'adjonction de cette pâte est une autre inconnue. Par comparaison avec les restaurations que l'on observe généralement sur les pièces médiévales, il semble que ces restaurations peuvent être attribuées au XIX^e siècle, une hypothèse convaincante d'autant plus si l'objet avait conservé une fonction liturgique, qui nécessitait d'être préservé en l'état.

Sur la plupart des pièces médiévales, les yeux étaient habituellement formés d'une goutte d'émail noir - c'est le cas, par exemple, des Christ à la tunique de Boston, de Londres et d'Oslo (figs. 11-12). Or les yeux du Christ Gazeau sont constitués de deux petites billes de verre bleu foncé. Si l'adjonction tardive de ces éléments demeure envisageable, il convient de garder à l'esprit que ce matériau se rencontre dans plusieurs œuvres médiévales sans qu'il soit toujours possible d'affirmer qu'il s'agit là de restaurations modernes. De plus, ces billes de verre bleu étant montées à jour, il paraît peu probable qu'un propriétaire ait procédé au percement des orbites afin de mettre en place des yeux de verre, dont la transparence n'est visible qu'en lumière rasante ⁵⁸.

Les cabochons ornant la couronne ont visiblement subi une restauration. Ils sont disposés sans recherche de symétrie des couleurs, et l'élément central tranche par son opacité et sa couleur vert olive assez terne. Un matériau analogue a été utilisé pour combler les lacunes de la croix et de la tunique (en particulier sur le côté gauche et en son centre) ; il semblerait donc que cet élément soit un ajout tardif, sans doute serti pour remplacer le cabochon central disparu.

Les deux petits cabochons bleu clair qui apparaissent aux extrémités de la couronne semblent bien d'origine, de même que celui qui orne la ceinture ; en revanche les cabochons de verre bleu foncé pourraient être des ajouts tardifs ⁵⁹ (figs. 3-5). Peut-être la couronne était-elle ornée à l'origine uniquement de

cabochons bleu clair tels qu'on peut les observer sur plusieurs Christ du Musée national du Moyen Age à Paris ⁶⁰.

Face à un objet d'une telle qualité artistique, et au vu de son éventuel remontage, la question de l'authenticité s'impose. A ce titre la provenance romaine de l'objet évoquée par l'inscription - bien qu'avec incertitude - pourrait susciter la méfiance. Il est vrai que l'Italie a été un creuset de faux objets limousins, tout particulièrement au XIX^e siècle ; cependant l'examen de l'objet ne laisse guère place au doute quant à son authenticité. Les Christ faisaient en outre partie des pièces les moins intéressantes à falsifier, loin derrière les crosses, les châsses reliquaires et les pyxides. Plus exceptionnels, ils formaient un corpus mieux délimité et les faux étaient par conséquent moins faciles à revendre.

Il est en revanche tout à fait vraisemblable que le crucifix Gazeau ait séjourné à Rome, peut-être même dès l'époque médiévale. Le succès de l'œuvre de Limoges fut si vif que des pièces émaillées ont commencé à circuler largement dès le XII^e siècle, en Europe d'abord et jusqu'en Scandinavie, puis au Proche-Orient et dans le monde slave à la faveur des missions religieuses et des ambassades, circulation dont les Etats latins d'Orient et de Terre Sainte constituèrent une plaque tournante essentielle ⁶¹. Le succès des émaux limousins auprès de la cour pontificale soutint largement leur diffusion en Italie dès la fin du XII^e siècle, notamment sous l'impulsion de grands commanditaires tels le pape Innocent III et le cardinal Guala Bicchieri ⁶².

Conclusions

Aux Christ à la tunique déjà documentés vient désormais s'ajouter celui de la collection J. Gazeau. Cette œuvre originale, qui constitue un important jalon de ce corpus restreint, mérite à ce titre une analyse approfondie.

L'étude comparée des Christ à la tunique permet de définir à grands traits deux principaux groupes. Les grands Christ à la robe gemmée dont les orfrois présentent souvent des fonds vermiculés constituent les pièces les plus prestigieuses ; certaines comportent encore leur croix potencée ornée de figures rapportées. A ce premier ensemble se rattachent les

58. Lorsque l'objet est assemblé ; nous avons pu réaliser des photographies à contre-jour du visage du Christ, qui montrent bien la transparence des yeux.

59. Tout comme nous l'avons évoqué pour les yeux, suivant un avis émis par le Pr. Frédéric Tixier.

60. Inv. n° Cl. 23671 ; Cl. 14682.

61. Boehm 1995, p. 45-46. Taburet-Delahaye 1995a, p. 46, fig. 17 signale une plaque de reliure en œuvre de Limoges conservée au monastère Sainte-Catherine du Sinai depuis le XIII^e siècle.

62. Boehm 1995, p. 44.

deux croix de Nävelsjö conservées au Musée historique de Stockholm, la croix de la Walters Art Gallery à Baltimore, et les Christ des musées du Louvre et de l'Ermitage. S'y ajoute un ensemble de pièces de dimensions plus modestes, sans gemmes ni fonds vermiculés, dont le vêtement et la couronne adoptent des formes simplifiées. Leur croix, lorsqu'elle est conservée, est parfois pourvue de figures rapportées. De ce groupe relèvent les crucifix du Kulturhistorisk Museum d'Oslo et du Victoria & Albert Museum, celui désormais perdu du Kunstgewerbemuseum de Berlin ainsi que les exemplaires du Museum of Fine Arts de Boston et du Musée de Cluny à Paris. Par ses dimensions, son style et la nature de son décor il convient de rattacher à ce second groupe le crucifix de la collection Gazeau. Il y occupe néanmoins une place singulière au vu de sa grande maîtrise technique et de la qualité de son exécution, impression que renforce son excellent état de conservation.

Bien que sa datation précise soulève des incertitudes, l'œuvre peut être rattachée sans grande hésitation aux premières décennies du XIII^e siècle. Il s'agissait vraisemblablement à l'origine d'une croix de procession ou d'autel. Elle fut sciée

suite à un dommage irréversible, faisant disparaître le motif du crâne d'Adam qui ornait probablement sa partie inférieure. Au vu de ses caractéristiques techniques, l'hypothèse d'un objet constitué de deux éléments tardivement assemblés doit être sérieusement prise en considération.

Outre le témoin qu'il constitue pour l'étude technique et stylistique des émaux méridionaux du début du XIII^e siècle, cet objet se révèle par ailleurs essentiel pour l'historiographie et l'histoire des collections, puisqu'il fut la propriété du comte Auguste de Bastard et qu'une inscription atteste son passage entre les mains d'Alexandre Mège.

Des restaurations diverses ont probablement eu lieu à une époque contemporaine de son acquisition, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Pour le confirmer il faudrait encore étudier la nature de ces matériaux de restauration, entreprise qui nécessitera une analyse physico-chimique. Quoi qu'il en soit, l'aboutissement technique, la qualité plastique, l'iconographie singulière et le bel état de conservation sont autant d'éléments qui nous font espérer que ce Christ, dûment étudié, aura bientôt sa place dans un musée selon le souhait de sa propriétaire.

Remerciements

Cette étude n'aurait pu voir le jour sans le précieux concours de nombreuses personnes, qui ont contribué à ma recherche de manières aussi diverses qu'indispensables. Puisse chacune d'entre elles trouver ici l'expression de ma sincère gratitude.

Maître Elie Morhange, commissaire-priseur à Drouot, et M. Ludovic Miran, bibliographe-expert, qui m'ont signalé l'existence de l'œuvre et m'ont permis de rencontrer Mme Françoise Gazeau, sa propriétaire,

Mme Françoise Gazeau, qui m'a accueilli très chaleureusement à plusieurs reprises, et m'a permis de consacrer, dans les meilleures conditions, tout le temps nécessaire à l'étude de cette œuvre,

Mme Elisabeth Taburet-Delahaye, Directrice du Musée de Cluny - musée national du Moyen Âge à Paris, et Mme Christine Descatoire, Conservatrice en chef du patrimoine, directrice de la collection d'orfèvrerie médiévale du

Musée de Cluny - Musée national du Moyen Âge à Paris, qui ont fait preuve de beaucoup d'attention et de bienveillance vis-à-vis de ce projet,

M. le Pr. Frédéric Tixier, maître de conférence en histoire de l'art médiéval (Université de Nancy) pour sa disponibilité et les conseils avisés qu'il a apportés à mon travail,

Elisabeth Goussard (doctorante contractuelle à l'École Pratique des Hautes Études - UMR 8546 - PSL) et Simon Ducros (École du Louvre) qui m'ont apporté leur avis ainsi que d'utiles suggestions bibliographiques,

Mme Marie-France Lacoue-Labarthe, Présidente de la Société archéologique de Bordeaux, et M. le Pr. Robert Coustet, Président d'honneur, qui ont rendu possible la présentation de cette recherche auprès de la Société archéologique de Bordeaux, ainsi que la direction des publications qui m'a offert de publier ici le résultat de mes travaux.

Bibliographie

- Andersson 1968 : Aron Andersson, *L'art scandinave II*, Saint-Léger Vauban, p. 289-330.
- Andersson 1980 : Britt-Marie Andersson, « Émaux limousins en Suède : les chasses, les croix », *Antikvariskt Arkiv* 69, Stockholm.
- Barbier de Montault 1898 : Xavier Barbier de Montault, « Un crucifix habillé du XIII^e siècle », *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* 20-1, p. 573-583.
- Biron - Dandridge - Wypyski 1995a : Isabelle Biron, Pete Dandridge et Mark T. Wypyski (avec la collaboration de Michel Vandevyver), « Le cuivre et l'émail : techniques et matériaux », in Elisabeth Taburet-Delahaye et Barbara Drake Boehm (dir.), *L'Œuvre de Limoges. Émaux limousins du Moyen Âge*, Paris, Réunion des Musées nationaux - New York, Metropolitan Museum of Art, p. 48-62.
- Biron - Dandridge - Wypyski 1995b : Isabelle Biron, Pete Dandridge et Mark T. Wypyski (avec la collaboration de Michel Vandevyver), « La composition des émaux : analyse en laboratoire », in Elisabeth Taburet-Delahaye et Barbara Drake Boehm (dir.), *L'Œuvre de Limoges. Émaux limousins du Moyen Âge*, Paris, Réunion des Musées nationaux - New York, Metropolitan Museum of Art, p. 446-449.
- Boehm 1995 : Barbara Drake Boehm, « Opus lemovicense. La diffusion des émaux limousins », in Elisabeth Taburet-Delahaye et Barbara Drake Boehm (dir.), *L'Œuvre de Limoges. Émaux limousins du Moyen Âge*, Paris, Réunion des Musées nationaux - New York, Metropolitan Museum of Art, p. 40-47.
- Bulletin du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de France, vol. III, 1855-1856.
- Gauthier 1948 : Serge Gauthier (dir.), *Émaux limousins XII^e, XIII^e, XIV^e siècles*. Catalogue de l'exposition du Musée municipal de Limoges, 15 mai - 20 septembre 1948, Limoges.
- Caudron 1976 : Simone Caudron, « Émaux champlévés de Limoges et amateurs britanniques au XVIII^e siècle », *Bulletin de la Société archéologique du Limousin* 103, p. 137-168.
- Cinthio 1949 : Erik Cinthio, « Étude sur un crucifix roman », *Meddelanden från Lunds Universitets Historiska Museum*, p. 228-268.

- Durliat 1989 : Marcel Durliat, « La signification des majestés catalanes », *Cahiers Archéologiques* 37, p. 69-95.
- Grimouard de Saint-Laurent 1869 : Grimouard de Saint-Laurent, « Iconographie de la croix et du crucifix », *Annales archéologiques* 26, p. 357-379.
- Hinu Islenzka Bokmenta félagi Copenhague (éd.), *Diplomatarium Islandicum*, 1857-1928
- Lapkovskaia 1971 : E. A. Lapkovskaia, *L'art appliqué du Moyen Âge au Musée de l'Ermitage. Œuvres en métal*, Moscou.
- Martin Blindheim, *Skandinaviske krusifiks med verdighetstegn* (Antikvariskt Arkiv 26), 1972, p. 74-104.
- Nekrasova 2009 : Ekaterina H. Nekrasova : *Пазурь и золото лиможа эмали XII-XIV веков* (D'azur et d'or. Émaux de Limoges des XII^e-XIV^e siècles).
- Swarzenski-Netzer 1986 : Hanns Swarzenski et N. Netzer, *Catalogue of Medieval Objects in the Museum of Fine Arts, Boston : Enamels and Glass*, Boston.
- Taburet-Delahaye 1995a : Elisabeth Taburet-Delahaye, « Naissance et évolution de l'œuvre de Limoges », in Elisabeth Taburet-Delahaye et Barbara Drake Boehm (dir.), *L'Œuvre de Limoges. Émaux limousins du Moyen Âge*, Paris, Réunion des Musées nationaux - New York, Metropolitan Museum of Art, p. 33-39.
- Taburet-Delahaye 1995b : Elisabeth Taburet-Delahaye, « Christ d'applique », in Elisabeth Taburet-Delahaye et Barbara Drake Boehm (dir.), *L'Œuvre de Limoges. Émaux limousins du Moyen Âge*, Paris, Réunion des Musées nationaux - New York, Metropolitan Museum of Art, n° 49, p. 184-185.
- Thoby 1959 : Paul Thoby, *Le crucifix des origines au concile de Trente*, Bellanger, Nantes.
- Uggla 1915 : Carl R. af Ugglas, *Gotlands medeltida träskulptur t.o.m. höggotikens inbrott*, Stockholm.
- Zuchold 1993 : G.-H. Zuchold, *Der « Klosterhof » des Prinzen Karl von Preussen im Park vom Schloss Glienicke in Berlin. Katalog der von Prinz Karl von Preussen im « Klosterhof » Aufbewahrten Kunstwerke*, Berlin.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CVII, année 2016, p. 79-103

Le site médiéval de Fauroux à Lugasson (Gironde)

*Jean-Claude Huguet
et Valérie Marache **

Le site de Fauroux est situé au cœur de l'Entre-deux-Mers, au nord de la commune de Lugasson, en bordure d'un plateau dominant un vallon. Le lieu est connu depuis le XIX^e siècle par la présence d'un souterrain refuge visité en partie par Léo Drouyn en 1854. Celui-ci n'a qu'une vue partielle de l'ouvrage car il est en grande partie obstrué¹. Un premier plan est proposé dans la Guyenne militaire en 1865². Il faut attendre les travaux de Jean Joseph Labrie en 1906-1907 pour avoir une vision quasi complète de l'ouvrage. Celui-ci y voit une cella gallo-romaine ou un cellier rattaché à un habitat présent sur le plateau. Lors de ses travaux, il n'a pas fini de déblayer l'une des galeries et son accès a été muré. Il fit plusieurs publications à la Société Archéologique de Bordeaux, mais ses carnets de fouille ont malheureusement disparu avec le détail de son intervention³. Dans les années 1980, l'étude du site est reprise par Stéphane Rousseau qui a dressé un plan des structures souterraines⁴. En 2005, lors d'une prospection inventaire concernant les communes de Frontenac et Lugasson⁵, nous avons alors dressé trois axes d'étude possible pour ce site :

- Une fouille de l'espace derrière la galerie murée : le mur ayant été enlevé, il apparaissait, semble-t-il, une salle nouvelle et il n'y avait pas de plafond rocheux. Cela laissait supposer l'existence d'un puits comblé depuis le sommet du plateau. Une fouille permettrait alors de connaître la date du comblement et peut-être aussi, celle de son utilisation.

- Une fouille au sommet du plateau pour trouver d'éventuels liens entre un habitat sur le plateau et le souterrain.

- Une exploration du bas du talus pour retrouver d'autres indices d'occupation.

A la fin de l'année 2008, une fouille clandestine a permis de vider le puits en grande partie ; le mobilier archéologique a été récupéré par le propriétaire du site⁶. C'est pour cette raison qu'a été entreprise cette nouvelle prospection visant à préciser les liens du souterrain avec son environnement immédiat sur le plateau. Dans le même temps, un four de potier a été mis à jour en mai / juin 2010, sur ce plateau, à 150 mètres environ du souterrain. D'autre part, le propriétaire ayant arraché la vigne sur la parcelle voisine du souterrain, il a été possible de mener une série de sondages à la pelle mécanique, entre août et octobre 2010, avant qu'une nouvelle plantation n'intervienne en 2011.

* Jean-Claude Huguet a assuré la conduite des opérations archéologiques et rédigé la partie correspondante de cet article ainsi que celle concernant le mobilier non céramique. Valérie Marache, céramologue au Centre Archéologique Préventive de Bordeaux-Métropole, a étudié la céramique et rédigé la partie correspondante.

1. ASPECT 1993, p. 69.

2. Drouyn 1865, tome 1, p. X et XI.

3. Labrie, 1907. Labrie 1908. Labrie 1909, p. 112-113, 126 et 135. Comptes rendus de séances de la Société Archéologique de Bordeaux : 13 octobre 1905 (t. 27, p. 102) ; 11 mai 1906 (t. 28, p. 12) ; 12 octobre 1906 (t. 28, p. 83) ; 14 décembre 1906 (t. 28, p. 88) ; 14 juin 1907 (t. 29, p. 18) ; 10 janvier 1908 (t. 30, p. 78 et 82).

4. Rousseau 1989, 1995a (article repris textuellement dans Rousseau 1995b), 1999a, 1999b, 2012.

5. Huguet 2005.

6. Rousseau 2012, p. 278.



Fig. 1. - Extrait de la carte IGN de Sauveterre de Guyenne N° 1637 E.

C'est l'ensemble de ces travaux réalisés en 2010 et 2011 que nous allons présenter, puis une étude du mobilier découvert et nous finirons en dressant des perspectives pour une meilleure connaissance du site (fig. 1).

Les opérations de fouille

La zone concernée se situe sur la parcelle 131 de la feuille ZI du cadastre de Lugasson. Cette parcelle est en pente douce et s'incline du nord vers le sud. Nous allons évoquer tout d'abord la fouille du four, puis les divers sondages menés sur le plateau en 2010 et 2011.

La fouille de sauvetage du four

Le labour profond avait fait remonter un fragment de crâne humain et des morceaux de poterie. Un décapage a montré qu'à environ 0,50 m de profondeur, le labour atteint le substrat calcaire. Ainsi, est rapidement apparue une zone de terre très noire contrastant avec la couleur blanchâtre du calcaire. Le décapage a ainsi permis de dégager, dans un premier temps, une zone ovale, orientée est-ouest d'environ 1,60 m de long sur 0,80 m de large correspondant à une sépulture. Mais l'apparition d'éléments rubéfiés nous a amené à élargir le sondage et à mettre à jour un four de potier.

La sépulture

La sépulture, implantée en grande partie dans la fosse d'accès du four, a dû entraîner la destruction d'une partie de l'alandier. Il faut remarquer que le crâne et la partie haute du

buste reposaient sur le substrat calcaire. Le crane semblait déporté vers le nord, peut-être par les labours. Les ossements sont plutôt mal conservés et se sont fortement fragmentés lors de leur dégagement. Le corps a été installé sur le dos, tête à l'Ouest. Les bras sont le long du corps avec les mains sur les hanches. Il semble être de petite taille, environ 1,30 m. Il s'agit d'un enfant d'environ 10 ans, d'après l'étude réalisée par l'anthropologue Christian Sculler⁷ (fig. 2).

Il a été impossible de retrouver les limites véritables de la fosse sépulcrale, comme de déterminer si certains fragments de céramique trouvés dans la chambre de chauffe pouvaient être mis en relation avec la sépulture. Il n'y a pas de clous pouvant attester la présence d'un cercueil. Il s'agit simplement d'une sépulture en plein terre. Elle est postérieure à l'utilisation du four, mais nous ne pouvons en dire plus pour sa datation. Pourquoi cette tombe est isolée et pourquoi la personne n'a pas été enterrée dans le cimetière qui n'est distant que d'un kilomètre ? Est-ce à mettre en relation avec un ensevelissement précipité lié à la Grande Peste ou à un épisode de la Guerre de Cent ans ? Il n'est pas possible de le préciser.

Le four de potier

Une fois enlevée la sépulture, le dégagement de la fosse d'accès et du laboratoire s'est fait par passages successifs d'environ 10 à 15 cm, ce qui a permis de vider progressivement la structure. Aucune couche particulière n'était visible dans le comblement de ce four : il était homogène comprenant une terre très noire avec de nombreux tessons de céramique, d'une couleur dominante entre le rouge et l'orange. Cette fosse d'accès est en pente, creusée dans le substrat calcaire, descendant vers la chambre de chauffe. A son extrémité occidentale, est apparue une petite fosse circulaire, remplie d'une terre grisâtre. Plus profonde que la chambre de chauffe, elle semble avoir été un silo, sans doute antérieur à l'aménagement du four. Le comblement grisâtre ne comportait aucun matériau archéologique et a été recoupé par le creusement du substrat calcaire pour aménager le four. A l'approche de l'alandier, les parois sont fortement rubéfiées (fig. 3).

La chambre de chauffe, outre la même terre noire et les fragments de céramiques, comportait de nombreuses pierres, dont une grande partie portait des traces de rubéfaction. Leur dégagement n'a pas permis de reconnaître une quelconque organisation, en particulier pour supporter une sole. Mais, au centre de la chambre de chauffe, deux blocs de pierre, juste posés sur le fond, qui pouvaient former un pilier central. Un espace d'environ une vingtaine de centimètres de large consti-



Fig. 2. - La sépulture d'enfant implantée dans la chambre d'accès du four (Cl. J-C Huguet).



Fig. 3. - Le four de potier en cours de dégagement (Cl. J-C Huguet).

7. Christian Sculler, Archéologue anthropologue de l'INRAP Grand Sud-Ouest.



Fig. 4. - Le four de potier après dégagement (Cl. J-C Huguet).

tuait les restes de l'alandier, entre la fosse d'accès et la chambre de chauffe. Il comportait encore un morceau de sa voûte creusée dans le calcaire, largement entamée par les labours successifs et ne présentant plus qu'une épaisseur de 4 à 5 centimètres. Sa fragilité était telle, que, le lendemain de son dégagement, elle s'était effondrée. Les parois de l'alandier et de la chambre de chauffe présentent un surcreusement.

Ce four se présente donc avec une chambre de chauffe d'environ 1 mètre de diamètre, à peu près circulaire, sa profondeur est de l'ordre de 0,50 m en-dessous du niveau du substrat calcaire actuel, qui devait être bien plus haut. Le pilier central est composé de deux blocs de pierre, fortement rubéfiés et très fissurés par l'action de la chaleur. Il forme un ensemble plus ou moins rectangulaire de 0,40 m de long sur 0,20 m de large et environ 0,25 m de hauteur. Il ne subsiste aucune trace d'argile rubéfiée autour de ce pilier. Les parois de la chambre de chauffe présentent une rubéfaction sur 5 ou 6 cm d'épaisseur. Quelques fragments de terre cuite appartenaient sans doute à la sole ; ils présentent une surface plane et lisse et en dessous des traces de branchages ou d'herbes imprimés dans l'argile, avant cuisson.

Il pourrait s'agir de fragments d'une sole amovible. Les pierres qui remplissaient le laboratoire pouvaient appartenir à un système de rayons ou de carnaux qui se seraient effondrés. En ce qui concerne l'alandier, il formait un conduit d'environ 25 à 30 cm de hauteur, ses parois ont une forme semi-circulaire et sont écartées d'environ 40 cm ; il a été recoupé par la sépulture. Quant à la fosse d'accès, elle s'incline d'ouest en est, vers la chambre de chauffe. De forme plus ou moins ovale, longue de 1,40 m, large au maximum de 0,80 m, elle est creusée dans le substrat calcaire sur 0,35 à 0,45 m d'épaisseur. Enfin à son extrémité occidentale se trouve le reste du silo de plus ou moins 0,80 m de large. La structure dans son ensemble fait environ 2,50 m de long sur 1 mètre de large (fig. 4).

Le mobilier du comblement est venu après l'utilisation du four.

Les sondages (en rebord de plateau et à proximité de l'entrée haute du souterrain)

Une série de sept sondages (S 1 à S 7) a été faite aux environs du souterrain et à proximité du puits dégagé en 2008. Les sondages 1 et 2 ont mis évidence, à environ 5 m au nord de l'entrée haute du souterrain, une bande de terre noirâtre d'environ 4 m de large, qui contraste avec l'argile jaune et le substrat calcaire qui l'entourent. La fouille s'est portée en priorité sur elle et a permis de dégager ce qui semble être un fossé, plus ou moins parallèle au rebord du plateau, creusé dans le substrat calcaire. Il comporte un fond plus ou moins plat et des rebords dissymétriques. Le sondage initial a été étendu vers l'Est pour vérifier l'hypothèse du fossé et a montré la disparition de ce fossé à l'approche du puits d'accès au souterrain.

En 2011, un autre sondage (S 4) a été ouvert plus à l'ouest du précédent. Il a permis de mettre au jour une autre portion du même fossé aux parois dissymétriques bien différenciées : verticales vers le sud et inclinées vers le nord. Cet espace a fourni un important mobilier archéologique (fig. 5).

Le remplissage du fossé dans les sondages 1 et 4 a dû se faire en plusieurs temps. Tout d'abord, un comblement naturel à partir des bords de l'excavation avec une terre jaunâtre, analogue à celle qui se trouve à l'état naturel sur le plateau. Ce premier comblement comporte peu de céramique et des moellons ; il correspond peut-être à une phase d'occupation du rebord du plateau. Par la suite, le comblement s'est poursuivi lors de l'abandon du site ; la phase finale correspond à la mise en culture. Le remplissage comporte de nombreux moellons, quelques pierres de taille bien équarries, de la céramique, des fragments d'argile cuite, certains pouvant appartenir à des parois en torchis ou à des plaques foyers, des charbons de bois, des restes de faune, des objets en métal et deux monnaies



Fig. 5. - Vue d'ensemble du sondage 4 (au premier plan), du sondage 1 et de ses deux extensions (au second plan), et sous l'appentis le puits d'accès au souterrain (Cl. J-C Huguet).

médiévales. Sur le rebord de la paroi verticale du fossé dans le sondage 4, un trou de poteau était creusé dans le substrat calcaire. Tous les éléments archéologiques indiquent la présence d'un ou plusieurs habitats en bordure du plateau.

Les sondages 3 et 5, réalisés à proximité du puits d'accès au souterrain refuge, n'ont pas révélé de structure significative.

Un peu plus loin, à environ 35 m vers l'est du sondage 1 et de ses deux extensions, dans une légère dépression, un sixième sondage, perpendiculaire au rebord du plateau, a permis de dégager une sorte de fossé, d'une largeur maximale d'environ 5 mètres. Il n'est pas apparu de différenciation notable entre les couches du remplissage. D'importantes traces de labour ont marqué le substrat calcaire du côté nord de ce sondage. Le comblement de cette cuvette a pu être en partie naturel, du fait de sa position en creux par rapport plateau. Le colluvionnement a dû entraîner des éléments de la partie haute du site. Il montre encore la présence de restes d'une activité humaine, en particulier un travail du métal.

Le sondage 7 a été effectué dans un endroit où le socle calcaire est en partie affleurant, environ 20 m à l'ouest du sondage 1. Le décapage a montré la présence de tuiles et de petits blocs de calcaire : c'est le seul endroit du site où ont été découvertes des tuiles. C'était le comblement d'une cavité probablement naturelle sur une quarantaine de centimètres de profondeur. Il n'y a pratiquement aucun autre matériel archéologique, à part quelques rares fragments de céramique à pâte blanche.

Les sondages sur le plateau

Un ensemble des quatorze sondages (Tr 1 à Tr 14) réalisés sur l'ancienne parcelle de vigne n'a pas permis de découvrir de vestiges archéologiques significatifs. En effet, sous une terre argilo-calcaire jaune le substrat calcaire est à très faible profondeur, souvent moins de 0,50 m, parfois même affleure. Ainsi l'espace compris entre le four et la zone du souterrain ne semble

comporter aucune trace d'habitat. La présence à cet endroit éventuelle d'un bâtiment gallo-romain, comme évoqué par l'abbé Labrie, ou celle d'un habitat médiéval est peu probable. Il devait s'agir de l'espace agricole lié à l'habitat de bordure du plateau.

Etude de la céramique

Etat des lieux : une connaissance très partielle du paysage potier médiéval en Gironde

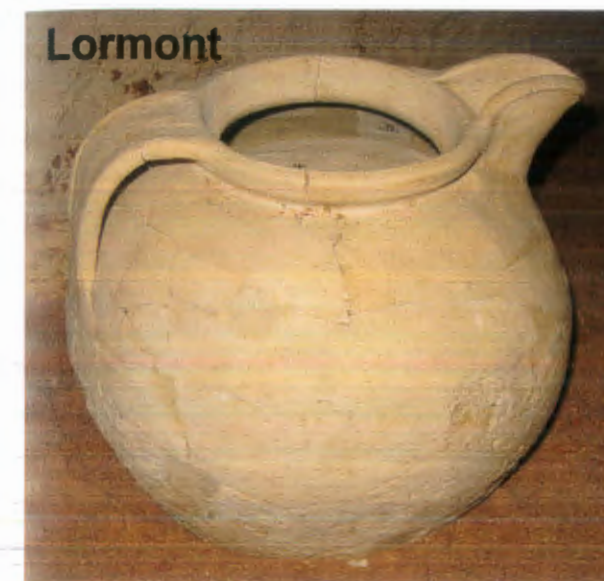
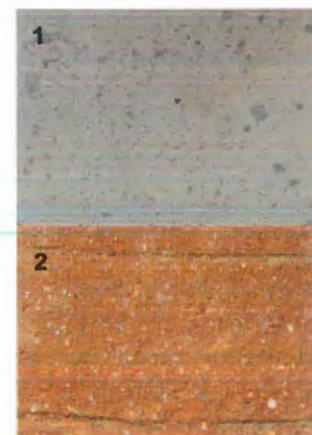
Le département de la Gironde, comparé à d'autres territoires aquitains, s'avère assez pauvre en découverte de sites médiévaux de production potière. Les quelques fours de potiers découverts se concentrent préférentiellement sur le plateau de l'Entre-deux-Mers. Ainsi, le site de Fauroux est d'autant plus important qu'il permet d'ajouter un point supplémentaire sur la carte de répartition des fours médiévaux et porte à 5 le nombre total de sites (fig. 6). Parfois, comme au « Bois du Grand Tressan » à Lormont, plusieurs fours se recoupent montrant une vocation potière du site à long terme mais, le plus souvent, les fours sont isolés comme à Fauroux. Ceci n'exclut pas qu'ils puissent faire partie d'un ensemble plus grand qui n'a pas été détecté. La chronologie de ces fours médiévaux s'étale entre le XI^e et le XIV^e siècle. Cette image du paysage potier médiéval donnée par l'archéologie est manifestement très lacunaire puisqu'il existe sans aucun doute, tout au long de l'époque médiévale, une activité potière répartie un peu partout sur le territoire.

La fouille du four découvert à Fauroux a montré qu'il est très arasé. La seule certitude apportée par son étude est qu'il s'agit d'un four à deux chambres avec alandier. La nature de la



Fig. 6. - Plan de situation des fours de potier médiévaux découverts en Entre-deux-Mers (DAO V. Marache).

Fig. 7. - Exemples de pâte blanche et de pâte ocre rouge.



Sadirac

Fig. 8. - Exemples de céramiques à pâte claire de différents sites d'Entre-deux-Mers (Cl. V. Marache).



Fig. 9. - Ensemble de céramiques à pâte claire découvertes dans le puits du souterrain de Fauroux (Cl. V. Marache).

sole reste inconnue et son soutien supposé est un pilier central ou une languette. Sa dimension au niveau de la sole est d'environ 1m de diamètre et sa partie haute pouvait être construite si les nombreuses pierres retrouvées dans le comblement de la chambre inférieure lui appartenaient. Sa mise en relation avec un espace de travail est impossible car les niveaux de circulation ont disparu, pourtant d'autres structures de cuisson sont suspectées aux alentours.

Le four n'est donc pas assez bien conservé pour pouvoir apporter de plus amples renseignements. Au contraire, la céramique qu'il contient est, quant à elle, riche d'informations.

En effet, le lot de céramiques que contenait le four est intéressant de même que celui contenu par le fossé attenant au

souterrain, et ce pour plusieurs raisons. La première est qu'ils sont chacun scindés en deux phases distinctes très lisibles, qui pourraient se résumer par de la céramique « blanche » sur de la céramique « rouge » (fig. 7). L'étude de la céramique à pâte ocre rouge montre que ce contraste existe aussi au niveau des formes présentes dans chaque phase. La seconde raison de l'intérêt de la céramique du site est la présence en masse d'une céramique à pâte chamottée très particulière que l'on rencontre un peu partout en Entre-deux-Mers et en Bordelais mais très rarement dans un état aussi bien conservé qu'à Fauroux. Enfin, la céramique retrouvée sur le site est proche d'une poterie de tradition que l'on pensait exogène alors qu'elle semble bien être produite sur place. Cela met en évidence que le cœur de l'Entre-deux-Mers est une zone frontière soumise à diverses influences qui fluctuent au cours du temps.

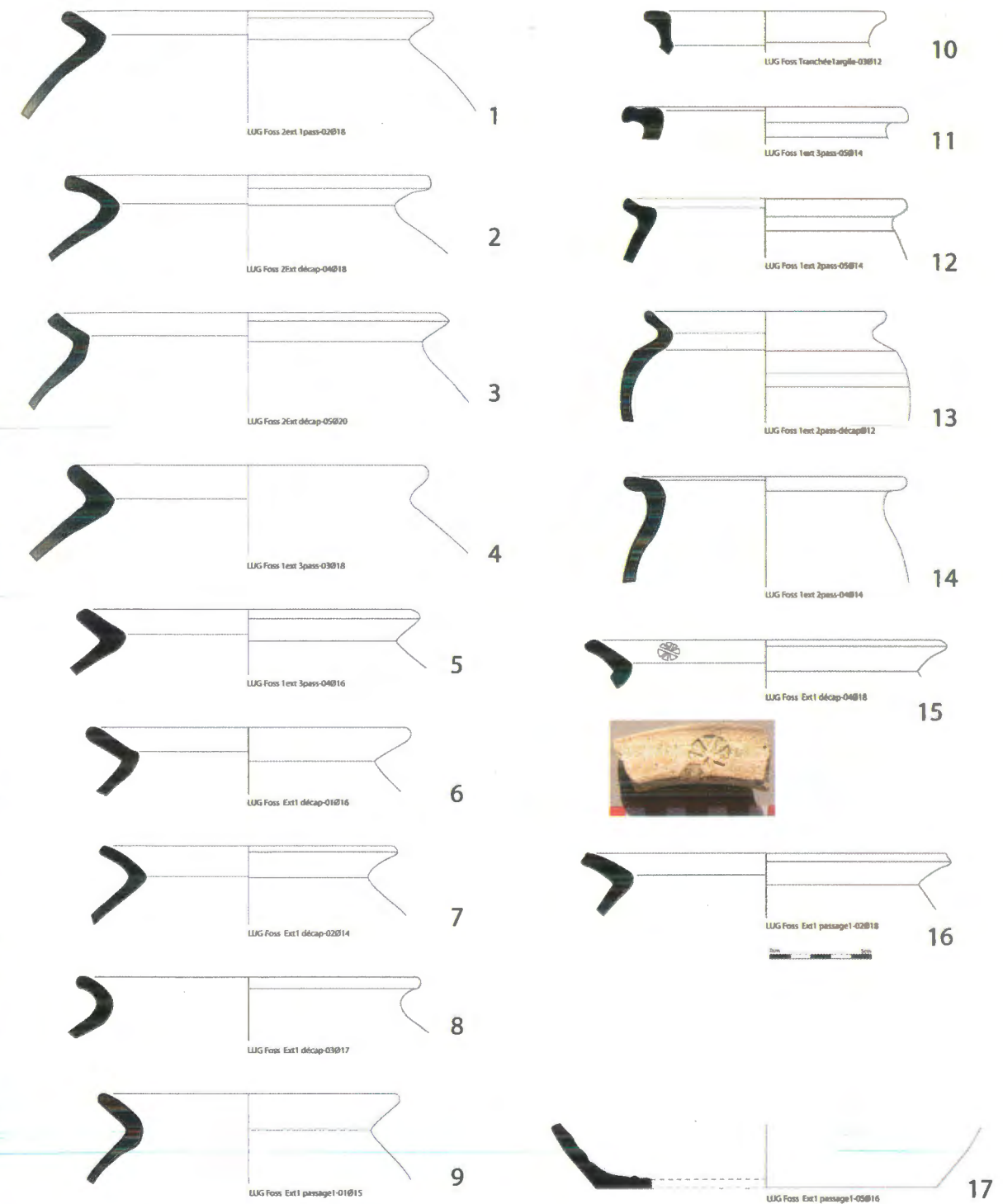


Fig. 10. - Exemples de pots à pâte claire des niveaux supérieurs de la fouille (DAO V. Marache).

Etude de la céramique

La céramique à pâte blanche

L'Entre-deux-Mers est maintenant bien connu pour ses productions à pâte plutôt claire, voire blanche. Les formes les plus répandues pour les XIIe et XIIIe siècles sont des pots et des cruches à bec rapporté à pâte sableuse. C'est le cas à Tioulet (Sadirac)⁸, au Bois du grand Tressan à Lormont⁹, sur le site « Les murailles » à Capian¹⁰ de même qu'à Langoiran sur le site du Castéra¹¹. A Sadirac, l'activité potière se poursuivra ensuite au XIVe siècle avec une production de céramiques glaçurées sur une pâte très blanche (fig. 8).

A Fauroux, ces productions à pâte claire se situent principalement dans le comblement du puits du souterrain (fig. 9) et dans les niveaux supérieurs des fossés et du four (fig. 10). Les fragments de ces niveaux sont assez petits et souvent mal conservés à cause des labours qui ont régulièrement brassé les couches superficielles. Les formes représentées sont presque uniquement des pots.

La céramique à pâte rouge

Sous la couche qui contient de la céramique à pâte claire, on tombe directement sur des niveaux qui contiennent de la céramique qui diffère complètement par la couleur de la pâte mais aussi par son mode de façonnage. Il n'y a ni mélange, ni passage progressif de l'une à l'autre de ces catégories de céramiques. Le phénomène est si radical qu'il traduit forcément un bouleversement dans l'occupation du site.

Le répertoire des formes à pâte rouge est très varié ce qui contraste avec le répertoire en terre blanche plutôt restreint.

Les restes céramiques recueillis dans le four (3136 tessons) correspondent à un minimum de 213 vases répartis suivant six formes différentes (fig. 11) :

- les pots
- les cruches à bec ponté
- les cruches à bord lobé
- les jattes/bassines
- les cuiviers à trou de vidange
- les couvercles

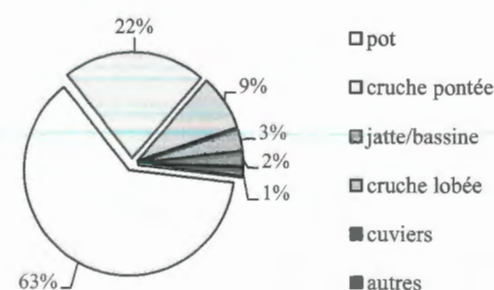


Fig. 11. - Répartition en pourcentage du nombre d'individus par formes.

Il y a 3 groupes de pâte de couleur ocre rouge. Ils diffèrent par la variation de taille, la nature et la quantité du dégraissant présent dans la pâte :

Groupe 1 : pâte sonnante de texture sableuse fine, contenant de nombreuses petites inclusions fines, dont du mica. Les surfaces ont une teinte noire ou brun rouge, à tranche rouge orangé. La surface a été polie.

Groupe 2 : pâte rouge sombre à orangé, très sableuse et friable, des inclusions non triées de quartz, feldspath et mica sont visibles. La surface est rugueuse.

Groupe 3 : pâte beige à tranche rose orangé, sans sable, elle contient une forte proportion de grosses particules anguleuses de chamotte beige clair qui lui valent parfois le nom de nougatine. Elle se délite au gré de ces inclusions qui donnent une pâte très maigre.

Ces variations semblent surtout liées à la fonction des vases (fig. 12).

Ainsi, seuls les cuiviers ont une pâte qui contient de grosses particules de chamotte (terre cuite pilée) ce qui permet de les distinguer facilement des autres. A l'œil nu, la pâte des bassines et des pots contient plus de sable que celle des cruches ce qui leur donne un aspect extérieur plus rugueux, sans compter que toutes les cruches ont une surface polie.

Tous les vases sont modelés et leurs parois sont, dans l'ensemble, assez épaisses, ce qui tend à donner une impression de rusticité à l'ensemble.

Les pots (fig. 13)

Les pots sont majoritaires sur le plan quantitatif (63 %), ils n'ont pas d'anse et offrent peu de variations morphologiques. Leur pâte est du groupe 2.

8. Elizagoyen 2012.

9. Régado 1990.

10. Landais 1989, p. 43-44.

11. Faravel 2008 à 2015.

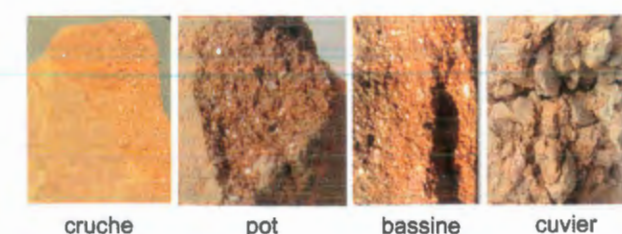


Fig. 12. - Les différents groupes de pâte en fonction du type de vases.

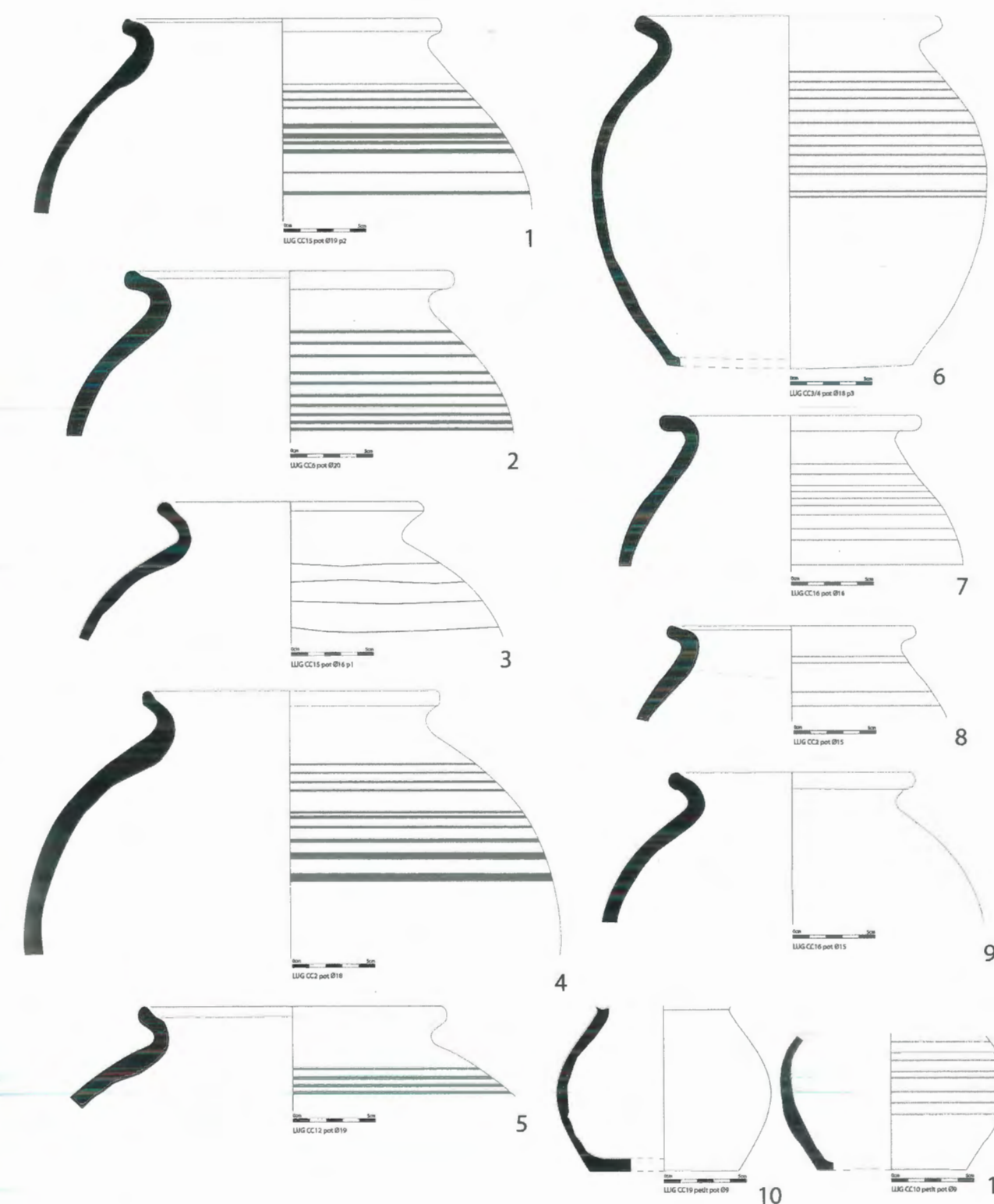


Fig. 13. - Les pots à pâte rouge (DAO V. Marache).

La forme générale des pots est ici plutôt ovoïde mais certains départs de panse semblent s'orienter vers une forme plus globulaire. Le manque de formes complètes ne permet pas toujours de trancher. Le diamètre d'ouverture moyen est de 17 cm. Les fonds modelés ne sont pas parfaitement plats. Sans être réellement lenticulaires, ils suivent la forme d'un support sur lequel ils sont appuyés pour être façonnés. L'intérieur des pots est bien lissé, assez régulièrement pour supposer qu'une tournette ait été utilisée pour régulariser les bandes de pâte superposées. La dernière jonction entre le col et la panse reste souvent discernable car elle n'a pas pu être retravaillée. Les ouvertures sont assez régulières et les lèvres bien finies. Tous les pots ont un col court légèrement évasé et une lèvre plus ou moins déjetée à l'extrémité arrondie. Le décor est simple, formé de sillons horizontaux plus ou moins parallèles¹² ou de cannelures horizontales plus ou moins espacées, uniquement apposés sur les deux tiers supérieurs de la panse.

Les cruches (fig. 14)

En nombre d'individus, après les pots viennent les cruches à bec ponté. Leur pâte appartient au groupe 1. Il semble qu'il existe des tailles assez variées. Les plus petites avec une ouverture de 10 cm de diamètre ont une surface extérieure plus sombre, allant du brun au noir, provoquée par un enfumage en post-cuisson réductrice. Les plus grosses s'ouvrent à 16 cm et leur surface extérieure est bien rouge.

Toujours modelés, ces vases à liquide possèdent un fort bec verseur rapporté, dont la base s'accroche sur la partie supérieure de la panse pour venir mourir de chaque côté sur une lèvre plutôt droite et aplatie sur le dessus. Le col peu évasé, à gorge interne, est très court.

Une anse rubanée, diamétralement opposée au bec, s'élève au-dessus du plan de l'ouverture. Elle s'accroche sur la lèvre qui est écrasée et lissée pour venir y adhérer, ce qui ovalise légèrement l'ouverture. La lèvre du bec est arrondie et légèrement épaissie, elle est lissée avec un chiffon humide qui laisse de petites stries parallèles.

Le plus fréquemment, un gros boudin de terre modelé puis lissé est rajouté pour le pontage, laissant un vide à la base de son accroche. Ce système reste solide puisque dans l'ensemble les becs sont préservés dans leur intégralité. Par contre dans deux cas, c'est la lèvre tournée qui est conservée pour former un petit pont et un trou sous le col sert alors d'orifice verseur.

L'ensemble de la surface extérieure a subi un polissage succinct laissant les coups de brunissoir, verticaux ou parfois entrecroisés, visibles sur la panse et dans le sens du bec (fig. 14, n° 1 et 3).



Fig. 15. - Exemples de fonds de cruches frappés (Clichés V. Marache).

A la base de la panse, une bande est mieux lissée horizontalement sur une dizaine de centimètres. La lèvre et l'intérieur du col sont également polis.

Des bossettes, obtenues par apport de pâte, sont le seul décor supplémentaire rencontré sur les cruches. Cependant leur position ne peut être identifiée que sur un seul fragment (fig. 14, n° 5). Il semble qu'elles se trouvaient sur la partie avant à mi-panse sous le bec. Mais rien ne prouve que ce rajout était systématique, il reste cependant classique pour cette forme sur d'autres sites comme à Bordeaux¹³. L'anse possède également des traces de polissage parfois en va-et-vient dans sa largeur.

Même si elles ont un profil trapu, ces cruches, exécutées dans une pâte fine et micacée font preuve d'un travail soigné. Une originalité apparaît pourtant dans le façonnage des fonds. Ils sont approximativement plats côté extérieur, mais plus épais vers le centre ce qui donne un intérieur bombé. Une marque de lissage sur le pourtour aide probablement à l'accroche du départ des parois. Puis sur la majorité des fonds conservés, la présence de traces circulaires indique que l'artisan les a frappés a posteriori, le plus souvent au centre avec l'extrémité d'un bâton rond quand la pâte est plus ferme et le vase probablement refermé (fig. 15). Cette pratique est peu banale même si l'on considère que le fait de frapper la terre peut contribuer à renforcer la pâte en la compressant¹⁴. Quoi qu'il en soit, ces traces constituent une véritable spécificité pour cette production, spécificité jusqu'ici, semble-t-il, encore inconnue dans la région.

Moins représentées comme forme à liquide que les cruches pontées, les cruches lobées sont représentées par sept exemplaires très fragmentaires.

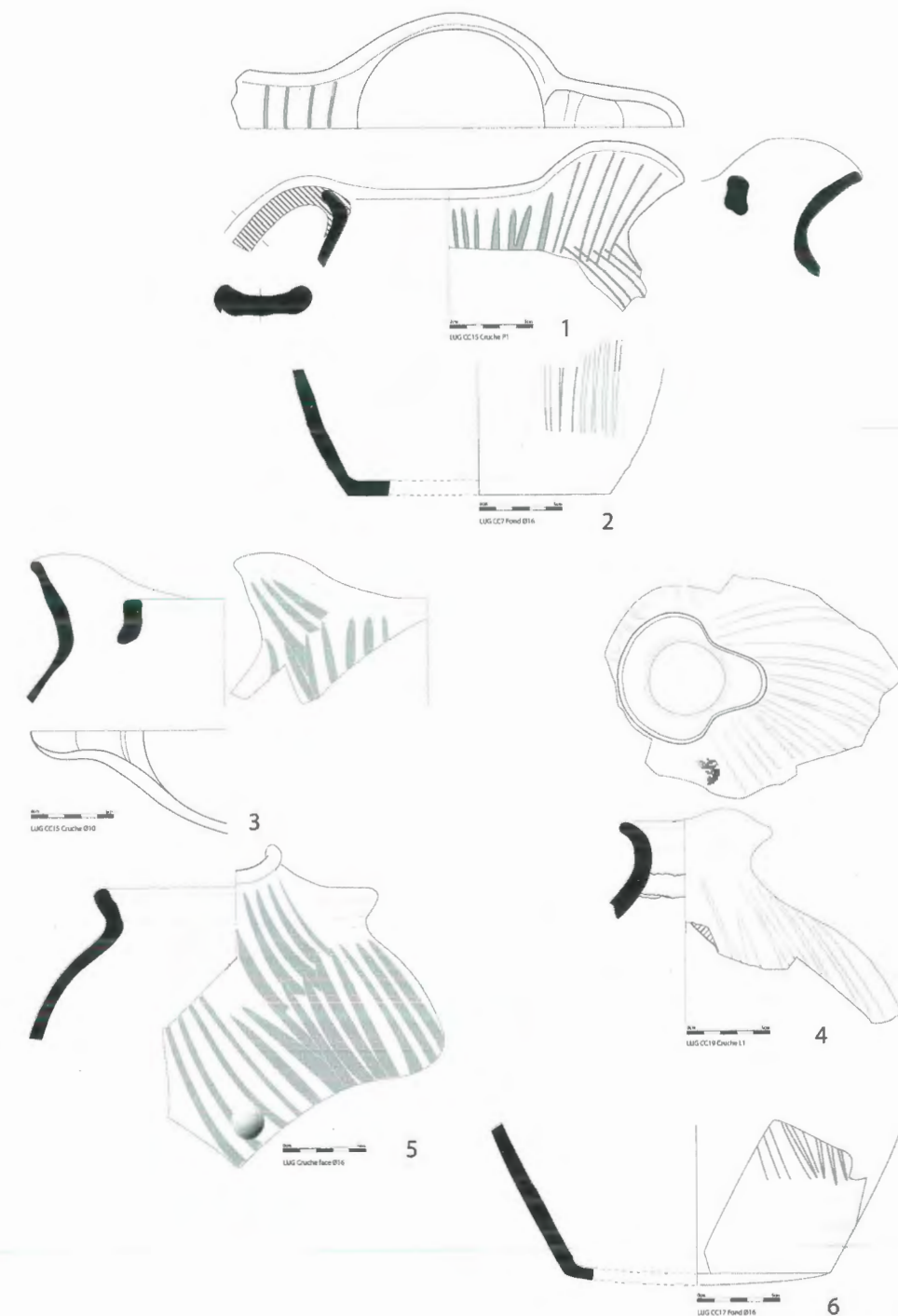


Fig. 14. - Les cruches à pâte rouge polie (DAO V. Marache).

12. Le motif en vague signifie que la girelle qui supportait le pot ne tournait ni vite et ni sur un plan horizontal au moment de l'exécution.

13. Fabre-Dupont 1996, t. 2, p. 112.

14. Petrucci 1999, t. 1, p. 182 : « ...on bat à coups répétés la terre en rond pour obtenir une galette. Ce procédé présente un avantage c'est de littéralement « forger » la pâte et, donner une plus grande résistance mécanique à l'objet une fois cuit. »

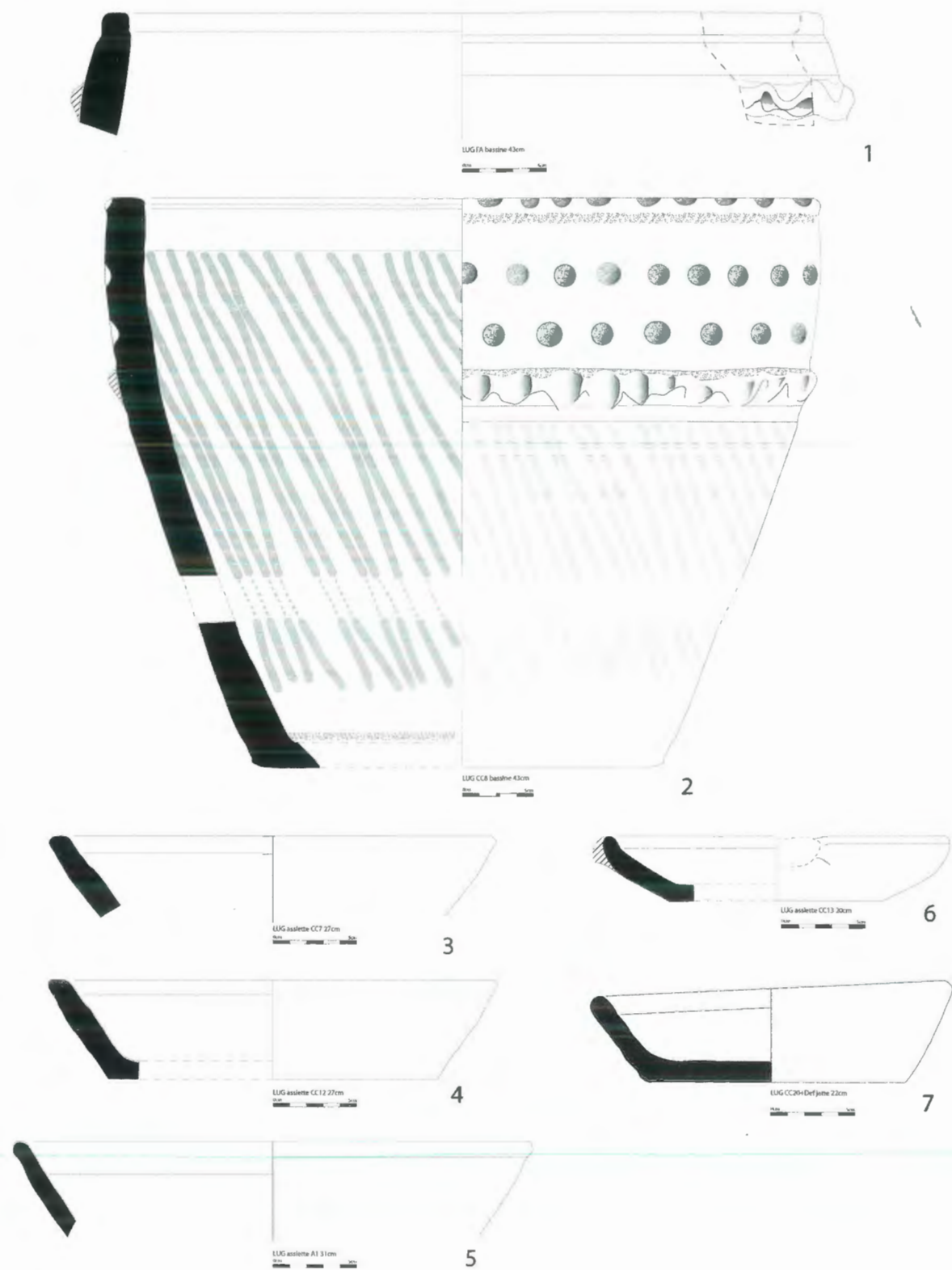


Fig. 16. - Vases de stockage et écuelles (DAO V. Marache).

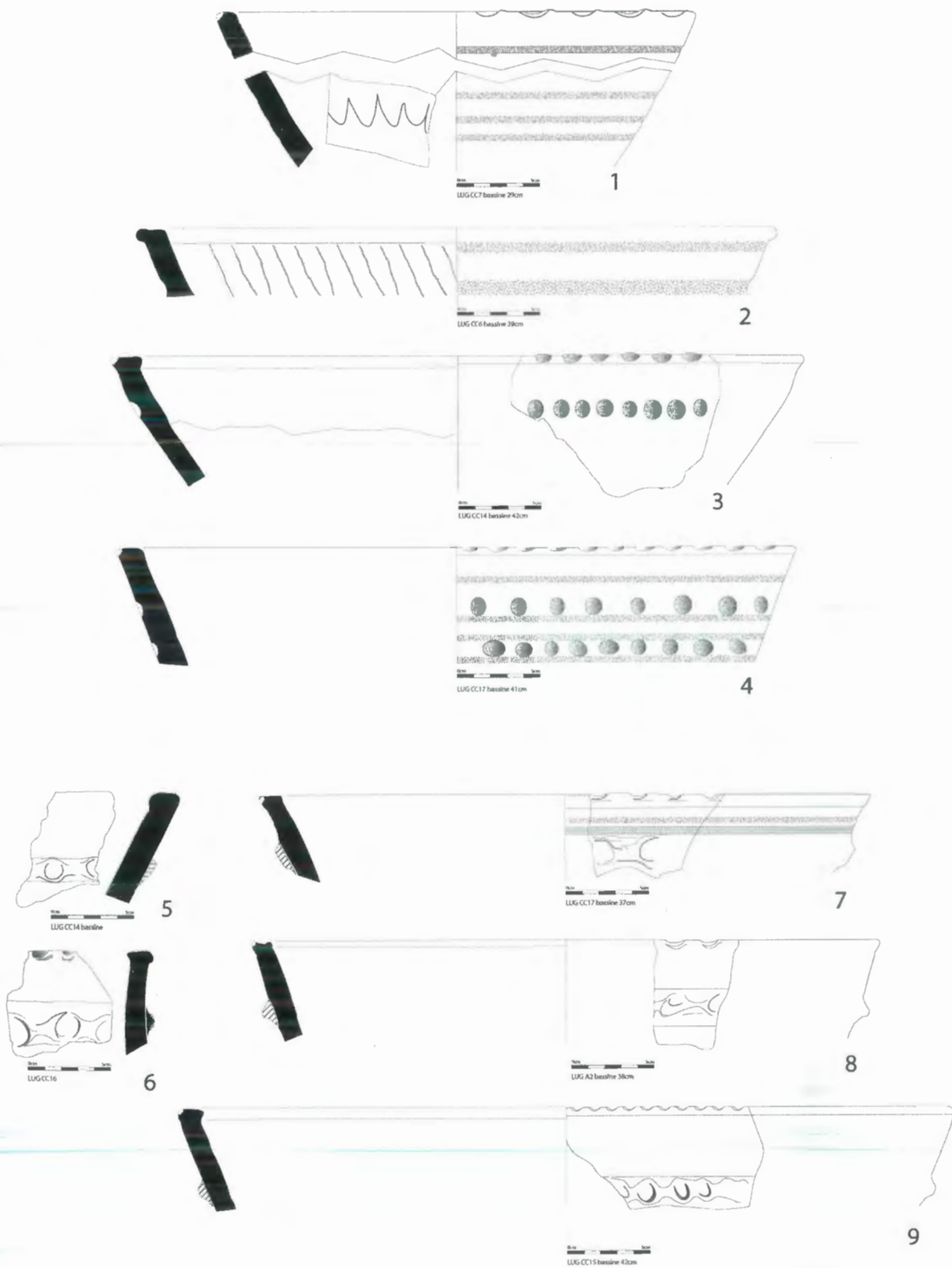


Fig. 17. - Jattes tronconiques (DAO V. Marache).

La partie supérieure d'une seule d'entre elles est assez bien conservée pour en décrire certaines caractéristiques (fig. 14, n° 4). Un col étroit et resserré est très épais à sa base, il s'est détaché du corps du vase de la même manière sur tous les fragments retrouvés, ce qui fait penser qu'il était rapporté au moment du montage, entraînant ainsi une faiblesse à cet endroit. Ce col est fait de plusieurs colombins rapportés et étirés par tournage, leurs jonctions sont très lisibles sur la face interne. Ce col s'évase fortement dans sa partie supérieure pour finir par une lèvre ronde très éversée, qui pincée entre le pouce et l'index, fait apparaître un bec verseur et provoque une déformation de l'ouverture proche de celle de cruches trilobées.

Le col surmonte une panse qui paraît globulaire à son sommet, et qui présente le même traitement de surface (polissage) que les cruches pontées sur une pâte affinée identique. Cette similitude empêche le rapprochement d'un fond ou d'une partie de panse à l'une ou l'autre de ces deux formes. Sans compter qu'un décor de bossette rapporté agrémenterait également le haut de sa panse latéralement à l'axe du bec.

Aucun départ d'élément de préhension n'a été repéré, mais, s'il en existe un, il ne peut être rattaché ni à la lèvre, ni au col.

Les jattes/bassines

Dans cette catégorie de formes ouvertes sont en fait rassemblés trois types distincts.

forme	couche	diamètre	cordon	bord digité	rang cupules	zig-zag	cannelure	pâte fine	lissage oblique
stockage	FA2	43	X						
stockage	CC8	43	X	X	X				X
écuelle	CC20	22							
écuelle	CC12								
écuelle	CC13								
écuelle	A1	31						X	
jatte	FA2	29		X		X	X		
jatte	CC14	42		X	X				
jatte	CC15	47	X	X					
jatte	CC17	41		X	X	X	X		
jatte	CC16		X	X					
jatte	CC6	39					X		X
jatte	Def			X					
jatte	CC14		X						
jatte	A2	38	X	X				X	
jatte	CC17	37	X	X				X	
			7	9	3	2	3	3	2

Fig. 18. - Tableau d'inventaire des différents décors et de leur association.

Les vases de stockage (fig. 16, n° 1 et 2)

Deux gros vases ont une ouverture de 43 cm de diamètre. L'épaisseur et la hauteur estimée de leur paroi les distinguent des autres. La pâte du groupe 2 est assez similaire à celle des pots, très sableuse, les grains sont bien visibles sans grosses inclusions. L'un d'eux présente un jeu de décors mêlant des séries de points, des cannelures, des cordons travaillés, ainsi que des lèvres droites festonnées de digitations. Il pourrait appartenir au registre de certains vases de l'âge du Bronze si sa pâte n'était pas manifestement médiévale. L'intérieur est aussi agrémenté de traits obliques lissés.

Les jattes tronconiques basses (fig. 17)

Elles se distinguent des vases précédents par leur paroi moitié moins épaisse, et une inclinaison de la panse plus prononcée qui permet de les estimer peu élevées. Leur diamètre est assez important allant de 29 à 47 cm. Elles sont toutes munies d'une lèvre plate ou légèrement convexe sur le dessus, avec parfois un bourrelet sur la face interne, externe, ou les deux. Les fonds étant manquants, il est tentant pour beaucoup d'entre elles de les considérer également comme des couvercles, voire des couvre-feu. En l'absence de traces de suie ou de toute autre indication, nous ne pouvons pas trancher.

Toutes les jattes tronconiques basses combinent un ou plusieurs décors présents sur le vase de stockage précédemment décrit. Il est clair qu'elles ont la même origine.

Dans le tableau suivant (fig. 18) qui comptabilise leurs différentes associations, il apparaît que le cordon digité et le bord festonné sont les deux décors les plus représentés.

Les écuelles (fig. 16, n° 3 à 7)

La troisième forme ouverte est plus petite et sans aucun décor, elle s'apparente à des écuelles. Grossièrement façonné, le plan de l'ouverture n'est pas horizontal (fig. 16, n° 7). La variation dans la hauteur de la paroi, pour un même objet, ainsi que de l'angle d'inclinaison, laisse penser qu'elles n'ont pas été exécutées sur une tournette. Cette irrégularité nuit à la différenciation des individus. Les fonds sont plats, l'extérieur est succinctement poli d'un geste horizontal sur toute la surface. L'intérieur est juste lissé, jusqu'à la lèvre, qui, repliée puis arrondie, laisse une sorte de petit sillon interne qui ondule. Un tesson possède un départ d'anse, ce qui l'assimilerait à un fragment de poêlon (fig. 16, n° 6), mais sa morphologie exacte reste incertaine.

La pâte toujours rouge est intermédiaire entre celle très sableuse des pots et celle affinée des cruches.

Le cuvier à pâte chamottée : une forme unique et universelle (fig. 19)

Les cuiviers à pâte chamottée sont les seules céramiques à pâte ocre rouge qui se retrouvent en association avec de la céramique à pâte claire sur un peu tous les sites médiévaux d'Entre-deux-Mers. Cette grande forme ouverte très basse, est caractérisée par une pâte composite chamottée qui se désagrège facilement, laissant voir sur la tranche de la cassure de nombreuses facettes. Il y en a beaucoup de fragments à Langoiran, sur le site du Castéra ou même à Bordeaux dans les niveaux du IXe au XIIIe s. La particularité du site de Fauroux est d'en avoir livré en grande quantité et dans un état particulièrement bien conservé par rapport à l'état dans lequel on les retrouve d'habitude. C'est un signe que le dépôt a été peu perturbé. A Fauroux, nous avons la chance d'être en présence de trois formes graphiquement complètes, dont chacune d'elles présente un trou de vidange. Celui-ci est réalisé à la base de la paroi, la pâte étant encore molle, juste un peu au-dessus du fond. Le trou a la forme d'un diabolito et ses bords sont lissés. Très épaisses les parois sont surmontées d'un bord horizontal plus ou moins arrondi. L'intérieur et l'extérieur sont lissés et le fond est plat. De plus, leur typologie est plus originale que d'ordinaire, avec la présence de cordons rapportés, de bourrelets, ou de petites perforations - des exemplaires munis de petits trous

régulièrement percés à 5 cm sous la lèvre ont été trouvés dans des déblais à l'intérieur du souterrain de Fauroux, en contrebas du site (fig. 19, en haut).

La pâte chamottée n'est pas caractéristique d'un atelier mais plutôt d'une forme ou d'une fonction, elle ne peut être rattachée à un centre potier en particulier. La question de la fonction de ce type de récipient reste entière. Le trou de vidange laisse supposer qu'ils servent à contenir un produit qui peut s'écouler. Trois exemplaires, qui ont été retrouvés rejetés à l'intérieur d'un silo, plus au nord, dans le bourg d'Aubie-et-Espessas¹⁵ (Gironde), possèdent même deux trous de vidange chacun situés en vis à vis à la base de la panse (fig. 20). Si ces systèmes d'écoulement sont avérés sur la quasi-totalité des formes identifiées, la pâte chamottée, même lissée, reste d'une grande porosité et convient mal à un liquide. Peut-être sont-ils alors plutôt utilisés pour des produits secs tels que des graines, des céréales ou de la farine ? Cette relation avec une activité agricole ou pour le stockage des récoltes est séduisante puisqu'on les trouve assez régulièrement en association avec des silos. Pour l'heure aucune piste n'est privilégiée.

Une frontière fluctuante au cœur de l'Entre-deux-Mers

La céramique à pâte ocre rouge contenue dans le four de Fauroux n'est pas sa production. Le four est plus ancien que la céramique qu'il contient puisqu'il a servi de dépotoir suite à son abandon. Plusieurs indices nous incitent cependant à penser que cette céramique, est pour l'essentiel, issue de rebuts de cuissons produits localement par un ou plusieurs autres fours. Les fragments ne portent aucune trace évidente d'utilisation alors que les pots à cuire découverts dans le fossé voisin portent tous des traces de suie dues à l'utilisation sur un foyer. L'uniformité du dépôt indique que ces céramiques n'ont pas été déplacées : trop souvent manipulés, les tessons sous-cuits très fragiles auraient été réduits en miettes et le taux de fragmentation ne va pas dans ce sens. Le relevé par zones et couches n'a mis en évidence aucune particularité ou variation dans le dépôt. Par ailleurs, plusieurs remontages sont apparus entre des tessons provenant de l'alandier et de la chambre de chauffe ou encore, par exemple, entre le fond de la chambre de chauffe et la surface décapée. Cet agencement laisse supposer que le comblement du four et de sa fosse d'accès a été réalisé dans un laps de temps assez court et que ces tessons sont en position secondaire.

15. Sauvetage urgent de Xavier Charpentier (SRA Nouvelle Aquitaine) au 11 rue du bourg à Aubie-et-Espessas.

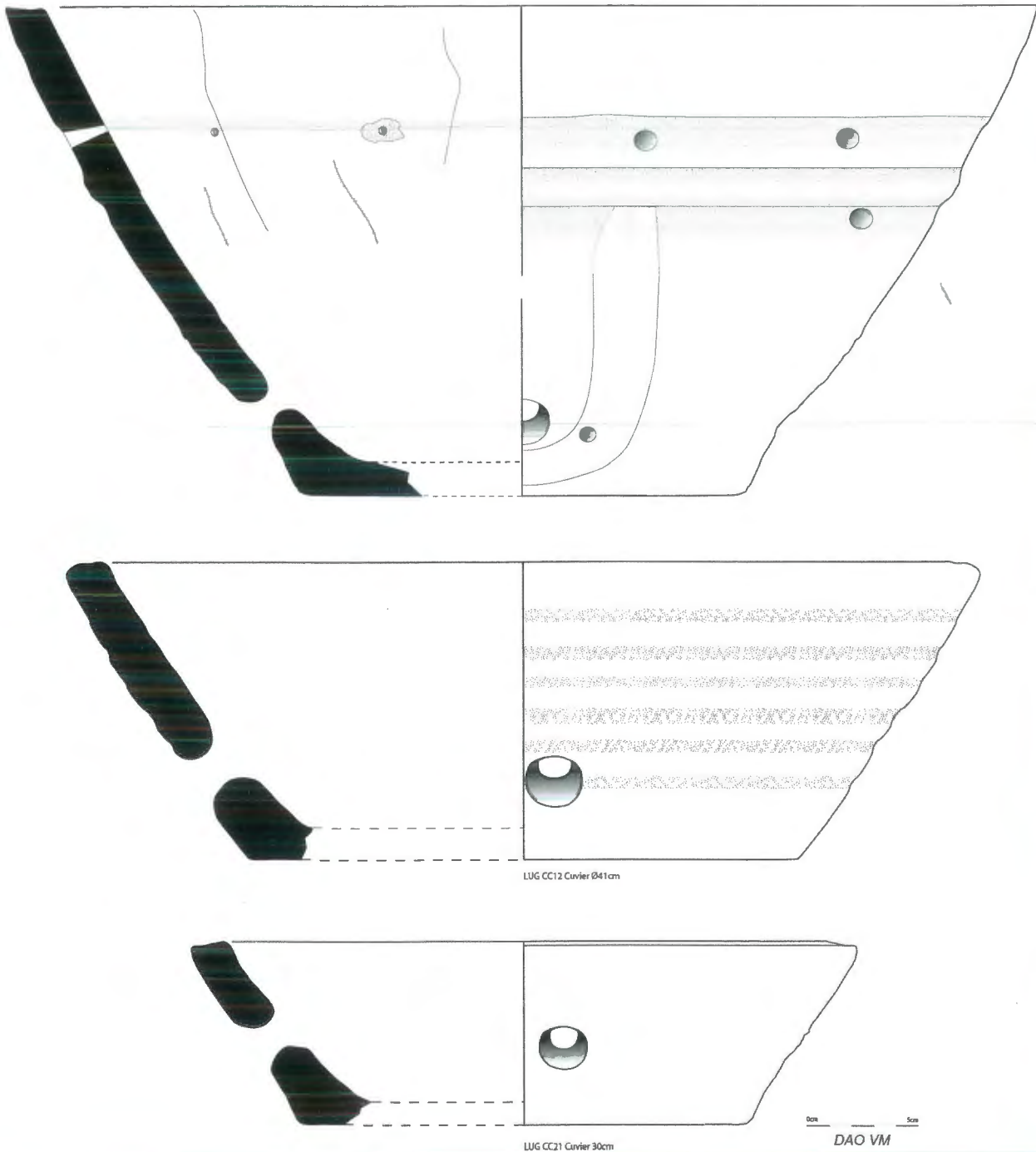


Fig. 19. - Trois exemples de cuiviers bien conservés à Fauroux (DAO V. Marache).

Enfin un grand nombre d'entre eux présente des traces de recuit après cassure. Il s'agit là d'une caractéristique que présentent très fréquemment les tessons issus des dépotoirs de fours de potiers et donc d'un argument très convaincant pour les considérer comme des rebuts de cuisson. Le lot de céramiques découvert dans le four est donc un ensemble homogène qui donne une image assez complète du vaisselier qui a été produit sur place. Cependant, il a beaucoup de points communs avec une céramique exogène recueillie sur le site de Corné¹⁶ dans le Gers, pour la période de 1150 à 1250. Sur ce site, on voit également se côtoyer, au sein de la céramique retrouvée dans la zone d'habitat, des pots, écuelles, poêlons, cruches polies à bec ponté, cruches à bec lobé et des bassines. La ressemblance est frappante pour une même période, dans des conditions similaires si l'on considère que le site de Fauroux est l'habitat subordonné d'une zone castrale que Léo Drouyn situait plus à l'ouest vers Lugasson. D'autre part, les cruches rouges polies, aux caractéristiques voisines de celles de Fauroux, qui sont attestées dans le vaisselier bordelais du Xe au XIIIe siècle ont une origine garonnaise avec un pôle de concentration vers Montauban¹⁷. La zone d'influence de la céramique à pâte ocre rouge retrouvée à Fauroux est manifestement orientée vers l'est de l'Entre-deux-Mers et est plus en accord avec une tradition potière de la moyenne vallée de la Garonne. Cependant, la découverte de céramiques à pâte rouge n'est pas un cas isolé, d'autres découvertes locales montrent que ce type de céramique existe bien au centre de l'Entre-deux-Mers. Des céramiques identiques à celles produites à Fauroux ont été trouvées en prospection par Michel Sireix¹⁸ sur d'autres communes de l'Entre-deux-Mers. Il s'agit d'un fragment de bassine à rang de digitations découverts à Saint-Léger-de-Vignague, actuelle commune de Sauveterre-de-Guyenne (fig. 21) et un ensemble de pots et de pégaux (fig. 22) dans une petite fosse de rejets de consommation domestique sur la commune de Caumont.

Cela montre bien que cette céramique rouge n'est pas uniquement retrouvée à Lugasson mais pour autant sa répartition n'est pas encore bien cernée. Ces découvertes en prospection sont proches l'une de l'autre et toutes deux se situent à proximité de Sauveterre-de-Guyenne où une production potière au XIVe siècle est attestée et se démarque grandement de ce qui se fait plus à l'ouest sur la commune de Sadirac qui à la même période alimente Bordeaux en vaisselle. La production de Sauveterre-de-Guyenne se caractérise par des pots à cuire modelés d'apparence très noire et de la céramique glaçurée à

16. Lassure 1998.
17. Fabre-Dupont 1996, p. 54.
18. Correspondant local pour la Direction des Antiquités Historiques dans les années 1970.



Fig. 20. - Exemple de cuvier découvert à Aubie-et-Espessas (Cliché V. Marache).



Fig. 21. - Fragment de bassine identique à celles de Fauroux trouvés au lieu-dit Morine à Saint-Léger-de-Vignague (commune de Sauveterre-de-Guyenne).

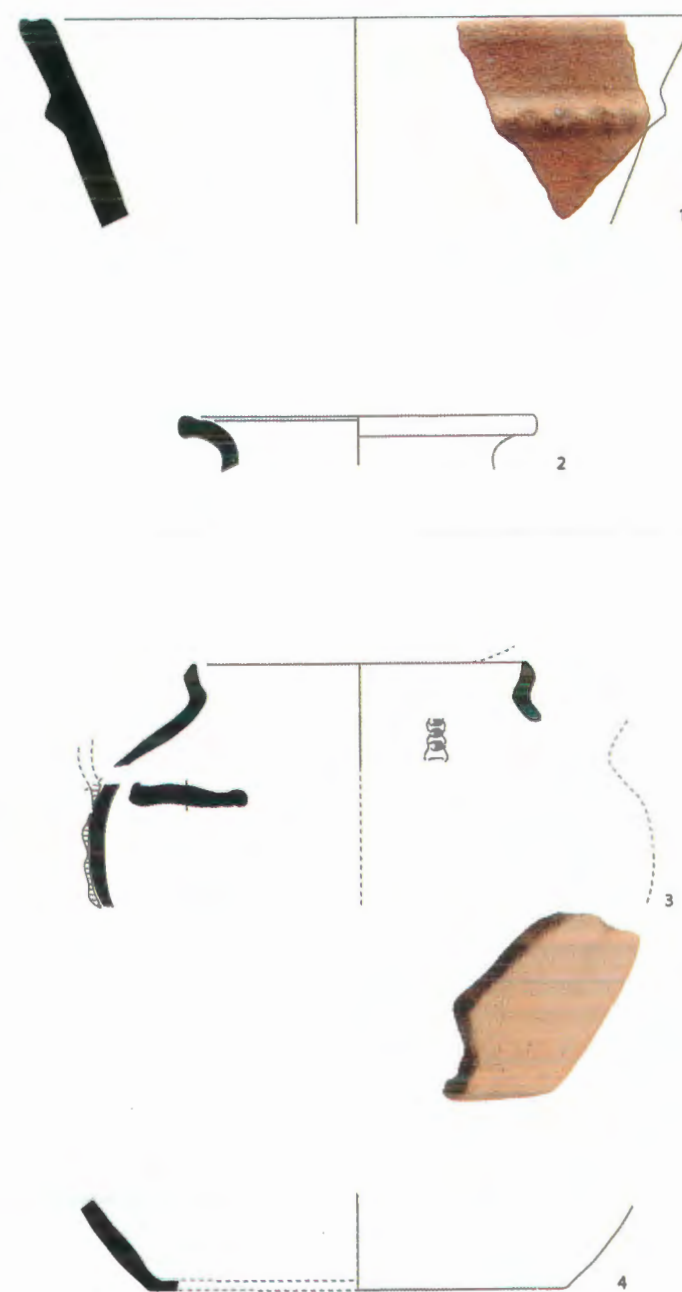


Fig. 22. - Ensemble de céramiques découvertes au lieu dit Maupas sur la commune de Caumont.

CAUMONT
"Maus Pas" chez Hervé
0cm 5cm
Dessins V. Marache

Présentation sommaire du reste du mobilier

Les monnaies

Lors de la première campagne de fouilles, deux monnaies ont été trouvées. Elles ont été étudiées par Vincent Geneviève²⁰. L'une est une obole de Bordeaux de Bernard Guillaume (984-1010) et l'autre un denier coupé d'Hugues X, comte de la Marche (1208-1249).

Monnaie 1
Bernard Guillaume, obole, Bordeaux, 984-1010.
CJVILIMO ; un anneau au centre de quatre croisettes.
BVRDEGILA : croix.
Pds 0,30 ; P.A. 2732 (mais avec revers BVRDEGVLA).

Monnaie 2
Hugues X, denier coupé, Comté de la Marche, 1208-1249.
// VGO CO // ; croix.
// ARCH // ; un anneau, la croisette et un croissant seuls visibles.
Pds 0,42 ; P.A. 2609-2612 21.

Ce monnayage, bien que peu abondant, se situe dans la même chronologie que la céramique avec deux époques différentes : le XI^e siècle et le XIII^e siècle.

Le mobilier métallique

Les éléments métalliques représentent un ensemble de 126 objets. La grande majorité se compose de clous (83 au total). Une partie des clous a pu servir à la construction des maisons, à des aménagements intérieurs (pitons) ou à la fabrication de meubles. La présence d'objets liés à des équidés (24 clous de maréchalerie, un fragment de fer à cheval, des éléments de harnais) est une autre caractéristique de ce mobilier (fig. 26). Les trois pointes de flèches et les quatre carreaux d'arbalète sont des éléments relatifs à la chasse ou à la guerre (fig. 25). Les outils artisanaux sont peu nombreux, mais semblent liés au textile (dents de peigne à carder, fragment de ciseaux). Le site a livré une clé à paneton à trois dents (fig. 24), une boucle de ceinture en fer, un anneau en bronze et un poids de lest en plomb. Ce mobilier métallique a été montré à Nicolas Portet qui pense qu'une partie remonte aux XI^e et XII^e siècles, une autre au XIII^e et enfin une autre au XIV^e. Une étude plus approfondie



Fig. 23. - Pichets en terre glaçurée du XIV^e siècle, à gauche produit à Sauverterre-de-Guyenne et à droite à Sadirac (Clichés V. Marache).

pâte très rouge. Les pichets en terre glaçurés retrouvés à Sauverterre-de-Guyenne sont identiques à ceux produits toujours pour le XIV^e siècle à Marmande (Lot-et-Garonne)¹⁹. Ces mêmes pichets sont intéressants car ils montrent que, pour une même forme, l'usage fait que les productions du centre potier sauverterrien peuvent être le négatif de celles des ateliers sadiracais. En effet, nous observons pour les premiers pichets, un décor à l'engobe blanc sous glaçure sur une pâte rouge alors que les seconds ont une pâte blanche avec un décor d'engobe rouge sous glaçure (fig. 23).

On constate que la céramique produite au cœur de l'Entre-deux-Mers subit bien plus d'influences de la moyenne vallée de la Garonne que du Bordelais et les deux phases céramiques qui se superposent dans les structures fouillées à Fauroux indiquent que Lugasson est à la frontière de deux zones d'influence qui se matérialisent dans une tradition céramique très contrastée.

L'étude de la céramique découverte à Fauroux met en évidence une discontinuité dans les traditions céramiques qui matérialise un hiatus de l'occupation du site puis un changement de sa vocation au cours du XIII^e siècle. On peut alors se demander ce qui a provoqué ce changement au tournant du XII^e et XIII^e siècles.

19. Fabre-Dupont et Régaldou 1991.

20. Archéologue de l'INRAP.



Fig. 24. - Clé.



Fig. 25. - Carreau d'arbalète.



Fig. 26. - Objets métalliques divers.

du mobilier, après restauration des objets, permettrait certainement une meilleure détermination des techniques utilisées et de la datation. Des scories de métal ont été également mises au jour dans les deux campagnes de fouille, mais la plus grande partie a été sortie lors de la fouille clandestine du puits. Les matériaux scorifiés dans ce puits représentent 143 kg et proviennent du travail du fer brut pour en faire du fer forgeable d'après les conclusions réalisées par Jean-Claude Leblanc et indiquent la présence d'une activité sidérurgique sur ce site. Il n'est pas possible de dire à quelle phase de l'occupation du site correspond cette activité.

La faune

Les restes de faune ont été étudiés et identifiés par Pierre Caillat, archéozoologue à l'INRAP. Sur les restes identifiés, soit 45 % des 644 fragments de faune, près de la moitié

Sondage 1

DENOMINATION		NRD	%NRD	NMI	%NMI
<i>Sus sp.</i>	Porc/Sanglier	20	60,61%	4	44,44%
<i>Caprinae ind.</i>	Chèvre/Mouton	8	24,24%	2	22,22%
<i>Bos taurus</i>	Bœuf	3	9,09%	1	11,11%
<i>Equus caballus</i>	Cheval	1	3,03%	1	11,11%
<i>Gallus gallus</i>	Poule domestique	1	3,03%	1	11,11%

Première extension du sondage 1

DENOMINATION		NRD	%NRD	NMI	%NMI
<i>Canis familiaris</i>	Chien	1	1,01%	1	6,67%
<i>Sus sp.</i>	Porc/Sanglier	59	59,60%	6	40,00%
<i>Ovis aries</i>	Mouton	3	3,03%	1	6,67%
<i>Caprinae ind.</i>	Chèvre/Mouton	24	24,24%	4	26,67%
<i>Bos taurus</i>	Bœuf	10	10,10%	1	6,67%
<i>Equus caballus</i>	Cheval	1	1,01%	1	6,67%
<i>Gallus gallus</i>	Poule domestique	1	1,01%	1	6,67%

Deuxième extension du sondage 1

DENOMINATION		NRD	%NRD	NMI	%NMI
<i>Canis familiaris</i>	Chien	1	1,37%	1	5,56%
<i>Sus sp.</i>	Porc/Sanglier	25	34,25%	5	27,78%
<i>Capra hircus</i>	Chèvre	1	1,37%	1	5,56%
<i>Ovis aries</i>	Mouton	6	8,22%	3	16,67%
<i>Caprinae ind.</i>	Chèvre/Mouton	25	34,25%	2	11,11%
<i>Bos taurus</i>	Bœuf	6	8,22%	5	11,11%
<i>Equus asinus</i>	Cheval	3	4,11%	1	5,56%
<i>Lepus europaeus</i>	Lièvre	1	1,37%	1	5,56%
<i>Gallus gallus</i>	Poule domestique	5	6,85%	2	11,11%

viennent du porc ou du sanglier, un tiers sont des restes de mouton ou de chèvre. Les autres ossements appartiennent à des animaux domestiques (poule, chien, chat ou encore cheval) ou des animaux sauvages (lièvre ou perdrix). Ceci montre qu'une grande partie de l'alimentation en viande venait de l'élevage des animaux domestiques, mais aussi de la chasse. On peut constater que les ossements de petits animaux ou des oiseaux sont peu présents. Cela s'explique en partie par leur taille plus petite qui a pu échapper à notre vigilance lors de la fouille ou à une plus grande fragilité qui les a faits disparaître. La présence du cheval ne signifie pas qu'il était destiné à être mangé, mais qu'il doit être mis en rapport avec un habitat aristocratique. Cela corrobore la présence du fragment de fer à cheval évoqué plus haut. L'un des deux restes de chiens correspond à un animal de type berger allemand. Ce qui est peut-être aussi à mettre en relation avec un habitat aristocratique.

Sondage 4

DENOMINATION		NRD	%NRD	NMI	%NMI
<i>Vulpes vulpes</i>	Chat	2	4,08%	1	7,41%
<i>Sus sp.</i>	Porc/Sanglier	9	18,37%	2	14,29%
<i>Ovis aries</i>	Mouton	2	4,08%	1	7,14%
<i>Caprinae ind.</i>	Chèvre/Mouton	16	32,65%	1	7,14%
<i>Bos taurus</i>	Bœuf	6	12,24%	1	7,14%
<i>Equus caballus ?</i>	Cheval	1	2,04%	1	7,14%
<i>Lepus europaeus</i>	Lièvre	5	10,20%	2	14,29%
<i>Gallus gallus</i>	Poule domestique	7	14,29%	4	28,57%
<i>Perdix perdix ?</i>	Perdrix grise ?	1	2,04%	1	7,14%

Sondage 6

DENOMINATION		NRD	%NRD	NMI	%NMI
<i>Vulpes vulpes</i>	Renard	1	2,50%	1	14,29%
<i>Sus sp.</i>	Porc/Sanglier	6	15,00%	2	28,57%
<i>Caprinae ind.</i>	Chèvre/Mouton	2	5,00%	1	14,29%
<i>Bos taurus</i>	Bœuf	1	2,50%	1	14,29%
<i>Equus caballus</i>	Cheval	4	10,00%	1	14,29%
<i>Gallus gallus</i>	Poule domestique	1	2,50%	1	14,29%
<i>Bufo bufo</i>	Crapaud	1	2,50%		
<i>Helix pomatias ?</i>	Escargot de Bourgogne	15	37,50%		
<i>Helix aspera</i>	Petit gris	10	25,00%		

Fig. 27. - Tableaux d'inventaire des restes animaux.

Bilan et perspectives

L'absence de sources écrites avant le XIV^e siècle ne permet pas de savoir qui sont les personnes vivant à cet endroit. En effet, le nom de Fauroux n'apparaît qu'au XIV^e siècle dans les sources écrites, pratiquement au moment où l'occupation cesse sur le site. Il s'agit alors d'un nom de famille présent dans deux documents issus des archives de Laubesc. Le document le plus ancien date de 1331 et concerne un bail à fief du moulin de La Tonata à Lugasson fait par Raimond de Laubesc à Arnaud de Fauros, fils d'Arnaud Guilhem de Fauros, de Lugasson²². Un autre acte concerne encore Fauroux, il s'agit d'un bail à fief consenti par Guillem de Fauros à Vidal Augier de Bellefond consistant en une pièce de vigne au Bedat de Fauroux en 1351. Cet acte est actuellement illisible, mais le parchemin porte au dos l'analyse réalisée par Léo Drouyn au XIX^e siècle²³. En 1368, un autre Guilhem de Fauros ou le même qu'en 1351, reconnaît tenir des biens de l'abbaye de La Sauve Majeure à Lugasson²⁴. Ces Fauroux sont des personnes importantes et certainement aisées, mais, en l'état actuel, il est difficile de dire depuis quand cette famille est installée dans ce lieu. Ce qui est certain, c'est que l'habitat est abandonné aux environs de la Guerre de Cent ans et que, par la suite, toutes les traces de cet habitat disparaissent. Le souterrain, son puits d'accès et le fossé sont totalement comblés avec les restes des constructions et leur mobilier : le lieu devient un espace agricole jusqu'à nos jours. S'il y avait des constructions en dur, il est probable qu'une bonne partie des matériaux a été récupérée pour de nouvelles constructions. L'habitat s'est déplacé de quelques centaines de mètres pour former le hameau de Fauroux actuel.

L'étude archéologique s'est limitée à des portions d'un fossé qui semble isoler l'habitat du bord du plateau du reste de ce plateau. Deux activités artisanales ont été mises en lumière avec le four de potier et les scories de métal retrouvées en grand nombre dans la fouille clandestine du puits. A une centaine de mètres de la zone étudiée, une carrière souterraine d'extraction de pierre du XIX^e siècle a recoupé plusieurs silos, situés en bordure du plateau. Ils viennent s'ajouter à ceux qui sont dans le souterrain et à l'extérieur de celui-ci, près de l'entrée basse. Tous ces éléments indiquent la présence d'un habitat structuré sur toute la longueur du rebord de plateau. Le souterrain est peut-être lié à un habitat aristocratique qui contrôlait cet espace.

Les perspectives sur ce site sont les suivantes :

- Etablir un relevé en trois dimensions du souterrain afin d'avoir un plan complet de la structure.

- Achever la fouille du puits et des deux nouvelles pièces souterraines mises à jour par les fouilleurs clandestins. Il s'agit des éléments du comblement les plus anciens, qui donneront une date pour son début. Cela permettra de voir si le mobilier est le même que celui récupéré dans le reste de puits et donc de savoir si ce comblement s'est fait peu à peu ou d'un seul coup.

- Faire un décapage complet de l'espace entre le fossé et le rebord du plateau pour retrouver les structures d'une ou plusieurs habitations. Ce doit être essentiellement des structures en creux, types trous de poteau, qui pourraient permettre de dessiner un plan d'ensemble.

- Achever l'étude et la conservation du mobilier métallique.

Toutes ces opérations nécessitent la mise en place d'une équipe de recherche tant pour la fouille que pour l'exploitation du mobilier déjà découvert et à découvrir, ce qui pourrait s'envisager dans le cadre d'un Programme Collectif de Recherche. Cela nécessite de trouver un financement important pour mener à bien toutes ces études.

Un grand merci à toutes les personnes qui m'ont aidé dans ce travail soit par leur étude (Valérie Marache, Vincent Geneviève, Pierre Caillat, Christian Scullier, Jean-Claude Leblanc) ou par leur conseil (Nicolas Portet) et Christian Martin pour les relevés.

21. P.A. = Poey d'Avant 1858.

22. Archives de Laubesc, chemise A, parchemin A 14, transcription moderne A 11, acte du 19 avril 1331.

23. Archives de Laubesc, boîte 22, acte du 16 mars 1350.

24. A.D.Gir. H 81, f° 16 v°.

Bibliographie

- ASPECT 1993 : Léo Drouyn et le Canton de Targon, notes manuscrites commentées. ASPECT, 1993.
- Drouyn 1865 : Drouyn, Léo. *La Guyenne militaire*, tome 1. Bordeaux et Paris, 1865.
- Elizagoyen, 2012 : Elizagoyen, Vanessa. *Tioulet (Sadirac)*. Rapport de diagnostic, Inrap GSO, 2012.
- Fabre-Dupont 1996 : Fabre-Dupont, Sylvie. *La céramique et la ville: le vaisselier bordelais du Xe au XVe siècles à partir des données archéologiques*. Université de Bordeaux III, Thèse de doctorat en histoire médiévale, 1996.
- Fabre-Dupont et Régaldo 1991 : Fabre-Dupont, Sylvie, et Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Un centre potier et tuilier aux portes de la ville médiévale de Marmande ». *Aquitania*, 9, 1991.
- Faravel 2008 à 2015 : Faravel, Sylvie. *Le castrum du Castéra (commune de Langoiran, Gironde)*. Rapports de fouilles programmées, SRA, 2008 à 2015.
- Huguet 2005 : Huguet, Jean-Claude. *Prospection inventaire sur les souterrains refuges et les sites à silos de Lugasson et Frontenac*. Rapport d'opération, SRA, 2005.
- Labrie 1907 : Labrie, Jean-Joseph. « La cella gallo-romaine de Fauroux, à Lugasson ». *Congrès d'histoire et d'archéologie du Sud-Ouest*, Bordeaux, 1907, p 43 à 47.
- Labrie 1908 : Labrie, Jean-Joseph. « Le congrès d'histoire et d'archéologie de Bordeaux ». *Société Archéologique de Bordeaux*, 30, 1908, p. XX.
- Labrie 1909 : Labrie, Jean-Joseph. « Les Gallo-Romains au centre de l'Entre-Deux-Mers ». *Société Archéologique de Bordeaux*, 31, 1909, p. 112 et 113, 126 et 135.
- Landais 1989 : Landais, Marie-Ange. « Capian Les Murailles, une occupation attestée du I^{er} au XVII^e siècle sur les coteaux du Bordelais ». *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité, actes du second colloque tenu dans le canton de Créon les 16 et 17 septembre 1989*, CLEM, ..., p. 43-44.

Lassure 1998 : Lassure, Jean-Michel. *La civilisation matérielle de la Gascogne aux XII^e et XIII^e siècles: le mobilier du site archéologique de Corné à L'Isle-Bouzon (Gers)*. Toulouse, 1998.

Petrucchi 1999 : Petrucci, Jean-François. *Les poteries et les potiers de Vallauris 1501-1945*. Thèse de doctorat en histoire des techniques, EHESS, Marseille, 1999.

Poey d'Avant 1858 : Poey d'Avant, Faustin. *Monnaies féodales de France*, Paris, 1858.

Régaldo 1990 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Une officine de potier du XIII^e siècle à Lormont ». *Revue Archéologique de Bordeaux*, 1990, 81, p. 99-110.

Rousseau 1989 : Rousseau, Stéphane. « Les souterrains aménagés ou souterrains-refuges de l'Entre-Deux-Mers ». *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité, actes du second colloque tenu dans le canton de Créon les 16 et 17 septembre 1989*, p. 95 à 101, tome II.

Rousseau 1995a : Rousseau, Stéphane. « Le souterrain refuge de Fauroux, commune de Lugasson (Gironde) ». *Aquitaine Historique*, n° 15 et 16, mai et juin 1995.

Rousseau 1995b : Rousseau, Stéphane. *Lugasson*, p. 105- 113. ASPECT, 1995.

Rousseau 1999a : Rousseau, Stéphane. « L'architecture des souterrains refuges ». *Aquitaine Historique*, n° 43, novembre 1999.

Rousseau 1999b : Rousseau, Stéphane. « Les souterrains refuges de l'Entre-deux-Mers ». *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité, actes du septième colloque tenu à Sauveterre de Guyenne les 25 et 26 septembre 1999*. CLEM, 2001.

Rousseau 2012 : Rousseau, Stéphane. *Les souterrains historiques en Gironde*, tome 2. Artigues-près-Bordeaux, 2012.



Villenave-d'Ornon : du domaine du Béquet à l'hôpital Robert-Picqué, vestiges du château Bosc

Marie-France
Lacoue-Labarthe

L'hôpital Robert-Picqué¹, qui succéda à l'hôpital annexe du Béquet, a été progressivement installé à partir du dernier tiers du XIXe siècle à Villenave d'Ornon sur un très vaste terrain - environ 32 ha - occupé depuis longtemps et essentiellement jusqu'alors par des domaines agricoles (bois, prés et vignes) (fig. 1)².

La plupart des hôpitaux militaires ayant désormais été réorganisés ou fermés, notamment le renommé Val-de-Grâce à Paris, le destin de l'hôpital d'instruction des armées de Villenave était à redéfinir sous une autre forme. Un rapprochement avec la Fondation Maison de santé protestante de Bordeaux conduira sous le nom de BaHia au regroupement sur le site voisin de Bagatelle d'un nouvel établissement de santé au statut civil et militaire original, à l'horizon des années 2020. Mais quand cette recherche fut entreprise en 2014, nous étions dans l'ignorance de ce qu'il pourrait éventuellement advenir, et en particulier de ce qui subsisterait des bâtiments vestiges de l'ancienne occupation civile. Nous avons donc souhaité de manière conservatoire retracer l'histoire du domaine qui l'accueillit, appelé en 1875 domaine de la chapelle du Becquet.

La chapelle Notre-Dame du Béquet

Le nom Béquet - quelquefois orthographié Becquet, en particulier quand il concerne la chapelle - est connu de longue date : quelques habitations y auraient été présentes dès le Moyen Age au milieu de vignes et de prés, le village serait cité au XVe siècle³ et le terme se serait appliqué en relation avec l'embranchement du chemin de Leysotte formant un bec avec le « grand chemin » ou route de Langon : il s'agit du « Grand Béquet », un « Petit Béquet » étant mentionné comme autre appellation d'une tenure dite aussi « Mur sarrazin » plus au nord, près de l'actuel hôpital Bagatelle⁴.

1. Que soit ici remercié de son aimable accueil le général Philippe Barbrel, alors médecin-chef de l'H.I.A. Robert-Picqué, qui a bien voulu mettre à notre disposition des documents et l'aide de son service. Merci également à M. François Magnant, président de l'ARHO (Association de Recherches historiques de l'Ornon), pour les références du dossier constitué aux Archives Bordeaux Métropole sur les origines de propriété du domaine du Béquet (A.M. 337 M 1, 2 et 3) et la communication de cartes postales anciennes (collection de l'ARHO).

2. Archives nationales, Cote CP/F/14/8458. Base de données ARCHIM.

3. Piganeau, 1897, p. 24.

4. Lacoue-Labarthe, 2017.

En témoigne encore aujourd'hui le nom de la chapelle dite justement Notre-Dame du Béquet (fig. 2). A l'origine de la misérable petite construction de la chapelle actuelle, sans âge ni style et quasiment invisible au bord de la route de Toulouse,



Fig. 1. - Le Béquet dans son environnement.
Atlas de Trudaine pour la Généralité de Bordeaux -
N° 6. Portions de la grande route de Bordeaux à Bayonne, 1745-1780.



Fig. 2. -
Chapelle
Notre-Dame
du Béquet

il y eut un édifice datant sans doute de la fin du Moyen Age, qui abritait une Vierge de pitié et dont la dédicace s'est transmise jusqu'à nous.

Un texte publié par Paul Roudié ⁵ montre que, ruinée à plusieurs reprises, dont une au moins au moment des guerres de religion, elle fut réédifiée en 1589 par une certaine Mme de Bernens, veuve de Lesportes, qui en commanda la réédification pour 8 écus à un maître maçon nommé Pierre Bulle ⁶ ; il devait également *racoustrer l'image de la Vierge, tenant entre ses bras l'image de son fils*.

Des fragments de la porte d'entrée de l'ancienne chapelle Sainte-Marthe, placée sur la face méridionale de l'hôpital Saint-André de Bordeaux (démoli en 1844), sont dites par L. de Lamothe être en remploi à la chapelle du Béquet en 1853, « avec tous les caractères de l'architecture du XVI^e siècle » ; assertion citée à l'appui de la publication d'un dessin de Léo Drouyn dans l'ouvrage *Léo Drouyn et Bordeaux* ⁷.

La confrontation du dessin avec la photo de l'intérieur de la chapelle illustrant l'article de Paul Roudié de 1987 montre qu'il ne s'agit pas d'un remploi intérieur. En réalité il apparaît que cette ancienne porte avait été réemployée certes à Villenave d'Ornon, mais au porche de la chapelle Saint-Delphin édifée à la demande de Mgr Donnet en 1852, comme l'écrivent Emilien Piganeau et à sa suite Paul Roudié ⁸ ; puis elle fut déplacée à la suite de la construction de la nouvelle église Saint-Delphin ⁹ en 1965 au musée d'Aquitaine, pour y être conservée.

Il ne semble pas que la chapelle du Béquet ait jamais fait partie du grand domaine dont nous allons étudier la constitution progressive. Quand il est éventuellement question d'une chapelle dans les dossiers concernés, elle est dite faire partie de la maison. Et en 1824, quand sont adjugés les biens de la succession Vieu, si Jean-Jacques Bosc rachète *un domaine situé à la chapelle du Béquet*, c'est le sieur Laville, autre négociant de la rue du Chai-des-Farines, qui emporte pour 550 F *un petit bâtiment formant lad. chapelle avec un morceau de terre au-devant*, même si les opérations sont menées par un fils Bosc. Et elle n'est mentionnée dans le détail des matrices cadastrales concernant les propriétés Bosc ni en 1811 ni en 1845. La tradition orale la dit avoir été déplacée de son site initial, sans doute à l'occasion d'une revente de la parcelle qu'elle occupait, aucun terrain ne lui ayant été laissé.

5. Roudié, 1987, p. 81 ; A.D.Gir., 3 E 1491, f° 394, 16 août 1589, notaire Bertrand Bertrand à Salleboeuf.
6. Un artisan local, ou de passage ? Son nom n'a pas été retrouvé ailleurs.
7. Larrieu, 2011, p. 165, reprenant un texte de la Commission des monuments et documents historiques et des bâtiments civils de la Gironde.
8. Piganeau, 1897, p. 24 ; Roudié, 1954.
9. Architectes Salier, Courtois, Lajus.

Constitution du domaine du Béquet, origines et développement

Cette importante propriété foncière agricole fut, comme la plupart des domaines du vignoble bordelais, le résultat de l'assemblage au fil du temps, par une suite de transactions, de parcelles, bourdieu ou métairie, vignes, bois ou prés, portant des noms en relation avec le Béquet. Et ce autour essentiellement de deux métairies : celle dite de la chapelle du Becquet et celle du Grand Becquet Saint-James, fief du prieuré du même nom qui était un important propriétaire terrien, détenant de très nombreux fiefs à Talence et d'autres à Villenave ou encore Bègles, relevés ensuite par les R.P. Jésuites, puis par le Collège de Guyenne. Les terrains se trouvent localisés de part et d'autre de la route de Langon, sur les paroisses de Villenave d'Ornon et de Bègles. Mais les terres relevant de la paroisse de Bègles, si elles passent entre les mains de certains propriétaires, ne seront finalement pas retenues dans la propriété dont il est ici question ¹⁰.

C'est néanmoins la métairie dite de la Chapelle du Béquet qui est jusqu'à ce jour la première référencée historiquement, au XVI^e siècle : elle apparaît en 1507, lors d'un contrat d'affermage du 20 septembre entre le collège des Jésuites et Jean de Bernes, marchand et bourgeois de Bordeaux, d'une part et M. de Ségur, seigneur de Francs à Bègles, pour les terres situées à l'est de la route de Langon sur cette dernière paroisse ¹¹. Le nom de Jean de Bernes, ou plutôt sans doute Bernès ¹², peut être rapproché de celui d'Isabeau de Bernens relevé par Paul Roudié pour la reconstruction de la chapelle en 1589. Elle y est dite veuve de Lesportes ; le nom semble plutôt avoir été rapporté en tant que Desportes, celui d'une famille comptant des avocats au Parlement de Bordeaux ¹³, qui était également propriétaire à Villenave de la maison noble de Desportes, ou Lesportes, dont le nom est conservé au château Canteloup-Lesportes, siège actuel de la mairie ¹⁴ (fig. 3), ainsi que du domaine de Trigan plus au sud ¹⁵.

On retrouve les descendants de cette même famille à l'origine de plusieurs cessions jusqu'au XVIII^e siècle : ainsi celle effectuée pour une part par Jeanne Cal, veuve de Sr Eliès Desportes, et son fils, de vignes du fief du marquis de Ségur au curé et Bénéficiers de Sainte-Colombe, transaction passée le 16 février 1685 devant le notaire Vivans ¹⁶. Ce bien est appelé le Béquet Saint-James et se trouve dans la paroisse de Bègles, plus exactement dans la Raze de Bègles, juste de l'autre côté de la route par rapport au Béquet actuel.

A partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, par ventes, achats et échanges successifs se constitue également autour du Béquet Saint-James et se consolide le domaine qui nous intéresse, que ses propriétaires vont progressivement agrandir et



CHATEAU CANTELOUP-LESPORTES
M. G. Foulcher, propriétaire.

Fig. 3. - Château Canteloup-Lesportes à Villenave d'Ornon.
Gravure non signée, datée 1908.

enrichir ; ainsi à partir de parcelles qu'on sait avoir été possession de la famille de Pomiers par une reconnaissance depuis au moins 1603 et ayant appartenu successivement par héritage à Jean de Pomiers, baron du Breuil, puis à Joseph de Pomiers, écuyer, seigneur de Françon et Laribaut et Jeanne de Gasc sa femme ¹⁷, puis à Jean Pierre de La Roque, chevalier, seigneur baron de Budos ¹⁸ et enfin à son fils Raymond de La Roque.

A partir de 1686 ce sont des familles de bourgeois bordelais, notables protestants, en commençant par les Massieu, qui vont succéder aux familles aristocratiques, avec des fortunes diverses.

10. Mais cela explique qu'un certain nombre d'institutions actuelles situées côté Bègles de la route sont donc fondées à porter des noms se référant au Béquet.
11. Magnan, 2000, pp. 37 et 92.
12. Prononciation qui rend une confusion possible avec Bernens relevé par M. Roudié. Bernes est la forme gasconne de vergnes (aulnes).
13. Pierre Meller cite quatre familles Desportes ; on sait par un autre texte qu'il s'agit ici d'une famille noble, celle des Sieurs de Cazelles, bourgeois de Bordeaux en 1537, voir plus loin vente du 6 février 1689. Meller 1906. Cette famille Desportes, propriétaire depuis au moins le XVI^e siècle, est alliée plus tard à la famille Valen : Jean Valen (1663-1731) ayant épousé Marie-Desportes (1659-1731), fille d'Héliès (décédé en 1679) et de Jeanne Cal (décédée en 1686).
14. La construction actuelle date de 1779.
15. Plan cadastral 1845, section E, 2e feuille. A.M. Villenave d'Ornon.
16. A.D.Gir. G 2451.
17. Une Jeanne de Gasc était l'épouse de Joseph de Pomiers, seigneur de Lafitte en Médoc ; devenue veuve elle épousa Jacques de Ségur, président à mortier au Parlement de Bordeaux.
18. Acte du 30 novembre 1669, notaire Ferret.

Domaine de Bertrand Massieu

Le 4 avril 1686, Raymond de La Roque, chevalier seigneur baron de Budos, habitant dans son château noble de Budos et résidant dans son hôtel Au Manteau royal, rue du Loup, vend à Bertrand Massieu, bourgeois et marchand de Bordeaux ¹⁹ :

- *Tout iceluy bourdieu sis et situé en la paroisse de Villenave au lieu du Béquet Saint-Jammes, consistant en une maison basse, chay et cuvier, le tout sous une même couverture ...*, sans doute une habitation rurale de tradition locale plutôt qu'une chartreuse,

- *Plus une autre pièce de vigne à bras appelée Au Sarrazin* ²⁰, dans la paroisse de Talence...,

- *Plus une autre pièce de vigne paroisse de Bègles au-devant de la chapelle du Béquet Saint-Jammes, appelé couramment la vigne de la chapelle* [voisine de celle vendue par la Veuve Desportes et devenue propriété des bénéficiers de Sainte-Colombe],

- Plus trois autres pièces de vignes ou pré : *une autre pièce de vigne appelée la pièce du Pommey, paroisse de Bègles ; une autre pièce de vigne la pièce du bourdieu, paroisse de Bègles ; Plus un petit lopin de pred, la palu, paroisse Sainte-Croix, etc.*

La vente se fait pour 3000 livres. Les biens sont à présent fort ruinés, principalement les bâtiments et les vignes. Il y a un fermier, André Gardère, qui a commencé à travailler la vigne aux frais de Massieu parce qu'une police de vente a été signée dès le 5 janvier précédent : ainsi lesd. vignes vendues sont à présent taillées, pliées, ouvrées, carrassonnées, besechées et labourées de la première fasson, selon la pratique bordelaise connue.

On apprend en outre qu'une contribution est nécessaire pour le logement de trois Dragons présents dans lad. par. de Villenave : la révocation de l'édit de Nantes date d'octobre 1685 et une chasse aux protestants s'en suit.

Bertrand Massieu entreprend très vite d'agrandir son bien et d'en remembrer l'espace agricole. Le 9 octobre 1688, il achète certains biens situés au Béquet Saint James, paroisse de Villenave, à M. Martial Clary, seigneur baron de Saint-Angel, conseiller du Roi en la cour des Aides de Clermont, pour 2000 livres ²¹ :

- *une maison à pans (?) et jardin, en mauvais état, confrontant du Nord à la chapelle du Béquet, du sud à la terre et vignes de M. Sauval Desportes, avocat à la cour, au levant au grand chemin qui va à Madères ;*

- *plus une autre parcelle de vignes à bras au lieu appelé à la plant de Bertin, aussi paroisse de Villenave, comprise entre les chemins de Madères et de Langon, au sud et au nord à la vigne de M. Desportes ;*

- *plus trois autres pièces de vignes au même lieu, mêmes confronts ;*

- *plus une corrége et une pièce de vignes appelées à Guilhon, paroisse de Bègles, confrontant celles des Sieurs Valen et Desportes.*

- *deux pièces de vignes au Haut-Béquet, paroisse de Villenave, confrontant son propre bien et la vigne Desportes ou celle des héritiers de Guilhem Texandier.*

Le 9 février 1689, il procède avec Jean Valen, procureur en la cour du parlement, et Marie Desportes, sa femme, habitant la Réole (où est momentanément exilé le Parlement), à un échange et permutation, plus 400 livres : Massieu délaisse la pièce de vigne à bras située à Bègles, au-devant de la chapelle du Béquet, appelée communément la vigne de la chapelle, acquise de feu M. de Budos, ainsi que deux autres pièces de vignes acquises de M. de Saint Angel dans la raze de Bègles, et obtient en échange cinq pièces de vigne, séparées l'une de l'autre par l'autre vigne du Sr Massieu, qui ensemble font un plantier appelé de Bertin, paroisse de Villenave ; plus une pièce de 82 rêges de vigne, plus 15 rêges au Haut-Béquet ; plus deux dernières, dont les vignes sont dites perdues. Elles appartenaient comme les précédentes, à la delle Desportes, comme venant de la succession du défunt Héliès Desportes, Sieur de Cazèles, son père, et du partage entre elle et son frère Martial Desportes, bourgeois de Bordeaux, du 15 février 1688 ²².

En 1690, le 12 septembre, il rachète un pré à Bernard d'Alabert, bourgeois et marchand de Bordeaux, tout entouré de fossé, pour 600 livres.

Domaine de Jean, puis Isaac Naudy

Le 17 juin 1720, les héritiers de Bertrand Massieu, ses fils Guillaume et autre Bertrand, bourgeois, frères et associés, anciens consuls de la Bourse, demeurant rue des Argentiers, vendent à Jean Naudy, bourgeois et marchand-négociant aux Chartrons, le bourdieu du Béquet, Graves de Bordeaux, Grand Béquet Saint-James, et les biens en dépendant, bâtiments – une grande maison et une autre – deux grandes pièces de vigne et une aubarède ²³. Il y a également des chais, cuvier, maison du

valet, cour, puits, jardin, bois et vignes ²⁴ ; la vente comprend enfin les vaisseaux vinaire, meubles meublants, chevaux, carriolle, chariot, charrette, outils aratoires.

Entre 1688 et 1720 il semble donc bien que ce soit Bertrand Massieu qui ait fait construire une maison importante sur le domaine foncier, centre d'une exploitation agricole, qu'il constituait : la grande maison (un manoir ?) est dite ailleurs à plusieurs corps de logis ; sont mentionnés également les ornements de la chapelle qui est dans lad. maison, ce qui confirme une chapelle différente de celle de Notre-Dame du Béquet. Maison des champs, comme on disait alors, pour son profit et son plaisir, son délassement et le souci de l'air plus sain que celui de la ville ²⁵, comme les aiment tant les Bordelais ²⁶. Nous ne savons rien de plus, mais on peut supposer que cette maison construite au tout début du XVIII^e siècle pourrait être celle qui plus ou moins modifiée fait l'objet de transactions durant tout le siècle, dont le plan est peut-être celui figurant sur les fig. 4 et 17, que rachèterait enfin Jean-Jacques Bosc en 1791.

Même si Massieu a augmenté son bien, la vente se fait pour une somme tout à fait étonnante : 65 000 livres ! Étonnant également, le paiement qui se fait par 47 billets de la banque Royale, 2 de 10000 livres et 45 de 1000 livres, tous numérotés et enregistrés.

La date est importante : après avoir suscité l'intérêt de l'Etat comme des particuliers et des spéculateurs, le fragile système de Law fondé sur la confiance s'effondre. La banque Royale émettait depuis 1718 du papier-monnaie contre de l'or, en étant censée prêter à l'Etat ruiné le métal récolté. Entre 1717 et 1719, la banque est associée avec la Compagnie perpétuelle des Indes, qui propose actions et prêts. Et elle connaît la banqueroute en mai 1720 et les détenteurs de billets et d'actions sont ruinés. Or notre vente a lieu un mois plus tard, les billets ne valent plus que le tiers de leur valeur. Les 65 000 livres sont censées d'ailleurs éponger les dettes des frères Massieu vendeurs, ainsi que celles de leurs parents.

Dans une exporle du 31 mars 1728, l'estimation du bien du Béquet est retombée à 22 000 livres.

Bertrand Massieu n'est pas signalé comme protestant ; mais il est l'époux depuis 1703 d'Elisabeth Boyer, d'une famille protestante originaire de Bergerac qui deviendra l'une des principales familles du négoce bordelais. Jean Naudy, son acheteur, est l'époux de Jeanne Boyer, sans doute parente de la précédente. C'est donc une vente entre alliés. En réalité la famille Naudy comme la famille Massieu ont des liens avec le foyer protestant de la Dordogne : Jean Naudy appartient à une famille protestante avérée qui essaime également dans la diaspora, en Hollande en particulier.

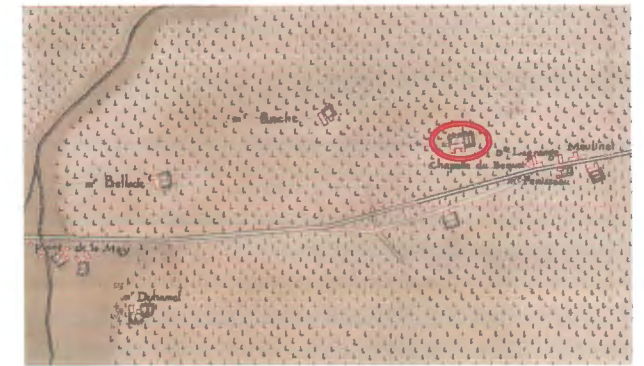


Fig. 4. - Plan carte de la route de Toulouse non daté. Sans doute vers 1750-1760, contemporain de la propriété Serres.

Jean Naudy meurt le 11 août 1727 dans son bien des Graves, sans enfant et avec 40 000 livres de dettes, apparemment pour des avances sur la construction d'une maison aux Chartrons, pour le règlement desquelles sa veuve va devoir vendre certains biens ²⁷. S'en suivra un long litige entre elle et l'un des deux héritiers, nièce du défunt, Isabeau Naudy épouse Borie, de Bergerac, qui ne prendra fin qu'en 1741, après un partage établi le 9 décembre 1737. D'un inventaire établi le 17 mai 1729 ²⁸, on sait seulement que les bagues et bijoux de la veuve étaient estimés à 1 200 livres, les meubles et l'argenterie à 5 200 livres. Les bijoux qu'elle conserve consistent en une bague, une croix, une paire de boucles d'oreilles avec leurs pendeloques, une petite tabatière d'or, une montre. Il est expressément mentionné que les ornements de la chapelle du Béquet ont été vendus par le défunt pendant sa vie au Sieur Ménoire ²⁹.

Le Béquet - deux maisons, vignes, allées et prairie - initialement promis à la nièce, revient finalement au frère du défunt, Isaac.

24. Reconnaissance envers les R.P. Jésuites du 31 mars 1728.

25. Ainsi Edme Mongin, évêque de Bazas, étant dans la nécessité pour la conservation de sa santé de prendre l'air de la campagne dans la résidence épiscopale du château de Gans dont il entreprend la reconstruction. A.D.Gir. 4 B 74, 1726.

26. Roudié, 1976 et 1979 ; CERCAM, 1994.

27. Ceux-ci consistent en une maison rue de la Rousselle et du Pas-Saint-Jean qui est vendue par la veuve 14 000 livres ; plus la maison des Chartrons 35 000 livres, une autre maison rue du Pas Saint-Georges 14 000, une rue Renière 7 000, un chai rue Pilet 3000, un autre près la porte Sainte-Croix 7 000 ; une maison avec jardin à Bergerac, paroisse de Ginestet et un bourdieu, une métairie à la Faucille pour 30 000 livres. Soit plus de 100 000 livres de biens.

28. Notaire Bernard. Sans doute sous-seing privé, il ne figure pas dans le dossier.

29. Ménoire : famille catholique de marchands de la rue de la Rousselle, originaires de l'Agenais, alors en forte progression sociale, « qui oscille entre la robe [cour des aides] et le négoce colonial » à Saint-Domingue.

Domaine de Bernard Serres

Le 5 septembre 1741, l'acte de vente d'Isaac Naudy, frère de Jean, à Bernard Serres, négociant rue des Bahutiers ³⁰, détaille :

un bourdieu et bien en dépendant situé au lieu du Béquet Saint-James, paroisse de Villenave d'Ornon, composé d'une grande maison principale, chapelle, logement de valets, chay, cuvier, écurie et autres offices, jardins, parterres, allées de charmes, de chaines, bosquets, deux grands enclos de vignes, l'un au-devant et l'autre au derrière de lad. Maison, autre petite maison, granges et bâtiments séparés au bout du clos de devant, qui est entre le grand chemin qui conduit de Bordeaux à Castres et le chemin qui conduit à Madères appelé vulgairement des Moulins, confrontant :

Le clos de devant du côté du levant au grand chemin de Bordeaux à Castres, du midy à un chemin qui conduit à la Raze de Bègles, du nord à la chapelle du Béquet Saint-James et du couchant aud. chemin appelé des Moulins qui conduit à Madères,

Et le clos de derrière où est lad. Maison principale confronte du levant à la grande maison, du midy aux vignes du Sr Ladouaire, avocat du Roy au sénéchal de Guyenne, allées de chaines entre deux, du nord aux vignes des héritiers du Sr Beauvais, marchand et du couchant au chemin appelé des Ânes...

Compris dans la présente vente la récolte pendante, les meubles meublants, effets, ustensiles de ménage, vaisseaux vinaires, futaillies, garnitures de chay, cuvier, charrettes, outils et ferrements servant à la culture des biens qui sont dans les bâtiments dud. bourdieu.

Les cens, rentes, agrières et devoirs seigneuriaux sont à rendre envers les R. P. Jésuites du Collège de cette ville, à cause du Prieuré Saint-James dont ils relèvent.

La vente se fait pour 20 000 livres ³¹. Les vignes du bourdieu sont dites en très mauvais état : *il manque presque la moitié des pieds*, surtout dans le clos de devant. Les bâtiments ont besoin d'être recouverts et il faut changer *quelque pièce passante des portes et contrevents*.

Bernard Serres, l'acheteur, a occupé les lieux avant de les racheter : il dit avoir fait beaucoup de réparations, *singulièrement rétabli la chapelle qui était entièrement ruinée et il continue de faire des dépenses pour rétablir tant les bâtiments que les biens*.

La négligence à l'égard de la chapelle qui a entraîné sa ruine pourrait s'expliquer par la religion du vendeur. En effet celui-ci, Isaac Naudy, a dû demander en tant que nouveau converty une autorisation spéciale pour pouvoir vendre son bien : c'est l'une des mesures vexatoires édictées à l'égard des protestants à la suite de la Révocation de l'Edit de Nantes. Edit et ordonnances ³² défendent en effet à ceux qui sont issus de la religion

prétendue réformée de disposer de leurs biens ³³. Contraint et forcé, il a donc dû *faire représenter à sa majesté que la perte qu'il a fait le met dans la nécessité de vendre jusqu'à concurrence de 20 000 livres de son bien... il a très humblement fait supplier sa Majesté de lui accorder la permission qui lui est nécessaire* et l'a obtenue.

En outre il a manifestement fait de mauvaises affaires comme exportateur, dont les archives allemandes conservent trace ³⁴.

En regardant de plus près, on s'aperçoit que Bernard Serres n'est pas tout à fait un inconnu et appartient lui aussi à la même religion : en effet c'est chez lui, « riche négociant », que le jeune « François Bonnaffé, originaire de Lacqune dans le Tarn, réside [à Bordeaux] à partir de 1743, date à laquelle il est âgé de 20 ans, quand son père le place en apprentissage chez un pays, Bernard Serres, originaire de Castres et protestant comme lui » ³⁵ ! Mais il est dans une situation matérielle bien plus favorable et il peut sembler plus opportun de se soucier de montrer son bon vouloir, bien que (ou parce que) protestant ...

Les améliorations de voirie voulues par l'Intendant Tourny donnent lieu à une protestation de sa part en date du 23 mai 1746 car elles ruinent ses propres embellissements, ce qui nous vaut des précisions intéressantes. Tourny en grand aménageur des ponts et chaussées veut en effet faire élargir la route ³⁶ et ce n'est pas sans conséquences pour le malheureux propriétaire, qui *a la douleur de se voir enlever ses meilleures vignes qui lui donnaient environ 6 tonneaux de vin ...*; son terrain *vient d'être diminué de 3 journaux 9 carro ¼ par le nouveau piquetement qui a été fait pour le chemin ; la haye qui préclôturait son vignoble a été totalement arrachée en sorte que les vignes*

30. Notaire Bolle.

31. Dont 17 000 pour les fonds et immeubles et 3 000 pour les meubles meublants, etc., paiement fait en 10 000 livres en écus d'argent de 6 livres et en billets.

32. Dites dans le texte *ordonnances de la Rigueur*.

33. On peut ainsi comprendre les protestations de catholicisme de Rose Beaujon Balan, invoquant la Vierge et les saints dans son testament. Lacoue-Labarthe, 2017, p. 51.

34. Il existe une *Refutation du libelle mis au jour par Isaac Naudy sous le nom de Réponse à la lettre de Charles Vigne à un de ses amis de Hambourg*, de janvier 1725 : des lettres en allemand concernant ses affaires de négoce du sucre vers Stettin en Poméranie prussienne, qui semblent litigieuses, sont conservées à la Staatsbibliothek de Berlin. À la révocation de l'édit de Nantes, les autorités prussiennes avaient fait venir en nombre à Stettin des Huguenots français qui s'y établirent et contribuèrent au développement de la ville. Celle-ci devint ainsi l'une des villes les plus riches et les plus importantes de la mer Baltique, le commerce de Bordeaux trouvant là une destination privilégiée.

35. Minvielle, 2010. Bonnaffé, 1909. Bernard Serres est dit ailleurs natif de Castelsarrasin.

36. Et peut-être même en redresser le tracé. Les dossiers de la série C dédiés aux Ponts-et-Chaussées sont pleins d'informations sur le sujet. On y retrouve en particulier les documents concernant l'affaire Serres.

qui lui restent sont entièrement ouvertes et exposées aux dégâts inévitables que font les voyageurs, charrettes, équipages, chevaux et bestiaux menés à la pâture quand les possessions ne sont pas garanties par des fossés et des hayes...

On a même à bâtir un grand portail que le suppliant avait fait bâtir à grand frais sur le chemin qui fermait led. Vignoble et qui allait aboutir à la cour de sa maison. Cette démolition n'a pu se faire qu'en brisant les pierres qui composaient ce portail et qu'il ne peut se réparer qu'avec beaucoup de peine... Il estime le dommage à au moins 75 livres.

C'est à cette époque en effet que se répand le goût des grands portails de pierre et fer à l'entrée des biens de campagne, qui prêtent à la propriété le prestige de leur belle allure : le propriétaire en aura sans nul doute, s'il en eut le temps, fait monter un nouveau pour donner accès à sa cour. Et ce texte nous rappelle également que le paysage de la campagne bordelaise comportait depuis le haut Moyen Âge des parcelles délimitées par des haies boisées et des fossés, sorte de bocage ³⁷ où les levées de terre sont remplacées par des fossés de drainage bien nécessaires dans des terrains souvent fortement argileux.

Première représentation : sur une carte-plan de la route de Toulouse à partir de Bordeaux ³⁸, sans doute contemporaine de la propriété Serres (il semble que l'on y voit en effet une proposition de redressement du tracé de la route) est figurée une construction en U, un manoir ouvert vers le Grand chemin et adossé à un ensemble de parterres qui sont bien mentionnés dans l'acte de vente (fig. 4 et 17). Une représentation comparable figure dans l'Atlas de Trudaine (fig. 1).

Le 16 janvier 1762, en accompagnement d'un contrat d'affermage passé par M. Jean-Baptiste Thibaut, *écuyer et ancien juge de la Juridiction consulaire de cette ville, y demeurant rue des petites Carmélites, paroisse Saint-Michel, au nom et comme père légal et administrateur de ses enfants et de la feu Delle Marie Serres son épouse* ³⁹, est joint un *bienvenu état et description des meubles et effets qui sont dans la maison du bien appelé au Béquet, appartenant à M. Serres* ⁴⁰. Jean-Baptiste Thibaut est donc le gendre, devenu veuf, de M. Serres, qui lui-même décède avant 1766.

C'est selon la description une maison d'un seul niveau couvert d'un grenier, vestibule desservant une chambre à droite et une à gauche, une autre donnant sur le potager. Le mobilier est usé ou *très mauvais*, comme souvent dans les maisons de campagne où on réemploie les vieux meubles. On y sent comme un air de XVIII^e siècle : les couleurs, les lits à quenouilles, les tables recouvertes d'étoffe, etc. et cela contraste avec le bon état de la chapelle, de l'exploitation et de l'orangerie, complétée d'un pigeonnier, privilège aristocratique remontant sans doute à de plus anciens propriétaires.

Mais c'est que ce n'est pas celui de « la grande maison », comme aurait pourtant semblé l'indiquer la suite de l'inventaire, mais bien plutôt une des autres maisons du domaine, peut-être l'ancienne habitation rurale mentionnée en 1685, destinée au fermier, la grande maison ou manoir occupée par ses propriétaires n'ayant - malheureusement pour nous - pas besoin d'inventaire

Conformément à ce que faisait valoir Bernard Serres lors de l'acte d'achat, la chapelle domestique, inventoriée entre l'écurie et l'orangerie, semble avoir été entièrement *rétablie* et son inventaire est exhaustif. On y trouve :

Un tableau représentant Saint-Bernard, un gradin de bois peint en bleu, huit petits vases et 2 chandeliers de faïence, deux nappes fines pour couvrir l'autel, une chasuble, une étole, un manipule, voile et bourse et devant

37. Une propriété voisine portait d'ailleurs le nom « Le Bocage ».

38. A.D.Gir. C 1926.

39. Bien donné à l'affirme, au sieur Jean Aussé, conformément au contrat du 29 Xbre 1761. Aussé est dit fermier des héritiers du sieur Serres en 1766. Selon le site Amitiés généalogiques bordelaises, un Bernard Serres, protestant, qui avait épousé en 1724 Marie Deyres à Bazas, décède en 1748 à Bordeaux, paroisse Saint-Pierre. Et une Marie Serres épouse un Jean-Baptiste Thibaut en 1751 et décède en 1753 (Bernos-Beaulac), tandis qu'à la même date, une Elizabeth Serres, de la même paroisse Sainte-Eulalie, épouse un Jean-François Thibaut. Jean-Baptiste Thibaut est juge consulaire en 1752-1753, collégialement avec Alexis Dubergier aîné et Jean Barreyre aîné. L'armorial de Meller cite cette famille bourgeoise de Bordeaux comme ayant donné des juges de la Bourse entre 1752 et 1768. Meller, 1906.

40. Dans le vestibule on remarque *un buffet bois de sapin verni en bleu fermé haut et bas* qui contient de la vaisselle, 2 canapés, l'un couvert de panne cramoisy, 3 tables de bois de sapin avec chacune leur pied, l'une de 8 couverts, l'autre de 4 et une de deux. Les chambres ont toutes leur cheminée garnie. Dans la chambre à droite, tendue d'une tapisserie de Bergame en 4 grandes pièces et trois petites, présentant 2 chenets de cuivre dans la cheminée, sont 2 lits garnis de cadis vert bordé de jaune, une table de noyer à pied tourné couverte d'un tapis et 1 petite glace à cadre doré, 4 fauteuils et 8 chaises de bois garnis de moquette, 1 armoire en bois de sapin et 1 petit cabaret.

Dans la chambre à gauche, éclairée de deux baies garnies de 4 rideaux de croisée de calemonde rayée et tendue de huit pièces de tapisserie de Bergame grandes ou petites, sont 2 lits à quenouilles de noyer garnis, l'un de cadis vert bordé de jaune et courte pointe d'indienne piquée, l'autre de cadis rouge bordé de ruban blanc et courtpointe de satin ; 2 fauteuils paillés, 1 grand cabinet de noyer, 1 petit cabaret de cerisier, 1 table de noyer et une glace à cadre doré uni de 2 pieds de large.

Dans une troisième chambre qui donne sur le potager, sans doute au revers du bâtiment, sont 2 lits, l'un de noyer à quenouilles, garni de cadis vert bordé d'un ruban jaune et courtpointe d'indienne et l'autre de cadis brun, un tapis de moquette, une vieille table de bois carrée et 1 petit miroir à cadre de noyer, 1 mauvais cabinet de sapin verni en brun, 3 fauteuils et 3 chaises garnis de moquette, 1 table de quadrille en bois avec 2 petits tiroirs et un mauvais tapis vert. Dans un petit cabinet de toilette boisé joint à la même chambre, sont 4 petits cabinets de sapin et une marotte avec son pied pour porter la perruque.

Le grenier conserve les ustensiles de la cuisine, mentionnée ensuite avec une grande table de bois et un cabinet de sapin à 4 portes et un tiroir.

Dans l'écurie, la crèche et le ratelier sont en assez bon état.

d'autel, le tout d'une étoffe de soie galonnée en argent, une aube, un avit (?)⁴¹ de toile de Hollande, deux purificateurs, un corporal, une palette, un calice et sa patène d'argent, son étui et une poche de taffetas vert qui les renferme plus un cordon de fil, un missel, le Tegitur⁴², deux bancs en forme de prie-Dieu, une clochette de fonte, une burette de fer blanc pour les hosties, 1 paire de burettes de verre, une chaise de noyer et un bénitier de faïence.

Il y a enfin une orangerie importante, comprenant cent quatre orangers grands et petits, dont cinquante-quatre dans de grandes caisses, vingt-cinq dans des caisses plus petites, vingt-cinq dans des pots de terre. Mais les contrevents et les vitres sont très délabrés et cassés et la grange qui est dite joindre la chapelle du Béquet est aussi en très mauvais état.

Le cuvier comporte 4 grandes cuves en très bon état de 7 à 8 tonneaux, 2 petites cuves de 3 tonneaux environ, plus tout le matériel viticole⁴³ qui semble également en très bon état : l'exploitation du vignoble est active.

Cette activité et son rapport contrastent avec les doléances exprimées dans un texte concernant un vignoble voisin, vendu à la même époque et qui se rattache également au Béquet⁴⁴. Le 3 mars 1764⁴⁵, le curé et les Bénéficiaires de Sainte-Colombe vendent pour 9 000 livres un petit bourdieu qui leur appartient, lieu appelé le Béquet Saint-James, situé de part et d'autre de la route, les vignes dans la raze de la paroisse de Bègles, au Sr Chauffenjal, secrétaire du premier président du parlement de Bordeaux, habitant rue du Mirail. Ils l'avaient acheté, le 29 avril 1688, à Jean Vallen⁴⁶, procureur en la cour du parlement de Guyenne, qui le tenait de la famille Desportes déjà citée⁴⁷.

L'acte de vente mentionne que le fonds aride et sablonneux où est assis ce bien explique son mauvais rapport et qu'un bien des Graves de Bordeaux a toujours coûté à son maître en général, à moins que le vin étant d'un haut prix ne le dédommage. Le vin du Béquet ne se vend guère plus de 40 écus le tonneau, encore faut-il le cultiver comme un bien dont le vin se vend 5 ou 600 livres le tonneau, on voit donc que ce bien leur a été toujours à charge, eut-il été mieux administré...⁴⁸

Le vignoble de M. Serres, dont a hérité son gendre Jean-Baptiste Thibaut, semble avoir été activement exploité, sans être un cru reconnu.

Une reconnaissance de fief est établie au nom du collège de Guyenne (succédant aux Jésuites) dans les années 1770, qui donne une idée des surfaces concernées, la description étant équivalente à celle établie lors de l'achat : pour le bourdieu et tènement de la contenance de 33 journaux, mesure de Bordeaux [10 hectares environ⁴⁹], consistant en maison principale, chapelle, logement des valets, chai, cuvier, écurie, remise et autres bâtiments, jardin, parterre, allées de charmes, de

chênes, un petit bosquet et un grand clos de vignes au derrière, le tout en un tenant, situé en graves de Bordeaux, au lieu appelé au grand Béquet Saint James, paroisse de Villenave ; plus un grand enclos de vignes de la contenance de 20 journaux [6 hectares environ].

La famille Bosc, propriétaire de 1791 à 1875

En 1791, le 11 mars, ce sont les enfants de Jean-Baptiste Thibaut⁵⁰ qui vendent le domaine, moyennant 29 650 livres, à Jean-Jacques Bosc, négociant rue de la Rousselle⁵¹.

L'acte énumère :

Un bien situé dans la paroisse de Villenave, au lieu appelé Au Béquet, divisé en 2 parties par un chemin qui conduit de la chapelle du Béquet à Madères,

l'une desquelles parties consiste en maison pour le maître, logement de valet, chapelle, remise, écurie, chai, cuvier, orangerie, cour d'entrée où est un puits, allées de charme et

41. Sans doute un « amict » (du latin amicire qui signifie couvrir). Rectangle de toile fine que le clerc passe autour du cou avant de revêtir l'aube.
42. *Te igitur* : oraison.
43. 3 gargouilles, 10 bastes, 2 entonnoirs, 1 oielette, 1 canne, 2 comportes et 2 mails, et un pressoir, 19 barriques, 1 échelle à 10 marches, 1 garde-manger, 1 table pour monter aux cuves, 6 mauvais bancs à mettre dans les allées.
44. Il est mentionné dans les confrats du prochain acte de vente.
45. A.D.Gir. G 2451, Bègles, Vente du bourdieu du Béquet, 1764.
46. Notaire Virevalois. Rappelons que la famille Valen était alliée à la famille Desportes, propriétaire depuis au moins le XVI^e siècle.
47. Ce bourdieu est situé sur le chemin des Sablons et consiste en une maison, une plateforme contiguë et un morceau de terrain en vacants au bout, du côté du Nord, le tout situé dans la paroisse de Villenave, jardin, vignes dont partie est de l'arrière au septain, en faveur de M. de Ségur, pignada et vacants, le tout en un tenant, situé sur la paroisse de Bègles, les susd. Fonds n'étant séparés de la maison que par le grand chemin [la route de Langon]. La maison est dite réédifiée récemment par les vendeurs qui espèrent en tirer de quoi réparer une de leurs maisons de Cenon. Elle compte pour 3000 livres, les vignes pour 4500 livres et les meubles pour 1500. La maison était du fief des Jésuites, la vigne au marquis de Ségur qui en était le seigneur foncier.
48. Philippe Roudié : « Au fur et à mesure, dès le XVII^e siècle, on voit déjà apparaître des classements par paroisses : par exemple, les vins de Talence sont supérieurs aux vins de Villenave d'Ornon ». Roudié, 2004.
49. Le journal de Bordeaux vaut 31, 93 ares. Marion, 1984.
50. Guillaume, Jean François de Lile et Martial Florentin Thibaut, frères, citoyens, demeurant le 1^{er} et le dernier rue Castelanu d'Auros et le second au Chapeau rouge ; et encore Guillaume de Thibaut comme procureur de Jean Baptiste Eugène Thibaut aussi frère des susd. Un Jean Baptiste Eugène Thibaut est capitaine de marine marchande (né à Bordeaux en 1754 - décédé à Port-Louis, île Maurice en 1796 à 42 ans), comme son frère Florentin.
51. Notaire Hazera.

de chênes, parterre, jardin et une très grande pièce de vignes, le tout en un tenant confrontant du levant grande partie aud. chemin qui conduit de la chapelle du Béquet à Madères, en petite partie aux possessions du sieur Vieux, au midy aux possessions du sous-acquéreur du sieur Ladoire, plusieurs bornes entre deux, du couchant au chemin appelé des ânes, qui conduit de la croix de Leysotte à Madères et du nord aux possessions de l'acquéreur du sieur Beauvais où sont plusieurs sinuosités et encore à celles du sieur Vieux,

et l'autre partie en vignes et en terre inculte, confrontant du levant au grand chemin royal, qui conduit de la chapelle du Béquet au pont de la May, du midy à un autre chemin qui conduit de la Raze de Bègles au village de Peydavant au-delà duquel sont les possessions de M. Laroche Delpy⁵², du couchant aux possessions ci-devant dud. Ladoire, et à la partie ci-dessus vendue et confrontée, le chemin qui conduit de la chapelle du Béquet à Madères entre deux et du nord aux possessions du Sr Chauffenjal.

Lesquelles vignes et fonds sont en très mauvais état, y ayant de très grandes places vides et en grand nombre, les bâtiments étant très vieux, de la contenance en total de 53 journaux 20 réges environ, sans que le plus ou le moins de contenance s'il y en avait puisse donner lieu à aucune discussion entre les parties...

Lesd. Sr Thibaut vendant led. bien tel qu'il se poursuit et comporte et tel que l'ont joui et possédé leurs auteurs et leur fermier, sans en rien excepter ni réserver.

Plus sont vendus par lesd. Sieurs Thibaut frères les meubles, effets, vaisseaux vinaire et objets mobiliers à eux appartenant qui sont au pouvoir du sr Faget et duquel led. Sieur acquéreur pourra les réclamer à tout instant et à sa volonté.

Cette vente est faite savoir les immeubles pour la somme de 27 000 livres et les objets mobiliers pour la somme de 2 650 livres⁵³ (fig. 5).

Jean-Jacques Bosc (1757-22 septembre 1840), protestant, fut en tant que négociant, armateur et homme politique - député de la Gironde de 1829 à 1831 - l'un des acteurs majeurs du commerce bordelais à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle (fig. 6).

Il fait partie de ces Bordelais venus de l'intérieur du pays chercher fortune à Bordeaux, en l'occurrence du Tarn, comme les Nairac ou les Baour ; il est lui-même l'un des 10 enfants d'un autre Jean-Jacques Bosc, Sieur de Fraissinet (1719-1798), teinturier et négociant, originaire de Vabre dans le Tarn⁵⁴, marié « Au Désert » avec Louise Baour (1722-1792), autre famille connue dans le négoce protestant bordelais. Notre J.-J. Bosc est né à Castres, d'où sa mère est originaire.

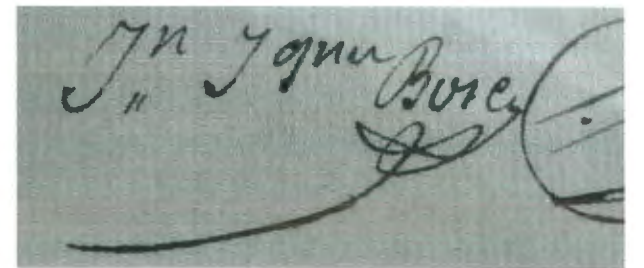


Fig. 5. - Signature de Jean-Jacques Bosc.

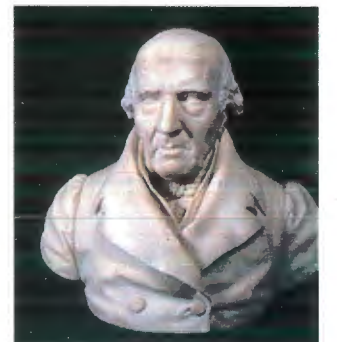


Fig. 6. - Buste de Jean-Jacques Bosc, à la fin de sa vie ; 1840, marbre, Domenico Maggesi sculpteur. Musée d'Aquitaine, Bordeaux.

Il épouse le 23 septembre 1789 à l'Eglise réformée de Bordeaux la très jeune - elle a 16 ans - Elisabeth Julien⁵⁵ (1772-1846) qui lui donnera 10 enfants. Leur couple est à l'origine d'une importante dynastie de notables protestants très bien alliés dans la communauté bordelaise et ailleurs, qui reflète le parcours exemplaire mais pas si rare d'une famille d'artisans-commerçants venus de leur Tarn natal pour faire fortune dans la capitale de la Guyenne, avec le succès que l'on peut voir. Parmi ses enfants :

- Pierre Bosc (1795-1870), marié en 1830 avec Suzanne Julie Toulon, père de Jeanne Marie Suzanne Bosc (1832- ?), héritière de ce domaine du Béquet dont nous parlons, qu'elle vend en 1875 ;

52. Delpy de La Roche, seigneur de la Ferrade : famille qui a fourni des conseillers au Parlement de Bordeaux. Les maisons nobles du Cros et de la Ferrade - voir fig. 4 - étaient de bon rapport : « vignobles de 80 journaux à faire 40 tonneaux de rouge et 20 de vin blanc négociés à 200 à 300 livres l'unité » (Aubin, 1989, p. 390). La Ferrade abrite aujourd'hui l'INRA.
53. Le paiement se fait en 12 000 livres en monnaie du cours de ce jour, 16 000 livres en 8 billets à ordre de 2 000 livres, signés de Bosc cadet.
54. Vabre, village de montagne et haut lieu du protestantisme, dont Fraissinet est un hameau.
55. Contrat de mariage du 19 septembre 1789, Nre Rauzan, A.D.Gir. 3 E 21731. La dot constituée pour la jeune femme est de 100 000 livres, somme que se constitue également le marié « en argent, marchandises et effets composant l'ameublement de sa maison », plus 3 000 livres de ses parents. « En 1789, à 30 ans, Jean-Jacques... épouse à Bordeaux la fille d'un gros marchand épicière de la place du Palais et s'installe comme négociant rue de la Rousselle. C'est surtout à partir de l'Empire qu'il devient un très grand négociant associé à son frère Alexis ». Gardey, 2012.

- et Félix Bosc (vers 1800 ? - 25 septembre 1855), père d'Elisabeth Bosc (1839-1914), décédée sans alliance à l'âge de 75 ans. Félix Bosc avait acheté en 1742 « le Mur sarrazin » à Talence⁵⁶, une propriété non loin de celle de son père léguée au frère aîné : il était de tradition bordelaise de voisiner ainsi à la campagne, rapprochements familiaux et communautaires, les « cousinades » en étaient ainsi facilitées. Sa fille lègue à sa mort son domaine à la Maison de Santé protestante de Bordeaux (MSPB), aujourd'hui l'hôpital Bagatelle.

Par des biais différents, ce sont donc deux anciennes propriétés de la famille Bosc, Le Béquet et Bagatelle, qui ont accueilli les deux établissements de santé du sud de la métropole de Bordeaux.

Peu de temps avant 1811, le bourdieu dit « de la chapelle du Béquet » dont Jean-Jacques Bosc est propriétaire depuis 1791 (fig. 7) comprend une maison à laquelle des bâtiments agricoles sont dits joints dans la même parcelle, plus un lavoir, plus 18 parcelles dont deux d'agrément, quatre de jardins (potagers), une de vignes joualles (alternant avec des arbres fruitiers, souvent des cerisiers en Gironde) et quatre de vignes simples, deux de vergers, deux d'acacias, une de bois de futaie, une de pâture⁵⁷. Jean-Jacques Bosc, puis son héritier Pierre Bosc, vont avoir à cœur de compléter leur domaine.

Le 13 septembre 1824, J.- J. Bosc, qui habite désormais à Bordeaux sa belle maison construite par Jean-Baptiste Thiac au n° 29 de la rue du Chai des Farines, achète par adjudication dans la succession du Sr Antoine Vieu un des deux lots pour compléter son domaine.

Il paie 10 700 F ce lot qui est dit également « de la chapelle du Béquet ». C'est peut-être celui qui est connu comme métairie en 1507. Il comprend une petite maison de maître : *un rez-de-chaussée divisé en 2 pièces, l'une donnant sur le chemin où elle prend jour et à son entrée et l'autre au derrière servant de cuisine. Celle-ci a une porte sur un passage commun de 9 m de largeur sur 15 de long. Dans ce passage est un puits auquel led. domaine a droit de puisage et led. passage lui-même appartient pour 1/3 aud. domaine. Dans lad. cuisine est un escalier en bois qui monte à l'étage au-dessus, cet étage se compose d'une grande pièce à cheminée sur le devant et de deux petites pièces sur le derrière séparées par des cloisons en bois, l'une d'elle ayant une cheminée. Les 3 pièces sont lambrissées, les carrelages du rez-de-chaussée, les planchers, les murs sont en mauvais état...*

En prolongement sur le couchant et sur la même ligne que la maison de maître qui vient d'être décrite, est le logement du paysan, composé d'une seule chambre, dont le carrelage est brisé. Cette pièce a une issue sur le chemin commun...

En prolongement et sur la même ligne et à côté du logement du paysan, est le cuvier⁵⁸. A la suite du cuvier et en s'élargissant vers le midi est le chai. Les murs de ces trois bâtiments qui sont des parpins⁵⁹ sont construits en pierre commune et de petite dimension. Tous...sont couverts en tuiles. Portes, croisées, contrevents, sont tous en mauvais état...

Au-devant des bâtiments ci-dessus...vers le midi, une pièce de terre dont partie joignant les bâtiments, anciennement jardin maintenant en friche, le surplus complanté en vignes⁶⁰.

Les confronts sont les suivants : à l'est, la maison de maître touche au chemin de Toulouse, la pièce au chemin de Madères, elle est fermée par une haie ; au nord, partie au chemin commun et partie aux possessions du Sieur Forestan, huissier⁶¹ ; à l'ouest et au sud au domaine Bosc, duquel lad. pièce est séparée par un morceau de vieux mur peu élevé et une palissade en échelas.

J.-J. Bosc « décéda en 1840 [le 21 septembre] dans sa résidence de campagne, son bourdieu du Béquet, [...] où il donnait de grandes fêtes, notamment pour les mariages de ses enfants et petits-enfants »⁶².

En octobre 1840, Pierre Bosc, dit aîné, demeurant n° 7 cours du Chapeau rouge, qui hérite en nue-propriété du domaine⁶³, achète aux époux Cambernon pour 12 000 francs une pièce de terre en friche, vigne, châtaigneraie et acacias de plus de 13 hectares au nord de la propriété de son père⁶⁴. En 1842 il achète le 15 septembre aux héritiers Laville une échoppe et une pièce de terre pour 2 200 francs⁶⁵.

56. Lacoue-Labarthe, 2015.

57. Matrice cadastrale, vol. 1, Etat de section avant 1811, A.D.Gir. ; fig. 7, plan cadastral napoléonien, vers 1811, A.D.Gir. 3 P 550/2.

58. Dans le cuvier il y a une cuve cerclée de bois écoulant environ 5 tonneaux, 1 « maid » ou fouloir et un pressoir avec sa vis, le tout en mauvais état, en particulier toute la serrurerie.

59. Murs non porteurs, d'après Maffre, 2013.

60. Les bâtiments sont estimés d'une surface de 230 m², la surface de la parcelle de 88 m sur 36 m est estimée 31 ares 68 m².

61. Il obtient l'autorisation en 1840 d'établir des bornes entre son bien et la propriété de M. Forestan au nord. C'est que les controverses nées de coupes de bois malencontreuses n'ont pas manqué, il vaut mieux des certitudes pour éviter les contentieux dus à l'interprétation d'accords verbaux invérifiables.

62. Notice rédigée pour le musée d'Aquitaine par M. Philippe Bosc.

63. Acte du 3 octobre 1840, notaire Me Grangeneuve.

64. Acte du 21 septembre 1840, Me Grangeneuve.

65. Puis le 15 septembre Pierre Baché lui vend la mitoyenneté du mur qui confronte à l'ancien chemin de Madères et qui s'étend depuis la chapelle du Béquet jusqu'à la propriété acquise des héritiers Laville, pour une question de continuité de réception d'égouts.

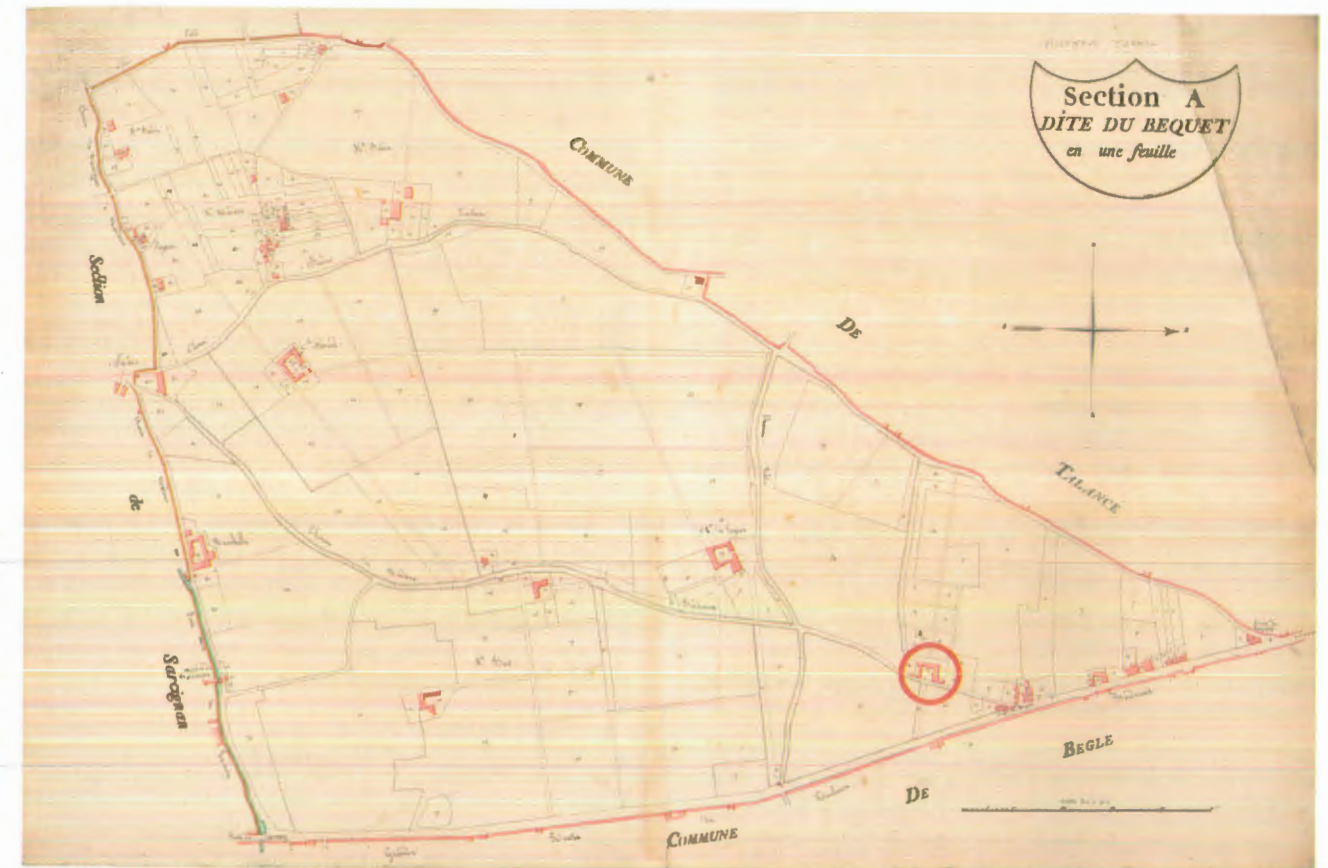


Fig. 7. - Le quartier du Béquet, Villenave d'Ornon, extrait du plan cadastral napoléonien, 1811.

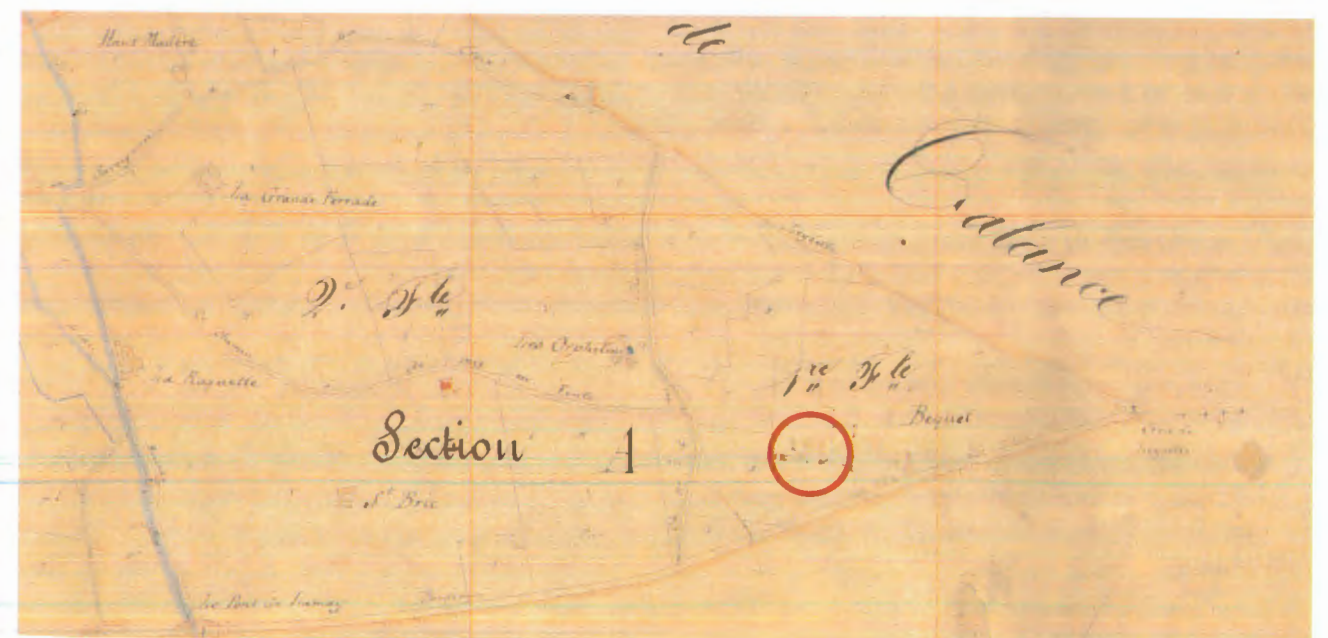


Fig. 8. - Quartier du Béquet, Villenave d'Ornon, extrait du plan cadastral de 1845.

Mais surtout il rachète à la commune de Villenave d'Ornon ⁶⁶ le chemin de Madères (chemin rural n° 28), *reconnu inutile*, qui, allant de la chapelle du Béquet à Madères, traversait sa propriété, de ce fait partagée, pour la somme de 3 000 francs le 1er février 1842.

Il lui appartient désormais en propre et il peut donc en disposer à son gré : on voit - ce qui aura son importance - qu'il disparaît en effet des plans du cadastre de 1844 et 1845 ⁶⁷, alors qu'on le voyait très bien sur le premier plan cadastral de 1811 (fig. 7 et 8).

La matrice cadastrale de 1845 ⁶⁸ enregistre la grande maison, 92 portes et fenêtres et une porte charretière, et trois autres maisons modestes, des allées, au total 43 parcelles d'un seul tenant dont : deux serres, un jardin potager, six parcelles d'agréments, cinq de vignes, trois de vergers et des bois, l'un d'agrément, deux ordinaires, quatre de haute futaie, quatre d'acacias, un de taillis, un de mûriers et trois châtaigneraies.

Une des filles de Pierre Bosc, Jeanne Marie Suzanne ⁶⁹, hérite en 1870 du tiers des biens de son père ⁷⁰ et en l'occurrence de la partie principale du domaine de la chapelle du Béquet. La superficie, estimée à environ 33 ha, est ramenée à 31 ha de *sableux graveleux*. Les limites du grand domaine foncier unifié sont claires : si au Nord les confronts sont diverses personnes indéterminées, dont sans doute le propriétaire de la chapelle du Béquet, au sud on a le chemin des Orphelins, à l'est la route de Toulouse et à l'ouest le chemin Leysotte qui encadrent toujours le domaine.

Il consiste en *maison de maître, vastes bâtiments d'exploitation comprenant chais, cuvier, remises, écuries, logements de paysans et de concierge, jardin anglais, jardin potager, vignes, bois, et terres de diverses natures, le tout formant un enclos d'environ 31 hectares, et borné à l'est par la route de Toulouse, à l'ouest par la route de Leysotte [sic], au nord par divers et au sud par le chemin des Orphelins*.

Tel au surplus le dit domaine qu'il s'étend, poursuit et comporte, avec le cuvier et autres immeubles par destination qui s'y trouvent et consistant seulement dans les objets qui sont scellés à demeure.

Les constructions sont estimées largement comprises, bien bâties et faites avec un certain luxe !

Son père est bien dit avoir augmenté le domaine dont il a hérité de trois parcelles, en particulier un terrain comportant échoppe, chai et vignes. Il est aussi question d'écuries et de deux orangeries.

Par un acte du 27 novembre 1875, Mlle Bosc vend à l'Etat son domaine, moins le mobilier en son entier, les vins en chai et les récoltes faites ou à faire, pour 250 000 francs.

Un historique ⁷¹ fait état du fait que « sur ce domaine se trouvait un château à la bordelaise, édifié entre 1770 et 1775, appartenant à Mademoiselle Bosc » : cette date de construction du château ne peut s'appliquer, nous le verrons, au bâtiment encore existant. Le document poursuit : « outre une gentilhommière avec ses dépendances ⁷², le château se trouvait au sein d'un vaste parc d'agrément bordé à l'ouest par une étendue de graves plantée de vignes et partiellement boisée. Le 27 novembre 1875, avec l'approbation du Ministre, une convention est passée entre l'État et la ville de Bordeaux ⁷³ ; cette convention précise entre autre que l'acquisition de cet immeuble est faite au nom et à la diligence de l'État ; de plus la ville s'engage à payer 150.000 francs ⁷⁴ sur les 250.000 francs demandés par la propriétaire Mademoiselle Bosc. L'État est déclaré seul propriétaire du domaine ».

L'acte de vente est établi le même jour. « Le domaine fut séparé en deux parts de surface à peu près égale ; d'un côté le vignoble qui sera rapidement aménagé, après arrachage des vignes, en champ de tir et en champ de manœuvre [de 22 ha] ⁷⁵ ; de l'autre côté le château, ses annexes et son parc vont héberger divers corps de la garnison de Bordeaux ».

L'hôpital

En 1880, le domaine est remis au Service de Santé afin d'y construire un hôpital temporaire. Ce dernier devient « l'hôpital annexe » du Béquet en 1882, et vient renforcer l'hôpital militaire Saint-Nicolas aménagé en 1843 dans la rue du même nom à partir d'un bâtiment à l'origine « construit par Gabriel Joseph Durand pour être établissement de bains, blanchisserie et moulins à vapeur » ⁷⁶ (fig. 32). Cet hôpital annexe aura pour vocation le traitement des tuberculeux

66. Le maire étant M. Mirieu de la Barre. Notaire Me Grangeneuve.

67. Fig. 9, A.D.Gir. 3 P 550 5 et fig. 9bis, A.D.Gir. 3 P 550/4.

68. A.D.Gir. Villenave d'Ornon, Matrice cadastrale, Etat de Section, 1845.

69. D'après son passeport, nous savons qu'elle est née en 1832, mesure 1m 60, est blonde aux yeux bleus. 1873. A.D.Gir. 4 M 762/221.

70. 4 juin 1870, notaire Martin.

71. Présenté par le site de l'HIA Robert-Piqué ; un historique similaire est maintenant publié sous la forme d'un article signé de M. Jean-Paul Gillet, Médecin Chef des Services, « Historique de l'Hôpital d'Instruction des Armées Robert Piqué de Bordeaux », Site de l'Union Gironde des Retraités militaires URM 33.

72. Qui est peut-être la maison de maître rachetée par J.-J. Bosc en 1824.

73. Dont le maire est le vicomte de Pelleport Burete.

74. La Ville entend bien récupérer les 3/5 de sa mise de fonds si le bien venait à être vendu.

75. La Ville sacrifiait ainsi à une obligation légale.

76. Coustet, 2011.

jusqu'en 1920, avant d'être désaffecté en 1926. D'anciens bâtiments trouvent une nouvelle affectation : en 1889 une des écuries est transformée en « parc vaccinogène » ; les deux orangeries sont aménagées en hangars à voitures en 1894 ⁷⁷. Le château est conservé, avec des affectations successives avant d'être dévolu à l'administration, amputé de ses ailes.

Enfin une grande campagne de construction d'un nouvel hôpital militaire - prenant le relais de l'hôpital militaire Saint-Nicolas et de l'hôpital complémentaire de Talence créé en 1917 - est décidée en 1927 et entreprise de 1931 à 1934 ; elle lui donne, même si de nouveaux bâtiments ont été ajoutés plus tard, l'allure générale qu'il a conservée jusqu'à ce jour, celle d'un hôpital pavillonnaire, ainsi que lors de l'inauguration en 1936 le nom d'un héros de la médecine de guerre, pionnier de l'aviation sanitaire, Robert Piqué (1877-1927) ⁷⁸.

Il ne nous a pas été possible à ce jour de retrouver le nom du ou des architectes responsables du dessin et du chantier, les dossiers du ministère de la Guerre et du Génie militaire commanditaires ne le mentionnant généralement pas. Les archives de l'entreprise de bétons armés Hennebique conservent bien un dossier de 1931 concernant l'hôpital militaire, lieu-dit du Becquet ⁷⁹. Il est malheureusement signalé que les plans et coupes d'architecte ne sont pas signés. Un plan général, « Petit atlas des bâtiments militaires » est conservé aux Archives de Bordeaux Métropole, contemporain de l'inauguration en 1936 (fig. 10). Un casernement d'infirmiers militaires de la 18e section était joint à l'ensemble de l'hôpital.

C'est l'un des derniers hôpitaux pavillonnaires construit selon le principe de l'isolement, dont le choix s'était développé dans la génération précédente ; on préfère déjà aux Etats-Unis le modèle de l'hôpital bloc appelé à le remplacer. La silhouette orthogonale, très géométrique et parfois cubique, de ses pavillons, tous variante d'un même module, est assez compatible avec le goût Art Déco qui se développe alors. Le haut des baies est souligné d'une mouluration angulaire orthogonale, des frontons triangulaires surmontent les portes, comme un rappel géométrisé des « formes de la renaissance italienne », selon la formule utilisée dans certains devis de dossiers destinés au béton. Le style en est adouci d'une nuance d'architecture méditerranéenne et coloniale par la couleur pastel de son revêtement et par l'entablement en bandeau ajouré en manière de balustrade qui couronne tous les bâtiments et unifie l'ensemble, y compris même le bâtiment ancien de l'ancien château Bosc qui abrite la chefferie, sans oublier le Bunker-Hôpital en béton construit en 1943 par l'occupant allemand ⁸⁰ ! (fig. 9 à 16).

Les demeures du Béquet : une succession de constructions

Nous n'avons pas trouvé de document figuré antérieur au milieu du XVIIIe siècle. Mais le Béquet et sa demeure, près de la chapelle du Béquet, figurent sur le plan-carte de la route de Langon (fig. 17), confirmé par le plan de l'Atlas de Trudaine (fig. 1), ou la carte de Belleyne, levée de 1761 à 1774. Cela apparaît clairement comme une demeure de plan en U autour d'une cour, vraisemblablement un manoir et ses bâtiments agricoles, adossée à des parterres au revers, ce qui est confirmé par les textes. Ce pourrait être encore, comme on l'a vu, la grande maison édifée par Bertrand Massieu au début du XVIIIe siècle.

On distingue nettement ensuite au XIXe siècle les bâtiments sur les cadastres successifs du quartier du Béquet ⁸¹ : trois états sont donnés, l'un remontant au cadastre napoléonien sur une feuille d'assemblage datée de 1808 qui pourrait correspondre à l'état du bâtiment acheté par M. Bosc ⁸² ; un second sur une feuille un peu plus tardive non datée (mais qui

77. Le 1er octobre 1885, l'Etat autorise la ville de Bordeaux à installer sur une parcelle de 64 ares une usine d'amenée des eaux de Budos par aqueduc pour l'alimentation en eau de la ville sur un terrain affermé, usine qui sera construite en 1887 et dont la façade de pierre très soignée est remarquable. L'hôpital militaire estime alors ses besoins à 20 litres par homme et par jour, et 40 litres par cheval et par jour...

78. La légende du plan liste l'affectation des bâtiments : pavillon du concierge (a), des entrées et sorties (b), logement pour sous-officier marié (c), pavillons d'officiers (d,e,f,g), pavillon des sous-officiers mariés (h), Bactériologie (i) pharmacie (k), Détenus (m), magasins et ateliers (n), Forge (o), voitures autos (p) dépôt de bois et charbon (q), Ecurie (r), désinfection-buanderie-matellasserie-lingerie (s), cuisine et dépense (t), pavillon des fiévreux (u), pavillon des services spéciaux (v), d'hydrothérapie (x), des blessés (y), opératoire (z), administration (w), usine biologique et buanderie du concierge (w1), fosse à fumier (w2), incinérateur et coffre à ordures (w3), étuve à désinfecter les crachoirs (w4), abri pour bicyclettes (w5), chapelle (w6), magasin éther, alcool (w7), buanderies pour sous-officiers (w8 et 9), buanderies pour officiers (w10 et 11), morgue (a''), secteur des contagieux : pavillon des entrées et sorties (a'), section des malades (b', c', g', h', l', m''), poste de personnel (d' et f'), services généraux (e'), abri pour véhicules (k'), étuve à désinfecter les crachoirs (i'), incinérateur (j').

79. Nos remerciements vont à M. Pierre Louis Laget, chercheur au service de l'Inventaire général du Patrimoine, Hauts-de-France, qui nous a mis sur la piste des archives de la maison Hennebique. Laget Laroche, 2016. Archiwebture, HIA, Fonds Bétons armés Hennebique, Objet BAH-02-1931-41999, Hôpital militaire, lieu-dit du Becquet, Villenave-d'Ornon (Gironde), 1931. L'ingénieur civil agent de la maison Hennebique est l'entreprise Gustave Defflétin, A. et Jacques Fils, à Clermont-Ferrand ; le concessionnaire, l'entreprise Védrenne à Tulle.

80. Suivant le plan référencé *GrosserSanitätsunterstand* 639, codé Bo37/01.

81. Une feuille d'assemblage et deux feuilles du quartier du Béquet, Section A, feuille 1.

82. Fig. 18, A.D.Gir. 3 P 550/1 (feuille d'assemblage). 1808.



Fig. 9. - Services d'hospitalisation.

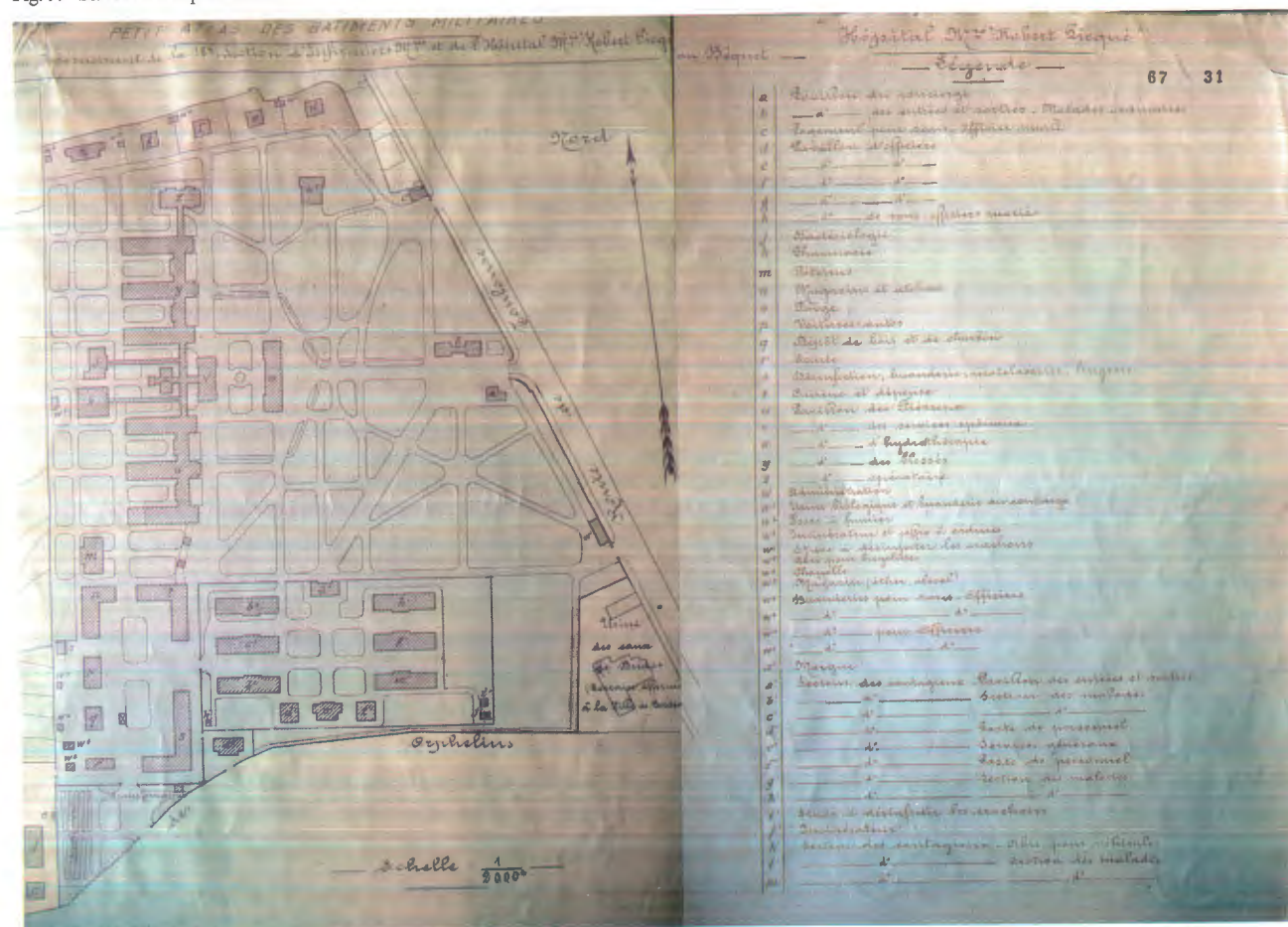


Fig. 10. - Plan légendé de l'hôpital Robert-Picqué, vers 1936.



Fig. 11. - La chapelle.

L'hôpital Robert-Picqué



Fig. 12. - Services d'hospitalisation.



Fig. 13. - Logements de fonction.



Fig. 14. - Petits pavillons, anciens magasins et ateliers.



Fig. 15. - Logements de fonction.



Fig. 16. - Le Bunker-hôpital (Grosser Sanitätsunterstand 639), 1943.

serait de peu postérieure, autour de 1811)⁸³ ; les deux autres feuilles du deuxième cadastre levé sont datées des années 1844 et 1845⁸⁴.

C'est toujours sous la forme de bâtiments en U autour d'une cour, manoir ou/puis château et bâtiments agricoles, progressivement modifiés, augmentés ou remplacés ; mais toujours au même endroit, peut-être en utilisant au moins partiellement des fondations, ce qui ne rend guère facile d'établir avec certitude la succession des bâtiments⁸⁵.

La première version du cadastre présente ce qui pourrait être la maison de maître et ses bâtiments agricoles achetée par Jean-Jacques Bosc en 1791 (fig. 18) : un bâtiment de plan en U autour d'une cour de dessin relativement simple, construit en bordure d'un chemin qui traverse et coupe le domaine en biais, le chemin de Madères. La question se pose de savoir si cette sobriété n'est tout simplement pas liée à un schématisme des représentations sur une feuille d'assemblage.

La seconde version est déjà un peu plus complexe (fig. 19). Ce pourrait être le plan d'une extension (ou d'une reconstruction) par Jean-Jacques Bosc, dont fait état la notice le concernant, malheureusement non documentée, rédigée par M. Philippe Bosc pour le musée d'Aquitaine, la donnant comme datant de 1815).

Les feuilles des cadastres des années 1844-1845 (fig. 20) présentent une demeure au dessin toujours plus complexe, mais qui en apparence ne diffère pas fondamentalement du précédent, soit un bâtiment principal également de plan en U autour d'une cour avec des ramifications importantes qui en dépendent : aménagements et adjonctions divers, ou construction neuve ?

Néanmoins nous disposons d'un indice. Le chemin de Madères, qui longeait la demeure précédemment, racheté en 1842 par Pierre Bosc et privatisé, disparaît des plans ultérieurs. L'achat du chemin permet la concrétisation d'un projet de reconstruction étendue de la grande demeure après que Pierre Bosc l'ait héritée de son père.

C'est ce que démontre en fait la superposition des deux plans de 1811 et 1844 à même échelle réalisée par M. Claude Laroche⁸⁶ : la comparaison est probante (fig. 21).

En effet on s'aperçoit que les deux constructions coïncident pour une part, c'est-à-dire que l'implantation générale est la même, mais que la plus récente, hachurée en rouge, déborde largement la première, hachurée en noir. En particulier, les ailes prolongées recouvrent justement le tracé du chemin de Madères racheté - sans doute à cet effet - en 1842. Le corps principal est également doublé en épaisseur, nous verrons que c'est justement l'emplacement d'une grande galerie qui court derrière la façade antérieure.

Une probabilité de reconstruction entre 1842 et 1844 est ainsi avérée. Elle est corroborée par la lecture stylistique des vestiges subsistant de cette dernière construction.

Le château Bosc : vestiges

Au cœur du domaine de l'hôpital Robert-Piqué subsiste en effet un bâtiment ancien, vestige de l'ancienne maison de campagne, « bourdieu » selon la formule modeste attribuée à son propriétaire, en fait le château Bosc : le corps principal de logis est conservé, ayant fait l'objet de plusieurs modifications, aménagements ou suppressions (fig. 22). À l'extérieur, l'entablement en manière de balustrade qui le couronne et le fronton de l'horloge sont quant à eux cohérents avec le style de la campagne de construction des pavillons de 1931 à 1936, date à laquelle le bâtiment est affecté à la chefferie de l'hôpital qui l'occupe encore aujourd'hui : comme nous l'avons vu, ce même élément en façon de balustrade crée un facteur d'unité sur tout le domaine.

Ce qui était le corps principal de l'ancien château Bosc déploie une longue façade d'un classicisme « austère et raffiné », ou encore « de bon ton gourmé », pour reprendre les formules du professeur Coustet s'appliquant à l'architecture néoclassique de la première moitié du XIXe siècle⁸⁷.

Le corps central à trois travées cantonné de pilastres est prolongé de deux corps de chacun sept travées (fig. 24). Un large bandeau mouluré souligne l'étage. Des différences hiérarchisent les diverses parties du bâtiment. Les baies du corps central sur les deux niveaux sont à linteau cintré, qu'on retrouve également aux baies du rez-de-chaussée des corps latéraux, alors que les baies sont orthogonales à l'étage. Des patères feuillagées, motifs circulaires, sont le seul décor qui souligne les intervalles entre les baies les plus proches du corps central (fig. 25).

Les parties latérales sont sans décor : en fait c'est là où autrefois se greffaient des ailes basses en retour d'angle, aujourd'hui disparues (fig. 29 et 30).

83. Fig. 19, A.D.Gir. 3 P 550/2, vers 1811, section A.

84. Fig. 20, A.D.Gir. 3 P 550/5, section A, feuille 1, 1844 ; 3 P 550/4, 1845.

85. La consultation des matrices cadastrales de Villenave n'a pu être tout à fait concluante, le volume crucial des *matrices cadastrales de 1815 à 1848* des Archives départementales étant retiré de la consultation car en trop mauvais état et absent des archives de Villenave d'Ormon. Également absent de la conservation des Hypothèques, comme des services du cadastre de la Cité administrative.

86. M. Claude Laroche, chercheur à l'Inventaire général du patrimoine culturel, région Nouvelle-Aquitaine, que nous remercions bien vivement pour son aide généreuse et savante, tant pour la réalisation de la comparaison des plans que pour son initiation à l'étude des matrices cadastrales, ainsi que pour son amicale relecture.

87. Coustet, Saboya, 1999, p. 115, 120.

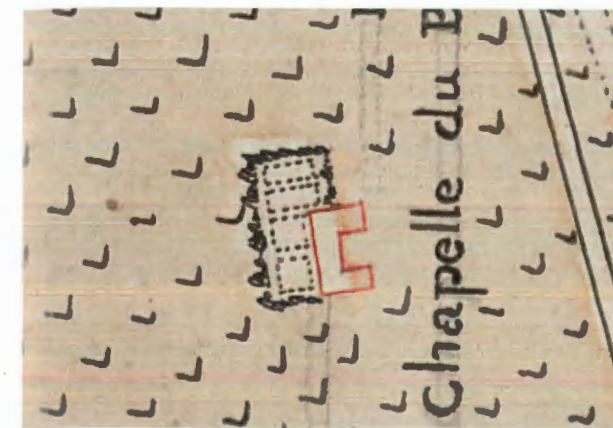


Fig. 17. - Extrait du Plan carte de la route de Toulouse.



Fig. 18. - Extrait du plan cadastral de 1808.

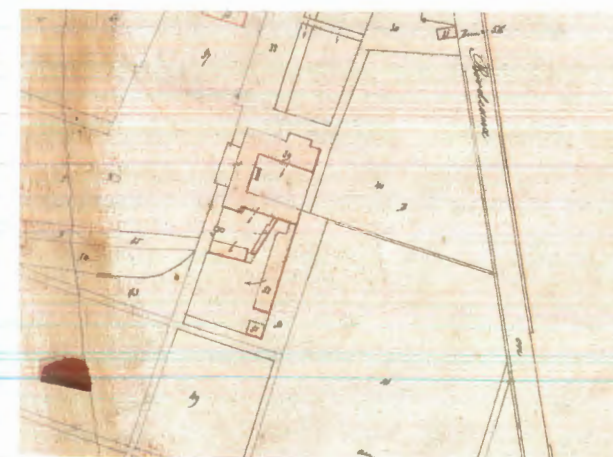


Fig. 20. - Extrait du plan cadastral de 1844.

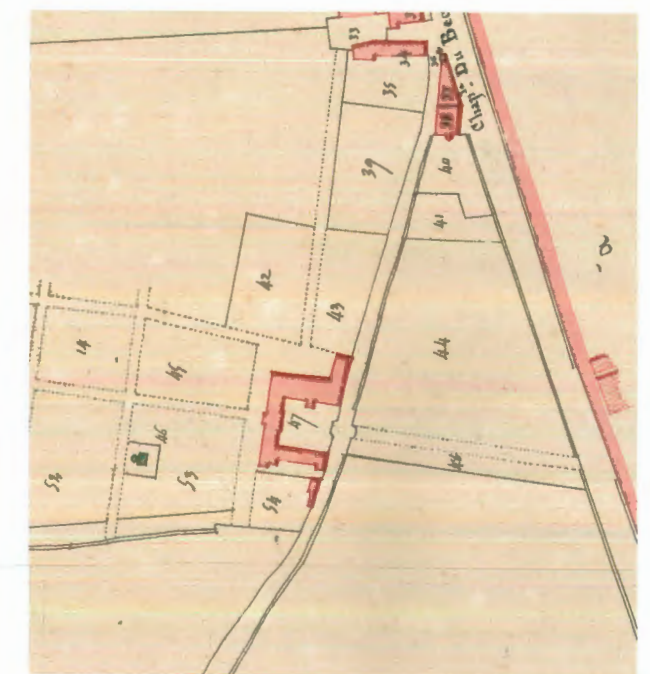


Fig. 19. - Extrait du plan cadastral napoléonien, vers 1811.

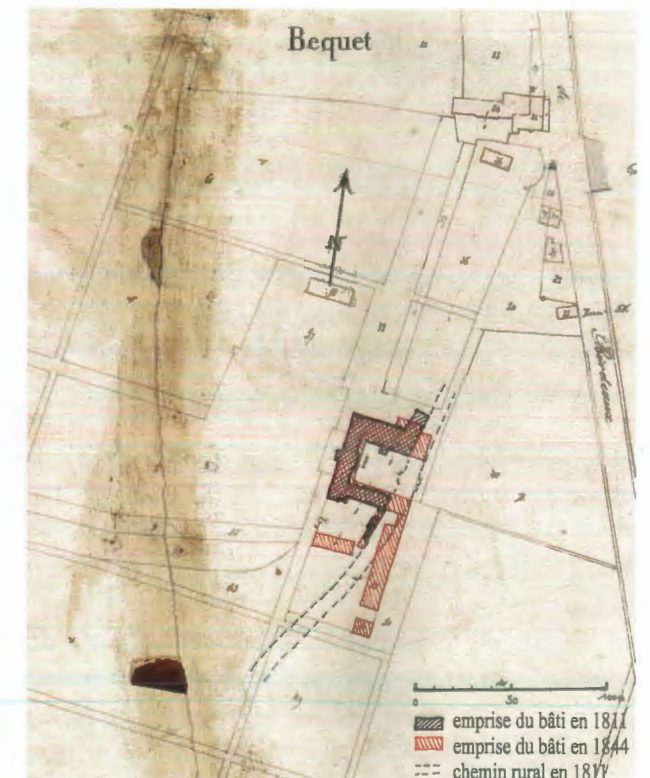


Fig. 21. - Superposition des plans cadastraux de 1811 et 1844 (Cl. Laroche).

Succession des demeures



Fig. 22. - Chefferie
de l'hôpital Robert-Piqué.
Façade antérieure.



Fig. 23. - Façade postérieure actuelle.



Vestiges du château Bosc

Fig. 24. - Façade d'entrée, corps central.

Fig. 25. - Décor de patères.



Du domaine du Béquet à l'hôpital Robert-Piqué, vestiges du château Bosc

Revue archéologique de Bordeaux, tome CVII, année 2016



Fig. 26. -
Antoine Désiré Héroult,
la demeure du Béquet,
façade sur jardin.
Coll. HIA.



Fig. 27. - Grande galerie, rez-de-chaussée.



Fig. 28. - Escalier nord ; l'escalier sud est symétrique.

Une représentation charmante, gouache aquarellée signée du peintre Antoine Désiré Héroult et exposée à la Chefferie, montre dans un aimable décor paysager animé la façade sur jardin, dans son état d'origine, de la belle et grande maison de campagne, complétée d'une orangerie importante, façade dont on reconnaît bien les éléments et dont l'extrême sobriété est contrebalancée par le charme du jardin d'alors⁸⁸ (fig. 23 et 26).

Antoine Désiré Héroult (1802-1853) est un peintre aquarelliste paysagiste qui exposa au Salon à Paris à partir de 1837 et ce jusqu'à sa mort à l'âge de 51 ans. Il a formé le peintre Stanislas Gorin (Argent, 1824 - La Brède, 1874)⁸⁹, peintre aquarelliste bordelais qui eut à son tour comme élève Odilon Redon. C'est sans doute à l'occasion de visites à son ami Brédois qu'il peignit plusieurs vues de Bordeaux⁹⁰ et en particulier la demeure Bosc. L'état de la maison est forcément antérieur à 1853, date de la mort du peintre, ce qui est cohérent avec notre hypothèse de datation.

Derrière la façade autrefois sur cour de 17 travées à laquelle on accède toujours par un perron de pierre de 7 marches⁹¹, se développe une longue et vaste galerie majestueuse bien éclairée, quasi palatiale, dont le plafond est soutenu de part en part par de forts éléments de pierre taillée, pilastres soutenant des arcs en plein cintre (fig. 27). Elle a une double fonction : la première, de prestige pour accueillir le visiteur, la seconde, fonctionnelle en isolant la vie de la maison de la cour et en distribuant la circulation entre les différents secteurs de la demeure.

Elle donne accès en retrait à deux cages d'escaliers suspendus symétriques, dits nord et sud, auxquelles on accède par des arches en plein cintre, originales mais en même temps d'esprit très bordelais car le jeu de la belle pierre et des enroulements rappelle ceux des escaliers sur cour des maisons traditionnelles du vieux Bordeaux. Ils donnent accès à une galerie de même dimension qui se développe à l'étage (fig. 28).

L'intérieur du bâtiment a été modifié de fond en comble, des faux plafonds masquent les plafonds anciens et on sait que dès 1882 la distribution fut modifiée pour créer des salles de soin ou des chambres pour les officiers et ce n'était que le début. Un document communiqué mentionne qu'entre 1875 et 1880 toutes les glaces du château furent démontées et replacées au Cercle des officiers. En seul écho du décor extérieur, les motifs de patères se retrouvent encore à l'intérieur en retrait des chapiteaux des pilastres qui encadrent les baies de l'ancien vestibule.

L'inventaire établi très consciencieusement le 2 décembre 1875⁹² indique heureusement la distribution des pièces que commandent et isolent les galeries et qui sont toutes exclusivement tournées vers le jardin. On a ainsi une idée de la vie que l'on menait au château Bosc

Toutes les pièces de réception, et la plupart des autres, sont dites lambrissées à hauteur d'appui et tapissées, parquettées de chêne, sauf la salle à manger, qui est carrelée dans la tradition bordelaise, ainsi que le vestibule et l'office. Les cheminées sont de marbre blanc, sauf celle de la salle à manger qui est de marbre rouge et sans doute particulièrement remarquable, puisqu'une contribution de 200 F - contestée avec succès par Mlle Bosc - lui aurait été demandée ; toutes sont surmontées de glaces. Elles sont complétées de bouches de chaleur ou appareil de chaleur : c'est une demeure avec tout le confort moderne, il y a un système de chauffage complétant celui des cheminées, il y a l'eau courante et même sans doute l'eau chaude courante, et aussi un fourneau à bois spécialement pour faire chauffer le linge de toilette pour les bains.

La distribution des pièces du corps principal est la suivante :

Au rez-de chaussée, la salle de billard (deux baies), la bibliothèque (deux baies) avec son meuble de chêne à deux corps formant vitrine, le salon de compagnie (trois baies), le vestibule traversant (trois travées), enfin la salle à manger (trois baies) avec ses deux buffets et son passe-plat dans la muraille ; à la suite l'office (deux buffets, deux étagères, un placard, un évier en zinc, etc.) et les pièces de service, qui continuent dans les ailes.

A l'étage, une garde-robe (trois baies) et trois chambres à deux fenêtres avec chacune son cabinet.

Des cartes postales⁹³ - certaines datées par les correspondants de 1906, 1917 - sont des vues prises du côté de « la façade principale », c'est-à-dire du côté de la cour, de l'hôpital militaire avant les grands travaux de l'hôpital pavillonnaire (fig. 29 et 30).

88. Coll. HIA. Inv.011-2003.

89. Voir Robert Coustet, notice du musée des Beaux-Arts de Bordeaux.

90. Deux paysages bordelais de A.D. Héroult sont conservés au musée des Beaux-Arts de Bordeaux : « Un chantier naval sur la Garonne » et « Vue de la Garonne à Lormont ». Il a peint également une « Vue du port de Bordeaux » (coll. part.) et d'autres sujets régionaux : « Navigation sur le Lot », « Vue du port de Bayonne », etc.

91. L'inventaire détaillé établi le 2 décembre 1875 par l'inspecteur du matériel de la Ville, Deffé et l'adjoint du génie, Denoix à l'occasion de la vente précise : *En suivant l'officier, on pénètre par un perron de pierre de 7 marches qui donne accès par une porte vitrée à deux vantaux à la grande galerie éclairée par 6 croisées avec impostes, les croisées ayant des volets à l'extérieur et les impostes des persiennes ; de même il mentionne plus loin le perron de deux marches sur le jardin.*

92. Voir note précédente.

93. Document Géomines, 3-2, communiqué par la direction de l'hôpital et Collection ARHO (Association de recherches historiques de l'Ornon).

On y voit une des deux ailes basses qui se greffaient perpendiculairement aux corps latéraux du bâtiment principal et entre lesquelles une grille qui semble en fonte du XIXe siècle fermait la cour d'accès ou de service : la façade principale, bâtiment entre cour et jardin, devait avoir alors forcément une allure bien plus accueillante que ce qui en reste aujourd'hui, c'est-à-dire une façade plate dont la sobriété est finalement devenue sévérité.

Sur une autre vue sans doute prise depuis le sud, des bâtiments bas de service au toit surmonté d'épis de faîtage de céramique rustiques prolongent le corps principal et il est question de cuisines (fig. 31).

D'après l'inventaire, les ailes et corps annexes abritaient la salle des bains (avec quatre cols de cygne), la chambre à confitures, des closets avec leur siège à l'anglaise, un corridor, des caves, une cuisine qui a une grande cheminée dans l'épaisseur du mur de laquelle il y a une chaudière avec ses conduites d'eau, un fourneau potager en briques avec dix réchauds en fonte, sept sonnettes et un timbre ; une dépense, une fruiterie garnie de vingt étagères, une chambre à nettoyer les habits, et des chambres de domestiques ; le logement de l'homme d'affaires, des sanitaires, un chai, une buanderie, deux écuries, une sellerie. Il y a un système moderne de distribution de l'eau dans tous les bâtiments par tout un système de pompes⁹⁴.

Il est probable que c'est lors de la construction des bâtiments hospitaliers pavillonnaires des années 30 que l'on a fait place nette, il n'y a plus de cour d'accueil, grille et ailes ont disparu ainsi que les divers autres bâtiments mentionnés lors de la vente et dont il ne reste strictement aucune trace.

Quel architecte pour le château Bosc ?

On nous avait suggéré le nom de Gabriel Joseph Durand qui fut l'architecte de l'hôpital Saint-Nicolas comme l'un des architectes possibles du château du Béquet. La photo fig. 32 montre qu'ils sont tous deux de style néo-classique et ne présentent donc pas de différences caractérisées, la photo de Saint-Nicolas avait d'ailleurs pu être affectée un moment par les collectionneurs au château Bosc. La façade de l'hôpital Saint-Nicolas est toutefois moins inventive et plus sévère. Mais le dossier des archives de G. J. Durand conservé aux Archives départementales ne semble pas garder trace de relations avec la famille Bosc.

En nous fondant sur une certaine affinité de style, c'est le nom d'un autre architecte que nous pourrions suggérer.

En effet, compte tenu de ce que nous avons vu de la confrontation des plans cadastraux et du style de la demeure, ce ne peut pas être la maison de maître rachetée par J-J. Bosc en 1791, ni

une éventuelle reconstruction ou réaménagement de J-J. Bosc vers 1815 ; mais bien une reconstruction mise en œuvre pour son fils Pierre dans les années 1842-1844.

On peut rappeler que Jean-Jacques Bosc avait fait construire en 1807 par Jean-Baptiste Thiac, architecte bordelais qui avait obtenu le prix de Rome en 1787 et fait le voyage en Italie, sa belle maison de ville associant les fonctions commerciales, résidentielles et de stockage. Celle-ci, située au n° 7 de la rue du Chai-des-Farines, existe toujours et est inscrite depuis 2012 au titre des Monuments historiques.

Comme le faisait valoir au XVIIIe siècle Judith Jauge, veuve d'un armateur protestant, dans une lettre à ses fils, il était important pour le négoce d'inspirer confiance aux clients de la maison par la qualité de l'accueil, lieux et repas et les belles demeures du négoce bordelais témoignent du soin apporté à ce souci relationnel⁹⁵. J.-J. Bosc a sans doute également apporté des améliorations à sa maison de campagne.

Mais nous pensons avoir démontré avec quelque vraisemblance que c'est Pierre, son fils aîné, devenu l'un des régents de la Banque de Bordeaux en 1833, héritier du domaine du Béquet à la mort de son père en 1840, qui est à l'origine de la reconstruction. Certes cet ancien château a sans doute subi bien des modifications et perdu en particulier ses ailes et tout son décor intérieur. Mais, même amputé, il conserve une grande allure.

Le style de la grande maison de campagne nous a fait penser à celui du fils de l'architecte de Jean-Jacques Bosc, Adolphe Thiac, qui a effectué lui aussi le voyage en Italie entre 1824 et 1828. L'hypothèse tient à deux raisons : les maîtres d'ouvrage étaient souvent fidèles à l'atelier d'architecte avec lequel eux-mêmes ou leur famille avaient pu faire affaire en confiance ; d'autre part, il nous semble qu'une certaine parenté puisse être établie avec le chef d'œuvre de Thiac, le « palais » de l'Institution des Sourdes-Muettes de Bordeaux, rue de l'Abbé de l'Epée, pour laquelle il donne ses premiers projets en 1834⁹⁶ (fig. 33) : les cours intérieures, avec le rythme de leurs grandes baies cintrées et leur décor de patères, ainsi que les vastes galeries de distribution au pavage de marbre d'un élégant dessin géométrique, qu'on peut supposer avoir été également celui du Béquet, sont dans un même esprit.

La façade de l'hôtel Bouscasse, 37 allées de Chartres, autre œuvre d'Adolphe Thiac vers 1840, et donc contemporaine du château Bosc, peut également lui être comparée par ses propor-

94. Le texte précise : *de marque Japy*. Sans doute mue par un cheval à partir d'un puits.

95. Butel, 1991, p. 98.

96. Il donnera successivement 4 projets et réalisera le dernier dans les années 1860. Merci à Mme Sylvie Ometz qui nous a confié une de ses photos.

Cartes postales représentant l'hôpital militaire installé dans la demeure du Béquet



Fig. 29. - Façade principale.



Fig. 30. - Façade principale, 1906.

Sur ces deux photos on voit très bien la grille d'entrée de la cour, et l'une des ailes.



Fig. 31. - Hôpital militaire (1917), bâtiment prolongeant la grille d'entrée, comme figuré sur le cadastre de 1846.



Fig. 32. - Hôpital militaire, les cuisines ; il s'agit là, plus vraisemblablement, de celles de l'hôpital Saint-Nicolas, ancien établissement de Bains transformé en hôpital en 1834, architecte Gabriel Joseph Durand.



Fig. 33. - Adolphe Thiac, l'une des cours intérieures de l'ancienne institution des Sourdes-muettes de Bordeaux.



Fig. 34. - Adolphe Thiac, Hôtel Bouscasse, 37 Allées de Chartres, vers 1840.

tions et son jeu de baies cintrées (fig. 34). La famille Bouscasse, protestante, était alliée depuis longtemps à la famille Bosc, directement - Jeanne Marguerite Émilie Bosc, une des filles de Jean-Jacques et donc sœur de Pierre, avait épousé Pierre Antoine Bouscasse aîné, négociant, en 1807 - et par l'intermédiaire des Wustemberg, par des mariages intervenant justement dans ces années 1840. Un même type de couronnement pourrait éventuellement avoir existé au château Bosc sur la partie centrale, remplacé dans les années 1930 par le modèle en manière de balustrade de l'hôpital.

Au château Bosc on peut encore appliquer une autre formule du professeur Robert Coustet, caractérisant « l'anonymat d'un classicisme guindé [qui] s'impose comme une forme habituelle de la distinction bourgeoise »⁹⁷, auquel s'ajoute ici un sens certain de la monumentalité.

97. Coustet, Saboya, 1999, p. 113.

Crédits photographiques

Fig. 1 : Archives nationales, Base de données ARCHIM.
Fig. 4, 5, 7, 8, 17, 18, 19, 20 :
. Archives départementales de la Gironde.
Fig. 10 : Archives Bordeaux Métropole.
Fig. 21 : Claude Laroche.
Fig. 26 : Collection HIA.
Fig. 29, 30, 31, 32 : Collection A.R.H.O.
Fig. 33 : Sylvie Ometz.
Les autres clichés sont de l'auteur.

Bibliographie

Aubin, 1989 : Aubin, Gérard, *La seigneurie en Bordelais au XVIIIe siècle d'après la pratique notariale (1715-1789)*, Rouen, Publications de l'Université, 1989.

Bonnaffé, 1909 : Bonnaffé, Edmond et Pierre, *Un armateur bordelais au XVIIIe siècle : François Bonnaffé*, Féret, 1909.

Burnand, 1979 : Burnand, Yves, « Le monument gallo-romain dit « La Sarrasinière » à Andance (Ardèche) », *Gallia*, Année 1979, Volume 37, n° 1.

Butel, 1991 : Butel, Paul, *Les dynasties bordelaises de Colbert à Vauban*, Perrin, 1991.

CERCAM, 1994 : *Maisons de campagne en Bordelais*, coll. CERCAM, Art & Arts, 1994.

Coustet, 2011 : Coustet, Robert, *Le nouveau Viographe de Bordeaux*, Bordeaux, Mollat, 2011.

Coustet Saboya, 1999 : Coustet, Robert et Saboya, Marc, *Bordeaux - Le temps de l'histoire, Architecture et urbanisme au XIXe siècle, 1800-1914*, Bordeaux, Mollat, 1999.

Gardey, 2012 : Gardey, Philippe, « Les négociants de la France méridionale à Bordeaux entre la fin de l'Ancien Régime et la Restauration », *Les réseaux négociants dans la France méridionale (XVIIIe-XIXe siècles)*, LIAME, 25/2012.

Laget Laroche, 2016 : Laget, Pierre Louis et Laroche Claude, *L'hôpital en France du Moyen Age à nos jours - Histoire et architecture*, 2016, Cahier Du Patrimoine, numéro 116.

Lacoue-Labarthe, 2015 : Lacoue-Labarthe, Marie-France, « Les avatars d'un bien de campagne - du Mur sarrazin au domaine de Bagatelle », *R.A.B.*, N° 106, 2015.

Larrieu, 2011 : *Léo Drouyn et Bordeaux*, dir. Bernard Larrieu, vol. 18, tome 2, vol. 18, éditions de l'Entre-deux-Mers, 2011.

Magnant, 2000 : Magnant, François et Comité historique, *Villeneuve-d'Ornon : 5000 ans d'histoire*, Villeneuve d'Ornon, 2000.

Marion, 1984 : Marion, Marcel, *Dictionnaire des institutions de la France*, Picard, 1984.

Meller, 1906 : Meller, Pierre, *Armorial du Bordelais*, Paris, Champion 1906.

Minvielle, 2010 : Minvielle, Stéphane, *La famille en France à l'époque moderne : XVIe-XVIIe siècle*, Armand Colin, 2010.

Pacteau de Luze, 2015 : Pacteau de Luze, Séverine, « Jean-Jacques Bosc », in Patrick Cabanel et André Encrevé (dir.), *Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours*, tome 1 : A-C, Les Éditions de Paris Max Chaleil, Paris, 2015, p. 395-396 (ISBN 978-2846211901)

Piganeau, 1897 : Piganeau, Emilien, « Essai de répertoire archéologique de la Gironde », *Société archéologique de Bordeaux*, tome 22, 1897.

Roudié, 1954 : Roudié, Paul, « Quatre maîtres-maçons bordelais du début du XVIe siècle », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1954.

Roudié, 1976 : Roudié, Paul, « Les Bordelais aux champs - Les maisons de campagne de Talence », *Sociétés et groupes sociaux en Aquitaine et en Angleterre, Colloque Bordeaux 27-30 septembre 1976*, Fédération historique du Sud-Ouest, 1979 ; pp. 215-231.

Roudié, 1979 : Roudié, Paul, « Manoirs et maisons de campagne du XVIIe siècle en Bordelais », *104e Congrès des Sociétés savantes*, Bordeaux, 1979, p. 397-411.

Roudié, 1987 : Roudié, Paul, « Documents concernant la reconstruction de la Chapelle du Béquet », *R.A.B.*, tome LXXVIII, année 1987.

Roudié, 2004 : Roudié, Philippe, « Vin et mondialisation. Le point de vue d'un géographe », *Anthropology of Food, Wine and Globalisation*, Chantal Crenn et Isabelle Téhoueyres ed. dec. 2004 on line.<http://aof.revues.org/294>.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CVII, année 2016, p. 131-140

Le temple protestant de Bègles au XVII^e siècle :

*Céline Michel-Gazeau,
Aurélie Montiel*

complémentarité des données archivistiques et archéologiques

Les travaux de réaménagement de la place du lieutenant Serge Duhourquet à Bègles en 2015 ont été l'occasion de réaliser deux études complémentaires concernant le protestantisme dans l'agglomération bordelaise au XVII^e siècle. En effet, il était communément admis que sous cette place, encore appelée place du Prêche il y a quelque temps, devaient se trouver les vestiges du temple construit pour les protestants bordelais à la suite de la promulgation de l'Édit de Nantes en 1598. Ce temple fut détruit quatre-vingts ans plus tard lors de la révocation de ce texte par Louis XIV, comme la quasi-totalité des temples français des XVI^e-XVII^e siècles. Bien qu'attesté par un dessin du hollandais Herman Van der Hem représentant cette place en 1639, la localisation exacte de cet édifice n'avait jamais été formellement établie. En amont des travaux, un diagnostic archéologique ¹ a donc été exécuté afin de déterminer sa position réelle, mais également d'étudier son environnement. Parallèlement, une étude archivistique ² a été menée afin de retracer l'histoire de cet édifice et des protestants à Bègles durant le XVII^e siècle. Celle-ci s'appuie essentiellement sur les informations relevées dans le Livre V des registres du Consistoire de Bègles qui couvre la période 1660-1670 ³.

Le protestantisme est l'une des trois branches du christianisme avec le catholicisme et l'orthodoxie. Considéré alors comme une hérésie, il naît en Allemagne au XVI^e siècle avec un mouvement que l'on appelle la Réforme. Le moine Martin Luther (1483-1546) donne forme au courant protestant, le

« luthéranisme », en publiant en 1517 ses 95 thèses. Il s'oppose au système catholique des « indulgences ⁴ » et prône un retour à l'autorité de la Bible qu'il place au-dessus de toute autorité ecclésiastique. En France, c'est avec Jean Calvin (1509-1564), Français réfugié à Genève, que la religion protestante se diffuse. A Bordeaux, le protestantisme pénètre dans le port de commerce grâce aux échanges commerciaux avec les pays de la religion réformée : l'Angleterre, les Flandres et la Hollande. Certains protestants connaissent des réussites spectaculaires, comme les marchands hollandais Michel Merman ou Jean de Ridder. Néanmoins, cette communauté de 1500 fidèles reste minoritaire dans une ville catholique qui compte entre 30 000 et 40 000 habitants ⁵.

1. Le diagnostic archéologique a été mené par le centre d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole du 16 au 25 février 2015, sous la responsabilité de Céline Michel-Gazeau.
2. Etude menée par Aurélie Montiel, archiviste à la ville de Bègles, avec la contribution de la Bibliothèque municipale et de Madame Thauré, habitante du quartier du Prêche.
3. Le Livre V des registres du Consistoire de Bègles est le seul parvenu jusqu'à nos jours. Il est conservé aux Archives Départementales de la Gironde.
4. Dans la doctrine catholique, les indulgences permettaient de raccourcir le séjour des morts au Purgatoire au moyen de pèlerinages, prières ou don à l'Eglise. Martin Luther s'oppose à la prétention des prêtres de pouvoir monnayer l'accès au Paradis et affirme sa foi en la prédestination (volonté divine secrète).
5. Pacteau de Luzé 1999, p. 46.

Comme dans la majorité des villes du royaume, le Parlement de Bordeaux et la Jurade s'emploient à réprimer l'hérésie et les conditions de vie des protestants demeurent très difficiles au XVI^e siècle. Ainsi, les Bordelais doivent se rendre jusqu'à Castillon-la-Bataille pour célébrer leur culte et ne disposent pas de cimetière propre à leur confession. Un premier cimetière est toutefois mentionné à Bordeaux dans un acte notarié de 1563⁶. Celui-ci signale l'installation d'un enclos réservé aux réformés dans le quartier de la rue des Ayres, à proximité de la commanderie des Antonins.

A partir de 1562, la France entre dans les guerres civiles de religion ; huit vont se succéder sur une durée de 36 ans, entrecoupée de périodes de paix fragiles. L'épisode le plus tragique est le massacre de la Saint-Barthélemy qui se déclenche le 24 août 1572 et s'étend dans une vingtaine de villes. Plus de 250 personnes sont tuées à Bordeaux.

Il faut attendre 1598, avec la promulgation de l'Édit de Nantes par Henri IV, pour qu'une pacification religieuse soit instaurée entre les catholiques et les protestants. A Bordeaux, le Parlement, comme celui de Toulouse ou de Paris, manifeste son opposition et l'application de l'Édit s'avère difficile. L'hostilité des parlementaires bordelais reste aussi forte que dans les décennies précédentes et l'Édit n'est finalement enregistré que le 7 février 1600. Grâce à ce texte, les huguenots peuvent alors librement exercer leur culte. Néanmoins, ils restent soumis au paiement de la dîme, à l'observation des fêtes de l'Église et de certains rituels catholiques, mais obtiennent l'admission aux offices et charges, l'accès aux collèges, universités et hôpitaux et des garanties judiciaires.

L'instauration du culte protestant dans l'agglomération bordelaise

Le choix du courneau⁷ de Cabères

Même si la liberté de conscience est reconnue, la liberté de culte n'est autorisée qu'en dehors des murs de la ville. C'est pourquoi le Parlement demande, dans un premier temps, à ce que l'édifice soit construit près de Cambes, à environ cinq lieues⁸ de Bordeaux⁹. Or cette distance aurait rendu la fréquentation du site par les Bordelais protestants quasi impossible. Henri IV confie au maréchal Alphonse d'Ornano, maire de Bordeaux, le soin de désigner un lieu plus favorable. Ce dernier choisit un terrain à Paludate, dans le village de Cabères, faubourg de Bègles¹⁰. Le site a l'avantage d'être assez éloigné des marécages et des maisons habitées, gage de tranquillité pour les protestants mais aussi de pratique discrète aux yeux des catholiques. Les travaux de construction du temple débutent en 1605.

Le temple est accessible en sortant de Bordeaux par la porte Sainte-Croix ou celle de Saint-Julien (actuelle place de la Victoire). Le chemin est néanmoins peu commode et le Consistoire de Bègles entreprend régulièrement des travaux de voirie afin que « les carrosses puissent se rendre au temple plus commodément sans être obligé de faire aucun détour »¹¹. Goupy des Marets accompagne régulièrement son ami protestant Jean Coste au prêche. Dans son journal en 1676, il décrit le trajet qui, bien qu'agréable, apparaît aussi comme fort humide : « le chemin est propre à la rêverie (...) large d'environ trente pas ; de chaque côté, il y a une rangée d'arbres. Au-devant passe un ruisseau aussi de chaque côté et après, la campagne sans aucune maison ni arbre. Le milieu de ce chemin est marqué par une pierre large d'environ trois pieds (...). L'eau passe pardessus cette pierre, après quoi ce chemin vous conduit avec le doux murmure de ces eaux de chaque côté et ces deux rangées d'arbres jusqu'au dit Baigle où d'un côté est la paroisse et de l'autre le temple »¹². Les réformés pouvaient aussi se rendre à Bègles par bateau en remontant la Garonne, ils accostaient au port du quai de la Moulinatte¹³.

Le temple protestant de Bègles

L'édifice est connu grâce à un dessin réalisé à la sanguine par le hollandais Herman Van der Hem (fig. 1). Issu d'une riche famille de négociants d'Amsterdam, ce dessinateur réalise près de cent quarante vues du pays bordelais entre 1638 et 1649¹⁴. La représentation du temple de Bègles constitue un témoignage important et donne un aperçu de la place du village en 1639. À l'horizon, les coteaux de Floirac se confondent avec le ciel qui a une proportion démesurée puisqu'il occupe pratiquement les



Fig. 1. - Le temple de Bègles 4e mars 1639.
Dessin à la sanguine de Van der Hem (Vienne, Bibliothèque Nationale d'Autriche, Kartensammlung Globenmuseum, Atlas Blaeu, 05 : 39 [39], f° 81).

deux tiers de la feuille. Au premier plan, un potager avec une maison attenante atteste du caractère rural du faubourg dans lequel fut construit l'édifice de culte. Au second plan, apparaît le temple qui s'ouvre sur une place bordée au nord et au sud par les maisons du village de Cabères. L'une d'entre elles est précédée d'un calvaire, témoin de l'omniprésence du catholicisme. Couvert d'un toit à deux pentes, le bâtiment rectangulaire est muni d'un porche d'entrée. Il comporte également dix fenêtres permettant d'éclairer la façade latérale. L'impression qui en ressort est celle d'un édifice plutôt sobre. Les investigations archéologiques menées en amont du réaménagement de cette place ont permis de mieux appréhender cet édifice et de confirmer certaines données.

Un bâtiment rectangulaire mesurant 37 m de long et 19 m de large a pu être mis en évidence au centre de la place (fig. 2). Il présente une orientation Est/Ouest qui diffère de l'orientation proposée par Van der Hem. En effet, si, sur le dessin, ce sont bien les coteaux de Floirac que l'on aperçoit au loin, alors il s'agit d'une vue depuis l'ouest et l'édifice représenté est orienté nord/sud. Il faut donc peut-être y voir une liberté de l'artiste qui souhaitait bénéficier de la vue des coteaux de Floirac en arrière-plan¹⁵. De plus, aucun aménagement lié à la présence d'un porche n'a été observé. Toutefois, le principe même du diagnostic archéologique ne permettant pas de découvrir les vestiges dans leur totalité, nous n'excluons pas un aménagement de ce type sur la façade occidentale qui n'a pu être restituée.

15. Les berges de Garonne sont un élément récurrent dans les œuvres de Van der Hem.

6. Leulier 2009, p. 318.

7. Courneau : village en ancien français.

8. Cinq lieues représentent environ 18 km.

9. Bert 1908, p. 10.

10. « En la dite année, fut commencé à Bègles le bâtiment où ceux de la R.P.R. s'assemblent pour l'exercice de leur prétendue religion, et ce après avoir obtenu l'autorisation du dit maréchal d'Ornano et des sieurs jurats, lesquels déléguèrent des commissaires pour aller voir les lieux et piqueter » : Gaufreteau 1878. Mais dans son allocution, le Pasteur Pannier affirme que des assemblées protestantes se tenaient à Bègles dès 1601, dans une grange, au lieu-dit les Quatre-Rouets : Paroisse réformée de Bordeaux 1925, p. 8.

11. Registre du Consistoire de Bègles, séances du 16 février 1662, du 30 avril 1664 et du 2 juillet 1664.

12. Goupy des Marets 1965.

13. Paroisse réformée de Bordeaux 1925, p. 9.

14. Cent trente-neuf dessins de sa main sont conservés à la Bibliothèque nationale de Vienne, en Autriche, au Musée national de Copenhague, au Danemark, et à la Bibliothèque nationale de France, à Paris.

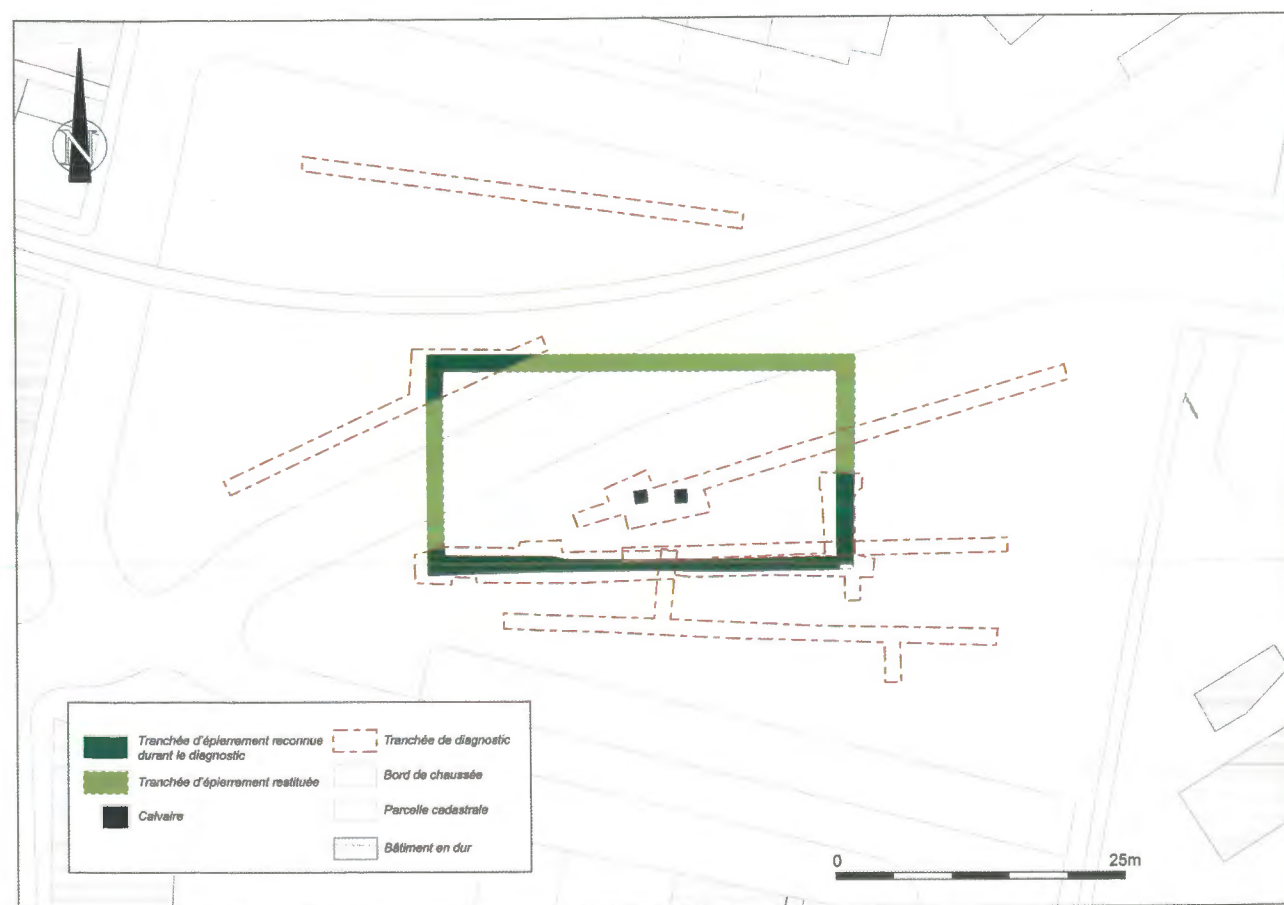


Fig. 2. - Plan des tranchées d'épierrement et des calvaires découverts sur la place du lieutenant Serge Duhourquet à Bègles (© C. Michel Gazeau, Bordeaux Métropole - SIG2015 / Cadastre DGFIP 2014).

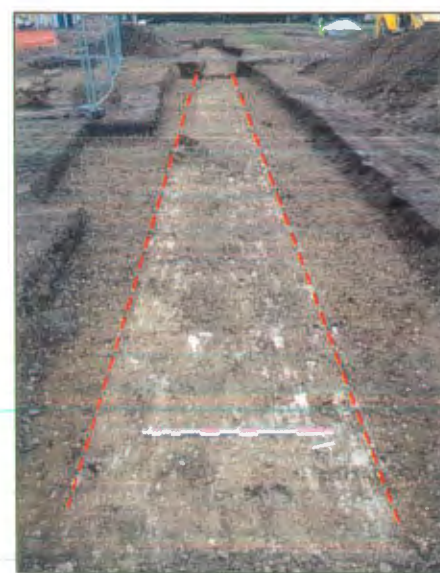


Fig. 3. - Vue en plan de la tranchée d'épierrement relative au mur sud du temple (© C. Michel Gazeau).



Fig. 4. - Vue en plan de la tranchée d'épierrement relative à l'angle nord-ouest du temple (© C. Michel Gazeau).

Le plan mis en évidence est donc relativement simple et s'inscrit dans la tradition des temples protestants construits durant cette période, où, de manière générale, rien ne doit rappeler un sanctuaire. Les dimensions, en revanche, montrent que le temple de Bègles appartient à la catégorie des temples les plus imposants. Légèrement plus petit que le temple de la Calade à Nîmes¹⁶, il est comparable au second temple de Charenton¹⁷, dans la région parisienne, et bien plus grand que ceux de Villers-lès-Guise¹⁸, d'Aubusson ou de Saumur¹⁹ par exemple. Les données issues de cette opération demeurent néanmoins limitées puisqu'aucune maçonnerie encore en place n'a été observée. L'édifice n'est plus matérialisé que par des tranchées d'épierrement²⁰ comblées de matériaux issus de la démolition du bâtiment (fig. 3 et 4).

Les Registres du Consistoire de Bègles donnent quelques indications concernant l'intérieur du bâtiment : aucun décor n'est mentionné, si ce n'est les dix commandements gravés en lettres d'or sur des murs blanchis à la chaux²¹. Les quelques fragments d'enduit blanc recueillis dans le comblement des tranchées d'épierrement observées lors du diagnostic archéologique confirment cette description. Il est sans doute possible de se tourner vers le temple du Collet-de-Dèze (fig. 5) en Lozère²² pour se faire une idée plus précise de la sobriété du décor intérieur de l'édifice bordelais.

Au pied de la chaire, un espace un peu surélevé nommé « le parquet » est contrôlé depuis une petite porte donnant sur l'un des côtés du temple²³. Les bancs du parquet sont réservés aux pasteurs, nobles, membres de la chambre de l'Edit, gardes suisses du Château Trompette et aux vingt-deux anciens du Consistoire. Les époux, le jour de leur mariage, les enfants à baptiser avec leur parrain et marraine²⁴ sont aussi autorisés à s'y asseoir, ainsi que les sourds et infirmes après vérification de



Fig. 5. - L'intérieur du temple du Collet-de-Dèze en Lozère (© <http://www.mairie-collet-deze.fr>).

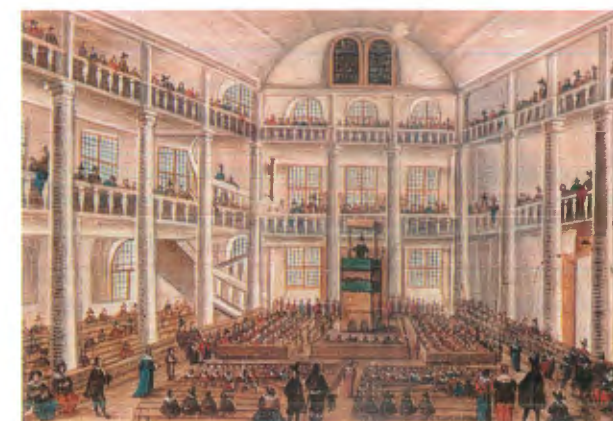


Fig. 6. - Temple de Charenton (intérieur) (© Collection privée, <http://www.museeprotetant.org/notice/charenton-val-de-marne/>).

16. Construit en 1565 et démantelé en 1685, le temple de la Calade est un grand rectangle de 30 x 48 m conçu pour 5000 fidèles. Il s'ouvre sur la place de la Calade par une grande porte, seul vestige encore conservé.
17. Construit en 1623, le temple de Charenton mesurait 33 x 19,50 m et pouvait accueillir 4000 fidèles. Il est détruit en 1685.
18. Construit en 1663, le temple de Villers-lès-Guise mesurait 23 x 13 m et pouvait accueillir entre 1200 et 1500 personnes. Il est détruit au moment de la révocation de l'Edit de Nantes.
19. Le temple d'Aubusson mesure 23 x 18 m et celui de Saumur 26 x 7 m.
20. Ces tranchées sont larges d'environ 1 m et profondes d'environ 0,80 m.
21. Registres du Consistoire de Bègles, séance du 13 juillet 1662.
22. Construit en 1646, le temple du Collet-de-Dèze est l'un des rares temples à avoir survécu aux destructions lors de la révocation de l'Edit de Nantes.
23. Registres du Consistoire de Bègles, séance du 7 avril 1661 et du 16 juillet 1663.
24. Registres du Consistoire de Bègles, séance du 16 décembre 1660, 9 août 1662 et 26 novembre 1665.

leur handicap. La désobéissance des fidèles à la défense d'entrer dans cet espace oblige les pasteurs à l'entourer d'une petite grille fermée à clef²⁵. Les autres religionnaires prennent place dans la partie centrale du bâtiment, les femmes aux premiers rangs, les hommes derrière. En 1664, suite à l'accroissement de la population réformée à Bordeaux²⁶, on fait construire une galerie supportée par des piliers en bois²⁷. Ce type d'aménagement se retrouve également dans le second temple de Charenton (fig. 6) construit en 1623. Bien que plus imposant, il possédait également deux étages de galeries soutenues par vingt colonnes, lui permettant d'accueillir 4 000 personnes²⁸.

La célébration du culte

Le culte est célébré le dimanche, à 9 heures et 15 heures pendant la période estivale et à 10 heures et 14 heures en hiver. Les prédications de semaine ont lieu les mardis et jeudis à 8 heures et sont supprimées pendant les moissons, les vendanges ou lorsqu'elles coïncident avec des manifestations catholiques (procession de la Fête-Dieu et de la saint Marc). Le service est assuré par quatre pasteurs. Parmi les pasteurs les plus connus de Bègles, on peut citer : Gilbert Primrose²⁹, d'origine écossaise (de 1605 à 1621) ; Jean Cameron (de 1608 à 1618), également professeur de dogmatique à Saumur et à Montauban ; Daniel Ferrand d'origine agenaise (de 1624 à 1666), Pierre Rondelet (de 1660 à 1685) et Isaac Sarrau (de 1662 à 1685).

Le comportement des fidèles pendant la prédication doit être exemplaire. Au commencement, tous les réformés doivent assister à l'office³⁰. L'assistance s'agenouille pendant les prières et chante *a cappella* sous la direction d'un lecteur. Aucun « mauvais discours » ne doit être prononcé, les parents sont priés de garder les enfants dans le temple afin d'éviter qu'ils se battent dehors « à coups de cailloux » et les laquais qui patientent devant le porche d'entrée sont invités à « remédier au grand bruit qu'ils ont coutume de faire »³¹. Ces recommandations ne peuvent néanmoins éviter le scandale survenu en février 1662, lorsque deux femmes, mesdames Sylvestre et Maupetit, en viennent aux mains au sein même du temple ! Afin de les réconcilier avec l'Église, on les oblige à faire la révérence devant ces messieurs du Consistoire, exprimant ainsi leur soumission et repentance³².

Les relations avec les catholiques

La volonté des huguenots de prêcher aux Chartrons

Dès 1611, les protestants considèrent les faubourgs de Bègles comme un « endroit incommode, éloigné de la ville », situé dans le voisinage de l'hôpital des pestiférés³³. Ils font remarquer que « cette distance doit être franchie en hiver et en été, sous la pluie, le froid ou la chaleur. Cela cause des maladies, souvent mortelles, de la dépense, car on ne peut rentrer que le soir et c'est en outre incommode pour les personnes âgées »³⁴. Ainsi, les huguenots souhaitent déplacer le temple aux Chartrons, centre de leur activité économique. Bien que la Reine-Mère, Marie de Médicis, appuie cette requête auprès des jurats, ces derniers, soutenus par le Cardinal de Sourdis, refusent. En août 1650, la Fronde rend dangereux l'accès au temple de Bègles, les troupes royales se rapprochant de la ville. Les protestants demandent alors à la cour des jurats qu'un nouveau lieu de prédication soit désigné, comme l'ordonne l'Édit de Nantes dans ce cas-là. Néanmoins, la cour des jurats refuse à nouveau d'accéder à la demande des protestants. Les ministres passent alors outre l'interdiction et organisent le prêche au sein même de leurs maisons, dans le quartier de la Rousselle (1650) dans un premier temps, puis dans une autre maison achetée à cet effet, rue Neuve (1652). Ils obtiennent enfin le droit de tenir le culte aux Chartrons jusqu'à la pacification complète de la province.

25. Catusse 2004, p. 141.

26. La population huguenote à Bordeaux et sa banlieue est évaluée à 2 300 en 1675 : Paroisse réformée de Bordeaux 1925.

27. Avril 1664 : nombre de personnes ne peuvent s'asseoir dans le temple, les jours de Cène et de foire. Au cours de la séance du 6 juillet 1664, la décision est prise de construire des galeries dans la longueur du temple appuyées sur des piliers et soutenues en haut de poutres et tirant. Pour ce travail, l'entrepreneur demande 400 livres, le Consistoire lui en offre 300 avec promesse d'en donner d'avantage si le travail est jugé satisfaisant.

28. Krumenacker 2011, p. 138.

29. Le Parlement de Bordeaux obtient l'expulsion hors de France du pasteur Gilbert Primrose en 1623, lui reprochant d'avoir « l'âme plus anglaise que française ». Pacteau de Luze 1999, p. 53.

30. Registres du Consistoire de Bègles, séance du 22 avril 1665 : M. Charon doit répondre de son absence du temple. Il s'explique : aucune place ne lui permet de bien entendre la parole de Dieu « le parquet du temple étant d'une hauteur incommode ». Le Consistoire lui fait savoir qu'on lui offrira la place qu'il juge la plus commode.

31. Registres du Consistoire de Bègles, séance du 30 avril 1664.

32. Registres du Consistoire de Bègles, séances du 2 février, 16 et 30 mars 1662.

33. L'enclos d'Arnaud Guiraud devient l'hôpital des pestiférés lors des pandémies de peste de 1604-1605 et 1629-1631. On y accueille jusqu'à 400 malades en 1630 pour les mettre en quarantaine et les soigner. L'hôpital de la Manufacture reçoit en convalescence ceux qui survivent. Coste 2009, p. 457-480.

L'accueil par la population béglaise : entre querelle et opportunisme commercial

Dès le début, les catholiques béglaïes manifestent une grande animosité envers les protestants. Sur le chemin qui mène au temple, le pasteur Cadène raconte qu'une « vieille religionnaire » est jetée du pont du Guit dans l'Estey Majou³⁵. Cet incident serait à l'origine du nom de ce pont, le « Mouille-Quiou ». Les religionnaires dénoncent également les flots d'injures et les jets de pierres dont ils sont victimes à leur descente de bateaux, quai de la Moulinatte³⁶. Des conflits éclatent aussi sur le pont de la Manufacture, car certains protestants refusent d'en payer le droit de passage. Le Consistoire, soucieux de maintenir l'ordre, ne soutient pas les réfractaires³⁷.

Alors qu'une partie des Béglaïes rejette les protestants, une autre les accueille volontiers, voyant en eux une source de profits. Des paysans n'hésitent pas à délaisser leurs champs et à se lancer dans le commerce : ils ouvrent des tavernes dans les maisons bordant la place du Prêche³⁸. En raison de l'éloignement de la ville, les protestants restent souvent toute la journée dominicale à Bègles pour assister à l'office du matin et à celui de l'après-midi. Entretemps, ils doivent se restaurer et on peut aisément penser qu'ils soutiennent ainsi le petit commerce local, d'autant que cette communauté, composée majoritairement de marchands, de négociants, d'artisans qualifiés et de juristes, est plutôt aisée³⁹.

Le temps des désillusions

Après 1660 les vexations deviennent systématiques et les dispositions de l'Édit de Nantes sont appliquées de façon plus restrictive. Louis XIV veut revenir sur la tolérance de ses prédécesseurs, afin de préserver l'unité du royaume et le prestige de la royauté. Les pasteurs se retrouvent parfois face à des portes closes lorsqu'ils veulent visiter leurs fidèles. Ainsi, à la prison du Parlement, le concierge refuse de les laisser s'entretenir avec les prisonniers ; pour cette affaire, la Jurade intervient et oblige le concierge à les laisser passer⁴⁰. Au sein des familles « mixtes », les membres catholiques tentent de soustraire les enfants aux parents protestants. En mars 1661, un certain monsieur de Paranchère demande de l'aide au Consistoire : on a enlevé ses deux enfants pendant la nuit et « cela s'est fait avec le consentement de la mère qui est papiste, voilà ce que cause les mariages bigarrés »⁴¹.

En décembre 1682, l'intendant Faucon de Ris accompagné de l'archidiacre Jacques Allaire se rend au temple de Bègles pour donner lecture au Consistoire de l'« Avertissement pastoral de l'Eglise Gallicane ». Cet « Avertissement » exprime la volonté de Louis XIV : il pousse ceux de la R.P.R. à se convertir et à se réconcilier avec l'Église catholique sous peine « de malheurs

incomparables, plus épouvantables et plus funestes que tous ceux que leur ont attirés jusqu'à présent leur révolte et leur schisme »⁴². Le pasteur Pierre Rondelet déclare, après l'avoir entendu, que ceux de sa confession se soumettront toujours aux ordres de « Sa Majesté » mais qu'il ne peut néanmoins dissimuler la douleur qu'ils ont d'être ainsi maltraités. Sous la pression et la peur, les protestants se convertissent en masse : on comptabilise 482 abjurations uniquement pour le mois de septembre 1685⁴³.

Les prémices à la révocation de l'Édit de Nantes

Le procès des temples et les sanctions économiques

Le roi oblige à réserver des places aux catholiques dans le temple. Les pasteurs estimant être espionnés, refusent l'entrée du temple au curé de Bègles, qui portera plainte. Les clercs catholiques cherchent des propos séditions qui permettraient de faire le procès des pasteurs et ainsi d'interdire le culte mais l'intendant ne trouve aucune parole permettant de poursuivre les pasteurs de Bègles⁴⁴. Le Parlement cherche également à affaiblir économiquement le Consistoire en le privant des legs. Les notaires sont obligés de communiquer les testaments et les contrats en cours sous peine de 1000 livres d'amendes. Ces donations sont désormais attribuées à l'hôpital de la Manufacture et à l'hôpital Saint-André, ce qui permet à ces institutions de s'enrichir⁴⁵.

34. Gaufreteau 1878, p. 153.

35. Catusse 2004, p. 129.

36. Registres du Consistoire de Bègles, séance du 23 juin 1661 : le Sieur Rochefort, ministre de Miramont se plaint de mauvais traitements qu'il a endurés de la part de sœurs jumelles dans un bateau de passagers.

37. Registres du Consistoire de Bègles, séances du 16 août 1663 et 30 avril 1664. Le tarif est d'un denier par passage.

38. « Ils (Les huguenots) firent bastir leur temple en ladicte paroisse, ce qui fut la cause que plusieurs paisans se mirent à faire tavernes et y acquirent des moyens ». Gaufreteau 1878, p. 8.

39. Pacteau de Luze 1999, p. 46-49.

40. Registres du Consistoire de Bègles, séance du 6 juin 1668.

41. Registres du Consistoire de Bègles, séance de fin mars 1662 (F¹⁶), voir aussi la séance du 8 juillet 1665 où un enfant de 8 ans est enlevé par sa grand-mère de religion catholique.

42. Archives historiques de la Gironde, XV, p. 498-502.

43. Bert 1908, p. 51-56.

44. Arch. nat. série TT, carton 234.

45. A.D.Gir., fonds de la Manufacture, série A1.

Une persécution « mesurée »

Malgré les pressions de son entourage, l'intendant Faucon de Ris n'est nullement enclin à la persécution. Ainsi, il n'y a pas eu de dragonnade à Bordeaux au XVII^e siècle. Conscient que le commerce risque d'en souffrir car « les meilleurs négociants sont de la R.P.R. », l'intendant préfère utiliser une méthode sans violence, mais néanmoins efficace : pour obtenir les conversions, il les monnaye⁴⁶.

La destruction du temple de Bègles

Une interprétation restrictive de l'Édit de Nantes⁴⁷ entraîne la destruction des temples de Coutras, Castillon et Libourne. En 1685, il ne reste plus que le temple de Bègles dans le ressort du Parlement de Guyenne. Celui-ci revêt alors une importance capitale car les réformés viennent de toute la région pour s'y marier et y faire baptiser leurs enfants⁴⁸.

Une autre affaire témoigne du durcissement du contexte, les conversions au protestantisme sont désormais jugées comme un crime. Le 1^{er} septembre 1685, pour avoir rejoint la R.P.R., Jean Jolly est condamné à « l'Amende-Honorable », devant la porte de l'église Saint-André, un cierge à la main et la corde au cou⁴⁹.

Donnant suite à cette condamnation, le Parlement ordonne le 5 septembre 1685 que le temple soit rasé : « Avons interdit à jamais l'exercice public de la R.P.R. dans le dit lieu de Bègles, éteint et supprimé le Consistoire et ordonné que le temple [...] les chambres du Consistoire, seront démolis et rasés jusqu'aux fondements par ceux de la R.P.R. dans la huitaine pour leur délai, sinon ledit temps passé, sera procédé à la démolition dudit temple, les matériaux seront vendus pour payer les ouvriers et sur la place où était ledit temple, il sera élevé une croix sur un piédestal »⁵⁰.

Le chantier de destruction débute le 26 septembre 1685 avec trois cent cinquante ouvriers⁵¹. L'hôpital de la Manufacture intervient alors pour être l'unique héritier de l'Église réformée. Un arrêt du 18 octobre leur accorde le droit de récupérer les matériaux du temple. Les vestiges mis au jour lors de l'intervention archéologique tendent à montrer que cette ordonnance a été appliquée à la lettre puisqu'il ne reste plus aucun vestige maçonné lié au temple. L'ensemble des matériaux a donc bien été récupéré par les administrateurs de cet établissement. La date de destruction est également confirmée par le mobilier céramique découvert dans le comblement des tranchées de récupération de matériaux. Bien que très restreint, il s'inscrit dans une période comprise entre le milieu du XVII^e siècle et la fin du XVIII^e siècle⁵².



Fig. 7. - Extrait du plan cadastral de Bègles en 1812, Section B, feuille 2 (© A. M. Bègles).

L'acte de révocation et l'édification d'une croix sur la place

L'Édit de Nantes est révoqué par l'Édit de Fontainebleau que signe Louis XIV le 18 octobre 1685. Cet acte parachève le processus de mise à l'écart des protestants commencé depuis de longues années. Toute l'armature ecclésiastique protestante s'effondre en peu de temps. Les réformés sont tenus de rester

dans le royaume, ils conservent leur liberté de conscience mais ne peuvent plus pratiquer leur culte. Leurs enfants doivent être baptisés et élevés dans la religion catholique, seule religion désormais autorisée dans le royaume.

Le 28 octobre de la même année, soit un mois après la destruction du temple, une cérémonie présidée par l'archevêque de Bordeaux Louis d'Anglure de Bourlemont se tient à Bègles afin d'ériger un calvaire à l'emplacement de l'ancien édifice protestant. L'archidiacre de la cathédrale Saint-André, le sieur de Lalande, le Lieutenant Général, et monsieur de la Montaigne, procureur du Roi, sont également présents. Plus de 6 000 personnes assistent à l'événement⁵³.

Or, l'opération archéologique a permis la découverte de deux fondations quadrangulaires au centre de la place. Leur existence pourrait donc être rattachée à cette croix, toujours mentionnée sur le cadastre de 1812 (fig. 7). Cette source n'explique cependant pas la présence de deux massifs. Il faut alors chercher du côté d'Albert Catusse qui mentionne une manifestation religieuse autour de cette croix en 1767⁵⁴. Il s'agit de la bénédiction d'une nouvelle croix érigée en remplacement de l'ancienne « tombée en vétusté », elle-même mise en place en 1737. Ces textes indiquent donc l'existence de trois croix installées successivement sur les ruines du temple protestant en moins d'un siècle. Ces fondations correspondraient alors à ces calvaires et s'inscriraient dans la première moitié du XVIII^e siècle. La dernière croix aurait été enlevée en 1902 lorsque, sous le deuxième mandat d'E. G. Duberland, la municipalité adopte une proposition visant à supprimer les croix au profit de l'installation d'un éclairage public.

Conclusion

La volonté de réaménager l'ancienne place du Prêche a donc entraîné la réalisation de deux types de recherches complémentaires. L'étude du Livre V des registres du Consistoire, bien que ne couvrant que la période 1660-1670, a permis de mieux appréhender l'histoire de ce temple, et plus globalement, la vie des protestants à Bègles au XVII^e siècle. Dans cette histoire interreligieuse nationale, Bordeaux tient une place à part. Cette particularité repose sur les faits suivants : presque toutes les familles protestantes de la ville appartenaient à la bourgeoisie commerçante, fortunée et considérée, et la vie commerciale intense couplée au besoin continu de richesse ont ému un peu la violence des conflits.

Le dessin du hollandais Van der Hem constitue également un témoignage important en donnant un aperçu de la place du village en 1639. Ne sachant toutefois pas quelle est la part de subjectivité dans son interprétation, il doit être utilisé avec précaution. Néanmoins, les investigations archéologiques menées sur cette place ont permis de préciser sa représentation et de compléter la description de l'édifice religieux. Orienté est/ouest, le bâtiment mis au jour s'est avéré être un temple plutôt grand en comparaison avec les autres édifices connus. Si les vestiges demeurent limités, ils confirment parfaitement les sources textuelles, à savoir que le temple a été complètement rasé et les matériaux entièrement récupérés au moment de la révocation de l'Édit de Nantes en 1685.

53. Bibl. diocésaine Bordeaux, G 660 (M.6).

54. Catusse 2004, p. 33.

46. Bert 1908, p. 51-56.

47. A Coutras, les protestants rendent le culte « public » en utilisant le temple à partir de 1643 alors qu'auparavant le culte était célébré dans le château seigneurial. Comme le fief de Coutras appartient à une famille catholique, l'intendant peut appliquer de manière restrictive l'art.10 de l'Édit de Nantes, les protestants sont accusés « d'usurpation » et le temple est fermé puis détruit. Archives nationales, série TT, carton 242, dossier 22.

48. En 1684 : 208 baptême, 33 mariages, 71 sépultures. Registres d'état civil protestant conservés aux Archives de Bordeaux Métropole.

49. Bert 1908, p. 69.

50. *Ibid.*

51. Paroisse réformée de Bordeaux 1925, p. 11.

52. L'étude céramique menée par Valérie Marache, céramologue au centre d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole, a mis en évidence la présence d'un bec tubulaire appartenant à une cruche à décor pincé dont l'utilisation peut être comprise entre le milieu du XVII^e siècle et la fin du XVIII^e siècle.

Sources manuscrites

Archives Nationales, Affaires et biens des protestants, série TT.

Archives Départementales de la Gironde : Livre cinq des registres du Consistoire de Bègles (1660-1670), cote 3J/13 (numérisé) ; Archives historiques du département de la Gironde, tome. XV, pp.498-502.

Archives Bordeaux Métropole, Arrêts du Parlement de Bordeaux, série B ; Registres d'état civil protestant, série E.

Archives Municipales de Bègles, Délibérations du Conseil municipal, série D ; Cadastre napoléonien de 1812.

Bibliothèque diocésaine de Bordeaux, G 660 (M.6).

Bibliographie

Bert 1908 : Bert, Paul. *Histoire de la révocation de l'édit de Nantes à Bordeaux et dans le Bordelais : diocèse de Bordeaux, 1653-1715*. Bordeaux, Marcel Mounastre-Picamillh, 1908.

Catusse 2004 : Catusse, Adolphe. *Petite histoire de Bègles : des origines à la Révolution (1080-1788)*. Ortès, Princi Neguer Editor, réed. 2004.

Coste 2009 : Coste, Laurent. « La ville dormante : la première modernité bordelaise (1548-1730) », in Lavaud, Sandrine (Coord.), *Atlas Historique de Bordeaux, II : la formation des espaces urbains des origines à nos jours*. Bordeaux, Ausonius, 2009, pp. 150-169.

Gaufreteau 1878 : Gaufreteau, Jean de. *Chronique bordelaise*, II. Bordeaux, Charles Lefébvre, 1878.

Goupy des Marets 1965 : Goupy des Marets. *À la Guyane à la fin du XVIIe siècle : Journal de Goupy des Marets (1675-1676 et 1687-1690)*. Dakar, G. Debien (éd. Scientifique), Université de Dakar, 1965.

Krumenacker 2011 : Krumenacker, Yves. « Les temples protestants français, XVIe-XVIIe siècles ». *Chrétiens et Sociétés, Numéro spécial : I : Le calvinisme et les arts*, 2011, p. 131-154.

Leulier 2009 : Leulier, Renée. « Cimetière des étrangers ». in Lavaud, Sandrine (Coord.), *Atlas Historique de Bordeaux, III : Sites et Monuments*. Bordeaux, Ausonius, 2009, p. 318-319.

Pacteau de Luze 1999 : Pacteau de Luze, Séverine, *Les protestants et Bordeaux*. Bordeaux, Mollat, 1999.

Paroisse réformée de Bordeaux. *Bulletin de l'Eglise réformée de Bordeaux*. Bordeaux, 1925.



L'hôtel Duval de Tercis rue des Trois-Chandeliers

Xavier Roborel de Climens

« Prenez Versailles et mêlez-y Anvers et vous aurez Bordeaux », c'est par cette formule célèbre que Victor Hugo présente la ville avec ces : « vastes allées si bien plantées ... ces larges rues ... [ses vieux quartiers pittoresques et] tout cet amas de vieux porches, de vieux pignons, de vieux toits ... ». Les regrets de l'auteur s'expriment pour : « la manie des rues bien percées ... et des constructions de bon goût [qui] gagne chaque jour du terrain et va effaçant du sol la vieille cité historique. En d'autres termes, le Bordeaux-Versailles tend à dévorer le Bordeaux-Anvers »¹.

Que dirait-il aujourd'hui en constatant que le « Bordeaux-Versailles » a poursuivi l'absorption du « Bordeaux-Anvers » au moins en façade. Effectivement, tout au long de son histoire et notamment du XIXe siècle à aujourd'hui, la ville se modernise, redresse les rues tortueuses, fait disparaître les quartiers insalubres et les maisons vétustes. Ces opérations, souvent nécessaires, sont trop fréquemment réalisées de manière radicale au détriment d'un patrimoine pittoresque comme les maisons à colombages ou les façades construites de brique et de broc remplacées par des constructions en pierres de taille bien classiquement ordonnancées.

Quelques exceptions subsistent aujourd'hui comme cet immeuble, rue des Trois-Chandeliers au n° 6, près de l'église Saint-Pierre, dont la façade ne manque pas d'attirer l'attention :

une porte cochère, des fenêtres et des ouvertures de différentes époques disposées sans ordre apparent (fig. 1). Il s'agit de la partie arrière d'un hôtel particulier édifié au XVIIIe siècle par une famille de parlementaires, les Duval de Tercis. La présence de cette vaste demeure patricienne dans un secteur commerçant et populaire de la ville ne doit pas surprendre : la population des différents quartiers n'a jamais été homogène, bourgeois ou magistrats côtoyaient gens du peuple et artisans. Au XVIIIe siècle, onze familles de parlementaires avaient leur résidence dans cette paroisse, nombre relativement important même si l'on est loin des chiffres relevés dans d'autres paroisses de la ville comme à Saint-Eloi, Saint-Projet ou Notre-Dame de Puy-Paulin².

Pourtant, à la fin du XVIIIe siècle et au XIXe siècle, l'environnement social et économique évolue, l'activité du port se développe, la population augmente et les familles aisées recherchent des quartiers moins bruyants et moins peuplés. Le résultat sera la disparition ou la modification de beaucoup de ces riches demeures.

1. Desgraves, Louis, 1991, p. 123.

2. Le Mao Caroline, 2006, p. 78. Vingt-neuf familles de parlementaires sont relevées dans chacune de ces paroisses.



Fig. 1. - 6 rue des Trois-Chandeliers, vue générale de la façade.

L'implantation de la famille Duval dans la paroisse Saint-Pierre

La construction d'une vaste demeure

La famille Duval fait partie des grandes familles parlementaires de l'Ancien régime. Elle a fourni au Parlement de Bordeaux cinq conseillers au XVIII^e siècle et trois au XIX^e siècle. Louis XIV, en 1685, pour la récompenser de son dévouement à la cause royale pendant la Fronde, érigea en marquisat la baronnie de Tercis que Jean Duval, conseiller du roi en la grand'chambre, avait acquise le 7 juillet 1651 de Pierre de Perrien, marquis de Crénan³. Trois générations de Duval se succédèrent dans ces murs : Jean (+1681), Jacques (+1700) et Jean-Antoine (+1735) ; les héritiers de Jean-Antoine Duval, également parlementaires, ne s'en séparèrent qu'en 1772.

Les Duval, comme nombre de magistrats du Parlement, marquent de leur empreinte le Bordeaux médiéval qu'ils contri-

buent à modifier en réunissant pièce à pièce le vieux parcellaire morcelé pour reconstruire de vastes demeures au goût du jour et à la mesure de leurs besoins. Leur implantation dans ce quartier se fait progressivement, de différentes manières et sur plusieurs générations. Par exemple, Jean Duval acquiert des terrains par adjudication en 1645 et achète des maisons rue du Petit-Judas (Bahutiers) en 1650. A la génération suivante, Jacques Duval fait l'acquisition d'une maison rue des Combes (Trois-Chandeliers) en 1673⁴. Le résultat de cette politique foncière se manifeste distinctement sur un plan dressé en 1772⁵ (fig. 2). Ce document fait apparaître la multiplicité des seigneurs fonciers : le Roi, des communautés religieuses, des particuliers. La consultation des terriers, comme par exemple celui des Jésuites, confirme la présence des Duval à partir de 1647. Jean Duval y reconnaît tenir en fief la moitié d'un grand corps de logis et maison sur la moitié du degré et basse-cour situé à l'entrée de la maison,

3. A.D.Gir. 3 E 12014 Trayssac. f° 1201.

4. A.D.Gir. 3 E 17588, 8 août 1769, Perrens.



Fig. 3. - Représentation schématique de la façade sur la rue des Bahutiers. Terrier de la paroisse Saint-Pierre.

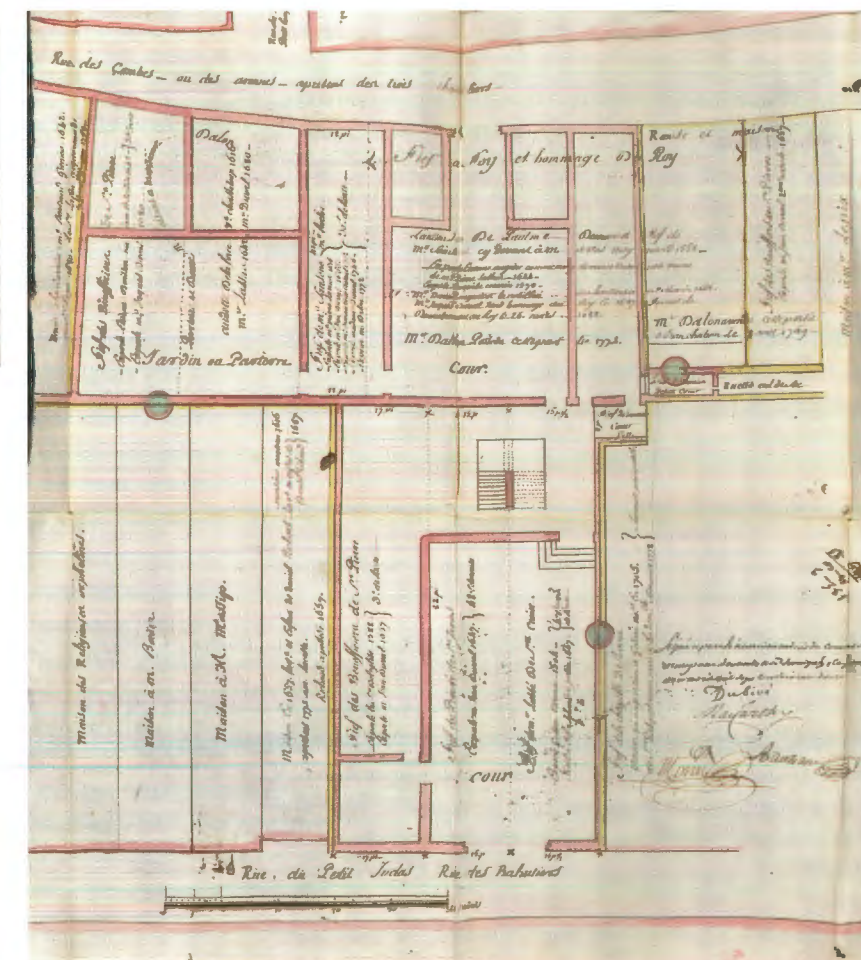


Fig. 2. - Plan de l'hôtel Duval en 1772
©A.D.Gir.

c'est-à-dire rue du Petit-Judas (Bahutiers). L'espace où se trouve la cour, à l'ouest, a été pris sur un ancien jeu de paume acquis à la même époque. Sur ce même document, mais sans précision de date, il est indiqué que *depuis* [la précédente reconnaissance] *le Sieur Duval a fait démolir le degré à vis qui y était et a fait bâtir la maison autrement qu'elle n'estoit* [et] *qu'il a aussi fait bâtir dans le jeu de paume de Froment*⁶. Le terrier de la paroisse Saint-Pierre mentionne également un grand corps de logis qui se développe de la rue des Bahutiers à la *bassecour et bastiment* situés au couchant⁷ (fig. 3). Le résultat de cette politique aboutit à la constitution d'un vaste ensemble immobilier de près de 800 m², entre les rues des Trois-Chandeliers et des Bahutiers, sur lequel la famille Duval construit et aménage la demeure familiale.

Les travaux mentionnés dans le terrier des Jésuites font très vraisemblablement référence aux constructions réalisées par les architectes Pierre Légliise et David Rieu pour Jean Duval en 1655. Dans ce contrat⁸, Pierre Légliise⁹, l'un des architectes les plus en vogue à cette époque, s'engage à bâtir un corps de logis au fond de la cour avec degré, plafond et croisées et un portail avec voutes, piliers et arceaux. Le résultat de ces travaux apparaît bien sur le plan de 1772 : le corps de logis au fond de la cour est effectivement de la largeur de cette dernière, comme prévu dans le contrat, et renferme un escalier rampe sur rampe.

On a affaire, ici, à un hôtel de type traditionnel entre cour et jardin avec deux entrées fermées par deux portails, l'une rue des Bahutiers, qui a disparu, et l'autre rue des Trois-Chandeliers. Ce type d'organisation était déjà répandu à Bordeaux dans le milieu parlementaire, rue du Mirail par exemple. On pénétrait dans l'hôtel en franchissant un porche, rue des Bahutiers, qui donnait accès à une cour d'honneur au fond de laquelle, à l'angle nord-ouest, un degré de cinq marches permettait d'accéder à un vestibule d'où partait un escalier rampe sur rampe. La façade postérieure donne sur une cour fermée dont le porche communie toujours avec la rue des Trois-Chandeliers. À gauche de cette cour, un espace était désigné comme *Jardin ou Parterre* ; une maison reconstruite par Jacques Duval en 1674 séparait ce parterre de la rue des Trois-Chandeliers¹⁰. À droite, un immeuble mitoyen faisait office de greniers et d'écuries.

Cet hôtel se caractérise par un nombre important de pièces ou salles. En 1681, lors de l'inventaire des meubles de Jean Duval, on en compte vingt-cinq, à savoir dix chambres, une salle haute, une cuisine, caves, greniers et annexes. Dix-neuf ans plus tard, le notaire chargé de la succession de Jacques Duval en dénombre près de cinquante-cinq alors que la moyenne chez les parlementaires bordelais est d'environ trente-cinq. La spécialisation des salles qui apparaît à la fin du XVII^e siècle, se retrouve dans ce document : certaines pièces sont bien identifiées, comme la *chambre où est mort le propriétaire, la chambre*

de Madame, ou encore *la chambre de l'alcôve*. Il est même fait mention, ce qui est encore rare en cette fin du XVII^e siècle, d'une *salle où l'on mange*, c'est-à-dire d'une salle à manger. L'abondance de pièces s'explique par la composition des familles : le chef de famille et son épouse, les enfants qui une fois mariés pouvaient rester sous le toit familial et bénéficier ainsi de leur propre appartement. À la famille proprement dite s'ajoutait, ici, une nombreuse domesticité. Quatorze personnes sont citées dans l'inventaire de 1700 : porteurs, laquais, filles de service, cuisinier, cocher, plus le domestique particulier et le secrétaire du maître. Éventuellement, il fallait prévoir une chambre pour une nourrice ou pour un précepteur¹¹.

Des cheminées réparties dans différentes pièces de la demeure assurent le confort et tapisseries, portières et rideaux aux croisées gardent la chaleur.

Un intérieur richement décoré

Les actes notariés restent, à ce jour, les documents essentiels pour apprécier le décor, les aménagements intérieurs et la qualité du mobilier de ces résidences patriciennes. Pour cette demeure, nous possédons les inventaires après décès de trois générations de Duval qui s'y sont succédé.

L'inventaire du mobilier de la résidence bordelaise de Jean Duval, le 19 décembre 1681

Jean Duval, conseiller du Roi, doyen de la cour du Parlement de Guyenne, meurt à La Réole à la fin de l'année 1681 dans la maison qu'il occupait pour assurer ses fonctions au Parlement, alors exilé dans cette ville sur ordre de Louis XIV. Dans son testament, il demande, s'il décède à Bordeaux, à être inhumé dans le caveau de la chapelle Saint-Jacques de l'église Saint-Pierre, sa paroisse et que *son cœur soit déposé dans la chapelle de Notre-Dame de Miséricorde des religieuses de Sainte-Magdelaine pour y être jusqu'à ce que l'église y soit bâtie*. Il demande que la construction de l'église du couvent se poursuive et souhaite créer une charge de chapelain pour

5. A.D.Gir. 3 E 21696, 10 avril 1772, Rauzan.

6. A.D.Gir. H 3204 f° 324.

7. A.D.Gir. G 2631 f° 34.

8. A.D.Gir. 3 E 12220, f° 189, 11 mai 1655, Turpin.

9. Pierre Légliise est un personnage important dans les milieux du bâtiment à Bordeaux autour des années 1630-1660. Il est le maître d'œuvre de l'hôtel Ragueneau vers 1640 (Taillard C. p. 25). Il a également travaillé pour les conseillers Lalanne et Marbotin (Le Mao 2006, p. 221) et Lavie (Coustet 2011, p. 481 et Ferry, Marie-Pauline, 2015, p. 97).

10. A.D.Gir. 3 E 12235, f° 8224 mars 1674.

11. Le Mao Caroline, 2006, p. 225 et 226.

la chapelle Saint-Jacques de l'église Saint-Pierre. En outre, il lègue 300 livres pour *nourrir les pauvres filles* et donne aux religieuses de la Magdelaine 3000 livres.

De son mariage avec Jeanne de Voisin, le 25 avril 1632, cinq enfants ont survécu : Jacques, Christine, Jean Guy, Pierre et Françoise. Christine avait épousé, en 1655, Martin de Constantin et Françoise s'était unie, en 1677, avec André Louis de La Chabanne, tous deux conseillers au Parlement de Bordeaux. À sa fille Christine, pour marquer son affection, il donne 10 000 livres en argent et 8000 livres en fonds, versements qui doivent s'ajouter aux dispositions de son contrat de mariage (50 000 livres). Françoise, de son côté, doit se contenter de sa dot (60 000 livres). Jean Guy, qui avait épousé le 21 février 1683 Jacquette de Chaumet, avait déjà reçu 47000 livres pour l'achat de l'office de conseiller au parlement de Toulouse. Il se voit attribuer, en plus, la maison noble de Puypelat dans la paroisse de Bassens et 6000 livres en argent. Pierre, en raison de sa mésalliance, ne reçoit rien¹². Jacques, le fils aîné, est nommé héritier général et universel¹³.

Le notaire commence son travail par la salle haute, pièce dont une suite de tapisseries *d'auvergne à figures* en cinq pièces, représentant une chasse, recouvre les murs. Un lit garni, six chaises, deux fauteuils *garnis d'ouvrage de laine à l'aiguille* et d'une grande table de noyer recouverte d'un tapis de Turquie composent le mobilier de la pièce. Les tapisseries et les tissus d'ameublement sont, généralement, qualifiés de vieux ou usés.

La pièce suivante, à gauche de la salle, est appelée *chambre de la lionne* (?). Sur les murs, nous trouvons une tapisserie en six pièces à personnages, un crucifix, trois petits tableaux dans des cadres dorés représentant sainte Magdelaine, saint Jérôme et saint Antoine. La garniture du lit, de couleur violette, en tissu *de burat*, est doublée de taffetas garni de franges de soie. Les sièges sont nombreux : huit chaises et quatre fauteuils *faits en bois tourné*, six chaises de paille peintes en noir auxquels il convient d'ajouter une table parquetée à colonnes torsées, accompagnée d'un guéridon identique. Pour tous ces meubles, le noyer est la principale essence utilisée.

Le notaire pénètre ensuite dans une autre pièce, à droite de la salle, appelée *chambre de la madelaine ou elle est représentée sur la cheminée d'icelle en relief*. Aux murs, nous remarquons une tapisserie en sept pièces et un miroir *garni d'une corniche noire attaché à la muraille avec des pattes façon coquilles*. Le mobilier se compose d'une table parquetée, de deux guéridons à colonnes torsées auxquels s'ajoutent douze chaises, deux fauteuils et cinq pliants recouverts de velours frangé de soie verte.

Puis, il s'introduit dans la chambre du maître de maison, appelée *chambre de saint pierre où il est représenté sur la cheminée sur un tableau enfoncé dans une corniche de pierre*.

Le lit est composé d'un châlit en bois de noyer garni de rideaux *de raze verte avec trois pentes de raze à bouquets, le tout garni de soie verte fort usé*. Puis, le notaire décrit le meuble le plus remarquable de la pièce et même de la maison à savoir *un cabinet marbré monté sur un pied de huit colonnes torsées fait en parquetage garni de bois noir et divoir ou il paroît y avoir 18 tiroirs et au milieu une armoire à deux portes* qui renferme une plaque d'argent en forme de bénitier. Le mobilier restant comprend six fauteuils, cinq chaises de paille, un pliant, une table à allonges, un paravent et un prie-Dieu à trois clefs renfermant quelques papiers.

De là, le notaire traverse la chambre des filles de service, puis une antichambre où se trouvent des cabinets contenant du linge (essentiellement nappes, serviettes, tissus pour faire des nappes) et parvient dans une nouvelle chambre. Des tapisseries à figures en six pièces recouvrent les murs. Le notaire note la présence d'un châlit avec sa garniture, des sièges dont quatre fauteuils, huit chaises, deux pliants recouverts en tissus *de raze verte* avec une frange de soie jaune et une table avec deux guéridons. Dans un cabinet à deux portes renfermant divers objets, il relève la présence, entre autres, d'une *toilette de taffetas rouge garnie d'une dentelle d'argent* ou encore d'une tasse en argent à deux anses. Un cabinet, dans une petite pièce à l'arrière, renferme une *couteillère* de velours avec six couteaux dont le manche est couvert d'une feuille d'argent et un petit coffre en noyer contenant l'argenterie de la maison, élément majeur du luxe aristocratique. Il y dénombre : deux bassins, deux aiguières, quatre flambeaux, un coquemar, deux salières, une *vinégrette*, un sucrier, une soucoupe, un bougeoir, une écuelle, douze fourchettes à trois branches, douze cuillères. Le mobilier liturgique de la chapelle complète cet ensemble : un bassin et ses burettes, le calice et sa patène. Toutes ces pièces sont en argent d'un poids de 61 marcs (environ 15 kg).

Le tabellion se rend ensuite dans la cuisine abondamment pourvue en ustensiles de toute nature, en cuivre, en étain ou en fonte. En traversant diverses antichambres et chambres, il relève, dans les cabinets, l'existence d'une grande quantité de linge : draps, serviettes, rideaux, torchons, tabliers et garnitures de meubles. Enfin il termine par la chambre de Jean Guy de Puypelat, le fils cadet, conseiller à Toulouse et par la chapelle qui se trouve, comme il se doit, à l'écart, en haut de la maison. Un tableau représentant saint Jean et la Vierge décore l'autel. Un cabinet renferme les nappes et les vêtements sacerdotaux¹⁴.

12. Il avait épousé contre l'avis de son père Marie de Gauthier, fille de Claude Gauthier, bourgeois de La Réole.

13. Gavier Florine, 2009-2010, p. 55.

14. A.D.Gir. 3 E 12236, liasse 10, Turpin.

L'inventaire des biens de Jacques Duval le 14 avril 1700¹⁵

Le 4 avril 1700, Jacques Duval, conseiller en la Grande chambre, décède dans sa résidence bordelaise. Il avait épousé en 1660 Suzanne Duperier (+1678) et en secondes noces, le 14 février 1678, Jeanne de Sabourin, veuve d'un conseiller au Parlement. A son décès, cinq enfants du premier lit sont encore en vie ou représentés : Jean Antoine, l'ainé, conseiller au Parlement de Bordeaux, Marie Anne, veuve de François de Gombaud, conseiller au même Parlement et Angélique, épouse de Martial de Verthamon, baron de Chalucet, conseiller au Parlement de Bordeaux. Romain Dallon, avocat général au Parlement de Bordeaux, époux d'Anne-Marie (+), représente ses enfants et, enfin, la dernière, Suzanne, est religieuse chez les Bénédictines de Bordeaux.

Dans son testament, rédigé le 4 décembre 1698¹⁶, Jacques Duval avait exprimé le souhait d'être enterré dans la chapelle Saint-Jacques de l'église Saint-Pierre de Bordeaux, sa paroisse et que son cœur soit déposé dans un caveau, aménagé par ses soins, dans l'église des religieuses de Sainte-Madeleine. Il léguaux religieuses 500 livres à condition qu'au jour anniversaire de son décès, elles fassent célébrer une messe pour le repos de son âme et se souviennent de lui dans leurs prières. A cela, il ajoutait quelques legs particuliers dont 1 200 livres à la fabrique, 300 livres aux R.P. Récollets et 100 livres aux hôpitaux. Concernant ses enfants, il instituait son fils, Jean Antoine, héritier général et universel et cantonnait la part de ses filles à leur légitime c'est-à-dire à ce qui leur avait été attribué dans leurs contrats de mariage. Quant à la dernière, elle devait se contenter de son aumône dotale, somme remise au couvent lors de sa prise de voile.

La succession est acceptée sous bénéfice d'inventaire. L'opération débute le 14 avril 1700 en présence de Jeanne de Sabourin, veuve de Jacques Duval, des héritiers du défunt et de Romain Dalon, représentant les enfants d'Anne-Marie.

L'étude de cet inventaire par Mme Caroline Le Mao va nous servir de guide pour connaître et apprécier la résidence du défunt¹⁷. Depuis le précédent inventaire, l'hôtel familial s'est agrandi d'une trentaine de pièces, augmentation résultant des travaux réalisés par le défunt. Parmi elles, il faut noter le nombre important de pièces dénommées cabinets (dix environ), espaces plus petits et plus intimes. Les meubles sont essentiellement en noyer, essence toujours la plus appréciée à cette époque. Des tissus à motif, toile rayée ou soie à fleurs se rencontrent sur les sièges et sur les garnitures de lits. Les tapisseries sur les murs sont des tapisseries de haute lisse, les plus précieuses et les plus chères. Les sièges et les tables, accompagnées de petits guéridons, signe d'une grande sociabilité, sont très nombreux de même que les caquetoires et autres fauteuils et chaises

renversées propres à la conversation. La catégorie de meubles le plus souvent citée est le cabinet, meuble aristocratique par excellence, composé « d'une table qui supporte un corps d'armoire coiffé d'un entablement sommé d'une corniche »¹⁸. Le canapé et le sofa, meubles alors peu connus en province puisqu'ils n'apparaissent respectivement qu'en 1685 et 1688 dans le mobilier de la Couronne, sont cités pour la première fois à Bordeaux chez Jacques Duval¹⁹. Le bureau est un autre meuble qui fait aussi son apparition dans cet inventaire. On en rencontre sous diverses formes comme ce bureau *neuf à pièces rapportées avec huit tirettes servant à huit serrures et leur clef* ou encore un bureau *vermy de rouge et doré*. Les miroirs sont présents sous leur forme la plus riche dans les appartements d'apparat, bordés de plaques de cuivre doré, parfois enrichis de bras de chandeliers. Il faut noter également la présence dans un cabinet de deux glaces attachées ensemble au-dessus de la cheminée, préfigurant ce qui allait être « la cheminée à la royale » connue à Versailles en 1684 mais aussi chez le procureur général au parlement de Bordeaux, Jacques Denis en 1697²⁰. La modernité et le goût à la mode du propriétaire se voient encore dans son attrait pour les chinoïseries. Une pièce, la chambre de l'alcôve, témoigne de l'inclination de Jacques Duval pour cette mode. On y trouve une garniture de satin à la Chine pour habiller les dix-sept chaises et les douze fauteuils de la salle ainsi que la chaise renversée. Les murs sont tendus de quatre pièces de tapisserie de satin à la Chine et le nouveau châlit de noyer foncé neuf doit être revêtu de l'une des garnitures de satin de Chine argenté entreposée au grenier. Les objets de décoration sont des pièces de faïences dont l'un des thèmes de prédilection était les motifs chinois.

La quantité d'argenterie est considérable. Le poids total des pièces conservées s'élève à 287 marcs (environ 72 kg). On y trouve des pièces de formes et d'usage multiple : aiguières, bassin, plats et assiettes de toutes tailles, écuelles, sucrier, *vinégrier*, bougeoirs à main, *un petit tamis pour passer le café*, des cuillères et des fourchettes à quatre et à trois branches. Une écuelle *de vermeil doré avec sa couverture marquée des armoiries dans un étui de cuir rouge doré et dans un autre étui aussi de cuir rouge doré un couteau une fourchette et une cuillère doré gravée des mêmes armoiries* fait l'objet d'une mention particulière.

15. A.D.Gir. 3 E 856, f° 101, Bedou.

16. A.D.Gir. 3 E 865, f° 126 Bedou.

17. Le Mao, 2005, p. 285 à 300.

18. Boussel, 1974.

19. Le Mao, 2006, p. 244.

20. Roborel de Climens, 2013 p. 89.

Dans la chapelle, un grand Christ et un petit tableau représentant la Vierge et saint Joseph dominant l'autel. À côté, dans la chambre des filles de service, deux boîtes, couvertes de cuir noir, renferment les objets liturgiques en argent : un calice, une patène, un bassin et des burettes.

La mention d'objets retrouvés en série dans des proportions importantes laisse à penser que l'on a affaire à un collectionneur, comportement assez fréquent à cette époque. Hélie de Béthoulaud possède une collection de médailles et de gravures et le Père Nolasque, supérieur du couvent de la Merci, recherche les boîtes de nacre ou d'ivoire, les porcelaines et autres curiosités. On note que Jacques Duval affectionne les coquillages ou nautilus conservés dans son cabinet ou posés sur la cheminée. Des ensembles de vases ou d'urnes, en plâtre, faïence, verre ou cristal constituent les garnitures de certaines cheminées. L'inventaire comprend, au total, deux cent sept figurines et autres bustes auxquels il faut ajouter vingt-neuf vases. Il possède seize reliquaires comme *une relique de la Sainte Colombe et une autre petite boîte ou il y a des reliques notamment une appelée communément le lait de la Sainte Vierge, avec leur inscription*. D'autres objets particuliers sont rassemblés dans le cabinet comme une dent de loup, des médailles, un petit pot de coco, une collection d'écritoires réalisés en matières diverses (chagrin, argent, verre, jais). Toutefois, ce rassemblement d'objets hétéroclite est en trop petit nombre pour caractériser un cabinet de curiosité. En revanche, lorsque l'on considère les faïences, il apparaît de façon certaine que nous avons affaire à un collectionneur. En effet, l'essentiel des pièces (plus de cent cinquante) est rassemblé dans trois pièces contigües du rez-de-chaussée en enfilade. La description commence par la chambre de l'alcôve, pièce d'apparat, lieu de rencontre et d'exposition. La pièce maîtresse est le cabinet verni, à pièces rapportées, surmonté de trois figures entrelacées dorées, accompagné de garnitures de faïences au-dessus et en dessous, qui font écho aux faïences posées sur la cheminée (quatorze pièces de faïences fines, cinquante pièces de terre rouge et deux figures de plâtre). La salle suivante est exclusivement consacrée à une fonction de représentation. La petite table de vernis à la Chine qui trône au milieu de la pièce, encadrée de deux grands miroirs garnis de plaques de cuivre doré semble être là pour mettre en valeur les *cinquante-neuf pièces de faïences, la majeure partie fort petite, quatre dorées, quatre vases de terre rouge, six bustes dorés et trois petits bustes de plâtre*. Dans le dernier cabinet, la corniche qui court tout autour de la pièce, est décorée d'une garniture composée de quatre-vingts pièces de faïences fines de toutes tailles, de vingt-six vases de terre rouge et de terre vernie et de cinq petits bustes. La mise en valeur progressive des objets témoigne d'une volonté de mise en scène des objets de la collection.

L'étude de ce document permet à Caroline Le Mao d'affirmer que Jacques Duval : « fut un magistrat raffiné, curieux, amateur de belles choses, sensible aux modes de son temps [qui] façonna sa maison comme un écrivain » pour ses collections.

L'inventaire de Jean-Antoine Duval le 7 août 1736

Le 7 juillet 1736, Jean Antoine Duval, marquis de Tercis, conseiller du Roi en la Grande chambre, décède dans son hôtel à Bordeaux. Sans enfant de son union avec Marie Le Brethon célébrée le 5 juillet 1700 à Saintes, il laisse comme héritiers ses sœurs, Marianne Duval, veuve de Léonard François de Gombaud, Thérèse Angélique Duval veuve de Martial de Verthamon et Raymond et Jeanne Madeleine Dalon, enfants de feu Marie-Anne Duval²¹.

Le notaire commence son inventaire par deux cabinets réservés aux activités du défunt donnant sur la rue des Trois-Chandeliers et sur la cour. Dans ces pièces, les livres de tout format, au nombre d'environ sept cents, sont installés dans des armoires en noyer à six portes garnies de fil d'archal (laiton). A côté, d'autres armoires, également en noyer, conservent les papiers. Pour travailler, Jean Antoine Duval disposait d'une écritoire, d'un petit bureau peint en rouge et d'une table en noyer couverte d'un tapis vert. Quelques sièges meublent la pièce dont quatre fauteuils en noyer garnis de paille. Parmi les objets personnels nous relevons la présence du portrait *de feu Duval père dans un cadre doré fait en ovale*, des tableaux religieux, une canne de jonc à pommeau d'or, deux fusils et deux pistolets.

L'homme de loi se rend ensuite dans une chambre située au-dessus du portail de la maison. Cette pièce renferme, dans des placards, un grand nombre de papiers relatifs aux affaires du défunt. Un bureau, monté sur huit pieds tournés et garni de divers tiroirs, renferme de nombreux documents, mais aussi des objets personnels comme des tabatières d'écaille ou d'argent. Dans la chambre suivante, *un buffet presque neuf fait depuis environ cinq ans*, contient l'argenterie. Le notaire examine tout d'abord la garniture de toilette de la dame Duval composée de jatte, aiguière, clochette, chandeliers, soucoupe, gobelets, boîtes, *le tout d'argent*. La vaisselle de la maison comprend de nombreuses pièces comme : un flacon de cristal garni d'argent, une écuelle en vermeil, deux grands bassins, deux aiguières, une cafetière, des plats, des assiettes, des couverts, des couteaux à manche d'argent, des salières, *une caisse pour faire cuir des petits oiseaux* etc..., le tout pesant 134 marcs (32,80 kg). Pour chaque objet examiné, le tabellion note scrupuleusement les armoiries qui y sont gravées pour que soit restitué à la veuve

21. A.D.Gir. 3 E 12014 Trayssac.

les pièces qui lui appartiennent en propre. Des fauteuils, des chaises en noyer et une tapisserie de verdure et de personnages en sept pièces constituent le reste du mobilier. De là, il monte au grenier pour inventorier du linge de maison et des vêtements rangés dans des coffres et des buffets.

Puis, revenant sur ses pas, le notaire se rend dans une chambre, au bout de l'aile sud, donnant rue des Trois-Chandeliers. Les murs sont richement décorés : six tableaux à cadres dorés, un grand miroir à bordures et chapiteau dorés, quatre miroirs plus petits et six consoles dorées chacune avec sa soucoupe et son gobelet de porcelaine. La cheminée, ornée d'un trumeau encadré d'une paire de bras de cheminée et d'un assortiment en faïence de huit pièces, possède une garniture de foyer en argent haché. Des sièges et des tables en noyer, une console en bois doré avec un dessus de marbre, un sofa et six chaises à bras, couvertes de cuir noir constituent le mobilier. Sur la console, repose un cabaret vernis, avec huit coupes et huit gobelets et leurs couvercles de porcelaine.

Les deux pièces suivantes donnent à la fois sur la cour et sur le parterre. Dans la première, le meuble principal est un lit à la duchesse avec la courte pointe, les fonds et le dossier en satin jaune. Les rideaux de fenêtres sont en soie rayée ; une tapisserie à personnages en cinq pièces *demi-usé* est accrochée aux murs ainsi qu'un grand miroir à cadre et chapiteau doré. Une glace à bordure dorée est posée sur la cheminée dont la garniture est constituée de treize vases de faïences. Un écran avec ses bras argenté est installé devant-elle. Les sièges sont nombreux : huit fauteuils à panier *douvrage des gobelins*, un sofa de cuir noir, cinq fauteuils de raquettes à panier. Enfin, une commode à dessus de marbres à trois tiroirs avec ses *pieds dorés* complète cet ensemble.

Dans la deuxième salle, une tapisserie à personnages et des tableaux à cadre doré dont un représente Neptune, recouvrent les murs. Six rideaux de toile encadrent les fenêtres. Parmi les sièges nous trouvons sept fauteuils couverts d'un ouvrage de laine au petit point, un canapé à pieds de biche en noyer, une banquette avec son matelas et deux tabourets en noyer. Le reste du mobilier comprend deux consoles dorées et trois tables : une *grande table de marbre avec ses pieds façon d'ébène et des cordons dorés*, une table à quadrille à pieds de biche en noyer recouverte d'un tapis vert, et une table *d'hollande en ovale*.

Poursuivant ses investigations, le notaire pénètre dans la grande salle qui prend jour sur les deux cours. Malgré sa position centrale cette pièce conserve peu de meubles : une vieille table de sapin, une banquette, huit chaises tant à bras que sans bras en noyer et deux fauteuils. Les tissus qui les recouvrent, sont fort vieux et usés ainsi que la tapisserie murale à personnages en cinq pièces.

De là, il se rend dans le corps de logis qui regarde sur la cour et sur la rue des Bahutiers. Les différentes pièces ou chambres, meublées de lits à la duchesse ou en tombeau, garnis ou non, en général *presque neufs*, sont accompagnés de meubles divers : fauteuils, chaises, tables. La dernière salle, au bout du bâtiment, donne sur la rue des Bahutiers et sur la cour, *sur l'arceau au portail d'entrée*. Au rez-de-chaussée, deux *demi-croisées grillées*, sur la rue des Bahutiers, éclairent la pièce au-dessous. Les autres chambres du rez-de-chaussée, dont une est *boisée à neuf de chêne de Hollande*, renferment des meubles et du linge de maison rangé dans des coffres et des armoires. Revenant sur ses pas, le notaire traverse la grande salle basse éclairée par les deux cours, meublée de deux tables neuves et de dix-sept *mauvaises chaises rembourrées couvertes d'une toile grise rompues et hors d'usage*.

Pour terminer, le tabellion examine les pièces situées au rez-de-chaussée de l'aile sud qui prennent jour sur la cour et sur le parterre. Il commence par une petite salle, à l'angle de la grande salle, meublée d'une *grande table de marbre* avec son pied de sapin et de sièges de raquettes : un sofa, deux fauteuils, quatre chaises et cinq fauteuils. A côté, se trouve la *chambre à alcôve*. Aux murs nous trouvons cinq pièces de tapisserie et trois miroirs à cadre doré. Le mobilier se compose d'un châlât à la duchesse en noyer, d'un sofa recouvert de soie à fleurs, de six fauteuils, six chaises et deux bureaux contenant de nombreux papiers et trois petites tables dont une *en triangle*. On note également la présence de trois urnes avec leurs couvercles de faïence.

Enfin, il pénètre dans un cabinet voûté, donnant sur le parterre, meublé seulement de onze chaises et trois fauteuils mais dont la *corniche du boisage* [est] *garni dans son contour de petits vases de fayence et de verres* [et d'] *une urne avec son couvercle de faïence*. Le cabinet suivant renferme une table à quatre colonnes torses avec un tiroir, douze chaises à bras et sans bras garnies de paille, un tableau représentant la Vierge dans un cadre doré. Divers *petits vases de faïences et verres* [sont installés] *sur la corniche en pierre au contour du cabinet*.

Enfin, pour terminer, le notaire visite la chapelle et la cuisine située au rez-de-chaussée de l'aile nord, puis les chambres au-dessus occupées par des domestiques et termine par les caves.

Une comparaison entre les trois inventaires paraît malaisée. Le nom des pièces a changé et elles sont difficiles à localiser, surtout en 1681 et en 1700, faute de précisions topographiques. Les tapisseries, les tentures et les tapis sont souvent décrits comme *vieux et uzés* mais ces termes doivent être pris avec précaution en raison de l'âge des défunts. Les meubles ont sûrement été renouvelés à chaque génération, l'expression,

à l'antique, n'apparaît que très rarement. Le mobilier de 1735 semble confortable et de qualité mais il n'est pas mentionné de tissus de prix comme en 1700. Nous savons que Jacques Duval collectionnait les porcelaines et faïences. Ce trait de caractère n'apparaît pas chez son fils mais nous avons vu que des pièces de la collection paternelle sont restées en place dans certaines salles. Est-ce par goût personnel ou par respect filial nous l'ignorons. La vie quotidienne de Jean-Antoine Duval et de son épouse semble s'être concentrée dans les pièces de l'hôtel orientées à l'ouest et au sud, regardant sur la cour et le parterre, au détriment des grandes salles et des chambres donnant rue des Bahutiers, au nord.

De l'hôtel particulier à l'immeuble de rapport

Les biens de Jean-Antoine sont répartis en trois lots. Marianne Duval, veuve de Léonard de Gombaud, obtient le premier lot, le plus important, en raison de son statut d'ainée. Elle reçoit l'hôtel familial et trois maisons contiguës louées et une métairie à Cadaujac²². A son décès, l'immeuble est transmis à ses petits-neveux en 1759²³ : Madeleine-Émilie, Romain et Barthélémy Dalon, petits-enfants de sa sœur Anne-Marie Duval et de Romain Dalon²⁴.

La famille Dalon

Le nouvel occupant de l'hôtel, Romain Dalon, conseiller au Parlement de Bordeaux, est seigneur des maisons nobles de Faugas et de Saint-Pey et depuis le 6 février 1746, comte de Benauges²⁵. Il partage sa résidence entre Bordeaux et son château de Faugas à Gabarnac. Sa sœur, Madeleine Émilie, a épousé son cousin issu de germain, Joseph Duval²⁶. Quant à son frère, Barthélémy, il est militaire et ne réside pas à Bordeaux. Le 8 août 1769, ils vendent une des maisons de la rue des Trois-Chandeliers à Jean Chaban, hôtelier rue du Chai-des-farines²⁷. Cet immeuble, mitoyen de l'aile nord, se compose d'une remise avec porte cochère, cave, chambre, grenier et cour à l'arrière. La mitoyenneté du puits est comprise dans la vente mais le vendeur garde la propriété du passage *qui va de la cuisine de la grande maison au puits*. Le prix s'élève à 16 000 livres dont 10 000 livres doivent revenir à Joseph Duval au titre de la dot de son épouse. Les frères et sœur Dalon se partagent le solde.

Le 10 avril 1772, les Dalon vendent le vieil hôtel familial à Denis Mac Carthy, *écuyer, conseiller, secrétaire du Roi, contrôleur de la chancellerie près le parlement de Bordeaux*. Le bien cédé est décrit comme *une grande maison ou hôtel rue des Bahutiers ayant deux issues, l'une sur la dite rue des Bahutiers, l'autre rue des Trois Chandeliers avec tous les bâtiments, cours,*

parterre et caves qui le compose. Sont comprises dans la vente, les servitudes de la maison vendue en 1769 et deux petites maisons *contiguës et indépendantes* ayant leurs façades sur la rue des Trois Chandeliers. L'entrée en jouissance est prévue au jour de la vente *sauf à laisser dans l'appartement que Dalon occupe ses meubles et ses effets pendant six mois à compter de ce jour*. Sur le prix de 54 000 livres, Denis Mac Carthy s'engage à verser 50 200 livres à madame Labat de Savignac, héritière de madame Duval de Tercis. Les Dalon reçoivent le solde, 3 800 livres payé en espèces, le jour même²⁸. Cinq ans après, le 3 avril 1777, Denis Mac Carthy passe une convention avec Etienne et Jean Laclotte, architectes, au terme de laquelle les Laclotte prennent possession de l'hôtel et perçoivent les loyers à leur profit en attendant la conclusion de la transaction. Le 7 juin suivant, Denis Mac Carthy achète aux frères Laclotte un hôtel cours Tourny pour 85 000 livres²⁹ et trois ans plus tard, le 8 mai 1780, la vente du vieil hôtel est définitivement conclue pour la somme de 62 000 livres³⁰.

Les transformations de la fin du XVIIIe et du XIXe siècle

Les frères Laclotte entreprennent des travaux importants et cèdent l'ensemble le 19 août 1784 à Bertrand Monaix, ancien médecin, *demeurant hors la porte des Capucins*. Cette vente comprend l'ancien hôtel rue des Bahutiers avec ses deux issues et les bâtiments, cours, caves qui le composent et par

22. A.D.Gir. 29 août 1736, f° 1329, 3 E 12014 Trayssac.

23. Testament mystique du 8 mai 1758, clos par acte le même jour, reçu par Perrens, ouvert devant le Lieutenant général le 27 février 1759. Ce testament qui n'a pas été retrouvé, est cité dans les différents actes de vente.

24. Romain Dalon (1664-1718), avocat général au Parlement de Bordeaux puis premier président de 1703 à 1713, fut démis de ses fonctions sur ordre de Louis XIV. Madeleine Émilie, Romain et Barthélémy sont les enfants de Raymond Dalon et de Jacqueline du Mirat.

25. Le comté de Benauges fut partagé en deux parties en 1677 : la famille d'Aydie reçut onze paroisses autour de Targon et le duc de Foix se vit attribuer le château avec seize paroisses. En 1746, Romain Dalon achète à la famille d'Aydie les paroisses autour de Targon pour la somme de 140 000 livres (A.D.Gir. 3 E 13231, Guy). Le titre de comte de Benauges est porté simultanément par Romain Dalon et le propriétaire du château de Benauges.

26. Joseph Duval (1715-1794). Le contrat de mariage est passé devant Perrens le 3 août 1763. La dot d'Émilie s'élève à 70 000 livres. (A.D.Gir. 3 E 1576).

27. A.D.Gir. 3 E 17588-A, Perrens.

28. A.D.Gir. 3 E 21696 Rauzan.

29. Maffre, 2013, p. 165 (A.D.Gir. 3 E 13262 Guy). N° 25 cours de Verdun. Selon ses engagements, Mac Carthy verse à madame de Savignac les 50200 livres dues depuis l'acte de 1772.

30. A.D.Gir. 3 E 21712, Rauzan.

exprès les bâtiments neufs que lesdits frères Laclotte ont fait bâtir depuis qu'ils ont acquis ladite maison sur le terrain en parterre qu'il y avait autrefois, plus le bâtiment neuf qu'ils ont aussi fait construire dans la cour d'entrée du côté de la rue des Bahutiers et toutes les autres augmentations et amélioration qu'ils ont faites. En outre, les deux petites maisons contigües à la grande maison et indépendantes rue des Trois-Chandeliers font également partie de la vente.

Sur cet emplacement, les Laclotte construisent, rue des Bahutiers, deux grandes maisons jumelles à l'emplacement de la cour d'honneur et du corps de logis³¹ et rue des Trois-Chandeliers deux petites maisons, en partie, à la place du parterre (aujourd'hui n° 8 et 10). Cette opération immobilière se révèle être très rentable puisque la transaction s'élève à la somme de 96 000 livres, payées comptant³².

Le 22 germinal an X (12 avril 1802), le propriétaire, Bertrand Monaix, résidant 60 cours de la Convention³³, rédige son testament. Célibataire et sans enfant, il donne et lègue à son filleul Jean Chéry Taillet, fils de Jean Taillet, portefaix, *tous les biens meubles et immeubles qui lui est permis de donner et le nomme héritier particulier.* Son héritier général et universel devra être son parent le plus proche de par la loi. Il décède le même jour en fin d'après-midi³⁴. Les biens légués comprennent l'ancien hôtel, les maisons de la rue des Trois-Chandeliers, la maison du cours de la Convention ou d'Aquitaine, des meubles et des créances.

A cette date, l'héritier de Bertrand Monaix, Jean Chéry Taillet, a environ quatre ans (il serait né vers 1798). Il part faire son service militaire en 1813. Blessé à la bataille de Dresde (26/27 août 1813), sa famille est, depuis, sans nouvelle de lui. Dans l'attente d'une décision de justice, sa mère gère ses biens. Un de ses parents du côté paternel, Bernard Nolivos, fait valoir ses droits et, après une longue procédure, obtient, le 18 novembre 1833 un partage de la succession. Il reçoit l'hôtel et les deux maisons contigües estimés ensemble à 40 000 francs. De son côté, la mère de Jean Chéry Taillet se voit attribuer la maison du cours d'Aquitaine et deux maisons rue Villedieu acquises pendant son mariage, estimées à 20 000 francs, plus une soulte de 10 000 francs³⁵.

Bernard Nolivos meurt le 12 octobre 1855 après avoir institué légataire générale et universelle sa sœur Françoise Nolivos³⁶. Elle demeure dans un des appartements de la rue des Trois-Chandeliers et décède le 25 septembre 1857 après avoir désigné un de ses parents, Henri Labat, héritier général et universel. Par ailleurs, elle nomme de nombreux légataires particuliers : sa sœur, des institutions comme la paroisse Saint-Pierre, la Conférence Saint-Vincent de Paul, ou le cardinal Donnet pour *L'œuvre pour la propagation de la Foi*³⁷.

Henri Labat accepte la succession sous bénéfice d'inventaire et obtient l'autorisation de vendre les bâtiments de la rue des Trois-Chandeliers à la barre du Tribunal. Grâce à cette vente, nous avons une description complète de l'immeuble après les travaux et les transformations des Laclotte³⁸.

L'hôtel porte maintenant le n° 6. On y pénètre par une grande porte fermant par deux battants en bois qui donne accès à une cour dallée. La loge du concierge se trouve à droite et à gauche de la porte d'entrée. À côté, un escalier en pierre dessert l'aile droite de l'immeuble. Une vaste salle, éclairée par cinq fenêtres, occupe tout le rez-de-chaussée de cette aile. Cette salle communique avec deux petites pièces voutées qui prennent jour à la fois sur la cour d'entrée et sur une cour au midi à l'emplacement de l'ancien parterre sur laquelle donnent deux hangars surmontés d'un étage composé de deux salles.

Le premier étage de l'aile droite comprend six pièces : un salon muni d'une cheminée de marbre qui prend jour sur la rue par deux fenêtres, quatre autres pièces éclairées par des fenêtres donnant sur la première cour au nord ou sur la deuxième au midi. La sixième se trouve au-dessus du portail d'entrée éclairée sur la cour et sur la rue. Le deuxième étage se compose de trois grandes chambres plus une cuisine, une souillarde et un cabinet noir. Toutes les pièces possèdent des cheminées en pierre et sont planchées, plafonnées et tapissées. Le deuxième étage, au-dessus de la porte cochère, est constitué d'une chambre, d'une cuisine et d'une souillarde prenant jour sur la rue.

A l'angle nord-est de la première cour se trouve un perron de quelques marches et un palier en pierre sur lequel s'ouvre une grande porte à deux battants permettant d'accéder au grand escalier éclairé, au levant et au couchant, par de grandes croisées vitrées. De là, on peut atteindre l'aile gauche et le corps de logis compris entre les deux ailes.

Le rez-de-chaussée et le premier étage de l'aile gauche forment un appartement distinct. Au rez-de-chaussée, nous trouvons un pas perdu, deux pièces dont l'une a une cheminée de marbre et la cuisine dans laquelle se trouve une grande et antique cheminée en pierre et un débarras. Dans l'angle nord-

est de la cuisine, une porte donne sur une souillarde et dans une petite cour attenante où se trouve un puits mitoyen à l'usage d'une partie de la maison. Le premier étage est constitué de quatre pièces. La première prend jour sur la rue et les trois autres donnent sur la cour : l'une, avec une cheminée de marbre, fait office de salon, la troisième permet d'accéder à la dernière qui sert de salle à manger.

Au deuxième étage, un appartement formé de trois pièces comprend une grande chambre, une alcôve, la cuisine et un petit cabinet. Comme dans l'aile droite, les pièces sont pourvues de cheminées et sont planchées, plafonnées et tapissées.

Le corps de logis reliant les deux ailes comprend un rez-de-chaussée et deux étages. La porte d'entrée du rez-de-chaussée, en face du grand portail, ferme à deux battants. Elle ouvre sur un large corridor carrelé qui conduit à droite à une grande pièce servant de cuisine, éclairée par une croisée, avec une grande cheminée et un évier ; une cloison forme une alcôve au fond de la pièce. À gauche, le corridor arrive au grand escalier de l'hôtel en contournant une pièce pourvue d'une cheminée en marbre qui prend jour par une fenêtre. Le premier étage a son entrée sur le deuxième palier par une porte à deux battants ornements. Cette porte donne sur un pas perdu et sur une pièce. À la suite nous trouvons deux grandes chambres qui donnent sur la cour : l'une, avec une alcôve, éclairée par une fenêtre, l'autre, avec une belle cheminée en marbre, reçoit le jour par deux fenêtres. Derrière cette pièce, un cabinet communique avec le pas perdu et rejoint l'entrée de l'étage. Le troisième niveau est distribué de façon identique : petit pas perdus, cuisine carrelée, petites chambres et cabinets. Le sous-sol est occupé par sept caves voutées.

Les maisons situées aux numéros 8 et 10 rue des Trois-Chandeliers communiquent entre elles par le rez-de-chaussée où se trouve un atelier de menuiserie. Les deux étages, auxquels on accède par un escalier en bois, comprennent chacun deux pièces avec des cheminées en pierre.

L'intervention des Laclotte a transformé l'ancien hôtel particulier en immeuble de rapport en le divisant en appartements. Quelques éléments de la demeure primitive subsistent comme les cabinets voutés, certaines pièces ont conservé leurs cheminées mais le parterre a disparu, remplacé par une cour et des bâtisses à usage artisanal.

A l'issue de la vente, qui s'est déroulée le 11 mai 1858, les immeubles sont adjugés à François Mauquié et à François Martin pour 48 100 francs. Moins d'un an plus tard, le 6 avril 1859, Mauquié et Martin vendent les bâtiments à Antoine Duprat, fabricant de conserves, rue du Pas-Saint-Georges³⁹. Celui-ci fait reconstruire certains immeubles. Le détail ne nous est pas connu mais on peut lui attribuer la paternité de

la façade des n° 8 et 10 ainsi que la reconstruction de l'aile gauche de la cour. Il en reste propriétaire jusqu'à sa mort survenue à Bordeaux le 22 octobre 1879. Le 29 mai 1882, après entente entre les héritiers, les sœurs Duprat, Rosalie, épouse Fontan, bijoutier cours de l'Intendance, Marthe, épouse de Jean Marquette négociant et Jeanne reçoivent, les immeubles de la rue des Trois-Chandeliers (les numéros 2, 4, 6, 8 et 10), estimés à 31 250 francs⁴⁰.

Description

Que reste-t-il aujourd'hui de cette vaste demeure après les transformations réalisées à la fin du XVIIIe siècle et au XIXe siècle ?

Les bâtiments principaux donnant sur la rue des Bahutiers : portail, corps de logis, cour d'honneur, ont disparu dans les années 1780, remplacés par les deux maisons que l'on voit aujourd'hui aux numéros 29 et 31 (fig. 4). Pourtant, malgré ces destructions, il est toujours possible d'imaginer l'aspect général des constructions réalisées par la famille Duval. En effet, une partie de la façade antérieure du corps de logis construit par Pierre Léglise, situé autrefois au fond de la cour, a échappé aux restructurations de l'immeuble. Cette façade, bâtie en pierres de taille, comprend deux travées et s'élève sur trois niveaux séparés par un double bandeau. Elle est percée de grandes ouvertures à meneaux et traverses en pierre, une au premier niveau, deux au deuxième et deux au troisième avec en plus une demie-croisée. Ces fenêtres sont inscrites dans des chambranles moulurés ornés au niveau des piédroits de chaînes harpées. Une clef passante orne les plates-bandes, les appuis sont saillants et une table nue occupe les allèges. Ultérieurement, des fenêtres de taille plus petite ont été ajoutées aux ouvertures d'origine pour correspondre aux nouveaux aménagements (fig. 5 et 6). Cependant, la majeure partie des vestiges subsistants se trouve rue des Trois-Chandeliers, autour de la cour et de l'ancien parterre.

La façade sur la rue (n° 6), bâtie en moellons recouverts d'un enduit, présente peu d'unité (fig. 7). Les ouvertures s'élèvent sur trois niveaux divisés en cinq travées irrégulières : au rez-de-chaussée, à gauche, la première travée est composée d'une grande fenêtre en arc segmentaire, la deuxième par une porte cochère à deux battants à laquelle est accolée une lucarne. Des vestiges d'anciennes ouvertures, aujourd'hui murées, occupent le reste de la façade (fig. 8). Le deuxième niveau est le plus régulier : une fenêtre rectangulaire, deux demi-croisées dont

31. Maffre, 2013, p. 237. Ces maisons portent aujourd'hui les numéros 29 et 31.

32. A.D.Gir. 3 E 21721 Rauzan.

33. Aujourd'hui cours Aristide-Briand.

34. A.D.Gir. 3 E NC 2913 Marsaudon.

35. A.D.Gir. 3 E 24224 Mathieu.

36. A.D.Gir. 3 E 63001 Grangeneuve. Le testament du 25 septembre 1855 a été ouvert le 2 novembre suivant.

37. A.D.Gir. 3 E 29752, Rozier. Ouverture du testament le 22 octobre et inventaire le 10 novembre 1857.

38. A.D.Gir. 3 U 2459, jugement du Tribunal de première instance du 3 février 1858.

39. A.D.Gir. 3 E 61398, Borderia.

40. A.D.Gir. 3 E 61200, Blondeau.



Fig. 4. - 29 rue des Bahutiers, maison construite vers 1780 par les architectes Etienne et Michel Laclotte à l'emplacement d'un corps de logis, du portail et de la cour.

Fig. 5 et 6. - Vestiges du corps de logis construit en 1655 par Pierre Légise. Ce bâtiment est visible depuis la cour du n° 29 de la rue des Bahutiers.

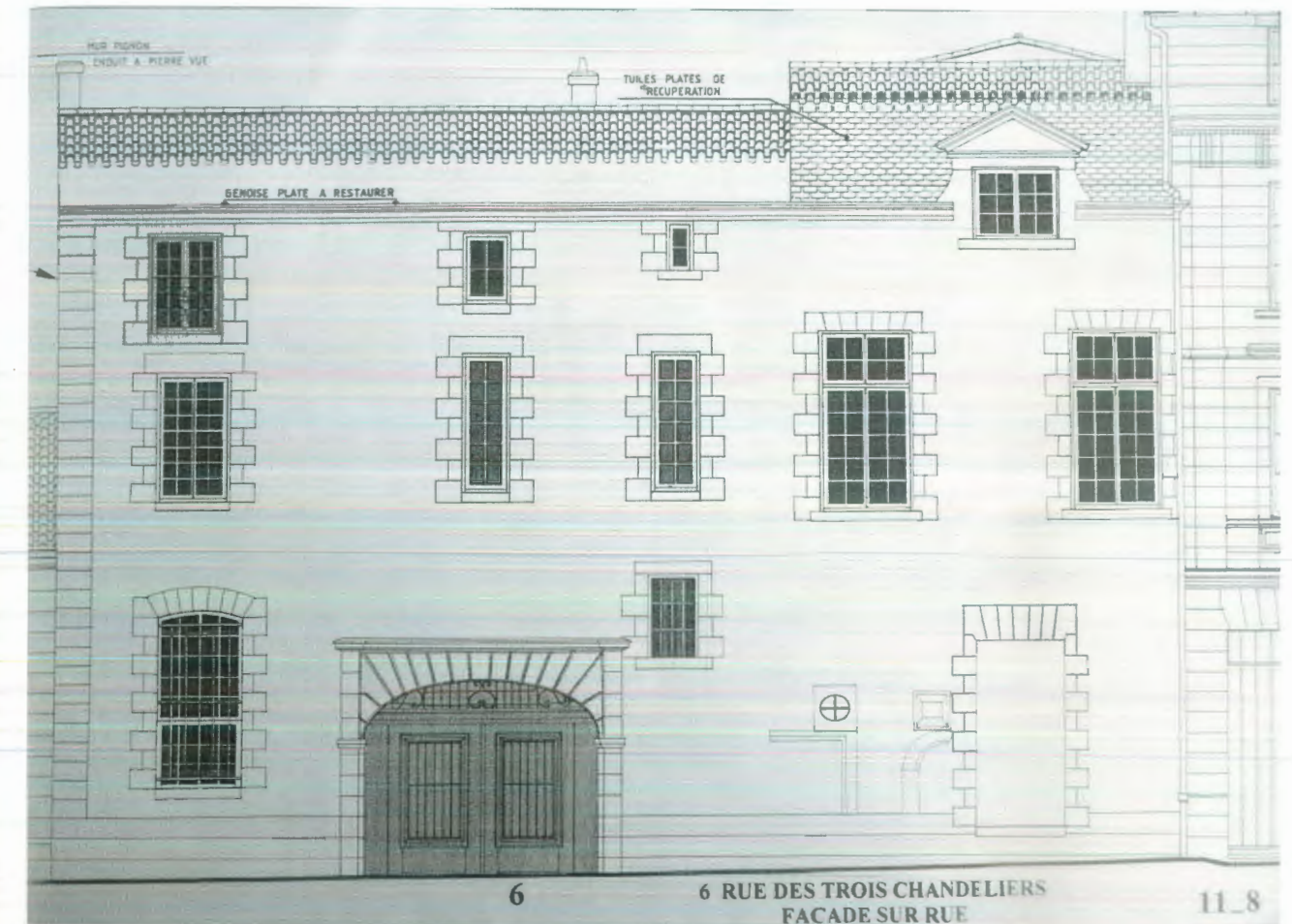


Fig. 7. - Dessin représentant la façade de la rue des Trois-Chandeliers. Archives Bordeaux métropole, fonds Daurel, 1170 W art 7180/95 Z 0116.

Fig. 8. - Détail de la façade rue des Trois-Chandeliers, anciennes ouvertures murées.

Fig. 9. - Détail de la façade rue des Trois-Chandeliers, porche.

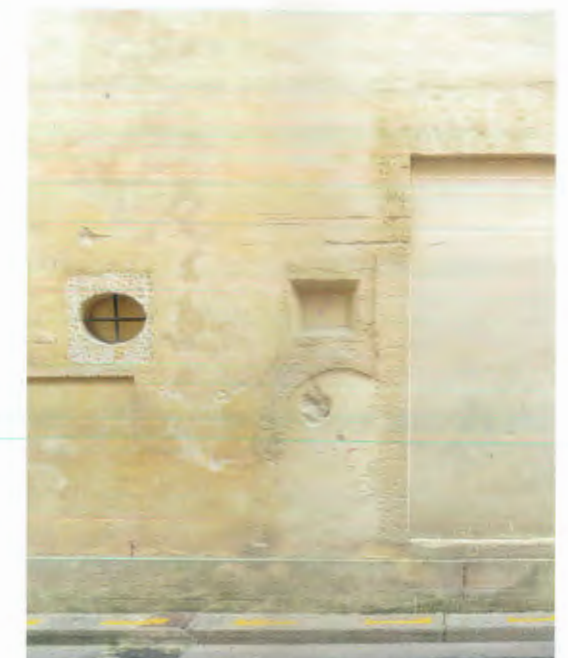




Fig. 10. - Vue de la cour intérieure depuis le porche.



Fig. 11. - Façade postérieure du corps de logis principal au fonds de la cour.



Fig. 13. - Escalier, porte donnant accès au premier niveau.



Fig. 12. - Escalier.



Fig. 14. - Escalier, arcs en plein cintre soutenant le plafond.

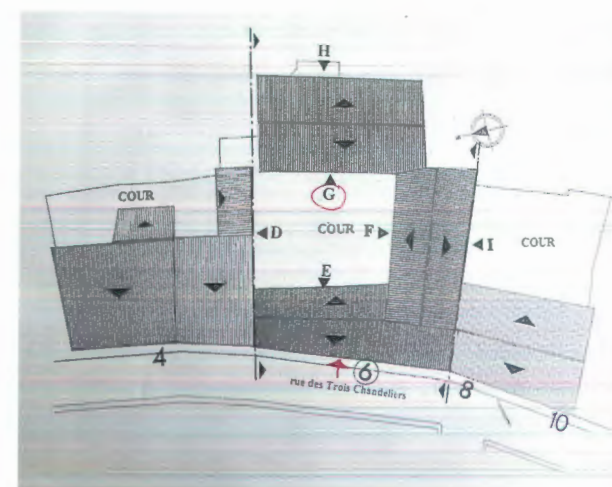


Fig. 17. - Plan, des parties subsistantes de l'hôtel Duval en 1995.
Archives Bordeaux métropole, fonds Daurel, 1170 W art 7180/95 Z 0116.

Fig. 15. - Cour intérieure, aile droite.

Fig. 16. - Bâtiment de l'aile droite donnant sur les anciens parterres.



Fig. 18. - Cour intérieure, aile fermant la cour.



une est au-dessus de la porte et enfin deux grandes fenêtres rectangulaires. Des chambranles plats sans moulure encadrent ces ouvertures. Enfin, le dernier étage comprend une petite ouverture à peu près dans l'alignement de la fenêtre du rez-de-chaussée, deux lucarnes et une petite fenêtre mansardée surmontée d'un fronton triangulaire. La porte cochère est l'élément le plus intéressant de cette façade. Elle s'ouvre par deux vantaux surmontés d'un grand arc en anse de panier décoré de bossages alternés en fort relief. Deux pilastres, supportant une corniche saillante, encadrent le tout (fig. 9).

Les bâtiments à droite (n° 2 et 4) et à gauche (n° 8 et 10) de cette façade, ne présentent pas de caractère particulier. Ils ont dû être reconstruits par Antoine Duprat à partir de 1860.

Une fois franchie la porte cochère, nous pénétrons dans une cour quadrangulaire. Le corps central, face à l'entrée, construit en pierres de blocage recouvertes d'un enduit, s'élève sur trois niveaux divisés en quatre travées (fig. 10). Les trois premières travées, de largeur identique, abritent des fenêtres à meneaux et traverses en pierre, encadrées de chambranles plats. Les appuis sont légèrement saillants et les allèges dépourvues de décoration. Aucun bandeau ne marque de séparation entre les étages. La quatrième travée, à gauche, dont les ouvertures ne sont pas dans l'alignement des précédentes, renferme l'escalier. On y accède par une porte surmontée d'une fausse fenêtre de grande taille, encadrée d'un chambranle plat, percée d'un oculus, surmontée d'une autre fenêtre à chambranle plat avec traverses et meneau en pierre, le tout sommé d'une corniche. L'ensemble est dominé par une double lucarne en plein cintre. Les deux autres ouvertures percées dans cette travée sont contemporaines des travaux du XIXe siècle (fig. 11).

L'escalier, rampe sur rampe, est d'une belle largeur (fig. 12). Aucune décoration ne vient animer ces lieux, seule la porte donnant accès aux pièces du premier niveau est ornée d'un chambranle plat (fig. 13) et à la hauteur du premier palier le mur d'échiffre supporte deux arcs en plein cintre qui soutiennent le plafond⁴¹ (fig. 14).

L'aile droite présente les mêmes dispositions que le corps central : trois niveaux, trois travées avec deux croisées et une demi-croisée et des ouvertures plus récentes (fig. 15). Comme nous l'avons vu précédemment, cette aile donnait également sur un parterre à l'est, aujourd'hui remplacé par une aire de stationnement à laquelle on accède par le n° 10. La façade présente les mêmes caractéristiques que le reste de l'immeuble mais les fenêtres sont dépourvues de meneaux et de traverses (fig. 16).

Les bâtiments formant l'aile gauche ne semblent pas d'origine. La comparaison entre les plans de 1772 et de 1995 (fig. 17) laisse supposer que l'aile a été entièrement refaite, peut-être vers 1860. Enfin, la façade du bâtiment fermant la cour à l'ouest est également bâtie en moellons recouverts d'un enduit. Elle s'élève sur trois niveaux divisés en trois travées. Les fenêtres de tailles inégales sont uniquement encadrées de chambranles plats sans moulure (fig. 18). À gauche de cette façade, une porte permet d'accéder à un escalier en vis qui dessert tous les étages. Au centre, le passage pour accéder à la rue des Trois-Chandeliers est surmonté d'un arc en pierre reposant sur des pilastres.

Cette étude nous a permis de retrouver une vaste demeure aristocratique du XVIIe siècle en partie réalisée par l'architecte Pierre Légise. Jean Duval, comme d'autres parlementaires, avait fait appel à un constructeur de talent pour édifier une partie de sa résidence dont le portail, aujourd'hui disparu, manifestait la magnificence du maître des lieux. Le style des bâtiments encore en place ne permet pas de dater précisément l'ensemble de l'édifice. En effet, les motifs décoratifs utilisés : doubles bandeaux entre les niveaux, bossages harpés le long des piédroits des baies, chambranles plats, croisées et demi-croisées, ont été employés pendant presque tout le XVIIe siècle de l'hôtel Martin (1605) rue du Mirail⁴² à la maison Viaut (vers 1690) rue de la Rousselle⁴³ en passant par l'hôtel Lavie (vers 1650). Il faut donc s'en remettre aux documents d'archives pour attribuer la construction de la majeure partie de cet ensemble à Jean Duval entre 1650 et 1660. Par ailleurs, grâce à l'étude des inventaires des XVIIe et XVIIIe siècle nous avons pu évoquer l'aménagement des appartements, la richesse du mobilier et des décors ainsi que les goûts artistiques des propriétaires. Si sur le plan stylistique cet hôtel ne présente pas une grande originalité, comme beaucoup de constructions bordelaises de cette époque, il n'en demeure pas moins que nous avons affaire à un bâtiment de qualité qui correspondait au goût de son commanditaire.

41. Coustet, Robert, 2011, p. 515.

42. Taillard, Christian, 1997, p. 20.

43. Chavier, Laurent, 2003, p. 163.

Bibliographie

- Boussel 1974 : Boussel, P. *Les styles du Moyen Age à Louis XIV*. Paris 1974.
- Chavier 2003 : Chavier, Laurent. « La maison Viaut retrouvée ». *RAB*, t. XCIV, 2003 p. 163.
- Coustet 2011 : Coustet, Robert. *Le nouveau viographe de Bordeaux*. Mollat Bordeaux 2011.
- Desgraves 1991 : Desgraves, Louis. *Voyageurs à Bordeaux du dix-septième siècle à 1914*. Mollat, 1991, p. 123.
- Ferry 2015 : Ferry, Marie-Pauline. « De la bonne gestion du domaine viticole : les exigences d'une famille de robe dans la seconde moitié du XVIIIe siècle ». *Patrimoines viticoles*, F.H.S.O. Bordeaux, 2015, p. 97.
- Gavier 2010 : Gavier, Florine. *A la découverte des Duval : une famille parlementaire bordelaise des XVIIe et XVIIIe siècles*. Université Michel de Montaigne-Bordeaux III U.F.R. d'histoire Mémoire de master recherche histoire moderne deuxième année. Sous la direction de madame Caroline Le Mao, 2009-2010.

- Le Mao 2006 : Le Mao, Caroline. *Les fortunes de Thémis*. FHSO, Bordeaux, 2006.
- Le Mao 2005 : Le Mao, Caroline. « Esthète, collectionneur et dévot : messire Jacques Duval ou la douceur de vivre à Bordeaux en 1700 ». *Itinéraires spirituels, enjeux matériels en Europe*, Mélanges offerts à Philippe Loupès, Presses universitaires de Bordeaux, 2005.
- Maffre 2013 : Maffre, Philippe. *Construire Bordeaux au XVIIIe siècle*. Bordeaux. SAB, 2013.
- Roborel 2013 : Roborel de Climens, Xavier. « De l'hôtel parlementaire à la maison de négociants ... ». *RAB*, t. CIV, 2013 p. 89.
- Taillard 1997 : Taillard Christian, *Bordeaux à l'âge classique*. Bordeaux, Mollat, 1997.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CVII, année 2016, p. 159-170

Château Nairac

Philippe Maffre

Le château Nairac (fig. 1) porte le nom de l'un de ses éphémères possesseurs du XVIIIe siècle, Elysée Nairac, opulent négociant bordelais. Auparavant et jusqu'à la fin du XVIIIe siècle Nairac portait la dénomination de *bourdieu de Duran-cau* qu'il devait à son créateur : André Duranau *citoyen de Bordeaux et auditeur des comptes en la cour du Parlement*. La date de constitution de sa propriété ne peut pas être antérieure au XVIIIe siècle car elle relevait à fief de quatre seigneurs ce qui n'aurait pu être le cas si son origine était médiévale¹. Les terres dépendant de Duranau, dont la surface n'excédait pas trois ou quatre hectares ne formaient d'ailleurs pas un ensemble homogène et en dehors de l'enclos du devant de la maison elles étaient dispersées dans la paroisse. Des vestiges de la maison Duranau sont encore intégrés au château Nairac et clairement visibles : bâtiment oriental de l'actuelle cour des communs, ailes en retour d'équerre à l'ouest du logis, chapelle voûtée d'arêtes, restes de deux tours d'escalier éclairées par d'étroites baies couvertes d'arcs segmentaires chanfreinés. Tous prouvent que se dressait là une vaste et belle demeure de la seconde moitié du XVIIIe siècle commandant un domaine viticole.

A André Duranau succéda Jérôme Mercadé, membre d'une famille de très ancienne bourgeoisie bordelaise qui s'était illustrée dans le commerce dès le XVIe siècle. En 1692 Jérôme Mercadé avait acquis la charge de greffier en chef des requêtes du Palais, il dut cependant attendre jusqu'en 1704 pour que des

lettres de provision l'autorisent à en exercer les prérogatives y attachées. Dès 1696 il avait fait enregistrer ses armes : d'azur à un navire d'argent voguant sur une mer ondulée de même et surmontée d'un croissant accosté de deux étoiles de même rangées en chef ; armes parlantes donc, dans lesquelles il n'était point renié les origines mercantiles de la famille². Les alliances de Jérôme Mercadé avec les Roborel et par son second mariage avec les Montallier, deux maisons notables de la prévôté royale de Barsac, lui permirent d'acquiescer Duranau au début du XVIIIe siècle, il le conserva jusqu'à sa mort en 1744, date à laquelle le domaine consiste en *maison pour le maître, chapelle, chambres de valets et de prix faiseurs, cuvier, chai, écurie et autres bâtiments, vignes, prés, aubaredes, vimières, pignada*³. Si l'on en juge par le style des constructions on peut attribuer à Jérôme Mercadé l'édification des corps de bâtiment complétant la cour des communs au nord et à l'ouest.

Jérôme Mercadé avait terminé sa carrière au Parlement comme greffier en chef garde sac des présentations et affirmations des requêtes du Palais. Il avait marié sa fille avec François

1. A.D.Gir. 3 E 13150. Duranau relevait du Roi, de la fabrique Saint-Vincent, de M. du Roy de Suduiraut, de Luziers.

2. Meller, P. *Armorial du Bordelais*. Paris, Champion ; Bordeaux, Feret, 1906.

3. Cf. note 2.

Bernard Roche, receveur du domaine, et deux de ses fils occupaient un rang honorable dans le clergé. Son fils aîné Pierre était établi dans le négoce, il possédait des magasins à Port-au-Prince où il avait épousé Elisabeth Prost, la fille d'un riche planteur créole⁴. Ce que n'avait pas prévu Jérôme Mercadé c'est que sa seconde épouse lui survivrait, que son fils Pierre mourrait en 1730 et que sa belle fille, veuve du dit Pierre, qui résidait à Durancou depuis son veuvage, se remarierait pour le plus grand malheur des Mercadé avec Félix Grandjean. Celui-ci, ancien fournisseur aux armées devenu écuyer commensal du Roi possédait la charge peu absorbante de piqueur au premier vol pour corneille de la grande fauconnerie, charge qui lui laissait largement le temps de s'adonner à son penchant pour les procès⁵. L'inextricable situation consécutive de la double succession de Pierre et Jérôme Mercadé, à laquelle se mêlaient des problèmes de reprise des veuves et de la première épouse de Jérôme ne trouva de solution qu'en 1759, après que plusieurs accords et transactions fussent entre temps restés sans lendemain⁶. Heureusement Félix Grandjean eut le bon goût de décéder et le 9 juin 1759 Elisabeth Prost de nouveau veuve signait avec Romain Mercadé, exécuteur testamentaire de Jérôme un accord ferme et définitif celui-là, à l'issue duquel elle reçut Durancou en dédommagement pour elle-même et son fils, autre Pierre Mercadé, vivant à Port-au-Prince⁷.

Bien que possédant à Bordeaux l'hôtel Grandjean situé rue des Ayres il semble qu'Élisabeth Prost ait séjourné très fréquemment sur son bien de Barsac ; entre 1759 et 1771 elle l'agrandit par l'achat de diverses parcelles de vignes dans la partie septentrionale de la paroisse⁸. Dès 1759 elle acquit également la maison noble de la Couteleyre, aujourd'hui devenue le domaine du Grand-Caillou à Cérons⁹. A Durancou elle fit aménager un jardin et planter une garenne, mais il semble qu'à partir de 1765 son lieu de résidence principal soit la Couteleyre¹⁰. Pour des raisons vraisemblablement financières, liées à la situation de son fils demeuré en Haïti, Madame Prost se décide à céder ses domaines de Barsac en 1777. Durancou se compose alors d'un enclos qui abrite les constructions et agréments, d'un second enclos planté de vignes au sud du premier et s'étendant jusqu'au village, enfin de plusieurs parcelles dispersées dans la paroisse et dont l'essentiel se trouve à la Bouade et à Coustet et qui paraissent provenir d'un démembrement de la Couteleyre¹¹.

Elysée Nairac qui se porte acquéreur de Durancou le 4 avril 1777 est alors âgé de 43 ans, il a cinq enfants, demeure à Bordeaux rue Saint-Dominique, l'actuelle rue Martignac, il jouit de l'enviable position de second personnage de la maison de négoce Paul Nairac et fils aîné que dirige son frère Paul. Cette firme passe alors pour la première de Bordeaux dont le commerce est à son apogée, elle fut fondée au début du XVIII^e siècle par Antoine-Paul Nairac, protestant originaire de Castres

venu faire fortune à Bordeaux, ce qu'il avait largement réussi en pratiquant ce qu'il est convenu d'appeler le commerce triangulaire¹².

Pour un personnage aussi considérable qu'Elysée Nairac le modeste bourdieu des Mercadé dût apparaître quelque peu misérable. C'est vraisemblablement très vite qu'il décide de lui donner une nouvelle dignité en reconstruisant la demeure (fig. 2). Pour ce faire il s'adresse à un architecte de Barsac ; Jean Mollié, fils d'André Mollié et frère de Pierre, qui furent tous deux les architectes du duc d'Aiguillon. A ce titre ils dirigèrent la construction du château ducal à Aiguillon sur leurs propres plans ou sous ceux de Charles Le Roy, un ingénieur des Ponts et Chaussées, tout permet de penser que Jean Mollié fut d'ailleurs mêlé à l'entreprise¹³. On a pu attribuer la construction du château Nairac à l'architecte parisien Victor Louis, cette attribution tient au fait que Louis construisit à Bordeaux l'hôtel de Paul Nairac frère d'Elysée, et surtout à celui que les plans, élévations et coupes de l'édifice furent conservés dans le portefeuille du célèbre artiste. Ceci peut indiquer qu'il fut consulté, ce qui paraît très plausible puisqu'il achevait l'hôtel Nairac en 1777 ; mais d'une part on connaît très exactement toutes les constructions réalisées par Louis en Bordelais qu'il a lui-même recensées, d'autre part les dessins de Barsac sont signés pour exécution entre Elysée Nairac et Mollié ce qui laisse peu de place à quelque équivoque¹⁴. Le plan masse (fig. 3) des projets de Jean Mollié indique clairement les rares parties conservées de l'antique demeure, soit outre les fondations les extrémités nord et sud qui devaient être des tours d'escalier sur la façade occidentale, ainsi que la chapelle, belle salle voûtée en demi sous-sol. Un réaménagement des communs, fermeture totale de la cour et mise en place de pavillons d'angles, était également prévu mais n'a pas reçu d'exécution. Au-devant de l'élévation orientale (fig. 4) s'étendait un vaste jardin régulier tandis qu'à

4. A.D.Gir. 3 E 13036 et C 4102.

5. A.D.Gir. 3 E 13131.

6. A.D.Gir. 3 E 13131.

7. A.D.Gir. 3 E 13150 et annexe II.

8. A.D.Gir. 2 E 2362.

9. Bireton notaire à Barsac. Acte du 9 octobre 1759.

10. Tous les actes passés après cette date conservés en 2 E2362 le sont à la Couteleyre.

11. A.D.Gir. 3 E 20250.

12. Sur les Nairac lire : Cavignac, Jean. *Les vingt-cinq familles*, dans les cahiers de l'I. A.E.S., n° 6 (1985), p. 80 et suivantes.

13. Sur les Mollié lire : Birot, A. « Une famille d'architectes oubliés : les Mollié ». *Bulletin de la Société Archéologique*, tome LXXIV (1983), p. 139 et suivantes.

14. A.M.Bx. Recueil 20 bis : élévation principale, élévation postérieure et coupe.



Fig. 1. - Elévation antérieure.

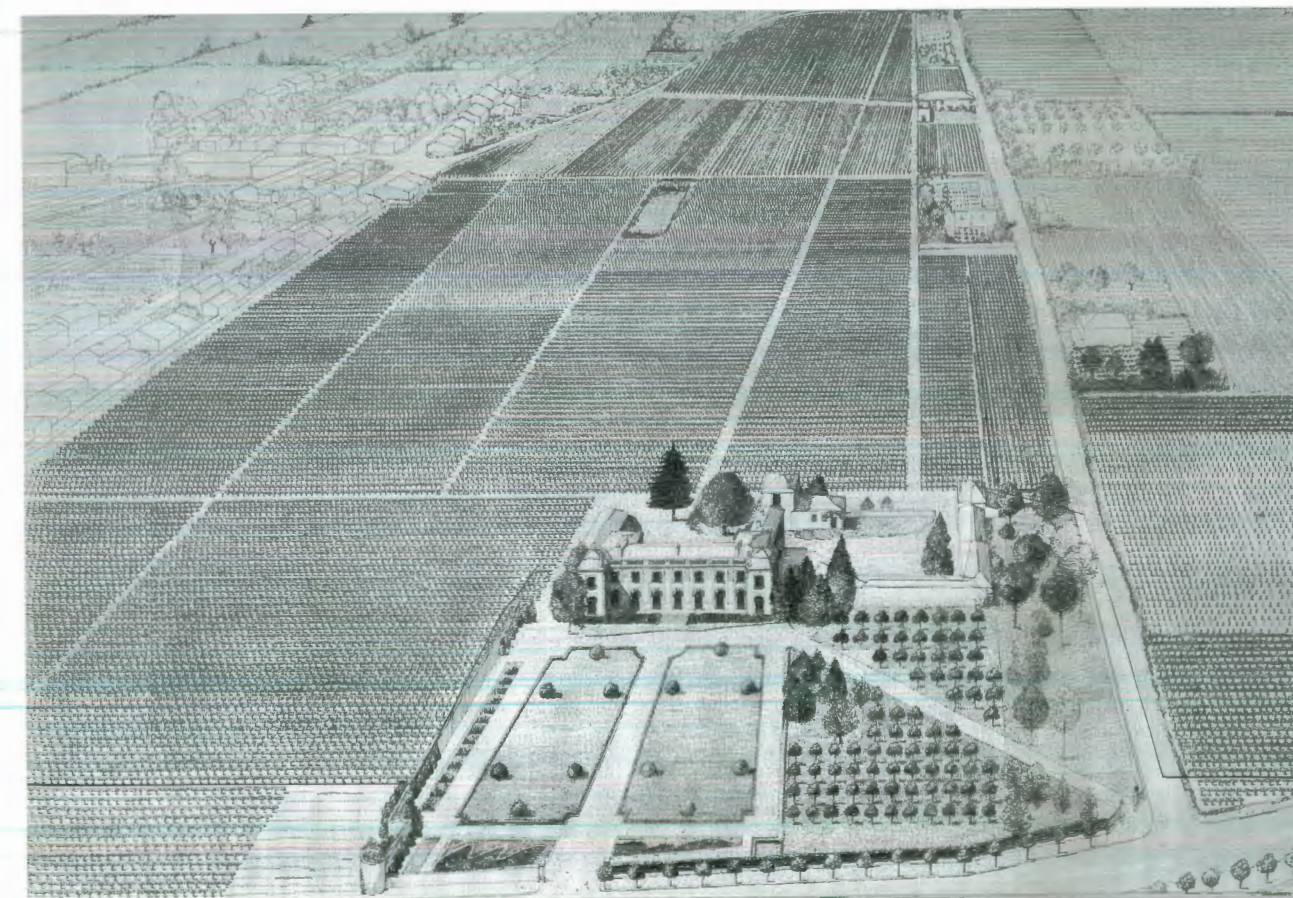


Fig. 2. - Vue d'ensemble du domaine, dessin par Dominique Duplantier, vers 1990.

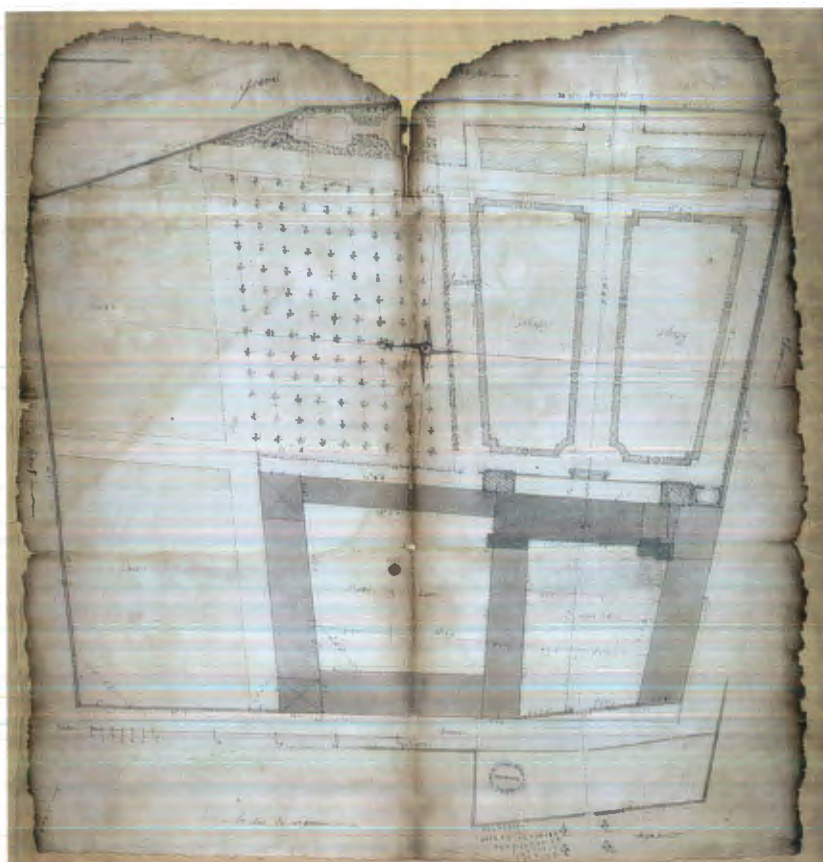


Fig. 3. - Plan de masse du projet de Jean Mollié.

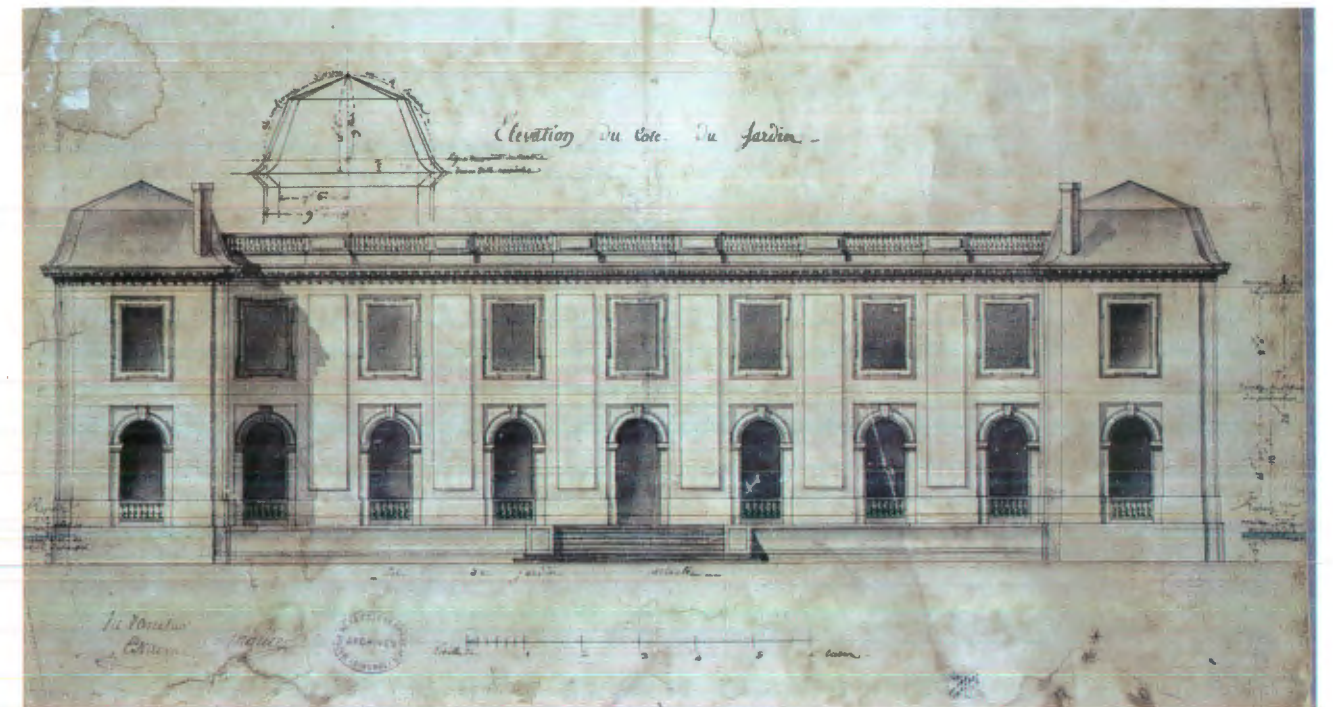


Fig. 4. - Elévation antérieure ou Elévation du côté du jardin, par Mollié.

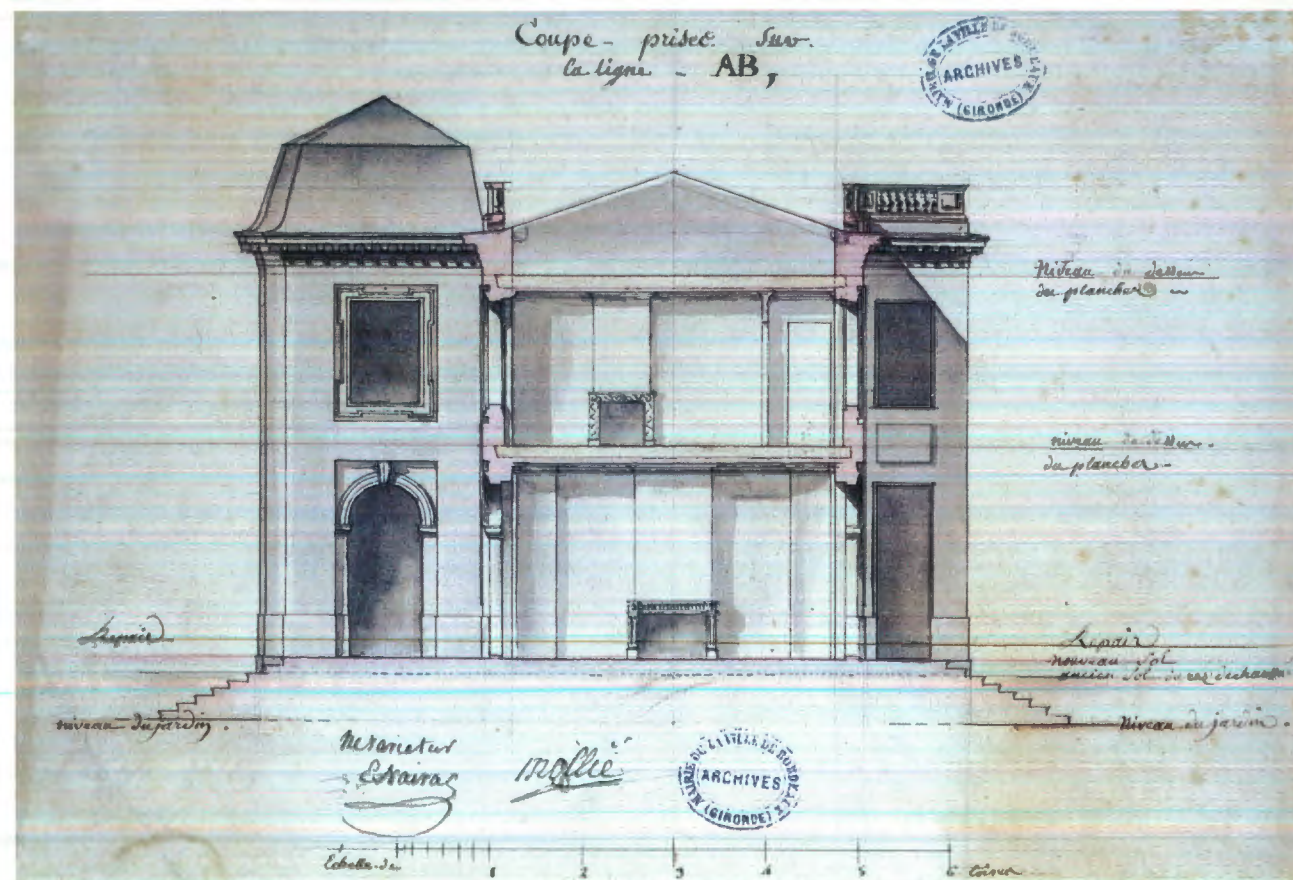
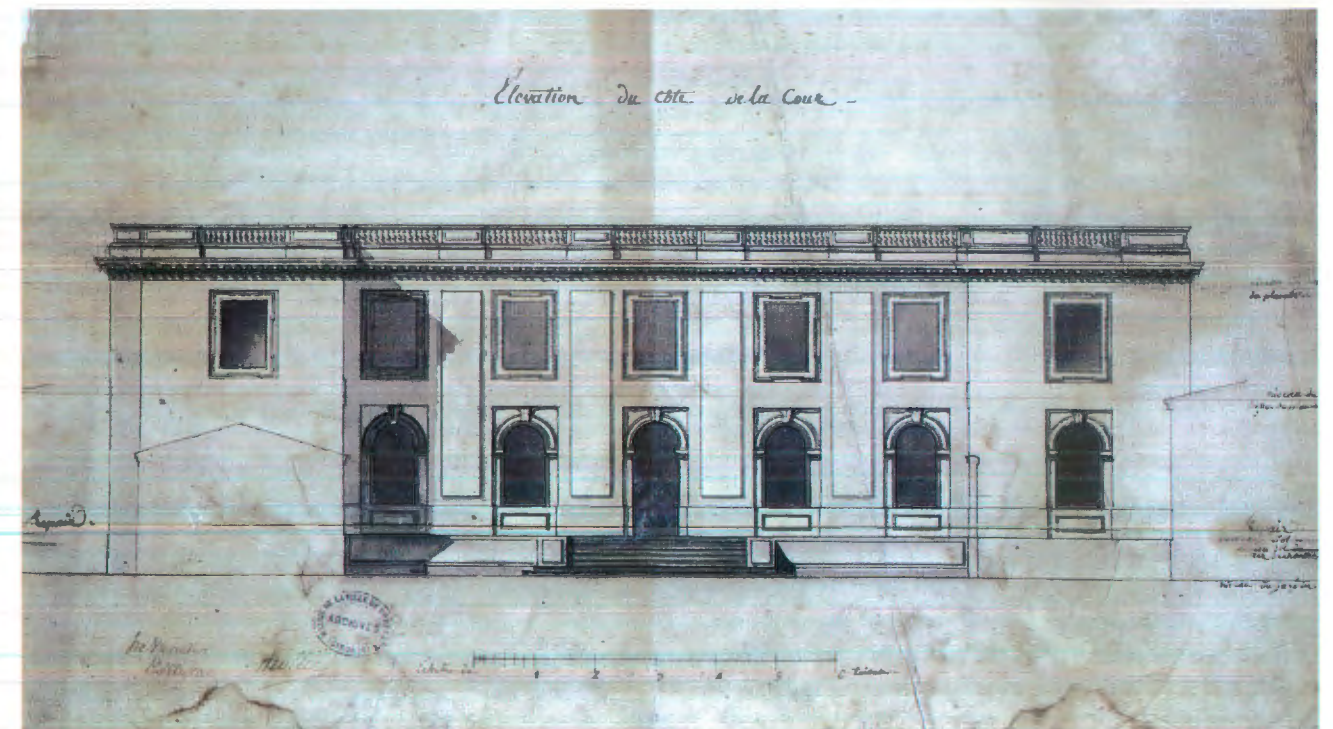


Fig. 5. - Elévation postérieure ou Elévation du côté de la cour, par Mollié.



l'opposé entre les ailes basses du XVIII^e siècle la large cour d'honneur ouvrait sur le vignoble (fig. 5). Cette dernière disposition reste conservée de nos jours¹⁵.

L'édifice voulu par Elysée Nairac affirme son caractère délibérément castral par certains archaïsmes référents au « château français ». On pense en particulier en ce qui concerne les élévations aux minces pavillons latéraux en avant-corps couverts de toitures d'ardoises à brisis. A l'intérieur la circulation se fait directement entre les pièces communiquant entre elles, à l'étage par un long couloir en façade. L'escalier principal situé à l'angle nord-occidental de la construction reprend un schéma classique et n'est pas sans rappeler, toutes proportions gardées, l'escalier d'honneur d'Aiguillon¹⁶. Sur cette structure passéiste Jean Mollié, qui n'était pas à l'écart des modes, a utilisé des solutions décoratives plus « modernes ». Sur les longues élévations les baies en plein-cintre à impostes, clé saillante et extrados fortement mouluré, à allèges garnies de balustres s'opposent aux fenêtres de l'étage tendant vers le carré, à encadrement à crossettes (fig. 6). Les tableaux en saillie inscrits entre les travées tempèrent l'horizontalité de la composition, de larges d'écarts les rappellent au-dessus des trumeaux, ils interrompent la balustrade qui masque cette toiture. Par la canonicité classique de son dessin la corniche qui règne au sommet des murs constitue sans doute l'élément de décor le plus significativement contemporain. La décoration intérieure paraît extrêmement sobre, sans doute a-t-elle été partiellement modifiée au XIX^e siècle mais sans doute aussi devait-elle être simple dès la construction, la fréquentation du château n'étant que très épisodique. Dans le décor des cheminées se mêlent l'influence du goût à la grecque, on note la présence de flots, grecques et postes, et une certaine rusticité, probablement en référence à la finalité du lieu. L'aspect viticole du domaine est curieusement évacué, les communs restant dissimulés, puisque du temps d'Elysée Nairac l'entrée se trouvait face à l'élévation orientale sur le grand chemin royal de Bordeaux à Toulouse, aujourd'hui route nationale 113 (fig. 7).

Elysée Nairac ne resta en possession de ce domaine, qui porterait désormais son nom, que quelques années. Il mourut en 1791 juste avant que ne se radicalise la Révolution et ne s'ouvrit une période quelque peu difficile pour sa famille. Ce modèle de grand négociant de l'Ancien Régime, honnête homme sans doute mais au tempérament plutôt effacé fut portraituré trois ans avant sa mort par le peintre Wertmüller qui lors d'un séjour à Bordeaux devint l'artiste à la mode de la bonne société protestante¹⁷. Deux des cinq filles d'Elysée, Henriette et Julie-Emilie posèrent également pour le même Wertmüller, ce sont précisément elles qui reçurent Nairac en héritage à la mort de leur père sous réserve d'un usufruit, qui fut bref, en faveur de leur mère. Henriette et Julie-Emilie vécurent ensemble à Barsac, célibataires, l'examen de leur portrait explique en partie

cela, jusqu'à respectivement soixante-douze et soixante-huit ans¹⁸. Le souvenir des sœurs Nairac n'est pas resté impérissable à Barsac mais il faut considérer que ni leur milieu ni leur religion ne les prédisposaient à cette vie de viticulteur, il semble d'ailleurs peu probable qu'elles se soient intéressées à leur propriété, leur nom n'apparaissant jamais dans aucune des transactions foncières effectuées dans leur voisinage entre 1791 et 1837, date de décès d'Henriette.

Le nom qui apparaît souvent en revanche est celui de Bernard Capdeville, agriculteur originaire de Barsac qui possédait là et dans les communes voisines de nombreuses terres et qui s'était lancé dans le négoce des vins, profession qu'il exerçait à Bordeaux quai des Chartrons. Les succès de Bernard Capdeville n'étaient pas étrangers au fait que son épouse appartenait à la famille Merman, le frère de Mme Capdeville possédait le château du Crock à Saint-Estèphe mais était surtout l'un des plus grands courtiers de son temps à Bordeaux¹⁹. Capdeville avait acquis en 1816 de M. Bonnet de Lalande le petit bien de Ségur qui constituait une enclave dans la partie occidentale de Nairac²⁰. Ce bien consistait en une grande maison à étage, du XVIII^e siècle, commandant un vignoble de trois hectares et entourée des constructions agricoles inhérentes à ce genre d'exploitation, il devait son nom à ses anciens propriétaires les Ségur de Roquette auxquels il avait été confisqué sous la Révolution (fig. 8). Il avait été vendu nationalement le 1^{er} thermidor de l'an II à un certain adjudicataire²¹. Bonnet de Lalande l'avait à son tour acquis en l'an XII pour s'en séparer en faveur de Capdeville²². Après la disparition d'Henriette Nairac ce même Capdeville acheta donc à ses héritiers le domaine désormais de Nairac et le réunit à celui de Ségur²³. Sous son administration Nairac qui atteint une superficie de sept à huit hectares ne produisit qu'une quinzaine de tonneaux de vin blanc²⁴. En

15. A.M.Bx. Recueil Barsac 35 : plan masse.

16. Reproduit dans A. Birot (cf note 15) p. 144, planche 2.

17. *Le port des lumières. La peinture à Bordeaux 1750-1800*. Catalogue de l'exposition, Bordeaux, 1989, p. 335 et suivantes.

18. Idem, p. 346 à 349.

19. Sur les Merman lire : Feret, Edouard. *Statistique ... de la Gironde*. - Bordeaux, Feret et fils ; Paris, Masson, Guillaumin et Cie, 1889, t. 3, p. 4.

20. A.D.Gir. Enregistrement 12/m 1.

21. A.D.Gir. Q 1448 et annexe III.

22. Marion, Benzacar, Caudriller. *La vente des biens nationaux en Gironde*. - Bordeaux, Cadoret, 1911, t. 1, p. 287.

23. A.D.Gir. 3 E 25078

24. Cocks, Charles. *Guide de l'étranger à Bordeaux et dans la Gironde*. Bordeaux, ses environs et ses vins classés par ordre de mérite. Bordeaux, Feret, 1850.



Fig. 7. - Elévation antérieure avec jardin.

1855 son vignoble est classé « second cru » et figure sur la liste établie par les courtiers bordelais conjointement avec celui de Broustet, l'une des propriétés de Capdeville à Barsac, sous le nom de « Broustet-Nérac »²⁵.

Après le décès de Bernard Capdeville, intervint un partage de ses biens, partage au sort entre ses quatre enfants. Le 3 octobre 1861 sa fille Georgina, épouse de Pierre-Gustave Brunet reçut Nairac dans son lot²⁶. Les bâtiments de Ségur furent soustraits du domaine puis vite réintégrés grâce à un accord passé entre Mme Brunet et sa sœur Mme Müller, propriétaire de Broustet. Pierre-Gustave Brunet qui présida l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Bordeaux à partir de 1847 fut un écrivain



Fig. 8. - Maison de Ségur, élévation antérieure.

25. Classement officiel de 1855.

26. A.D.Gir. 3 E 26216.



Fig. 10. - Élévation postérieure.



Fig. 9. - Dépendances au nord, élévation sur cour.



Fig. 11. - Intérieur, porte.



Fig. 13. - Intérieur, cheminée à l'étage.



Fig. 14. - Intérieur, cheminée d'angle à l'étage.

extrêmement proluxe. Economiste, bibliographe, philologue, traducteur, il s'intéressait également à la viticulture sur laquelle il écrivit, il occupa en outre le poste de directeur de la Chambre de Commerce de Bordeaux de 1854 à 1876²⁷. On peut attribuer aux époux Brunet les quelques travaux qui modernisèrent partiellement le décor de la demeure et défigurèrent, sans doute dans un but louable d'amélioration, les ouvertures sur cour des bâtiments d'exploitation (fig. 9). En 1868 l'édition nouvelle

du Cocks et Féret soulignait avec insistance l'excellence de la qualité des vins de Nairac qu'elle hissait au-dessus des autres seconds crus. Faut-il voir là un hommage rendu aux efforts de M. Brunet²⁸ ? Quoi qu'il en soit les faibles quantités produites ne varièrent plus jusqu'à la fin du siècle, elles oscillaient entre cinq et huit tonneaux de vin blanc et dix à quinze tonneaux de vin rouge²⁹.

Brouillée avec ses neveux Müller et Capdeville, Georgina Brunet qui n'avait pas d'enfants institua pour son héritière universelle une lointaine parente, Madame Arnichard. Lors de son décès en 1906 ses neveux attaquèrent le testament mais Mme Arnichard entra en possession de Nairac en exécution d'un jugement rendu par la cour d'appel de Bordeaux le 4 mars 1907³⁰. A ce moment la propriété consiste en « bâtiments d'habitation et d'exploitation, en terres labourables et vignes en un tenant contenant dix hectares quinze ares quatre vingt centiares. » Agée, retirée à Royat en Auvergne, Mme Arnichard revendit dès le 21 décembre 1908 son nouveau domaine à un négociant et propriétaire lorrain : Jacques Charles Perpezat. Ce dernier vint se fixer à Barsac où il poursuivit ses activités de négoce et de viticulture³¹.

Pendant le presque demi-siècle où Nairac fut géré par M. Perpezat le vignoble connut un nouvel essor, des parcelles de terres lui furent adjointes par achats et échanges entre 1914 et 1927, toute l'exploitation fut consacrée à la vigne et sa production atteignit une trentaine de tonneaux pour une surface d'une douzaine d'hectares, après la seconde guerre mondiale³².

Description

La demeure se compose d'un vaste logis de plan rectangulaire oblong encadré de pavillons. Ses deux longues façades comptent sept travées de baies toutes identiques et identiques aux travées uniques qui occupent les élévations des pavillons encadrant ces façades (fig. 10). Chaque travée comprend au rez-de-chaussée une baie, fenêtre ou porte-fenêtre en plein cintre à archivolt à fascies reposant sur des impostes et à l'étage une fenêtre presque carrée à encadrement à crossettes. Au rez-de-chaussée les baies au centre de chaque façade sont des portes-fenêtres ; les baies latérales sont des fenêtres sous

27. Feret, Edouard. *Statistique ... de la Gironde*. - Bordeaux, Féret et fils ; Paris, Masson, Guillaumin et Cie, 1889, note 21, p. 108. 68

28. Cocks, Charles, Féret, Edouard. *Bordeaux et ses vins classés par ordre de mérite*. Bordeaux, Féret et fils, 1868.

29. Idem éditions de 1874, 1893, 1898.

30. A.D.Gir. Hypothèques, 3e bureau de Bordeaux, vol. 328, n° 2.

31. Duballon notaire à Barsac. Acte du 21 décembre 1908.

32. Cocks, Charles, Féret, Edouard. *Bordeaux et ses vins classés ...*



Fig. 12. - Intérieur, escalier.

l'appui desquelles règnent des balustres. Une balustrade maque la toiture de tuile creuse du corps principal, reposant sur un entablement. Des toits en pavillon à brisis d'ardoise couvrent les pavillons.

Le plan est on ne peut plus simple. Au rez-de-chaussée les pièces, au nombre de trois communiquent directement entre elles. Un salon et une salle à manger se trouvent de part et d'autre d'un vestibule central. La décoration intérieure paraît extrêmement sobre, la fréquentation du château n'étant que très épisodique (fig. 11). Les cheminées, corniche et sols sont conservés mais dans le vestibule le sol a été remplacé par des carreaux de ciment. Dans le décor des premières se mêlent l'influence du goût à la grecque, on note la présence de flots, grecques, entrelacs et postes, et une certaine rusticité, probablement en référence à la finalité du lieu. Le couloir de l'étage de plan semi double se situe du côté ouest. On y accède par un escalier contenu dans le pavillon nord, il est en pierre de Barsac, à garde-corps de fer au dessin de S étirés, tournant à gauche à deux repos (fig. 12). L'étage contient des chambres au décor uniquement concentré sur les cheminées de même inspiration néo-classique que celui des cheminées du rez-de-chaussée (fig. 13 et 14). La plus belle de ces cheminées se trouve au rez-de-chaussée du pavillon méridional : manteau et piédroits s'ornent d'entrelacs, ceux des piédroits sont de diamètre allant en diminuant de haut en bas.

Un jardin occupe l'enclos du côté est ; son dessin de parterre bordé de buis a été reconstitué d'après le dessin de Mollié datant de 1778.

Une aile de dépendances prolongée d'un pavillon séparé par un passage se greffe au rez-de-chaussée du pavillon nord du côté occidental. Les bâtiments viticoles ainsi que des logements de paysans forment du côté nord une cour carrée, tous sont bâtis en *moilons* et couverts de toiture de tuile creuse. Des murs également de *moilons* ceinturent tout l'enclos du domaine, percés de portails dont l'un en demi-lune donne accès à l'ancien bourdieu de Ségur, rattaché depuis 1816 à Nairac ; la demeure, qui semble dater de la limite des XVI^e et XVII^e et siècles, transformée en hangar agricole, et sa petite métairie voisine, datant du XVIII^e siècle, sont toutes deux construites en *moilons* et couverts de toits à longs pans et croupes de tuile creuse et mécanique.

Conclusion

L'édifice voulu par Elysée Nairac affirme son caractère délibérément castral par certains archaïsmes référents au « château français ». On pense en particulier, en ce qui concerne les élévations, aux minces pavillons latéraux en avant-corps couverts de toitures d'ardoises à brisis. Sur cette structure passéiste Jean Mollié, qui n'était pas à l'écart des modes, a utilisé des solutions décoratives plus « modernes ».

Crédit photographique

Toutes les photographies sont d'Antoine Guilhem-Ducléon.

Notes



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CVII, année 2016, p. 173-182

Les vestiges de la chapelle des Templiers à Bordeaux, 16 rue du Temple

Xavier Roborel de Climens

En 1118, Hugues de Paynes, chevalier champenois, crée l'ordre des Pauvres chevaliers du Christ et du Temple de Salomon, plus connu sous le nom de Templiers. L'objectif de cette institution est de défendre le tombeau du Christ et de protéger les pèlerins se rendant en Terre Sainte. L'institution se développe rapidement et saint Bernard lui donne une règle proche de celle des cisterciens. De par leur rôle dans la défense de la Terre Sainte, les templiers et les autres ordres militaires bénéficient alors d'une grande renommée : ils reçoivent de nombreux legs pieux et les fils de la noblesse européenne viennent grossir leurs rangs. Ces donations leur permettent de constituer des seigneuries puissantes dont les revenus contribuent à la défense de l'Orient. Les dons affluent et, au fil du temps, l'ordre devient propriétaire d'un très grand nombre de biens en Occident.

En Bordelais, les premiers actes à citer les Templiers datent des années 1158-1170. Les chevaliers fondent rapidement d'importantes commanderies comme celles d'Arveyres, de La Grave d'Ambarès ou de Magrigne près de Blaye. À Bordeaux même, leur installation est contemporaine des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui s'établissent au Pont-Saint-Jean et édifient également la chapelle Sainte-Catherine. La commanderie que les Templiers créent à Bordeaux a donné son nom à une rue, la rue du Temple, située aux confins des paroisses Saint-Christoly et Notre-Dame-de-Puy-Paulin. Après la condamnation de l'ordre du Temple par Philippe le Bel, la commanderie passe, en 1305, sous le contrôle des Hospitaliers.

Ces derniers, à l'étroit dans leur petit hôpital du Pont-Saint-Jean, prennent possession de la maison du Temple dont ils font leur siège. Cependant, elle conserve le nom d'origine, chapelle des Templiers, jusqu'à la Révolution.

À l'extrémité septentrionale de la rue du Temple, l'entrée de la commanderie donne accès à une cour intérieure autour de laquelle s'ordonnent des bâtiments avec la maison du commandeur. Les actes du Moyen Âge ne donnent aucune description mais les textes de l'époque moderne précisent qu'elle est composée de deux corps de logis d'un étage chacun et qu'elle s'appuie sur la courtine nord de l'enceinte du Bas-Empire. Celle-ci est percée d'une porte donnant sur les fossés de Campaure (aujourd'hui cours de l'Intendance), flanquée d'une tour utilisée comme dépôt d'archives. Une visite de 1772 signale le logis du commandeur, des dépendances, un jardin, des écuries et des remises avec un puit au centre de la cour. La chapelle datée du XIII^e siècle était dédiée à l'origine à Notre-Dame puis à saint Jean-Baptiste après l'installation des Hospitaliers (fig. 1).

Le Temple de Bordeaux, chef-lieu de commanderie pour les possessions régionales de l'ordre, abrite une communauté de frères composée de chevaliers et de prêtres dirigée par un commandeur. Leur mode de vie est proche de celui de la noblesse et leur maison fonctionne à l'égal d'une résidence seigneuriale. Comme ses homologues, la commanderie a une vocation hospitalière pour l'assistance aux pauvres et aux malades. Accolée



Fig. 1. - Bordeaux en 1705, emplacement de la commanderie des Templiers (extrait plan anonyme, 1705) AN, NII Gironde 2, cliché AN (NUMH 001 1483-1485).

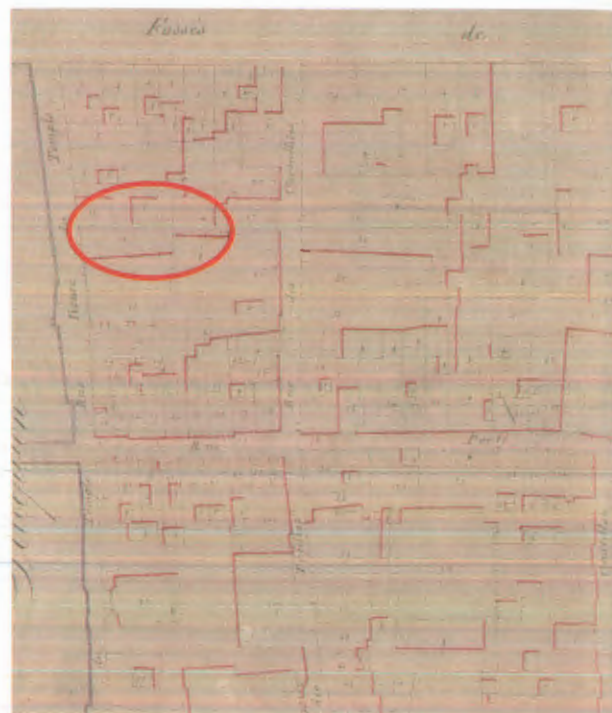


Fig. 2. - Situation de l'ancienne chapelle au début du XIXe siècle. Cadastre de 1820. © Archives métropolitaines de Bordeaux, Bernard Rakotomanga.

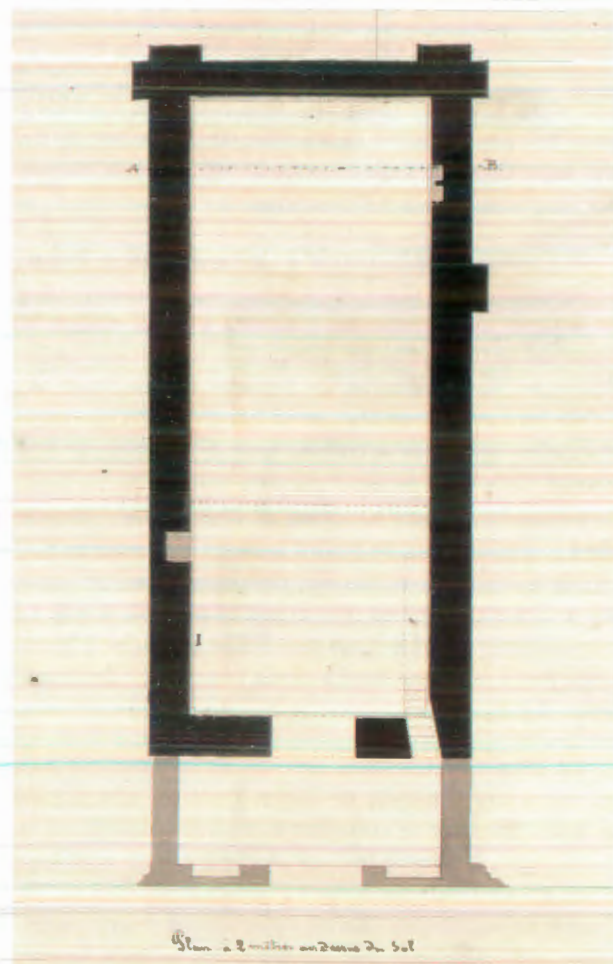


Fig. 3. - Plan de la chapelle du Temple en 1849. Commission des Monuments historiques, 1849, A.D. Gir. 162 T 1. © A.D. Gir.

au mur nord de l'enceinte romaine, la fortifiant par son enclos, elle a pu aussi exercer une fonction défensive à proximité de la maison de Puy-Paulin. Elle est également le centre d'une seigneurie foncière dont la majorité des possessions s'étend dans la ville et dans l'arrière-pays¹.

Au cours de la Révolution, les bâtiments et terrains de la commanderie, déclarés biens nationaux, sont divisés en de nombreux lots, et vendus. Un certain Jean Jammes en est le principal acquéreur, ainsi que d'une grande partie de l'ancien couvent mitoyen des Carmélites. Le lot contenant la chapelle, d'une superficie de 55 toises (210 m²), est vendu 10 800 francs le 1^{er} thermidor an IV (19 juillet 1796). L'édifice, couvert de *tuiles creuses*, est déclaré être en *assez bon état*. L'ensemble est dépourvu de toute servitude mais l'acquéreur s'engage à *faire enlever et transporter les terres et débris jusqu'au milieu de la rue projetée qui se trouveront en contre haut du sol de la rue*².

1. Lavaud 2009, p. 189.
2. A.D. Gir. 1Q 478.

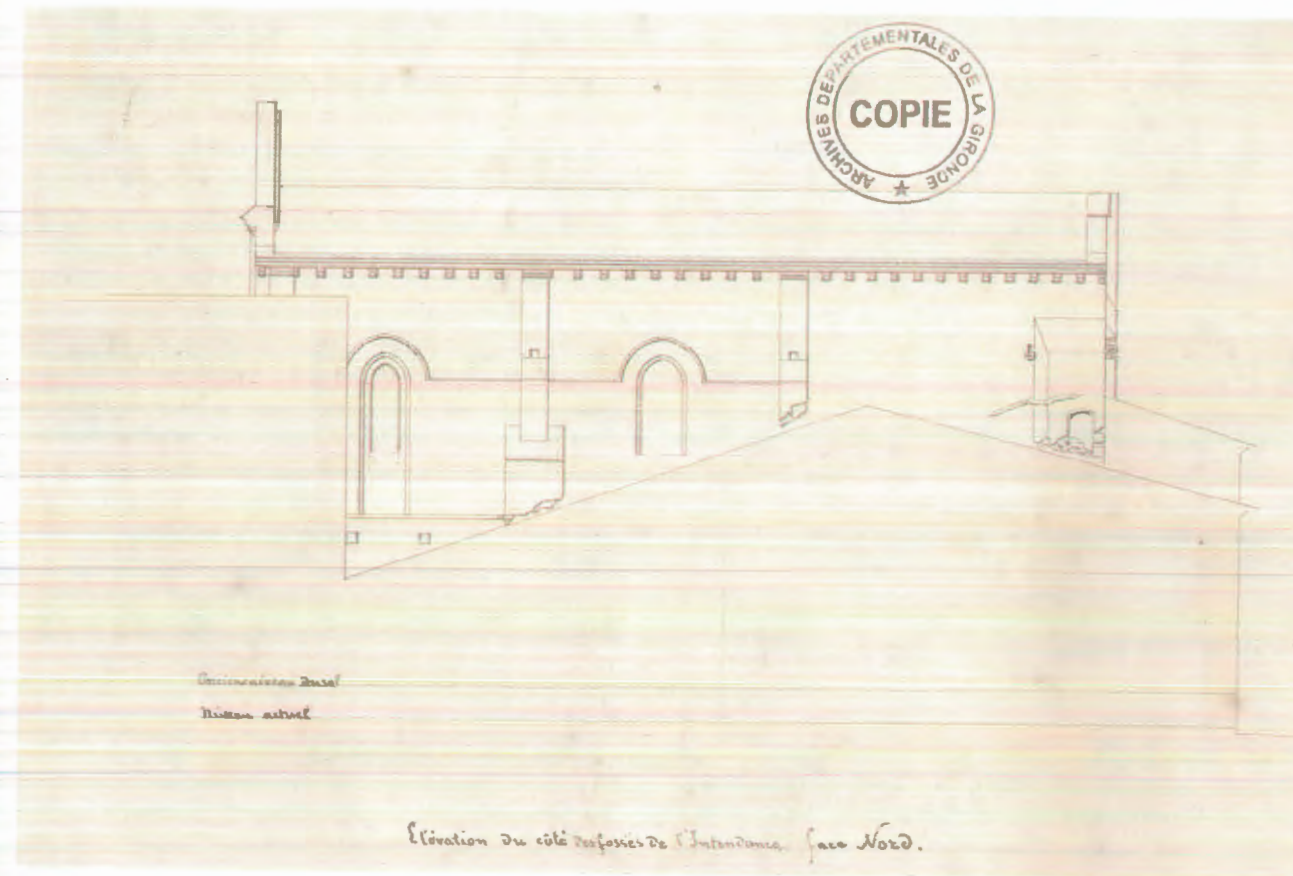


Fig. 4. - Vue de la chapelle depuis le cours de l'Intendance, mur extérieur nord. Commission des Monuments historiques, 1849, A.D. Gir. 162 T 1. © A.D. Gir.

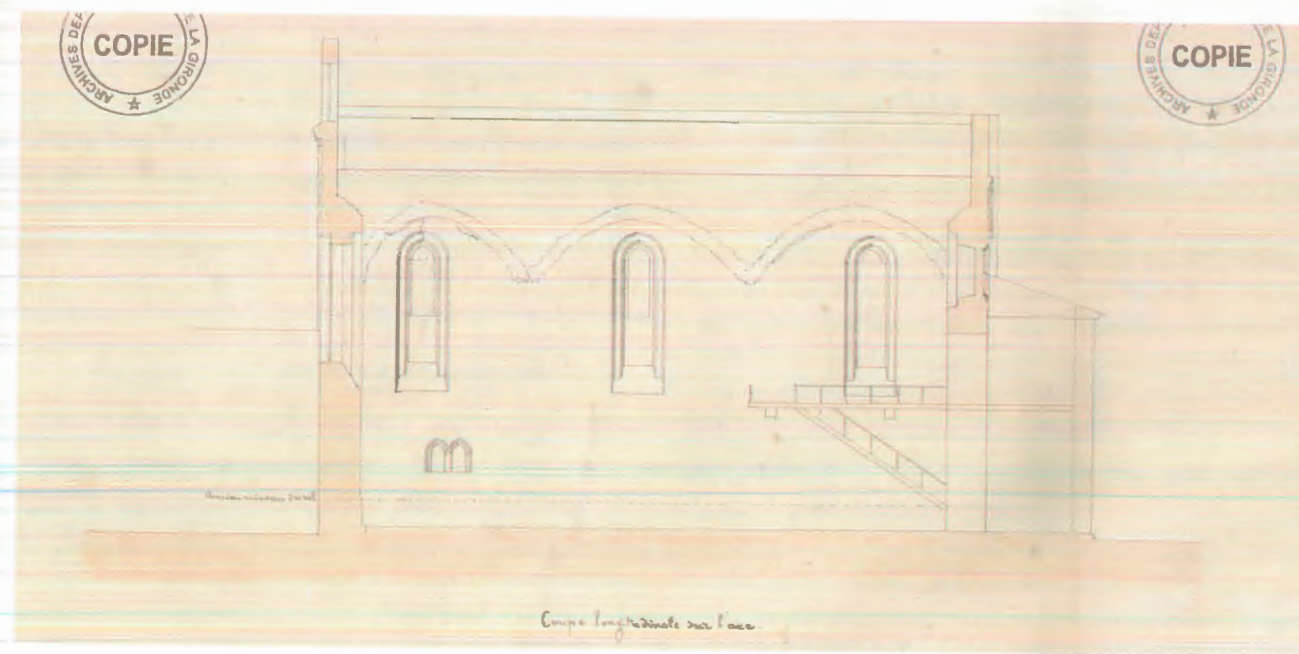


Fig. 5. - Coupe longitudinale est-ouest. Commission des Monuments historiques, 1849, A.D. Gir. 162 T 1. © A.D. Gir.

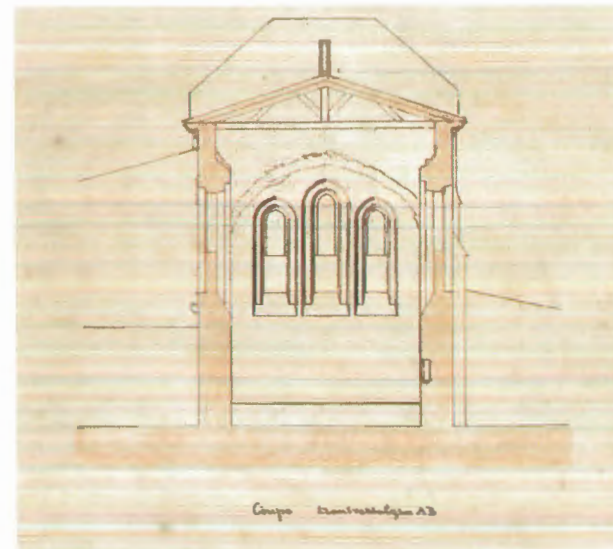


Fig. 6. - Coupe transversale. Commission des Monuments historiques, 1849, A.D. Gde 162 T 1 © A.D. Gde.

Les ventes des biens nationaux firent ainsi disparaître les anciennes institutions religieuses du quartier (Hospitaliers, Récollets, Carmélites). À leurs emplacements sont tracées de nouvelles voies bordées d'immeubles d'habitation. Dans le secteur de l'ancienne commanderie, la rue du Temple, qui se terminait en impasse, fut prolongée jusqu'au cours de l'Intendance ; en revanche une nouvelle rue qui devait relier la rue des Carmélites (rue de Grassi) à la rue du Canon (rue de la Vieille-Tour), ne vit jamais le jour (fig. 2).

Pendant la plus grande partie du XIX^e siècle, la chapelle est utilisée par ses différents propriétaires comme remise ou entrepôt. Le 19 thermidor an XII (7 août 1804), Jean Jammes la cède pour 8000 francs à un marchand sellier, Jean Dupuy, demeurant rue Porte-Dijéaux. L'immeuble vendu se présente comme *un vieux bâtiment qui était ci-devant la chapelle du temple située dans la ci-devant cour du temple près la rue portedijéaux, de laquelle cour on a formé la nouvelle rue Vergniaud, à laquelle led. Bâtiment confronte du couchant et fait façade ; lequel bâtiment ou ci-devant chapelle est entouré de murs et couvert de tuiles creux ...tel qu'il a été acquis de la nation*³. Quelques années plus tard, le 10 novembre 1848, Catherine Burguet, veuve de Jean Dupuy, et son petit-fils, Jean Fulgence Lartigue, vendent, pour 14 000 francs, à Jean-Baptiste Héron, négociant, l'immeuble situé et appelé *petite remise rue du Temple n° 16 ci-devant rue neuve du temple n° 8*, consistant en *un grand magasin sur la rue, en chambres inachevées*⁴. En 1849, la Commission des monuments historiques précise que

depuis la Révolution : « ... des constructions de tous genres ont masqué jusqu'à la façade antérieure. Les contreforts ont été détruits ou tronqués surtout dans leur partie inférieure : la porte d'entrée a été détruite et remplacée par une ouverture sans caractère. Un incendie arrivé il y a 15 ou 25 ans, alors que l'église servait de fabrique de papier peint, ayant profondément attaqué les voûtes, elles furent démolies et il n'en reste plus que les naissances assez défigurées pour qu'on puisse y retrouver les données exactes sur leurs formes »⁵. Le 16 juin 1875, les héritiers Héron vendent à Antoine Léonce Carde, serrurier, et à son épouse Marguerite Ducayron, *une maison rue du Temple n 16, ci-devant n 8 ; cette maison ou bâtiment est formée de l'ancienne chapelle dite chapelle du Temple et d'une construction élevée en façade d'un premier étage au-dessus du rez-de-chaussée au-devant de ladite chapelle*. Il est en outre précisé que le mur est du bâtiment vendu *prend jour par 3 fenêtres de forme ogivale et qu'il reste un jour ou fenêtre de forme ogivale dans le mur du côté sud*. Dans cet acte, toutes les dispositions relatives aux servitudes grevant l'immeuble, la hauteur des murs mitoyens et l'écoulement des eaux sont précisément décrites comme si l'acquéreur se préparait à transformer l'antique remise en une maison d'habitation⁶.

Seule rescapée des bâtiments des Templiers, la chapelle fait partie du paysage historique et archéologique bordelais. La Commission des monuments historiques s'y intéresse en 1849 et en 1866, le baron Henri de Marquessac, dans son ouvrage sur les Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, en donne une description à la fois précise et nostalgique⁷.

Description

Selon Henri de Marquessac : « La chapelle forme un rectangle de 22,60 m de long sur 7,20 m de large (fig. 3) ; les murs, soutenus de chaque côté, par trois contreforts retraités, sont percés de deux fenêtres au nord et de trois au sud, toutes en plein cintre intérieurement et un peu ogivales à l'extérieur ; leur hauteur intérieure est de 6,40 m et la largeur de leur évasement de 2,20 m. [...] L'intérieur de la nef était jadis composé de trois travées voûtées en berceau ogival, comme le sont les chapelles des Hospitaliers de la Grave d'Ambarès et de Magrignes faites sur le même modèle ; chaque travée était séparée par un arc

3. A.D.Gir. 3 E 23125 Dufaut.

4. A.D.Gir. 3 E 41117 Thiéré.

5. A.D.Gir. 162 T1.

6. A.D.Gir. 3 E NC 3770 Rosset.

7. Marquessac 1866 p. 47.

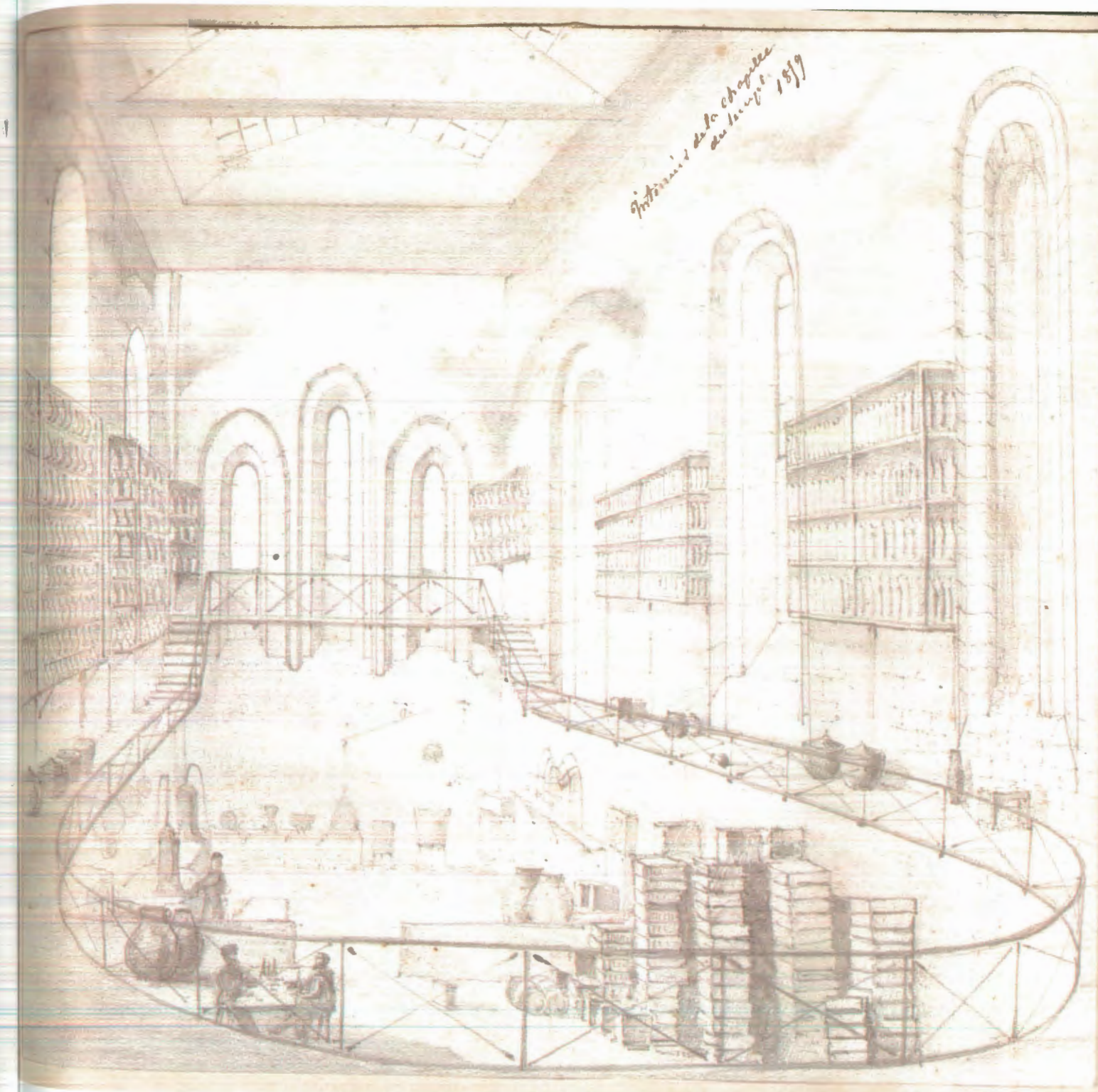


Fig. 7. - Intérieur de la chapelle transformée en magasin de liqueurs. Dessin d'Henri de Marquessac, archives du château de Laubesc.

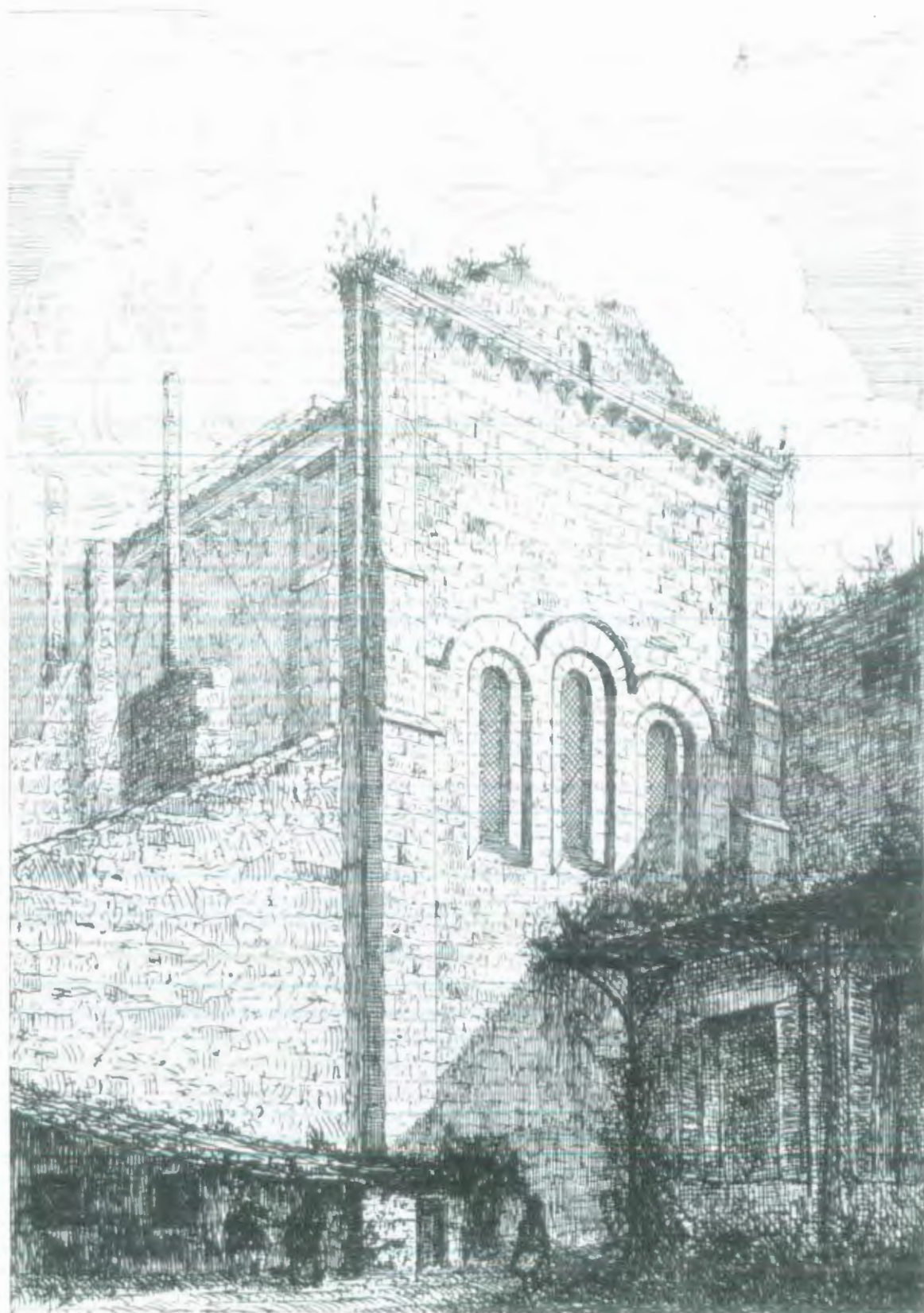


Fig. 8. -
Vue extérieure
du chevet.
Gravure extraite
de l'ouvrage
d'Henri de
Marquessac
*Les Hospitaliers
de Saint-Jean-
de-Jérusalem.*



Fig. 9. - Vue de la façade
depuis la rue du Temple.
Gravure extraite de l'ouvrage
d'Henri de Marquessac
*Les Hospitaliers
de Saint-Jean-de-Jérusalem.*



Fig. 10. - Fenêtre de la nef,
côté nord, état actuel.



Fig. 11. - Fenêtre de la nef,
côté sud, état actuel.



Fig. 12 et 13. - Vues partielles des fenêtres du chevet.

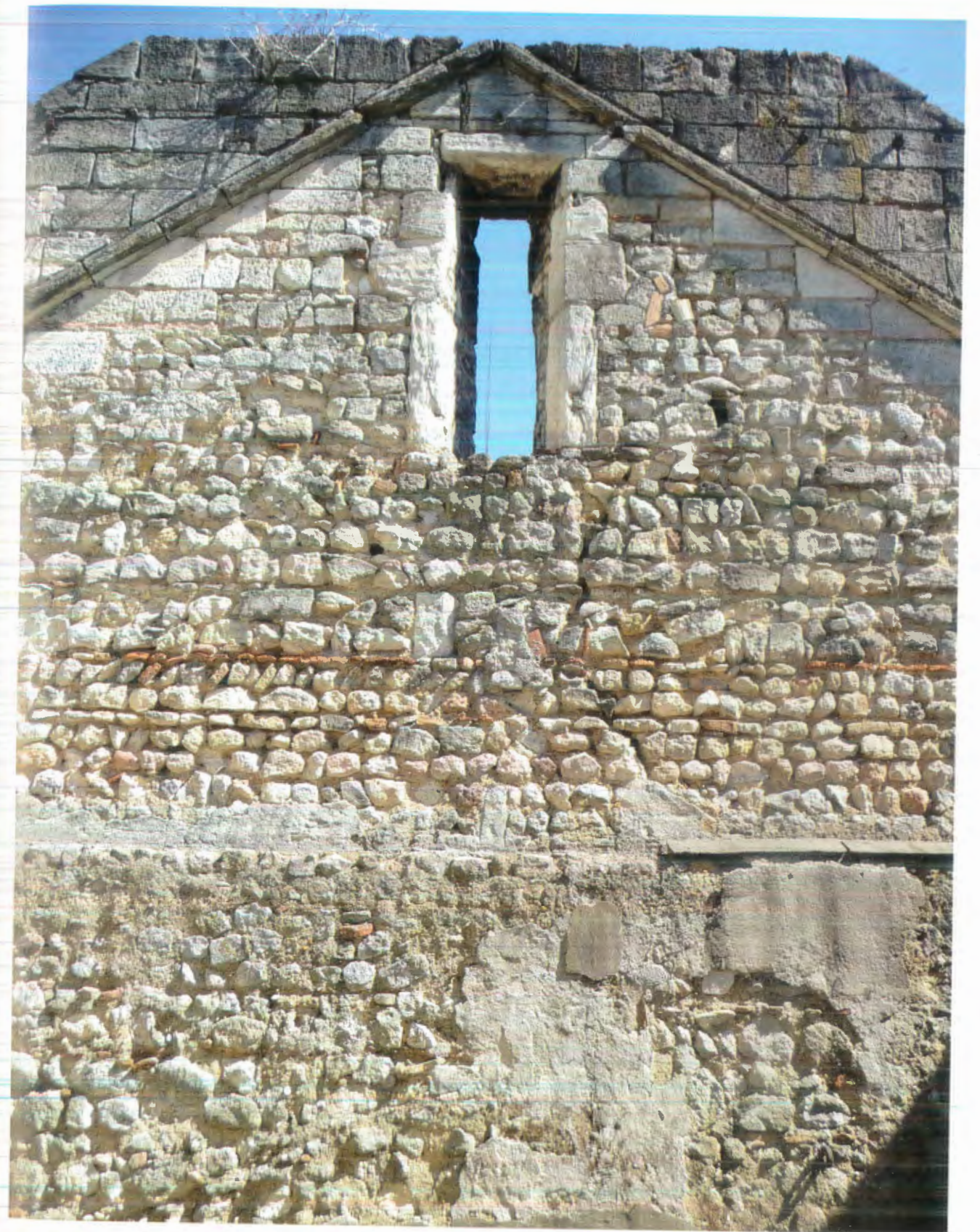


Fig. 14. - Vestiges du mur pignon du chevet vus depuis l'intérieur.

doubleau reposant sur des colonnes engagées. Voûtes et arcs n'existent plus aujourd'hui ; mais on peut facilement voir des traces des colonnes engagées sous le léger crépissage qui recouvre les murs (fig. 4 et 5). Le chevet droit était surmonté d'un pignon qui se trouve en partie démoli ; les trois fenêtres qui le décoraient sont un peu ogivales intérieurement et en plein cintre à l'extérieur ; la fenêtre du milieu est plus haute que les deux autres (fig. 6 et 8). [...] La façade donnant sur la rue du Temple, n'est visible et conservée qu'à partir de 10 mètres au-dessus du niveau de la rue. Elle est bâtie avec de belles pierres, comme le reste de la construction. [...] Trois arcatures ogivales ornées de tores décoraient cette façade. La porte d'entrée, rompue et détruite, a été remplacée par un couloir qui sert d'entrée à un magasin d'alcool. Au milieu de la plus grande et de la plus large des arcatures se trouve une rose bouchée qui devait être à quatre feuilles (fig. 9). [...] Actuellement, les murailles de cette église, surmontées d'une toiture vitrée, servent de magasin de liqueurs (fig. 7). L'odeur des alcools remplace seul dans ces ruines les parfums de l'encens. Les murs intérieurs sont blanchis à la chaux, et à l'endroit même où, brisés par la mitraille, se balançaient encore en 89 les sept pavillons tunisiens pris à l'abordage par le vénérable bailli de Fleury, commandeur de Bordeaux, des étagères de fruits confits garnissent les murailles. *Sic transit gloria mundi* ».

A la fin du XIX^e siècle, un immeuble d'habitation remplace la chapelle dont le souvenir n'est plus rappelé que par le nom de la rue. Pourtant, derrière une façade richement décorée, subsistent encore quelques vestiges dignes d'intérêt. En effet dans cet immeuble, il est possible de voir encore des grandes fenêtres

percées dans les murs nord et sud (fig. 10 et 11) et de distinguer les trois ouvertures du chevet toujours surmontées du pignon en partie démoli décrit par Marquessac (fig. 12, 13 et 14).

Les chapelles des Templiers de la Gironde appartiennent à un type unique de construction et constituent un ensemble d'une grande homogénéité. Ce sont de simples salles rectangulaires, couvertes en berceau brisé, dont la longueur varie de 15 à 25 mètres et la largeur de 6 à 7 mètres. Les fenêtres sont étroites, à double ébrasement surmonté d'un arc, généralement en plein cintre. Pour éclairer le sanctuaire, c'est le plus souvent la formule du triplet absidial qui est retenue dans le mur plat du chevet : trois ouvertures étroites et de même taille comme à Marcenais, Magrigne ou Sallebruneau. Il faut noter cependant quelques différences puisqu'à Bordeaux l'ouverture centrale est légèrement plus haute que les deux autres et à Montarouch les trois baies sont surmontées par un oculus quadrilobé.

Contrairement à ce que l'on pensait, la chapelle des Templiers n'a donc pas entièrement disparu. La maison visible aujourd'hui fut bâtie en utilisant les murs de l'édifice religieux et conservant même, par souci d'économie, quelques éléments de la structure d'origine. Cet exemple d'utilisation d'éléments anciens dans une construction moderne se rencontre dans d'autres immeubles à Bordeaux comme place Camille Pelletan et rue Saint-François où des logements et des entrepôts sont installés dans l'ancienne église des Cordeliers⁸.

8. Brouste 2011, p. 63.

Remerciements

Je remercie particulièrement Jean-Claude Huguet et Patrick Moyon pour m'avoir signalé l'existence de documents graphiques peu connus relatifs à cette ancienne chapelle.

Bibliographie

- Brouste 2011 : Brouste Jean, « Vestiges retrouvés du couvent des Cordeliers de Bordeaux » *Revue archéologique de Bordeaux*, 2011, tome CII, p.63.
 Lavaud 2009 : Lavaud, Sandrine, (dir.) *Atlas Historique de Bordeaux*, Sites et monuments, Ausonius édition, Bordeaux, 2009.
 Marquessac 1866 : Marquessac, (baron de), Henri, *Les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem*, Bordeaux, 1866.

Cinq documents publicitaires libournais

Jean-François Fournier

Le XX^e siècle vit une éclosion sans précédent d'objets destinés à "faire la réclame", comme on disait alors, des produits et des commerces les plus divers ; c'est le cas des cinq documents présentés ici.

Un porte-montre

Cet objet est en terre cuite de forme circulaire (diamètre 0,195 m, ép. 0,006 m) (fig. 1). L'avvers représente l'Hôtel de Ville de Libourne ; en sa partie supérieure, on peut lire : A la botte de Saumur, sur le côté gauche : Libourne et en bas : Ch. Bronner 84 rue Gambetta. En haut, à gauche, un petit crochet de fer planté dans la terre cuite permet de suspendre une montre ronde, celle-ci trouvant sa place dans une petite cavité circulaire (diamètre 0,045 m) prévue à cet effet. En la partie supérieure du listel, le porte-montre comporte un petit anneau de fer permettant de l'accrocher à une pointe plantée dans un mur et, au revers, le cachet du fabricant : G D Paris Déposé Terre cuite réclame 65 Faubg Poissonnière.

La datation de cet objet est relativement facile car la façade de l'Hôtel de Ville est celle qui existait avant les restaurations effectuées en 1914 ; quant à la maison Bronner qui portait pour enseigne « A la botte de Saumur », on trouve trace de son activité de 1894 à 1938 dans les *Annuaire de la Gironde* ; de 1894 à 1921 sous le nom de Charles Bronner¹ puis, de 1922 à 1938 sous le nom de veuve Bronner. Comme il semble difficile que l'industriel parisien se soit déplacé à Libourne pour prendre



Fig. 1. - Un porte-montre en terre cuite offert par la maison Bronner.

1. D'après le recensement de 1911, il était né à Sélestat (Bas-Rhin) en 1853 (A.D.Gir. 6 M 204).

une photographie ou un croquis de l'hôtel de ville, c'est certainement le commanditaire qui lui fit parvenir un modèle. Cette source iconographique est peut-être la carte postale n° 472 de l'éditeur Henry Guillier intitulée : Libourne. L'Hôtel de Ville (XVIe siècle), ce qui affine encore la datation de notre porte-montre qui doit donc se situer vers 1903. C'est un objet dont on ne connaît pas d'autres exemplaires.

La maison où se trouvait le magasin "A la botte de Saumur" portait du temps de la famille Bronner le numéro 84 de la rue Gambetta ; elle porte aujourd'hui le numéro 86 mais, détail insolite, sans interruption, jusqu'à maintenant, son magasin abrita un commerce dévolu à la vente de chaussures.

Une affichette offerte par le bazar de l'Hôtel de Ville

Cette affichette de 0,48 m de hauteur sur 0,30 m de largeur est une de ces images que les brocanteurs vendent aujourd'hui sous le nom de "chromolithographies publicitaires" alors qu'il ne s'agit que d'une impression faite à des milliers d'exemplaires par le procédé de la photogravure (fig. 2). Elle reproduit un tableau du peintre René Péan (1875-1945), artiste bien oublié maintenant mais qui connut, en son temps, son heure de gloire en représentant des scènes espagnoles.

L'affichette porte en sa partie supérieure à droite la mention *Offert par le Bazar de l'Hôtel de Ville Libourne*. Ce magasin situé place Abel Surchamp aux numéros 32 et 33 était une véritable institution dont la variété et la qualité des articles présentés attira une très nombreuse clientèle pendant des décennies. Vendant surtout, jusqu'aux années 1920, des objets utilitaires, le magasin proposa plus tard une gamme très étendue d'articles variés. La particularité de cet établissement dans les années 1950 résidait dans l'élaboration particulièrement soignée de ses étalages qui étaient conçus en fonction des événements et des saisons. En particulier lors des fêtes de fin d'année où, au sortir de l'école, les enfants pouvaient admirer dans un décor de carton moulé et peint, nouveau chaque année, des trains électriques circulant dans un paysage montagneux, se croisant et se dépassant dans une gare dont chaque détail était minutieusement reproduit.

La période du Carnaval, elle, voyait l'éclosion dans sa vitrine de masques en carton moulé, de loupes de velours ornés de paillettes et d'accessoires de cotillons.

L'affichette du « Bazar de l'Hôtel de Ville » présentée ici dut être offerte à l'occasion de Noël, sans doute dans les années 1930. C'est un des rares souvenirs parvenus jusqu'à nous de cette prestigieuse maison, disparue au début des années 1970, qui laissa de si agréables souvenirs à plusieurs générations de Libournais.

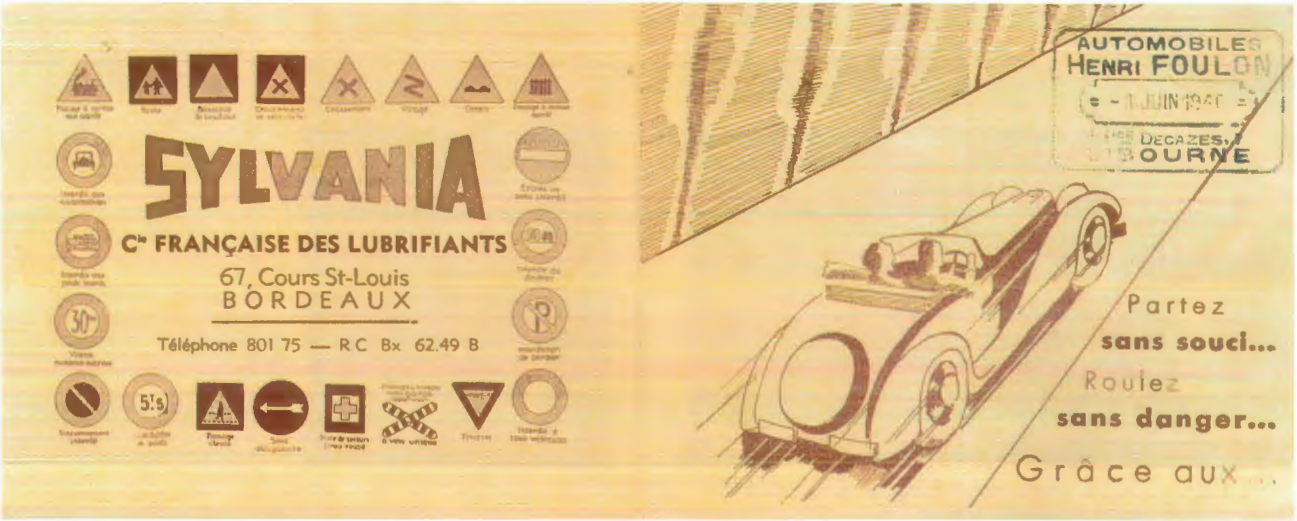


Fig. 2. - Une affichette offerte par le Bazar de l'Hôtel de Ville.

La plupart des objets qui furent vendus dans ce magasin se retrouvent aujourd'hui chez les brocanteurs qui en demandent des prix pour le moins étonnants. Quand on sait que, dernièrement un brocanteur demandait 50 € d'une de ces têtes de chat en tôle peinte en noir, munie de deux billes de verre incolore à la place des yeux, objet que le Bazar de l'Hôtel de Ville vendait encore à la fin des années 1950 pour une somme dérisoire aux propriétaires d'arbres désireux d'effrayer les moineaux, on ne peut que rester rêveur...

Un dépliant des huiles Sylvania

Le troisième objet présenté ici (fig. 3 et 4), bien qu'ayant été édité (sans nom d'imprimeur) par « Sylvania, compagnie française de lubrifiants », sise à Bordeaux, fût distribué le 1er juin 1940 par le garage Foulon qui se trouvait situé 7 place Decazes à Libourne, ainsi que l'indique le cachet apposé sur sa première page, laquelle est ornée d'un dessin anonyme représentant un cabriolet Delage (modèle D 8-15) ; ce document, dans ses pages intérieures, fournit la classifica-



HUILES SYLVANIA											
Ain	AB à AE	Doubs	EK à ER	Manche	KF à KH	Seine-et-Marne	OU à OZ				
Aisne	AF à AM	Eure	ES à EZ	Marne	KJ à KP	Seine	RB à RZ				
Allier	AN à AQ	Drôme	FA à FD	Haute-Marne	KQ à KR	Seine	SB à SZ				
Basses-Alpes	AR	Eure-et-Loir	FE à FH	Mayenne	KS à KT	Seine	TA à TZ				
Hautes-Alpes	AS	Finistère	FJ à FM	Meurthe-et-Moselle	KU à KZ	Seine	UA à UZ				
Ardèche	AT à AU	Gard	FN à FR	Meuse	LA à LD	Seine	VA à VZ				
Ardennes	AV à AY	Haute-Garonne	FS à FX	Morbihan	LE à LG	Seine-Inférieure	XA à XK				
Ariège	AZ	Gers	FY à FZ	Moselle	LH à LN	Deux-Sèvres	XL à XN				
Alpes-Maritimes	BA à BM	Gironde	GA à GN	Nièvre	LP à LQ	Somme	XP à XU				
Aube	BN à BS	Hérault	GP à GU	Oise	LS à LZ	Tarn	XV à XZ				
Aude	BT à BV	Ille-et-Vilaine	GV à GZ	Nord	MB à MV	Seine-et-Oise	YA à YR				
Aveyron	BX à BY	Indre	HA à HC	Orne	MX à MZ	Tarn-et-Garonne	YS à YT				
Belfort	BZ	Indre-et-Loire	HD à HJ	Pas-de-Calais	NA à NG	Var	YU à YZ				
Bouches-du-Rhône	CA à CR	Isère	HK à HQ	Puy-de-Dôme	NH à NK	Vaucluse	ZA à ZD				
Calvados	CT à CY	Jura	HR à HT	Basses-Pyrénées	NM à NR	Vendée	ZE à ZG				
Cantal	CZ	Landes	HU à HV	Hautes-Pyrénées	NS	Vienne	ZH à ZK				
Charente	DB à DF	Loir-et-Cher	HX à HZ	Pyrénées-Orientales	NT à NU	Haute-Vienne	ZL à ZP				
Charente-Inférieure	DG à DM	Loire	JA à JF	Bas-Rhin	NV à NZ	Vosges	ZQ à ZT				
Cher	DN à DO	Haute-Loire	JG	Haut-Rhin	PB à PD	Yonne	ZU à ZY				
Corrèze	DR à DS	Loire-Inférieure	JH à JM	Rhône	PF à PZ	Algérie	AL				
Corse	DT	Loiret	JP à JS	Haute-Saône	QA à QC	Tunisie	TU				
Côte-d'Or	DU à DZ	Lot	JT à JU	Saône-et-Loire	QD à QH	Maroc	MA				
Côtes-du-Nord	EA à EC	Lot-et-Garonne	JV à JY	Sarthe	QJ à QM	Etablissements Français de l'Inde	IF				
Creuse	ED à EF	Lozère	JZ	Savoie	ON à OP						
Dordogne	EG à EJ	Maine-et-Loire	KA à KE	Haute-Savoie	OR à OT						

T T suivi d'un chiffre et une lettre, en blanc sur rouge Immatriculation à titre temporaire

RENDEMENT SÉCURITÉ											
--------------------	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

tion des immatriculations des véhicules automobiles pour la France, l'Algérie, le Maroc, la Tunisie et les établissements français de l'Inde telle qu'elle entra en vigueur le 1er octobre 1928.

D'un simple intérêt anecdotique lors de sa publication, ce petit document est devenu de nos jours un outil précieux pour l'historien cherchant à identifier la provenance d'une voiture figurant sur une carte postale ou tout autre photographie, tâche parfois bien ardue car ce système d'immatriculations fût remplacé le 1er avril 1950 par une nouvelle numérotation qui avait la particularité de se terminer par le numéro minéralogique du département ; ce dernier système fût lui-même abrogé en 2009 pour faire place au S.I.V. (Système d'Immatriculations des Véhicules). La quatrième page du dépliant

Fig. 3 et 4. - Dépliant offert par le garage Foulon.

est consacrée à la reproduction de panneaux de signalisation routière.

Outre le fait que les numéros minéralogiques ne sont plus les mêmes depuis la parution de ce dépliant, bien des choses ont changé sur le plan administratif ; l'Algérie, le Maroc, la Tunisie et l'Inde sont devenus des états indépendants et certains départements français (la Charente-Inférieure, la Seine-Inférieure, la Loire-Inférieure, les Basses-Pyrénées, les Côtes du Nord, la Seine et la Seine-et-Oise) portent aujourd'hui de nouveaux noms ².

2. Le département des Basses-Pyrénées porte son ancien nom qui ne changea qu'en 1969, ainsi que celui des Côtes-du-Nord qui ne devint Côtes-d'Armor qu'en 1990.

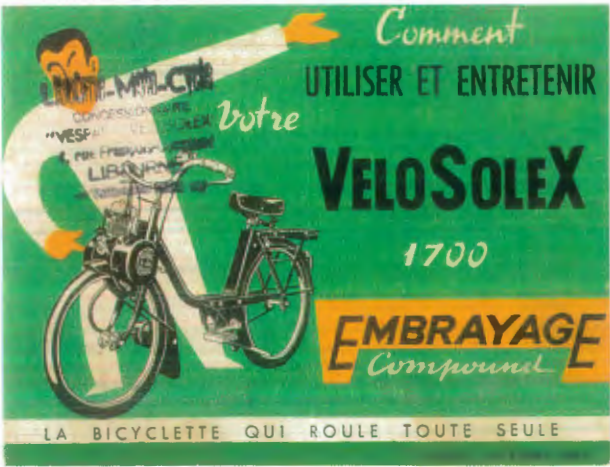


Fig. 5. - Livret d'entretien d'un VéloSolex offert par Libourne-Moto-Cycle.

Un dépliant à l'usage des acheteurs d'un vélosolex

Le quatrième document (fig. 5) présenté ici fût, comme le précédent, édité par une marque extérieure à la ville mais distribué par une maison libournaise « Libourne-Moto-Cycle », située rue François Constant.

Daté d'octobre 1959, il est représentatif de cette époque où tous les collégiens et tous les étudiants désiraient posséder ce moyen de locomotion, créant ainsi une mode qui devint un véritable phénomène de société.

Cet imprimé se rapporte au modèle 1700 qui, pour la première fois, comportait un embrayage automatique et un refroidissement par turbine.

Un télématic

Bien que plus récent que les quatre précédents, le cinquième document présenté ici est déjà en partie obsolète (fig. 6 et 7). Nommé Télématic, il fut fabriqué par la firme Visiomatic établie à Paris à l'intention de la maison Demandre, entreprise libournaise spécialisée dans le commerce des métaux, sise rue des Docteurs Moysès, qui l'offrit à ses plus fidèles clients au début de l'année 1969.

Il se présente sous la forme d'un papier imprimé mesurant 12 centimètres de hauteur sur 9 centimètres de largeur, comprenant 95 cases réparties sur quatre colonnes de couleurs diffé-

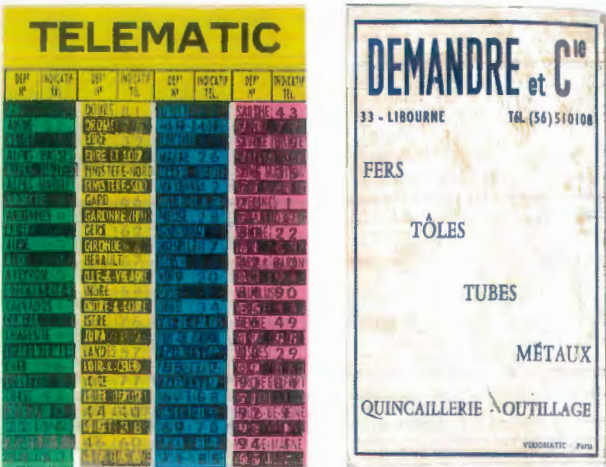


Fig. 6 et 7. - Télématic offert par la maison Demandre.

rentes. Dans chaque case est inscrit le nom d'un département de la France Métropolitaine ; cette feuille de papier est recouverte d'une mince plaquette de matière plastique transparente. En inclinant légèrement l'objet, le nom du département disparaît et fait place à son numéro minéralogique et à son indicatif téléphonique. Par exemple, si on regarde la case Gironde et qu'on incline légèrement le Télématic, on voit apparaître le numéro 33, numéro minéralogique du département, et le numéro 56, son indicatif téléphonique, car à l'époque, ce département n'en possédait qu'un. Cet objet fut bien utile aux Français de ce temps, désorientés par le fait qu'en 1968 la Seine et la Seine-et-Oise avaient été divisées en sept départements : Paris ville, Yvelines, Essonne, Haut-de-Seine, Seine-Saint-Denis, Val-de-Marne et Val-d'Oise, chaque département ayant un numéro minéralogique propre mais un indicatif téléphonique commun, le 1.

L'évolution de la téléphonie est aujourd'hui si rapide que si notre Télématic franchit le cap des années, il deviendra un document presque incompréhensible pour les générations futures, comme le sont pour nous certains imprimés administratifs du début du XIXe siècle.

Ces cinq objets sont bien différents les uns des autres mais ils ont tous en commun le mérite de refléter la vie quotidienne des Libournais à une époque déterminée ; par leur rareté due au peu d'intérêt que les gens portèrent jusqu'à ces dernières années aux publicités obsolètes, ils sont devenus de véritables documents historiques.

Chroniques



Revue archéologique de Bordeaux, tome CVI, année 2015, p. 187-226

L'archéologie girondine en 2015

(extraits du *Bilan scientifique régional*, DRAC Aquitaine, SRA)

*La chronique qui suit concerne l'archéologie girondine.
Ses notices sont extraites du Bilan scientifique
publié annuellement par le Service régional de l'archéologie
de la Direction régionale des affaires culturelles d'Aquitaine.*

*On y trouvera, à la place que les notices correspondantes auraient dû occuper,
des renvois à la « Chronique d'archéologie métropolitaine »,
donnée ci-après aux pages 227-256,
qui propose un compte-rendu des activités
du Centre d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole.*

ARSAC

Déviations

Le diagnostic archéologique a eu lieu à l'emplacement de la future déviation routière nord-ouest entre Bordeaux et Arsac (RD 1215 - Déviation de Saint-Aubin à Le Taillan-Médoc). D'une longueur de près de 7 km, elle concerne une surface de 642 348 m². Son tracé traverse une zone humide au nord et une zone boisée au Sud. 290 tranchées dont 18 positives y ont été réalisées, soit une surface sondée est de 34,5 hectares, ce qui correspond à moins de 4 % d'ouverture en raison des différentes contraintes liées à l'opération.

Toute la séquence quaternaire constituée de sables a été sondée. Plusieurs occupations humaines anciennes rassemblées en deux zones distinctes ont été mises au jour sur la commune de Saint-Aubin-de-Médoc. Aucun vestige, ni « bruit de fond » paléolithique n'a été découvert et ils sont tenus pour l'Antiquité et l'Âge du Bronze. Ceux en rapport avec le Néolithique récent à final 1, rarement étudiés en Gironde, constituent l'essentiel des découvertes. Ils semblent témoigner, d'une répartition géographique plus large de la culture Matignons, hors de son épiscentre centre-ouest, et d'une chronologie plus précoce du Néolithique aquitain en cours de définition (étude F Marembert).

Nathalie Moreau

ARSAC - LE-PIAN-MÉDOC

Église

Des travaux de pose de câbles électriques en tranchée ont été réalisés en 2014 à partir de la ferme solaire d'Arsac. Ce parc photovoltaïque de 160 ha couvre l'espace entre le nord de la Z.A.E. de Chagneau et le sud de la Winery. Le tracé de la tranchée qui nous intéresse suit une direction ouest-est et passe donc au sud immédiat de l'église du Pian-Médoc.

L'abside et le clocher de cette église construite au Moyen Âge (XII^e siècle), sont classés monument historique par arrêté du 24/12/1925. L'ancien cimetière devait se trouver autour de l'église au XIII^e siècle, sans plus de précision d'après les archives.

Afin de traverser les routes, des forages dirigés ont été pratiqués avec fonçage de tubages de réservation pour ces câbles. Ces traversées souterraines de voiries ont entraîné des changements de direction ponctuels de la tranchée ainsi que le creusement de puits (P1, P2 et P3).

C'est dans le but de préciser la localisation du cimetière par rapport à l'église que cette prospection a eu lieu.

Le puits P1 était rebouché lors du début de la prospection et n'a donc pas pu être testé. Le puits P2 a été prospecté au niveau

de la surface de ses déblais et sur une épaisseur maximale de 30 cm correspondant aux possibilités de l'appareil de détection métallique.

Une couverture aussi exhaustive de la surface des tas de déblai a été opérée simultanément à une prospection visuelle : le résultat n'a donné que des déchets du XXe siècle en grande quantité, contenus dans un matériau tantôt graveleux, tantôt argileux, mêlé de remblais de natures variées (gravats, enrobé routier...).

Aucun objet antérieur au XXe siècle n'a été mis au jour, que ce soit du mobilier métallique ou des tessons de poterie. Aucun ossement n'a été découvert.

Visiblement, cet endroit est caractérisé par des dépôts anthropiques récents recouvrant le niveau de terrain naturel ancien.

Le puits P3 a été également prospecté au niveau de ses tas de déblais. Le matériau est assez homogène : grave sableuse (alluvions anciennes de la Garonne) avec une fraction humique brune assez abondante par endroit. S'agissant d'une analyse visuelle sur un déblai par définition foisonné mécaniquement, aucune esquisse stratigraphique n'est restituable. L'observation des parois du puits ne donne pas plus d'informations si ce n'est qu'aucune stratigraphie n'est visible ; de plus on note la présence de boue liquide de forage dans le fond du puits.

Aucun fragment de poterie ou d'ossement n'a été retrouvé. Un morceau de croix en fer a été trouvé, indice provenant probablement de l'ancien cimetière.

Au total, vingt monnaies d'époques variées ont été retrouvées disséminées dans les tas de déblais de ce puits P3. Leur nettoyage et leur examen minutieux ont permis d'en identifier certaines suivant leur état d'usure.

Toutes ces monnaies sont recensées dans un tableau synthétique présenté ci-après.

Le classement chronologique nous apprend que cinq sont attribuées au bas Moyen Âge (1300-1550) ; treize s'échelonnent entre le règne de Henri III (1575-1589) à celui de Louis XV (1715-1774) avec une forte proportion de monnaies en cuivre du XVIIe siècle ; deux sont d'époque Moderne.

On note l'absence de monnaie remontant aux origines de l'église, c'est-à-dire au XIIe siècle (prospection aléatoire). Chacune de ces monnaies a ensuite été photographiée avec son numéro d'inventaire. La série de photographies est reportée après le tableau synthétique.

Ce modeste inventaire de petites monnaies montre que :
- le puits P3 est très probablement au droit de l'ancien cimetière de l'église du Pian-Médoc, aucun indice n'ayant été retrouvé au droit du puits P2 ;

- la datation de ces monnaies fournit l'hypothèse de l'abandon du cimetière vers la Révolution française (à vérifier dans les archives communales) ;

- le fait de retrouver ces menues monnaies dans un ancien cimetière nous interroge sur la raison de leur présence : cela pourrait s'expliquer par la coutume dite « de la monnaie de CHARON » consistant à donner une petite monnaie (obole, denier tournois ou autre suivant époque) au défunt pour payer leur passage vers le Ciel. CHARON était un personnage de la mythologie grecque qui faisait traverser le fleuve STYX en barque, aux âmes des défunts. CHARON guidait l'embarcation et les âmes ramaient. Cette traversée était réservée à ceux qui pouvaient la payer par une menue monnaie

Le planning des travaux n'a pas permis de reconnaissances plus approfondies que cette simple prospection de surface de déblais. Les puits ont été rebouchés rapidement après le passage des câbles dans leur gaine. La surface a été compactée et nivelée pour redonner aux fidèles se rendant à l'église la possibilité de garer leur voiture en toute sécurité.

Stéphane Boisseau

AUDENGE

23 avenue du Vieux Bourg

Le diagnostic archéologique préalablement au projet de construction d'une maison d'habitation, s'est avéré positif. Sur les sept tranchées effectuées, deux d'entre elles ont révélé la présence de structures construites de types murs et de structures en creux de types fosses, trous de poteau et fossés. La distribution de ces structures est spatialement limitée et leur nombre assez réduit, au final celui-ci ne dépasse pas la dizaine. Toutefois, si les structures en creux ne peuvent être datées ni rapportées à un ensemble déterminé, les structures construites (deux murs) se rapporteraient à une maison détruite durant les années 1960 et reconnue sur l'un des cadastres actuels mais absente du cadastre napoléonien.

Christian Scuiller

BASSENS

Secteur Jean-Prévôt : voir p. 230-232

BEAUTIRAN ISLE-SAINT-GEORGES SAINT-MÉDARD-D'EYRANS

Prospection

La campagne de prospection de 2015 a porté sur trois communes – Beautiran, Isle-Saint-Georges et Saint-Médard-d'Eyrans – avec un site concerné pour chacune d'elles.

Beautiran – Tout-Vent

Le premier site a été étudié de concert avec Lucie Diaz qui préparait un master 2 sous la direction d'Anne Colin, dans le cadre du programme de recherche « Peuples de l'estuaire et du littoral médocain aux époques protohistorique et antique ».

Situé dans le bourg de Beautiran, le site de « Tout-Vent » est positionné sur le bord de la première terrasse alluviale de la Garonne. Nous avons eu l'opportunité d'accéder à une parcelle encore en culture et insérée dans une zone urbanisée. Des vestiges antiques ont été identifiés sur une surface de 1400 m². Si les limites de la concentration n'ont pas été identifiées du fait de la forte réoccupation contemporaine, il semble néanmoins qu'elle ne s'étende pas au-delà de l'espace prospecté. En effet, un parent des actuels propriétaires avait déjà identifié les vestiges et documenté le site avant que les maisons alentour ne se construisent.

Le mobilier retrouvé, et plus particulièrement la sigillée, permet de proposer une datation du Haut Empire pour ce site.

Des tegulæ, des imbrices et des moellons, en assez grand nombre, ont été employés pour la construction de l'édifice. La céramique commune et de la sigillée sont les seuls éléments de mobilier collectés pour l'époque gallo-romaine, à l'exception d'un lest de filet de pêche en plomb similaire à ceux retrouvés sur le site de l'Isle-Saint-Georges (Type A ISG – Thierry Mauduit) dans des niveaux appartenant aux deux premiers siècles de notre ère.

Associés à ces vestiges antiques, se trouvaient des fragments d'amphores italiques, probablement de type Dressel 1. En raison de la présence de ce type d'amphores, de diffusion préconquête, nous pouvons supposer une possible origine préromaine du site, mais aucun autre indice permettant de l'assurer n'a été trouvé.

La densité des vestiges se révèle toutefois assez faible, mais l'on sait que les propriétaires ont, par le passé, prélevé du mobilier sur ce site. Une petite partie, composée essentiellement de tegulæ, nous a été présentée mais le reste a disparu.

En raison du manque de données, le site n'a pas pu être caractérisé et le type d'édifice ne peut être apprécié. On est, en revanche, très éloigné des grosses structures d'habitats peu éloignées, telles la villa de « Cauban-Ouest » (Saint-Médard-d'Eyrans) ou l'agglomération de l'Isle-Saint-Georges.

Cette petite occupation semble plutôt correspondre, par ses dimensions, le mobilier présent et la chronologie d'occupation, à d'autres sites déjà repérés dans des situations similaires, en bordure du paléochenal de la rive gauche de la Garonne, dans ce même secteur géographique (Ayguemorte-les-Graves « Les Chambres », Ayguemorte-les-Graves « Cimetière », Isle-Saint-Georges « Boutric », Isle-Saint-Georges « Ballach », Isle-Saint-Georges « Ferrand »). Toutefois, les données étant manquantes concernant la commune de Beautiran, la possibilité qui nous a été offerte de réaliser cette prospection, permet de compléter la carte archéologique du secteur.

Isle-Saint-Georges - Dorgès

Concernant le second site situé sur la commune de l'Isle-Saint-Georges, du fait de l'interruption momentanée des fouilles des années précédentes – en raison de la fin de la triennale et de la préparation de la synthèse de ces premières années de recherches – les opérations de terrain se sont limitées à des surveillances de travaux agricoles. Seule une parcelle a été concernée cette année par des labours. Il s'agit d'une des parcelles du site de « Dorgès » (PC 542), suivie depuis plusieurs années en raison de l'abondance, de la qualité et de la diversité du mobilier livré.

Cette année encore, de nombreux éléments anthropiques ont été repérés lors de la mise en culture. Seul le mobilier présentant un intérêt a été ramassé (anses, lèvres, cols, fonds, décors...).

La céramique collectée est composée de quarante tessons non tournés, dont deux à décors d'impressions à la liaison col/panse (La Tène D2), douze tessons tournés, trois tessons de sigillés.

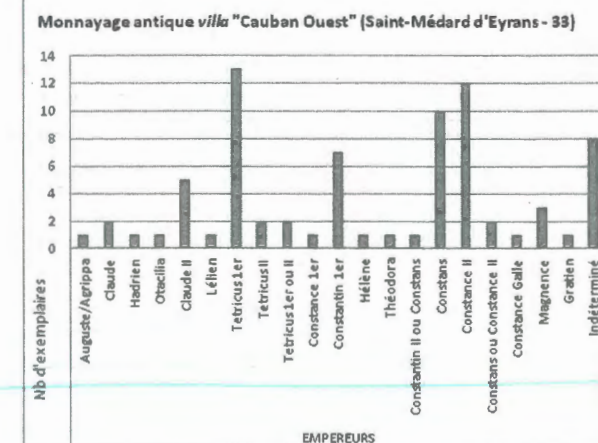
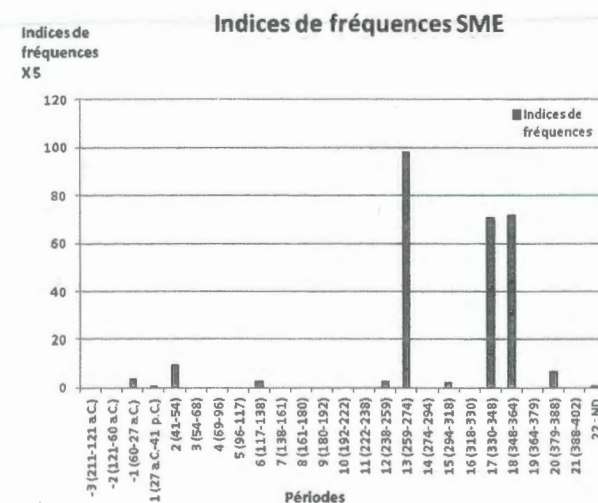
À cela s'ajoutent deux fragments d'augets à sel, et des fragments d'amphores (anses, culots) italiques (Dressel 1) dont deux de la région de Naples, hispaniques (Tarraconaises) et une amphore gauloise à fond plat.

Des éléments constitutifs de constructions ont été repérés sans être ramassés, il s'agit de fragments de plaques foyères et de torchis, plus précisément répartis sur la zone centrale de la parcelle, côté nord-est, où la concentration de céramiques de l'âge du fer est la plus prégnante, et de moellons calcaire, à l'est, à l'emplacement de structures de bâtiments repérés antérieurement par les prospections géophysiques.

Les éléments recueillis confortent la chronologie du site ainsi que la répartition spatiale des différentes séquences d'occupation humaine déjà reconnues.

Saint-Médard-d'Eyrans – Cauban-Ouest

La campagne de prospection à nouveau concernée certaines zones de la villa de « Cauban-Ouest » sur le territoire de la commune de Saint-Médard-d'Eyrans. Le but de ces recherches était essentiellement de poursuivre l'étude en cours consacrée au monnayage de ce site régulièrement visité par des prospecteurs clandestins. Pour cette raison, l'usage d'un détecteur de métaux a été privilégié, même si la collecte d'autres éléments mobiliers, céramiques, en particulier, n'était bien évidemment pas exclue de la démarche.



Saint-Médard-d'Eyrans, villa de Cauban-Ouest.

En haut : Indices de fréquences par période du monnayage.

En bas : Personnages représentés sur le monnayage antique.

Par manque de temps, seules quatre courtes interventions ont été réalisées. Elles ont malgré tout apporté un résultat assez intéressant, de nouveaux éléments venant compléter notre corpus.

Sans surprise, l'essentiel du monnayage collecté concerne le Bas-Empire avec cinq monnaies pour le IIIe siècle (2 aurelianus de Maximien Hercule, 1 nummus de Tetricus Ier, 1 antoninien de Claude II le Gothique, 1 antoninien indéterminé) et 7 monnaies pour le IVe siècle (1 maiorina de Constance II, 1 maiorina réduit de Constance II, 1 maiorina de Constance Galle, 1 nummus de Constans, 1 nummus de Roma, 2 nummus de Constantin à la dédicace de Constantinople). Les nouveautés consistent en la découverte de 1 semi de Tibère à l'autel de Lyon (12-14 ap. J.C., frappe « barbare »), et surtout deux monnaies gauloises, le monnayage le plus précoce connu sur le site étant jusque-là un demi-dupondius de Nîmes (27-3 av. J.C.). Ces deux monnaies gauloises ont été émises vers 44-20 av. J.C. Cependant, leur présence ne présume en rien d'une occupation protohistorique du site. En effet, ces monnaies pré-augustéennes, ont continué de circuler jusqu'au Ier siècle ap. J.C., à ce titre, elles pourraient s'inscrire dans la première phase d'implantation de la villa, comme cela semble être également le cas pour le semi de Tibère et le demi-dupondius de Nîmes. Parmi ces deux exemplaires gaulois, on peut distinguer un bronze à la légende Contovtos qui traduit un courant d'échange commercial en provenance des pagi du centre-ouest de la Gaule par l'estuaire de la Gironde et la basse-vallée de la Garonne. Ce type monétaire est bien représenté en Gironde et le territoire voisin d'Isle-Saint-Georges en compte huit à lui seul. Le second type monétaire est un bronze « à la Victoire » émis à Antipolis (Antibes). Ce monnayage semble inédit en basse-vallée de la Garonne, les monnaies de cette époque ne dépassant généralement pas Toulouse.

L'ensemble de ces onze nouveaux exemplaires porte à 78 le nombre de monnaies actuellement à l'étude pour la préparation d'une prochaine publication (E. Hiriart ; Th. Mauduit).

Par ailleurs, ont aussi été trouvés lors de ces prospections, sept lests en plomb de filet de pêche (4 types A ISG ; 2 plaques déroulées de type A ISG ; 1 tronconique), ce qui porte à 44 le nombre de ces artefacts pour « Cauban-Ouest ». Notons que si à l'Isle-Saint-Georges, un grand nombre de ces lests a été trouvé hors contexte lors de nos prospections, certains exemplaires trouvés en fouilles sont eux issus de niveaux datés du Ier siècle ap. J.C.

Outre quelques fragments de céramiques communes du Bas Empire, signalons la présence d'un fragment de pilette d'hypocauste, ainsi que d'une anse d'amphore Tarraconaise. Si les amphores sont très nombreuses à l'Isle-Saint-Georges, en revanche, à « Cauban-Ouest » elles sont peu représentées, c'est

la raison pour laquelle nous les mentionnons systématiquement. Cela s'explique certainement par la forte représentation, lors des collectes de surface, du mobilier des IIIe et IVe siècles, période d'inversion des circuits commerciaux vinicoles et la disparition progressive de ces amphores italiques et ibériques.

Notons aussi la forte proportion de matériaux de construction, en particulier des moellons calcaires non équarris. Remontés en surface lors des travaux de remise en culture, ils semblent attester de l'existence de structures bâties encore en place, structures fortement menacées. Une brique de placage a aussi été trouvée sur une zone présentant une forte concentration de matériaux de construction.

Il s'agit d'une brique de terre cuite de 11 x 6 cm, de couleur jaune blanchâtre, comportant des incisions géométriques longitudinales et obliques, réalisées au peigne à quatre dents. Ces stries sont des marques d'accroches permettant l'adhérence de la brique sur le mortier. Ces briques, généralement constitutives de parois creuses, sont habituellement trouvées en contexte thermal.

Les données recueillies cette année permettent de conforter les analyses statistiques établies sur le monnayage et concernant l'occupation du site de « Cauban-Ouest ». La chronologie couvre la période du Ier au IVe siècles p.C., avec un fort développement aux IIIe et IVe siècles. La carte de répartition des découvertes de surface, tant au niveau du monnayage, de la céramique et des matériaux de construction, montre que la partie résidentielle de la villa est située dans la partie sud-est de la parcelle prospectée.

Thierry Mauduit, Lucie Diaz

BÈGLES

Place du Lieutenant Serge Duhourquet : voir p. 249-250.

BORDEAUX

7/17 rue Castéja : voir p. 233-236.

Angle des rues Charles Durant et Lucien Faure : voir p. 252-254.

Rue de la Faïencerie : voir p. 250-251.

Place André Meunier : voir p. 246-248.

Place Pey-Berland : voir p. 237-239.

Place Renaudel, rue d'Welles : voir p. 240-241.

17 place Pey Berland

L'immeuble du 17 place Pey Berland, a été construit à l'intérieur de l'enceinte de l'église Notre-Dame-de-la-Place. Il se situe au-dessus des vestiges de l'église primitive datée du VIe siècle, correspondant probablement à l'église Sainte-Marie, édifiée à Bordeaux entre 549 et 567 par l'évêque Léonce II. La construction de l'église Notre-Dame-de-la-Place, quant à elle, est attribuée aux XIe-XIIe siècles. Sa façade occidentale a été érigée au-dessus des vestiges de l'abside de l'église Sainte-Marie. Les élévations de l'ancienne église Notre-Dame-de-la-Place forment la clôture de la cour de l'immeuble actuel.

Dans le cadre du réaménagement intérieur de l'immeuble, l'ensemble des élévations intérieures visibles de l'église Notre-Dame-de-la-Place a été relevé par l'intermédiaire de techniques photogrammétriques. Conjointement, une étude de bâti et un bilan documentaire ont été conduits.

Les murs de la nef et du chœur de l'ancienne église ainsi que la façade en pierre d'un immeuble du XIXe siècle donnant sur la place Pey Berland forment une « enceinte » occupée presque entièrement par une construction en béton, comptant cinq niveaux sous combles à l'avant et six niveaux à l'arrière. Un passage étroit et découvert persiste entre la construction originelle et le bâtiment actuel au sud. Une petite cour presque-circulaire a été laissée libre à l'est. Il subsiste aujourd'hui de l'église Notre-Dame-de-la-Place la plupart des élévations, à l'exception de la façade occidentale, détruite en 1879. La toiture du bâtiment religieux a également entièrement disparu, et les élévations sont donc exposées aux éléments, non recouverts par la toiture de l'immeuble actuel.

Les vestiges de l'époque médiévale sont présents sur quatre des cinq pans de l'abside et sur le mur sud de la nef. On y distingue les traces de trois campagnes de construction. La plus ancienne est datée des Xe-XIe siècles. Elle a laissé, vers l'est de la nef et du chœur, sur quelques mètres de hauteur dans la partie inférieure des élévations, un moellonnage grossier, lié par d'épais joints de mortier sablonneux très altéré. Au XIIe siècle, intervient le percement de baies, encadrées d'arcs doubleaux à double rouleau, en bel appareil moyen, très soigné. Ces baies s'intègrent dans quelques assises bien réglées de calcaire taillé venues surmonter l'ancien moellonnage. La troisième phase médiévale correspond au remaniement gothique de l'église Notre-Dame-de-la-Place à la fin du XIIIe siècle. Cet état a développé au-dessus des baies romanes un grand appareil de calcaire taillé. C'est à ce moment que sont installés un grand arc formeret ogival et une baie lors d'un chantier d'agrandissement et de surhaussement de l'église à environ 10,5 m. Le sol de carreaux historiés trouvé lors des fouilles des années 1980 participait de cet embellissement gothique (Gardelles

1980, p. 8). On suppose que l'édifice à cette époque était voûté d'ogives. C'est d'ailleurs ainsi que l'ont dessiné les auteurs des plans du quartier à la fin du XVIII^e siècle.

Une deuxième campagne de surélévation intervient à l'époque moderne, assez tardivement. Elle voit la construction de parements en retrait par rapport aux murs médiévaux. Cette importante surélévation de 7,5 m environ à partir de l'arase des murs médiévaux a dû faire l'objet de précautions dans sa mise en œuvre. Ainsi, les trois derniers mètres environ de l'abside sont construits en retrait par rapport à la partie inférieure de cet état tandis que le mur sud de la nef est rigidifié par une série de cinq chaînages de maintien. Une porte semble avoir été ouverte dans le mur sud de la nef, peut-être pour donner accès à des bâtiments adjacents.

De l'époque contemporaine datent la quasi-totalité des bouchages, que ce soit ceux des baies ou ceux des trous de boulin et autres ancrages. Cette période, marquée par le changement radical de destination du bâtiment, apporte de très nombreuses altérations aux murs anciens, avec notamment l'installation d'un plancher et d'escaliers qui coupent les parements et les baies gothiques. Une réfection récente correspondant à l'installation d'une couverture en tuiles canal court sur toutes les élévations. Si les recherches documentaires n'ont pas permis de retrouver des figurations anciennes de l'église Notre-Dame-de-la-Place autres que celles déjà connues réalisées en 1870, il n'en demeure pas moins que les interventions successives sur ce bâtiment depuis le XIX^e siècle ont permis d'avoir une connaissance assez précise de ses différents états. Afin de compléter cette appréhension, il est évident que de nouvelles recherches seraient à effectuer dans le sous-sol. Le niveau de sol actuel étant largement au-dessus des sols anciens, toute intervention sur celui-ci, notamment à l'aplomb des murs, nécessiterait au minimum une surveillance archéologique.

Amaia Legaz

Gardelles, Jacques. Eglise Notre-Dame-de-la-Place à Bordeaux. Rapport sur les recherches effectuées en 1980, support dactylographié, Drac Aquitaine, 1980, Bx 07 03.

Îlot Santé navale 145-149 cours de la Marne

Le projet de restructuration de l'îlot Santé Navale a donné la possibilité d'explorer un quartier de Bordeaux peu connu pour les périodes anciennes. Une étude visant à rassembler la documentation disponible en archives, à superposer les plans et à documenter les aménagements successifs, entre le milieu du XVI^e siècle et nos jours, a été réalisée. Les données acquises

ont été confrontées avec le bâti existant afin d'obtenir, avant démolition, une chronologie des différentes structures et de leurs fonctions.

En 1586, suite à plusieurs épisodes de peste, la ville achète des biens, dont le « bourdieu d'Arnaud Guiraud », pour y installer un Hôpital de la Contagion. Des informations sur le fonctionnement de l'hôpital et la configuration des lieux sont dispersées dans les archives. Des travaux et des agrandissements ont lieu au cours du XVII^e siècle. Entre 1758 et 1768, l'architecte de la ville, Richard-François Bonfin, dresse plusieurs plans des lieux dans le but d'y établir provisoirement une maison de force et un dépôt de mendicité. Durant la première moitié du XVIII^e siècle, seuls quelques travaux de maintenance étant réalisés, ces plans présentent probablement les dispositions des constructions du XVII^e siècle. En 1769, la maison de force devient définitive. Un nouveau bâtiment est alors édifié dans l'enclos d'Arnaud Guiraud. Un travail de nivellement des pentes est entrepris. Le chantier débute par la démolition des vieilles structures sur lesquelles sont édifiés les trois corps de logis principaux. Parallèlement à l'édification de la maison de force, la partie sud-ouest de l'enclos d'Arnaud Guiraud et une partie des bâtiments de l'hospice des pauvres sont cédées à l'intendant de Guyenne pour y établir un dépôt royal de mendicité. À la Révolution, la maison de force et le dépôt de mendicité sont supprimés. Après plusieurs occupations provisoires, en 1802, la ville décide d'y installer un « Hôpital spécial pour les aliénés ». L'administration des hospices étend progressivement ce nouvel établissement sur toute la surface de l'enclos d'Arnaud Guiraud, englobant successivement la maison de force, le dépôt royal de mendicité, les cours et les jardins. Au début des années 1880, la ville récupère la propriété des terrains et des constructions de l'enclos d'Arnaud Guiraud. En 1890, un accord est signé entre le ministre de la Marine et la municipalité de Bordeaux afin d'établir « l'école principale du service de santé de la marine ». Le choix se porte alors provisoirement sur les anciens bâtiments désaffectés de l'asile d'aliénés. Pendant trois ans, les bâtiments ne sont que superficiellement rénovés avant que l'école de santé de la marine ne s'installe de manière plus pérenne en construisant de nouveaux bâtiments.

La fouille préventive réalisée sur le site, après destruction des bâtiments, a permis d'ouvrir, dans des espaces présentant peu de vestiges modernes, des fenêtres d'étendues et de profondeurs variables, jusqu'aux niveaux antiques. Si du mobilier antique résiduel en est sorti, ces investigations n'ont pas permis de trouver de structures à proprement parler.

Cependant, l'étude géoarchéologique révèle une volonté anthropique de réaménager le site. Cette transformation se manifeste par un nivellement général du terrain, également

confirmé par les études palynologiques et anthracologiques. Ces analyses ont été menées sur la base de plusieurs prélèvements effectués dans des niveaux de remblais volontaires scellant une doline. Le bilan de ces analyses semble indiquer que le site a aussi subi une profonde transformation paysagère traduisant vraisemblablement une politique de valorisation du terroir. Le nivellement général du site s'est ainsi accompagné d'un important déboisement du terrain par le feu, cédant la place à une exploitation sommaire des terres pour des pratiques pastorales et peut-être également pour des mises en cultures. Les résultats des datations ¹⁴C semblent indiquer que cette ouverture du milieu a pu s'amorcer dès l'Âge du Bronze. Cette mise en valeur du terrain s'est intensifiée durant l'Âge du Fer pour aboutir à un paysage ouvert et pâturé dès l'Antiquité. L'étude géoarchéologique tend à indiquer que l'organisation de ces espaces n'a pas évolué en terme d'altimétrie jusqu'au XVI^e siècle et l'installation du bourdieu d'Arnaud Guiraud. Les établissements modernes successifs ont été accompagnés de l'apport d'importants remblais urbains. Ceux-ci ont scellé, et donc préservé, les niveaux sous-jacents permettant de garder une trace de l'aménagement de ces plateformes. Cependant, ils ont également fait évoluer la partie supérieure de ces niveaux en « terres noires », effaçant ainsi de possibles structures antiques et niveaux d'occupations médiévaux.

Les travaux de nivellement successifs, avec probables apports de remblais, ont modifié la topographie du site effaçant presque sa chrono-stratigraphie. De plus, l'abondance des vestiges de la période moderne a conduit à limiter les enregistrements. Cette méthodologie a été compensée par l'apport des sources planimétriques et bibliographiques qui ont permis de retracer l'évolution des bâtiments d'accueil du XVII^e siècle au début du XX^e siècle. Si l'hôpital des pestiférés n'a pu être que peu appréhendé, excepté par sa chapelle, les établissements qui lui ont succédé ont tous laissé leur marque sur ce site. Leur point commun avec l'hôpital de la Contagion était de servir à l'isolement des malades ou des pauvres. Ils avaient pour vocation de maintenir enfermées les personnes qui y étaient accueillies afin de les tenir le plus possible à l'écart de la ville et de la société. Progressivement, le soin apporté à leur construction, la valeur architecturale et symbolique des bâtiments qui s'est exprimée à travers l'intervention d'architectes de la ville de Bordeaux et l'emploi de matériaux de qualité, a conféré à ces établissements une meilleure image.

Amaia Legaz

CADILLAC-EN-FRONSADAIS

Rue du 11 Novembre 1918

Un projet de lotissement sur la commune de Cadillac-en-Fronsadais a conduit le service régional de l'archéologie à prescrire un diagnostic. Quelques indices témoignent dans le secteur d'une installation antique, en particulier au château de Branda, situé à quelques centaines de mètres au sud-ouest. Le terrain exploré se situe au sud du village, entre le bourg et l'église, édifice reconstruit à la fin du XIX^e siècle sur l'emplacement probable d'une église du XII^e.

Neuf tranchées ont été conduites dans les espaces entre les futurs lots à bâtir. Elles ont permis de mettre en évidence plusieurs faits archéologiques parmi lesquels se distinguent une série de structures en creux, trous de poteaux, fosses ou fossés. Elles ont livré un lot de céramiques permettant de les situer aux VIII^e ou IX^e siècles. Deux locus semblent se dégager. Le premier qui a livré la plus grande densité de structures, se situe dans la tranchée 2, à la marge de l'emprise du terrain, du côté ouest. Le second apparaît sous la forme d'une couche qui a livré des restes céramiques mais aussi fauniques dans la tranchée 9, à l'opposé de la précédente, côté est. Entre ces deux sondages, dans la partie centrale, la tranchée 5 a révélé dans un fossé le témoignage d'une occupation de la même époque.

S'il est assez difficile de relier physiquement entre eux ces différents témoins, il n'en reste pas moins que cette découverte est assez nouvelle dans ce contexte et dans cette zone géographique précise.

Les autres témoins d'une occupation humaine sont caractérisés par quelques éléments résiduels antiques et modernes, sur des espaces ayant été réservés jusqu'à une période récente à des activités agricoles.

Bertrand Ducournau

CASSEUIL

Chantemerle

La mairie de Casseuil a informé le service régional de l'archéologie de la mise au jour de vestiges à l'occasion du creusement d'une fosse au hameau de Chantemerle.

Le terrain se situe en bordure de terrasse, dans une zone de contact entre les colluvions et alluvions fluviales. La nature argileuse du terrain nous situant plutôt dans les secondes. Peu à l'ouest coule un ruisseau affluent du Dropt.

Jusqu'à la présente découverte, deux lieux témoignaient d'une occupation antique sur le territoire communal. À l'est, à la limite avec Gironde-sur-Dropt, existerait une tuilerie Gallo-romaine. De façon plus assurée, à environ 400 m à l'ouest, autour du lieu-dit « Castéra » et de l'église Saint-Martin, de multiples découvertes, signalées depuis les années 1840, se rapportent à une très probable villa.

Les vestiges mis au jour en 2015 ne sont observables que sur une emprise limitée : 3 x 2 m. Ils consistent en deux bassins implantés dans le flanc sud de la terrasse. Le bassin nord est encadré par deux murs d'orientation est-ouest. Les limites orientale et occidentale n'ont pas été observées. Le mur nord, large de 0,70 m, très affecté par les travaux mais aussi par d'autres antérieurs, apparaît à 0,15 m de profondeur. Il n'en subsiste principalement que la fondation (haut. 0,35 m), établie dans un remblai disposé sur l'argile naturelle. De l'élévation n'est conservée que 15 cm d'enduit couvrant l'élévation sud. À 1,20 m au sud, le second mur, de même orientation, présente une largeur supérieure (0,85 m) et forme la séparation entre les deux bassins. Il conserve un enduit de 2 cm d'épaisseur sur sa face sud. Le fond du bassin nord se situe à ce dernier niveau

d'arase, soit à 0,60 m sous le niveau de circulation actuel. Le fond du bassin sud se situe 1,30 m plus bas. L'un et l'autre sont formés d'un niveau de briquettes de terre cuite posées de chant et disposées en épis (*opus spicatum*). Ces briquettes sont fixées dans une fine couche de mortier recouvrant un niveau de béton de tuileau reposant sur un radier de pierres calcaires fixées dans un remblai d'argile au nord, sur un fin niveau de mortier recouvrant l'argile naturelle au sud.

Quoique reconnu sur une emprise relativement faible, cet ensemble offre de toute évidence les caractéristiques d'une imposante et luxueuse construction antique. Presque assurément elle doit s'étendre au-delà de la parcelle, notamment vers le sud où les vestiges doivent être affleurants sous le carrefour des chemins ruraux n° 12 et 13.

La pauvreté de découvertes mobilières (deux tessons de céramique commune) ne permet pas d'avancer de datation précise.

Il est délicat de rattacher ces bassins aux vestiges reconnus autour de l'église Saint-Pierre. Il est possible qu'ils appartiennent à l'emplacement primitif de la pars urbana de la villa de



Casseuil, Chantemerle. Vue générale des affouillements depuis l'est avec les fonds des bassins en *opus spicatum*, le mur de limite nord (à droite) et le mur de séparation enduit sur sa face sud.

Saint-Pierre (a priori des IIIe-IVe siècles, voire plus). On peut envisager également qu'ils agrémenteraient un parc ou jardin. Dans cette hypothèse, on pourrait avoir une succession de bassins établie en bordure de terrasse pour créer une cascade artificielle.

Xavier Charpentier

GRADIGNAN

Place Roumegoux : voir p. 242-245.

LANGOIRAN

Le Castéra

La septième campagne de fouilles programmées au Castéra de Langoiran a été consacrée à poursuivre l'étude des secteurs successivement ouverts en 2012 et 2013 qui avaient permis d'obtenir un transect complet du site castral intra muros. L'objectif de la campagne 2015 était de terminer la fouille des secteurs 1-2, 3 et 5, d'avancer celle du secteur 4 et d'évaluer

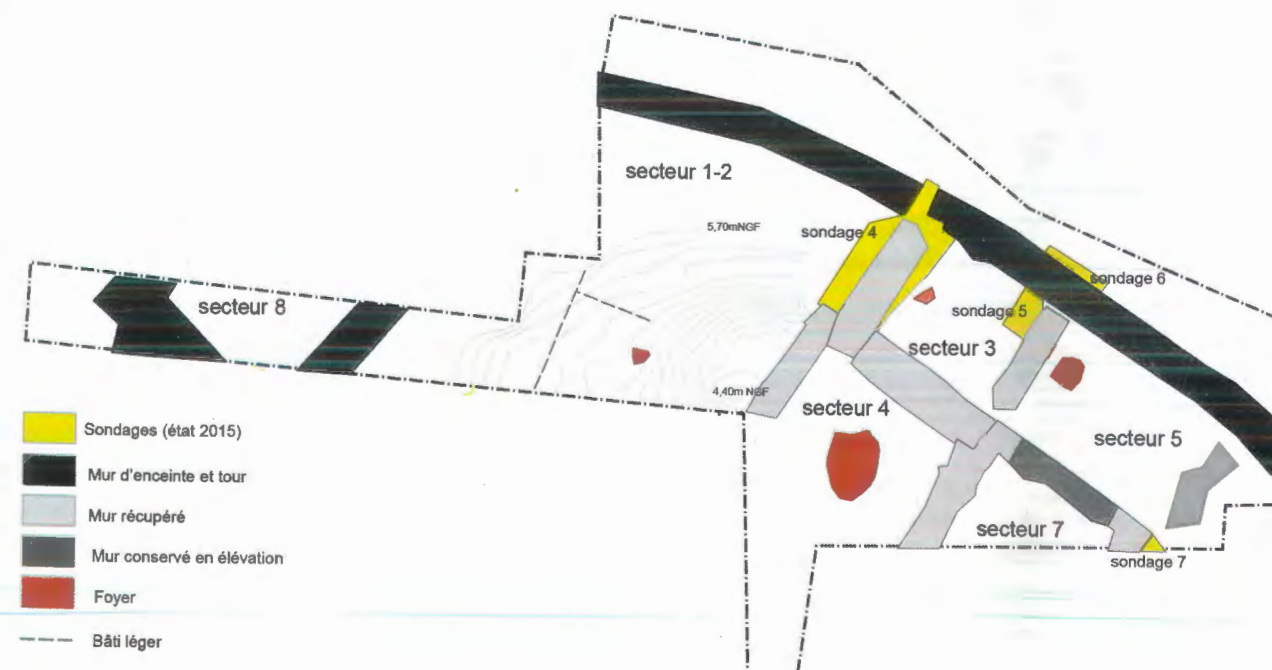
l'amplitude stratigraphique du secteur 7. Les objectifs ont été globalement tenus et le phasage général du site très largement complété.

La fouille a porté sur les secteurs 3, 4, 5 et 7 correspondant à des espaces bâtis – dont les murs ont été à peu près totalement récupérés, à l'exception d'un mur du secteur 5 – tous équipés d'un ou plusieurs foyers repris ou déplacés lors des différentes séquences d'occupation du site.

Dans le seul espace ouvert en cours de fouille, le secteur 1-2, la campagne 2015 a permis d'identifier une construction légère également équipée d'un foyer installé sur la pente ouest du rempart de terre enserrant la cour et clôturant l'ensemble du site.

Dans le même secteur, en fin de campagne, une unité stratigraphique associant mobilier et épandage de blocs de pierre, antérieure à la construction du rempart de terre, a été repérée et justifiera la poursuite de la fouille lors de la prochaine campagne dans ce secteur que l'on pensait terminé.

Sylvie Faravel



Langoiran, le Castéra.
Plan général des structures - Campagne 2015.
Réalisation Cl. Coutelier et Sylvie Faravel.

MÉRIGNAC

305 avenue Aristide Briand : voir p. 250.

MIOS

Benau sud

La création d'un lotissement sur plus de 3,5 ha au nord-est du bourg de Mios a nécessité la réalisation d'un diagnostic (Cavalin 2014). Il a livré un ensemble de limites parcellaires représenté sur le cadastre napoléonien. Des vestiges liés à un habitat ou à une zone de stockage ont été également mis en évidence. À la lueur de ces résultats, une fouille d'archéologie préventive est prescrite sur une emprise de 3 000 m².

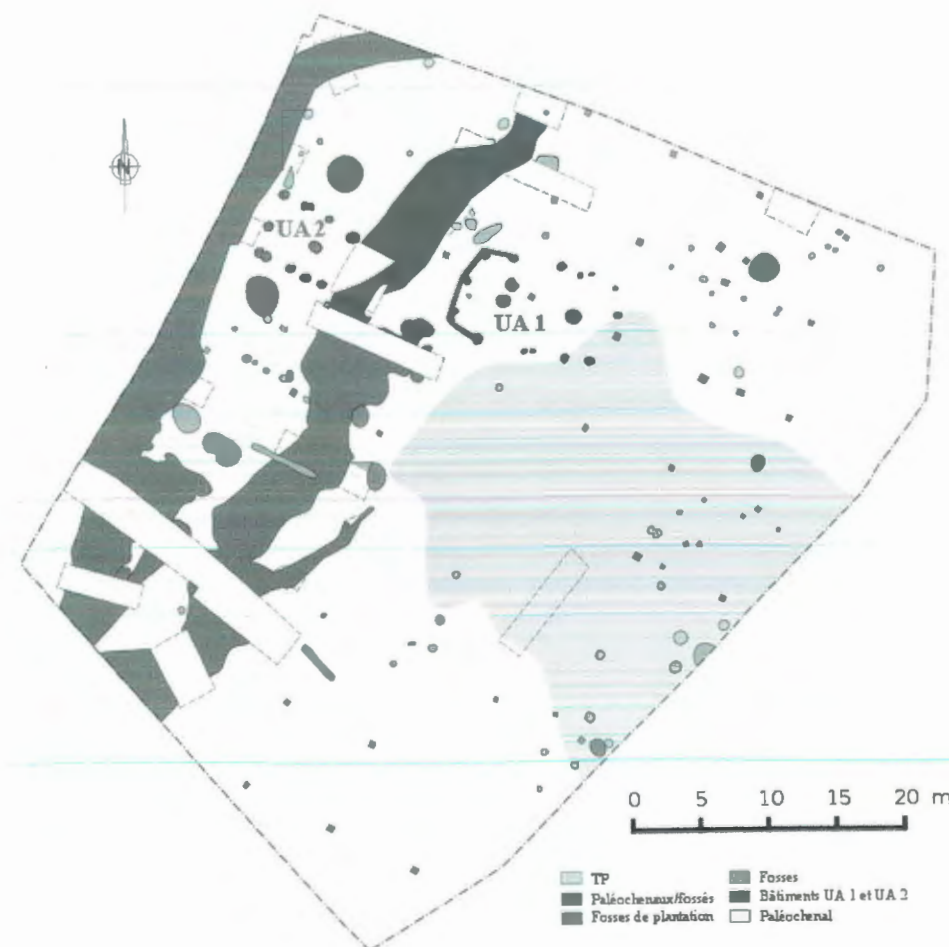
Le site est bordé au sud par le ruisseau d'Andron. Ce secteur très boisé est de plus en plus absorbé par le développement des lotissements. Les vestiges sont concentrés dans le secteur ouest

de l'emprise de fouille. Deux bâtiments sont installés dans le même alignement nord-ouest/sud-est. Ils se développent de part et d'autre d'un fossé. Le premier est construit sur sablière basse, associée à des trous de poteau. L'espace interne est divisé par deux trous de poteau qui supportaient peut-être une poutre faîtière. La seconde construction comporte 8 trous de poteau. Des structures fossoyées, plus ou moins parallèles, traversent le site du sud-ouest au nord-est. Elles correspondent essentiellement à une succession de fossés, de fosses et de ravines naturelles que la post-fouille, toujours en cours, tentera de démêler. Les rares éléments de céramique placent l'abandon du site au cours du XIII^e siècle.

Des fosses quadrangulaires, espacées régulièrement, se développent sur l'ensemble du site et témoignent d'une exploitation de l'époque moderne, voire contemporaine.

Claire Pésenti

Cavalin, F. Mios, Benau Sud, rue de Benau, rapport de diagnostic archéologique, Inrap Grand Sud-Ouest, SRA Aquitaine, Bordeaux, 2014, 61 p.



Mios, Benau sud.
Plan général des vestiges.
Topographie et mise au net :
S. Desguez et C. Pesenti
© Éveha, 2015.

MONSÉGUR

Rue Saint Jean

Le projet d'extension de l'hôpital, situé dans la bastide de Monségur, est à l'origine de la prescription d'un diagnostic archéologique. Le projet concerne deux ensembles séparés : un premier lot de 516 m², a été défini avec des parcelles libres de constructions au nord de l'hôpital, un second lot de 309 m² réunit des parcelles en partie construites conjointes aux bâtiments hospitaliers existants. Pour cette opération, le cahier des charges rappelle que cette partie du bourg se trouve à la limite orientale de la ville médiévale et que pourraient s'y trouver des vestiges de remparts, de maisons, mais aussi ceux, normalement plus conséquents, d'un château. La problématique scientifique de ce diagnostic sera donc d'en détecter les présences éventuelles, comme celles de toute autre occupation humaine.

Dans le premier lot de parcelles, les tranchées 1, 2 et 3 indiquent la présence d'une large et profonde structure en creux de type fossé d'enceinte d'axe nord-sud. Si les sondages 2 et 3 montrent un comblement massif et plutôt tardif avec du mobilier daté des périodes moderne et contemporaine, le mobilier céramique du sondage 1, sur la bordure occidentale, indique qu'un premier comblement aurait pu commencer à partir du XIV^e siècle. Ce fossé pouvait participer soit au système défensif oriental de la ville médiévale, soit à celui du château, dont la présence dans le secteur reste cependant encore à confirmer.

Dans le second lot de parcelles, la quatrième tranchée a permis d'appréhender le mode de constitution de différents murs relevant de bâtiments situés perpendiculairement à l'axe de la rue Saint-Jean. Bien que l'ancienneté de ces murs ne soit pas attestée, leur assimilation avec des bâtiments notés sur le cadastre napoléonien (1835), suggère qu'ils pourraient éventuellement participer au maintien de la structuration de l'espace défini depuis l'instauration du plan en damier de la bastide de Monségur.

Christian Scullier

ROQUEBRUNE

Place de la mairie

Le diagnostic archéologique effectué sur la place de la Mairie de Roquebrune, c'est-à-dire dans la cour de l'ancienne commanderie hospitalière de Saint-Jean en préalable au projet de sa mise en conformité pour les accès handicapés,

s'est avéré positif (parcelles ZC 101 et 102). Des fragments de vestiges construits ont été relevés entre 0,20 m et 0,80 m de profondeur.

Pour les structures identifiées, il s'agit, d'une part, d'un mur d'axe nord-sud correspondant à l'une des parties d'un ancien bâtiment qui fermait la cour à l'est, et qui est représenté sur un plan du XIX^e siècle, et, d'autre part, d'une portion de sol pavé qui se développait plutôt vers l'ouest dans la partie ouverte de l'espace. Deux autres structures exhumées se sont avérées d'interprétations plus délicates, l'une du fait de son faible dégagement, l'autre du fait de son état de conservation médiocre. Si la seconde est identifiée comme une structure informelle suggérant des éléments de démolition étalés, la première, plus solide, indiquerait, soit la présence d'un mur, que la comparaison avec les plans anciens ne permet de confirmer, soit un sol de cour, lui-aussi pavé, et antérieur au précédent.

Sur le plan chronologique, la datation de ces ensembles paraît relativement incertaine, car, si les indications liées au mobilier céramique donnent un contexte général allant de la fin de la période médiévale (XIV^e-XV^e siècles) à la période contemporaine (XIX^e siècle), les structures archéologiques, ne paraissent pas dater, au mieux, d'avant la période moderne, ce qui confirmerait partiellement les observations pouvant être faites à partir de l'état du bâti encore en élévation.

Christian Scullier

SADIRAC

Calamiac

L'aménagement d'un parc photovoltaïque a occasionné la réalisation d'un diagnostic archéologique sur une surface initiale de 9 hectares, à l'emplacement d'une ancienne carrière d'extraction de sable. La commune de Sadirac est connue régionalement pour son activité potière, ayant débuté au cours du Moyen Âge. Si le site concerné par l'opération archéologique est excentré des principales et plus anciennes zones de production potière, il se trouve, toutefois, à proximité de plusieurs sites potiers remontant au XVI^e siècle, de vestiges d'une implantation antique et de sites tuiliers, possiblement d'origine médiévale.

40 tranchées ont été réalisées sur l'ensemble de l'emprise qui se développe au bord d'un plateau dominant d'une cinquantaine de mètres la vallée du ruisseau La Pimpine et sur le sommet de versant orienté au sud. Hormis quelques traces récentes liées à l'exploitation agricole du lieu se traduisant par des fossés et sillons de plantation, deux probables puits, peut-être liés à

de l'extraction d'argile, ont été mis au jour. La présence d'un tesson daté de l'époque moderne dans le comblement de l'un d'eux laisse présager une utilisation assez récente.

Ce diagnostic a également permis de mettre au jour les vestiges d'un bâtiment mentionné sur le cadastre napoléonien portant le toponyme de « Brûlerie ».

Armelle Guériteau

Minguet

Un projet de construction de maisons individuelles a motivé la prescription d'un diagnostic archéologique préalable. La vaste commune de Sadirac, située en Entre-Deux-Mers, est bien connue pour son activité potière importante débutant dès le Moyen Âge et perdurant encore aujourd'hui. Le terrain appartient à la famille Monsion, propriétaire d'un atelier de potier fondé en 1833, dont le four est toujours conservé à une centaine de mètres à l'ouest des parcelles à diagnostiquer, mais dont l'activité a cessé en 1974. Cependant, selon la fille du dernier potier, le secteur concerné par l'aménagement n'a pas été exploité pour cette activité potière, les terres étant alors cultivées par des métayers.

Cinq tranchées ont été ouvertes hors de l'emprise de construction des futures maisons. Quatre d'entre elles ont mis en évidence la présence de carrières d'extraction d'argile. Les contraintes, liées à l'implantation des tranchées ne devant pas perturber les zones aedificandi n'ont pas permis d'explorer l'extension des fosses observées. Cependant, il semble qu'il s'agisse de carrières à ciel ouvert dont les profils de creusements, pour ceux observés, montrent des marches.

Le peu de mobilier mis au jour durant l'intervention provient presque exclusivement des niveaux supérieurs des comblements des fosses. Il s'agit principalement de fragments de vaisselle appartenant à la période moderne, voire contemporaine, dont une cruche à bec rapporté et anse en étrier pouvant être datée de la fin du XVI^e siècle ou du début du XVII^e. Seul un fragment d'assiette porte les marques d'un raté de cuisson.

Armelle Guériteau

Les Faures, impasse Tioulet

Aux lieux-dits Les Faures et Tioulet, en partie est du hameau de Lorient, de nombreux terrains font l'objet de scission et de ventes depuis plusieurs années, à des fins de construction de maisons individuelles. Une surveillance archéologique constante a permis de multiplier les données et les connaissances sur la vocation artisanale potière de ce secteur de Sadirac, dès le Moyen Âge.

D'une superficie totale de 525 m², la parcelle AC481p concernée par le présent diagnostic, est traditionnellement située dans la zone d'extension de l'artisanat céramique à l'extrême fin du Moyen Âge. L'intervention était susceptible de mettre en évidence des épandages de rejets de production, des fosses d'extraction, des fours liés à des officines modernes ou antérieures – comme ce fut le cas environ 30 m au nord (cf. notice précédente) – voire des installations annexes ou de l'habitat.

Les trois tranchées réalisées représentent 14,2 % de la surface ouverte. Elles n'ont livré aucun vestige rattachable à l'activité potière. Le seul élément archéologique présent est un trou de poteau d'époque moderne.

Le mobilier moderne, voire contemporain, récolté dans les minces couches de colluvions (céramique et terre cuite architecturale) est rare, émoussé et très fragmentaire.

L'officine du XIV^e siècle découverte sur les terrains limitrophes, de l'autre côté de l'Impasse de Tioulet, ne s'étend donc pas en direction du sud.

Ce diagnostic contribue à resserrer toujours plus le maillage constitué par les différentes opérations archéologiques menées au nord-est de Sadirac. Il permet de compléter ainsi la carte de répartition des vestiges et des indices de la production céramique médiévale et moderne spécifique à ce territoire.

Vincent Duphil

Tioulet - Lot A

Ce diagnostic archéologique se trouve au nord-est de la commune de Sadirac au nord de Lorient, à l'angle de l'impasse et du chemin de Tioulet. Le terrain, destiné à accueillir une maison individuelle de 97 m² au sol, couvre une superficie de 538 m².

Ce diagnostic s'est révélé positif avec une organisation spatiale bien marquée et offre deux phases d'occupation, toutes deux en liaison avec la production de poteries et de terres cuites de construction. Si la partie orientale du terrain est dépourvue de tout vestige hormis les tessons récoltés dans les colluvions, ce qui confirme les observations de N. Béague (Béague 2014) sur la parcelle contiguë où seul un fossé parcellaire moderne a été mis au jour, le sud, occupé par une grande fosse d'extraction de limon de la fin de l'époque moderne, semble tourné vers la production de tuiles.

En revanche, la partie occidentale de la parcelle est de loin la plus intéressante. Elle offre en effet des indices d'une activité potière du XIV^e siècle, illustrée par des fosses-dépotoir et par

un four qui apparaissent à 30 cm sous le sol actuel. Toutefois de nombreuses incertitudes demeurent quant à l'organisation spatiale et à l'évolution de cet atelier. Ces premiers éléments confirment la vocation potière du secteur où, plus au nord, des vestiges d'un atelier de production du XIII^e siècle ont été mis au jour (Elizagoyen 2012).

Christine Etrich

Béague N. Sadirac – Impasse de Tioulet lot B. Rapport final d'opération de diagnostic, Inrap Grand Sud-Ouest, 2014, 34 p. et ill.

Beague N. Sadirac – Tioulet, lot B. Bilan scientifique régional, SRA Aquitaine, 2014, p. 141

Elizagoyen V. Sadirac – Tioulet, Rapport final d'opération, Inrap Grand Sud-Ouest, 2012, 50 p. et ill.

Elizagoyen V. Sadirac – Tioulet. Bilan scientifique régional, SRA Aquitaine, 2012, p. 110-111. Impasse de Tioulet - Lot A

Impasse de Tioulet - Lot A

La construction d'une maison individuelle a motivé la réalisation d'une fouille préventive après les résultats positifs du diagnostic archéologique (Etrich 2015, cf. notice précédente).

La parcelle se situe dans le secteur de Lorient, près des quartiers de Sableyre et Tioulet, connus pour leur longue tradition potière débutant dès le Moyen Âge. Cependant, les principaux éléments connus de cette activité potière concernent essentiellement la période moderne. La découverte, lors du diagnostic, de vestiges de production datant de la période médiévale a incité à une prescription de fouille sur une surface de 225 m².

Si les résultats de l'opération sont encore en cours d'exploitation, il est d'ores et déjà avéré que l'intervention a permis de mettre au jour une occupation pérenne du lieu pour la production de céramiques.

Ce sont trois fours de potiers, plus ou moins bien conservés, qui ont été mis au jour ainsi que des fosses dépotoirs comblées de rebuts de cuisson et un puits lié probablement à l'extraction d'argile.

Deux des fours sont attribuables à la période moderne, au vu de leurs positions stratigraphiques. Fortement arasés, ils n'ont pu faire l'objet que d'observations partielles. En revanche, le troisième, et le mieux conservé, est datable de la période médiévale notamment en raison du mobilier retrouvé dans le comblement de sa fosse d'accès. Le sol de la chambre de combustion a fait l'objet de prélèvements en vue d'une datation par archéomagnétisme, qui, couplée à des analyses radiocarbones sur des charbons issus du comblement de la fosse d'accès, aideront à préciser la date d'abandon de cette structure de cuisson.

Les résultats de cette opération permettront d'affiner nos connaissances sur l'artisanat potier sadiracais sur les modes de construction et de fonctionnement des structures de cuisson et sur les typologies céramiques. Il est à noter qu'aucune trace d'habitat ou d'atelier n'a été mise au jour.

Armelle Guériteau

Vilateau

Une division foncière en vue de l'aménagement de deux maisons individuelles a motivé la prescription d'un diagnostic archéologique.

La proximité de fosses d'extraction d'argile mises au jour lors d'une autre intervention (cf. notice précédente), au lieu-dit Minguet, ainsi que le toponyme Teuleyre attribué par le cadastre napoléonien à des terrains voisins sur le cadastre napoléonien sur des terrains voisins laissent supposer la possibilité d'une production potière ou tuilière.

Les quatre tranchées ouvertes sur l'ensemble de l'emprise n'ont, cependant, révélé la présence d'aucun vestige archéologique.

Armelle Guériteau

SAINT-DENIS-DE-PILE

Barail des Jais

Cette opération de diagnostic archéologique s'inscrit dans le cadre du projet d'aménagement d'un établissement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD) et d'un foyer d'accueil médicalisé (FAM).

L'emprise couvrait une superficie disponible de 17102 m². Elle a été sondée à hauteur de 4,3 %.

Malgré la forte présomption de découvrir des indices d'occupations paléolithiques et protohistoriques, seul un fossé parcellaire d'époque moderne a été mis au jour dans le cadre de ce diagnostic.

Jean-François Chopin

SAINT-ÉMILION

Porte Brunet

Dans le cadre des travaux de restauration du sol devant l'entrée orientale de la porte Brunet par le cabinet d'architectes Architecture Patrimoine (D. Boullanger), un suivi des travaux de terrassement a été entrepris en mars 2015. À la suite de notre premier rapport effectué sur la porte en février 2014, une autorisation de travaux sur immeuble classé au titre des monuments historiques a été accordée au maître d'ouvrage (mairie de Saint-Emilion) sous réserve que des sondages archéologiques soient réalisés au niveau des maçonneries affleurant du sol et au niveau du sol sous la porte. Les sondages préliminaires complétés par le suivi des travaux ont ainsi permis de découvrir les vestiges d'un organe de défense de type châtelet à deux tours en avant de la porte Brunet, insoupçonné et totalement inédit (ci-dessous).



Saint-Emilion, Porte Brunet.

Plan général des vestiges (échelle 1/100). DAO S. Malpelat, Hadès 2015.

Vestiges de la tour nord et de son piédroit. Clichés N. Sauvaître, Hadès 2015.



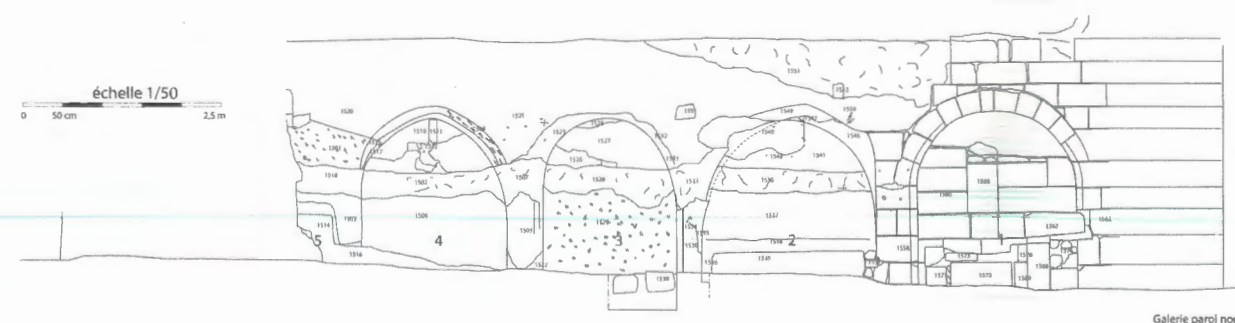
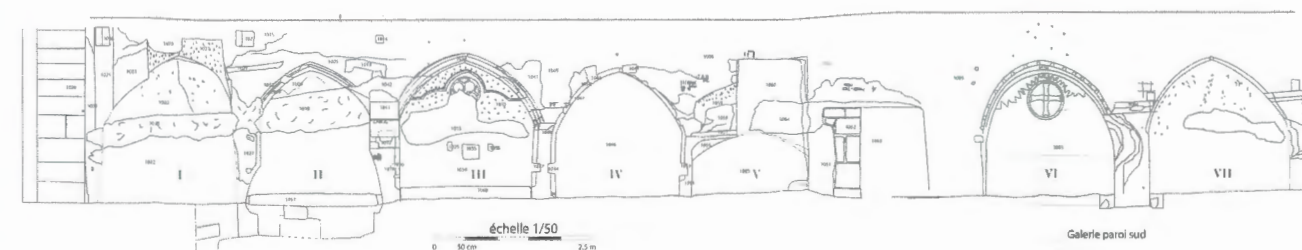
Les murs latéraux, de 0,70 m de large, délimitent un espace rectangulaire de 8 m de long pour 3,45 m de largeur interne. Les tours sont bâties en grand appareil ; le blocage interne est constitué de moellons liés par du mortier orangé riche en petits graviers. Le parement sud de la tour nord-est a été dégagé sur une assise (hauteur d'assise : 0,41 m) (cf. fig.) ; son plan au sol peut être restitué à 3,20 m de diamètre. La seconde tour est dans un état de conservation plus modeste : elle a été suivie en plan sur 1,30 m de long ; une assise a été entièrement dégagée permettant d'estimer sa hauteur à 0,36 m au minimum. L'entraxe des tours est identique à celui du passage sous la porte Brunet, soit 3 m de large. Contre le départ des deux tours, deux avancées maçonnées ont été partiellement dégagées. Les faces latérales sont parentées. Malgré l'absence de contact, le plan incite à les associer : il pourrait s'agir de deux piédroits d'une porte marquée par les deux tours de garde. Dans le prolongement de la tour nord-est, l'arase d'un mur, axé sud-ouest/nord-est a été

dégagée sur 10 m de long pour 0,74 m de large. Il se démarque des précédentes maçonneries par son mortier orangé, sableux, meuble, sans gravier et par l'emploi de moellons ébauchés et de pierres de taille. Cette maçonnerie opère vers le sud un retour de 0,80 m de large qui a été suivi sur 1,70 m de long. Seules les deux dernières assises conservées ont été dégagées (hauteur des assises de bas en haut : 0,20 et 0,35 m). Malgré une différence dans le traitement du mortier pour le mur situé dans le prolongement de la tour nord, le module des pierres permet d'envisager une contemporanéité entre la construction de la porte et cet organe défensif dont les sources écrites attestent l'existence dès le premier quart du XIII^e siècle.

Natacha Sauvaître

Galerie d'entrée de l'église monolithe

Dans le cadre de la restauration du portail sud et de la galerie d'entrée de l'église monolithe à Saint-Emilion, l'architecte en charge du suivi pour l'agence Goutal, Olivier Vigoureux, désireux d'affiner son projet, a demandé la réalisation de quatre sondages dans la galerie d'entrée ornée d'enfeus. Le bureau d'investigation archéologique Hadès a ainsi été sollicité par la société TMH, en charge de la restauration des maçonneries, afin de procéder le plus rapidement possible à ces excavations. Une demande de sondage a été effectuée auprès du SRA afin d'obtenir une autorisation préfectorale (n° 2015-23).



Saint-Emilion, galerie d'entrée de l'église monolithe. Relevé des enfeus des parois sud (en haut) et nord (en bas).

DAO, J.-L. Piat, Hadès 2007, complété par N. Sauvaître, Hadès 2015.

La galerie d'entrée constitue un espace déterminant dans l'histoire du creusé de l'église monolithe. Selon Jean-Luc Piat, les enfeus ont été aménagés dans une troisième phase de creusement suivant la création de la galerie qui sert de passage pour l'évacuation du calcaire extrait pour l'aménagement de l'église, puis de couloir d'accès ce que souligne une imposte communiquant entre les catacombes et l'église.

Natacha Sauvaître

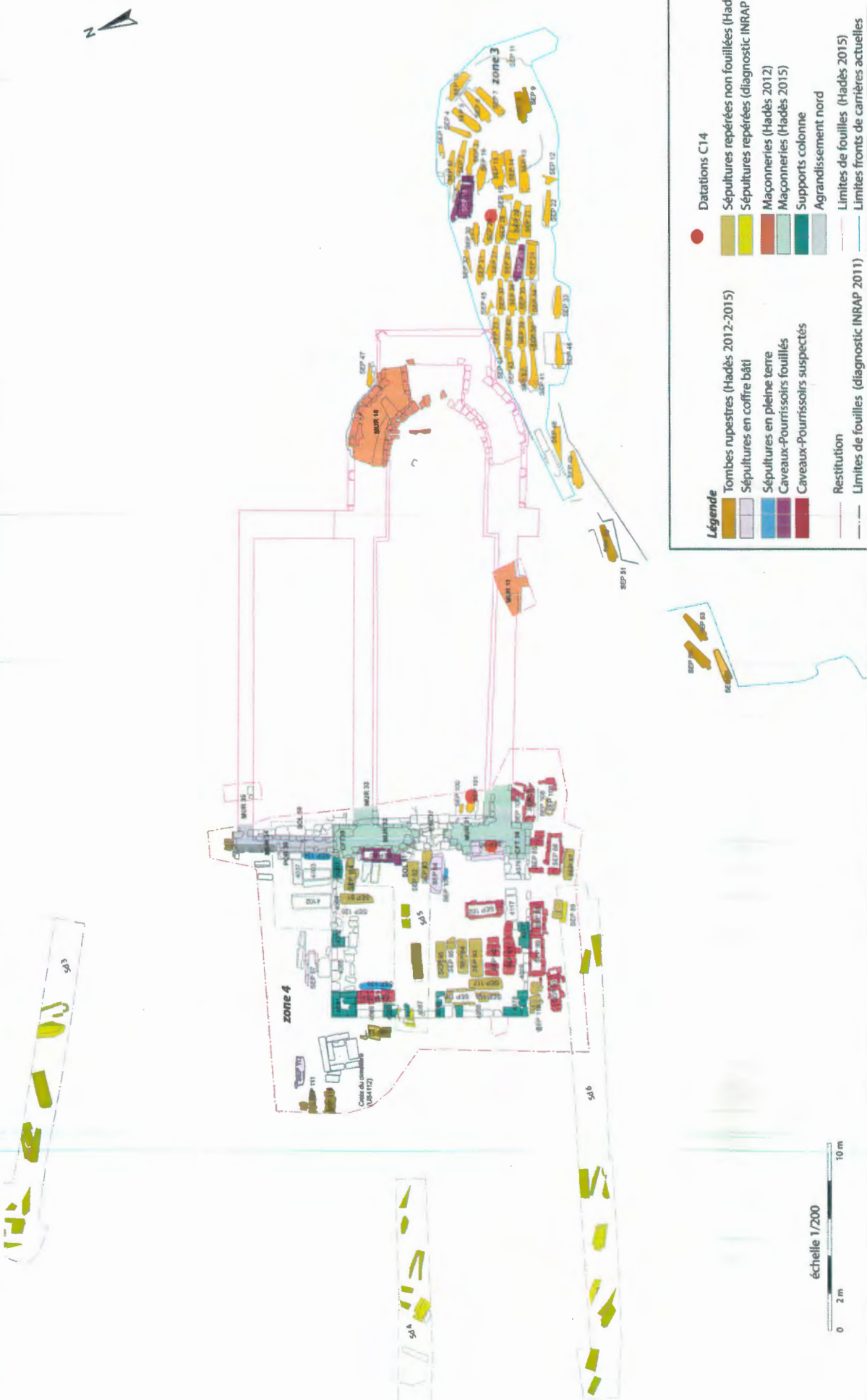
La Madeleine

Cette deuxième campagne de fouille, menée sur le plateau de la Madeleine à Saint-Emilion, s'inscrit dans le programme collectif de recherche « Saint-Emilion et sa juridiction : Genèse, architectures et formes d'un territoire » coordonné par Frédéric Boutoulle (Ausonius UMR 5607).

L'objectif principal de cette campagne était de dégager complètement la façade occidentale de l'église et de fouiller une portion du cimetière conservé (superficie de l'emprise de fouille : 256 m²). Le dégagement complet de la façade de l'église, couplé aux données acquises lors de la première campagne de fouille en 2012, permet de revenir sur la restitution du plan de l'édifice (ci-dessous). La longueur totale est ainsi estimée à 28 m pour 8,60 m de largeur, hors-cœur. La largeur interne de la nef est de 6,50 m tandis que le chevet mesure 5,50 m de large. La façade occidentale de l'église est bordée par deux contreforts. Au centre de cette façade se développe un portail dont l'ébrasement maximum atteint 3,30 m avec une largeur de passage de 1,25 m. L'église est agrandie vers le nord avec la création d'un nouveau bas-côté et l'aménagement d'une porte plus modeste. L'adjonction dans un troisième temps d'une structure quadrangulaire en avant de la façade augmente le caractère monumental



Saint-Emilion, La Madeleine. Vue aérienne de la structure aménagée contre la façade occidentale de l'église. Cliché D. Peressinotto, Hadès 2015.



Saint-Emilion, La Madeleine.
Plan général des vestiges mis au jour en 2015 (échelle 1:1200). Infographie S. Malpelat, Hadès 2012.

de l'édifice qui voit son emprise au sol atteindre les 36,60 m de longueur (cf. fig.). Elle vient clairement s'appuyer contre la façade occidentale de l'église et lui paraît de ce fait postérieure. Ses dimensions sont de 8,80 m est-ouest pour 10,60 m nord-sud. Elle se caractérise par la présence de sept supports carrés de 1,40 m de côté. Les espaces entre les supports sont variables. Ils sont de 2,20 m et deux fois de 1,40 m sur la face ouest, tandis que les supports des faces nord et sud sont espacés de 2,30 m.

43 nouvelles sépultures ont été mises au jour sur le plateau portant le nombre total à 122. La campagne 2015 a été l'occasion de terminer les explorations portant sur les sépultures d'une parcelle privée voisine d'une part, et d'engager la fouille de quelques-unes des nombreuses tombes mises au jour au-devant de la façade de l'église primitive. Plus de quatorze structures de type caveau-pourrissoir ont été mises au jour. Ces structures funéraires comportent des traverses destinées à recevoir un corps dont la décomposition se produit à l'aplomb d'une profonde cuve (cf. fig.). Deux seulement ont pu être fouillées. Ainsi la fouille de la sépulture 18 a permis de mettre en évidence de nombreux ensembles en connexion anatomique au sein d'un dépôt où les restes se trouvent majoritairement déconnectés. Il est à noter parmi ces corps partiellement représentés, la présence de très jeunes enfants. La fouille du caveau 25 a permis de dégager dans la partie haute du remplissage de l'ossuaire un individu dans une position tout à fait atypique. Il a très vraisemblablement été jeté dans la cuve et cette position traduit une certaine précipitation dans le geste, suggérant le besoin de se débarrasser hâtivement du cadavre.

Des datations radiocarbones ont été effectuées par le laboratoire CIRAM, sur trois sépultures, préalablement sélectionnées, pouvant refléter la chronologie d'ensemble du site de son origine à sa dernière utilisation. Les résultats obtenus corroborent les données historiques et les observations de terrain. C'est ainsi que l'occupation funéraire semble contemporaine de l'édification de l'église, située entre le deuxième quart du XI^e siècle et la première moitié du XII^e siècle. L'utilisation du cimetière perdure au détriment de l'église qui semble abandonnée et ruinée à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle.

A l'issue de cette deuxième campagne de fouille, de nombreuses problématiques ressortent à la fois sur le bâti et sur la gestion de l'espace funéraire. Les travaux actuels sont loin d'être achevés et la fouille de l'espace funéraire devra être finalisée avant de pouvoir faire l'objet d'une analyse synthétique. Il va sans dire que ce site offre la possibilité, sur le long terme, de suivre l'évolution d'un cimetière médiéval extra-muros en relation avec un édifice de culte ou plusieurs, de sa genèse à son abandon.

Natacha Sauvaître

SAINT-MACAIRE

Maison Messidan

Deux sondages ont été réalisés en janvier 2015 dans la cour de la Maison Messidan à Saint-Macaire à la demande du propriétaire du terrain. Ces sondages font suite à une opération d'étude du bâti et de sondages à l'intérieur du bâtiment effectuée en mai 2014 sous la direction de Cécilia Pedini.

Ces deux sondages devaient permettre de reconnaître les différents niveaux d'occupation associés au bâti conservé dans la cour. Le sol géologique a été atteint à 80 cm sous le niveau de l'actuel. Deux niveaux de remblais ont pu être identifiés. Le premier provient d'une démolition et le second est une couche de terre arable probablement rapportée pour créer un jardin. Aucune structure n'a été mise au jour.

Camille Marguerite

SALAUNES

Les Sablons

Un diagnostic archéologique a été prescrit sur la future zone de développement économique de la commune de Salaunes. Quarante-cinq sondages ont été réalisés sur l'emprise des deux parcelles concernées couvrant une surface de 57 370 m².

Les sondages ont recoupé le comblement sableux d'un micro-relief comblé par la formation du Sable des Landes sur la majeure partie de l'emprise. Deux paléolagunes formées vers la fin du Pléistocène et comblées durant l'Holocène ont été identifiées au sud et au nord-est de l'emprise. Ce réseau paléohydrographique contournerait depuis le sud-ouest vers le nord-est le bourrelet méridional de la Craste de la Bournaise. Les formations sableuses ont probablement bloqué les écoulements, formant ainsi deux lagunes fermées situées au sud et au nord-est de l'emprise. Aucune bordure de lagune ni indices d'une occupation néolithique et/ou protohistorique n'ont été identifiés. Plusieurs fossés de drainage contemporains contournent l'emprise. Un espace vierge de toute construction formant une plate-forme boisée borde la Craste de la Bournaise au nord et à l'est de l'emprise. Cet espace hors emprise conserve peut-être les traces d'une occupation non identifiée dans le cadre de cette opération.

Wandel Migeon

LA TESTE-DE-BUCH

Carreau du marché

Les travaux de terrassement consécutifs à la réfection du carreau du marché ont entraîné une opération de fouille préventive. Ce site est historiquement un des plus emblématiques du Bassin d'Arcachon puisqu'il a abrité l'ancien château des Captaux de Buch qui a marqué le paysage testerein jusqu'au début du XIX^e siècle. Il a ensuite accueilli l'extension du cimetière paroissial qui a été transféré dans les premières décennies du XX^e siècle sur son emplacement actuel.

Les premiers vestiges sont apparus à 0,50 m de profondeur seulement. Il s'agit des restes du cimetière Contemporain (1848-1897) caractérisés par de nombreuses sépultures encore en place. Elles sont orientées ouest/est et sud/nord et sont alignées suivant un ordonnancement préalablement défini. Il s'agit de concessions familiales organisées à partir d'allées de circulation implantées suivant un quadrillage orthonormé.

Quelques caveaux ont été retrouvés, le mieux conservé bordait l'allée centrale du cimetière. Édifiés en pierre, ces murs de 0,50 m de large déterminent un espace intérieur de 2,50 m par 2 m matérialisé par des carreaux en terre cuite. Le remplissage de cette structure a livré une petite monnaie à l'effigie de Napoléon III datée de 1856.

Les autres tombes sont creusées directement dans le substrat naturel du site. Elles se présentent sous la forme de fosses trapézoïdales ou rectangulaires contenant au moins un cercueil en bois de pin (un possédait un doublage intérieur en zinc). Certaines de ces fosses contenaient trois inhumations superposées.

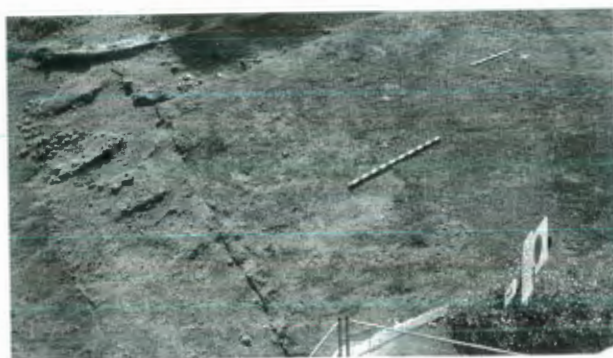
Une partie du cimetière était réservée à un ossuaire. Dans ce secteur, situé dans le nord/ouest entre le ruisseau de Menan et l'ancienne tour du château, plusieurs fosses de faible volume ont été aménagées. Elles ont servi à réceptionner les ossements qui étaient retrouvés lors du creusement des nouvelles tombes. Le noyau primitif est constitué par



Plan d'ensemble des vestiges du château des Captaux de Buch (Ph. Jacques).



La Teste-de-Buch, Carreau du marché.
Cimetière 1848-1897, vue générale d'une partie de la nécropole (Ph. Jacques).



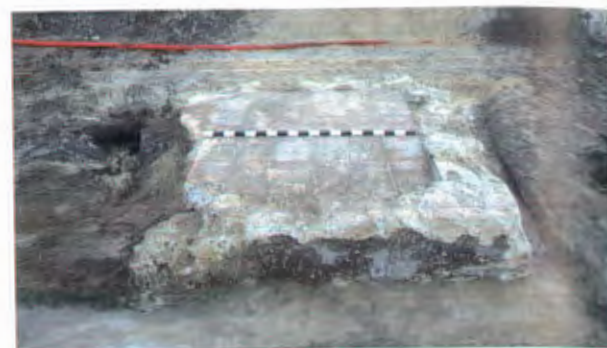
La Teste-de-Buch, Carreau du marché.
Vue générale de l'angle sud/est de la tour castrale (Ph. Jacques).

des fosses quadrangulaires, on trouve ensuite en périphérie, des fosses moins régulières qui correspondent à de simples dépressions du terrain.

Après l'arrêt des inhumations en 1897, le déménagement des sépultures va durer jusqu'en 1925, mais il sera très partiel. En effet si les caveaux ont été déplacés dans le nouveau cimetière de La Teste et dans celui d'Arcachon, en revanche de nombreuses tombes en pleine terre sont restées en place.

Ce long transfert qui a duré presque 30 ans est très certainement la conséquence du refus de la population testérine de voir s'éloigner le cimetière du centre de l'agglomération. La fouille préventive de 2015 a permis d'accéder au cœur du château. Le décapage a ainsi permis d'explorer un vaste secteur comprenant une grande partie de l'emprise de la tour castrale et de la basse-cour attenante mais aussi des fossés entourant cette dernière.

Les vestiges de la tour du château ont été retrouvés dans la partie nord/est du site à proximité du rond-point qui jouxte la place Mouliets. De cette impressionnante construction défensive, qui mesurait plus de 26 m de haut, il ne subsiste plus que la tranchée de fondation de 2 m de large qui détermine un espace intérieur de 10 m de côté. Les murs ont été ainsi entiè-



La Teste-de-Buch, Carreau du marché.
Cimetière 1848-1897, soubassement d'un caveau (Ph. Jacques).



La Teste-de-Buch, Carreau du marché.
Silo présent à l'intérieur de la tour castrale (Ph. Jacques).



La Teste-de-Buch, Carreau du marché.
Hardi du duché d'Aquitaine 1400-1450 (Ph. Jacques).

rement récupérés. L'étude partielle du comblement de cette tranchée de fondation a permis de retrouver quelques pierres appartenant à l'élévation des murs de la tour. Elles sont de différentes origines avec des blocs de calcaire et de garluche. Certaines d'entre elles s'apparentent à du petit appareil antique sans doute récupéré sur des bâtiments plus anciens.

Le comblement de ces tranchées de fondation a révélé également des éléments de dallage en pierre et des tuiles en ardoise qui pour ces dernières appartiennent à l'ancien clocher de l'église détruit par la foudre en 1822. C'est de cette période que date la dernière phase de démolition du château de La Teste. À l'intérieur de la tour a été retrouvé un vaste silo creusé qui servait vraisemblablement à stocker les denrées alimentaires. Cette structure a été comblée au XVIIe siècle.

Outre la tour, le décapage a révélé la double enceinte de fossés. Ces structures sont imposantes. Trois d'entre eux ont été partiellement reconnus, celui situé à l'ouest de la tour, celui au sud de la basse-cour et celui entourant la haute-cour dans sa partie sud. C'est ce dernier qui a été le mieux étudié. Ces deux bords ont été reconnus, mais le fond de la structure n'a pu être atteint du fait de la présence de la nappe phréatique à 1 m de profondeur. Sa largeur est de 15 m, ses parois, taillées dans l'aliol, sont verticales, en revanche lorsque le sédiment est plus meuble, elles présentent un certain pendage qui est peut-être le résultat de l'effondrement du bord de la structure. Ils étaient très certainement bordés à l'intérieur par un talus de 2 m de large à la base, réalisé avec les sédiments extraits du creusement des fossés.

La partie supérieure de son comblement est constituée d'une couche de gravats qui provient très certainement de la dernière phase de démantèlement du château. Cette strate correspond

au nivellement définitif de cette vaste structure fossoyée, elle recouvre la tourbe qui s'est formée alors que le fossé était alimenté en eau. Outre les vestiges du château, cette fouille a révélé des structures antérieures à son édification.

En effet le château s'est implanté sur un site déjà occupé. Les bâtiments antérieurs au château, au moins deux, sont en bois. Édifiés sur poteaux porteurs il n'en subsiste plus que les trous de poteaux. Le plus ancien est daté du Haut Moyen Âge (VIIe/VIIIe siècle). Le plus récent est caractérisé par six trous de poteaux qui matérialisent un long bâtiment à ossature bois de 10 m de large sur au moins 15 m de long. Ce bâtiment détruit au XIVe siècle, pour faire place au château, était positionné à proximité immédiate du petit port découvert lors de la fouille préventive de 2010. Il était peut-être destiné au stockage des produits qui transitaient.

Cette fouille est une des plus importantes menées dans le centre urbain de La Teste. Elle apporte de nombreuses réponses aux hypothèses émises depuis la première fouille programmée réalisée en 2005. L'étude du mobilier (céramiques, monnaies...) permettra d'affiner les différentes chronologies d'occupation de ce site et au final de synthétiser toutes les données de ce secteur de l'agglomération.

Philippe Jacques

Rue Gallieni

Ce vingt-deuxième diagnostic s'est déroulé sur un terrain d'une superficie de 788 m², constitué de deux parcelles situées à l'angle de la rue et de l'impasse du Général Gallieni dans la partie centrale de l'agglomération testérine. Cinq sondages ont pu être réalisés après la démolition des bâtiments qui occupaient les deux parcelles.



Fibule gallo-romaine (Ier siècle).

La Teste-de-Buch, Rue Gallieni.
Armature de trait à pointe de section carrée et douille conique courte (XIVe/XVe siècles).
Petite boucle en bronze moulé avec support de l'ardillon constitué par un petit rouleau en tôle (1250-1400).

Petite boucle de chaussure en bronze moulé à simple fenêtre (1250-1500).

L'élément le plus ancien appartient à la phase gallo-romaine, il s'agit d'une fibule du I^{er} siècle découverte hors contexte. Les premières structures datent du haut Moyen Âge avec la présence d'un grand fossé nord/sud qui scinde la parcelle en deux. Il s'agit peut-être d'un fossé de drainage ou d'un fossé de parcellaire.

C'est ensuite la fin du Moyen Âge qui a livré plusieurs structures fossoyées, dont un petit fossé et plusieurs fosses sans que l'on puisse vraiment en préciser l'organisation. Le mobilier rencontré dans les différents comblements est caractéristique des XIV^e/XV^e siècles. Il s'agit notamment de fragments de céramiques appartenant essentiellement à des pots à cuire, de deux boucles en bronze et d'une armature de trait à pointe de section carrée avec douille conique courte (longueur 185 mm). En outre, l'ensemble de ces structures a révélé une grande quantité de scories dont un fragment de loupe de métal et deux éléments de parois de four vitrifiés. L'ensemble de ces déchets appartient à un site de transformation de l'acier (bas fourneau ?) tout proche qui n'a pas été retrouvé dans l'emprise des sondages.

À la période Moderne, le site se désurbanise au profit d'un vaste jardin et ce n'est qu'à partir du XX^e siècle que le parcellaire contemporain se met en place avec l'implantation de plusieurs unités d'habitation.

Ce diagnostic a permis de mettre en évidence deux grandes phases d'urbanisation médiévale du site avec pour la dernière une contemporanéité avec l'installation de l'ensemble castral de la place Mouliets situé cinquante mètres plus au nord.

Philippe Jacques

10 de la rue Ichard

Ce diagnostic réalisé à la limite de la supposée flaque urbaine médiévale, n'a révélé aucune structure antérieure à l'époque Moderne.

Toutefois le comblement de plusieurs fosses contemporaines a livré de la céramique de la fin du Moyen Âge. Toutes ces structures sont concentrées dans la moitié Nord de la tranchée de sondage 1 ce qui laisse supposer que cette partie du site pourrait se trouver sur l'interface entre la zone urbaine médiévale et sa ceinture agraire.

Ce site présente une densité de structures assez importante datées entre la fin de l'époque Moderne et la période Contemporaine. Elles peuvent se répartir en deux catégories :

- des fosses et des structures appartenant à un bâtiment en bois dans la partie nord du site ;
- des structures fossoyées en relation avec une zone de jardin (ou agricole) sur la partie sud.



La Teste-de-Buch, Rue Ichard.
Marquage de fabrication d'une douille de la barrique de la fosse Fo9
(Ph. Jacques).

La structure la plus ancienne est une fosse à barrique (Fo4 - tranchée 1) qui a été implantée à l'époque Moderne (XVII^e ou XVIII^e siècle). Elle va disparaître à la fin du XVIII^e siècle ou au début du siècle suivant, peut-être lors d'un réaménagement du site et de l'implantation d'un bâtiment situé au nord de la parcelle qui ne semble pas antérieur au XVIII^e siècle.

Elle est remplacée par une deuxième fosse à barrique (Fo9) située dans la partie sud/est du site et qui a très certainement fonctionné avec une grande fosse quadrangulaire qui se trouve immédiatement au nord. Le bâtiment sur poteaux porteurs situé sur la partie Nord de la parcelle est peut-être en liaison avec cette zone de culture. Il pourrait s'agir d'une grange.

Cette opération a révélé des vestiges intéressants l'histoire récente de La Teste de Buch dans une zone dévolue à des activités agraires. Ce sont des secteurs de l'agglomération qui sont encore mal connus et qui recèlent des aménagements pouvant illustrer la diversité des activités agricoles de cette région côtière.

Philippe Jacques

34 rue du 14 juillet

Ce diagnostic s'est déroulé sur un terrain d'une superficie de 961 m², constitué par quatre parcelles situées dans la partie sud du zonage archéologique. Quatre sondages ont pu être réalisés après la démolition des bâtiments qui occupaient les parcelles.



La Teste-de-Buch, Rue du 14 juillet.
Vue générale du puits (Ph. Jacques).

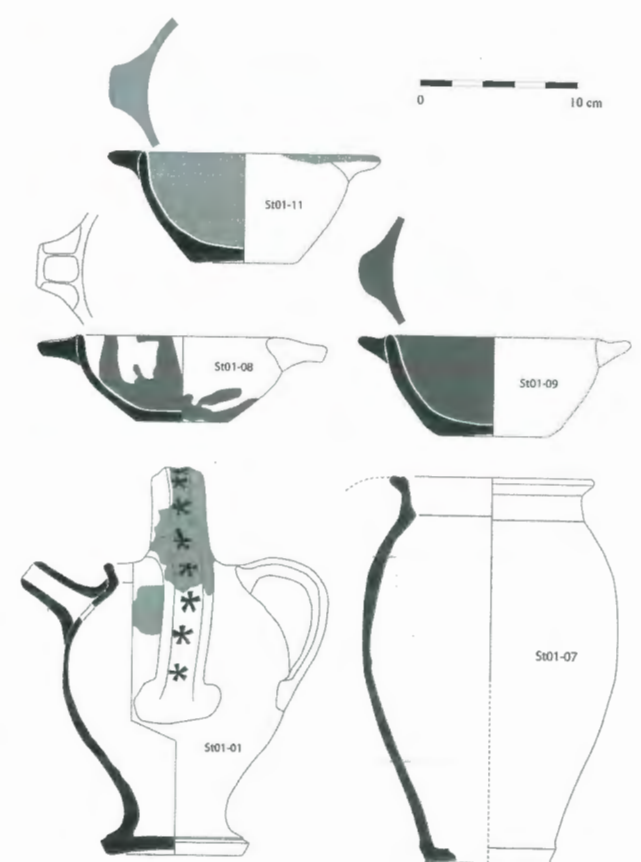
Les éléments les plus anciens appartiennent à la phase gallo-romaine, ils se présentent sous la forme de trois fragments de vases à paroi fine et d'un élément de bord de cruche. Les premières structures identifiées sont plus tardives, datables de la fin du Moyen Âge. Il s'agit d'un trou de poteau et d'une fosse qui est peut-être assimilable à un silo.

Au XVI^e siècle un puits est édifié dans la partie sud du terrain. Il est caractérisé par une fosse circulaire, d'un diamètre de 2,85 m, qui a été creusée dans la couche d'aliols. Au centre, une structure bâtie en pierre de lest, d'un diamètre intérieur de 0,95 m, correspond au cuvelage du puits. Conservé sur 0,90 m de haut, il est constitué de six assises complètes de pierres montées sans liant. Ces pierres proviennent pour l'essentiel de Bretagne. Elles étaient transportées par bateaux sous forme de lest dans le cadre du commerce par cabotage des produits résineux le long de la façade atlantique. La partie supérieure du comblement a révélé trois pierres de la margelle en calcaire. Elles étaient maintenues entre elles par des crampons en fer scellés au plomb comme en témoignent les trous borgnes présents aux extrémités de la face supérieure de chaque bloc.

C'est à ce jour la plus ancienne construction civile en pierre identifiée à La Teste. Cette structure a été rapidement comblée à la fin du XVI^e ou au début du siècle suivant. Son comblement a révélé un vaisselier inédit à La Teste dont l'essentiel provient de l'officine de Sadirac.

Le reste des structures de la période Moderne sont caractérisés par des fosses implantées dans la couche naturelle d'aliols.

C'est à la période Contemporaine (entre 1809 et 1848) que le parcellaire que nous connaissons actuellement se met en place. En parallèle, un ensemble de maisons est édifié le long de la rue du 14 juillet. Plusieurs fosses et un important bac à chaux



La Teste-de-Buch, rue du 14 juillet.
Céramiques du XVI^e siècle provenant du comblement du puits
(Ph. Jacques).

appartiennent à cette phase Contemporaine, la chronologie des structures retrouvées lors du diagnostic est plutôt concentrée dans la première moitié du XX^e siècle.

Ce secteur sud de la ville de La Teste n'est donc pas vierge de vestiges médiévaux contrairement à ce que le diagnostic tout proche du 27 rue du 14 juillet réalisé en 2011 laissait supposer. Toutefois la faible densité des vestiges retrouvés indique peut-être que nous sommes sur la périphérie de l'agglomération médiévale sur une zone tampon à vocation agricole.

Philippe Jacques

Rue des Poilus

Ce diagnostic s'est déroulé sur un terrain de 2273 m², constitué de cinq parcelles situées sur la partie ouest de l'agglomération testérine.

Six sondages ont pu être réalisés avant la démolition des bâtiments qui occupent les parcelles. Aucune structure antérieure à l'époque Moderne n'a été retrouvée. La plus caractéris-

La Teste-de-Buch, rue du 14 juillet. Barrique du XVII^e siècle (Ph. Jacques).

tique concerne une fosse contenant une barrique conservée sur plus de la moitié de sa hauteur et dont la fonction de latrines est envisageable. Cette fosse a été comblée dans le courant de la première moitié du XVII^e siècle.

Le reste des structures appartient à l'histoire récente du site. Cette frange urbaine était dévolue, au moins à l'époque Moderne, à des jardins.

Philippe Jacques

Territoire communal

Dune du Pilat

Dans le secteur de la dune du Pilat l'érosion a été moins agressive que les années précédentes. Les sites protohistoriques, situés sur le paléosol II, dans la partie nord de la dune, n'ont



La Teste-de-Buch, dune du Pilat. Vue générale du paléosol I.



La Teste-de-Buch, dune du Pilat. Paléosol II, stratigraphie du site Pr9 nord.

révélé que très peu de vestiges. Sur le premier (Pr7), localisé dans le secteur de la Corniche à proximité des blockhaus, une stratigraphie complète du paléosol II a été réalisée. Dans chaque strate identifiée des prélèvements de charbons de bois ont été effectués de manière à dater le séquençage de ce paléosol de son installation à sa disparition.

Plus au sud dans le secteur du site Pr9 nord, une coupe stratigraphique a été réalisée sur une dizaine de mètres de long toujours sur le paléosol II. Elle a révélé une couche archéologique contenant un peu de mobilier céramique qui surmonte deux structures fossoyées qui s'apparentent à des trous de poteaux distants de 2,40 m. Ils viennent compléter les nombreuses structures déjà retrouvées dans ce secteur.

Les plages océanes

La plage du Petit Nice qui a été soumise les années précédentes à une érosion massive qui a fait reculer le pied de dune de plusieurs dizaines de mètres, a bénéficié cette année d'un engraissement sableux naturel exceptionnel. En effet environ deux à trois mètres de sédiments sont venus recouvrir les paléosols visibles l'hiver dernier. Même les grands coefficients (116) n'ont pu atteindre le pied de la falaise dunaire. Dans cette partie haute de la plage, une zone humide s'est mise temporairement en place grâce à l'écoulement de la nappe phréatique.



La Teste-de-Buch, plage de la Lagune. Souche de pin sur le paléosol I (Ph. Jacques).



La Teste-de-Buch, plage de la Lagune. Site Lag4, éclats de silex et nucléus associé (Noël Gruet).

Le peu de mobilier caractéristique recueilli actuellement ne permet pas une approche chronologique précise. Toutefois, si l'on se base sur les datations ^{14}C récentes de ce paléosol réalisées à l'initiative de l'INRAP dans les secteurs du Petit Nice et de la dune du Pilat, cette occupation s'intègre dans une fourchette comprise entre 4515-4460 BC et 2140-2040 BC (^{14}C datations : J. Van der Plicht, Groningen, Netherlands 2/2015) ce qui correspond aux deux derniers tiers du Néolithique.

Ce nouveau site (Lag4) vient compléter les découvertes réalisées dans ce secteur entre 2005 et 2008 sur un paléosol supérieur avec notamment la présence d'un site de briquetage de l'Âge du Bronze Ancien.

Philippe Jacques

6 bis avenue de Verdun

Ce diagnostic réalisé dans le centre urbain s'est déroulé sur un terrain d'une superficie de 434 m². Ce site, positionné dans la partie nord/ouest de l'agglomération, pourrait se trouver à proximité de l'ancien rivage médiéval.

Deux sondages ont pu être implantés après la démolition des bâtiments qui occupaient la parcelle.

Un tessou du Premier Âge du Fer a été retrouvé en position secondaire. Mais c'est au début du Haut Moyen Âge que l'on peut situer la véritable première occupation du site. Elle est caractérisée par une strate de sable gris de 0,20 m d'épaisseur qui a livré du mobilier céramique dont de nombreux fragments de grands vases de type dolium ou cuvier et qui présentent des

imprégnations et des dépôts de goudron végétal. Ils annoncent peut-être la présence proche d'un atelier d'extraction de goudron par pyrogénée qui serait situé sur la frange de la flaque urbaine, à proximité du rivage. Un bâtiment à ossature bois existait à cette époque, il est caractérisé par deux fosses comblées partiellement par de l'argile très compacte.

Après cette première phase d'occupation, le site va être abandonné pendant plus de dix siècles. Cet abandon est peut-être le résultat d'une remontée du niveau marin dans le courant du Moyen Âge.

Il faudra attendre le milieu du XIXe siècle et le prolongement de la voie ferret vers Arcachon qui sera édifiée sur une digue pour que ces terrains ne soient plus soumis aux fluctuations marines. C'est d'ailleurs dans le courant de la seconde moitié de ce siècle que ces terrains feront à nouveau partis de l'emprise urbaine.

Philippe Jacques

9 rue Charlevoix de Villers

Il s'agit du vingt-septième diagnostic réalisé dans le centre-ville de La Teste depuis 2007. Ce dernier a été réalisé à la limite nord/ouest du zonage archéologique. Il avait pour but principal de déterminer la limite de la flaque urbaine dans ce secteur et dans un second temps de visualiser éventuellement l'interface avec le paléo-rivage.

L'opération a été réalisée alors que les bâtiments étaient en place et partiellement utilisés. Ceci a eu pour effet de restreindre notablement la surface accessible pour implanter les sondages et donc au final de livrer des données partielles sur l'histoire de ce site.

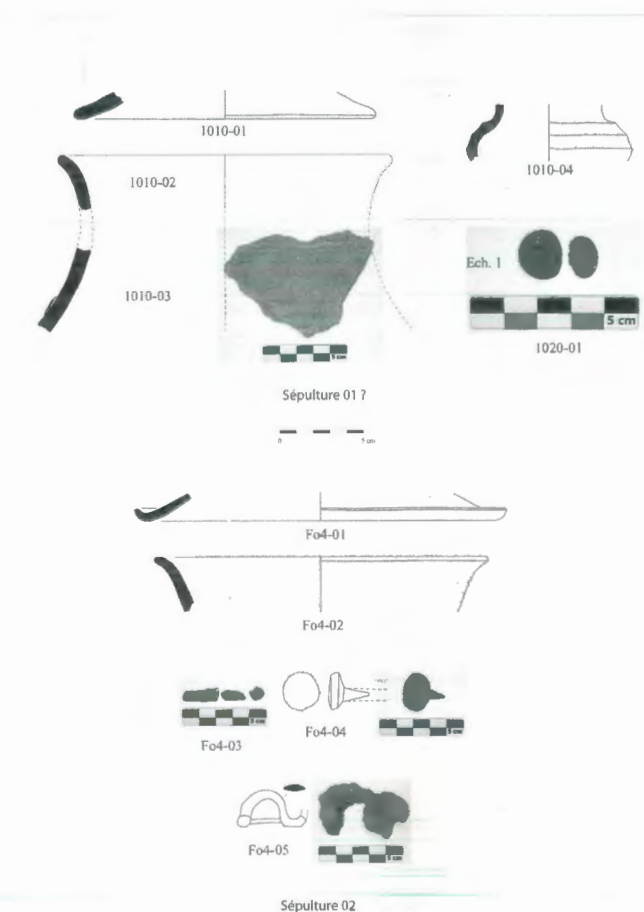
Dans deux secteurs distincts, deux fosses du Premier Âge du Fer ont été retrouvées. Il s'agit des premières structures de cette période mis au jour dans cette partie de l'agglomération. L'une d'entre elle, peut-être les deux, correspond à une sépulture à incinération anciennement perturbée. Elle a livré les restes d'une urne et d'un plat couvercle associés à une fibule, un fragment de torse et des esquilles osseuses humaines calcinées. L'ensemble est datable de la phase 2 du Premier Âge du Fer (650-520 avant J.-C.). Ces découvertes sont à rattacher au petit niveau de la même période mis au jour lors du diagnostic du Centre Captal en 2008, au mobilier du Premier Âge du Fer issu du fond de la rivière découverte dans la partie nord du même site en 2010 et enfin au fragment de vase de la même période découvert lors du diagnostic du 6 bis Avenue de Verdun en 2015. Ainsi, cette petite occupation commence à se préciser autour de la rivière qui s'écoulait dans ce secteur à cette époque sans que pour l'instant ni son emprise exacte, ni sa destination ne soient connues.

La phase médiévale est caractérisée par une fosse du Haut Moyen Âge qui correspond sans doute à l'extrême limite de la flaque urbaine dans ce secteur. Le reste du Moyen Âge n'est représenté que par quelques rares tessons présents dans les US 1010 et 2010 des tranchées de sondage 1 et 2. Ils caractérisent plus une fréquentation qu'une véritable occupation.

Le reste des fosses appartient principalement à l'époque Contemporaine (postérieurement au milieu du XIXe siècle), période à laquelle ces terrains ont été urbanisés suite à l'endiguement de cette partie de la ville lors du prolongement de la voie ferrée de La Teste à Arcachon.

Philippe Jacques

Jacques, Ph. La Teste de Buch, rue Legallais, Rapport de diagnostic, INRAP, 2008.



La Teste-de-Buch, rue Charlevoix de Villers. Planche avec mobilier protohistorique provenant des deux fosses interprétées comme sépultures à incinération. Mobilier de la phase 2 du Premier Âge du Fer (Ph. Jacques).

VILLANDRAUT

Château de Villandraut

Le château de Villandraut compte parmi les châteaux dits « clémentins », bâtis au début du XIV^e siècle dans le sud-Gironde par le pape Clément V.

Les recherches archéologiques s'étaient, à ce jour, concentrées sur la zone des douves. En 2015, un sondage a été ouvert dans l'angle sud-est de la cour, dans le cadre du programme de restauration et de conservation du château.

Il visait d'une part à dégager le pied d'un escalier du XVII^e siècle en vue de sa restitution et d'autre part à évaluer le potentiel archéologique de la cour. Dans cette zone, la stratigraphie était conservée, du XIV^e à nos jours, à l'exception de la partie sud-est du sondage, perturbée par le passage de gaines électriques. Plusieurs niveaux de circulation ont pu être identifiés, dont un niveau de pavement lié à la terre appartenant à une période charnière entre le Moyen Âge et la période moderne.

Dans la partie sud-est du sondage, une maçonnerie d'orientation nord-sud a été mise au jour. Il s'agit vraisemblablement de la base d'un escalier médiéval, arasé lors de la construction d'un nouvel escalier et de la galerie qu'il desservait au XVII^e siècle.

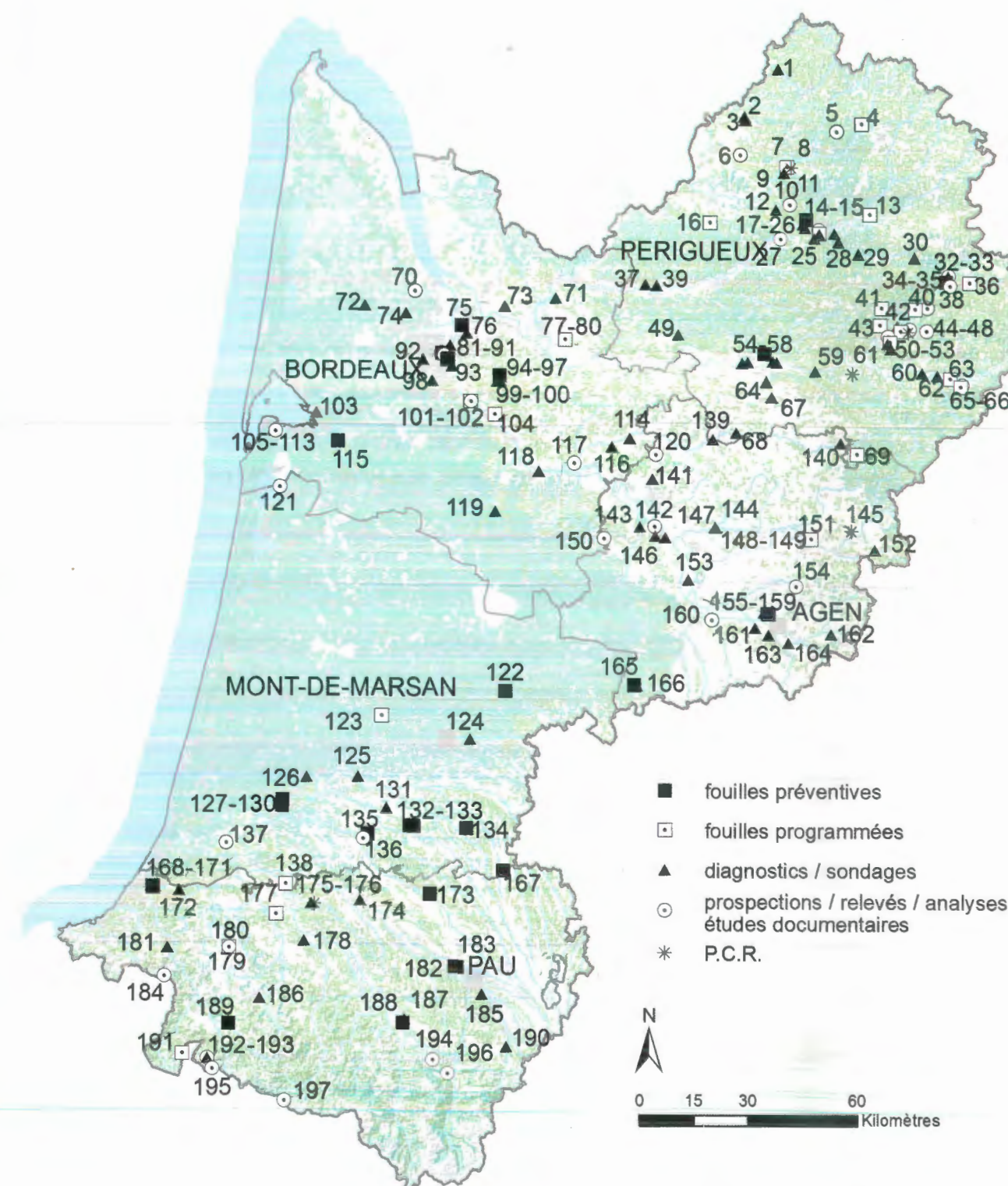
Ces degrés médiévaux devaient permettre d'accéder à l'étage du logis est en formant un L qui s'appuyait contre la courtine. Les aménagements modernes ont ensuite été installés sur une chape de béton de chaux recouvrant le pavement et l'escalier présumé.

Le mobilier archéologique est constitué en majorité de céramiques modernes et d'un petit lot de céramiques médiévales dont certaines présentent un décor de stries. Le sondage a également livré une petite clé des XV^e-XVI^e siècles, quelques monnaies et des carreaux de pavement du XIV^e.

Laura Soulard

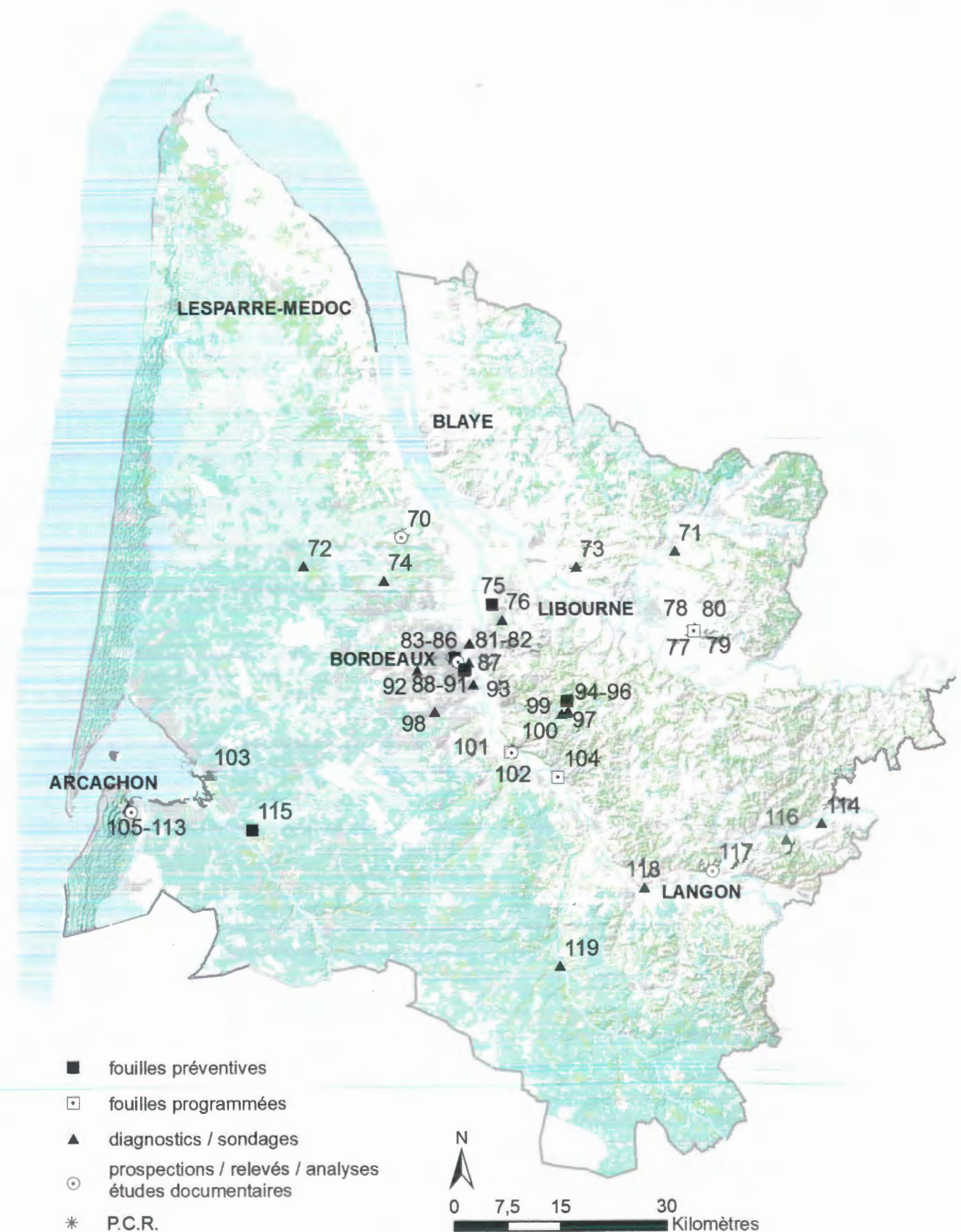


Villandraut, château. Vue zénithale du sondage.



Opérations archéologiques menées en Aquitaine en 2015

			N°
ARSAC	Déviation	MOREAU Nathalie	74
ARSAC - LE PIAN-MÉDOC	Eglise	BOISSEAU Stéphane	70
AUDENGE	23 avenue du Vieux Bourg	SCUILLER Christian	90
BASSENS	Secteur Jean Prévôt	BÉHAGUE Bertrand	90
BEAUTIRAN-ISLE-SAINT-GEORGES-SAINT-MEDARD D'EYRANS	Prospection	MAUDUIT Thierry	102
BEGLES	Place Serge Duhourquet	MICHEL GAZEAU Céline	90
BORDEAUX	7-17 rue Castéja	HOURLADE David	91
BORDEAUX	Quai Deschamps	BÉHAGUE Bertrand	92
BORDEAUX	Rues Ch. Dunant et L. Faure	MARACHE Valérie	93
BORDEAUX	Rue de la Faïencerie	BÉHAGUE Bertrand	94
BORDEAUX	Place André Meunier	HOURLADE David	95
BORDEAUX	Place André Meunier	HOURLADE David	96
BORDEAUX	Place Pey-Berland	MICHEL GAZEAU Céline	98
BORDEAUX	17 place Pey-Berland	LEGAZ Amaia	99
BORDEAUX	Place Renaudel, Rue d'Welles	MASSON Juliette	100
BORDEAUX	145-149 Cours de la Marne	LEGAZ Amaia	101
BORDEAUX	Eglise Saint-Seurin, Crypte	MICHEL Anne	102
CADILLAC-EN-FRONSADAIS	Rue du 11 novembre 1918	DUCOURNAU Bertrand	103
CARBON-BLANC	Ilôt Thérèse	RÉVEILLAS Hélène	103
CASSEUIL	Chantemerle	CHARPENTIER Xavier	104
GRADIGNAN	Place Roumegoux	MASSON Juliette	105
ISLE-SAINT-GEORGES	Dorgès	COLIN Anne	105
LANGOIRAN	Le Castéra	FARAVEL Sylvie	107
MERIGNAC	Avenue Aristide Briand	BÉHAGUE Bertrand	107
MIOS	Benau sud	PESENTI Claire	108
MONSEGUR	Rue Saint-Jean	SCUILLER Christian	108
ROQUEBRUNE	Mairie	SCUILLER Christian	110
SADIRAC	Calamiac	GUÉRITEAU Armelle	110
SADIRAC	Minguet	GUÉRITEAU Armelle	111
SADIRAC	Les Faures, impasse Tioulet	DUPHIL Vincent	111
SADIRAC	Impasse Tioulet, Lot A	ETRICH Christine	112
SADIRAC	Impasse Tioulet, Lot A	GUÉRITEAU Armelle	112
SADIRAC	Vilateau	GUÉRITEAU Armelle	113
SAINT-DENIS-DE-PILE	Barail des Jais	CHOPIN Jean-François	113
SAINT-EMILION	Porte Brunet	SAUVAITRE Natacha	113
SAINT-EMILION	Galerie d'entrée de l'église monolithe	SAUVAITRE Natacha	115
SAINT-EMILION	Eglise de la Madeleine	SAUVAITRE Natacha	116
SAINT-MACAIRE	Maison Messidan	MARGUERITE Camille	118
SALAUNES	Les Sablons	MIGEON Wandel	118
LA TESTE-DE-BUCH	Aménagement du Carreau du Marché	JACQUES Philippe	119
LA TESTE-DE-BUCH	Rue du Général Gallieni	JACQUES Philippe	123
LA TESTE-DE-BUCH	10 rue du Docteur Ichard	JACQUES Philippe	124
LA TESTE-DE-BUCH	34 rue du 14 juillet	JACQUES Philippe	124
LA TESTE-DE-BUCH	Rue des Poilus	JACQUES Philippe	125
LA TESTE-DE-BUCH	Territoire Communal	JACQUES Philippe	126
LA TESTE-DE-BUCH	6 bis avenue de Verdun	JACQUES Philippe	128
LA TESTE-DE-BUCH	Rue Charlevoix de Villers	JACQUES Philippe	129
VILLANDRAUT	Cour du Château	SOULARD Laura	130



Bibliographie archéologique régionale

Cette bibliographie a été réalisée à partir des documents (revues, monographies, actes de colloques) reçus au centre de documentation de la direction régionale des affaires culturelles d'Aquitaine (Drac) et des informations transmises par les auteurs des notices ci-dessus. Les documents qui étaient encore sous presse à la fin 2014 sont inclus dans le présent bilan concernant l'année 2015.

Ces références bibliographiques, ainsi que celles publiées dans les bilans scientifiques de la région Aquitaine, depuis 1991, sont en ligne sur *Malraux* (catalogue bibliographique du Ministère de la Culture) : <http://www.culture.gouv.fr/documentation/malraux/pres.htm>. Le catalogue des périodiques est accessible sur : <http://www.sudoc.abes.fr/> depuis 1996.

TOUTES PÉRIODES

ABBATE Simone, DARDEY Gilbert. « À la découverte de l'église de Sabres (Landes) », *Amis des archives des Landes et Association landaise de recherches et de sauvegarde* (A.A.L.-A.L.D.R.D.E.S.), n° 24 (2015), p. 11-36.

BOISSERIE Florence. « Les forts villageois dans la vallée agenaise du Lot : une première enquête », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 4 (oct.-déc. 2015), p. 465-484.

CARTRON Isabelle (dir.), HENRION Fabrice (dir.), SCULLER Christian (dir.). *Les Sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion : actes des XXXe journées internationales d'archéologie mérovingienne, Bordeaux, 2-4 octobre 2009*. Pessac : Fédération Aquitania, 2015. (Supplément à la revue Aquitania ; 34). 634 p.

CASSEVILLE Caroline, CRON Éric, Centre François Mauriac de Malagar, et al. *Mauriac, Malagar et Johanet*. Bordeaux : L'Inventaire régional d'Aquitaine : Éditions Confluences, 2015. (Visages du patrimoine en Aquitaine : Gironde ; n°6). 110 p.

CHARNEAU Bertrand, CHABOT Bernard, ZAMBON Sébastien. *Le pays d'Orthe*. Bordeaux : L'Inventaire régional d'Aquitaine : Le Festin, 2015. (Visages du patrimoine en Aquitaine : Landes ; 5). 79 p.

COLIN Anne, DUMAS Antoine, MAUDUIT Thierry, et al. « Isle-Saint-Georges (Gironde), une petite agglomération protohistorique et antique au bord de la Garonne », *Aquitania*, n° 31 (2015), p. 11-26.

DUBROCA Jean. « Quand les Bougès montaient la garde », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 164 (mai 2015), p. 34-42.

DUPRÉ-MORETTI Eric, SAINT-ARROMAN Christian. « Contribution à l'Histoire rurale des Pyrénées Basques : En pays de Cize, anthropisation et dynamique spatiale des environnements humains sur le massif d'Urkulu-Orion (Saint-Michel, Basse-Navarre, Iparralde) », *Ikuska*, n° 22 (2014), p.1-57.

DUVERT Michel, et al. *Les charpentiers basques du Pays vascon = Euskal mahisturuak Baskonian*. Bayonne : Société des amis du Musée basque, 2015. (Bulletin du Musée basque, n° 184, 1er semestre 2015). 112 p.

DRAPEAU Samuel. « L'hôpital-prieuré Saint-Jacques de Bordeaux », *Bulletin monumental*, n° 173-1 (2015), p. 39-49.

ETCHECHOURY Maïté. « Les sources de l'histoire de la collégiale de Saint-Astier et l'édition du chartier », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 42-53.

FARAVEL Sylvie. « Le castrum d'Astaffort : état des recherches », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 3 (juil.-sept. 2015), p. 279-302.

FAURÉ Marie. « Le palais de l'Ombrière à Bordeaux du XIe siècle au début du XIXe », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. CVI (2015), p. 85-99.

FLAUJAC Robert de. « Réflexions sur le château de Goulens et sur un architecte trop peu connu », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 3 (juil.-sept. 2015), p. 261-174.

FLAUJAC Robert de. « Une note sur le moulin de Goulens », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 3 (juil.-sept. 2015), p. 275-278.

FLAUJAC Robert de. « L'ordre de Cluny et l'ordre du Temple co-seigneurs des moulins de Roques à Astaffort », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 4 (oct.-déc. 2015), p. 349-366.

GAILLARD Hervé. « Deux morceaux d'une même cuve : le sarcophage en marbre de l'école d'Aquitaine de Lamonzie-Saint-Martin (Dordogne) », In : CARTRON Isabelle (dir.), HENRION Fabrice (dir.), SCULLER Christian (dir.), *Les Sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion : actes des XXXe Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Bordeaux, 2-4 octobre 2009*, Bordeaux : Fédération Aquitania, 2015, p. 453-472. (Supplément à la revue Aquitania ; 34).

KERLORC'H Gilles. « Ruines landaises », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 518 (2015), p. 125-140.

LABASSAT Jean. « Histoire des églises d'Audenge », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 163 (février 2015), p. 3-20.

LACOUÉ-LABARTHE Marie-France. « Avatars autour d'un bien de campagne : du «Mur Sarrazin» au domaine de Bagatelle à Talence », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. CVI (année 2015), p. 35-72.

LEROY Fabrice, PONS-MÉTOIS Anne, SCULLER Christian. « L'Espace funéraire du cours du Chapeau Rouge à Bordeaux (33) », In : CARTRON Isabelle (dir.), HENRION Fabrice (dir.), SCULLER Christian (dir.), *Les Sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion : actes des XXXe Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Bordeaux, 2-4 octobre 2009*, Bordeaux : Fédération Aquitania, 2015, p. 499-526. (Supplément à la revue Aquitania ; 34).

MACCANIN Lisa, VIRELLI Samuel, PIOT Damien, et al. « Dernières découvertes archéologiques au prieuré Saint-Germain de Langoiran », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. CVI (année 2015), p. 73-83.

MATHÉ Vivien, CAMUS Adrien, COLIN Anne. « Prospections géophysiques dans le lit majeur de la Garonne à l'Isle-Saint-Georges (Gironde) : approche paléogéographique et archéologique », *Aquitania*, n° 31 (2015).

MERLET Jean-Claude. « Le Sable des Landes à nouveau sujet d'intérêt des géologues ou « le retour du désert landais » », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 517 (2015), p. 80-84.

MICHEL François. « Notes d'épigraphie du Périgord - 1 », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 119-126.

MICHEL François. « Notes d'épigraphie du Périgord - 2, Un souvenir romain du cardinal de Périgord », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 247-256.

MICHEL François. « Notes d'épigraphie du Périgord - 4, Les bornes de Gabillou. De fugitives traces d'une ancienne propriété foncière », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 511-520.

MIGEON Wandel, PONS-MÉTOIS Anne, SCULLER Christian. « L'Église de la place Jean Moulin à Bordeaux ». In : CARTRON Isabelle (dir.), HENRION Fabrice (dir.), SCULLER Christian (dir.), *Les Sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion : actes des XXXe Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Bordeaux, 2-4 octobre 2009*, Bordeaux : Fédération Aquitania, 2015, p. 495-498. (Supplément à la revue Aquitania ; 34).

MONTAURIOL Armelle. « Les mauvaises femmes de Cadouin. Étude iconographique de trois sculptures du cloître », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 30 (2015), p. 189-196.

MOREAU Nathalie, SOUQUET-LEROY Isabelle, PONS-MÉTOIS Anne, et al. « Projet de recherche : l'inventaire des sites funéraires aquitains, premiers résultats sur le haut Moyen Âge », In : CARTRON Isabelle (dir.), HENRION Fabrice (dir.), SCULLER Christian (dir.), *Les Sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion : actes des XXXe Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Bordeaux, 2-4 octobre 2009*, Bordeaux : Fédération Aquitania, 2015, p. 481-494. (Supplément à la revue Aquitania ; 34).

MORENO Jean-Luc. « L'église Sainte-Marie d'Amans (commune de Layrac) », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 3 (juil.-sept. 2015), p. 249-260.

MORIZET Claire. « Clairac, mystérieuse fontaine de roche », *Le festin*, n°95 (automne 2015), p. 61-65.

PENAUD Guy. « L'hôtel de Fayolle, rue Barbecane à Périgueux. Histoires de familles », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 157-180.

PUYOO Laurence. « Prospections archéologiques dans le quartier d'Abesse à Saint-Paul-lès-Dax », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 517 (2015), p. 100-103.

POUSSOU Jean-Pierre. « Charles Higounet, fondateur et directeur de l'Histoire de Bordeaux », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 13-27.

POUSTHOMIS Bernard, CHAVIER Laurent, CALMÈS Christophe, et al. *Duras, le château et le bourg*. Bordeaux : L'Inventaire régional d'Aquitaine : Éditions Confluences, 2015. (Visages du patrimoine en Aquitaine : Lot-et-Garonne ; 4). 94 p.

ROUGÉ Guillaume, SCULLER Christian, GLEIZE Yves. « Cartographie des sites à sarcophages en Aquitaine (IVe-VIIIe siècles) », In : CARTRON Isabelle (dir.), HENRION Fabrice (dir.), SCULLER Christian (dir.), *Les Sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion : actes des XXXe Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Bordeaux, 2-4 octobre 2009*, Bordeaux : Fédération Aquitania, 2015, p. 149-154. (Supplément à la revue Aquitania ; 34).

SAUVAITRE Natacha, DEMANGEOT Coralie, DELAGE Damien, et al. « Regards sur les origines du quartier Saint-Michel de Bordeaux à travers les fouilles archéologiques liées au réaménagement de l'espace public », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. CVI (2015), p. 9-34.

SCHUNCK Catherine. « Le chemin des carrières du plateau d'Argentine à La Rochebeaucourt-et-Argentine », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 521-526.

SUAU Jean-Pierre. « Notes sur une peinture murale de l'église de Sore. La visite des mages chez le roi Hérode et leur départ pour Bethléem », *Amis des archives des Landes et Association landaise de recherches et de sauvegarde* (A.A.L.-A.L.D.R.D.E.S.), n° 24 (2015), p. 4-10.

TAILLENTOU Jean-Jacques, SOUSSIEUX Philippe. « Bibliographie landaise 2014 », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 517 (2015), p. 104-111.

TREZEGUET-LUXEMBOURG Agnès, TREZEGUET Jean-Louis. « Marques lapidaires des églises de Layrac et Aubiac », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 3 (juil.-sept. 2015), p. 303-316.

WOZNY Luc, SCULLER Christian, PICHONNEAU Jean-François. « Le Site des abords de la cathédrale Sainte-Marie d'Oloron. Du passage d'une domus à une nécropole mérovingienne à sarcophages », In : CARTRON Isabelle (dir.), HENRION Fabrice (dir.), SCULLER Christian (dir.), *Les Sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion : actes des XXXe Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Bordeaux, 2-4 octobre 2009*, Bordeaux : Fédération Aquitania, 2015, p. 567-588. (Supplément à la revue Aquitania ; 34).

PRÉHISTOIRE

BOUGARD Estelle. « Signes de richesse au Néolithique [objets réunis au Musée national de Préhistoire] », *Archéologia*, n° 536 (octobre 2015), p. 59-65.

CATTELAINE Pierre, PÉTILLON Jean-Marc. « Le «type 2a», plus ancien modèle de propulseur paléolithique : une nouvelle pièce dans le Magdalénien moyen d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques, France) et ses implications », *Paléo*, n° 26 (décembre 2015), p. 17-32.

CHEVILLOT Christian. « Un nouvel habitat de plein air du Bronze Final IIIa/IIa B1 à Belou Nord. Saint-Laurent-des-Hommes (Dordogne) », In SCULLIER C. et CALMETTES Philippe, *Aquitaine, Dordogne, Saint-Laurent-des-Hommes. Belou Nord*, INRAP, Vol. 2, Etudes et documents complémentaires (2015), annexe n° 3, p. 25-64.

CHEVILLOT Christian. « Bracelets en schiste et anneaux-disques en jadéite, en serpentinite ou en amphibolite », In CHANCEREL Antoine (dir.), VAQUER Jean (dir.), CLEYET-MERLE Jean-Jacques (dir.), *Signes de richesse. Inégalités au Néolithique : catalogue d'exposition, Les Eyzies-de-Tayac, Musée de Préhistoire, 27 juin 2015 - 15 novembre 2015*. Les Eyzies : Musée National de Préhistoire, Paris : Réunion des Musées Nationaux - Grand Palais (2015), p. 35-42.

CHEVILLOT Christian, BLOYS Dominique, CHABAUD Gilbert, et al. « Prospection-inventaire (vallée de la Dronne). XVII. Le triangle Lisle/Saint-Pardoux-la-Rivière/Thiviers (2015). Vallée de l'Isle et autres sites de la Dordogne », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 30 (2015), p. 209-236.

ESCOLA Marina. « Chirurgie crânienne à la grotte de Cassegros (Trentels, Lot-et-Garonne) », *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 23-2 (juillet - décembre 2015), p. 151-161.

FERRIER Catherine, COURTAUD Patrice, DUTAILLY Bruno et al. « Approche taphonomique des loci à restes humains de la grotte de Cussac (Dordogne, France) = Tahonomical approach of the Human Deposit Cussac Cave », *International Rock Art Conference IFRAO 2015 (XIXth), Cáceres (Extremadura, Spain). Symbols in the Landscapes : Rock Art and its Context*. I. Collardo Giraldo, J.J. García Arranz Eds., Communications / Comunicaciones / Comunicaciones, Arkeos 37 (2015), p. 423-424.

FERRIER Catherine, KONIK Stéphane, et al. « Cussac cave: the influence of the support on art Works disposition, technical choices and trace recording ». In : A. Pastoors, T. Lenssen-Erz, P. Arias, R. Ontañón, G.-Ch. Weniger (dir.), session A11b, « Late Pleistocene cave art in its context », *World Congress UISPP (XVIIe), Burgos, 1-7 septembre 2014*.

FERUGLIO Valérie, BOURDIER Camille, et al. « La question des palimpsestes. L'exemple du grand Panneau de la grotte de Cussac, Dordogne,

- France = The issue of parietal palimpsest. The example of the Grand Panneau of Cussac cave, Dordogne, France », *International Rock Art Conference IFRAO 2015 (XIXth), Cáceres (Extremadura, Spain). Symbols in the Landscapes : Rock Art and its Context*. I. Collardo Giraldo, J.J. García Arranz Eds., Communications / Comunicações / Comunicaciones, Arkeos 37 (2015), p. 392.
- FERUGLIO Valérie, DUTAILLY Bruno, BALLADE Marie, et al. « Un outil de relevés 3D partagé en ligne : premières applications pour l'art et la taphonomie des parois ornées de la grotte de Cussac (ArTaPOC / programme LaScArBx) », R. Vergnien et C. Delavoie (Dir.), *Virtual Retrospect 2013, Actes du colloque Pessac (France) 27-28-29 novembre 2013*, Bordeaux, Ausonius Éditions / collection archéovision, 6 (2015), p. 48-54.
- FEYFANT Léa, COCHARD David, MALLYE Jean-Baptiste. « Exploitation du cheval au Magdalénien supérieur dans le Sud-Ouest de la France. Le cas de l'abri Faustin (Cessac, Gironde) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 112 n° 4, p. 693-716.
- GAY Marine, MÜLLER Katharina, PLASSARD Frédéric, et al. « Les pigments et les parois des grottes préhistoriques ornées. Apport des développements analytiques récents dans l'identification et l'évaluation de leur évolution dans le temps » [cas de la grotte de Rouffignac (Dordogne)], *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 138, p. 14-18.
- HENRY-GAMBIER Dominique, FERUGLIO Valérie, BOURDIER Camille, et al. « Deux types d'appropriation spirituelle de l'espace souterrain : l'exemple de la grotte de Cussac (Dordogne, France) = Two types of the underground space spiritual appropriation: the Cussac cave example (Dordogne, France) ». *International Rock Art Conference IFRAO 2015 (XIXth), Cáceres (Extremadura, Spain). Symbols in the Landscapes : Rock Art and its Context*. I. Collardo Giraldo, J.J. García Arranz Eds., Communications / Comunicações / Comunicaciones, Arkeos 37 (2015), p. 421-422.
- JAUBERT Jacques. « Cussac : les chercheurs au pays des merveilles », *La Recherche*, n° 501-502, juillet-août 2015, p. 90-95.
- JAUBERT Jacques. « Une invitation à Jiri Svoboda pour jumeler le complexe pavlovien de Moravie et la grotte ornée et funéraire d'âge Gravettien de Cussac », In : Sázlová S., Novák M. & Mizerová A. (Eds.), *Forgotten Times and Spaces. New Perspectives in Paleoanthropological, Paleoethnological and Archaeological Studies*. Brno, Muni Press, Institute of Archaeology of the Czech Academy of Sciences, Brno, V.V.I. & Masaryk University (2015), p. 214-228.
- KUNTZ Delphine, SÉCHER Anthony, COSTAMAGNO Sandrine, et al. « Le Roc de Marcamps 2 (Prignac-et-Marcamps, Gironde). Nouvelles données sur la subsistance et les traditions techniques au début du Magdalénien moyen », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 112 n° 3, p. 475-516.
- LANGLAIS Mathieu, LAROULANDIE Véronique, COSTAMAGNO Sandrine, et al. « Premiers temps du Magdalénien en Gironde : réévaluation des fouilles Trécolle à Saint-Germain-la-Rivière (France) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 112 n° 1, p. 5-58.
- LESCURE Séverine, ARNAUD-FASSETTA Gilles. « Paléo-environnement et contrainte fluviale à l'Holocène récent sur les sites de Langoiran et d'Isle-Saint-Georges : bilan de quatre années de recherches géoarchéologiques dans la basse vallée de la Garonne ». *Aquitania*, n° 31 (2015).
- LIMA Pedro. « L'énigmatisme sanctuaire de la grotte de Cussac », *Le Monde* Hors série, Avril – Juin 2015, p. 56-58.
- MAN-ESTIER Elena, DENEUVE Emeline, PAILLET Patrick, et al. « Du nouveau aux Combarelles I (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne) », *Paléo*, n° 26 (décembre 2015), p. 201-214.
- MAUREILLE Bruno, GÓMEZ-OLIVENCIA Asier, COUTURE-VESCHAMBRE Christine, et al. « Nouveaux restes humains provenant

du gisement de Regourdou (Montignac-sur-Vézère, Dordogne, France) », *Paléo*, n° 26, décembre 2015, p. 117-138.

MAUREILLE Bruno, HOLLIDAY Trenton, ROYER Aurélien, et al. « Importance des données de terrain pour la compréhension d'un potentiel dépôt funéraire moustérien : le cas du squelette de Régourdou 1 (Montignac-sur-Vézère, Dordogne, France) », *Paléo*, n° 26, décembre 2015, p. 139-159.

MERLET Jean-Claude, BAREYT Bernard. « Une épée de l'âge du Bronze draguée dans le lit de l'Adour à Gouts (Landes) », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 518 (2015), p. 214-216.

PELLETIER Maxime, ROYER Aurélien, HOLLIDAY Trenton, et al. « Lièvre et lapin à Regourdou (Montignac-sur-Vézère, Dordogne, France) : études paléontologique et taphonomique de deux accumulations osseuses d'origine naturelle », *Paléo*, n° 26, décembre 2015, p. 161-185.

PLASSARD Frédéric, AURIÈRE Lise, CHAUVIÈRE François-Xavier, et al. « Nouvelles découvertes d'art mobilier dans le Magdalénien de Bourrouilla (Arancou, Pyrénées-Atlantiques, France) », *Paléo*, n° 26, décembre 2015, p. 215-224.

PONS Fabrice, PANCIN Sébastien, GANDELIN Muriel. « Des traces d'occupation du Néolithique final dans la vallée de l'Adour à Soues (Hautes-Pyrénées). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, t. 30, 2012-2013. Centre de recherches archéologiques sur les Landes, 2015, p. 161-168.

PRODÉO Frédéric, DELAGE Jean-Philippe, FOUÉRÉ Pierrick, MARTICORENA Pablo. « Les haches en silex du Bergeracois ». In : CHANCEREL Antoine (dir.), VAQUER Jean (dir.), CLEYET-MERLE Jean-Jacques (dir.), *Signes de richesse. Inégalités au Néolithique : catalogue d'exposition, Les Eyzies-de-Tayac, Musée de Préhistoire, 27 juin 2015 - 15 novembre 2015. Les Eyzies : Musée National de Préhistoire, Paris : Réunion des Musées Nationaux – Grand Palais (2015), p. 77-83.*

RONDA Thomas. *Processus d'altération superficielle de la paroi ornée de Cussac*, Mémoire de master 2, Anthropologie biologique – Préhistoire, spécialité Préhistoire, Université de Bordeaux (2015), 72 p.

SÉCHER Anthony. « Le Magdalénien moyen du Roc-de-Marcamps 2 (Prignac-et-Marcamps, Gironde) : nouveaux regards sur l'industrie lithique », *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 23-2 (Juillet-décembre 2015). p. 3-16

VERDIN Florence. « Habiter les marais estuariens à l'âge du Fer : quelques exemples en Médoc ». *Aquitania*, n° 31 (2015).

VILLOTTE Sébastien, COURTAUD Patrice., HENRY-GAMBIER Dominique. « Résultats préliminaires de l'étude in situ du sujet gravettien du locus 2 de la grotte de Cussac ». *Bulletin et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris*, n° 27 (2015): S21.

VILLOTTE Sébastien, SANTOS Frederic, COURTAUD Patrice. « Brief Communication: In Situ Study of the Gravettian Individual from Cussac Cave, Locus 2. (Dordogne, France) ». *American Journal of Physical Anthropology*, n° 158 (2015), p. 759-768.

ANTIQUITÉ

BOST Jean-Pierre. « Élie Vinet, historien du Bordeaux antique », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 31-39.

BOUET Alain, CAVALIER Laurence. « Une nouvelle lecture de vestiges monumentaux à Burdigala (Bordeaux, Gironde) : les thermes de la rue Vital-Carles », *Aquitania*, n° 31 (2015).

CHEVILLOT Christian. « Ecombeuf (Coulounieix-Chamiers, Dordogne). Bilan des recherches de 2015 », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 30 (2015), p. 7-48.

CHEVILLOT Christian, « De Ouesouna à Vesunna Petrucoriorum : Ecombeuf. Une étape de la naissance de la capitale de la Cité des Pétrocores? », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 30 (2015), p. 57-108.

DUMAS Antoine, CONSTANTIN Thibaud. « L'espace estuarien comme zone de contact : indices d'influences continentales dans la culture matérielle du Nord girondin au Premier âge du Fer et au début du Second (Ha C / LT A-B1) », *Aquitania*, n° 31 (2015).

DIDIERJEAN François, BROCHERIOU Dominique. « Routes du Médoc antique : état des lieux, observations récentes sur la Levade », *Aquitania*, n° 31 (2015).

GOURDON-PLATEL, Nicole. « Les matériaux de construction utilisés pour le bâti dans le canton d'Astafort, reflets des formations géologiques », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 3 (juil.-sept. 2015), p. 225-248.

HÉBRARD-SALIVAS Catherine. « La verrerie de la villa gallo-romaine de Loupiac », *Les cahiers du bazadais*, n° 191 (décembre 2015), p. 7-26.

HÉNIQUE Jérôme. « La fouille d'un nouvel ensemble thermal à Burdigala : les thermes de la rue du Hâ », *Aquitania*, n° 31 (2015).

HIRIART Eneko. « Terre de confins, terre de liens ? L'estuaire girondin et ses marges à travers la monnaie (IIIe s. – Ier s. a.C.) », *Aquitania*, n° 31 (2015).

HOUCARDE David. « La redécouverte des thermes de la 'villa des Flandres' à Carbon-Blanc (Gironde) », *Aquitania*, n° 31 (2015).

LOIRAT Denis. « La faune trouvée lors des prospections de 2015 à Écombeuf », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 30 (2015), p. 49-48.

LOIRAT Denis. « Les chiens trouvés dans le puits 5 de la « Domus des Bouquets » à Périgueux/Vesunna », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 30 (2015), p. 109-118.

MAUDUIT Thierry, SOUNY David. « La tête romaine de l'Église de Rions (Gironde) », *Aquitaine Historique*, n° 125 (2015), p. 18-19.

MAURIN Louis, BOUET Alain, HIRIART Eneko, et al. « Saintes / Mediolanum, cité des Santons et Bordeaux / Burdigala, cité des Bituriges Vivisques : destin croisés ». *Gallia*, n° 72-1 (2015), p. 53-77.

MAURIN Louis. « Camille Jullian et les Inscriptions romaines de Bordeaux », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 41-60.

MICHEL François. « Notes d'épigraphie du Périgord – 3, Adbogius. Un pétrocore de garde sur le Rhin », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 375-388.

MICHEL GAZEAU Céline. « Nouvelles données sur le théâtre antique de Brion à Saint-Germain-d'Esteuil (Gironde) », *Aquitania*, n° 31 (2015).

MIGEON Wandel, GÉ Thierry. « Un captage inédit de l'aqueduc de Grand-Font à Vesunna-Périgueux. In : BORAU Laetitia, éd., BORLENGHI Aldo, éd., *Aquae ductus. Actualité de la recherche en France et en Espagne : actes du colloque international de Toulouse, 15-16 février 2013*. Bordeaux : Fédération Aquitania, 2015, p. 109-113. (Supplément Aquitania ; 33).

RODDAZ Jean-Michel. « Robert Étienne (1921-2009) », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 61-67.

VALETTE Romain. « Restitution du travail du fer à travers l'étude des déchets de production (Ier s. a.C. – Ier s. p.C.). L'exemple de deux sites girondins : Dorgès (Isle-Saint-Georges) et Grand Hôtel (Bordeaux) ». *Aquitania*, n° 31 (2015).

MOYEN ÂGE

AKA Michel. « Petite chronique du Médoc : La chapelle Saint-Vincent de Trompelo », *Les cahiers méduliens*, n° 63 (2015), p. 70-73.

ARAGUAS Philippe. « L'histoire immobile de Jacques Bernard », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 95-109.

BELBÉOC'H Gwénolé. « Un aperçu de la céramique du Bas Moyen Âge dans le sud de la Gironde et le nord des Landes », *Les cahiers du bazadais*, n° 191 (décembre 2015), p. 27-52.

BONNINGUES Marc. « Saint Astier et la vie érémitique », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 35-41.

BOUILLAC Hervé. « La sénéchaussée d'Agenais-Gascogne d'après un compte de recettes de 1461 », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 4 (2015), p. 485-500.

BRUNAUX Hervé. « Bonaguil. Légende à ciel ouvert ». *Le festin*, n° 94 (été 2015), p. 46-53.

BUGEAUD Nadine, BUGEAUD Alain. « Présentation des Actes du colloque du millénaire de Saint-Astier 1013-2013 », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 31-32.

Collectif. « Chronique des fouilles médiévales en France en 2014. Répartition régionale des chantiers ». *Archéologie médiévale*, n° 45, [Aquitaine:] p. 169-283.

DALLEMAND Jean-Jacques. « L'égrégord : l'organisation interne d'un chantier religieux aux Xe, XIe et XIIe siècles. L'exemple de Saint-Avit-Sénieur », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 30 (2015), p. 119-126.

DELLUC Gilles. « Le pauvre Lazare de Cadouin était lépreux », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 429-448.

DUPOUY Jean-Michel. « Vie et ruine du château d'Aspremont. Peyrehorade - Landes ». *Aquitaine historique*, n° 125 (Novembre 2015), p. 2-8.

DUVERNEUIL Gabriel. « La grange médiévale de «Chez Tézy» (commune de Cercles - Dordogne) », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 30 (2015), p. 127-148.

ETCHÉCHOURY Maité. « Les sources de l'histoire de la collégiale de Saint-Astier et l'édition du chartier », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 43-54.

FAYOLLE Gérard. « Un colloque à Saint-Astier 1013-2013 », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015) (2015), p. 33.

FOURMIOUX Bernard. « Un regard sur les maisons fortes et nobles de la châtellenie de Montignac aux XIIIe – XVe siècles », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 30 (2015), p. 149-180.

GUÉRITTEAU Armelle. « La Céramique du haut Moyen Âge en Aquitaine ». In : CARTRON Isabelle (dir.), HENRION Fabrice (dir.), SCULLER Christian (dir.), *Les Sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion : actes des XXXe Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Bordeaux, 2-4 octobre 2009*. Bordeaux : Fédération Aquitania, 2015, p. 603-622. (Supplément Aquitania ; 34).

LECAT Marianne. « Les résidences aristocratiques médiévales de Salleboeuf », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. CVI (année 2015), p. 101-117.

LESCARRET Brigitte. « Le Médoc roman », *Les cahiers méduliens*, n° 63 (2015), p. 23-42.

MARTIN Christian. « Les cloches de l'église Saint-Jean-Baptiste de Libourne : d'hier à aujourd'hui », *Revue historique et archéologique du libournais et de la vallée de la Dordogne*, t. LXXXIII - n° 306 (1er semestre 2015), p. 42-59.

MARQUETTE Jean Bernard. « Charles Higounet, historien du Moyen Âge », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 71-79.

MASSON Juliette. « Les collégiales de Geoffroy du Loroux, archevêque de Bordeaux (1136-1158) : concevoir l'église-monument à l'image du message réformateur », *Èvêques, clercs et religieux à l'époque romane. Textes, monuments, images et objets, Actes du XXIIIe colloque international d'Art roman d'Issoire, 17-18 octobre 2013* (2015), p. 223-235.

MASSONI Anne. « La fondation du chapitre de Saint-Astier et les débuts de la collégiale », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 54-77.

MORLAES Jean-Michel. « Le château de Pyaller à Saint-Aubin (Landes) », *Aquitaine historique*, n° 124 (mai 2015), p. 15-19.

NAVETAT Mylène. « Habitats troglodytiques médiévaux du château de Commarque (Dordogne) », *L'archéologue*, n° 135 (sept.-oct.-nov. 2015), p. 50-57.

POUSSOU Jean-Pierre. « La profonde amitié de deux très grands historiens : Charles Higounet et Yves Renouard », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 81-93.

PROVOST Marion. « Les églises romanes du canton d'Auros », *Les cahiers du bazadais*, n° 189 (juin 2015), p. 43-48.

PROVOST Marion. « L'église Saint-Sulpice de Brannens », *Les cahiers du bazadais*, n° 189 (juin 2015), p. 49-66.

RÉMY Christian. « Pouvoirs et lignages à Saint-Astier au Moyen Âge », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 79-107.

SUAU Jean-Pierre. « Une statue en pierre polychrome de la fin du XVe siècle, trop méconnue et exceptionnelle dans les Landes : le Saint-Michel de l'église de Saubusse », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 519 (2015), p. 255-272.

SUAU Jean-Pierre. « Le Gourmand portant son ventre sur une brouette, à propos d'une miséricorde de stalle de Saint-Seurin », *Revue archéologique de Bordeaux*, n° 106 (2015), p. 193-200.

VERGEZ Baptiste. « Les églises médiévales du Beuve au Lisos », *Les cahiers du bazadais*, n° 189 (juin 2015), p. 9-22.

VERGEZ Baptiste. « L'église Saint-Jean-Baptiste d'Auzac », *Les cahiers du bazadais*, n° 189 (juin 2015), p. 23-22.

VIVAS Mathieu. « Les fourches patibulaires d'Écorneboeuf dans les registres de comptabilité du Consulat de Périgueux (XIVe siècle) », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 30 (2015), p. 181-118

MODERNE ET CONTEMPORAIN

ABBATE Simone. « Un tableau religieux de 1846 du peintre montois Louis-Anselme Longa (1809-1869) », *Amis des archives des Landes et Association landaise de recherches et de sauvegarde* (A.A.L.-A.L.D.R.D.E.S.), n° 24 (2015), p. 72-10.

BARRAUD Dominique, OLIER François. « Les hôpitaux militaires du Bazadais pendant la guerre 1914-1918 », *Les cahiers du bazadais*, n° 188 (mars 2015), p. 11-54.

BESSONART Pauline Jeannette. « Les Bains Saint-Pierre à Dax, 160 ans au service de la santé (1854-2014) », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 519 (2015), p. 317-344.

BÉNÉZECH Michel. « L'histoire de l'hôpital de Cadillac et de ses particularités », *Les cahiers du bazadais*, n° 188 (mars 2015), p. 55-76.

BONIN-KERDON Armelle, DESSALES Madeleine. « Notre-Dame des Passes, la Notre-Dame de la Garde d'Arcachon », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 166 (novembre 2015), p. 18-32.

BORDIER Daniel. « Le contrôle royal des concessions de fiefs dans la paroisse de Saint-Denis de Pile et ses villages de 1581 à 1607 », *Revue historique et archéologique du libournais et de la vallée de la Dordogne*, t. LXXXIII - n° 305 (1er semestre 2015), p. 1-23.

BOUET Robert. « Correspondance de prêtres périgordins avec le cardinal Caprara, légat du pape Pie VII, 1801-1808 », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 181-188.

BOYE Michel. « Pauillac et le Médoc sous l'œil de la Douane », *Les cahiers méduliens*, n° 63 (2015), p. 5-22.

CASSIE Maurice. « Des communaux aux chênaies de l'Adour dans la Chalosse de Montfort. Le chêne et le jambon », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 517 (2015), p. 15-40.

CAZAURAN Jean-Marie. « De Sainte-Ursule au Puy Abri ou la difficile mutation de l'hôpital-hospice de Périgueux du XIXe au milieu du XXe siècle », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 449-476.

CHARRIN Thomas. « Le «cayer des doléances» de La Teste, une parole confisquée par l'élite testerine », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 164 (août 2015), p. 51-66.

COLLE Michel. « Pierre Bernadau, l'historien mal aimé des historiens de Bordeaux », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 139-153.

COULOMB Clarisse. « Un républicain «moderne» à Bordeaux ? L'abbé Jacques Baurein (1713-1790) », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 113-137.

CURCULOSE André. « Été 1942 : le génocide des enfants juifs dans les Landes », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 520 (2015), p. 443-458.

DARDEY Gilbert. « Un second porc cornemuseux repéré dans le canton de Sabres (Landes) », *Amis des archives des Landes et Association landaise de recherches et de sauvegarde* (A.A.L.-A.L.D.R.D.E.S.), n° 24 (2015), p. 37-40.

DESSALES Madeleine, BOYÉ Michel, EYMERI Bernard. « Les conseillers généraux du Pays de Buch (1800-1906) – Notices biographiques (1). Louis Auguste Frédéric Turgan & David Louis Allègre », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 163 (février 2015), p. 78-86.

DESSALES Madeleine, BOYÉ Michel. « Les conseillers généraux du Pays de Buch (1800-1906) – Notices biographiques (2). Pierre-Jean-Baptiste Baleste-Marichon, Jean Dumora, Léopold Javal, Alphonse Lamarque de Plaisance, Gaston Douillard de Mahaudière, Chéri Duvigneau, Louis Théodore David », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 164 (mai 2015), p. 66-78.

DESSALES Madeleine. « Les conseillers généraux du Pays de Buch (1800-1906) – Notices biographiques (3). Le canton de Belin (1848-1906) », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 165 (août 2015), p. 86-91.

DESSALES Madeleine. « Les conseillers généraux du Pays de Buch (1800-1906) – Notices biographiques (4). Le canton de La Teste-de-Buch (1848-1906) », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 166 (novembre 2015), p. 89-93.

DESSALES Madeleine, VIALARET Émile. « La poudrerie de Croix d'Hins », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 164 (mai 2015), p. 79-90.

DUHARD Jean-Pierre, « Jean Gaussen : médecin dans la Résistance et combattant dans la Brigade Alsace-Lorraine », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 477-504.

DURAND Sébastien. « Les entreprises de la Gironde occupée (1940-1944). Restrictions, intégrations, adaptations », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 249-255. Résumé de thèse de doctorat soutenue à l'Université Bordeaux Montaigne.

EYMERI Miquette, EYMERI Bernard. « Le Casino Miami d'Andornos-les-Bains », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 164 (mai 2015), p. 14-23.

FALGAT Francis. « Éclairage domestique et public en Chalosse au XIXe siècle », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 518 (2015), p. 141-156.

FALIÈRES Adeline. « La refonte des statues de bronze sous le régime de Vichy à Bordeaux », *Aquitaine historique*, n° 124 (mai 2015), p. 3-8.

FAURE Patrick. « Le baille, un officier seigneurial du XVIe siècle aux attributions fluctuantes », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 164 (août 2015), p. 39-50.

FAYOLLE Gérard. « Le Périgord et l'Italie au temps de la Renaissance », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 291-304.

FILHOL Emmanuel. « Pouvoirs publics et Tsiganes après la Libération : l'exemple de la Gironde (1944-années 1950) », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 225-242.

FOURNIER Jean-François. « Un élément de retable du XVIIIe siècle attribué à l'atelier de Jean Girouard (1644-1684) », *Revue archéologique de Bordeaux*, n° 106 (2015), p. 201-205.

FOURNIER Jean-François. « Un menuisier-sculpteur du XVIIIe siècle : Jacques Sabourie », *Revue archéologique de Bordeaux*, n° 106 (2015), p. 207-209.

FRITZ Jeanne-Marie. « Bourgeoisie et notabilité à Roquefort-de-Marsan aux XVe-XVIIe siècles », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 517 (2015), p. 3-14.

FROIDEFOND Jean-Marie, LABASSAT Jean. « À la découverte d'une carte ancienne venant en complément de celle de Masse », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 163 (février 2015), p. 21-28.

GEMBIKI Heidi, GIMBIKI Dieter. « Du nouveau sur la société «morave» à Bordeaux, 1747-1793 », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 179-185.

HAURIE Béatrice. « La fontaine monumentale de Mont-de-Marsan dite «La Landaise» », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 518 (2015), p. 157-174.

HEIB Marc. « Le service de santé des armées durant la Grande Guerre », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 4 (2015), p. 521-536.

KERLORC'H Gilles. « Épaves et naufrages du port de Bayonne », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 519 (2015), p. 358-361.

LABASSAT Jean. « Histoire, composition et signification du monument aux morts d'Audenge », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 166 (novembre 2015), p. 52-64.

LACHAISE Bernard. « Écrire l'histoire de Bordeaux au XXe siècle », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 161-175.

LAFARGUE Raymond. « Les cinq ports du Teich », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 164 (mai 2015), p. 24-33.

LAFAURIE Jean, PARENT Gilles. « Anciennes exploitations des gîtes aurifères du nord-est Baztan », *Bulletin du Musée basque*, n° 185 (2e semestre 2015), p. 77-94.

LAFORCADE Jacques. « La construction du château de l'Étang à Abjat-sur-Bandiât, 1845-1851 », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 305-318.

LALANNE-GRUEY Franck. « Le pays de Born entre 1566 et 1582 (d'après le minutier de Me Arnaud Descot, notaire à Biscarosse) », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 519 (2015), p. 273-292.

LE MASNE Camille, LE MASNE Pierre. « Les Physiocrates et le développement des Landes (1757-1789) », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 520 (2015), p. 377-402.

LEVAUFRE Christian, BALARD François. « Air Bleu, le balisage du terrain de Mont-de-Marsan et les systèmes d'aide à la navigation dans les landes », *Amis des archives des Landes et Association landaise de recherches et de sauvegarde* (A.A.L.-A.L.D.R.D.E.S.), n° 24 (2015), p. 107-122.

LOIRAT Denis. « Début d'enquête sur l'origine de l'amas osseux des Andriavaux », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 30 (2015), p. 197-206.

MABILLE Jean-Pierre. « La Croix-Rouge à Dax pendant la guerre de 1914-1918 », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 518 (2015), p. 175-198.

MAFFRE Philippe. « Le château Birot à Béguey », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. CVI (année 2015), p. 139-148.

MILLOT Théo. « Bordeaux, un «paradis perdu» d'entre-deux-guerres ? », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 187-208.

MIQUEL Sophie. « L'hebieur de Jean Philippe Montépin, soldat de 1916, et le parc du château Magne à Trélissac », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 201-208.

MORENO Jean-Luc. « La croix de la passion de Salens (commune de Layrac) », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 3 (juil.-sept. 2015), p. 391-400.

PERREZ Gilbert. « Napoléon 1er en Aquitaine. Itinéraire d'un empereur pressé », *Aquitaine historique*, n° 125 (novembre 2015), p. 9-17.

PERROTEAU Jean. « Les hauts fourneaux et la métallurgie en Pays de Buch au XIXe siècle (I) », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 166 (novembre 2015), p. 33-51.

PONTHIER-SELLIER Céline. « L'hôpital-hospice Étienne Sabatié de Libourne à la veille de la Grande guerre », *Revue historique et archéologique du libournais et de la vallée de la Dordogne*, t. LXXXIII - n° 305 (1er semestre 2015), p. 24-49.

ROBOREL DE CLIMENS Xavier. « À propos de l'hôtel Lassalle de Roquefort à Bordeaux et de ses possesseurs », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. CVI (année 2015), p. 119-137.

ROUDIÉ Philippe. « Paul Roudié (1916-1994) », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 113-137.

SCHUNCK, Catherine. « Petit patrimoine rural : la fontaine dite «des Trois-Fontaines» au Bugue », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXLII (2015), p. 257-262.

- SIMON Pierre. « Les moulins de la Lède en amont de Montagnac ». *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 4 (oct.-déc. 2015), p. 501-520.
- SOUSSIEUX Philippe. « Dax à l'époque révolutionnaire », *Amis des archives des Landes et Association landaise de recherches et de sauvegarde* (A.A.L.-A.L.D.R.D.E.S.), n° 24 (2015), p. 41-71.
- SOUSSIEUX Philippe. « Édouard Ducéré (1849-1910) historien de Bayonne d'origine landaise », *Amis des archives des Landes et Association landaise de recherches et de sauvegarde* (A.A.L.-A.L.D.R.D.E.S.), n° 24 (2015), p. 85-88.
- STAEZ Jacques. « Lettres des évêques d'Aire et de Dax conservées aux Archives départementales des Yvelines dans le fonds Soldini (1766) », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 518 (2015), p. 217-220.
- SUAU Jean-Pierre. « La décollation de Saint Caprais, sur un vitrail néo-roman (1860) de Joseph Villiet, à la cathédrale d'Agen et son modèle roman », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 3 (2015), p. 183-190.

- VALOIS Jean-Paul. « L'encadrement en pierre des portes de maisons rurales en Béarn : quelques remarques sur leurs évolutions techniques et esthétiques », *Revue de Pau et du Béarn*, n° 42 (2015), p. 95-113.
- VERDIER Jean-Pierre. « Les tribulations du matériel d'incendie de la ville d'Agen », *Revue de l'Agenais*, t. CXLII n° 4 (oct.-déc. 2015), p. 549-560.
- VILLOTTE Nicole. « Arthur Armaingaud, le fondateur du sanatorium du Moulleau », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 164 (août 2015), p. 74-80.
- WARIN Patrice. « Les mains de la Mémoire. L'artisanat de tranchée de la Grande Guerre », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 519 (2015), p. 307-316.
- WEISS Stéphane. « Entreprises françaises de démoralisation et désertions allemandes sur les fronts du Médoc et de Charente-Maritime en 1944-1945 », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 21 (2015), p. 209-223.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CVII, année 2016, p. 227-256

Chronique d'archéologie métropolitaine année 2015

De la Communauté urbaine de Bordeaux à Bordeaux Métropole

Par décret du ministère de la décentralisation et de la fonction publique du 23 décembre 2014, il est créé un établissement public de coopération intercommunale à fiscalité propre relevant de la catégorie des métropoles, par transformation de la Communauté urbaine de Bordeaux.

Cet établissement public de coopération intercommunale à fiscalité propre prend le nom de « Bordeaux Métropole ». Courant 2016, le Service d'archéologie préventive deviendra « Centre archéologie préventive » et basculera de la Direction des Bâtiments et Moyens au Service Etudes, Architecture et Archéologie.

2015 : une année pleinement opérationnelle

La construction du Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole (SAP), créé en 2013, s'était nécessairement poursuivie en 2014 avec la création et/ou l'amélioration d'outils de travail et la réalisation des premières interventions d'archéologie préventive.

L'année 2015 marque l'entrée du Service en phase pleinement opérationnelle, tant dans le cadre de ses missions d'archéologie préventive que dans son rôle d'assistance à maîtrise d'ouvrage interne, ou bien encore dans celui de la diffusion de l'information scientifique et de la valorisation de ses découvertes.

L'assistance à maîtrise d'ouvrage interne

Depuis sa création, le SAP est régulièrement interrogé en interne par certaines directions de Bordeaux Métropole sur des projets d'aménagements, afin de savoir s'ils sont susceptibles de porter atteinte au patrimoine archéologique et de faire l'objet de prescriptions d'archéologie préventive. Le SAP exerce à ce niveau un rôle d'interface avec le SRA/DRAC Aquitaine, en filtrant parmi ces projets ceux qui ne présentent aucun risque particulier (pistes cyclables, réfection de voirie, constructions d'abribus, par exemple), ou en invitant les chefs de projets à interroger directement le SRA si le moindre risque est pressenti.

Cette politique de veille archéologique permet à la fois de simplifier les démarches administratives, d'anticiper la mise en place d'éventuelles opérations d'archéologie préventive ou bien encore d'éviter, autant que faire se peut, des opérations de sauvetage urgent.

CONSULTATIONS ARCHÉOLOGIQUES 2015



Fig. 1. - Répartition des consultations internes 2015 pour des projets ou avant-projets d'aménagements métropolitains.

OPÉRATIONS ARCHÉOLOGIQUES 2015



Fig. 2. - Les différentes interventions menées par le Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole en 2015.

Le nombre d'interrogations que le SAP reçoit est en constante augmentation depuis 2013 (fig. 1).

Les opérations du SAP en 2015

Les opérations réalisées par le SAP en 2015 sont plus nombreuses et plus diversifiées qu'en 2014 (fig. 2 et notices infra). Cet accroissement est, bien entendu, consécutif à celui du nombre de prescriptions émises par l'État (17 prescriptions en 2015 contre 11 en 2014), même s'il existe obligatoirement un décalage de 2 à 4 mois, entre la date de l'arrêté de prescription et celle de la réalisation de l'opération.

En 2013, Bordeaux Métropole avait fait le choix de réaliser tous les diagnostics archéologiques prescrits sur son territoire pour une durée de cinq ans, ce sont donc ces opérations qui dominent (5). Viennent ensuite les fouilles préventives (3), les sauvetages urgents (2) et 2 sondages.

L'année 2015 est à nouveau marquée par des interventions sur des espaces funéraires à proximité d'édifices religieux des époques médiévale et moderne : un sauvetage urgent (rue d'Welles à Bordeaux, près de l'église romane Sainte-Croix) et un diagnostic (place Roumégoux à Gradignan, près de l'église Saint-Pierre). Les résultats de ces deux opérations qui seront suivies de fouilles préventives, permettent d'envisager des découvertes majeures.

Les interventions réalisées dans le quartier de Bacalan à Bordeaux, ont permis de recueillir d'importants lots stratifiés de rejets de toutes natures liés à la production de la manufacture

David Johnston/Jules Vieillard et Cie (1834-1895). Ces interventions ont démontré la pertinence et l'intérêt scientifique d'une telle action de sauvegarde d'un patrimoine industriel local encore bien ancré dans la mémoire de nombreux Bordelais.

Actions de médiation et de valorisation

En 2015, le SAP a mené plusieurs actions de médiation et de valorisation : des visites de chantiers et 2 expositions.

Le diagnostic de la place Roumégoux à Gradignan a, par exemple, été l'occasion de mettre en place des visites organisées destinées au grand public. Près de 1000 personnes ont été accueillies par un agent médiateur du Service et ont pu avoir directement accès au chantier et bénéficier de visites commentées.

Une première exposition a été présentée au Château Brignon et à la médiathèque de Carbon-Blanc. Réalisée à la demande de la municipalité, cette exposition avait pour objet la présentation aux Carbonblanais des principales découvertes réalisées par le SAP en 2014 (partie thermique d'une villa gallo-romaine de la place Vialolle).

La seconde exposition s'est tenue dans le grand hall de l'Hôtel de Bordeaux Métropole à Bordeaux (fig. 3). Cette exposition a permis de présenter aux agents métropolitains et au public extérieur, les principales missions du Service et son rôle au sein de l'établissement public à partir d'un bilan de 2,5 années d'activités archéologiques.



Fig. 3. - Exposition dans le hall d'accueil de l'Hôtel de Bordeaux Métropole en novembre 2015 (cl. Bordeaux Métropole).

Bassens, Jean Prévôt. Fouille préventive¹

Dans le cadre d'une étude urbaine pour un projet d'aménagement du secteur Jean Prévôt à Bassens, la Direction de l'urbanisme de la Communauté urbaine de Bordeaux (La Cub, aujourd'hui Bordeaux Métropole) a formulé la demande d'une prescription immédiate de diagnostic. Sa réalisation a été confiée au service d'archéologie préventive de la Cub (SAP) et s'est déroulée du 31 mars au 14 mai 2015.

Sur les sept hectares diagnostiqués, plusieurs occupations et indices d'occupation ont été observés. Néanmoins, les vestiges du premier âge du Fer et de l'Antiquité, situés dans la même zone, sont les seuls à constituer des éléments tangibles de l'occupation de ces lieux par le passé. C'est pourquoi le Service régional de l'archéologie (SRA), suite à la demande de Bordeaux Métropole de poursuivre ce projet d'aménagement, a prescrit une fouille préventive qui s'est déroulée de septembre à décembre 2015.

Connaissances du site avant l'intervention

La zone d'intervention se situe sur la rive droite de la Garonne, sur le versant sud d'une bande de terre reliant la terrasse mindélienne de la Dordogne (vers l'est) à la butte-témoin de La Roque (vers l'ouest). Elle est implantée sur un substratum molassique de l'Oligocène inférieur, formé de sables et d'argiles carbonatées de couleur grisâtre. Le terrain présente une légère pente du nord vers le sud. Il est bordé, vers l'ouest, par la voie ferrée de Bordeaux à Paris puis par la zone portuaire et industrielle de Bassens et, vers le nord, l'est et le sud, par plusieurs lotissements. Il s'agit d'une enclave encore relativement « naturelle » dans un contexte très urbanisé.

Les résultats du diagnostic préalable

Le diagnostic a permis de mettre au jour des vestiges diversifiés, reflétant une fréquentation diachronique du secteur, du Néolithique à l'époque contemporaine². Ces indices se répartissent sur l'ensemble du terrain concerné par le projet d'aménagement mais, dans leur grande majorité, de manière diffuse.

Seule la tranchée 26, complétée par une extension de plus de 300 m² a révélé des éléments nécessitant une fouille préventive prescrite par l'État. En effet, la présence d'une fosse, surmontée d'une superstructure empierrée, et environnée d'un fossé contenant, peut-être, une stèle du premier âge du Fer, constituait la principale motivation de la prescription de fouille. La datation de cet ensemble, assurée par un mobilier céramique abondant, est comprise entre le milieu et la fin du premier âge du Fer, ce qui correspond aux VI^e-Ve siècles av. J.-C. A proximité immédiate des vestiges du premier âge du Fer,

d'autres structures empierrées étaient associées à un niveau de démolition et à une fosse. Ils contenaient de la céramique, en particulier de la DSP³ des Ve-VI^e siècles ap. J.-C.

Le contexte archéologique général

Plusieurs indices d'occupations de toutes époques (Paléolithique moyen, Néolithique, âge du Fer, Gallo-romain et Moyen Âge) sont connus sur la commune de Bassens.

Cependant, pour les âges du Fer, concernés par la prescription, aucun élément n'est connu localement tandis que l'époque antique est documentée par plusieurs éléments. Nous mentionnerons notamment le passage de la voie romaine reliant Saintes à Bordeaux connue sous le nom de « Chemin de la Vie », dont la localisation demeure cependant assez imprécise. De plus, quelques indices d'occupation ont été recensés dans la zone de Belloc-L'escalette-Beauval-Tropayze ainsi qu'un dépotoir localisé vers le sud de la commune. Des monnaies romaines ont également été mises au jour lors de terrassements effectués au château de Pomerol en janvier 1887. Sur la commune voisine de Carbon-Blanc, les vestiges dits de la « Villa des Flandres », découverts en 1900 ont été récemment relocalisés dans le cadre d'un diagnostic et ont pu faire l'objet d'interprétations complémentaires⁴.

De plus, la paroisse de Bassens, vraisemblablement formée aux Ve-VI^e siècles ap. J.-C. était la plus importante de la baronnie de Montferrand. Il est probable que le château de cette famille se trouve sur la commune. Le tout premier château de la famille de Montferrand n'est pas clairement localisé alors que le deuxième se situerait au nord de la commune sur le plateau appelé terre de Baudin où Léo Drouyn a repéré une douve ovale. Enfin, quelques sépultures des VI^e-VIII^e siècles ap. J.-C. ont été identifiées lors de fouilles de sauvetage en 1985 et 1986, au niveau du chevet de l'église Saint-Pierre de Bassens.

Principaux résultats

La fouille du secteur Jean Prévôt s'est déroulée en deux phases, du 14 septembre au 6 novembre puis du 7 au 18 décembre 2015. Elle concernait une zone de 4000 m² environ autour de la tranchée 26 du diagnostic et avait pour objectif principal de caractériser les occupations protohistoriques et antiques. Ainsi,

1. Notice rédigée par Aurélien Alcantara pour le responsable de cette opération, Bertrand Béhague.
2. Béhague 2014 ; Béhague 2015.
3. Dérivée de sigillée paléochrétienne.
4. Hourcade 2015.

la fouille devait s'attacher à déterminer la fonction et la nature de l'empierrement observé lors du diagnostic ainsi que sa relation avec les structures environnantes. En ce qui concerne l'occupation tardo-antique, l'objectif consistait à délimiter l'extension des vestiges et à caractériser le type d'implantation auquel elle correspondait.

À l'issue du décapage, 137 structures ont été identifiées. Il s'agit essentiellement de structures en creux de faibles dimensions (poteaux), de fosses polylobées et de fossés. La chronologie de ces ensembles témoigne d'occupations diachroniques, du premier âge du Fer à l'époque contemporaine (fig. 4). Néanmoins, de nombreuses structures demeurent non datées, notamment certains trous de poteau et des petites fosses. La répartition des structures est assez hétérogène, laissant apparaître plusieurs concentrations de structures et, *a contrario*, des zones vides.

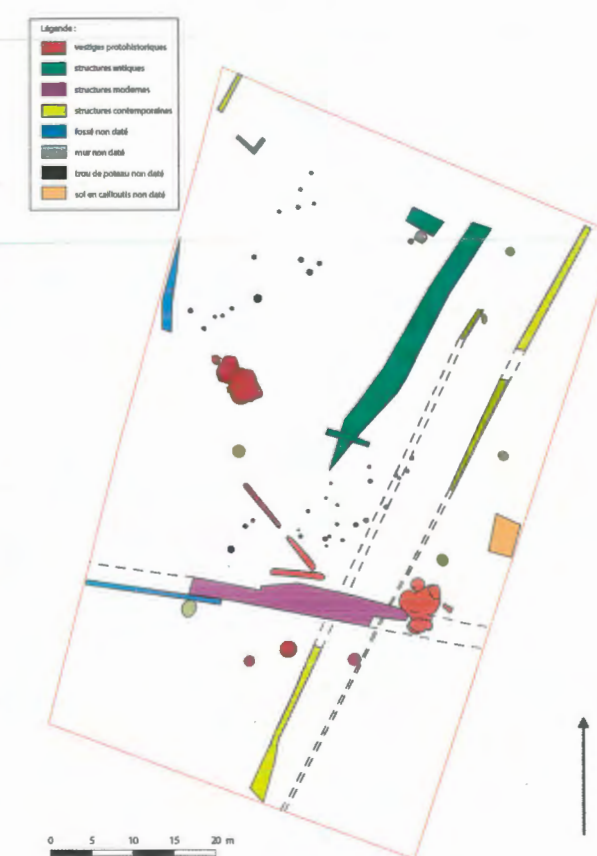


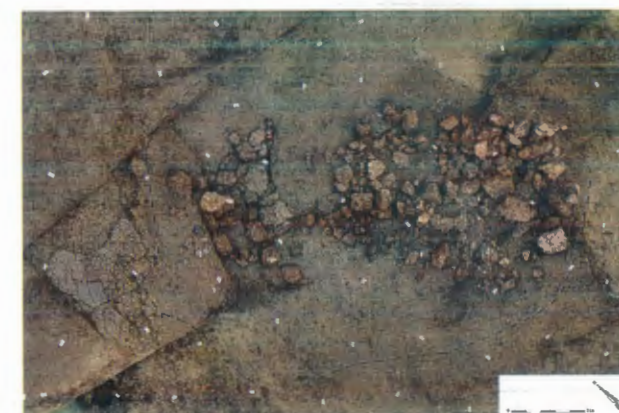
Fig. 4. - Plan phasé des structures reconnues lors de la fouille de Bassens - Secteur Jean Prévôt (DAO A. Alcantara).

Fig. 5. - Orthophotographie de l'empierrement situé en partie sommitale de la fosse d'extraction (montage : A. Alcantara, cl. B. Béhague).

Fig. 6. - Vue en plan de la fosse polylobée, vidée à moitié (cl. B. Béhague).

L'occupation protohistorique du secteur est essentiellement concrétisée par la présence de deux groupes de fosses dites polylobées, ayant pour fonction l'extraction de sédiment. Quelques structures linéaires assez courtes, ainsi que quelques fosses circulaires, complètent les traces laissées par cette occupation.

L'ensemble de fosses au nord-ouest de l'emprise correspond à l'empierrement mis en évidence lors de la phase de diagnostic, dans la tranchée 26. L'empierrement, composé de blocs calcaires bruts non taillés et de quelques fragments de meules, semble relativement bien délimité et organisé, il se concentre en partie centrale du comblement de la fosse (fig. 5). Les blocs sont uniquement présents dans le comblement sommital et correspondent donc à un rejet dans la phase finale de scellement de la structure. De plus, la morphologie du creusement rappelle celle des fosses polylobées, avec plusieurs épisodes de creusement (lobes) destinés à extraire du matériau argileux (fig. 6). Ce type de structure peut être généré par des besoins d'approvisionnement collectif ou individuel.



Le matériau argileux extrait pourrait répondre, à titre d'exemple, à des besoins pour une production céramique et/ou être utilisé pour la construction de parois de maisons.

D'autre part, deux groupements de trous de poteau répartis sur une surface de 100 m² environ se concentrent autour des deux fosses polylobées et pourraient éventuellement constituer l'emplacement d'espaces bâtis. Majoritairement non datés, ils forment des alignements d'orientation sud-ouest/nord-est, perpendiculaires aux petites structures linéaires protohistoriques (fig. 7). Si l'architecture des bâtiments pressentis reste à définir, l'agencement et l'orientation des alignements peut constituer une piste de réflexion pour lier ces structures à l'occupation du Ve siècle av. J.-C. La quantité de blocs rejetés dans les fosses polylobées pourrait en outre témoigner d'une utilisation de ceux-ci dans l'architecture des bâtiments supposés (soubassement de mur ?).

Pour la période antique, la densité de structures identifiée lors de la fouille apparaît assez faible. L'occupation est essentiellement concrétisée par un épandage linéaire de mobilier archéologique observé sur près de 40 m de long et 4 à 5 m de large, qui correspond à un axe de circulation et dont l'orientation est conforme à la pente du terrain. Le matériel qui en est issu suppose une occupation assez longue, du début du Haut-

Empire à l'Antiquité tardive. Quelques fossés parcelaires, identifiés lors du diagnostic, complètent l'occupation rurale de ce secteur durant l'Antiquité.

On note également la présence d'une structure empierrée composée de gros blocs qui est installée par-dessus le chemin, sans montrer de lien fonctionnel direct avec ce dernier (fig. 8). Il pourrait traduire les restes d'une construction de l'Antiquité tardive ou une éventuelle recharge grossière du chemin à cette époque. En outre, un élément mouluré (base de demi-colonne ?) est utilisé en remploi dans cette construction.

L'opération de fouille préventive du secteur Jean Prévôt à Bassens a permis de mettre en évidence deux occupations rurales, respectivement du premier âge du Fer et de l'Antiquité tardive. Ce type d'occupations, encore peu connues sur le territoire de la Métropole, apporte ainsi une documentation intéressante sur l'occupation du sol et l'exploitation des campagnes autour de Bordeaux.



Fig. 7. - Groupement de trous de poteaux formant un potentiel espace bâti (cl. : B. Béhague).

Fig. 8. - Orthophotographie de la structure empierrée installée sur le chemin antique (montage : A. Alcantara, cl. : B. Béhague).



Bordeaux, 7/17 rue Castéja. Fouille préventive¹

Le projet de construction de l'internat du groupe scolaire Notre-Dame, 7/17 rue Castéja à Bordeaux, avait conduit à prescrire un diagnostic d'archéologie préventive en 2013. Réalisé par l'Inrap en juin 2014, il s'est révélé positif, mettant notamment en évidence la présence d'une occupation gallo-romaine². Trois phases d'occupation antique avaient alors pu être identifiées. La plus ancienne, datant d'après le mobilier recueilli des années 20/40 ap. J.-C., correspond à l'anthropisation de la terrasse. La seconde phase correspond à l'aménagement, vers la fin de la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C., d'une structure bâtie de nature indéterminée, détruite par un incendie vers la fin du siècle. La troisième phase correspond, à un réaménagement de la structure précédente survenu entre la fin du I^{er} siècle ap. J.-C. et le milieu du II^e.

Selon le cahier des charges défini par le SRA, plusieurs problématiques spécifiques au site devaient attirer l'attention de l'équipe du SAP. En premier lieu, l'étude des niveaux les plus anciens du site afin de vérifier que les couches les plus profondes atteintes dans la tranchée TR2 du diagnostic correspondaient bien à la terrasse géologique et à sa première anthropisation. De plus, la présence de mobilier plus ancien – fragments de présigillée et de campanienne C – dans l'US mélangée DIAG-2007/2008/2009

pouvant laisser penser qu'il existait une occupation antérieure, datée des années 40/20 av. J.-C., il convenait de s'en assurer. L'autre objectif chronologique était de confirmer la datation des phases de destruction et de réaménagement des structures rencontrées et notamment d'identifier les raisons de l'absence de niveaux antiques postérieurs au II^e siècle ap. J.-C. : abandon du site ou oblitération due aux interventions postérieures ? La troisième problématique spécifique au site était d'ordre topographique. L'intérêt du repérage et du géoréférencement précis des vestiges était de savoir si, dans cette zone de marge urbaine, les structures étaient ou non orientées selon les axes de la trame urbaine classique de Burdigala.

La fouille préventive s'est déroulée du 5 au 23 janvier 2015. L'organisation du chantier a été rendue délicate du fait de l'encombrement et de l'étroitesse du site (260 m²), de la co-activité avec les ouvriers chargés du soutènement des façades extérieures du bâtiment et de la présence de butons dans la moitié orientale du terrain (fig. 9).

1. Notice rédigée par le responsable de cette opération, David Hourcade.

2. Calmettes 2014.



Fig. 9. - Bordeaux, 7/17 rue Castéja. Vue aérienne du chantier prise depuis la grue de 30 m (cl. St. Pévreau, Sogedda).

Le terrain, en forme de L, a été divisé en deux zones (Z1 à l'ouest et Z2 à l'est), elles-mêmes subdivisées en secteurs. Malgré les petites dimensions du terrain, les fortes contraintes liées au chantier ont rendu impossible la fouille en aire ouverte totale du site. Il a été fouillé par secteurs, ouverts et étudiés selon des rythmes et des méthodologies différentes.

Le premier bilan que l'on peut dresser de l'opération est que la fouille a été relativement difficile à mener et que les niveaux antiques conservés – raison de la prescription – sont peu nombreux, éparpillés et endommagés. En matière d'altimétrie, on note ainsi que, au XVIII^e siècle, l'ensemble du terrain a été nivelé à une cote comprise entre 10 et 10,30 m NgF, entraînant l'oblitération des niveaux d'occupation postérieurs au dernier quart du I^{er} siècle ap. J.-C. De plus, en matière de superficie, la présence de grandes fosses d'extraction creusées à l'époque moderne, notamment à l'ouest, au sud et au sud-est du site, explique que 85 % de la superficie du terrain prescrit est occupée par des perturbations post-médiévales (fig. 10).

Au final, on peut estimer que près de 90 % des niveaux anthropiques fouillés entre les cotes 8,80 et 10,70 m NgF (correspondant aux altitudes prescrites) sont des remblais datant des époques moderne et contemporaine. Malgré ces limites évidentes, la fouille du 7/17 rue Castéja s'est révélée riche d'enseignements, notamment en ce qui concerne l'urbanisation du quartier au début de notre ère.

L'ensemble des niveaux stratigraphiques rencontrés dessinent sept phases de fréquentation du site – hors niveaux géologiques – allant de l'époque romaine précoce à l'époque contemporaine. Les datations sont celles fournies par les études céramologiques réalisées par Chr. Sireix et V. Marache³, complétées par les identifications numismatiques de J.-P. Casse, J.-M. Debruge et D. Ursy⁴.

Cette continuité chronologique n'est qu'apparente car, hormis des recreusements d'époque indéterminée (TPQ 80 ap. J.-C.) lors de la phase 4, on doit souligner l'absence de niveaux datés de la période comprise entre la fin du I^{er} siècle et la fin du XVIII^e. Cette anomalie s'explique essentiellement par les profondes perturbations connues par le site à l'époque moderne. On notera également l'absence, même résiduelle, de mobilier céramique datant du Moyen Âge, possible preuve que le site était véritablement inoccupé à cette époque.

La terrasse mindélienne a été atteinte, partout où les niveaux géologiques étaient conservés⁵, à une cote comprise entre 9,20 et 9,40 m NgF. Les niveaux superficiels sont composés de

3. CAP Bordeaux Métropole.
4. Cercle Bertrand Andrieu, Société Archéologique de Bordeaux.
5. Etude F. Arnaud (CAP Bordeaux Métropole).



Fig. 10. - Bordeaux, 7/17 rue Castéja. Plan de masse, phasé, des vestiges mis au jour (DAO : D. Hourcade et M.-P. Vallex, Bordeaux Métropole).

sables, plus ou moins graveleux et argileux (Us 1045=1053, 1060). Ils recouvrent un niveau argileux, riche en nodules calcaires, remarqué dès 9 m NgF (US 1046=1067).

Les niveaux archéologiques les plus anciens mis au jour (Phase 1) correspondent à une grande fosse (FO1077), peu profonde, creusée dans le substrat sableux. Elle témoigne très probablement d'une activité d'extraction de matériaux – vraisemblablement de sable et de graves – dans les deux dernières décennies du I^{er} siècle av. J.-C. Aucune trace d'occupation antérieure – envisagée à la suite de la découverte de mobilier céramique daté des années 40/20 av. J.-C. (US mélangée DIAG-2007/2008/2009) lors du diagnostic – n'a donc été mise au jour.

L'occupation pérenne du site est concomitante de l'urbanisation du quartier au début de notre ère (phase 2). La fouille des rares niveaux antiques conservés permet de témoigner d'une occupation domestique, au nord du terrain (Z1 S3), et d'un espace public, au sud (Z1 S2 et Z2). Ce dernier est composé d'une rue partiellement dégagée. D'orientation E/O (85° Est), elle est bordée, au nord, d'un fossé et d'un trottoir plusieurs fois réaménagés. Ce *decumanus*, un des sept connus à Bordeaux, est le prolongement de celui déjà repéré lors des fouilles du Marché des Grands-Hommes⁶ et des Allées de Tourny⁷. On notera que le pasage d'évolution du site, entre le début et le

dernier quart du I^{er} siècle ap. J.-C. (phases 2 et 3), est conforme à celui proposé lors du diagnostic et similaire à celui connu pour d'autres sites du quartier (fouilles du 13 rue du Palais-Gallien et de l'Auditorium⁸). Les caractéristiques et l'évolution de ce *decumanus* sont aussi conformes à celles connues pour le reste du réseau et notamment pour cette rue⁹.

La phase 2, datée vers 1/30 ap. J.-C., est subdivisée en deux états. Le premier, Etat 2.1, voit la mise en place de la voirie. Le *decumanus* mis au jour est une rue de gravillons et de galets dégagée sur une largeur d'environ 4,50 m maximum (VO2066). Son sommet est coté à une altitude d'environ 9,60/9,70 m NgF. Au nord, il est bordé d'un fossé en V large de 1,50 m et profond d'environ 0,60 m (FO2090) qui le sépare d'un trottoir (fig. 11). Apparemment non couvert et large de 2,50 m, son sol est coté, à l'origine, vers 9,60 m NgF. La limite nord du trottoir est marquée par une palissade d'environ 0,60 m de large (MR1115) qui le sépare d'un espace a priori privé et peu aménagé, voire vide. C'est dans un second temps (Etat 2.2) et après la réfection de la palissade (MR1094), que cette probable

6. Sireix 1997.
7. Doulan 2013, p. 284.
8. Doulan 2013, p. 106-112 ; Chuniaud 2006.
9. Charpentier et al. 2016 ; Sireix 1997.



Fig. 11. - Bordeaux, 7/17 rue Castéja. Profil du fossé FO2090 fouillé en Z2S2 (cl. C. Gérardin, Bordeaux Métropole).

cour est remblayée par plusieurs dépôts. L'un d'eux (US 1059) est composé de déchets métallurgiques provenant d'une forge généraliste située en dehors de la zone fouillée¹⁰. La présence d'une forge dans le quartier ne doit pas surprendre car d'autres traces d'activités métallurgiques ont déjà été mises au jour à proximité, notamment lors des fouilles de l'Auditorium¹¹. Au sud de la cloison, l'espace public est aussi réaménagé. Les sols du trottoir et du *decumanus* sont rechargés jusqu'à une altitude de 9,80 m NgF, alors que le fossé est plusieurs fois curé, puis définitivement comblé.

La phase 3, datée entre 30 et 80 ap. J.-C., correspond à la réfection de la voirie au sud et à l'aménagement, postérieurement à 50 ap. J.-C., d'un habitat dans la partie nord du site. Lors de l'état 3.1, l'habitat est délimité, au nord, par un mur, large de 0,40 m, au soubassement d'*opus caementicium* très fruste (MR1061) et, 5 m plus au sud, par un mur de terre et de bois (MR1110), large de 0,70 m. Le sol, coté à une altitude de 9,90 m NgF environ, est occupé par deux foyers (FY1072 et FY1108) distants d'environ 3 m. Au sud de l'habitat, le sol du trottoir est réaménagé par l'apport d'un sol argileux plus compact (US 1047). Désormais large de 2,50 m, il est limité par un nouveau fossé (FO2083). Le profil en cuvette de celui-ci est plus évasé : large de 1,40 à 1,50 m, il n'est profond que de 0,40 à 0,50 m. Au sud, le *decumanus* est rechargé par la couche de sable gravillonneux US 2071 jusqu'à une altitude d'environ 9,90 m NgF également. Plus étroit, il n'a pu être dégagé que sur une largeur de 4 m environ.

Dans un second temps (Etat 3.2), l'espace public subit de nouvelles transformations. Le fossé FO2083 est définitivement comblé, la chaussée du *decumanus* (VO2055) – qui s'élargit – le recouvre et le trottoir est rechargé. C'est peut-être de cette étape que date l'aménagement d'un solin (MR2070), vraisemblablement destiné à séparer circulation piétonne et charretière. Au nord, dans l'habitat, de nouveaux foyers sont aménagés sur les précédents (FY1098 et FY1096 à l'est ; FY1070 au centre). La fouille des niveaux d'occupation associés a livré plusieurs monnaies et fibules – dont une de type indéterminé car assemblée à partir d'éléments récupérés – ainsi qu'un petit plateau de balance de précision en alliage cuivreux estampillé BANN(A) – d'un modèle proche de celui découvert sur la fouille de l'Auditorium¹².

Cette phase prend fin (Etat 3.3) avec l'incendie de l'habitat matérialisé par l'US 1054, dont le sommet est arasé par les perturbations postérieures.

La phase 4, dont ne témoignent que quelques fosses et tranchées repérées au nord-est (TR1075) et au sud-est (FS2033 et FS35), correspond vraisemblablement à une activité de récupération de matériaux. Non datée, elle est postérieure à la fin du I^{er} siècle ap. J.-C.

La cinquième phase de fréquentation du site est certainement celle qui a le plus profondément modifié le terrain. Elle est en effet caractérisée par la transformation de la zone en carrière dont témoigne la présence de grandes fosses creusées dans les niveaux antiques et le substrat (FS1062, FS1079, FS1051, FS1021=FS2024=FS2036, FS1026 et FS1065). Les plus importantes font 15 m de diamètre environ. Retrouvées sur l'ensemble du terrain prescrit, elles occupent environ 80 % de la surface fouillée. Creusées jusqu'à une cote inférieure à 6,50 m NgF, elles ont servi à l'extraction de sable, de grave, d'argile et de calcaire pour des chantiers de construction de la seconde moitié du XVII^e ou du début du XVIII^e siècle. On pense notamment à la construction du couvent des Catherinettes, tout proche, en 1664 ou aux chantiers, plus importants, du château Trompette et du Fort Louis, respectivement entre 1653 et 1691 et entre 1675 et 1691.

Le début de la phase 6, datée du XVIII^e siècle, est marqué par l'arasement des niveaux en place et le nivellement du terrain à une cote comprise entre 10,20 et 10,30 m NgF, localement 10 m NgF dans le secteur Z2 S2. L'apport de plusieurs couches de remblais limono-sableux témoigne de la transformation du site en jardin, peut-être liés à ceux du Grand Séminaire, (US 1003, 1055=2002=2054, 2004, 1002=2001). Le squelette d'un chat, inhumé dans la fosse FS2009, a été mis au jour lors de la fouille de ces niveaux.

La phase 7, dernière phase d'occupation du site, est marquée par les aménagements et perturbations récents sur la parcelle : puits ou citerne en pierres de taille (USC 1030), cuve en béton, fosses et, pour finir, tranchées du diagnostic de l'Inrap.

10. Etude de R. Valette (doctorant Ausonius, UMR 5607).

11. Chuniaud 2006 et Chuniaud in Doulan 2013, p. 111.

12. Etude M. Maury (CAP Bordeaux Métropole).

Bordeaux, place Pey-Berland « Bosquet d'arbres ». Diagnostic archéologique¹

Un diagnostic archéologique a été prescrit dans le cadre du remplacement d'un bosquet d'arbres situé dans l'angle nord-est de la place Pey-Berland à Bordeaux. L'objectif principal était de déterminer l'épaisseur de sédiment dont la Ville de Bordeaux pouvait disposer pour planter de nouveaux arbres sans porter atteinte au patrimoine archéologique fortement pressenti dans ce secteur très sensible de la ville. En effet, l'intervention se situe au cœur du centre historique de Bordeaux et à proximité immédiate de la cathédrale Saint-André. De plus, les nombreuses fouilles préventives pratiquées depuis les années 1980, sur et autour de la place, ont mis en évidence une occupation continue du quartier depuis l'Antiquité.

L'opération s'est déroulée du 15 juin au 3 juillet 2015. Deux sondages d'environ 25 m² ont permis de mener des investigations jusqu'à une altitude de 5,85 m NgF pour le premier sondage et 5,47 m NgF pour le second (fig. 12). Les niveaux

géologiques n'ont pas été atteints mais le diagnostic a permis de mettre en évidence une occupation anthropique qui s'échelonne de l'Antiquité à la période contemporaine.

Un témoin de la trame antique

La première phase est représentée par une section de caniveau orienté est/ouest qui s'inscrit dans le maillage de la ville antique déjà observé, par exemple, lors des fouilles de l'église Notre-Dame-de-la-Place² en 1983 qui avaient mis au jour des vestiges des II^e-III^e siècles. La structure se situe à 5,90 m NgF, altitude correspondante à celle des murs antiques découverts durant la fouille de la place Jean Moulin en 2005³.

1. Notice rédigée par la responsable de cette opération, Céline Michel Gazeau.

2. Doulan 2013, p. 184.

3. Migeon 2005, p. 100.



Fig. 12. - Le diagnostic « Bosquet d'arbres » de la place Pey-Berland à Bordeaux (cl. C. Michel, Bordeaux Métropole).

Des vestiges liés au premier groupe épiscopal paléochrétien

La deuxième phase d'occupation se traduit par un léger changement d'orientation de la trame. Un mur en petit appareil s'installe sur le piédroit sud du caniveau. Il présente une orientation ouest-sud-ouest/est-nord-est qui caractérise les vestiges du Bas-Empire découverts dans les fouilles alentours⁴. Une autre portion de ce mur, dont la sortie de fondation se situe à 6,63 m NgF, a été mise au jour dans le deuxième sondage sur près de 4 m de long. D'épais remblais ont ensuite été déposés contre sa fondation afin de soutenir un sol en béton graveleux très épais. La céramique prélevée dans ces niveaux de remblais fixe leur mise en place vers les Ve-VIe siècles.

D'après leur datation, mais également leur orientation, il est difficile de ne pas vouloir relier ces vestiges au premier groupe épiscopal de Bordeaux qui inclut le bâtiment paléochrétien



Fig. 13. - Brique ornée d'une tresse à trois brins, décor architectural paléochrétien (cl. V. Marache, Bordeaux Métropole).

découvert sous la place Jean Moulin⁵ et l'église Sainte-Marie, dont les vestiges se trouvent sous l'église Notre-Dame-de-la-Place⁶. Ce rapprochement est d'ailleurs conforté par la découverte d'un fragment de décor architectural en terre cuite (fig. 13) dans la couche de destruction qui scelle cette occupation : une tresse à trois brins, identique à celle des fragments de briques découverts dans les niveaux d'effondrement de l'église Sainte-Marie datés du VIe siècle⁷.

Une modification complète du secteur autour de l'an mil

Ces aménagements fonctionnent jusqu'au tournant de l'an mil, période durant laquelle les maçonneries sont détruites et la zone est remblayée. Les niveaux d'effondrement ont livré de la céramique datée des IXe-XIe siècles. À cette phase de destruction, succède une occupation ponctuelle qui se traduit par la présence d'un foyer domestique lié à un niveau d'occupation situé entre 7,20 m et 7,30 m NgF. Une obole trouvée dans le niveau d'installation de la structure de combustion place son utilisation autour de l'an mil.

Cette phase est contemporaine de la destruction de Sainte-Marie qui intervient aux Xe-XIe siècles⁸. Rappelons que c'est à cette période que l'église Notre-Dame-de-la-Place lui succède, probablement dans le cadre du nouveau programme architectural roman de la cathédrale⁹. C'est également durant cette période qu'un bâtiment rectangulaire succède au bâtiment à abside du VIe siècle découvert sous la place Jean Moulin¹⁰. D'une manière générale, la destruction des maçonneries semble s'inscrire dans une période de restructuration du groupe épiscopal qui intervient aux Xe-XIe siècles.

Un changement dans la fonction de l'espace

La période suivante se caractérise par un changement radical de la destination des espaces. Des niveaux de terre à jardin datés des XIIe-XIIIe siècles indiquent que le secteur devient une aire ouverte durant cette période. Ces terres noires pourraient être liées à l'aménagement de la place Saint-André, dont l'existence est mentionnée dès 1262 d'après L. Drouyn¹¹.

4. Barraud 1984.

5. Migeon 2005.

6. Barraud 1983.

7. Ces fragments de décors architecturaux sont visibles au Musée d'Aquitaine à Bordeaux.

8. Ibid.

9. Lavaud 2009, p. 29-30.

10. Migeon 2005, p. 89.

11. Drouyn 1874, p.330.

On observe ensuite un hiatus important jusqu'à la période moderne. Aucun élément ne se rattache à la fin du Moyen Âge. Pourtant, l'occupation immobilière de cet îlot paraît remonter au moins au XVe siècle d'après le plan de Bordeaux dressé par de L. Drouyn en 1874¹². En effet, ce document montre un îlot dont la façade sud est déjà alignée avec le côté nord de l'église Notre-Dame-de-la-Place. Il faut attendre la période moderne pour trouver des vestiges de ces habitations, qui ne sont conservées que très partiellement.

Les aménagements de la période contemporaine semblent avoir fait disparaître la quasi-totalité des constructions des périodes précédentes. Les structures apparaissent autour de -0,50 m et sont parfois présentes jusqu'à 2,50 m de profondeur. Une représentation iconographique de la première moitié du XIXe siècle¹³ montre bien ces immeubles bordant la place Pey-Berland et alignés sur l'église Notre-Dame-de-la-Place.

Le réaménagement de la place dans la seconde moitié du XIXe siècle

À ces habitations succède une phase de destruction qui se caractérise par le comblement de la cave du sondage 1, la récupération des élévations du sondage 2 et le remblaiement de la zone. Elle peut être assimilée à la restructuration de la place Pey-Berland ordonnée par un décret impérial en 1868¹⁴. Cela se traduit par l'agrandissement de la place et la destruction d'une partie de l'îlot d'habitations afin de dégager l'espace autour de la cathédrale.

À la suite de ces modifications, un apport considérable de remblais est effectué au niveau du sondage 1 à la fin du XIXe siècle ou courant XXe siècle. La question d'un lien avec l'occupation allemande de la place durant la Seconde Guerre mondiale peut se poser. En effet, des photographies de cette période montrent l'installation de plusieurs blockhaus dans ce secteur¹⁵. Néanmoins, ceux-ci ne semblent pas coïncider avec les sondages. Il pourrait alors s'agir de remblais postérieurs à la destruction de ces blockhaus et liés à un aménagement paysagé.

Conclusion

Si la période gallo-romaine est peu représentée, une occupation datée des Ve-VIe siècles a été observée dans les deux sondages. Elle s'insère dans un contexte épiscopal déjà mis en évidence au cours des précédentes investigations archéologiques menées autour de la place. Cette occupation perdure jusqu'aux Xe-XIe siècles, lorsque le quartier connaît une profonde restructuration probablement dans le cadre du nouveau programme architectural roman de la cathédrale.

Les niveaux suivants, qui peuvent être interprétés comme des terres noires, sont datés des XIIe-XIIIe siècles, puis de la période moderne, d'après le mobilier céramique. Il existe donc un hiatus important entre ces deux périodes. Aucun élément ne se rattache à la fin du Moyen Âge, bien que les sources iconographiques mentionnent des habitations bordant la place dès le XVe siècle. Les vestiges de la période moderne sont également peu nombreux et difficiles à caractériser, notamment à cause des aménagements de la période contemporaine qui ont fait disparaître la quasi-totalité des constructions antérieures. Ces nouveaux bâtiments sont à leur tour détruits lors de la restructuration de la place Pey-Berland ordonnée par un décret impérial en 1868.

Enfin, un événement postérieur à cette modification semble être intervenu après la fin du XIXe siècle. Aucune explication à cet apport considérable de remblais au niveau du sondage 1 n'a pu être trouvée. Seul un rapprochement avec l'occupation allemande de la place durant la Seconde Guerre mondiale peut être proposé, à moins qu'il ne s'agisse de remblais postérieurs à la destruction des blockhaus installés pendant la guerre.

Les possibilités d'accéder aux vestiges de notre histoire étant de plus en plus rares en milieu urbain, ce diagnostic, bien que de faible superficie, était donc l'occasion d'apporter de nouveaux éléments concernant l'histoire de ce quartier situé dans l'angle sud-est de l'enceinte du Bas-Empire, puis en plein quartier épiscopal, à proximité immédiate de la cathédrale Saint-André.

Les arbres ont pu être plantés sans fouille préventive préalable.

12. Ibid.

13. AM Bordeaux : Dessin d'Auguste Bordes, (<http://archives.bordeaux.fr/fr/galerie/galerie/images/7/n:46>)

14. Schoonbaert 2007, p. 570.

15. AM Bordeaux : cl. s.n., 21 Fi 44.

Bordeaux, rue Jacques d'Welles. Sauvetage urgent¹

Cadre de l'intervention

Dans le cadre d'une surveillance de travaux, déjà commencée en 2013 sur la place Renaudel autour de l'église romane de Sainte-Croix, le SAP est intervenu en urgence en septembre 2015 dans la rue Jacques d'Welles qui longe la place au nord.

En effet, de nouveaux travaux liés à la mise en place d'une borne escamotable ont engendré la découverte de sépultures en place dès une trentaine de centimètres de profondeur, avec des contenants en bois ou en pierre. Ces découvertes représentent une source riche d'informations sur le cimetière de l'église Sainte-Croix, grande paroisse péri-urbaine au sud de Bordeaux². Les textes ne permettent pas de remonter au-delà du XI^e siècle pour relater l'histoire de cette abbaye devenue paroissiale et dont l'espace funéraire a été utilisé au moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. La question du déplacement du cimetière est mentionnée dans les textes dès 1778³.

Résultats

Sept sépultures illustrent un premier niveau d'occupation. Observées dans un sol induré, elles sont à placer dans la phase moderne de l'occupation funéraire⁴.

Six ont été fouillées et prélevées et chacune a livré un seul sujet, inhumé avec la tête à l'ouest. La mise au jour de clous autour de plusieurs squelettes et les observations archéothanatologiques⁵ ont permis de conclure à une inhumation en

1. Notice rédigée par la responsable de cette opération, Juliette Masson.
2. D'abord abbatiale, l'église Sainte-Croix devient paroissiale lors de la fondation de la paroisse vers 1135. (Lavaud et Jean-Courret 2009).
3. Une délibération pour le transfert du cimetière est datée de 1778, conservée dans le livre des délibérations capitulaires de Sainte-Croix, Archives départementales de Bordeaux, H 644.
4. Masson et Réveillas, 2015.
5. Duday et al. 1990 ; Duday 2005.

cercueil cloué. Certains individus étaient accompagnés d'une épingle pouvant peut-être être reliée à un enveloppement du corps (linceul ou vêtement). Un chapelet en os a également été découvert au niveau des os de la main gauche d'un des sujets. L'utilisation de cercueils cloués et la présence de tels mobiliers sont assez fréquentes à la période moderne, ce qui est cohérent avec les observations stratigraphiques.

Les futurs aménagements nécessitant de décaisser sur une profondeur de 1,20 m, un sondage plus profond a été réalisé dans l'extrémité sud de la tranchée dans le but de définir l'épaisseur, la densité et la nature exacte des vestiges en place.

Une couche de calcaire épaisse de 5 cm y est apparue à moins d'un mètre de profondeur, séparée d'une autre composée d'éclats calcaires et de mortier par un fin niveau noir très charbonneux. Sous ces couches est apparu le faite d'un couvercle de sarcophage en bâtière décoré de stries. Dans l'angle sud-ouest du sondage, l'extrémité d'un autre, en bâtière également, a été repéré dans la stratigraphie, à une vingtaine de centimètre sous la voirie (fig. 14) ; il a été endommagé mais la face conservée porte encore un décor de croix à trois hampes (fig. 15).

Ces deux sépultures révèlent une occupation funéraire des VI^e-VII^e siècles, même s'il faut envisager l'éventualité d'un remploi de ces sarcophages, hypothèse vérifiable seulement par une opération de fouille. Elles sont conservées dans une unité limono-sableuse compacte observée sous la succession des couches de calcaire/charbons/mortier, succession qui ne recouvre qu'en partie le côté nord du couvercle décoré de croix.

Première approche comparative pour le décor de croix à 3 hampes

Nous avons effectué une première recherche relative au sarcophage décoré de croix afin de proposer une datation et d'appréhender son contexte de production.

Plusieurs autres sarcophages mérovingiens, avec des décors sculptés ornés de croix, de différentes formes, seules, à plusieurs hampes ou associées à d'autres motifs, ont été mis au jour dans plusieurs régions : dans le nord de l'Auvergne et en région Centre, notamment à Chartres (Eure-et-Loir) et à Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret) ; mais également en Bourgogne, dans l'Allier (Saint-Aubin-le-Monial). Ce dernier présente sur la cuve un motif très proche de celui de Sainte-Croix, tout comme un autre conservé dans l'église de Noaillan en Gironde, tous deux attribués à la période mérovingienne⁶. Les sarcophages cités pour les régions du nord ont été façonnés dans du grès alors qu'ils sont majoritairement en calcaire pour la région bordelaise.

Compte tenu du fort potentiel archéologique révélé par cette intervention, le Service régional de l'archéologie a décidé de prescrire une fouille préventive à la Direction de l'Énergie, de l'Écologie et du Développement durable de Bordeaux Métropole avec comme principal objectif de sauvegarder uniquement les vestiges directement menacés par les travaux.

6. Le sarcophage de Noaillan, décoré de croix, est également classé dans le type C-C1 par G. Rougé (Rougé 2014).



Fig. 14. - Bordeaux rue J. d'Welles : sarcophages mis au jour en 2015 (cl. J. Masson).



Fig. 15. - Bordeaux rue J. d'Welles : décor de croix à trois hampes sur un sarcophage mis au jour en 2015 (cl. J. Masson).

Gradignan, place Roumégoux. Diagnostic archéologique

Cadre et nature de l'intervention

D'importants travaux sont prévus pour réaménager la place Bernard Roumégoux à Gradignan, actuellement occupée par un grand parking entouré d'arbres et un réseau viaire, face à l'église paroissiale du XIXe siècle. Le cadastre napoléonien révèle que l'ancienne église médiévale, entourée de son cimetière, occupait toute la moitié sud de cette place, avec des arbres et de l'habitat dans la partie nord (fig. 16). La zone concernée, sur laquelle aucune intervention n'a jamais été menée, présente donc un fort potentiel archéologique.

Le diagnostic a été réalisé en deux phases, l'une portant sur la moitié sud du parking (phase 1, durée : 3 semaines) et l'autre sur la moitié nord (phase 2, durée : 2 semaines).

Connaissances du site avant l'intervention

L'ancienne église fut implantée en contrebas d'un léger relief dont le point culminant est à l'ouest, géant une paroisse située à 8 km au sud-ouest du centre de Bordeaux et traversée par la via Turonensis qui menait les pèlerins vers Saint-Jacques de

1. Notice rédigée par la responsable de cette opération, Juliette Masson.



Fig. 16. - Place Roumégoux à Gradignan : superposition du cadastre actuel et du cadastre ancien (sources : cadastre.gouv.fr, Archives départementales de la Gironde ; mise en page : M.-P. Valleix-Wattiaux).

Compostelle par Tours et Bordeaux. Non loin de l'église Saint-Pierre, à 1 km au sud, l'hôpital-prieuré de Cayac accueillait, dès le XIIIe siècle, les pèlerins de passage.

Les seules données disponibles sont rares et proviennent de la documentation. Une note publiée en 1843, dans les Actes de l'Académie Royale des Sciences, Arts et Belles Lettres de Bordeaux, rapporte un état des lieux sur l'église Saint-Pierre de Gradignan. Rédigée par Charles Des Moulins, cette note donne une description d'ensemble de l'édifice. C'est une église orientée, adoptant une architecture dite « romane primitive » et sans aucune ornementation, ni à l'extérieur ni à l'intérieur. Le plan semble être basilical avec une nef unique et une abside pour le chevet. L'auteur mentionne aussi une tour carrée à trois étages faisant office de clocher, construite au XIVe siècle contre le chevet. À l'ouest, un porche, plus large que la nef, conservait des baies datant « de la renaissance » et abritait une porte « du XVIIIe siècle »². Les baies décrites pour la nef sont très étroites et interprétées comme des réalisations du Xe siècle. Des contreforts plats sont attribués à des restaurations effectuées au XIVe siècle³.

Cette description correspond à l'église encore conservée en 1842, juste avant une campagne de travaux pour la consolider. Pour y accéder, « il fallait franchir un mur et entrer dans le cimetière pour apercevoir les fenêtres et contreforts » précé-

demment décrits. Le cimetière est donc encore en place et clôturé. Il est précisé également que « le sol du cimetière s'était peu à peu exhaussé, en sorte que l'église était enterrée d'un mètre, et qu'il fallait descendre neuf marches pour y entrer »⁴.

Lors des travaux effectués, l'église a été « déblayée, tout autour, d'une pareille épaisseur de terre » [1m] et ce nivellement a permis de mettre au jour « les contreforts du Xe siècle et leur soubassement » et « les parties inférieures d'une arcade à double voussure en retrait ornée de deux rangs de colonnes » correspondant à « l'ancienne porte de l'église », placée à l'est,

2. Ces éléments sont empruntés à Charles Des Moulins, dans sa « Note sur les réparations faites à l'église de Gradignan », dans les Actes de l'Académie Royale des Sciences, Arts et Belles Lettres de Bordeaux, 1843, p. 281-293.
3. Des Moulins 1843, p. 281-283.
4. Des Moulins 1843, p. 284-285.



Fig. 17. - Place Roumégoux à Gradignan : cadastres anciens et plan de la place de l'église Saint-Pierre de Gradignan (sources : Archives départementales de la Gironde ; mise en page : J. Masson).



ou à une « niche de tombeau encastré dans le mur »⁵. Les contours du cimetière apparaissent sur les cadastres du XIXe siècle, ainsi que son accès par une route au nord (fig. 16 et 17).

Les travaux réalisés en 1843 ont eu également comme résultat de remodeler la partie occidentale de l'église en ajoutant « une abside rectangulaire et deux chapelles de même contour, formant transept ». L'édifice est alors « occidenté » ; c'est en effet ainsi qu'il apparaît sur les cadastres du XIXe siècle.

Sur la figure 17, les deux premiers documents présentent l'église suivant un plan similaire : un édifice de plan rectangulaire avec une excroissance au nord dans sa partie occidentale. Sur l'extrait de carte (document 1), on voit nettement l'entrée figurée à l'ouest. Ces deux documents semblent donc présenter l'église dans un état antérieur aux travaux de 1845. En revanche sur le second extrait de cadastre (noté 3), daté de 1845, le plan est totalement différent et correspond bien à la description faite par Charles Des Moulins. On repère aisément l'ajout de chapelles à l'ouest donnant l'impression d'un vaste chevet pour une église qui est désormais « occidentée ». On remarque aussi un rétrécissement à l'extrémité orientale de la nef, figurant selon toute vraisemblance le clocher du XIVe siècle, conservé et percé pour aménager une entrée à l'église du côté de la route Bordeaux-Bayonne.

Résultats

Sur une zone prescrite de 3700 m², les tranchées réalisées par l'équipe du SAP représentent une surface diagnostiquée de 307 m², soit 8,5% (fig. 18).

Le diagnostic a mis au jour plusieurs sépultures en place avec, pour certaines, des traces de contenants en bois⁶. Une seule sépulture est associée à un coffrage en pierres (calcaire, tuf, galets, mortier) et une autre est installée dans un sarcophage, attestant toutes deux d'une occupation funéraire médiévale (fig. 19). La majorité des sépultures a été aménagée dans un niveau de sable reposant sur de l'argile orange correspondant au sol naturel du site. D'autres sépultures sont apparues dans un encaissant bien plus compact et dense en grave, dans des zones proches de maçonneries liées à l'église ou attribuables à la clôture du cimetière.

Plusieurs structures maçonnées ont en effet été observées. Des fondations de murets, larges de 0,70 m à 0,80 m, ont été conservées ponctuellement, parfois en accord avec la clôture signalée sur le cadastre du XIXe siècle. Une maçonnerie massive, bien plus étendue, de plan quadrangulaire d'au moins

5. Des Moulins 1843, p. 285-286.

6. Masson 2015.

5 m de côté, implantée dans le même niveau argilo-sableux orange, a été découverte dans la zone orientale de l'emprise (fig. 20). Cette maçonnerie correspondrait aux fondations de la base de la tour clocher bâtie au XIVe siècle contre l'abside romane, si l'on se réfère à la description de Charles Des Moulins et aux cadastres du XIXe siècle. Sur l'emplacement présumé de l'ancienne église, une multitude de creusements, parfois très vastes et très profonds, témoignent d'une récupération massive de matériaux lors du démantèlement de l'édifice, concomitante à la construction de la nouvelle église Saint-Pierre achevée en 1863. Des structures bâties sont aussi apparues dans la partie nord-est de l'emprise, une zone occupée par des bâtiments disparus mais signalés sur le cadastre du XIXe siècle.

La principale problématique soulevée par ce diagnostic est la situation des niveaux d'occupation, majoritairement funéraires, en place dans le substrat et directement sous des niveaux modernes et contemporains témoignant des nombreux remaniements opérés sur la place. L'occupation médiévale semble avoir été en grande partie arasée dans la zone concentrée autour de l'église, ce qui transparaît aussi dans les textes qui mentionnent une purge régulière du cimetière médiéval au cours de la première moitié du XIXe siècle. La fouille de la place débutée dès 2016, sur la voirie entourant le parking central, du fait de la réalisation de réseaux enterrés, permettra de renforcer la compréhension de ce site, autant sur l'organisation et la chronologie de l'espace funéraire que sur l'édifice de culte.

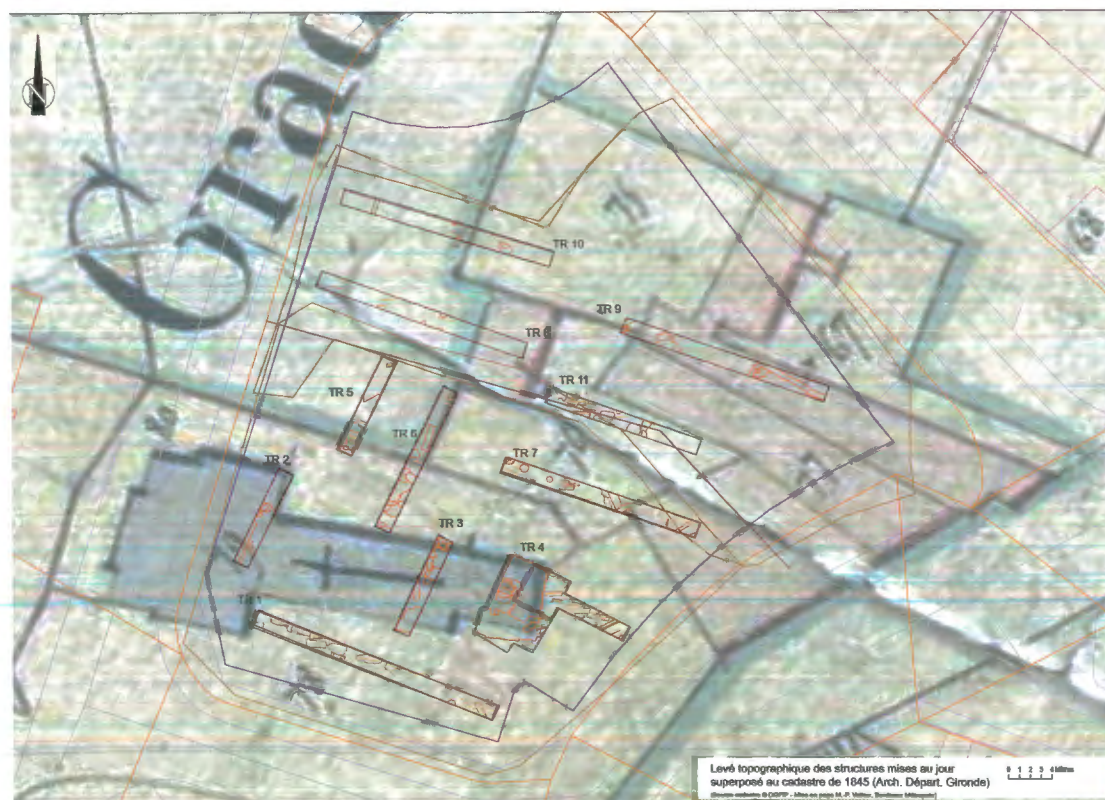


Fig. 18. - Place Roumégoux à Gradignan : emprise du diagnostic et emplacement des 11 tranchées, avec le cadastre de 1845 en superposition (Archives départementales de Bordeaux ; mise en page M.-P. Valleix-Wattiaux et J. Masson).



Fig. 19. - Place Roumégoux à Gradignan : cuve de sarcophage et coffrage de pierre observés dans la tranchée n°11 (cl. M.-C. Daverat et L. Maccanin).



Fig. 20. - Place Roumégoux à Gradignan : vestiges des fondations de la tour clocher dans la tranchée n°4 (cl. J. Masson).

Bordeaux, Place André Meunier. Fouille et diagnostic archéologiques¹

En 2015, le Service d'archéologie préventive de La Cub est intervenu à deux reprises sur la place André Meunier, à Bordeaux. La première, entre le 13 février et le 18 mars, dans le cadre d'une fouille prescrite pour accompagner les travaux de réfection du tronçon oriental de l'égout souterrain qui traverse la place d'ouest en est. La seconde, du 2 au 18 novembre, dans le cadre d'un diagnostic prescrit préalablement à la restructuration du parc, soit l'aménagement d'un réservoir souterrain, d'un local associatif et de toilettes publiques et l'installation d'un nouveau réseau hydraulique et électrique.

Il convenait de s'assurer que ces travaux et ce projet ne portaient pas atteinte aux vestiges, partiellement connus, des fortifications urbaines d'époques médiévale et moderne conservées dans le sous-sol. En effet, la place André Meunier a été aménagée sur les vestiges du fort Louis, forteresse royale construite à la fin du XVII^e siècle, et d'autres éléments de fortification urbaine plus anciens : porte Sainte-Croix et sa barbacane

1. Notice rédigée par le responsable de cette opération, David Hourcade.

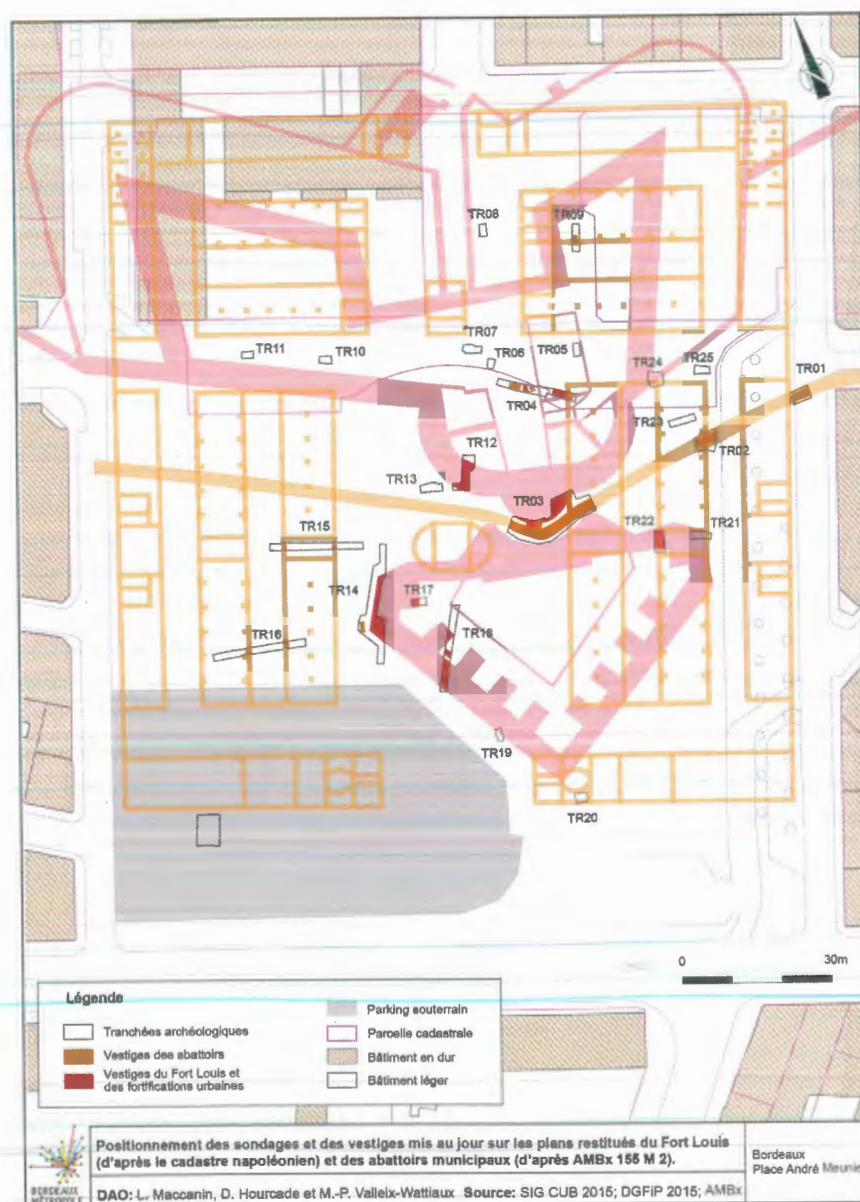


Fig. 21. - Place André Meunier, Bordeaux. Positionnement des sondages et des vestiges mis au jour sur les plans restitués du Fort Louis et des abattoirs municipaux (DAO D. Hourcade, L. Maccanin et M.-P. Vallex-Wattiaux, Bordeaux Métropole).



Fig. 22. - Place André Meunier, Bordeaux. Mur et sol pavé du logement du commandant du Fort Louis mis au jour en TR4 (cl. L. Maccanin, Bordeaux Métropole).

des XIV^e/XV^e siècles, au centre, et boulevard Sainte-Croix ou « bastion des Anglais » du début du XVI^e, au sud. Ces fortifications avaient été arasées vers 1830, lors de la construction des abattoirs municipaux.

Lors de ces deux interventions, 25 tranchées ont été surveillées et/ou fouillées, soit une superficie totale de 367 m². La profondeur d'enfouissement des vestiges varie, en moyenne, entre 0,25 et 0,45 m pour les maçonneries d'époques médiévale et moderne ; leurs cotes d'arasement variant entre 6,55 et 6,75 m NgF.

Grâce aux plans anciens conservés aux archives municipales et départementales, on peut identifier avec une relative précision la nature des vestiges mis au jour (fig. 21).

Au centre-nord de la place, ils appartiennent au fort Louis. Ainsi, en TR04, ce sont le mur et le sol du logement du commandant, ainsi que le sol de la cour intérieure du fort, qui ont été découverts (fig. 22). C'est la première fois que les niveaux de circulation du fort Louis ont pu être identifiés. Composés de gros galets et de pierres pour le premier, de petits galets et de gravillons pour le second, ils sont cotés à une altitude de 6,50 m NgF.

Au centre de la place, ce sont des éléments de la barbacane de la porte Sainte-Croix qui ont été mis au jour. En TR3, on a dégagé le parement extérieur de la tour de la barbacane tardo-médiévale (fig. 23). D'un diamètre d'environ 13,50 m, elle présente une maçonnerie de béton (mortier de chaux, petits blocs calcaires irréguliers et éclats de taille) revêtue d'un appareil régulier allongé plein-sur-join. Trois assises de blocs calcaires ont été dégagées. De module moyen (environ 0,35/0,40x0,245 m), les blocs sont gravés de nombreux signes lapidaires (croix, croix à cinq branches, étoile, T et V).



Fig. 23. - Place André Meunier, Bordeaux. Vue générale des vestiges de la tour médiévale et du pont moderne en TR3 (cl. D. Hourcade, Bordeaux Métropole).

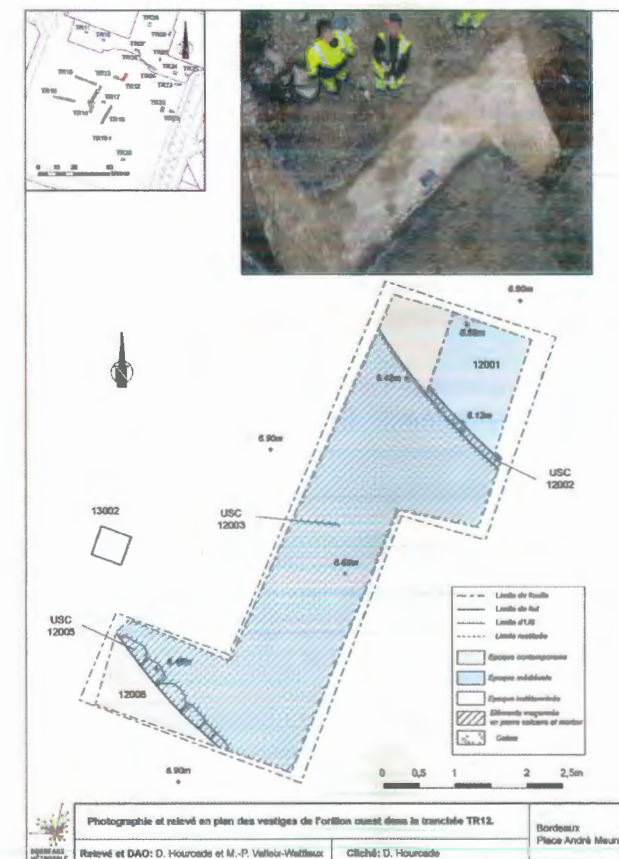


Fig. 24. - Place André Meunier, Bordeaux. Photographie et relevé en plan des vestiges de l'orillon ouest en TR12 (DAO et cl. D. Hourcade, Bordeaux Métropole).

Plus à l'ouest, en TR12, le mur concave de l'orillon ouest de la barbacane a été découvert (fig. 24). Large de 5,50 m, il est contemporain ou postérieur au XIV^e siècle². Son blocage intérieur et son parement extérieur – monté en blocs calcaires de moyen appareil – sont apparemment identiques à ceux de la tour. Sur sa face arrière, au nord, les fondations sont construites en gradins et en aérien – elles sont enfouies dans un second temps.

On est tenté de voir dans ces deux maçonneries les vestiges d'un édifice construit dans le fossé primitif de la ville médiévale (sans doute au tournant des XIV^e et XV^e siècles comme le pense P. Régald-Saint Blancard³) et qui apparaît sous le vocable de grant tor de Sancta-Cros qui es dintz lo fossat dans les archives⁴.

Appuyés contre le parement de la tour, les vestiges très endommagés d'un petit pont maçonné en blocs de taille calcaires, déjà découvert en 1998, ont également été retrouvés en TR3 (fig. 23 et 25). Large d'environ 3,90 m, il reliait la tour au boulevard Sainte-Croix. Sans doute construit à la fin du XVII^e siècle, lors de l'aménagement du fort Louis, il était précédé au XVI^e d'une structure en bois – peut-être liée à un pont-levis⁵ – dont ne subsistent qu'un corbeau et des trous d'ancrage des poutres.

Au centre-sud de la place, les vestiges rencontrés sont ceux du boulevard Sainte-Croix, construit dans le premier tiers du XVI^e siècle : mur ouest en TR14 (fig. 26), contrefort ouest en TR17, mur sud-ouest et contrefort en TR18, mur nord en TR22. Mur d'escarpe – ou de terrasse – en partie inférieure, le mur périmétral est large d'environ 5 m. Son parement, incliné, présente un fruit de 76 à 78°. Il est monté en blocs de calcaire de grand appareil, plein sur joint. Son blocage est identique à celui des fondations de deux contreforts : éclats, moellons calcaires et galets liés au mortier de chaux.

Partout ailleurs, les tranchées, ouvertes dans les fossés extérieurs de la ville moderne ou dans la cour intérieure du Fort Louis, sont négatives ou n'ont livré que des vestiges d'époque contemporaine. Les maçonneries rencontrées correspondent aux fondations des murs des échaudoirs (TR03, TR04, TR15 et TR16), des étables (TR09, TR16, TR22 et TR24) et du bâtiment d'accueil (TR20) des abattoirs municipaux ou à des égouts (TR03, TR04 et TR14) (fig. 1).



Fig. 25. - Place André Meunier, Bordeaux.
Parement ouest du pont moderne
(cl. D. Hourcade, Bordeaux Métropole).



Fig. 26. - Place André Meunier, Bordeaux.
Angle sud-ouest du boulevard Sainte-Croix en TR14
(cl. M.-C. Daverat, Bordeaux Métropole).

Bègles, place du Lieutenant Serge Duhourquet. Diagnostic archéologique¹

Un diagnostic archéologique a été prescrit dans le cadre du réaménagement de la place du Lieutenant Serge Duhourquet (ancienne place du Prêche) à Bègles, afin de repérer d'éventuels vestiges liés à la présence d'un temple protestant au XVII^e siècle. À la suite de la promulgation de l'Édit de Nantes en 1598, la construction d'un lieu de culte fut accordée aux bordelais protestants. Édifié en 1605 à Bègles, ce temple est notamment connu grâce à une sanguine du dessinateur hollandais Van der Hem représentant cette place en 1639. Le bâtiment est rasé 80 ans plus tard, au moment de la révocation de l'édit. Sa position n'a toutefois jamais été formellement établie.

L'opération qui s'est déroulée du 16 au 25 février 2015, s'est traduite par la réalisation de six tranchées globalement orientées est-ouest et réparties sur les 3500 m² d'espace vert. Des travaux d'enfouissement des réseaux ont fait l'objet d'une surveillance en parallèle.

La stratigraphie globale du site est comprise entre un substrat graveleux qui apparaît entre 5,35 et 5,65 m NgF et le niveau actuel de la place qui se situe aux alentours de 6 m NgF. Elle correspond à une occupation assez courte s'échelonnant entre le milieu du XVII^e siècle et aujourd'hui, d'après l'étude du mobilier céramique. Celle-ci montre également que l'occu-

pation aux alentours était à première vue peu dense et rurale jusqu'à l'aube du XX^e siècle.

Le principal objectif de ce diagnostic semble avoir été atteint puisque la position exacte d'un édifice rectangulaire, correspondant vraisemblablement au temple, a été reconnue. Néanmoins, l'édifice en question a complètement disparu et n'est plus signalé que par des tranchées de récupération de matériaux. Le peu d'éléments conservés dans ces tranchées n'a pas vraiment permis de compléter la description connue du temple. Seule l'orientation du bâtiment a pu être précisée. Les données archéologiques mises en évidence ont également confirmé les données archivistiques, à savoir la destruction du temple et la récupération de tous les matériaux mentionnés dans les textes. L'implantation du bâtiment est indépendante du parcellaire actuel, héritier de celui de 1812. Un fossé traversant la partie orientale de la place semble, quant à lui, correspondre avec une limite cadastrale de cette période. Les dimensions de la place aux XVIII^e et XIX^e siècles étaient donc plus réduites qu'aujourd'hui.

1. Notice rédigée par la responsable de cette opération, Céline Michel Gazeau.

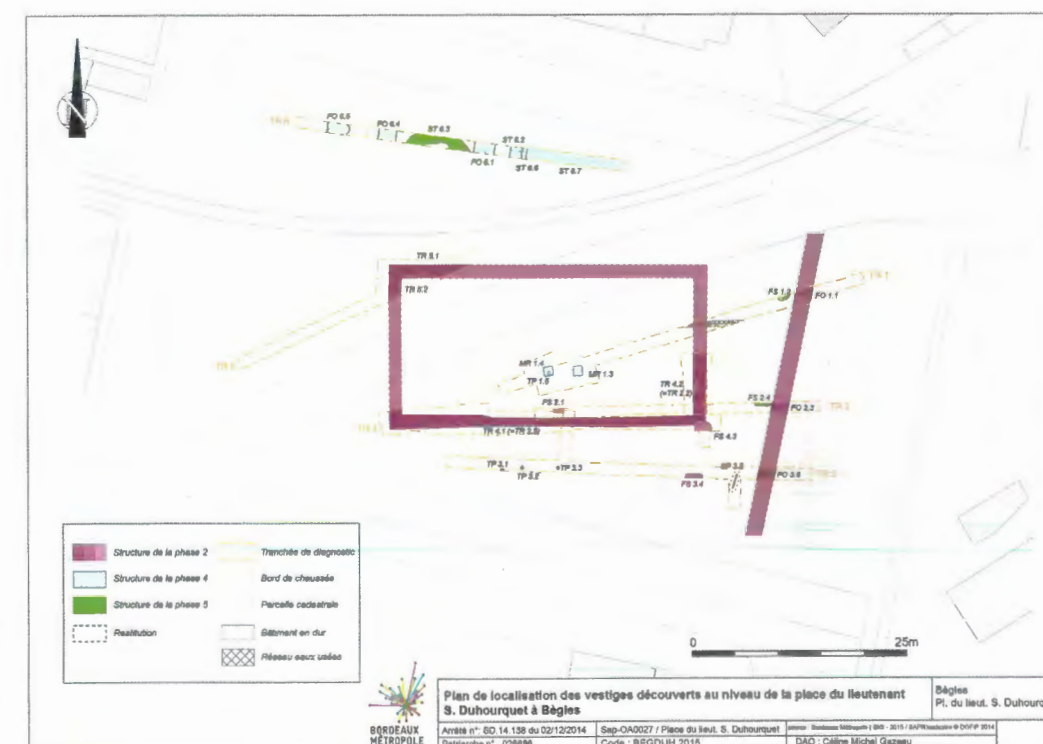


Fig. 27. - Plan d'ensemble,
au centre :
le temple protestant
(DAO C. Michel Gazeau,
Bordeaux Métropole).

2. Datation céramique : V. Marache (CAP Bordeaux Métropole).

3. Régald-Saint Blancard 1998, p. 132 ; 2009a et 2009b.

4. Drouyn 1874, p. 107-108.

5. Roudié 1960, p. 51 ; Régald-Saint Blancard 1998, p. 121.

Une inhumation isolée pourrait être contemporaine de ce fossé auquel elle est parallèle. Il est cependant difficile de ne pas vouloir lier cette inhumation au temple. Mais, sans une datation plus précise du squelette mis au jour, il est délicat de conclure à partir des seuls éléments archéologiques et historiques. Si elle était contemporaine du temple, le caractère isolé de cette inhumation ne serait pas incompatible avec une pratique protestante. Dans le cas où elle serait postérieure, il est difficile d'affirmer qu'il s'agit d'une sépulture et la question du cadavre d'un protestant ayant refusé d'abjurer ou d'un autre criminel

Mérignac, 305 avenue Aristide Briand. Diagnostic archéologique¹

Un diagnostic archéologique a été prescrit par le Service régional de l'archéologie suite à un projet de lotissement situé avenue Aristide Briand à Mérignac non loin du château médiéval dénommé Tour de Veyrines. Ce diagnostic a permis de mettre au jour plusieurs indices d'occupation ou de fréquentation datés de l'âge du Bronze et des époques gallo-romaine, médiévale, moderne et surtout contemporaine.

reste posée. Aucune autre inhumation n'ayant été découverte, il semble qu'il n'existait pas de cimetière aux abords immédiats du temple. Cependant, cette hypothèse ne peut pas être complètement écartée car le site n'a pas totalement été exploré.

Enfin, deux maçonneries mises au jour au centre de la place correspondraient probablement aux fondations des calvaires successivement érigés après la destruction du temple pour célébrer la religion catholique.

Les quelques structures observées, quelle que soit leur datation, apparaissent directement sous un horizon de terre végétale, vers 0,50/0,60 m de profondeur par rapport au sol actuel.

Le faible potentiel archéologique révélé par ce diagnostic n'a pas engendré une prescription de fouille préventive.

1. Notice rédigée d'après le rapport du responsable de cette opération, Bertrand Béhague

Bordeaux, rue de la Faïencerie. Sauvetage urgent¹

Entre l'été 2014 et le printemps 2015, le Service d'archéologie préventive de La Cub (SAP) est intervenu à plusieurs reprises dans le quartier des Bassins à Flot à Bordeaux.

La première intervention fut déclenchée en août 2014 par la découverte d'une voûte de plus de 4 m de large dans une tranchée d'assainissement située rue Charles Durand. Cette cavité étant comblée, aucune suite particulière ne fut donnée.

Quelques mois plus tard, en décembre 2014, l'effondrement d'un trottoir face au 14 de la rue de la Faïencerie est signalé au SAP par le Service de la voirie de la Cub. Il s'agissait à nouveau d'une cavité voûtée qui se prolongeait sur plusieurs mètres autant vers la Garonne qu'en recul (fig. 28). Une rapide consultation des cadastres anciens de Bordeaux et de l'Atlas Historique de Bordeaux² permet d'identifier cette maçonnerie souterraine comme l'un des canaux d'alimentations de l'ancien Moulin de Teynac, moulin à marée motrice construit à la fin

du XVIII^e s. et très vite abandonné pour cause d'envasement³ (fig. 30). L'intervention du SAP consista en la réalisation de relevés de l'ensemble des maçonneries mises au jour avant leur irrémédiable destruction.

Alertée par cette découverte et ayant pris connaissance du plan général du Moulin de Teynac sur lequel figure la position de ses canaux, la mairie de Bordeaux qui projetait de construire un groupe scolaire sur un terrain sis au 60 de la rue de La Faïencerie, fit réaliser trois tranchées de reconnaissance perpendiculaires à l'emplacement présumé du canal amont ouest du moulin.

1. Notice rédigée d'après le rapport du responsable de cette opération, Bertrand Béhague.

2. Jean-Courret 2009.

3. Roux 1993.



Fig. 28. - Bordeaux, rue de la Faïencerie.
Tronçon de canal voûté du Moulin de Teynac
(cl. B. Béhague, Bordeaux Métropole).

Ce n'est qu'une fois ces tranchées réalisées que le Service régional de l'archéologie et le SAP furent informés de cette intervention. Une visite des lieux en janvier 2015 permit de constater la présence des murs latéraux du canal non voûté à cet endroit, et surtout d'identifier dans les déblais de son comblement, des milliers de fragments de faïence et de porcelaine produites par la manufacture David Johnston et Jules Vieillard (fig. 29). La présence de ces déchets industriels se justifiait par le fait que le Moulin de Teynac, très vite hors d'usage, fut racheté en 1834 par David Johnston pour y créer une faïencerie qui, par la suite dirigée par Jules Vieillard à partir de 1845 et ses fils à partir de 1868, ne cessa de produire jusqu'en 1895.

Une autorisation de sauvetage urgent fut aussitôt délivrée au SAP afin de positionner le canal et dessiner son profil à partir d'une série de carottages perpendiculaires à son axe.

Le ramassage de plus de 200 tessons de faïence et de porcelaine et de plusieurs kilos de matériel d'enfournement fut l'occasion de prendre conscience de l'intérêt que pouvaient présenter ces vestiges issus d'un établissement qui fit la renommée industrielle de Bordeaux au XIX^e s. Il fut aussi le point de départ d'une surveillance systématique des travaux dans un quartier en pleine mutation urbaine (cf. notice suivante, « Bordeaux, rue Lucien Faure »).



Fig. 29. - Bordeaux, rue de la Faïencerie.
Tas de déblais principalement constitué de fragments de faïence et de porcelaine
provenant du comblement du canal amont ouest du Moulin de Teynac
(cl. B. Béhague, Bordeaux Métropole).



Fig. 30. - Plan du Moulin de Teynac en 1820
(source : Archives municipales de Bordeaux, AM 50 G 1/30).

Bordeaux, rue Lucien Faure. Sondages archéologiques¹

Dans le cadre de la restructuration du quartier des Bassins à Flots à Bordeaux Bacalan et suite aux découvertes réalisées début 2015 par Bertrand Béhague dans la rue de la Faïencerie, le Service d'archéologie préventive de La Cub a procédé à des sondages sur l'emprise du nouveau tracé de la rue Lucien Faure où des travaux venaient de faire apparaître des zones de rejets de l'ancienne manufacture David Johnston et Jules Vieillard (fig. 31). Deux campagnes de sondages ont été effectuées en mai et décembre 2015.

Les grandes étapes de la manufacture Johnston-Vieillard

Les ateliers et les fours de la manufacture ont disparu depuis la fin du XIXe s., ils étaient situés à quelques dizaines de mètres au sud de la rue Lucien Faure. Leur emplacement est connu à travers les plans cadastraux et certains documents d'archives.

Leur configuration a bien entendu évolué au cours des 60 ans d'existence et sous les différents directeurs successifs. En 1834, David Johnston achète les anciens moulins des Chartrons pour y installer une manufacture de faïence fine qui produit dès 1835². En 1840, malgré son succès, la manufacture a des difficultés financières et David Johnston est obligé de faire appel à des fonds. Une Société est constituée : David Johnston & Cie. Johnston prend un collaborateur technique : Jules Vieillard qui est nommé agent général.

Les difficultés financières ne disparaissent pas pour autant, la Société D. Johnston & Cie est liquidée en 1844. Les actionnaires se tournent alors vers Jules Vieillard et une nouvelle Société en commandite est créée en 1845 sous le nom de J. Vieillard & Cie.

1. Notice rédigée par la responsable de cette opération, Valérie Marache.
2. Roux 1993, 24.

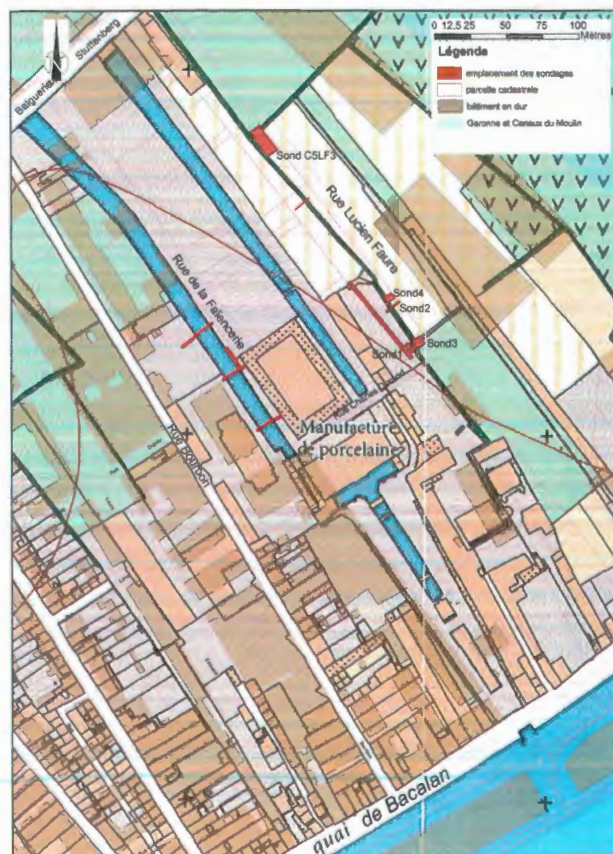


Fig. 31. - Position des sondages du CAP par rapport à la manufacture de porcelaine Vieillard & Cie (source : Atlas historique de Bordeaux Jean-Courret 2009).



Fig. 32. - Localisation des derniers vestiges de la manufacture sur la photo aérienne de 1924 avant leur disparition (Source : IGN).

Les sondages : principaux résultats

Les sondages du SAP avaient pour objectif d'évaluer le potentiel en vestiges préservés liés à l'activité de la faïencerie et de prélever de façon massive et par lots homogènes géoréférencés, un échantillonnage représentatif de ces déchets (tessons de faïences rejetés car impropres à la commercialisation, matériel d'enfournement, etc...), avant leur disparition.

Les observations faites lors des sondages ont apporté des informations sur l'organisation des dépotoirs de la faïencerie : au nord de la faïencerie, les rejets sont principalement concentrés dans un fossé de drainage parallèle à l'actuelle rue Lucien Faure. Le comblement de cet ancien exutoire des marais de

Ensuite tout va bien, en 1866, la manufacture compte plus de 1000 salariés, elle se place derrière Sarreguemines et Creil & Montereau, mais devant Gien et Choisy-le-roi.

Jules Vieillard meurt en 1868. Ses deux fils, Charles et Albert, avec qui il avait partagé la gérance en 1865, lui succèdent à la direction de la société. Charles meurt en 1893, Albert en 1895 et la faïencerie ferme la même année³.

Dès sa fermeture en 1895, les bâtiments de production sont démolis pour éviter qu'une nouvelle faïencerie s'installe à cet emplacement, l'activité verrière perdure cependant jusqu'en 1927. Si les fours sont toujours visibles sur une photo aérienne de 1924 (fig. 32), tout a disparu en 1933, y compris la résidence de la famille Vieillard située au 77 quai de Bacalan où l'on crée une nouvelle voie dénommée aujourd'hui rue de la Faïencerie.

3. Du Pasquier 2015.



Fig. 33. - Moules en plâtre du sondage 4 (cl. V. Marache, Bordeaux Métropole).

Bacalan est composé principalement de moules en plâtre indispensables à la fabrication des formes en faïence. Plusieurs centaines de kilos de ces moules inédits en bon état de conservation, ont été recueillis afin d'en assurer la conservation et l'étude (fig. 33). Les sondages ont également donné accès à des rejets en lien avec l'activité de recherche et d'essais menée dans le laboratoire et les ateliers de décoration de la faïencerie (fig. 34). Cet aspect de l'activité faïencière ne nous est que très rarement donné à voir puisqu'il ne fait, d'ordinaire, pas l'objet d'un rejet au même titre que les ratés de fournée. Il apporte des indications de premier ordre sur les procédés de fabrication et les techniques employées.



Fig. 34. - Essais d'émaux et pots de matières colorantes (cl. V. Marache, Bordeaux Métropole).

L'ampleur de la production de la manufacture à travers l'échantillonnage livré par les dépotoirs a pu être ainsi mesurée. Les productions luxueuses qui sont les mieux connues aujourd'hui ne sont qu'une infime partie de ce qui a pu être fabriqué à Bordeaux pendant 60 ans. L'infinie diversité du mobilier exhumé dans ces dépotoirs dévoile toute une gamme de produits insoupçonnés ou méconnus comme la production massive de porcelaine. Les études futures du mobilier recueilli devraient permettre de compléter les connaissances sur cet établissement, son fonctionnement et ses productions.

Rapports d'opérations établis par le service pour l'année 2015

- Béhague, Bertrand (dir.). *Mérignac. 305 avenue Aristide Briand, Rapport de diagnostic*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2015.
- Béhague, Bertrand (dir.). *Bordeaux. Rue de la Faïencerie, Rapport de sauvetage urgent*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2015.
- Hourcade, David (dir.). *Bordeaux. Place André Meunier, Rapport de fouille (13 février-18 mars 2015)*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2015.
- Hourcade, David (dir.). *Bordeaux. Place André Meunier, Rapport de diagnostic (2-18 novembre 2015)*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2017.
- Hourcade, David (dir.). *Bordeaux. 7/17 rue Castéja, Rapport de fouille (5-23 janvier 2015)*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2017.

Bibliographie utilisée pour les chroniques

- Barraud, Dany. *Fouille de sauvetage de Notre-Dame-de-la-Place, 17 place Pey-Berland, Rapport de sauvetage urgent*. Bordeaux, SRA Aquitaine, 1983.
- Barraud, Dany. « Bordeaux, Place Pey-Berland, Église du VI^e siècle, Fouille de sauvetage ». *Bulletin de liaison et d'information de la DRAHAA*, 2, 1983, Bordeaux 1984, p. 20-25.
- Béhague, Bertrand (dir.). *Bassens. Secteur Jean Prévôt, Rapport de diagnostic archéologique (31 mars - 14 avril 2014)*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2014.
- Béhague, Bertrand. « Bassens, secteur Jean Prévôt, diagnostic archéologique ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 2015, t. CVI, p. 252-258.
- Calmettes, Philippe. *Bordeaux, 7/17 rue Castéja, Rapport de diagnostic archéologique*. Bègles, Inrap GSO / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2014.
- Charpentier, Xavier, Doulan, Cécile, Hourcade, David, Lallau, Etienne et Régado-Saint Blancard, Pierre. « La monumentalisation de Burdigala (Bordeaux), chef-lieu de cité et capitale provinciale, sous le Haut-Empire ». in Bouet, Alain éd., *Monumental! La monumentalisation des villes de l'Aquitaine et de l'Hispanie septentrionale durant le Haut-Empire*, supplément Aquitania 37, Bordeaux : co-éditions Aquitania-Ausonius, 2016, p. 425-457.
- Chuniaud, Krystel (dir.). *Bordeaux, Auditorium : Un quartier urbain antique, Rapport final d'opération*. Bègles, Inrap GSO / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2006.
- Des Moulins, Charles. « Note sur les réparations faites à l'église de Gradignan ». *Actes de l'Académie Royale des Sciences, Arts et Belles Lettres de Bordeaux*, 1843, p. 281-293.
- Doulan, Cécile et Charpentier, Xavier (coll.). *Bordeaux. 33/2. collection Carte archéologique de la Gaule*, Paris : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de l'Éducation Nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, Maison des Sciences de l'Homme, 2013.
- Drouyn, Léo. *Bordeaux vers 1450*. Bordeaux, 1874.

- Masson, Juliette (dir.). *Gradignan. Place de l'église Saint-Pierre, Rapport de diagnostic*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2015.
- Masson, Juliette et Réveillas, Hélène. *Bordeaux. Rue Jacques d'Welles, Rapport de sauvetage urgent (15-17 septembre 2015)*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2015.
- Michel Gazeau, Céline (dir.). *Bègles. Place du lieutenant Serge Duhourquet, Rapport de diagnostic*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2015.
- Michel Gazeau, Céline (dir.). *Bordeaux. Place Pey-Berland, Rapport de diagnostic*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2015.

- Duday, Henri, Courtaud, Patrice, Crubezy, Eric, Sellier Pascal et Tillier Anne-Marie. « L'anthropologie "de terrain" : reconnaissance et interprétation des gestes funéraires ». *Bull. Mém. Société Anthropol.* 1990, 2, n°3-4, p. 29-50.
- Duday, Henri. « L'archéothanatologie ». in : Dutour Olivier, Hublin Jean-Jacques, Vandermeersch Bernard (éd.), *Objets et méthodes en paléanthropologie*, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 2005, p. 153-214.
- Du Pasquier, Jacqueline. *Vieillard & Cie. Histoire de la faïencerie fine à Bordeaux*. Éditions Le Festin, 2015.
- Hourcade, David. « La redécouverte des thermes de la villa des Flandres à Carbon-Blanc (Gironde) ». *Aquitania*, 2015, 31, p. 319-336.
- Jean-Courret, Ezéchiél. *Bordeaux : Plans historiques*. I, in : Lavaud, Sandrine (dir.) 2009.
- Lavaud, Sandrine (dir.). *Atlas historique de Bordeaux*. Éditions Ausonius, 2009.
- Masson, Juliette (dir.). *Gradignan. Place Roumégoux, Rapport de diagnostic (16 mars - 24 avril 2015)*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2015.
- Masson, Juliette et Réveillas, Hélène. *Bordeaux. Rue Jacques d'Welles, Rapport de sauvetage urgent (15-17 septembre 2015)*. Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2015.
- Migeon, Wandel. *Rapport de Sondages - Diagnostics. Suivi des déviations de réseaux du tramway de Bordeaux*. Communauté Urbaine de Bordeaux 2002-2003. Mission Tramway. Bègles, Inrap GSO / ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2005.
- Régado-Saint Blancard, Pierre. « Fort Louis ». *Revue archéologique de Bordeaux*, t. 89, 1998, p. 69-142.
- Régado-Saint Blancard, Pierre. « Porte Sainte-Croix », in Lavaud, Sandrine (dir.). *Atlas Historique de Bordeaux*, vol. III, Bordeaux, Éditions Ausonius, 2009a, p. 104-105.

Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Boulevard Sainte-Croix », in Lavaud, Sandrine (dir.). *Atlas Historique de Bordeaux*, vol. III, Bordeaux : éditions Ausonius, 2009b, p. 102-103.

Roudié, Paul. « Documents sur la fortification des places fortes de Guyenne au début du XVI^e siècle ». *Annales du Midi*, 72, n° 49, janvier 1960, p. 43-57.

Rougé, Guillaume. *Typologie des sarcophages en Aquitaine et Poitou-Charentes*. Thèse soutenue le 30 juin 2014, sous la direction d'Isabelle Cartron, UMR 5607 Ausonius, CNRS Université Bordeaux Montaigne.

Roux, Isabelle. « Le moulin des Chartrons et ses transformations (1781-1937) ». *Annales du Midi*, 1993, 201, p. 5-26.

Schoonbaert, Sylvain. *La voirie bordelaise au XIX^e siècle*. Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2007.

Sireix, Christophe. *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux*. coll. Pages d'Archéologie et d'Histoire Girondines, 3. Bordeaux, Société Archéologique de Bordeaux, 1997.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome CVII, année 2016, p. 257-259

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2016

Assemblées mensuelles

Les réunions ont lieu le samedi à 17 h ; en mai et juin, à 10 h.

- 9 janvier : Patrice Cambra, *Le complexe archéologique du lieu-dit Cap d'Oustau sur la commune de Vérac en Gironde* (supra p. 31-38) ; Xavier Roborel de Climens, *Vestiges de la chapelle du Temple à Bordeaux* (supra p. 173-182).
- 3 février : Rémi Desalbres, *La restauration des décors du café de la Comédie au Grand théâtre de Bordeaux*.
- 9 avril : Christian Geinsbeitel, *L'église Saint-Martin-de-Mazerat à Saint-Emilion* (supra p. 47-57).
- 11 juin : Marie-France Lacoue-Labarthe, *Les vestiges du château Bosc, hôpital Robert-Picqué, à Villenave-d'Ornon* (supra p. 105-129).
- 8 octobre : François Miran, *Un crucifix médiéval en cuivre émaillé (XIII^e siècle) d'origine aquitaine* (supra p. 59-77).
- 5 novembre : Céline Michel et Aurélie Monteil, *Le Temple protestant de Bègles* (supra p. 131-140).
- 3 décembre : Julie Renou, *L'épée du fleuve : relecture archéologique d'un artefact dit "viking" du musée d'Aquitaine de Bordeaux* (supra p. 39-45).

Groupe Jules Delpit

Les réunions ont lieu le samedi à 17 h ; en mai et juin à 10 h.

- 23 janvier : Philippe Maffre, *Le château Nairac, à Barsac* (supra p. 159-170).
- 27 février : David Souny, *Présentation de "Saint-Émilion. Une ville et son habitat médiéval XII^e-XV^e siècle"*.

- 19 mars : Wendy Bougraud, *Des fils d'or dans un sarcophage mérovingien à Coutras* (supra p. 21-29).
- 23 avril : Pascal Loeuil et Alain Paul, *Le site de la Bataille de Castillon*.
- 28 mai : J-C Huguet, *Le site de Fauroux à Lugasson* (supra p. 79-103).
- 25 juin : Ch. Sireix, *Actualités archéologiques dans le périmètre de Bordeaux Métropole* (supra p. 227-255).
- 22 octobre : Renaud Robert, *Nouvelles données sur les Piliers de Tutelle* (supra p. 13-19).
- 26 novembre : Xavier Roborel de Climens, *L'Hôtel Duval de Tercis* (supra p. 141-158).
- 10 décembre : Jean-François Fournier, *Documents publicitaires du Libournais* (supra p. 183-186).

Cercle Bertrand Andrieu

Les réunions ont lieu le dimanche matin à 9 h 30 ; exceptionnellement le samedi à 17h. Voir les procès-verbaux ci-après.

- 17 janvier : Dominique Ursy, *Étude d'un petit trésor de testons de Charles IX*.
- 20 février : Benoît Odaert, *Le monnayage grec classique*.
- 20 mars : Michel Widemann, *L'iconographie du mark allemand (1870-2000)*.
- 16 avril : Jean-Paul Casse, *De la Royauté à la République en passant par l'Empire, le XIX^e siècle monétaire en France*.
- 22 mai : Chantal Gauthier, *Tissus, perles, pierres, coquillages... Quelques monnaies traditionnelles de l'Afrique Noire*.

- 19 juin : Serena Sozzi, *Les monnaies dans les sépultures et l'origine du denier à Charon*.
- 16 octobre : Benoît Odaert, *Les monnaies indéterminées de Carie*.
- 20 novembre : Etude en commun des 4 pièces romaines de la fouille du lieu-dit Jean-Prévost à Bassens, confiées par le Service d'archéologie préventive de Bordeaux-Métropole
- 17 décembre : Jean-Paul Casse, *Les espèces monétaires dans la Guerre de Cent Ans*.

Cours public - 53^{ème} année :

« Aménagements et mobilier urbains »

Les séances se sont tenues le lundi à 18 heures, dans la salle de conférence du musée d'Aquitaine, 20 cours Pasteur.

- 15 février : Alain Bouet, *Les latrines de Délos*.
- 22 février : Xavier Charpentier, *Fontaines et aqueducs antiques*.
- 29 février : Mathieu Vivas, *Les fourches patibulaires médiévales et modernes*.
- 7 mars : Sylvain Schoonbaert, *Pavés, dallages, éclairage aux temps modernes*.
- 14 mars, cours annulé : Camille Zvenigorodsky, *Perspectives et ambitions contemporaines*.

Excursions, visites et journées d'étude

Les visites ont été organisées par Brigitte Lescarret.

- 16 février : exposition *L'art pour le savoir : l'université dévoile ses collections* présentée par l'association Archimuse au musée d'Aquitaine.
- 22 mars : visite de la maison du professeur Demons présentée par Laurent Péradon (Pétronille).
- 30 avril 2016 : participation aux *Rencontres médiévales* de Trizay (Charente Maritime).
- 21 mai : sortie à Cadillac, visite de la villa de Loupiac, visite du château et de l'église avec la chapelle funéraire.
- 5 juin : sortie à Talence, visite du château Peixoto et de ses jardins.
- 13 juin : visite des Archives de Bordeaux-Métropole.
- 15 octobre : sortie à Saint-Emilion avec D. Souny.
- 21 novembre : visite de l'exposition Léo Drouyn.

Collections et archives de la Société

- **Numérisation des dessins de E. Piganeau :**

Le travail, mené par Marguerite Stahl et Pascal Ricarrère depuis 2011, avec le soutien de la DRAC et du Conseil Régional d'Aquitaine, ainsi que des Archives départementales de la Gironde et des Archives municipales de Bordeaux, arrive à son terme. Le catalogage, l'indexation et la numérisation de cette dizaine d'albums regroupant 4500 images ont été effectués.

- **Classement des archives de Camille de Mensignac :**

Au terme de ce travail, Hélène Avisseau et Hélène Prax, ont rédigé un inventaire des manuscrits sur le folklore, la numismatique, l'archéologie, ainsi que des travaux d'expert de cet historien auprès des tribunaux. Ces archives seront déposées aux Archives de Bordeaux Métropole.

- **Numérisation des monnaies de la collection Omer Miller :** Le travail mené par Michel Wiedemann et Jean-Marie Debruge se poursuit.

- **Inventaire des documents illustrés de la Société :**

Tâche menée à bien par Marguerite Stahl : deux classeurs, 274 p., 9192 références, 122 boîtes...

- **Migration de la bibliothèque :**

Suite à la demande de la municipalité, le local occupé par notre bibliothèque a dû être vidé. Des usuels ont été intégrés dans les rayonnages de nos bureaux. D'autres ouvrages ont été donnés à la Bibliothèque de Bordeaux-Métropole, au Musée d'Aquitaine, aux Archives Départementales, à l'Association Égyptologique de Gironde, au Cercle de Généalogie du Sud-Ouest, au service du patrimoine et de l'Inventaire (site de Bordeaux) de la Région Nouvelle-Aquitaine. D'autres ont été vendus.

- **Echange de revues :**

Sous la gestion de Geneviève Goussot, une centaine de revues parviennent chaque année à la S. A. B.

- **Prêts d'objets pour des expositions :**

- au musée du Louvre-Lens, un fragment de sarcophage et un sifflet en terre cuite provenant de la collection Daleau.
- aux Archives de Bordeaux Métropole, un coffre de bord.
- au Musée de Villeneuve-sur-Lot, des plaques de cuivre gravées par Léo Drouyn.
- à l'Archéopôle d'Aquitaine, Université Bordeaux Montaigne, des plaques de Léo Drouyn.

- **Autorisations de reproduction :**

- un dessin de E. Piganeau,
- une série de clichés concernant le canal de Suez.

- **Convention avec les A. D. Gironde** pour le dépôt de l'ensemble de notre collection de plaques de Léo Drouyn.

- **Dépôt au musée d'Aquitaine** d'un ensemble de plaques de métiers.

Atelier d'initiation à la numismatique

Initiés en octobre 2015, ces cours se sont poursuivis en 2016, le samedi à 10 h sauf exception.

- 8 janvier : Benoît Odaert, *La monnaie grecque et ses influences*.
- 23 janvier : Sylvain Marchand, *La monnaie romaine*.
- 6 et 20 février : Jean-Paul Casse, *Les monnaies médiévales (VI^e-XV^e siècles)* (en deux parties).
- 19 mars : Dominique Ursy, *Les monnaies royales française de la Renaissance à la Révolution*.

- 10 avril : Michel Wiedemann, *Les monnaies de la Révolution à nos jours*.

- 1er octobre : *Du troc à la monnaie*.

- 15 octobre : *La monnaie comme complexe de signes*.

- 5 novembre : Michel Wiedemann, *Iconographie des monnaies*.

- 26 novembre et 10 décembre : Michel Wiedemann, *Les collections* (en deux parties).

Expertises et autres activités numismatiques

- Inventaire et étude de monnaies confiées par le Service d'Archéologie préventive de Bordeaux Métropole provenant :
 - du diagnostic place Roumégoux à Gradignan (XV^e/XVIII^e) ;
 - de la fouille du 7/17 rue Castéja à Bordeaux (Bas-Empire) ;
 - de la fouille de Jean Prévost à Bassens (Bas-Empire).
- Table ronde à Bruges, dans les locaux dudit service, sur les monnaies dans les sépultures.
- 11 mai : visite guidée de l'exposition temporaire *L'Or des Akans* au Musée d'Aquitaine.
- avril à juin : pesée, avec un spécialiste néerlandais, des monnaies mérovingiennes de la collection Omer Miller.

Veille archéologique

L'action de la société a porté sur :

- L'éolienne de Pessac ;
- L'Institution des Sourdes et Muettes ;
- Le Stade J. Chaban-Delmas ;
- La Fontaine de Crimée rue du Tondu ;
- L'Hôpital de Bazas ;
- Les Réserves du MADD ;
- Le Musée des tissus à Lyon (pétition) ;
- Les Réservoirs SNCF ;
- Les huisseries bordelaises et celles de Santé Navale ;
- Les grilles et sculptures de la cour de l'Hôtel Ragueneau ;
- La démolition d'une maison à Mérignac.

Site internet

www.societe-archeologique-bordeaux.fr

Le site internet est sous la responsabilité de Nicole Palard qui régulièrement met à jour les informations, reflet des activités de la Société et surtout de l'actualité.

Facebook

Société Archéologique de Bordeaux
Cercle numismatique Bertrand Andrieu

La page de la SAB, administrée par J. G. Puyraveau et M. F. Lacoue-Labarthe, et celle du Cercle numismatique sont suivies par divers amateurs adhérents ou non de la SAB.

Assemblée générale

L'assemblée générale s'est déroulée le dimanche 13 mars à l'Hôtel de Sociétés Savantes sous la présidence de Jacques des Courtils, professeur de l'art antique et d'archéologie à l'université Bordeaux Montaigne et président de la SAB. Le rapport moral et le rapport financier ont été approuvés à l'unanimité. Des médailles de bronze de la ville de Bordeaux ont été remises à Mmes Agnès Marin et Adrienne Barroche, à MM. Norbert Fradin, Pierre Garrigou-Grandchamp et David Souny. Une médaille d'argent de la ville de Bordeaux a été remise à MM. Jacques Sargos et Frédéric Boutoulle. Des diplômes de la société ont été donnés à l'Association Les Amis du château de Sarcignan et aux intervenants du Cours public : Mme Camille Zvenigorodsky et MM. Alain Bouet, Sylvain Schoonbaert et Mathieu Vivas.

La conférence qui accompagnait cette assemblée a été donnée par Marguerite Stahl et Pascal Ricarrère sous le titre : *Présentation de la numérisation des albums Piganeau*.

Au premier janvier 2016, la société compte 331 adhérents avec cotisations à jour dont 32 nouveaux, mais 25 anciens membres ont dû être radiés.



Cercle numismatique Bertrand-Andrieu Procès-verbaux des séances de l'année 2015

Liste des membres de la Société archéologique ayant participé au moins une fois aux travaux du Cercle

Mme Lamazerolles
MM. Ballet, Casse, Comte, Debruge, Maffre, Marchand,
Odaert, Ursy, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 2016

Président : M. Odaert
Secrétaire : M. Casse
Secrétaire adjoint : M. Wiedemann

Séance du 17 janvier 2016

Présidence de M. Odaert, président

Communication avec diaporama :

Dominique Ursy : « Un petit trésor de testons de Charles IX ».

Ce petit trésor découvert avec un détecteur à métaux, près de Bordeaux en 2011, et dispersé par la société Anthéos, a dû être enfoui en 1566. L'étude a pu en être faite à partir des clichés fournis par Anthéos. Il se compose de 34 testons. La Rochelle, Bordeaux, Bayonne, Toulouse, Nantes et Rennes sont les ateliers représentés. Après une courte biographie de Charles IX, l'intervenant aborde l'étude du lot monétaire. Les

millésimes s'étagent de 1558 à 1566. Vingt-huit exemplaires sont au nom de Charles IX et six à celui d'Henri II, à savoir pour ce dernier : 1 teston à tête nue (Bayonne), 4 à tête laurée (2 de Bayonne et 2 de Toulouse, tous de 1560), 1 de Bayonne au millésime de 1561. Les testons au nom de Charles IX sont avec la cuirasse lisse (Bordeaux, Toulouse, Rennes), ou damasquinée (La Rochelle). Certains présentent une variante de légende, notamment sur le mot *Francorum*. Le teston courant à cette époque pour 12 sous tournois, la valeur totale du trésor est de 408 sous tournois ou 20 livres 8 sous, soit un peu plus de 8 écus (à 50 sous pièce). L'intervenant souligne que les exemplaires frappés à La Rochelle sont sans différents de maître et de graveur, alors que ceux-ci sont connus pour cette époque. Il émet, interrogativement, l'hypothèse d'une production, sur deux ans, huguenote et/ou illégale.

Le texte n'est pas remis pour les archives du Cercle et ne fera pas l'objet de publication.

12 février 2016

Rencontre avec le Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole

Dans les locaux du Service d'archéologie préventive de Bordeaux-Métropole, lequel a confié à plusieurs reprises des lots monétaires trouvés lors des fouilles par lui effectués, en contexte funéraire, se sont réunis, à partir de 14 h 45, pour le

Cercle Bertrand Andrieu : Jean-Marie Debruge et Jean-Paul Casse, accompagnés d'une doctorante de Bordeaux III, Serena Sozzi, et pour le Service d'archéologie préventive de Bordeaux-Métropole : Juliette Masson, Marie-Valérie Marache, Hélène Réveillas et une stagiaire. Le sujet était l'étude des monnaies trouvées en contexte funéraire : informations à relever par les archéologues, premières conclusions à partir des fouilles de Blanquefort, Bordeaux (Sainte-Eulalie), Bruges et Villenave-d'Ornon, sur la chronologie, ateliers, espèces, circulation, etc. L'échange devrait permettre à l'avenir une meilleur synergie entre les archéologues et les numismates.

Séance du 20 février 2016

Présidence de M. Odaert, président

Communication avec diaporama :

Benoît Odaert : « Le monnayage grec classique ».

Il s'étend de 480 *ante Christum* (AC), victoire grecque de Salamine, à la mort d'Alexandre III le Grand en 323 AC. Les monnaies présentent un avers convexe et un revers concave, et les plus anciennes sont en électrum artificiel comprenant entre 55 et 78 % d'or pur, alors que les monnaies de Darius sont, soit à 98 % d'or pur, soit à 96 % d'argent pur. Lors d'une crise financière, Athènes est contrainte d'introduire le monnayage de bronze (le monnayage grec est traditionnellement d'argent, et d'or pour les monnaies de prestige). Diverses langues sont employées en fonction des cités : grec, lycien et carien, mais aussi phénicien. Les légendes indiquent successivement dans le temps : le nom de la cité (*Larissa*), l'émission civique (*Larissaion* : des Larissiens). Mais l'on trouve aussi des noms de roi, comme à Halicarnasse (*Pixodarou* : de Pixidore ; *epi Xorego* : sous Xorégos), des noms de divinités (Amenanos à Catane) ou d'un fondateur mythique (Leucippe à Métaponte), de graveur (Évainète à Syracuse) et fréquemment des noms de magistrats.

La typologie recourt notamment à des figures parlantes : rose (*rhodos*) à Rhodes, cygne (de *klazomai* : crier) à Klazomène, Héraklès à Héraclée ; mais aussi à des figures emblématiques comme la tortue marine puis terrestre d'Égine, dont les monnaies conservent comme caractère archaïque le carré inclus au revers. La période classique voit se développer les motifs religieux : Athéna promachos, Héraklès, Apollon et Zeus étant les quatre plus fréquents. La divinité est portraiturée à l'avvers, tandis que le revers expose ses attributs. Arès, Hadès et Hestia ne sont jamais représentés, à l'inverse de nombreuses divinités poliades et locales : nymphes (Aréthuse à Syracuse), satyres (Catane), ménade (Lampsaque), dieux fleuves. Stylistiquement, les monnaies athéniennes demeurent conservatrices, alors que les Syracusaines, tout en conservant leur typologie, évoluent d'une tête de profil à une tête de trois-quarts puis de face.

Enfin, les rois de Macédoine comprennent que la monnaie est un vecteur de propagande. Grâce aux mines de Pangée, ils reviennent au bimétallisme. Les tétradrachmes portent à l'avvers un Zeus lauré et au revers un éphèbe à cheval tenant une palme (Philippe II remporta plusieurs victoires aux jeux panhelléniques) ; les statères ont Apollon à l'avvers et un bige au revers (succès de course aux concours olympiques et panhelléniques), au temps de Philippe II. Alexandre III introduit à l'avvers le profil d'Héraklès, revendiqué comme ancêtre de sa dynastie, les Theménides, et ce profil a parfois ses traits.

Aucun texte ne sera remis aux archives du Cercle ou publié.

Séance du 20 mars 2016

Présidence de M. Casse, secrétaire

Communication avec diaporama :

Michel Wiedemann : « L'iconographie du *Deutsche Mark* ».

Après une définition de l'iconographie est fait un rappel historique. Le *Deutsche Reich*, proclamé en 1871, qui renvoie au Saint Empire romain germanique (SERG), se poursuit jusqu'en 1945 ; ni la République de Weimar en 1919, ni Hitler ne l'ayant aboli, l'appellation de IIIe Reich est spécifiquement française. Le Reich, confédération de royaumes, principautés, villes libres etc., conserve au niveau symbolique des structures féodales, qui s'expriment dans la monnaie. Avant 1871, chaque État avait son propre système monétaire, l'unité la plus fréquente étant le taler, valant 3 marks, vestige du SERG. En 1873 se produit l'unification monétaire allemande. Les espèces présentent désormais une face impériale (*bildseite* : côté image) avec les armes de l'Empire et une face nationale (*weterseite* : côté valeur) avec l'effigie du souverain local (Bavarois, Badois, Saxon, Reuss etc.). Le système est tri-métallique : cuivre pour les pièces de 1 à 5 pfennigs, argent pour les pièces de 10 à 50 pfennigs et d'un mark ornés de motifs végétaux (feuille de chêne, épis de blés etc.), or à partir de 2 marks à l'effigie du souverain. Les effigies sont une figuration intemporelle, le portrait est figé, immuable, sauf exception. La découverte de mines d'argent provoque la frappe de monnaies émises dans le métal de ces mines. Les monnaies commémoratives sont fréquentes : décès des souverains, victoires, visite aux ateliers monétaires, mariages des dynastes, jubilé de règne, anniversaire d'églises en Bade, etc.

La défaite de 1918 entraîne la disparition des monarchies et l'avènement d'une république, mais l'Allemagne conserve une structure fédérale. Au plan monétaire, la débâcle du *Deutsche Mark* lors de la « Grande Inflation » amène, fin 1923, à la création d'une nouvelle unité monétaire : le *renten mark* (mark de rente, car gagé sur les biens de l'Allemagne, à l'imitation

de l'assignat français gagé sur les biens nationaux durant la Révolution), qui s'échange à 8 milliards de Deutsche mark pour 1 renten pfennig. Dès 1924, le *renten mark* laisse la place au *reichmark* gagé sur l'or. Désormais, les deux faces sont les mêmes pour l'ensemble des territoires allemands. La pièce d'un mark et au-delà arbore sur son *bildseite* une aigle au vol abaissé, débarrassée de ses couronne, sceptre et globe, et sans écu aux armes des Hohenzollern. Les émissions commémoratives, généralement à faible tirage, continuent, exaltant l'ancienneté et le patriotisme de l'Allemagne (millénaire, Rhin qui est fleuve allemand et non frontière, formule de Carl von Stern : « Je n'ai qu'une patrie et c'est l'Allemagne », etc.). Le portrait d'Hindenburg apparaît en 1939. Cette même année, l'aigle se perche sur une couronne de laurier entourant la *svatiska*, ce jusqu'en 1944. Hitler n'est jamais effigé sur les monnaies. L'idéologie national-socialiste s'exprime, à partir de la guerre, sur les billets, support plus commode que les pièces métalliques.

La défaite de 1945 partitionne l'Allemagne en deux États : RFA (République fédérale allemande) à l'Ouest et RDA (République démocratique allemande) à l'Est. En RFA, cinq ateliers continuent à émettre : Berlin (lettre A), Munich (lettre D), Stuttgart (lettre F), Karlsruhe (lettre G), Hambourg (lettre J). L'unité monétaire est le *deutsche mark*. Les valeurs en pfennigs s'ornent d'une feuille de chêne, celles en marks d'une aigle au vol désormais éployé, d'une variante stylistique différente pour chaque émission commémorative. En 1976, l'aigle redevient au vol abaissé, et, à partir de 1978, est tantôt éployé tantôt au vol abaissé. Quant au mark de la RDA il conserve sur sa *weterseite* la feuille de chêne, mais affiche sur sa *bildseite* les emblèmes de son régime politique : faucille et marteau, et épi de blé.

Aucun texte ne sera remis aux archives du Cercle ou publié.

Présentation :

M. Weidemann, en complément de sa communication présente divers exemplaires de pièces impériales, de la République de Weimar, hitlérienne, de RFA et RDA.

Séance du 16 avril 2016

Présidence de M. Casse, secrétaire

Communication avec diaporama :

Jean-Paul Casse : « De la Royauté à la République en passant par l'Empire, le XIXe siècle monétaire en France ».

Le propos de l'intervenant est de montrer l'évolution de la monnaie française, à travers les changements de régime, de la fin de l'Ancien Régime aux débuts de la IIIe République, tant dans le système monétaire que dans son iconographie et l'idéo-

logie véhiculée par celle-ci, illustré d'exemples d'espèces en or, en argent et en cuivre. À la fin de l'Ancien Régime, les textes (titulatures et légende) sont en latin, l'avvers porte le buste (or, argent) ou la tête nu de Louis XVI (cuivre) à gauche, au revers sont les armes couronnées de France (accolées de Navarre sur l'or). Enfin le système monétaire est celui initié par Charlemagne : 1 livre = 20 sols = 240 deniers ; ces unités n'étant généralement pas matériellement représentées par une espèce particulière (louis d'or = 20 livres, écu d'argent = 5 livres, liard de cuivre = 3 deniers, pièce d'un sol en cuivre).

Le 30 septembre 1791 est proclamée la monarchie constitutionnelle. Le système livre-sol-denier est conservé. Les textes sont désormais en français et la titulature passe de *rex Francorum* (roi des Francs) à *roi des Français*. La vieille formule monarchique du revers cède la place à des affirmations nouvelles : *Règne de la Loi* (or, argent) et *La Nation la Loi le Roi* (première devise nationale, sur les monnaies de cuivre). Elles s'accompagnent d'allégories qui les traduisent en images (génie ailé inscrivant les tables de la loi, accompagné d'un coq et d'un faisceau, pour les premières ; faisceau coiffé d'un bonnet phrygien et accompagné d'une couronne de chêne pour les secondes), tandis qu'à l'avvers buste (désormais sur les monnaies de cuivre) et tête nus à gauche de Louis XVI (or et argent) s'inversent. Enfin, la valeur apparaît sur les monnaies de cuivre ou de bronze.

Le 21 septembre 1792 advient la République. Le système livre-sol-denier est maintenu. Désormais, la valeur apparaît sur toutes les espèces. L'avvers est légendé *République Française*, l'effigie royale est remplacée soit par une couronne de chêne entourant la valeur (or, argent), soit par un extrait de la Déclaration des droits et devoirs de l'homme et du citoyen sous un oeil rayonnant accompagné d'une grappe de raisin et d'un épi de blé (1 sol en cuivre). Le revers des pièces d'or et d'argent ne change pas. Celui des pièces d'un sol porte, outre le millésime, une balance coiffée d'un bonnet phrygien, traduction iconographique de la légende *Liberté Égalité*, entrelacée avec une couronne civique de chêne entourant la valeur. Toutefois, la pièce de 6 deniers de 1793 (an V de la Liberté) est identique à la période précédente, avec l'effigie royale.

Le 24 avril 1793 est décrétée une monnaie décimale. L'unité demeure la livre, maintenant divisée en 10 décimes = 100 centimes = 1000 millimes. Les millimes ne furent jamais émis. Paraissent des pièces de 5 décimes et de un décime, en bronze et en étain bronzé, avec une iconographie nouvelle au revers. L'avvers, commun aux deux espèces, indique la valeur et le millésime dans une couronne formée d'une branche de laurier et d'une branche de chêne passées en sautoir et nouées, entourée de la légende *République Française*. Au revers, le 5 décimes porte l'inscription *Régénération Française*, avec la

Nature, sous les traits d'Isis, assise sur un piédestal, faisant jaillir de son sein l'eau de la Régénération que le président de l'Assemblée fait boire à un citoyen, tandis qu'à l'exergue est rappelée la date de la fête de la Fédération (10 août 1793). Celui du décime proclame *Le Peuple Souverain* et présente une arche de la Constitution surmontée d'un faisceau coiffé du bonnet phrygien, et à l'exergue la même date.

Le 7 avril 1795, la livre prend le nom de franc (loi du 18 germinal III) mais il n'est pas défini. Il l'est *de facto* par la loi du 28 thermidor III (15 août 1795) qui détermine titre, taille et poids des pièces d'or et d'argent. Le 8 janvier 1796 est émise la première pièce libellée en franc (5 francs). Le 7 mai 1799, le Directoire impose (loi du 17 floréal VII) le mot franc à la place de livre, et l'équivalence 1 F = 1 £ 3 d. ou 1 £ = 0,987 F. La pièce d'un franc est émise fin 1802, au poid de 5 g à 900 ‰ d'argent, et le 7 avril 1803 (17 germinal XI) est créé le franc germinal *alias* Bonaparte *alias* or, qui, stable jusqu'en 1914, est dévalué de 80 % le 25 juin 1928, donnant naissance au franc Poincaré.

De la République à l'Empire un parallèle est fait avec le monnayage romain (effigie de Rome/effigie de la République ; divinité/Hercule réunissant les allégories de la Liberté et de l'Égalité, pour la période Républicaine ; tête nue (guerre civile) puis laurée (Empire) à droite d'Auguste/buste nu tête nue de Bonaparte premier consul – an XI – puis empereur – an XIII). L'effigie de Napoléon s'inverse selon le métal : à gauche pour l'or, à droite pour l'argent, et dans le cours de 1807 s'orne d'un couronne de laurier évoquant ses victoires. En 1809, la mention d'*Empire Français* remplace *République Française* (à l'origine Napoléon I^{er} est empereur de la République française). Les décimes et centimes s'ornent à l'avert d'un N couronné.

La première Restauration, en 1814, voit le retour au revers des armes royales, les trois fleurs de lys, sous une couronne fermée, entre deux branches de lauriers nouées en sautoir, et à l'avert du buste habillé de Louis XVIII, légendée *Louis XVIII roi de France* (*exit* les Francs ou les Français). La valeur est indiquée au revers. Avec la seconde Restauration, le buste royal est nu. Louis XVIII prend le contrepied de Napoléon I^{er}, son effigie est à gauche sur les monnaies d'argent et à droite sur celles d'or. Charles X inverse la disposition, marquant le changement de règne.

La Monarchie de Juillet, à son tour, retourne la disposition de la tête du souverain (à droite sur l'argent, à gauche sur l'or, et remplace *Roi de France* par *Roi des Français*. En 1834, l'effigie de Louis-Philippe se pare d'une couronne de laurier (succès en Algérie ?). En 1848, la II^e République reprend l'iconographie du Directoire. Toutefois la Marianne, dont l'orientation revient à gauche, n'a plus le bonnet phrygien, mais devient Cérès, avec un bandeau dans les cheveux où se lit le début du mot *concordia*, et sur les pièces de 5 francs, la pique coiffée

du bonnet phrygien devient une main de justice sur une longue hampe. Les pièces d'or reprennent le génie ailé. La pièce de 50 centimes est identique, hormis la valeur, à celle du franc. Louis-Napoléon Bonaparte, président, puis Napoléon III, empereur, imite son oncle. Sa tête nue remplace d'abord l'allégorie de la République, quand il est président, mais conserve la même orientation (contraire à celle de Napoléon I^{er}). Avec l'avènement de l'Empire, seule la légende d'avert change : *Napoléon III Empereur* remplace *Louis-Napoléon Bonaparte*. Son effigie devient laurée en 1860 et, au revers, les armes impériales posées sur un manteau et timbrées d'une couronne relèguent sur les côtés l'indication de valeur qui jusque là était seule dans le champ. La défaite de 1871 voit des monnaies satiriques, spécialement gravées et frappées, ou bien regravées artisanalement. La III^e République reprend l'iconographie et la disposition des monnaies de la II^e République. L'orientation de la figure de la République est fixée à gauche (argent, bronze). Cérès cède à la Semeuse de Roty en 1900.

Aucun texte ne sera remis aux archives du Cercle ou publié.

Séance du 22 mai 2016

Présidence de M. Odaert, président

Communication avec diaporama et présentation d'objets :

Chantal Gauthier-Guilmain (Société d'écologie humaine et d'anthropologie) : « Tissus, perles, pierres, coquillages... Quelques monnaies traditionnelles de l'Afrique Noire ».

Si l'Afrique noire n'a pas produit de monnaies en disques métalliques ou en papier avant la colonisation européenne, elle n'en a pas moins connu et usé, parfois jusqu'après les indépendances, d'objets transactionnels, ayant la plupart sinon toutes les fonctions définissant la monnaie (manque peut-être la garantie de l'autorité), ce depuis la plus haute antiquité. La présence de cornaline prouve des relations commerciales avec l'Inde dès l'Âge du Bronze. Le trafic commercial, plus intense qu'on ne le pense, se fait aussi bien avec l'Europe, que le Proche-Orient ou la lointaine Chine, durablement ou épisodiquement, du nord au sud, de l'ouest à l'est. Les transactions peuvent se faire avec des « objets monétaires labiles » qui exercent une fonction monétaire à une époque et un endroit donnés. Ainsi sur la côte ouest, les carottes de tabac servent de monnaie d'échange, y compris entre indigènes, de la fin du XVI^e siècle au milieu du XIX^e.

Des objets monétaires étrangers (dénéaux fatimides) ou monnaies (talers de Marie-Thérèse) acquièrent même le statut de monnaies locales. Les premiers, en verre, ont été retrouvés lors

de fouilles réalisées de 1965 à 1975 en Mauritanie, sur les sites de Koumbi Salé et d'Awdaghost, vestiges de l'empire du Ghana (IV^e-XII^e s.), qui les recevait en paiement, entres autres, de sa poudre d'or. L'ambre balte était également plus apprécié que le copal (résine fossile d'acacia) local. Ces dénéaux de Kairouan (Tunisie), liés au dinar et au dirham, servaient probablement à peser l'or africain, qui devenait ensuite pièces de monnaies islamiques. Les arrivages de dénéaux continuèrent quelque temps après la chute des fatimides. Les talers de Marie-Thérèse sont à la fois monnaie et marchandises. Émis pour le commerce levantin à partir de 1783, ils portent le millésime fictif de 1780, décès de Marie-Thérèse d'Autriche dont il affiche l'effigie, ils servaient aux transactions, mais étaient frappés à la demande du client. Ils ont littéralement inondé l'Afrique. À la fin du XIX^e siècle, un marchand soudanais les vend, comme d'autres denrées aux sultans de l'actuel Nigéria. En Afrique de l'Ouest il devient le dala, synonyme de monnaie ou d'argent. À la fin du XVIII^e siècle, la banque marseillaise Gaillard obtint le droit d'en frapper. D'Alger et Tripoli, ils se répandirent comme *el ryal fransi* (le réal français) puis *talari* dans toute l'Afrique (Arthur Rimbaud en trafiqua en Éthiopie). Des équivalences avec les objets monétaires ou monnaies locales durent être établies : 1 *ryal fransi* = 4.000 cauris, et il en fallait trois ou cinq pour acheter une vache ; à la fin du XIX^e siècle, l'administration française essaya d'imposer le change de 1 *talari* pour 3 francs mais dut accepter le change local de 6 francs pour 1 *talari*. Le *talari*, officiellement interdit depuis 1914, circulait encore sur les marchés camerounais dans les années 1970.

Les monnaies traditionnelles sont des objets « naturels » ou fabriqués, qui, à l'origine, n'étaient pas destinés à un usage monétaire. Parmi les objets transactionnels « naturels » se rangent les coquillages, dont les fameux cauris, les noix de kola et le sel. Le cauri, coquillage de la famille des porcelaines provient des Maldives et côtes indiennes. Probablement introduit en Afrique par les Arabes dès le I^{er} siècle de notre ère, il submerge toute l'Afrique subsaharienne avec l'arrivée des Européens qui, au XVI^e, prennent le relais des Arabes. Dans la première moitié du XVIII^e, Français et Anglais en importent 450 tonnes sur la côte de Calabar (Nigéria). Il existe en France une parité, hélas inconnue, cauris-livres tournois. Le cauri blanc est la petite monnaie des Africains, des milliers sont nécessaires pour le moindre achat. En pays Mossi (Burkina Faso), à la fin du XIX^e siècle : 1 taler = 4.000 cauris ; jusqu'en 1899 au Bénin, 1907 au Mali : 10 centimes = 400 cauris, 2 centimes = 40 cauris (curieusement). Leur usage cessa pratiquement avec la guerre de 1914-1918, mais leur emploi continue dans d'autres domaines. Contenant un alcaloïde, la noix de kola ou cola permet de lutter contre la soif, d'où son intérêt dans les pays de savane et de sahel. Réputée aphrodisiaque, elle est aussi un cadeau appréciée lors des mariages. Produite dans les

royaumes ashanti (Ghana), akan (Côte d'Ivoire), ewé (Togo), la noix de kola s'échangeait, à des cours variables selon la récolte, à Ouagadougou, aux XVIII^e et XIX^e siècles, contre le sel. Ce trafic est à l'origine de dynasties commerçantes, féminines. Le sel, véritable or blanc, à la fois marchandise et monnaie, est le sel gemme extrait au Maghreb (Teghazza en Mauritanie, Taoudénie dans le Sud algérien) par des esclaves noirs achetés... avec du sel. Acheminé jusqu'à Tombouctou en plaque de 30 à 45 kg, à quatre plaques par dromadaire, il y était alors débité en fragment, et se diffusait au sud, sans toutefois dépasser l'équateur. Au XIX^e siècle encore, un voyageur français note que le Soudanais, s'il refuse de vendre ses provisions contre des cauris, de l'argent ou de l'or, l'accepte toujours pour du sel. Ce dernier n'a plus d'usage monétaire. Curieusement, l'or dont l'Afrique est loin d'être privée, ne fut jamais une monnaie africaine, si l'on excepte la poudre d'or que les poids akans pesaient. Il était exporté *via* le Maghreb vers l'Europe, où il se transforma plus d'une fois en pièces de monnaie !

À côté des monnaies « naturelles » sont les monnaies fabriquées : objets, utilitaires ou non, qui sont destinés à être monnaies ou le sont devenus par l'usage. Sont évoquées les monnaies de terre de cuite des Saô (autour du lac Tchad, du Ve siècle AC au XVI^e) en forme de petites boules à protubérance ou de disques tous percés d'un trou central comme pour être enfilés (mais ce ne sont pas des éléments de bijoux, fusaïoles ou poids de filet) ; les monnaies de pierre du Togo en pays ewé, dont l'usage cessa au XIX^e siècle, qui sont des galets de quartz blanc ou rosé, retouchés pour en faire des disques percés en leur centre, et de deux dimensions (3 à 5 cm et 6 à 9 cm) ; le coton et les différents tissus : le premier introduit d'Inde par les Arabes *via* l'Égypte et présent dès le Ve siècle AD aux Ghana, Mali, nord Nigéria et nord Cameroun ne servait, comme monnaie de prestige en bande de 6 à 8 cm de large et d'au moins une brasse de longueur, qu'au paiement des dots, du prix du sang pour éviter les crimes d'honneur, et servent encore pour les funérailles. En dehors de ces emplois, et d'une fonction thésaurisatrice manifestant la richesse et la puissance du lignage, on ne pouvait guère acquérir que du gros bétail, et avec la réticence de l'administration coloniale, au paiement des impôts jusque dans les années 1940. Elles perdaient toute valeur monétaire si elles étaient employées à autre chose (vêtement par exemple). Les perles de matières diverses : amazonites du Fezzan (Libye) qui sont peut-être « les émeraudes des Guaramantes » évoquées par Hérodote et retrouvées dans des strates du VI^e siècle au nord du Nigéria et du Cameroun ; cornalines indiennes, afghanes puis allemandes, attestées dès avant le II^e s. AC au nord du Nigéria, région tchadienne, Sénégal, Mali, ayant transitées par l'Égypte ou l'Afrique orientale, amenées par les Perses puis les Arabes, dès la fin du Moyen Âge par les Européens (Portugais, Anglais, Français) évincent, avec des « cornalines » fabriquées

en Bohême et en Allemagne, notamment à Idar-Oberstein ; pâtes de verre (la verroterie) venues d'Inde ou de Chine introduites par les Arabes dès l'an Mil, les plus célèbres sont celles de Murano, mais il en vint aussi de France (vallée de la Bresle en Basse-Normandie), mais aussi d'Awdaghost (VIIIe s.) et de Kiffra, du royaume du Bénin (actuel Nigéria) de couleur bleu foncé (XVe-XIXe s.) utilisées de l'actuel Bénin jusqu'au Cameroun. Au début du XXe siècle, dans le nord du Cameroun, 1 chèvre valait 5 perles bleu clair ou 10 blanches ou 15 noires. Leur usage monétaire persistait encore dans les années 1960. Enfin les monnaies métalliques, à commencer par l'or employé uniquement en pays ashanti et akan et sous forme de poudre, manilles (bracelets ouverts) de cuivre ou laiton pour l'acquisition de biens de prestige, et jusqu'en 1948 au Nigéria pour le paiement des dots, croissettes de cuivre du Congo etc., barres de fer européen, importé dès avant le XVe siècle par le royaume du Ghana via l'Espagne et le Maroc, machettes devenu une spécialité britannique, ou sous l'aspect de véritables monnaies : monnaie lancéolée ou en fer de houe, *sombé* (tige de fer plate roulé en gouttière évoquant la forme d'un péroné) utilisé en pays Gouro (Côte d'Ivoire) jusqu'en 1915, *guinzé* de Guinée en forme de serpent employé sur les marchés jusque vers 1960, faucilles, couteaux de jets etc. dont chaque groupe avait son modèle à l'instar d'un pays sa monnaie, et entre lesquels existaient des équivalences de valeur, en fonction du poids et de la masse métallique. Le panorama s'achève avec l'évocation des neptunes : grands plats creux, sortes de bassine en laiton fabriqués en Angleterre et en Normandie qui servirent de monnaie d'échanges du XVIIIe au XXe siècle et dont Savorgnan de Brazza fit grand usage lors de ses périples congolais, neptunes que les chefs locaux thésaurisaient.

Le texte sera remis aux archives du Cercle.

S'ensuit une discussion sur le statut monétaire de ces monnaies traditionnelles.

Séance du 19 juin 2016

Présidence de M. Odaert, président

Communication :

Serena Sozzi (doctorante à Bordeaux III) : « La présence des monnaies dans les sépultures en Aquitaine au Moyen-Âge ».

Cette communication est issue d'un mémoire de master réalisé en 2013-2014 à Bordeaux III, *Les monnaies dans les sépultures entre Loire et Pyrénées au Moyen-Âge (IVe-IXe siècles)*. Étaient prises en compte les monnaies isolées, groupées et montées en bijoux. Une première partie est consacrée au mythe de Charon et à son obole, sujet à la mode. L'apparition de cet usage est concomitante à l'apparition de la monnaie, dans le dernier quart du VIIe siècle AC, mais n'est attesté dans les

tombes qu'à partir des Ve-IVe, avec une pièce, parfois deux ou trois, de faible valeur, placée dans la bouche au moment des funérailles, à l'effet de remplacer l'offrande au mort d'un objet lui appartenant. Le passage du paganisme au christianisme modifie le rituel. Dans l'Antiquité, le terme d'obole est symbolique car il ne s'agit pas nécessairement d'une obole espèce. La première mention se trouve dans *Les Grenouilles* d'Aristophane (405 AC). L'on rencontre également le terme synonyme de danaké. En réalité les sépultures avec monnaies sont rares (à Olinthe une sur dix, dont seulement quelques exemplaires au niveau de la bouche). À Rome et au Moyen Âge c'est le *viaticum*, placé dans la main, qui peut être une monnaie ou de la nourriture. À l'époque médiévale ce sont aussi bien des monnaies antiques, médiévales, fourrées que d'or ou d'argent. Aucun texte médiéval ne fait mention de cette pratique. Les monnaies trouvées dans les sépultures se situent fréquemment, du IVe au VIe siècle (avec réapparition au XIIe), à hauteur de la bouche, de la poitrine (il pourrait aussi bien s'agir de pendoques), moins fréquemment à côté du squelette et à hauteur de la ceinture. L'aspect « chrétien » (croix sur la monnaie) aurait déterminé le choix d'espèces monétaires comme viatique, pour des raisons prophylactiques. À en croire Arnold Van Gennep, le paiement à saint Pierre serait plus répandu à l'époque moderne. En résumé, les monnaies trouvées dans les sépultures sont aussi bien des oboles à Charon qu'une marque du statut du défunt, notamment quand elles sont montées en bagues d'or, des talismans, à cause de la présence de la croix, que des objets personnels du défunt.

Le texte ne sera pas remis aux archives du Cercle.

Présentation :

Jean-Paul Casse présente deux ouvrages : ELIAS (Edward Remy Duncan), *Spink Auctions 77. The Collection of Anglo-Gallic an the related French and English Coins formed by the late Edward Elias at The Cavendis Hotel. Thursday 21 June 1990*, Londres, Spink and Son Ltd, 1990 ; Whithers (Paul et Bente R.) et FORD (Steve), *Anglo-Gallic Coins. Monnaies anglo-françaises*, Llanfyllin, Galata print Ltd, 2015.

Séance du 16 octobre 2016

Présidence de M. Odaert, président

Communication avec diaporama :

M. Odaert : « Les monnaies indéterminées de Carie de 550 à 129 avant J.-C. ».

La communication est issue d'un prémaster M1 sous la direction de Koray Könik et P. Frolich. La Carie, bordée au nord par le Ménandre et au sud par l'Indus eut pour capitale Mylasa, jusqu'en 380 AC, puis Halicarnasse (Bodrum).

Rhodes, Kaunos, Cos, Cnide et Samos en relevaient. Milet, détruite en 494 AC, et Didyme sont ionniennes. La Carie était dirigée par la dynastie des Hécatomnides : Cariens sous forte influence grecque mais satrapes autonomes de l'empire perse. Le corpus retenu comprend 899 monnaies : 343 appartenant à des collections publiques ou privées et 556 relevées dans les ventes aux enchères. L'étalon pondéral employé est perse, milésien, éginétique et peut-être athénien. Les inscriptions sont en carien, langue en cours de déchiffrement, compliqué par le fait que chaque cité possédait son dialecte propre et son alphabet particulier. L'approche typologique permet de les classer en monnaies au lion, au béliar, au taureau, en monnaies animalières diverses (kétos, dauphin, sanglier, cheval, taureau ailé androcéphale – ce dernier à l'étalon éginétique), à la tête de lion contournée (Milet), à têtes humaines, se subdivisant en monnaies à tête humanoïde et à divinités ailées soit féminines (Kaunos), soit masculines, et enfin en monnaies satrapales achéménides.

La publication du texte dans la *Revue archéologique de Bordeaux* est prévue.

Présentation :

Jean-Marie Debruge présente, en liaison avec la communication ci-dessus : onze monnaies rhodiennes.

Michel Wiedemann présente la publication en polonais : *Dobrze Strézona Koleckja – Well-Guarded Collection*, du Musée de Varsovie, accompagnée d'un CD pour PC.

Séance du 20 novembre 2016

Présidence de M. Odaert, président

La séance est consacrée, dans la salle de la Société d'écologie humaine et d'anthropologie et de Thoth-Civilisations sans frontière, où est temporairement entreposée la bibliothèque du Cercle, à l'identification de quatre bronzes gallo-romains provenant des fouilles du lieu-dit Jean Prévot, à Bassens, réalisées par le Service d'archéologie préventive de Bordeaux-Métropole.

Séance du 17 décembre 2016

Présidence de M. Odaert, président

Communication avec diaporama :

Jean-Paul Casse : « Les espèces monétaires dans la guerre de Cent Ans – Première partie ».

L'objet de la communication est de souligner l'aspect idéologique du conflit à travers les espèces monétaires, et les conséquences monétaires de celui-là. Ce sont les monnaies d'or,

susceptibles de circuler le plus loin et surtout dans les mains des puissants, faiseurs d'opinion, que se manifeste le rôle de propagande de la monnaie. Celui-ci apparaît dès le début des hostilités. Édouard III émet un florin, dès avant 1337, imité de Florence, avec le titre de DVX AQITANIE. Cette première frappe en or du duc-roi est un acte souverain. En 1341, Philippe VI émet un ange d'or ou saint Michel, réplique à saint Jean-Baptiste, et s'appuie sur l'écu de France, dont il est à souligner qu'il ne contient que trois fleurs de lis (la réduction officielle du semé au 3 fleurs de lis des armes de France ne date que du règne de Charles V). Foulé au pied de l'archange, le démon peut être assimilé au Plantagenêt. En 1337, Philippe VI, émet l'écu à la chaise du premier type, avec les armes fleurdelysées, auquel répond de 1348 à 1352 l'écu d'Édouard III, qui n'en diffère que par le nom et la titulature. Les deux au revers la légende capétienne : XPC VINCIT XPC REGNAT XPC IMPERAT (*Christ vainc, Christ règne, Christ commande*). L'écu d'Édouard III est généralement classé comme monnaie anglo-gasconne, mais Duplessy, probablement à raison, y voit une monnaie pour le royaume de France. Le mouton d'or de Jean II, émis le 17 janvier 1355, par sa légende d'avers (Jn, I, 29) est une supplique auprès de Dieu pour le royaume de France.

De 1340 à 1360, existe un réel front monétaire dans la guerre. En 1340, Édouard III écartèle les léopards avec les fleurs de lis. Le 22 juillet de la même année sa flotte remporte la victoire de l'Écluse qui assure durablement à l'Angleterre la maîtrise de la mer. Ce succès est célébré en 1344 par la frappe du noble, première espèce d'or anglaise, de 23,25 k, courant pour un tiers de livre (80 pences). L'avvers présente le roi (le noble par excellence) à mi-buste de face, en harnois, avec les armes écartelées, naissant d'une nef voguant à droite. Au revers la légende retenue (Lc, IV, 30) est l'écho de l'iconographie d'avvers et affirme qu'Édouard, tel Jésus au milieu des pharisiens, suit son chemin vers le trône de France sans que le Capétien puisse l'en empêcher. Ce type se poursuit jusqu'en 1465.

Le 19 septembre 1356, les Français subissent le désastre de Poitiers. Jean II est captif. Le traité de Londres de 1358 fixe sa rançon à 4 millions d'écus, devant valoir chacun un demi noble, impliquant une subordination du tournois au sterling (2 pour 1). Avec le traité de Brétigny, le 8 mai 1360, ratifié par celui de Calais, le 24 octobre suivant, l'Aquitaine devient indépendante, la rançon du roi de France est ramenée à trois millions. Jean II est élargi dès juillet après un premier versement de 400.000 écus. Le 5 décembre 1360, est créé le franc à cheval. D'un titre de 24 k, il court pour une livre tournois et pèse la moitié du noble. Mais le dauphin, futur Charles V, renverse symboliquement la situation. Selon un texte contemporain, l'espèce nouvelle est nommée franc pour « rendre franc » (libre) le roi. Toutefois d'autres lectures sont possibles et figuraient certainement en arrière-plan de ses promoteurs. Franc signifie également

noble, le franc est donc le « noble » tournois, et renvoie au type équestre de l'avvers, où Jean II se trouve ainsi doublement franc (noble et libre). Ainsi les deux nobles, le sterling et le tournois, sont symboliquement égaux, des pairs. Le type du cavalier en harnois et livrée héraldique, épée haute sur un cheval au galop (type d'origine sigillographique) montre un roi en toute liberté (franc). C'est aussi à cette époque que se met en place la fiction juridique, déjà initiée au XIII^e siècle, des deux corps du roi : un corps mortel (physique, celui du roi-homme ; comparable à l'homme Jésus), un corps immortel (immatériel, le roi-fonction, s'incarnant en un seul et unique être vivant, renaissant tel un phénix dans les corps physiques des rois-hommes successifs, et comparable au corps divin du Christ), qu'exprime la formule « le roi est mort, vive le roi ! ». Construction qui résonne dans la légende de revers : XPC VINCIT etc., qui appartient à la liturgie du sacre depuis les Carolingiens, et qui est emprunté à un *Ordo* de consécration épiscopale. Le roi-fonction ne peut pas plus être captif qu'il n'est mortel, il demeure nécessairement franc ; si *Christus vincit* etc. est victorieux, règne et commande, il ne peut non plus être prisonnier. Il est franc, comme le roi de France, qui, n'oublions pas est le roi très chrétien, du fait même de son sacre. Par conséquent, le roi, assimilé au royaume dont il est l'émanation, le chef et la représentation, sont francs. C'est précisément en ces années que s'élabore la doctrine de l'inaliénabilité du royaume (le roi ne peut disposer du royaume). Enfin, au niveau populaire, la correspondance franc-France-français se fait d'elle-même, et franc devient synonyme de livre tournois. Le traité de Brétigny avait, en le subordonnant au noble, « vassalisé » l'écu ; ce dernier devenu le franc affranchit le tournois du sterling. Le franc répond au noble, le cavalier terrien s'oppose au roi marin, lui courre sus, et lui oppose sa propre légitimité issue du sacre.

En 1361, c'est la monnaie aquitaine qui, émise aux mêmes conditions que le franc, riposte au monnayage capétien et se pose en rival, avec le guyennois, courant pour 25 sous bordelais = 20 sous tournois = 1 livre tournois = 1 franc. Néanmoins, à partir de 1401-1418, la monnaie d'or aquitaine, cesse d'être désignée par « guyennois » au profit de « franc bordelais », espèce qui n'exista jamais. Sur le front de la symbolique monétaire, la victoire française précède la victoire militaire effective.

Si Édouard I^{er}, duc d'Aquitaine, avait émis un denier au lion *id est* au léopard entre 1253 et 1272, c'est avec Édouard III puis le Prince Noir, après 1337 (denier au léopard d'Édouard III) puis à partir de 1357 (léopard d'or du même) que le léopard devient l'emblème héraldique et identitaire de l'Aquitaine, qui, le 19 juillet 1362, devient une principauté. Le monnayage du Prince Noir (1362/1372) ayant été précédemment étudié, il ne sera ici mis l'accent que sur un aspect particulier, de riposte au monnayage du dauphin Charles. Sur ses monnaies, le Prince Noir s'intitule systématiquement : *Edwardus primogenitus regis Anglie princeps Acitanie* (Édouard prince d'Aquitaine fils aîné du roi d'Angleterre). À cela trois raisons : une référence à Édouard I^{er} qui, duc d'Aquitaine du vivant de son père Henri III, de 1253 à 1272, marquait, comme sur le denier au lion alias léopard : *Edwardus filii Henrici regis Anglie* (Édouard fils d'Henri roi d'Angleterre) ; une affirmation de sa légitimité : Brétigny faisait d'Édouard III le seigneur souverain (*dominus*) de l'Aquitaine, et celui-ci le fit prince (*princeps*) mais à lui subordonné, Édouard III demeurant *dominus* d'Aquitaine, d'autre part, depuis le 18 mai 1316, Bordeaux et conséquemment l'Aquitaine, étaient unis à perpétuité, comme dépendance, à la couronne d'Angleterre (cf. statut actuel des îles anglo-normandes) et ne pouvaient être accordés qu'à l'héritier présomptif de la couronne (*primogenitus*) ; une réponse aux monnaies delphinales de Charles : le 30 mars 1349, le dauphin de Viennois Humbert II fit donation du Viennois (Dauphiné) à Charles de Valois (Charles V), fils du duc de Normandie (Jean II), fils aîné du roi de France (Philippe VI) ; Charles en prenait possession le 16 juillet 1349 et, le 22 août 1350, par la mort de Philippe VI, devenait l'héritier de la couronne de France. Entre cette date et son accession au trône, le 8 avril 1364, Charles, dauphin de Viennois battit monnaie en sa terre d'Empire, avec l'inscription répartie sur les deux faces : *Dalpinus Viennensis Karolus primogenitus Francorum regis* (Charles dauphin du Viennois fils aîné du roi de France).

Le texte ne sera pas remis aux archives du Cercle.

Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 07 86 40 43 26
permanence le jeudi après-midi

Conseil d'administration pour l'année 2016

<i>Président d'honneur :</i>	M. le professeur R. COUSTET
<i>Président :</i>	M. J. DES COURTILS
<i>Vice-présidents :</i>	Mme M.-F. LACQUE-LABARTHE M. J.-M. DEBRUGE
<i>Secrétaire Général :</i>	Mme M.-H. MAFFRE
<i>Secrétaires adjoints :</i>	Mme A. ZIÉGLÉ M. X. ROBOREL DE CLIMENS
<i>Trésorier :</i>	Mme S. OMETZ
<i>Bibliothécaire :</i>	M. J.-G. PUYRAVEAU
<i>Archiviste :</i>	Mme H. AVISSEAU
<i>Conseillers :</i>	Mmes S. FARAVEL, N. PALARD, M. STAHL, MM. Ph. ARAGUAS, C. GENSBEITEL, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Conseil d'administration pour l'année 2017

<i>Président d'honneur :</i>	M. le professeur R. COUSTET
<i>Président :</i>	M. J. DES COURTILS
<i>Vice-présidents :</i>	Mme M.-F. LACQUE-LABARTHE M. J.-M. DEBRUGE
<i>Secrétaire Général :</i>	Mme M.-H. MAFFRE
<i>Secrétaires adjoints :</i>	Mme A. ZIÉGLÉ M. X. ROBOREL DE CLIMENS
<i>Trésorier :</i>	M. Ph. DESCHARD
<i>Bibliothécaire :</i>	M. J.-G. PUYRAVEAU
<i>Archiviste :</i>	Mme H. AVISSEAU
<i>Conseillers :</i>	Mmes S. FARAVEL, N. PALARD, M. STAHL, MM. Ph. ARAGUAS, C. GENSBEITEL, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Comité directeur des publications

M.-F. LACQUE-LABARTHE, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD, X. ROBOREL DE CLIMENS

Comité de lecture

Philippe ARAGUAS, Hélène AVISSEAU, Robert COUSTET, Sylvie FARAVEL,
Marie-France LACQUE-LABARTHE, Michel LENOIR, Marie-Hélène MAFFRE, Philippe MAFFRE,
Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, Xavier ROBOREL DE CLIMENS,
Marc SABOYA, Anne ZIÉGLÉ.

Version anglaise des résumés

William MOORE

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Ouvrages

- J.-P. TRABUT-CUSSAC,
Livre des hommages d'Aquitaine 9 €
- Dr A. CHEYNIER, *Pair-Non-Pair* épuisé
- J.-A. BRUTAILS, *Les vieilles églises de la Gironde*... épuisé
- A. NICOLAI, *Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIXe siècle* épuisé
- J.-A. BRUTAILS, *Album* épuisé
- Catalogue du Centenaire* 10 €
- Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes* 8 €

Collection «Mémoires»

- 1 Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD (dir.), *Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde*, 1989 épuisé
- 2 André COFFYN, *Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)*, 1990. épuisé
- 3 Marie-France LACQUE-LABARTHE, *L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*, broché, réédition, 2003 39,50 €
- 4 Paul ROUDIÉ, *Bordeaux baroque*, 2003. 15 €
- 5 Michel LENOIR (dir.), *La grotte de Pair-non-Pair*, 2006. 30 €
- 6 Jean-Jacques MICHAUD, *Bordeaux, le vitrail civil, 1840-1940*, 2011 19,50 €
- 7 Philippe MAFFRE, *Construire Bordeaux au XVIIIe siècle : les frères Laclotte, architectes en société (1756-1793)*, 2013. 39 €

Revue archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 2017 : 37 €.
Pour les couples : 47 €.
Pour les étudiants : 15 €.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux :

La Banque Postale 306 80 S

Collection «Pages d'Archéologie et d'histoire Girondines»

- 1 Marie-France LACQUE-LABARTHE,
Meubles bordelais, meubles de port 8 €
- 2 Robert COUSTET, *Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux*. 8 €
- 3 Christophe SIREIX (dir.), *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux* épuisé
- 4 Michèle PEYRISSAC et Hélène GUENET,
Bordeaux, le lycée Montaigne épuisé
- 5 Hervé TOKPASSI, *L'hôtel Leberthon, chef d'œuvre de l'architecture privée du XVIIIe siècle à Bordeaux*. épuisé
- 6 Michèle PEYRISSAC,
Le noviciat des Jésuites de Bordeaux 8 €
- 7 Robert COUSTET,
Lanessan, un château en Médoc 8 €
- 8 Claude MANDRAUT,
La faïencerie CAB (Céramique d'Art de Bordeaux), 1919-1947. épuisé
- 9 Philippe ARAGUAZ et Samuel DRAPEAU (dir.),
Les clochers-tours gothiques de l'arc atlantique, de la Bretagne à la Galice. 18 €

Cession de tomes isolés selon disponibilités

- Bulletins récents (depuis 1960) 30 €
- Bulletins entre 1923 et 1960 11 €
- Bulletins anciens (entre 1873 et 1923). 18,50 €
- Tables 1924-1973. 10 €
- Tables 1974-2000. 10 €

Société Archéologique de Bordeaux
Hôtel des Sociétés Savantes,
1 place Bardineau, 33000 Bordeaux
Tél. : 07 86 40 43 26
www.societe-archeologique-bordeaux.fr

Lors de la remise de leur article, les auteurs doivent fournir :

- des tirages papier :
 - du texte de l'article
 - de chaque illustration avec numéro
 - de la table des illustrations avec légendes complètes
 - du résumé
 - de la bibliographie
- ces mêmes documents sur un support informatique (CD, clé USB etc.) ;

La *Revue archéologique de Bordeaux* publie des articles originaux concernant l'archéologie, l'histoire, l'histoire de l'art, le Patrimoine et la numismatique à Bordeaux et en Gironde.

L'appel à fournir des articles fait d'ordinaire suite à une communication présentée lors d'une des réunions de la Société. Cet appel ne constitue cependant pas un engagement de publication : les articles seront soumis au comité de lecture ; des modifications justifiées peuvent être demandées aux auteurs.

Une prémaquette des articles sera fournie aux auteurs pour relecture. Les corrections doivent être mineures : ce n'est pas le lieu des repentirs qui modifieraient gravement le texte.

Les auteurs doivent être membres de la Société : comme tels ils recevront 12 tirés à part. S'ils en désirent un plus grand nombre, ils doivent en faire impérativement la demande par écrit, au plus tard lors de la remise de la prémaquette corrigée ; le coût leur en sera indiqué et ultérieurement facturé.

Recommandations aux auteurs

Les textes • Sauf accord exceptionnel, les textes ne doivent pas dépasser 20 pages, soit environ 60 000 signes ; en cas de non respect, le comité de lecture se réserve le droit de demander ou de proposer des coupures.

• Ils seront fournis sous la double forme d'un tirage papier et d'un fichier informatique (CD, clé USB...) ; aucun manuscrit, aucun tapuscrit ne seront acceptés. Les essais de mise en page sont inutiles et peuvent même constituer une gêne : le texte doit être une saisie « au kilomètre ».

• Le style de caractères normal est le romain. L'italique, sans guillemets, est réservé aux transcriptions de manuscrits et aux citations de textes anciens dans leur orthographe d'origine, aux mots et aux citations en latin ou en langue étrangère, aux titres d'ouvrages ou de revues ; les citations de textes imprimés sont en romain et entre guillemets.

• Aucun mot, aucun titre ne doit être saisi tout en majuscules.

• Les titres intermédiaires seront hiérarchisés par un système logique et clair de numérotation.

Les notes et annexes • Il est demandé aux auteurs de fournir un résumé de leur contribution, n'excédant pas 1000 signes. Il sera édité dans la table des matières et diffusé en même temps qu'elle. Une version en anglais en sera publiée.

• Les notes sont consacrées à des références, à des justificatifs, éventuellement à des précisions ou à des nuances qui alourdiraient le texte. Elles ne doivent pas constituer de longs développements. Si nécessaire, il est toujours possible de fournir des annexes et d'y renvoyer.

• Toutes les références bibliographiques seront données en notes et non entre parenthèses dans le texte. Les références de type « op. cit. » sont à proscrire. Il est recommandé de n'utiliser en notes que des codes : auteur et date, indication de la page concernée ; par exemple, Roudié 1960, p. 50 ; Roudié 1975, p. 123.

• Une annexe rassemblera ces codes suivis des références bibliographiques.

Les illustrations • Sauf accord exceptionnel, le nombre maximal de figures pour un article de taille normale est de douze. Aucune photocopie ne sera admise, sauf cas exceptionnel.

• Elles seront numérotées en une seule série continue, qu'il s'agisse de photographies, de dessins, de diagrammes ou de tableaux.

• Toutes les illustrations doivent être libres de droits.

• Les photographies numériques et documents scannés doivent avoir une définition d'une résolution suffisante. Ils constitueront des fichiers informatiques indépendants : en aucun cas ils ne seront intégrés dans le document texte.

• Le texte comportera des renvois précis sous la forme « (fig. 1) ». La liste des figures avec leurs légendes constituera un document à part.

• Le comité directeur des publications peut être amené à refuser des illustrations de mauvaise qualité, à en demander de nouvelles ou à leur en substituer d'autres.

La bibliographie • Les références doivent être complètes et rédigées selon les normes en vigueur :

• pour un ouvrage :
Code : Nom, Prénom. *Titre de l'ouvrage*. Lieu, éditeur, date.
Par exemple :

Roudié 1975 : Roudié, Paul. *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais, de 1453 à 1550*. Bordeaux, Sobodi, 1975.

• pour un article :
Code : Nom, Prénom. « Titre de l'article entre guillemets ». *Revue*, année, tomes, pagination.
Par exemple :

Roudié 1960 : Roudié, Paul. « Documents sur la fortification des places fortes de Guyenne au début du XVIe siècle ». *Annales du Midi*, 1960, 72, n° 49, p. 43-57.



Maquette et composition :
Concept 99

Impression :
Imprimerie Laplante

Dépôt légal : mars 2018.

Table des matières

Julia Roussot-Larroque (1934-2017) : une éminente chercheuse nous a quittés	9-11
Renaud ROBERT, Alain BADIE, Jean-Jacques MALMARY et Dominique TARDY <i>Recherches récentes sur les Piliers de Tutelle</i>	13-19
Wendy BOUGRAUD <i>Les fils dorés issus de deux sarcophages mérovingiens de Coutras (Gironde)</i>	21-29
Patrice CAMBRA <i>Le complexe archéologique et funéraire « Cap d'Oustaud » à Vérac (Gironde)</i> . . .	31-38
Julie RENOU <i>L'épée du fond du fleuve : un artefact « viking » conservé au Musée d'Aquitaine de Bordeaux</i>	39-45
Christian GENSBEITEL <i>Saint-Martin de Mazerat</i>	47-57
François PACHA-MIRAN <i>Un nouvel élément du corpus des « Christ à la tunique » : le crucifix de la collection Jean Gazeau</i>	59-77
Jean-Claude HUGUET et Valérie MARACHE <i>Le site médiéval de Fauroux à Lugasson (Gironde)</i>	79-103
Marie-France LACOUÉ-LABARTHE <i>Villenave-d'Ornon : du domaine du Béquet à l'hôpital Robert-Picqué, vestiges du château Bosc</i>	105-129
Céline MICHEL-GAZEAU et Aurélie MONTIEL <i>Le temple protestant de Bègles au XVII^e siècle : complémentarité des données archivistiques et archéologiques</i>	131-140
Xavier ROBOREL DE CLIMENS <i>L'hôtel Duval de Tercis, rue des Trois-Chandeliers</i>	141-158
Philippe MAFFRE <i>Château Nairac</i>	159-170
Notes	
Xavier ROBOREL DE CLIMENS <i>Les vestiges de la chapelle des Templiers à Bordeaux, 16 rue du Temple</i>	173-182
Jean-François FOURNIER <i>Cinq documents publicitaires libournais</i>	183-186
Chroniques	
<i>L'archéologie girondine en 2015</i>	189-226
<i>Chronique d'archéologie métropolitaine</i>	227-256
<i>Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2016</i> . .	257-259
<i>Cercle numismatique Bertrand-Andrieu Procès-verbaux des séances de l'année 2016</i>	261-268